MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

SUIVIES DES

MÉDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

Par le P. Julien HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION CORRIGÉE, RAJEUNIE ET DISPOSÉE SELON L'ORDRE DU BRÉVIAIRE ROMAIN

Par M. L'ABBÉ J.-B. LOBRY,

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES

OUVRAGE DÉDIÉ A Mgr E.-J. RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES, PRÉLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

TOME PREMIER

ALMA COLLEGE
246.723
LIBRARY
H334
Alma, California

PARIS
HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE VAUGIRARD, 31.
1868

44598

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/meditations0001juli

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR EMMANUEL-JULES RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES,

Prélat Assistant au Trône Pontifical.

MONSEIGNEUR,

Ce m'est une douce joie de dédier à Votre Grandeur, comme un témoignage de mon profond respect, et de placer sous votre pieux patronage cette édition rajeunie des *Méditations* du Père Hayneuve.

Vous avez daigné encourager cet emploi de mes loisirs, et vos conseils bienveillants ont été autant de traits de lumière qui m'ont guidé dans ce travail, qui n'était pas sans quelque difficulté.

Souvent vous avez dit aux élèves de vos séminaires, à vos prêtres réunis autour de vous : Faites votre oraison ; l'oraison est le moyen le plus sûr pour entretenir le zèle, prévenir les défaillances et faire vivre Jésus-Christ dans les âmes.

Faire vivre Jésus-Christ dans les âmes ; c'est aussi le but que poursuit constamment le Père Hayneuve dans ces Méditations si pieuses et si substantielles. Par là, elles répondent aux désirs

de Votre Grandeur et sont dignes de sa bienveillance. Puissent-elles de nos jours produire quelque chose du bien immense qu'elles ont produit dans un siècle de foi.

Daignez donc, Monseigneur, agréer l'hommage de cette nouvelle édition, et les sentiments de profond respect avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

DE VOTRE GRANDEUR,

le très-humble et très-obéissant serviteur,

LOBRY.

Vauchassis, 16 Juillet, Fête de N.-D. du Mont-Carmel.

Troyes, le 17 Juillet 1868.

Bien cher Curé,

J'accepte avec grand plaisir la dédicace de la nouvelle édition que vous donnez des *Méditations* du Père Hayneuve.

J'applaudis à la pensée que vous avez eue de rendre à la piété du clergé et des fidèles un ouvrage aussi intéressant que solide. Ils y trouveront un précieux secours, et un attrait nouveau pour la pratique du saint exercice de l'oraison.

Votre dévoué et affectionné,

✝ **E.-J.**, *évêque de Troyes.*

PRÉFACE.

Au moment où mourut saint Vincent de Paul, ces *Méditations* etaient entre les mains de toutes les personnes de piété, et faisaient les délices des communautés religieuses. L'auteur, contemporain des Bourdoise, des Olier et de tous les saints personnages, qui brillèrent d'un si vif éclat au commencement du XVII^e^ siècle, et donnèrent une si forte impulsion à l'esprit ecclésiastique, contribua puissamment par ses œuvres à cette régénération. *Il publia plusieurs traités*, dit un excellent juge [1], *tous très-salutaires.* Mais, de tous ses ouvrages, celui qui obtint le plus grand succès, furent les *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, que tous les directeurs dans la vie spirituelle estiment l'un des meilleurs livres qui existent en ce genre.

C'est que ces *Méditations* réunissent deux choses, qu'on rencontre assez rarement dans cette sorte d'ouvrages, la méthode et l'onction, la clarté, la sûreté de doctrine avec une piété douce et tendre ; ce sont les purs enseignements du bienheureux François de Sales, dont l'auteur fait un si touchant éloge dans la méditation du jour des saints Innocents.

Voici, du reste, le témoignage qu'en portaient les contemporains. « Quel homme, écrivait un pieux auteur [2], en parlant du P. Hayneuve, quel homme que celui qui, presque à chaque ligne, porte le flambeau dans la conscience des autres, arrache les voiles, détruit les prétextes, sonde jusqu'aux derniers replis et met à nu

[1] *Sotwel.* Le texte dit plus encore : *Quotquot libros de omni genere meditandi protulit in lucem (edidit autem et bene multos et admodum salutares), eos omnes ex sancti Ignatii disciplina ad componendos mores et naturæ sensus edomandos instruxit.*

[2] *Principes de la vie mystique.*

toutes les ruses de la nature corrompue ! ... Il y a dans ses *Méditations*, pour ne pas parler de ses autres ouvrages, tant de lumières, tant de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter au monde ; la vérité y est présentée avec tant de force, qu'il est difficile de les pratiquer sans éprouver le dessein de se corriger et de mener une vie plus parfaite. Il n'est guère de maisons religieuses ni de communautés dans le royaume, il n'est guère de personnes adonnées à la piété, qui n'en aient éprouvé les heureux effets. *Quis in iis versatus est, qui non alius ex alio factus sit ?* »

D'un autre côté, le P. Houdry conseillait ces *Méditations* aux jeunes prédicateurs, et les jugeait très-propres à soulager leur mémoire par leur méthode et leur clarté, et, par l'abondance des textes qu'elles contiennent, à les aider dans la composition de leurs instructions. Il en cite de longs extraits dans sa *Bibliothèque des prédicateurs*. Enfin, Montargon, dans son *Dictionnaire apostolique*, a fait à ces mêmes *Méditations* de nombreux emprunts, qui ne sont pas tous avoués. Du reste, on sait quels secours offrent aux prédicateurs les ouvrages ascétiques, quand ils sont, comme ceux du P. Hayneuve, nourris de l'Ecriture Sainte et des saints Pères. Aussi S. Chrysostome, S. Augustin, S. Grégoire-le-Grand, S. Jean d'Avila, Grenade, S. François de Sales, en un mot, tous les saints qui ont donné des instructions sur la prédication, conseillent à l'orateur de se pénétrer dans le repos de la méditation des vérités qu'il doit ensuite répandre sur le peuple.

C'est dans cette pensée que plusieurs supérieurs de séminaires nous ont conseillé de rééditer ces *Méditations*, comme étant des plus utiles pour la prédication. Divers ecclésiastiques qui les pratiquaient, nous ont assuré y avoir puisé leurs sermons pendant des mois, et même des années.

Les communautés religieuses ne désiraient pas moins la réimpression de ces mêmes *Méditations*, devenues tellement rares, que nous connaissons des couvents qui ont fait copier à la main l'énorme volume in-quarto qui manquait à leur exemplaire [1].

[1] Aux dernières ventes de librairie ancienne chaque exemplaire a dépassé cent francs.

Nous avons cédé à ces sollicitations. Mais devions-nous réimprimer l'ouvrage tel qu'il existait ? Devions-nous au contraire lui faire subir tous les changements qu'eût exigés la langue de nos jours? Ni l'un ni l'autre.

Reproduire l'ouvrage tel qu'il était, c'eût été, pour ainsi dire, en faire simplement une œuvre d'amateur, en diminuer l'utilité ; car beaucoup de termes vieillis, de phrases trop longues, de tournures surannées en eussent rendu la lecture publique impossible.

D'un autre côté, le remanier totalement, c'eût été le dénaturer, lui enlever ce qui fait son charme, cette onction, cette naïveté, cette piété simple et profonde, que la langue actuelle ne saurait reproduire au même degré; c'eût été, en quelque sorte, démolir une de nos belles cathédrales gothiques, pour, de ses matériaux, construire un temple grec.

Disons donc la pensée qui nous a guidé. Partout nous avons religieusement conservé la pensée de l'auteur. Quant à la forme nous l'avons conservée autant que le permettaient la clarté et les exigences d'une lecture publique. Parfois, il nous a suffi de changer un mot, de modifier une inversion, pour rendre correct un passage obscur ou vieilli ; d'autres fois, la suppression de quelques conjonctions, des points intercalés, ont ôté à la phrase ce qu'elle avait de trop lourd et de trop suranné. Enfin dans quelques endroits où la phrase était embrouillée, et où il fallait des corrections plus radicales, nous avons cherché à imiter le style de l'auteur, si facile et si coulant dans bon nombre de pages. L'ouvrage conserve ainsi son caractère d'unité et de simplicité.

Si nous avons reussi, (et les félicitations que nous avons reçues nous porteraient presque à le croire), si nous avons réussi, ces *Méditations*, sans avoir rien perdu de la simplicité pleine d'onction, des considérations fortes et tendres qui font leur mérite, auront gagné une clarté et une facilité de style, qui en rendront la lecture plus utile et plus agréable.

Allons encore au devant de deux objections qu'on pourrait nous faire. Cet ouvrage est bien considérable, les méditations qu'il renferme sont un peu longues. Observons d'abord que, contraire-

ment à l'usage ordinaire, l'ouvrage contient beaucoup plus de matières que son titre n'en annonce. En effet, outre les Considérations préliminaires, qui forment à elles seules un excellent traité de l'Oraison, il renferme une retraite de huit jours selon la méthode de saint Ignace, des Méditations sur le commun des saints, des Méditations appropriées à chaque état, des Méditations sur les vœux religieux, etc. Enfin, l'auteur a, comme il le dit, dressé des Méditations pour six semaines après l'Epiphanie et vingt-huit semaines après la Pentecôte, en sorte que, ne voulant omettre aucune vérité ni aucune circonstance importante, il a renfermé dans cet ouvrage plus de cinq cents Méditations.

Quant à la longueur, le Père Hayneuve nous avertit lui-même qu'on peut se contenter d'un seul point, pourvu que l'esprit et le cœur aient été suffisamment occupés. De plus, chaque Méditation est suivie de son abrégé, « afin, dit-il, qu'on puisse s'en servir, quand on n'aura pas le loisir de la lire tout entière, ou pour mieux s'en souvenir lorsqu'on l'aura lue [1] ».

[1] Considérat. prélimin. p. 56.

FIN DE LA PRÉFACE.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE P. JULIEN HAYNEUVE.

Le comte de Maistre a dit quelque part[1] que l'homme moral était peut-être formé à dix ans, et que, s'il ne l'avait pas été sur les genoux de sa mère, ce serait toujours un grand malheur. Tous ceux qui ont à s'occuper de l'enfance savent combien cette parole est vraie. L'histoire la confirme ; la vie des Saints en est une démonstration évidente, depuis cette femme forte qui disait à ses enfants étendus sur le chevalet : Regardez le ciel... soyez fidèles au Dieu qui vous a formés dans mon sein[2], jusqu'à cette mère chrétienne, qui donnait à saint Alphonse de Liguori de si touchants conseils, la veille de sa première communion[3].

Cette première grâce si féconde, d'avoir été bercé entre les bras d'une sainte mère, n'a pas manqué au pieux jésuite dont nous allons esquisser la vie.

Le Père Julien Hayneuve naquit à Laval le 3 septembre 1588, et selon la coutume de ce temps, qui savait se conformer aux désirs de l'Eglise, il fut baptisé le même jour. Si nous en croyons le témoignage d'un contemporain, il appartenait à Dieu dès avant sa naissance. Sa mère, priant un jour dans l'église de la sainte Trinité, avait offert à notre Sauveur le fruit qu'elle portait dans son sein. « Fille ou garçon, s'était-elle écriée dans un élan de ferveur, je veux qu'il soit à vous, je désire qu'il croisse à l'ombre de vos autels et soit consacré à votre service. »

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg,* troisième entretien.

[2] II liv. des Macch. ch. XII.

[3] *Vie pratique* de saint Liguori, pag. 21 et suiv.

Dieu agréa l'offrande de cette pieuse mère. Nous ne pouvons mieux énumérer les dons qu'il avait reçus du ciel, qu'en nous servant des paroles que lui-même appliquait à un Saint, qui fut aussi un enfant de bénédiction.

« Sa première grâce a été un naturel parfaitement bon, et tout préparé pour la vertu et la sainteté ; on n'y voyait rien de mauvais comme chez les autres enfants, mais il se portait de lui-même, avec l'aide de Dieu, à toutes sortes de bonnes œuvres. La seconde grâce fut une grande docilité d'esprit pour se laisser gouverner et conduire par ses parents, par ses maîtres et par ses directeurs ; ses parents eurent soin de lui donner de bons maîtres, mais sa docilité le rendait encore meilleur disciple... La troisième faveur qu'il reçut de Dieu, fut une horreur naturelle de la compagnie des débauchés et de la fréquentation des lieux ou occasions tant soit peu suspects ; il avait, au contraire, une très-grande inclination pour la retraite et pour la solitude. Il avait pour quatrième grâce un esprit vif et ouvert pour l'étude, un jugement mûr dès sa première jeunesse.... On remarquait que sa science était sans vanité, et sa vertu sans affectation. Enfin, pour cinquième talent, il avait le don de parler et d'agir puissamment par sa parole éloquente.... [1] »

Doué de ces heureuses dispositions, cet enfant croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ; chéri de ses parents, aimé de ses maîtres, admiré de ses condisciples, il faisait de grands progrès dans les sciences, et de plus grands encore dans la vertu.

Cependant, venait l'heure d'accomplir le vœu de sa pieuse mère, vœu auquel il s'était lui-même associé de tout son cœur, dès qu'il l'avait connu. Julien Hayneuve entrait dans sa vingtième année, et depuis longtemps déjà il se sentait pressé par la grâce de faire un choix entre les divers ordres religieux, qui alors florissaient dans l'Eglise.

L'ami qui nous a transmis sa vie [2], raconte qu'une circonstance

[1] Méditation pour la fête de saint Nicolas, (1er Point).

[2] Réponse à diverses questions sur la vie mystique, Préface du 2e vol.

surnaturelle détermina son choix. Une nuit, qu'il s'était endormi après avoir prié Dieu d'éclairer son esprit, et de lui faire connaître ses desseins sur lui, il lui sembla voir saint Jean l'Évangéliste qui le présentait à Notre-Seigneur et à sa sainte mère, pour être admis dans leur famille. Etait-il endormi, était-il réellement éveillé quand il fut favorisé de cette vision, il n'aurait pu le dire. Mais, dès le lendemain, ses incertitudes avaient cessé. C'était dans la Compagnie de Jésus qu'il voulait entrer.

Les Jésuites ne comptaient pas encore un siècle d'existence, et déjà leur zèle, leur activité, leurs talents, les immenses services qu'ils avaient rendus à la religion, en avaient fait le point de mire des attaques des hérétiques, et de tout ce que l'Eglise renfermait de catholiques douteux. Ils avaient été proscrits en France, à la suite des troubles de la Ligue, et le Parlement, se faisant l'écho des rancunes jalouses de l'Université, obéissant peut-être aussi à certaines aspirations hérétiques, qui vivaient dans son sein, avait, dans une adresse fameuse, protesté contre leur rétablissement. Mais alors régnait Henri IV. Sa réponse à *Messieurs du Parlement*, chef-d'œuvre de bon sens, de justice et de royale franchise, fit cesser l'orage, et désormais entre les Pères et le Béarnais ce fut *à la vie et à la mort*. Il leur permit de multiplier leurs colléges et de fonder des noviciats dans plusieurs villes de son royaume [1].

Rouen fut du nombre de ces dernières. Ce fut au noviciat de cette ville que Julien Hayneuve entra le 31 mai 1608, pour y faire l'apprentissage de la vie religieuse [2]. « Dès le premier pas, il parut ce qu'il deviendrait, commençant par où les autres finissent; il entreprit si sérieusement l'œuvre de sa perfection, et sa correspondance à la grâce fut si fidèle, qu'il obtint tout d'abord ce que, pour l'ordinaire, l'on n'acquiert que successivement. »

[1] Cretineau-Joly, *Histoire religieuse politique et littéraire de la Société de Jésus*, tom. III, ch. I.

[2] Nous puisons ce détail et beaucoup d'autres dans une notice manuscrite, que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé Guillier, secrétaire de Mgr. l'evêque de Laval. Certains rapprochements nous persuadent que cette notice est du P. Sotwel, et nous la citons sous son nom.

Son premier noviciat terminé, il fut pendant plusieurs années, selon l'usage de la Compagnie, régent de diverses classes dans plusieurs colléges. Vint enfin le moment de sa profession solennelle, moment que son humilité avait toujours différé ; ce fut le 28 Octobre 1621 qu'il prononça les trois vœux. Une note écrite ce même jour, et trouvée dans ses papiers après sa mort, nous révèle quels étaient alors ses sentiments. « Moi, dit-il, Julien Hayneuve, quoique très-indigne de paraître devant votre divine Majesté, confiant néanmoins en votre infinie miséricorde, et pressé du désir de vous servir de tout moi-même, je me propose et vous promets, en présence de la très-sainte Vierge Marie et de toute la cour céleste, de ne rien vouloir pendant toute ma vie, de ne rien chercher, de ne rien prétendre que la pure gloire de Dieu, sa volonté, son bon plaisir et mon salut. Pour cela, j'imiterai de tout mon pouvoir, et selon la grâce qui me sera donnée, Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'efforçant de pratiquer les vertus qu'il a pratiquées. » Suit une longue liste des vertus, que le pieux profès s'engageait à pratiquer dans chacune de ses actions.

Ses supérieurs ayant découvert en lui une grande aptitude pour la prédication, résolurent de l'employer dans les missions. On sait ce qu'était alors l'éloquence de la chaire ; le Père Hayneuve y porta une parole claire, simple, facile ; dégagés de cette fausse science, qui était encore dans le goût du temps, ses discours étaient nourris des sentences de l'Ecriture sainte et des meilleurs passages des Pères. Sa sainteté et l'austérité de sa vie donnaient de plus, un grand poids à ses paroles ; c'étaient des larmes plus que des applaudissements qu'il arrachait à ses auditeurs. Son souvenir, ses conseils et ses intructions restaient longtemps vivaces dans les lieux qu'il avait parcourus. On raconte que le curé d'une ville de province, dans laquelle, plusieurs années auparavant, le Père Hayneuve avait donné une mission, voyant la ferveur de ses paroissiens diminuer, les menaça d'avertir le missionnaire de leur changement, ce qu'il fit en effet. La réponse du Jésuite lue en chaire produisit un tel effet, que les larmes des assistants en interrompirent plus d'une fois la lecture, et que plusieurs rentrèrent en eux-mêmes.

Une année, qu'il prêchait le carême à Paris dans l'église de Saint-Paul [1], « on vit deux personnes de qualité qui conservaient une haine à laquelle on n'avait point trouvé de remède, quitter leur place après le sermon, et mues d'un même sentiment, s'embrasser en versant des larmes, et se réconcilier en présence de tout l'auditoire. »

Nous pourrions multiplier les traits de ce genre. En voyant les fruits abondants produits par ce pieux missionnaire, on regrette que ses sermons ne se soient pas retrouvés. Heureusement, il nous reste de lui un excellent ouvrage qui peut suppléer à cette perte. Il l'avait composé pour servir en quelque sorte de guide, de répertoire aux jeunes prédicateurs. Il lui donna pour titre : *Veritates practicæ, ex vitâ Domini Jesu, sanctorumque gestis in singulos anni dies legendæ, considerandæ, prædicandæ.* « J'ai remarqué, disait-il, que si, selon la parole de l'Esprit-Saint, les vérités sont diminuées parmi les hommes, ce sont surtout les vérités pratiques ; on conserve encore celles qui sont spéculatives, c'est pourquoi dans cet ouvrage, j'insiste particulièrement sur les vérités pratiques. » Il y aurait de curieux rapprochements à faire entre les *Vérités Pratiques* et les sermons du Père Lejeune, contemporain d'Hayneuve. C'est le même zèle, la même netteté, la même vigueur de style ; on trouve dans l'un comme chez l'autre, une grande connaissance du cœur humain, jointe à une science profonde de l'Ecriture et des Pères. Cependant, il nous semble que chez le Jésuite, les plans sont plus clairs, le goût plus sûr, les détails moins diffus et les développements oratoires mieux choisis. Nous sommes assuré que si cet ouvrage, aujourd'hui excessivement rare, était plus connu, il aurait sa place à côté du *père Aveugle* dans toutes les bibliothèques de prédicateurs.

Bien que jeune encore, et comptant à peine quelques années de profession, il fut chargé de fonder le collége de Quimper qui, sous son habile direction, devint bientôt l'un des plus florissants de la

[1] Le P. Hayneuve prêcha plusieurs Carêmes dans cette église, et toujours au milieu d'un immense concours de fidèles. La paroisse de Saint-Paul était alors l'une des plus considérables de Paris. (Voir l'*Art de prêcher,* chant 1er.)

Bretagne. Non content de former aux sciences et à la piété les jeunes gens, que les familles lui confiaient en grand nombre, son zèle cherchait encore des aliments au dehors, il prêchait souvent dans la ville, et il venait d'organiser des missions pour cette partie de la Bretagne, quand une lettre de son Provincial le rappela à Paris. Un nuage s'était élevé entre le cardinal Richelieu et la Compagnie. Quelques pères s'étaient permis de blâmer la politique peu chrétienne d'un ministre qui, pendant qu'il écrasait les protestants du royaume, soutenait ceux d'Allemagne et s'unissait avec eux. Le Père Caussin surtout, alors confesseur de Louis XIII, avait inspiré quelques scrupules sur ce genre d'alliance, à son royal pénitent. Le prince se débattait en vain contre l'inflexible logique de son directeur [1]. Richelieu vint à son secours. Caussin est sacrifié, on l'exile à Rennes, puis ensuite à Quimper où il va remplacer le Père Hayneuve. Ce dernier possédait l'estime du cardinal et n'était pas sans crédit sur son esprit, on l'appela pour calmer l'irritation de ce ministre. Eut-on un moment l'intention de lui confier la conscience du monarque ? Nous ne savons.

Ce que nous pouvons assurer, c'est que, peu de mois après, le tout puissant ministre était réconcilié avec la compagnie, et lui permettait « en considération du Père Hayneuve » de fonder un collége à Marmoutiers.

Certes, si le pieux jésuite avait gagné la confiance du cardinal-ministre, s'il jouissait de l'estime et de la considération de plusieurs personnages importants, il le devait à ses vertus plus encore qu'à ses talents. Sa seule présence inspirait une admiration mêlée de respect. « Tout en lui, dit un contemporain, était réglé, compassé, invariable, son parler, son maintien, son visage, toute sa manière d'agir était l'image de la plus exacte droiture... En public comme en particulier, dans sa conversation privée comme dans l'exercice de ses charges, au milieu des succès ou des événements fâcheux,

[1] Caussin pressait le roi de rompre le traité conclu avec les sectaires de l'Empire : « Cependant, répliqua Louis, le cardinal m'a montré une consultation de plusieurs docteurs, qui, à cet égard, ne pensent pas comme vous. Elle est même signée de plusieurs jésuites. — Ah ! sire, répondit l'inexorable confesseur, ils ont une église à bâtir. »

il se montrait si doux, si bon, si égal à lui-même, qu'il était manifeste qu'il ne perdait jamais le recueillement intérieur ». Faire vivre Jésus en lui-même, calquer sa volonté, ses pensées, ses sentiments sur ceux de ce divin Sauveur était sa seule étude, aussi voyons-nous que c'est vers ce but unique, que tendent les excellents ouvrages qu'il a composés. Le premier ayant pour titre : *L'ordre de la vie et des mœurs qui conduit l'homme à son salut...* n'est que le développement de cette belle pensée de saint Augustin : *L'ordre nous conduit à Dieu* [1]. Dans la première partie, nous apprenons que l'ordre consiste à soumettre les instincts inférieurs à la raison, et celle-ci à la loi de Dieu; dans la seconde, nous voyons comment cet ordre nous conduit au salut, en nous éloignant du mal, en nous faisant avancer dans le bien, enfin en nous unissant à Dieu. La troisième partie enseigne les moyens de s'y conformer. Ouvrage clair, méthodique, renfermant d'excellents conseils pour chaque condition et pour les diverses circonstances de la vie. Sotwel parle d'un second : *Effata ordinis vitæ et morum.* N'ayant pu nous le procurer, nous n'en pouvons donner ici l'analyse, cependant nous pensons qu'il doit être l'abrégé du précédent. Mais celui de tous qui obtint le plus de succès furent ses *Méditations sur la vie de Jésus-Christ*, qui, en peu d'années, arrivèrent à leur huitième édition, sans parler des nombreuses éditions de l'*Abrégé*, qu'à la sollicitation de pieux laïques, le Père Hayneuve publia quelques années plus tard. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit dans la préface ; seulement nous ajouterons quelques mots, pour montrer que le but de l'auteur était bien celui dont nous avons parlé plus haut. « Je n'ignore pas, dit-il dans les considérations préliminaires [2], qu'il existe bon nombre de méditations très-bien faites sur ce même sujet, en particulier celles du P. Dupont ; aussi le but de celles-ci est moins de nous instruire sur les mystères, que de nous apprendre à tirer des conclusions pratiques de ces mêmes mystères. » Les Méditations furent suivies de deux autres ouvrages. *Le grand chemin qui perd le monde,* et *Le monde opposé à Jésus-*

[1] Ordo dux ad Deun. (*De Ordine,* lib. I, cap. IX).

[2] Page 60.

Christ. Tous deux renferment des conseils pratiques de la plus haute perfection. Enfin, il publia encore deux retraites spirituelles d'après la méthode de S. Ignace, l'une pour les exercices de dix jours, l'autre les exercices du mois, et au moment de sa mort, il travaillait aux *Réponses à diverses questions sur la vie mystique*, dont un volume seulement parut pendant sa vie. Le second, terminé quelques jours avant sa mort, ne fut imprimé que deux ans après.

Quand, des ouvrages qu'il a composés, on se reporte aux occupations nombreuses et incessantes qui ont rempli sa vie, lorsqu'on le voit, pendant plus de quarante ans, chargé de la direction des novices ou d'autres fonctions également importantes, prêchant, pendant ce long espace de temps, quatre à cinq fois par semaine, sans se répéter jamais, selon les témoignages de ceux qui l'ont entendu, on se demande comment un seul homme a pu suffire à tant de choses. Mais, pour le P. Hayneuve les jours étaient plus longs que pour la plupart des hommes ; en effet, un règlement de vie, trouvé dans ses papiers après sa mort, nous apprend qu'à deux heures du matin, il quittait le dur grabat sur lequel il se couchait tout vêtu, et se mettait à son travail. Ceux qui l'ont vu de plus près, racontaient des choses presque incroyables au sujet de ses austérités; pendant cinquante ans, il souffrit toutes les rigueurs de l'hiver sans jamais s'approcher du feu; il s'imposait des pénitences très-rigoureuses tous les jours; il fut plus de trente ans sans jamais s'asseoir dans sa chambre : c'est à genoux et aux pieds du crucifix qu'il composait ses ouvrages.

Mais, s'il était si sévère à l'égard de lui-même, comme tous les saints, il se montra toujours bon et compatissant envers les autres. Longtemps maître des novices ou supérieur de colléges importants, « il se conduisit dans toutes les charges qu'il occupa, avec tant de modestie, de sagesse et de bonheur, qu'il ne s'est trouvé aucun de ses inférieurs auquel il soit resté le moindre mécontentement contre lui; il avait au contraire l'amour et l'estime de tous ses subordonnés. Il s'était imposé l'obligation de se comporter à l'égard de ceux que la Providence lui confiait, comme

saint Joseph, chef de la plus noble famille, s'était conduit envers Jésus-Christ et la sainte Vierge. [1] »

Sa bonté envers les pauvres était telle, qu'on le vit plus d'une fois s'imposer des privations pour subvenir à leurs besoins, « et que dans toutes les maisons où il a été supérieur, il n'a jamais souffert qu'on en renvoyât un seul, sans lui avoir fait l'aumône. » Après le repas, il allait lui-même leur distribuer les restes, et joignant les soins de l'âme au soulagement du corps, il ne manquait jamais de faire le catéchisme, ou quelque instruction à ceux qui se présentaient à la porte. Sotwel et un autre biographe contemporain disent que, dans une circonstance, voyant un malheureux presque nu et transi de froid, il se dépouilla de son vêtement intérieur pour l'en revêtir [2].

Toutefois, c'était bien plus encore sur les âmes que sa charité s'exerçait. Sa réputation de sainteté, l'austérité de sa vie, sa profonde connaissance de la vie spirituelle lui attiraient de nombreuses visites; plusieurs personnes de haute condition s'étaient placées sous sa direction, d'autres en plus grand nombre venaient lui demander des conseils et des éclaircissements dans leurs doutes. Il se faisait tout à tous, s'oubliant lui-même, et personne ne le quittait sans avoir le désir de devenir meilleur.

Enfin, usé par tant de travaux, et mûr sans doute pour la récompense, le Père Hayneuve sentit sa dernière heure approcher. Sa santé commença à s'affaiblir, mais son âme si maîtresse d'elle-même, sembla dominer aussi les infirmités du corps; il voulut malgré ses souffrances terminer ses *Réponses sur la vie illuminative*. Le volume achevé, il se fit conduire à l'infirmerie, voulant y mourir comme le plus humble des frères convers. On vit dans sa dernière maladie des preuves éclatantes de l'estime et de la vénération dont il était entouré ; les hommes les plus haut placés, les plus grandes dames de la cour, les deux reines elles-mêmes vinrent visiter le

[1] Sic erga fratres meos... Sicut in familia tua, Domine Jesu, vir sanctissimus, sponsus Matris tuæ. (Extrait d'une note trouvée dans ses papiers après sa mort).

[2] Aliquando misero occurrens prope nudo, interiori veste spolians se eadem illum donavit.

pieux jésuite sur son lit de mort, et recueillir encore de sa bouche quelques paroles d'édification. « Personne ne meurt avec plus de bonheur; que celui dont la vie a été mortifiée et austère, aussi rien de doux comme cet excellent vieillard au milieu de ses dernières souffrances, rien de plus calme que son agonie, rien de suave comme sa mort, qui fut celle d'un saint. Il expira, dans l'infirmerie de la maison professe, le 31 janvier 1663 à l'âge de 73 ans. « Après sa mort, continue l'auteur qui nous a servi de guide dans cette notice, on se disputa comme de précieuses reliques ses pauvres vêtements et les objets qui lui avaient appartenu ; on fit même courir, non sans vraisemblance, le bruit de quelques miracles opérés. Mais ce qui nous frappe davantage, ce sont les regrets universels que causa sa mort, la vénération qui environne sa mémoire. Pour nous, membres de la même Compagnie, il nous a laissé son exemple, et peut être considéré comme un modèle accompli de la perfection religieuse. »

FIN DE LA NOTICE.

PETIT

TRAITÉ DE LA MÉDITATION

OU

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE PREMIER.

BUT DE CES MÉDITATIONS : CE BUT EST DE FAIRE VIVRE JÉSUS-CHRIST DANS NOS AMES;

CETTE VIE EST LE DÉSIR LE PLUS ARDENT DE CET AIMABLE SAUVEUR.

Bien qu'il soit dans le génie de la langue hébraïque d'employer souvent des termes pluriels pour désigner le singulier, cependant il est à croire que ce n'est pas sans mystère, ni sans un dessein particulier, que nous lisons dans la Genèse, que Dieu, après avoir formé le corps de l'homme, lui *inspira des vies* [1] par le souffle de son esprit. C'était sans doute pour nous apprendre que Dieu, non content de lui communiquer la vie naturelle, lui donna encore la vie de la grâce, comme sa meilleure et plus noble vie. Mais pour lui faire comprendre le cas qu'il devait faire de ces deux vies, il menaça de l'en priver s'il venait à lui désobéir [2]. Et de fait, Adam n'eut pas plus tôt violé le commandement que Dieu lui avait donné, qu'il perdit la vie de la grâce et devint sujet à la mort naturelle, tellement

[1] Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ: *en hébreu,* vitarum. *Genes.* II, 7.

[2] In quocumque die comederis ex eo, morte morieris. *Gen.* ib. XVII.

que, sans la miséricorde de Dieu, il eût été immédiatement privé de ces deux vies. Mais Dieu, dans sa bonté, voulut pourvoir à la misère de l'homme en envoyant son fils unique pour être son sauveur. *Je suis venu,* nous dit ce Verbe incarné[1], *pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient avec plus d'abondance.*

Comme cette parole est vraie ! En effet, la vie surnaturelle qui nous a été donnée par la rédemption n'est pas seulement plus excellente que la vie naturelle que nous avons reçue par la création [2], mais encore elle est de beaucoup plus éminente que la simple vie de la grâce, car elle ne nous donne pas seulement l'amour de notre Dieu, mais elle nous communique son esprit et sa vie : si bien que nous pouvons tous dire, avec l'Écriture [3], que c'est Dieu, que c'est Jésus, que c'est le Saint-Esprit qui vivent en nous, et qui sont comme notre âme; ou plutôt que c'est le Saint-Esprit qui anime notre âme pour nous diviniser; que c'est la nature incréée qui s'est communiquée à la nôtre, pour nous rendre des Dieux par participation, comme Dieu est un Dieu par essence; enfin que c'est Jésus qui opère par nous toutes nos actions, pour les rendre pleines de vie et de mérite. C'est donc très-justement que Jésus est appelé par saint Pierre, dans les actes des Apôtres, l'*Auteur de la vie* [4], non pas seulement parce qu'étant Dieu, il est notre Créateur, mais parce qu'étant un Homme-Dieu, mort pour nous, il est notre Sauveur; il nous a mérité et il nous communique une nouvelle vie, qui est la participation de la sienne. Cette vie doit nous rendre des hommes tout divins, n'ayant d'autres pensées, d'autres sentiments que ceux que nous recevons de lui.

De là vient cette heureuse nécessité, que pour vivre en vé-

[1] Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. S. *Joan.* x, 10.

[2] In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. I S. *Joan.* IV.

[3] Et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. S. *Joan.* XIV.
Quod si Spiritus ejus qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis, qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis. *Rom.* VIII.
Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes. *Psal.* XVIII; S. *Joan.* X.

[4] Auctorem vero vitæ interfecistis. *Act.* III, 15.

rité, comme nous devons vivre, il faut que Jésus soit notre vie; c'est-à-dire qu'il anime nos cœurs, qu'il soit le principe de toutes nos actions, que notre âme ne respire que par lui, que notre esprit ne reçoive point d'autres pensées, et notre volonté d'autres affections que celles qui viendront de lui, que notre corps ne prenne jamais la hardiesse de se mouvoir que par sa permission et par son ordre; en un mot que ce Verbe incarné nous gouverne aussi complètement qu'il gouvernait sa sainte humanité. C'est ce qui a fait dire à saint Paul[1], qu'on ne devait reconnaître que la vie de Jésus-Christ dans la vie des chrétiens, et que pour lui, ce n'était plus lui qui vivait, mais son Jésus qui vivait en lui. C'est dans cette même pensée que saint Jean nous enseigne [2] que celui qui prétend posséder Jésus-Christ doit vivre comme ce divin Sauveur a vécu; c'est-à-dire qu'il ne doit faire aucune démarche, ni conserver aucune pensée qui ne lui soit inspirée par Jésus-Christ; c'est-à-dire aussi que cet hôte céleste ne peut rester inactif dans l'âme qu'il habite, et qu'il faut qu'elle agisse comme il a agi lui-même. Voilà comme il vit en nous, et nous vivifie, nous faisant continuellement agir par sa grâce et pour son honneur; et voilà aussi comment il faut vivre si on veut véritablement vivre : une vie oisive n'est qu'une mort; et une charité qu'on n'exerce point, n'est qu'une charité languissante qui ne sera point durable.

C'est pour la même raison que Jésus-Christ ne s'est jamais comparé qu'à des choses fort actives. Il n'a jamais dit qu'il ressemblait à des eaux mortes, qui ne font que croupir dans un marais; mais il a assuré qu'il était une source d'eau vive qui s'écoulait incessamment, et rejaillissait jusqu'à la vie éternelle [3].

[1] Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. Semper enim nos qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. II *Cor.* IV.

Vivo ego jam non ego, vivit vero in me Christus. *Gal.* II.

[2] Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. I. Ep. S. *Joan.* II.

[3] Aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam *S. Joan.* IV et VII.

Il n'a jamais dit qu'il ressemblait à un tronc inerte, bon seulement à jeter au feu ; mais il a assuré qu'il était la sève de la vigne[1] qui poussait incessamment des branches, des feuilles et des fruits. Il n'a jamais dit qu'il ressemblait au froid et à la gelée ; mais il s'est dit le Soleil du monde [2], car de même que cet astre ne se contente pas d'éclairer, mais qu'il échauffe et féconde la nature entière, ainsi, dans l'ordre surnaturel, rien de bon ne se produit sans cette divine *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* [3]. Enfin s'il est comparé à quelque membre de notre corps, c'est à la tête [4], source de tous les mouvements qui font agir les membres de notre corps.

Voilà comme il s'est servi de toutes sortes de comparaisons, pour montrer qu'il était le premier principe de nos actions, l'âme de notre âme, la vie de notre vie. Ce que le saint Concile de Trente a défini expressément comme un article de foi [5] ; se servant à ce sujet des termes de l'Écriture que nous venons de rapporter, il dit clairement que Jésus agit sans cesse dans les âmes sanctifiées, comme la tête agit dans les membres du corps, et la sève de la vigne dans les branches du cep, en sorte que les bonnes œuvres de ces âmes sont toujours précédées de ses inspirations, accompagnées de son assistance et suivies de ses grâces.

Tous les Pères parlent de la même façon [6] ; ils ne trouvent

[1] Ego sum vitis, vos palmites, qui manet in me, et ego in eo, hic fert fructum multum. *S. Joan.* XV.

[2] Ego sum lux mundi. *S. Joan.* VIII.

[3] Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. Ibid. I.

[4] Crescamus in illo per omnia, qui est caput, Christus, ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis. *Ephes.* IV.

[5] Ipse Christus Jesus tanquam caput in membra, et tanquam vitis in palmites, in ipsos justificatos jugiter virtutem influit, quæ bona eorum opera semper antecedit, et comitatur, et subsequitur. Trid. sess.VI, cap. VII.

[6] Mortui sæculo sumus, quid adhuc sæculo deservimus? mortui sumus cum Christo, quid adhuc vitæ hujus actus requirimus? mortem enim Christi in corpore nostro circumferimus, ut et vita Christi in vobis manifestetur.

Non ergo jam nostram illam vitam, sed Christi vitam vivimus, vitam innocentiæ, vitam castimoniæ, vitam simplicitatis, omniumque virtutum. D. Ambr. lib. *de fuga sæculi* VII.

point de meilleur motif pour nous exciter à la vertu chrétienne, que de nous inviter à nous souvenir que nous sommes morts au monde pour ne vivre plus que de la vie de notre Jésus. L'Église inspirée du Saint-Esprit prie tous les jours son Époux qu'il lui plaise diriger, sanctifier, conduire et gouverner les cœurs, les corps, les sentiments, les paroles et les actions des fidèles [1]; qu'il lui plaise dresser notre entendement, sanctifier notre volonté, conduire nos sentiments, et gouverner nos passions; de sorte que nous n'ayons aucune pensée en nous-mêmes, que nous ne fassions aucune action au dehors, qui ne soit inspirée par Jésus qui est toute notre force et sans lequel nous ne saurions rien faire que de mal [2]. Aussi, le seul souhait que saint Paul faisait pour la perfection des chrétiens, c'était que Dieu les formât tellement selon son cœur, qu'ils ne quittassent jamais sa volonté, et que lui-même opérât en eux par Jésus-Christ tout ce qu'ils devaient faire pour lui être agréables [3].

Il ne tiendra donc qu'à nous que Jésus vive en nous, et que nous ne vivions que par lui. Mais serions-nous bien assez ennemis de nous-mêmes, pour négliger une vie si excellente ? Que si nous avons un tel amour pour cette vie naturelle, qui nous est commune avec les animaux et les plantes, que nous n'épargnons rien pour sa conservation, comment se pourrait-il faire que nous ne désirions pas vivement cette vie surnaturelle, qui est la participation de la vie de Dieu, et la continuation de la vie de Jésus? C'est vivre en Dieu que de vivre par l'esprit de Jésus; mais c'est vivre en brute que de vivre privé de ce divin esprit, qui est l'âme de notre âme, et sans lequel notre

[1] Dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare Domine Deus Rex cœli et terræ hodie, corda et corpora nostra, sensus, sermones, et actus nostros in lege tua, et in operibus mandatorum tuorum, ut hic et in æternum, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur, Salvator mundi. *Oraison de Prime.*

[2] Sine me nihil potestis facere. *S. Joan.* xv.

[3] Deus pacis, qui eduxit de mortuis Pastorem magnum ovium in sanguine Testamenti æterni, Dominum nostrum Jesum Christum, aptet vos in omni bono, ut faciatis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se, per Jesum Christum, cui est gloria in sæcula sæculorum. Amen. *Hebr.* xiii.

âme n'est plus spirituelle, comme elle devrait l'être, mais plutôt animale. Or il faut nécessairement se résoudre à vivre d'une façon ou d'une autre. Mais y a-t-il à hésiter sur ce point, puisqu'il n'y a point de comparaison entre ces deux vies? C'est notre honneur, c'est notre salut, c'est notre perfection que cette vie divine; et quand notre intérêt n'y serait point si engagé, n'est-ce pas assez que cette vie soit la vie de Jésus, pour nous la faire estimer infiniment, et que ce soit le désir de Jésus, que nous n'ayons point d'autre vie que la sienne, pour nous la faire chérir uniquement? Quel désir plus raisonnable et plus digne d'être accompli que le désir d'un Dieu? N'a-t-il pas assez témoigné combien ce désir était ardent dans son âme, quand il nous a dit [1] qu'il n'était venu au monde que pour vivifier nos cœurs d'une chaleur céleste, chaleur qui est aussi nécessaire à la conservation de cette vie surnaturelle, que la chaleur naturelle est indispensable pour l'entretien de la vie terrestre. S'il est sorti du monde, s'il a sacrifié sa vie, c'est afin de pouvoir par sa mort nous mériter cette vie divine; c'est encore pour le même but qu'il est ressuscité, qu'il est monté au Ciel. Oui, dit l'Apôtre [2], Jésus n'est mort et n'est ressuscité qu'afin d'être le Maître des morts et des vivants, ressuscitant les morts, vivifiant les vivants par sa vie, et disposant intérieurement et extérieurement de toutes leurs actions dans ce monde, comme il dispose parfaitement des morts en l'autre. Et n'est-ce pas aussi ce qu'il répétait si souvent à ses apôtres, quand leur parlant de son départ, de son retour au Ciel, il leur disait [3] qu'ils ne craignissent point, qu'il ne laisserait pas de demeurer parmi eux, les assurant qu'il ne les privait de sa présence corporelle que

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur? S. *Luc.* XII.

[2] Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur : sive enim vivimus, sive morimur, Domino morimur; sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. In hoc enim Christus mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum, et vivorum dominetur. *Rom.* XIV.

[3] Et si abiero, et præparavero vobis locum : iterum venio, et accipiam vos ad meipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis. S. *Joan.* XIV.

Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos. In illo die vos cognoscetis quia ego sum in Patre meo, et vos in me, et ego in vobis. *Ibid.*

pour venir demeurer avec eux d'une manière plus intime, plus spirituelle et plus présente ?

L'amour qu'il avait pour son père faisait qu'il ne cherchait qu'à procurer sa gloire ; en sorte que, si son Père l'eût permis, il eût voulu vivre voyageur jusqu'à la fin du monde, afin de pouvoir l'honorer davantage par son mérite. Mais les desseins du Père éternel étant qu'il perdît la vie, et que l'ayant reprise par la résurrection, il montât au Ciel sans travailler davantage ici-bas, ni acquérir d'autres mérites, il voulut au moins qu'il lui fût permis de continuer sa vie dans nos âmes, afin de nous faire mériter en son nom et par sa grâce. Ce désir que Jésus a de vivre en nous ne mérite-t-il pas d'être accompli ? N'est-il pas au moins aussi juste que le désir naturel que nous avons de vivre ? Et si nous l'empêchions, ne nous déclarerions-nous pas ses ennemis mortels : ne l'offenserions-nous pas autant que nous nous tiendrions offensés contre celui qui attenterait à notre vie ? Bien plus, ne lui ferions-nous pas en quelque sorte autant de tort que si nous lui ôtions encore une fois la vie, puisqu'il n'a permis que cette vie lui fût ravie sur la terre, qu'afin de la pouvoir reprendre dans nos cœurs ? Tout le plaisir de ce Dieu-Homme, nous a-t-il fait dire [1], c'est d'être continuellement avec les enfants des hommes ; voilà pourquoi il s'est fait annoncer longtemps avant sa venue sous ce beau nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous [2]. Si donc nous sommes si mal inspirés que de l'éloigner de nous, ne lui faisons-nous pas le plus grand déplaisir qu'il puisse recevoir ? Mais si nous le recevons dignement, si nous l'entretenons, et si nous le chérissons comme il le mérite, nous lui sommes d'autant plus agréables qu'il a le plus ardent désir de vivre en nous. Il veut, nous l'avons dit, vivre en nous et que nous vivions en lui, se nourrir en nous et que nous nous nourrissions en lui, croître en nous et que nous croissions en lui [3]. Ou nous n'avons pas

[1] Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov.* VIII.

[2] Nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum : Nobiscum Deus. S. *Matth.* I; *Isai.* VII.

[3] Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate radicali et

d'amour pour Jésus, ou nous devons le montrer en faisant voir combien nous sommes touchés de ce grand amour qu'il nous portait, et de ce grand désir qu'il avait de nous le témoigner en nous donnant sa vie.

La charité de Jésus-Christ presse continuellement nos cœurs de se donner à lui, dit son Apôtre [1], quand nous pensons que, s'il est mort afin de nous faire vivre, nous ne devons plus vivre que pour lui, et non point pour nous-mêmes. Car ne serait-ce pas assez de savoir que Jésus nous a rendu la vie que nous avions perdue, pour convenir que nous lui devons cette vie qu'il nous a redonnée? Mais si nous considérons de plus que c'est au prix de son sang, de sa vie et d'une infinité de souffrances, qu'il nous a rendus à la vie, pouvons-nous lui refuser une vie qu'il a rachetée si chèrement? S'il a fallu que Jésus mourût pour nous faire vivre, ne faut-il pas aussi que nous mourions pour le faire vivre [2]? Et n'est-il pas raisonnable que nous rachetions sa vie au même prix qu'il a donné pour racheter la nôtre? Il est nécessaire que nous mourions à nous-mêmes, et à notre amour-propre, afin que Jésus vive en nous,

superædificati, in ipso sicut et didicistis, abundantes in illo. *Coloss.* II.

In eo crescatis ad salutem, tanquam lapides vivi superædificamini, domus spiritualis. I *S. Petr.* II.

[1] Charitas enim Christi urget nos : æstimantes hoc, quoniam si unus pro omnibus mortuus est, ergo omnes mortui sunt: et pro omnibus mortuus est Christus : ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem. II *Cor.* v.

[2] Cum per Christum Jesum mortuum vivamus, ei utique ob quem vivimus, vivere debemus.

S. Chrys. *in* II Ep. *ad Cor.*

Christo Jesu debes omnem vitam tuam, quia ipse vitam suam posuit pro tua, et cruciatus amaros sustinuit, ne tu perpetuos sustineres. D. Bern. serm. *de quadr. debito.*

Etsi cætera taceam, hoc solo certe non immerito sibi vindicat vitam nostram, quia pro ea posuit suam. Nemo igitur sibi vivat, sed ei qui pro se mortuus est. Cui enim justius vivam, quam ei, qui si non moreretur, ego non viverem? cui commodius, quam promittenti vitam æternam? cui magis ex necessitate, quam flammas perpetuas minitanti? Idem ep. CXLIII.

Si totum me debeo pro me facto, quid addam jam pro refecto, et refecto hoc modo? Nec enim tam facile refectus quam factus, etc. In primo opere me mihi dedit, in secundo se, et ubi se dedit, me mihi reddidit. Datus ergo et redditus, me pro me debeo, et bis debeo : quid Deo retribuam pro se. Nam etiamsi me millies rependere possem, quid sum ego ad Deum? Idem *de dil. Deo.*

comme il a été nécessaire que Jésus mourût pour expier les fautes que nous avions commises par notre amour-propre. Aussi Jésus est-il appelé [1] un Dieu qui mortifie et qui vivifie tout ensemble, parce que c'est en mortifiant la nature qu'il nous vivifie par l'esprit de sa grâce, comme c'est en mourant de sa mort naturelle qu'il a mérité de vivre spirituellement dans nos cœurs.

Nous devons donc prendre tous les moyens possibles pour aspirer à cette heureuse mort qui donne la vie à Jésus, et qui nous donne la vie de Jésus. Or la méditation en est un des plus puissants et des plus efficaces. Je sais bien que l'usage des sacrements, dont les uns sont institués pour donner, et les autres pour augmenter la grâce sanctifiante dans ceux qui les reçoivent dignement, nous donnent par conséquent, ou augmentent toujours en nous cette vie divine : mais la méditation qu'on fait sur la vie de Jésus-Christ est le moyen qui l'entretient et qui la perfectionne [2]. Car outre que l'oraison attire le Saint-Esprit, puisque Dieu, comme nous a dit son Fils [3], ne le refuse jamais à ceux qui le lui demandent comme il faut, la réflexion qui est jointe à la prière qui se fait dans la méditation, nous fait estimer cette vie divine comme elle le mérite, nous fait connaître les actions qui lui conviennent, et nous apprend à les pratiquer en temps et lieu.

De plus, comme il y a divers esprits tels que l'esprit d'amour-propre, l'esprit du monde, l'esprit de la chair, l'esprit de ténèbres et l'esprit d'erreur, qui se glissent tous les jours dans nos cœurs et cherchent à contrarier les fonctions de cet Esprit divin qui doit nous animer, à nous abuser par leurs tromperies et par leurs illusions, nous nous y laisserions surprendre tous les jours, si la méditation ne nous découvrait leurs ruses, et ne nous

[1] Ego occidam, et ego vivere faciam : percutiam, et ego sanabo. *Deut.* XXXII. Dominus mortificat, et vivificat. I *Reg.* II.

[2] Revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur a claritate, in claritatem, tamquam a Domini spiritu. II *Cor.* III.

[3] Si vos cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris : quanto magis Pater vester de cœlo dabit Spiritum bonum petentibus se ? S. *Luc.* II.

faisait discerner les inspirations de l'esprit de Jésus, d'avec les illusions de ces mauvais esprits [1]. C'est dans cette méditation que nous nous exerçons avec Dieu comme d'autres Jacobs [2], et que nous sortons de ce saint combat, vaincus et victorieux tout ensemble, Dieu nous ayant laissés comme boiteux en nous ôtant notre amour-propre, et nous, l'ayant contraint de nous donner non pas seulement sa bénédiction, mais encore son Esprit. C'est dans cet usage de la méditation que nos vertus morales deviennent surnaturelles, et que les théologales se rendent toutes divines. Car c'est en en ce jour-là, comme un prophète l'avait prédit [3], que ces sept filles de la grâce et de notre cœur s'attacheront à un homme, mais à un Homme-Dieu qui leur donnera la perfection de leur mérite. C'est par cette sainte action qu'on se guérit de ses infirmités, en ne touchant pas seulement, comme cette pauvre malade de l'Évangile, le bord de la robe du Sauveur [4], d'où sortait une vertu capable de remédier à tous les maux du monde; mais en s'unissant étroitement à sa sainte personne, par pensée et par affection. Enfin, c'est par l'exercice de la méditation qu'on commence à voir Dieu, et à jouir dès ce monde du bonheur qu'on attend dans l'autre vie : de sorte qu'on peut dire de tous ceux qui s'y emploient dignement, ce que Notre-Seigneur dit de la Madeleine [5], qui se tenait prosternée à ses pieds pour écouter et pour admirer ses discours, qu'ils ont choisi la meilleure part qui ne leur sera jamais ôtée.

[1] In novissimis temporibus discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris, et doctrinis dæmoniorum. I *Tim.* IV.

Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint. Omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est. Qui novit Deum, audit nos: qui non est ex Deo, non audit nos : in hoc cognoscimus spiritum veritatis, et spiritum erroris. I S. *Joan.* IV.

[2] *Genes.* XXII.

[3] Et apprehendent septem mulieres virum unum in die illo. *Isa.* IV.

[4] S. *Luc.* VIII.

[5] S. *Luc.* X.

CHAPITRE II.

CONSEILS POUR LA MÉDITATION. — TROIS SORTES D'ORAISON.
UTILITÉ D'UNE MÉTHODE D'ORAISON.
ON NE PEUT CONSEILLER A TOUS LA MÊME MANIÈRE DE MÉDITER.
DIVERSES RÉFLEXIONS A CE SUJET.

Il est bon que vous sachiez d'abord qu'il y a trois sortes d'oraison, l'une purement infuse, l'autre simplement naturelle, et la troisième qui est en partie infuse, et en partie naturelle.

L'oraison infuse est un don d'oraison, soit habituel pour toujours, ou actuel pour quelques fois, par lequel un homme s'applique fructueusement à la méditation, sans travail et sans art. Ce don est diversement communiqué, selon les diverses manières dont l'Esprit de Dieu a coutume d'agir sur notre esprit.

On appelle méditation naturelle une certaine facilité que possèdent naturellement certaines personnes pour s'entretenir dans de bonnes pensées, comme ceux qui sont portés naturellement à l'étude et à la vertu, sans qu'ils aient besoin pour cela d'y être poussés par des grâces extraordinaires.

Enfin la sorte de méditation la plus commune est celle qui tient de toutes les deux, et où la grâce et la nature, Dieu et l'homme, travaillent conjointement.

Or comme chaque personne a des inclinations qui lui sont toutes propres, et que Dieu lui donne aussi des grâces toutes particulières, il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse donner à tout le monde une même méthode pour la méditation; mais aussi celui qui croirait que ce serait assez que chacun s'y appliquât comme il l'entendrait, sans apprendre et sans y garder aucune forme, ne se tromperait pas moins que s'il disait qu'on n'a que faire de savoir et d'observer les rubriques pour dire la messe ou le bréviaire [1]. Car bien qu'il semble qu'on ne soit pas

[1] Voici à ce sujet l'opinion d'un des plus célèbres théologiens :
« Il est très utile, dit Suarez, d'avoir une méthode d'oraison courte, claire,

obligé d'être si astreint à une règle dans l'oraison mentale qui se fait en particulier, que dans les prières vocales de l'Église qui se font en public, néanmoins il faut avouer qu'il est d'autant plus dangereux de se mettre à la méditation sans aucune méthode, qu'on la fait plus particulièrement et plus solitairement, et qu'on n'a personne qui puisse reconnaître nos défauts, et nous en avertir.

Au reste, c'est principalement en ce point qu'on doit tenir pour très-assuré, que dans les matières spirituelles, il faut s'en rapporter toujours aux avis de ceux que Dieu nous a donnés pour nous instruire, selon la doctrine des Pères, des théologiens, et le sentiment de l'Église, sans chercher à ce sujet de nouvelles inventions de sa fantaisie, parce que c'est s'exposer à tomber dans des précipices, que de s'éloigner des grands chemins battus.

En conséquence, apprenez de ces maîtres de la vie spirituelle, que dans l'oraison il y a des choses que nous ne devons attendre

appropriée à la diversité des esprits et éprouvée par l'expérience des hommes parfaits. Encore que le Saint-Esprit soit le principal auteur de notre avancement spirituel, et des exercices qui nous y conduisent, toutefois il est nécessaire que de notre côté nous plantions et nous arrosions pour que Dieu donne l'accroissement. La grâce, la lumière divine requiert plutôt qu'elle n'exclut la coopération et la préparation de l'homme. Mais pour que l'homme fasse ce qui dépend de lui, il pourra s'aider de règles et de conseils : ces règles toutefois ne sont pas données à l'intention d'obliger celui qui médite, ou pour imposer au saint Esprit une loi qui l'empêche de mouvoir la créature comme il lui plaît. Non, elles sont établies tant pour instruire, pour apprendre à méditer lorsque le Saint-Esprit n'inspire pas d'une manière spéciale, que pour nous rendre capables de recevoir, de reconnaître et de suivre ses inspirations lorsqu'elles se font sentir. »

Habere aliquam viam brevem ordinatam et varietati hominum accommodatam, et perfectorum hominum usu et experientia probatam non potest non esse utile. Quamvis enim principalis auctor interioris profectus et exercitii quo id obtinetur, sit Spiritus sanctus, nihilominus ex parte nostra plantare et rigare necesse est, ut incrementum det Deus. Gratia enim et illuminatio divina non excludit cooperationem et præparationem hominis, sed potius illam requirit. Ut ergo homo quod in se est, faciat, consiliis et regulis juvari poterit, quæ tamen non ea intentione traduntur, ut hominem ligent, vel ut legem ponant Spiritui sancto, quo minus creaturam suam moveat, prout voluerit, sed solum instruunt hominem, tum ut operari incipiat et meditari, ac discurrere quando a Spiritu sancto non specialiter præmovetur, tum ut Spiritus sancti impulsum recipere aptus sit, eumque sentire et sequi valeat. Suarez tom. IV, *de Rel.* lib. IX, cap VI, num. 3.

que de la bonté de Dieu, et d'autres qu'il faut que nous acquérions par notre travail, aidé de sa grâce. Sachez que les tendresses, les douceurs, les caresses, les consolations, la dévotion sensible, le don de larmes, les ravissements, les extases et tels autres dons, sont de pures faveurs de la miséricorde divine, qui sont au-dessus de tous nos efforts, et pour lesquels on ne saurait donner aucun précepte, sinon qu'il ne faut ni les désirer, quand il ne plaît pas à Dieu de nous les communiquer, ni les mépriser, quand il veut nous en faire part. Mais soit qu'on en soit privé, ou qu'on en jouisse, il faut demeurer toujours dans une véritable humilité qui nous fasse croire que nous ne les méritons pas, et dans une sainte résignation aux volontés de Dieu, qui sait mieux ce qui peut nous servir que nous ne le savons nous-mêmes. Également, si quelquefois nous nous trouvons dans des sécheresses d'esprit, qui ne nous permettent pas d'être attentifs à la méditation, dans des désolations de volonté, qui nous empêchent de sentir aucun goût dans la considération des vérités chrétiennes, et dans des abandonnements de notre âme qui nous laissent exposés aux ennuis, aux tristesses, aux distractions, aux découragements et aux tentations ; c'est alors qu'il faut se souvenir, qu'il ne dépend pas toujours de nous de sortir de cet état où Dieu nous a mis lui-même pour éprouver notre fidélité, ou pour quelque autre dessein qui tournera toujours à sa gloire et à notre perfection, et que la soumission avec laquelle nous nous conformons en ce point à son bon plaisir, est une des meilleures oraisons que nous puissions faire dans cette occasion.

Cependant, comme c'est rarement que Dieu nous laisse dans ce grand abandon, ou qu'il nous élève aux premiers degrés de la contemplation, nous devons nous employer soigneusement à acquérir la perfection de la méditation ordinaire. Cette méditation, pour tourner à notre contentement et profit spirituel, réclame le concours de notre volonté coopérant avec la grâce de Dieu ; par conséquent il nous faut apprendre les pratiques et les règles que nous devons observer pour rendre ce concours

de notre volonté plus efficace et plus facile. Ces règles peuvent se réduire à sept chefs.

Le premier, c'est la préparation à l'oraison avant que de s'y mettre. Le second, l'oraison préparatoire en la commençant. Le troisième, la représentation du sujet, et la proposition de la fin de la méditation. Le quatrième, les considérations que l'entendement doit faire sur les points qu'on se sera prescrits. Le cinquième, les affections et les bonnes résolutions que la volonté doit en tirer. Le sixième, les colloques avec lesquels on s'entretient sur ce sujet avec Dieu, avec son bon ange, ou avec quelque autre saint. Le septième, la revue qu'on doit faire sur son oraison, quand elle est achevée.

CHAPITRE III.

PRÉPARATION A L'ORAISON. — PRÉPARATION ÉLOIGNÉE, PROCHAINE, PLUS PROCHAINE. FORMULE D'ORAISON PRÉPARATOIRE. — PRÉLUDES.

Pour ce qui concerne la préparation, il y en a une éloignée, une autre prochaine, et une troisième qu'on appelle plus prochaine.

La préparation éloignée est celle qui touche, pour ainsi dire, de plus près la personne qui doit méditer ; en effet elle l'oblige à se débarrasser des péchés, des affections déréglées, des affaires inutiles, qui pourraient lui donner de l'inquiétude et des préoccupations, enfin de tout ce qui serait capable de troubler son esprit et sa conscience. Par conséquent, elle l'oblige à se tenir dans le recueillement, et dans la liberté intérieure, à prier Dieu tous les jours pour qu'il lui accorde le don d'oraison, et à s'adonner à la lecture des livres spirituels, qui rempliront son esprit de bonnes pensées, lesquelles rendront sa méditation plus féconde et plus fructueuse.

Voilà comme on se prépare de loin à l'oraison, mais on s'y

dispose de plus près, quand on prépare les moyens qui doivent concourir à la production de son effet, quand on choisit la matière qui doit nous en fournir le sujet, soit pour un an, pour un mois, ou pour une semaine; quand on y applique la forme et la méthode qui peut mieux convenir à l'état présent où l'on se trouve; quand enfin on prend une fin soit générale ou particulière, à laquelle on rapporte tout le fruit qu'on en attend.

Mais c'est la veille de chaque jour où l'on doit faire oraison, qu'il faut encore s'y disposer par une préparation plus particulière; qu'il faut prévoir la matière de la méditation, en lire attentivement les points, en considérer mûrement la fin, penser sérieusement au fruit qu'on en doit tirer, s'entretenir sur le sujet par avance, en se couchant, en s'éveillant, en se levant, en s'habillant, en se promenant, et repasser au moins dans son esprit quelque parole de l'Écriture, qui sera le sujet principal de la méditation; enfin, disposer son cœur aux affections qu'on y doit prendre avec la grâce de Dieu, qu'on demandera particulièrement à cette intention. C'est le Saint-Esprit même qui nous a donné ce conseil, et qui nous dit expressément [1] de ne point parler à Dieu par l'oraison, sans nous y être préparés par une considération précédente, parce que ce serait le tenter par cette témérité.

L'heure donc étant venue, où nous devons nous présenter à Dieu et lui parler, notre esprit qui attendait cet heureux moment avec une sainte impatience, laquelle cependant ne lui ôtait point la tranquillité, se lève incontinent à ce signal, comme si c'était son Dieu qui l'appelât, et témoigne qu'il est tout prêt à aller recevoir l'honneur qu'il lui veut faire. On prend de l'eau bénite pour se laver des taches que les péchés auraient laissées, et pour paraître plus pur en la présence de Dieu; on ferme les fenêtres de la chambre, si on a éprouvé que l'obscurité dispose mieux au recueillement que la lumière, laquelle distrait souvent l'esprit aussi bien que la vue; puis, se tenant debout à sept ou

[1] Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. *Eccles.* XVIII.

huit pas de son oratoire devant son crucifix, on joint les mains, on lève les yeux au ciel vers son maître, à qui on va parler, on les rabaisse aussitôt par respect, se tenant ainsi éloigné du crucifix, pendant quelque temps, comme pour témoigner qu'on ne mérite pas de l'approcher. Alors celui qui se prépare à méditer fait un profond salut au crucifix, ou même il se prosterne baisant la terre en signe de sa très-humble servitude, et de la reconnaissance de son indignité et de son néant. Puis il se relève, s'approche de son oratoire, s'agenouille devant son crucifix, et tenant les mains jointes, ou les bras croisés, selon que la dévotion en sera plus aidée, il commencera sa méditation par l'oraison préparatoire, qui contient ces trois points.

Le premier, la louange de Dieu. Le second, l'humiliation de soi-même. Et le troisième, l'offrande de l'oraison à Dieu, et la demande de sa grâce pour la faire avec mérite. En voici une formule qui peut servir d'exemple.

Grand Dieu, j'adore votre divine majesté avec tout le respect qui m'est possible, et je rends grâce à votre bonté infinie de tous les bienfaits, dont je lui suis très-particulièrement obligé. Que votre nom soit à jamais béni de mon cœur, et de toutes les créatures. Trois fois saint, soyez glorifié par tous les hommes. Mais qui êtes-vous, et qui suis-je pour oser vous parler, pour oser même me tenir en votre présence? Vous êtes le Saint des Saints, et je suis le plus grand pécheur du monde ; vous êtes le Très-haut, je ne suis qu'une misérable créature ; vous êtes infiniment fort, infiniment sage, infiniment riche, et moi je suis extrêmement faible, extrêmement ignorant, et extrêmement pauvre ; aussi m'adressé-je à vous, comme à celui qui peut secourir ma pauvreté par son abondance, qui peut instruire mon ignorance par sa sagesse, qui peut encourager ma faiblesse par sa force, et qui, par sa grande bonté, me donne la hardiesse de m'adresser à lui, malgré mon indignité. C'est fondé sur cette espérance que je désire passer cette heure en m'entretenant avec vous sur une telle matière, et pour une telle fin que je me suis proposé... Recevez-moi donc, je vous supplie, non pas

comme le méritent mes défauts et mes péchés, mais comme votre miséricorde a coutume de recevoir les imparfaits et les pécheurs. Apprenez-moi vous-même ce que je dois vous dire, et la manière dont je dois vous prier, si vous voulez que je vous parle, et que je vous prie. Père éternel, je vous offre ma mémoire, afin que vous la remplissiez de bonnes pensées ; Fils coéternel, je vous offre mon entendement, afin que vous l'éclairiez ; Esprit-Saint, je vous offre ma volonté, afin que vous la purifiiez, et que vous l'échauffiez. Enfin, mon Jésus, mon Sauveur, je vous offre mon cœur, et je vous le donne, afin que vous y viviez, et que vous y régniez. Sainte Vierge, aidez-moi de votre crédit : Mon bon ange, saint Joseph, saint Jean, et vous saints du Paradis, pour lesquels j'ai une dévotion spéciale, intercédez pour moi, et daignez me secourir selon la mesure de mes besoins, que vous connaissez.

Ces actes de louange, d'humiliation, d'offrande et de demande, se doivent faire de cœur ou de bouche, s'arrêtant plus ou moins sur les uns que sur les autres, selon sa dévotion, et la grâce qu'on en aura ; se souvenant néanmoins, que, comme ce n'est que l'ouverture de la méditation, on ne doit pas s'y arrêter longtemps, parce qu'il faut passer plus avant, à moins qu'on ne se sente extraordinairement touché.

Il en est qui, soit subtilité de leur esprit, soit abondance de la grâce dont ils sont prévenus, soit enfin par l'habitude qu'ils ont acquise de la méditation, n'ont besoin que de l'oraison préparatoire, pour passer aux divers points de leur méditation, parce qu'ils en voient aussitôt le sujet et la fin ; mais les autres qui n'ont pas ces avantages de la nature et de la grâce, doivent encore occuper quelque peu leur esprit, avant de se livrer aux considérations plus intérieures qui se font dans l'oraison.

Premièrement, ils doivent se rappeler le sujet général de la méditation. Ensuite ils doivent représenter plus particulièrement à leur entendement, le lieu, les personnes, et les autres circonstances du mystère qu'ils veulent méditer ; ou, s'il est tout spirituel, comme quelque sainte maxime qu'on désire bien

comprendre, ils doivent néanmoins fixer leur entendement et leur imagination par quelque forme extérieure, qui les empêche de s'égarer et de se distraire. Enfin, ils doivent déjà par avance affectionner leur volonté à la fin et au fruit qu'ils prétendent tirer de leur méditation, et en demander l'effet et la grâce. Chacun en cela doit se comporter comme il croira lui être plus utile; de sorte que celui qui se servira de ces moyens ne juge pas ceux qui n'en veulent point user, et que celui qui ne s'en servira point ne condamne pas celui qui en use, et qui s'en trouve bien.

CHAPITRE IV.

CONSIDÉRATIONS : — CAUSES DE LEUR DIFFICULTÉ; — REMÈDES CONTRE CES DIFFICULTÉS.

DIVERS GENRES DE CONSIDÉRATIONS. — MOYEN DE PROFITER MÊME DES SÉCHERESSES DANS L'ORAISON.

Que vous dirai-je des considérations? Il en est qui se trouvent si peu habiles, si distraits, si empêchés dans cette partie de l'oraison, que c'est là l'unique raison qui leur fait trouver la méditation pénible. Ce défaut peut venir de trois causes différentes, dont l'une est bonne, l'autre mauvaise, et la troisième indifférente. La première est, quand on ne saurait s'arrêter beaucoup aux considérations; parce que l'entendement est déjà tellement persuadé des vérités chrétiennes, qu'il suffit de les lui représenter, pour que la volonté s'y porte et s'y affectionne aussitôt; c'est quand il ne faut à une âme que se souvenir de son Dieu et de son Jésus, pour fondre en larmes, pour éclater en soupirs, pour brûler d'amour et pour être ravie d'un vrai contentement. C'en est assez alors pour l'âme qui se trouve en cet état, sans qu'elle cherche à faire des efforts pour réfléchir et considérer, puisque sans considération et sans efforts, elle a tout ce qu'elle pourrait espérer avec tout le travail qu'elle

pourrait prendre pour considérer et réfléchir. On n'a donc qu'à se laisser aller sans crainte, à ce bon vent qui ne souffle que du Ciel, surtout quand on reconnaît qu'il nous porte au mépris de nous-mêmes, à la connaissance de nos défauts, à la détestation de nos péchés, à l'amendement de notre vie, à la réforme de nos caprices, de nos passions, de nos affections et de nos inclinations déréglées, enfin à la haine de notre amour-propre, et au pur amour de Jésus-Christ.

Il y a une autre cause qui peut nous empêcher de faire les considérations et les réflexions nécessaires dans la méditation ; elle est aussi mauvaise que la précédente est bonne, et son effet est aussi dangereux que celui de l'autre est souhaitable. C'est quand, par le mauvais état de sa conscience, par sa négligence et même quelquefois par sa malice, on donne sujet à Dieu de nous abandonner, et au démon de nous tenter ; de telle sorte qu'il ne nous est presque plus possible d'appliquer notre esprit à quelque pieuse pensée, ou qu'au moins, si nous l'y appliquons, ce n'est pas par affection, ni pour en profiter, mais par étude ou par curiosité. Quelquefois même, en punition de ses péchés, on en vient jusqu'à se détourner exprès des bonnes pensées, des pieuses considérations, de peur d'être obligé de les mettre à exécution. C'est là cet abandon dont parlait un prophète, quand il a dit [1] qu'il s'en trouvait qui disaient à Dieu, qu'il n'avait que faire de s'approcher d'eux, parce qu'aussi bien ils ne désiraient pas apprendre la science de sa conduite, ni entrer en connaissance de ses divines volontés, qui s'opposaient à leurs passions et à leurs desseins particuliers. Et c'est pour eux que Jésus-Christ lui-même a dit [2], que ceux qui faisaient mal haïssaient la lumière : parce qu'au moins elle découvre leur malice à leurs propres yeux, si elle ne la manifeste pas aux autres.

Enfin, cette incapacité de réfléchir peut provenir d'une troi-

[1] Qui dixerunt Deo : Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus. *Job.* XXI.

[2] Omnis qui male agit, odit lucem, et non venit ad lucem, ut non arguantur opera ejus. S. *Joan.* III.

sième cause, qui n'est pas mauvaise comme cette seconde, mais aussi qui n'est pas bonne comme la première; c'est à savoir, de grossièreté, d'ignorance, d'infirmité, d'assoupissement ou du peu d'habitude : car notre esprit qui doit s'élever jusqu'au plus haut du Ciel par cet exercice de la méditation, étant enfermé dans un corps mortel, qui le fait retomber à chaque instant, il ne faut pas s'étonner, s'il nous est difficile naturellement de nous entretenir dans cet état qui est comme surnaturel. Mais aussi il ne faut pas se décourager et abandonner l'oraison, à cause des difficultés qu'on y rencontre, puisqu'il y a des moyens de diminuer ces difficultés, et qu'entre autres on peut se servir des méditations, qui sont contenues dans cet ouvrage, pour vaincre cet obstacle, en sorte qu'il n'y a plus qu'à lire ces considérations et à s'en appliquer les vérités et les pratiques. Mais quoi qu'il en soit de votre capacité ou incapacité, il est très à propos que vous sachiez et que vous tâchiez de pratiquer ce qu'on doit faire.

Ce qu'on doit donc faire pour s'exercer à ce saint entretien avec Dieu et pour se le rendre familier, c'est qu'après s'être proposé quelque parole ou quelque action de Notre-Seigneur, qu'on aura choisie pour sujet, on doit s'instruire le plus parfaitement qu'on pourra sur la vérité qu'elle nous enseigne; on doit reconnaître comme elle est certaine, combien elle nous a été recommandée, comme elle est excellente, comme elle est nécessaire, comme elle est conforme à la raison, et comme elle est utile ou même nécessaire. Ensuite, passant de la considération de cette vérité à la considération de nous-mêmes, voir si nous la comprenons bien, si nous l'estimons comme elle le mérite, si nous la pratiquons exactement; quelles ont été les causes qui nous en ont empêchés; quels effets elles ont produits; quels dommages elles nous ont faits; quels remèdes il faut y apporter. Enfin il faut faire les autres raisonnements qu'on trouvera dans la lecture de ces méditations, qui ont été faites un peu longues, afin qu'on pût s'entretenir à loisir sur les considérations qui y sont développées, en trouver de semblables ou même de meil-

leures. Car mon intention n'est pas qu'on s'y attache de telle sorte, que le Saint-Esprit ou même notre propre jugement ne puisse avoir la liberté de nous insinuer d'autres considérations, pourvu qu'elles aboutissent à notre avancement et à notre profit spirituel, plutôt qu'à une curiosité vaine et stérile. On le reconnaîtra facilement si, comme je l'ai déjà dit, ces considérations nous portent à la componction, à l'humilité, à la mortification intérieure de nos affections, à nous acquitter de nos devoirs, au dépouillement de nous-mêmes, à la pratique des vertus solides, à un amour sincère de Dieu et de son Fils Jésus, et non pas à je ne sais quelles tendresses spirituelles qui flattent notre amour-propre, et qui font que nous cherchons plutôt notre propre satisfaction que le bon plaisir de Dieu, et à je ne sais quel orgueil caché, qui nous fait croire que nous sommes de petits saints, que nous n'avons que faire de nous ouvrir à nos directeurs, et de prendre avis d'eux là-dessus, comme s'ils n'étaient pas aussi avancés que nous dans les choses spirituelles.

Quelques-uns considèrent toutes les circonstances d'un mystère, pour trouver matière à leur entretien spirituel, considérant les personnes qui y interviennent, les actions qui s'y font, les temps et les lieux où il s'est accompli, les moyens qui y ont été employés, la fin qu'on s'y est proposée, et la manière dont il a eu lieu.

D'autres se contentent de tirer une simple réflexion de tout le mystère, et exercent sur elle, en la présence de Dieu, toutes les puissances de leur âme. Ils demandent à l'entendement ce qu'il en pense, et ne le quittent pas, qu'ils ne l'aient pleinement persuadé; ils fondent là-dessus les affections de leur volonté, et l'obligent de n'en plus avoir qui ne soient conformes à la vérité qu'ils ont considérée. Enfin ils contraignent leurs inclinations de s'y soumettre malgré toutes les répugnances qu'ils en pouvaient avoir et toutes les complaisances contraires.

Il y en a qui ne prennent presque jamais qu'un point de la méditation, qu'ils passent et qu'ils repassent dans leur esprit pendant une heure, afin de se persuader cette vérité plus fer-

mement. Il s'en trouve d'autres qui ne changent même pas de sujet pendant des semaines, des mois et des années entières, ne pensant tous les jours qu'à un même attribut de Dieu, et au même mystère de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, qu'ils ont considéré le premier jour.

Il s'en rencontre encore qui ne choisissent point d'autre sujet de méditation que celui dont ils pensent avoir le plus besoin, dans l'état où ils se trouvent ; par exemple, ils méditeront toujours ce qui peut les exciter à la patience, tant qu'ils sentiront en eux quelque mouvement d'impatience ou de colère.

D'autres font leur méditation de la même manière qu'on fait l'examen de la journée le soir ; par exemple : s'ils méditent sur l'humilité, ils rendront grâces à Dieu au premier point, de ce qu'il leur a appris cette vertu par ses exemples et par ses paroles. Secondement ils lui demanderont la lumière et la grâce pour connaître plus parfaitement les devoirs et la pratique de cette vertu, les fautes qu'ils ont commises contre elle, et ce qu'ils doivent faire pour s'abstenir, pour agir et pour souffrir désormais, selon que l'humilité le demande dans leur condition. Troisièmement ils rechercheront soigneusement les péchés et les fautes qu'ils ont faites contre cette vertu. En quatrième lieu ils en demanderont très-humblement pardon. Enfin ils prendront la résolution de s'en amender, et remarqueront les temps, les lieux et les occasions qui sont propres pour exécuter cette bonne résolution.

Je ne voudrais pas non plus désapprouver la façon de méditer de quelques autres, qui, pour premier point, considèrent sur leur sujet tout ce qui regarde Dieu, ses attributs, ses bienfaits, sa gloire et son service. Pour le second, tout ce qui nous concerne nous-mêmes, notre amendement, notre salut et notre perfection. Et pour le troisième, ce qui peut toucher le prochain, son édification et son profit.

Quant à ceux qui ont l'esprit plus libre, ils ne sauraient presque s'attacher à aucun point, mais ils vont de pensées en pensées, sur le mystère qu'ils se seront proposé, pour en tirer

du profit; si bien que leur méditation ressemble plutôt à une homélie qui explique tous les mots de l'Écriture sainte, qu'elle expose, qu'à un sermon qui ne prend qu'une sentence, qu'il divise en quelques points pour en faire un discours continu.

Il y en a encore d'autres, qui, s'arrêtant à toutes les personnes qu'ils rencontrent dans un mystère, les entretiennent l'une après l'autre; Dieu tout le premier, puis son Fils Jésus, puis la sainte Mère de ce Dieu-Homme, puis celui qu'il a appelé son Père sur la terre, et ainsi des autres; afin d'apprendre de ces saints ce qui peut servir à leur avancement.

Enfin avec tout cela, il faut avouer qu'il ne se trouve que trop de personnes qui semblent avoir perdu l'esprit, dès qu'elles s'appliquent à la méditation, et qui pourraient toujours dire à Dieu ce qu'un prophète lui disait autrefois [1], qu'elles sont en sa présence comme des bêtes de somme, car elles ne savent ni parler, ni discourir, ni presque penser quand elles se trouvent devant lui. Il ne faut pas pourtant qu'elles s'éloignent de la présence et de l'entretien de ce bon Maître, qui demande plutôt de ceux qui le servent la bonne volonté que les services; mais il faut qu'elles imitent la fidélité de quelques saintes âmes, qui croient n'avoir pas fait une mauvaise oraison, quand, une heure durant, elles ont souffert des distractions continuelles avec patience, et que, conformant leur volonté à celle de Dieu, elles n'ont pu dire autre chose dans cette stupidité spirituelle, sinon que la volonté de Dieu soit faite, non pas seulement en cela, mais en toute autre occasion. Si vous êtes de ceux-là, tenez pour assuré que ce que vous dites vaut bien ce que vous ne dites pas et ce que vous voudriez dire.

[1] Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum. *Psal.* LXXII.

CHAPITRE V.

ACTES DES VERTUS DANS LA MÉDITATION. — POSTURE DU CORPS. HUMILITÉ DE L'ESPRIT. — AFFECTIONS. — RÉSOLUTIONS. COMBIEN ELLES SONT IMPORTANTES. — COLLOQUES. — SOLILOQUES. REVUE QUI SUIT L'ORAISON.

Si vous le jugez plus à propos, vous pouvez faire comme quelques-uns qui pensent n'avoir rien perdu de leur mérite, quand, n'ayant pu tirer beaucoup de conséquences de la vérité évangélique qu'ils s'étaient proposée, ils se sont bornés à faire des actes de foi sur cette même vérité, des actes de pénitence et d'humilité, de ce qu'ils ne l'avaient pas bien pratiquée, et des actes de résolution de s'y mieux employer à l'avenir.

Peut-être n'avez-vous pas même assez de force d'esprit pour aller jusque-là ; alors, prenez le livre en main, et vous présentant à Dieu, dites-lui : « Seigneur, souffrez que je parle par signes, puisque je suis devenu muet, que ce livre vous parle pour moi, puisque je ne saurais me faire entendre autrement ; donnez-moi ce qu'il m'enseigne à vous demander, enlevez de mon cœur ce qu'il m'apprend à en rejeter ; je le désire ainsi, je vous en prie, j'espère l'obtenir de votre miséricorde. »

Que si vous vous trouvez tellement aride que vous n'ayez pas seulement perdu la parole, mais encore la pensée, joignez-vous à Notre-Seigneur, qui a fait et qui a dit pour vous tout ce qui se pouvait dire et faire sur le sujet de votre méditation : car les actions et les paroles de Notre-Seigneur sont à vous ; et elles sont encore aussi présentes devant son Père, que s'il les faisait maintenant [1]. Je veux bien que vous ne sachiez ni rien

[1] Jesus Christus heri et hodiè et ipse in sæcula. *Hebr.* XIII.
Clara est, et quæ nunquam marcescit sapientia, et facile videtur ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quærunt illam, præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. Qui de luce vigilaverit ad illam, non laborabit, assidentem enim illam foribus suis inveniet. Cogitare ergo de illa sensus est consummatus. *Sap.* VI.

faire, ni rien dire, ni rien demander, ni rien penser; mais laissez faire, laissez dire et laissez penser pour vous Notre-Seigneur : soyez bien aise de vous taire pour le laisser parler; parce qu'il parle mieux pour vous, que vous ne pourriez parler vous-même : soyez content que ce soit plutôt lui que vous, qui représente vos besoins à son Père, et qui lui offre vos demandes, parce que vous serez bien mieux exaucé par ce Père divin, qui ne refuse jamais rien à son Fils. Ayez seulement cette intention de penser, de désirer et de faire tout ce que fait notre Sauveur dans ce mystère que vous méditez.

Enfin si vous êtes tellement appesanti, que vous ne puissiez pas même avoir cette pensée, ne pensez à rien; si vous ne pouvez rien penser, souffrez votre impuissance, vos distractions et vos ennuis pour l'amour de Dieu, qui ne permet pas que vous puissiez faire davantage pour le moment, et vous ne serez pas sans mérite, quoiqu'il vous semble que vous soyez sans méditer. Car, dit l'Écriture, ceux qui gardent le bagage doivent participer au butin, aussi bien que ceux qui combattent[1]. Tenez-vous en votre oratoire avec le plus de dévotion extérieure que vous pourrez, puisqu'il vous semble que vous n'en pouvez avoir d'intérieure. Jetez les yeux sur votre crucifix, en attendant que Notre-Seigneur vous regarde. Tenez-vous en sa présence, comme un serviteur en présence de son maître [2], ou comme un enfant en présence de son père, en attendant qu'il vous fasse quelque commandement, et étant tout prêt à lui obéir. Soyez comme un courtisan qui, dans l'antichambre de son prince, se contente de lui rendre ses devoirs, et de l'honorer par sa présence; ou comme un mendiant qui, demandant l'aumône à la porte d'un riche, n'ose frapper à cette porte, mais attend humblement qu'on la lui vienne ouvrir; ou enfin, comme le compagnon d'un ambassadeur, qui croit s'être acquitté digne-

[1] Æqua pars erit descendentis ad prælium, et remanentis ad sarcinas, et similiter divident. I *Reg.* xxx.

[2] Ad te levavi oculos meos qui habitas in cœlis. Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum.

ment de sa charge, quoiqu'il n'ait rien dit, ni rien fait, pourvu qu'il ait accompagné celui qui est chargé de parler pour tous deux [1]. Car après tout, tenez pour assuré que pourvu qu'il n'y ait point de votre faute, Dieu ne manquera jamais de faire réussir à votre avantage tous vos dégoûts, vos ennuis, et vos autres empêchements dans l'oraison. Si vous reconnaissez que ces difficultés viennent de votre immortification, de votre négligence, de trop d'affection aux créatures, du manque de préparation, et d'autres imperfections coupables, prenez de là sujet de vous en corriger, puisque vous sentez qu'elles vous privent d'un aussi grand bien que le don de l'oraison ; prenez la résolution de bien vous mortifier pour bien prier, afin qu'en bien priant, vous appreniez à vous mieux mortifier, et à mieux vivre. Quoi que vous fassiez dans vos impuissances, ce sera toujours bien fait, pourvu que vous ne vous découragiez point, que vous ne quittiez point l'exercice de l'oraison, et que vous ne passiez pas légèrement d'une manière de méditer à une autre, sans avoir aucun sujet de changer votre méthode.

Quel que soit le genre de vos considérations, il ne faut pas tellement vous y arrêter, que vous ne passiez aux saintes affections, et aux bonnes résolutions qui doivent s'en tirer. Il faut avouer qu'on ne peut trop insister sur ce point, si l'on considère que c'est là la partie la plus importante de l'oraison et celle en laquelle consiste tout son fruit et tout son effet ; mais aussi il faut convenir que c'est la partie où l'on peut le moins donner des préceptes, parce qu'il n'y a que le Saint-Esprit et la grâce qui nous puisse l'apprendre dans les occasions. C'est donc assez que vous soyez ici averti qu'autant que votre méditation dépend de vous avec la grâce, vous devez tâcher de pouvoir dire comme David, que vous y avez été embrasé, et que votre cœur en a été enflammé [2] ; parce que la bonne méditation ressemble plutôt au

[1] Ecce sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ, ita oculi nostri ad Dominum Deum nostrum, donec misereatur nostri. *Psal.* CXXII.

[2] Concaluit cor meum intra me ; et in meditatione mea exardescet ignis. *Psal.* XXXVIII.

feu qu'au soleil, ayant plus de chaleur que de clarté, et étant plus pleine d'amour que de pensées, si ce n'est de pensées ravissantes d'elles-mêmes, sans que pour cela on ressente d'autre mouvement qu'une volonté toute gagnée, et résolue de faire ce qu'il faut. En conséquence, dès que l'intelligence ou l'entendement s'est pénétré d'une vérité, l'a comprise et s'en est nourri, cela suffit pour que la volonté, si elle est bien disposée, se livre à des affections, sans chercher de plus amples lumières ; elle doit alors se livrer soit à des actes de remerciement de ce que Dieu lui a fait connaître cette vérité, soit à des actes d'humilité de ce qu'elle l'a si mal pratiquée jusqu'ici, soit enfin à des actes de désir et de bons propos, se proposant de mieux l'observer à l'avenir, de vivre avec plus de fidélité et de perfection. Viennent ensuite les bonnes résolutions, les demandes et les fruits les plus salutaires de l'oraison.

Mais, comme ces affections viennent plutôt de la grâce du Saint-Esprit, et de la dévotion particulière des personnes qui se sentent touchées, que des enseignements de ceux qui veulent nous apprendre à méditer ; comme elles ne ressemblent point aux considérations qui, étant générales, s'appliquent à tout le monde, j'ai, dans ces méditations, insisté sur celles-ci plus que sur les affections ; afin d'aider les âmes dans un point où l'on a besoin d'être aidé, tout en les laissant libres de coopérer à la grâce dans ces affections qui, comme je l'ai dit, dépendent plus particulièrement du Saint-Esprit.

Toutefois il est bon d'observer que les âmes qui commencent à se donner à Dieu, doivent s'exercer en d'autres actes que celles qui sont plus avancées dans la dévotion, ou que celles qui sont plus près de la perfection. Les actes de contrition, de confusion, ou de mépris de soi-même et du monde, d'horreur pour le péché, et autres semblables, conviennent mieux aux commençants qu'à ceux qui sont déjà avancés dans la perfection. Les actes d'espérance, de dévotion, de compassion aux douleurs de Notre-Seigneur, de joie intérieure, d'imitation de Jésus-Christ, et d'amour des vertus, sont plus appropriés à ceux

qui s'avancent. Enfin les actes de charité, d'admiration sur les mystères, d'action de grâces pour les bienfaits de Dieu, de louanges sur ses perfections, de zèle pour sa gloire, et d'union de volonté avec la sienne, sont les actes ordinaires des plus parfaits. Ce n'est pas que les imparfaits ne puissent faire quelquefois les actes qui sont plus ordinaires aux parfaits, ni que les parfaits doivent mépriser ceux que j'ai dit être plus propres aux imparfaits ; mais j'ai parlé de ce qui se fait plus ordinairement, afin que chacun connaissant son cœur et sa conscience, se prépare à recevoir les inspirations, et à coopérer aux mouvements de l'esprit de Dieu qui nous touche toujours dans l'oraison, par l'endroit où nous devons être le plus touchés, selon la disposition où se trouve notre âme, et selon le dessein que Dieu a pris de notre perfection. Qu'on se laisse donc toucher par ces saintes affections autant que la vérité proposée le demande, que nos besoins le requièrent, et que la grâce nous y porte, pour les faire suivre de bonnes résolutions, qui ne sont que commencées dans les affections, mais qui se perfectionnent en fixant le lieu, le temps, les occasions, et la manière de mettre à exécution ce que l'on connaît, et ce qu'on se propose de faire.

C'est dans la ferveur de ces affections que nous trouvons un motif, un sujet de nous entretenir avec Dieu ou avec les saints, c'est ce qu'on appelle *Colloques* ou entretiens. En effet, une âme ne se sent pas plus tôt pénétrée de honte, de crainte, d'espérance, de désir, ou de quelque sainte affection semblable, qu'elle se trouve comme obligée de s'adresser à Dieu ou à la sainte Vierge, pour demander pardon de ses fautes passées, pour remercier des graces et des bienfaits qu'elle a reçus, pour rendre les louanges qu'elle doit rendre, pour demander les grâces et les secours dont elle a besoin, et pour mettre à exécution la vertu qu'elle a appris à connaître et à aimer.

Nul doute que le temps des affections dans l'oraison ne soit aussi le temps des colloques, et de ces doux entretiens d'esprit avec les bienheureux ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse aussi s'entretenir par manière de colloque durant le cours de

sa méditation, quand nous le faisons de telle sorte, qu'il nous semble que c'est plutôt Dieu que notre âme qui nous parle, ou du moins que si notre âme parle, ce n'est pas elle seule, mais qu'elle s'entretient avec Dieu, son bon ange, qui sont présents, ou avec quelque saint qui soit capable de lui donner de bons avis. Mais ce n'est pas seulement avec les autres qu'on peut s'entretenir dans l'oraison ; on peut, on doit même parfois s'entretenir avec soi-même, se raisonnant, s'humiliant, s'instruisant, s'excitant à de bons sentiments, comme fait saint Augustin dans ses Soliloques, et comme nous avons tâché de le faire dans ces méditations, parlant à notre âme comme si quelqu'un l'entretenait. Il faut toutefois prendre garde qu'encore qu'on puisse faire ces colloques ou soliloques au commencement et dans le cours de la méditation, il ne faut pas négliger de les faire après les affections et les résolutions. Alors en effet la partie supérieure de nous-mêmes, convaincue et gagnée à la vérité que nous venons de méditer, semble plaider sa cause contre la partie inférieure ; après l'avoir débattue en elle-même, elle la débat, pour ainsi dire, devant Dieu, le priant de lui donner la victoire. C'est en ce moment que selon le langage de l'Apôtre [1] *nous faisons des supplications, des demandes, des prières* et *des actions de grâces au Dieu de notre cœur*. Ce qui fait que nous recueillons de notre méditation trois fruits excellents qu'autrement nous n'en aurions pas recueillis : Le premier, de demeurer unis avec Dieu par ce saint entretien ; le second, d'en sortir plus fervents et plus courageux dans nos actions, à raison de la faveur que Dieu nous a faite ; et le troisième, d'avoir acquis une plus grande dévotion, et une plus sensible tendresse envers ce Dieu bon qui nous a fait un si tendre accueil, et de ressentir un grand désir de retourner au plus tôt à ce saint entretien de la méditation, où nous avons été si bien traités de Dieu. Ce qui a fait dire au Sage [2] que la fin de l'oraison valait toujours mieux que le commencement.

[1] Obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones. I *Tim.* II.

[1] Melior est finis orationis, quam principium. *Eccles.* VII.

Il ne reste plus que la revue, qu'il faut faire après la méditation, pour voir comment on s'y est comporté ; car quoiqu'il soit très-vrai, selon la remarque des anciens contemplatifs [1], qu'on n'a jamais mieux fait son oraison que quand, après l'avoir faite, on ne sait de quelle manière on l'a faite, parce que c'est un signe certain que notre âme s'y est tellement attachée à son Dieu, qu'elle n'a pas eu assez d'attention de reste pour faire réflexion sur soi-même, néanmoins quand il arriverait toujours qu'on fût ainsi ravi, cela ne devrait point empêcher qu'après être revenu à soi-même, on ne repassât dans sa pensée ce qui nous est arrivé, pour en tirer quelque connaissance et quelque profit, ou au moins pour en louer Dieu, et l'en remercier. Mais comme cela n'est pas ordinaire, il faut toujours faire suivre notre méditation d'une réflexion utile, qui nous fasse remarquer le bon ou le mauvais succès que nous y avons eu, les causes de l'un ou de l'autre, et enfin le profit que nous en devons tirer. D'abord reconnaissons que les bons sentiments et les saintes affections que nous y avons eues viennent purement de la grâce de Dieu, et rendons-en des actions de grâces. Secondement, confessons que les défauts qui s'y sont rencontrés viennent entièrement de notre faute, par exemple, de notre lâcheté, de notre inquiétude, ou de notre immortification ; tâchons de nous en humilier et d'en demander pardon, avec le désir de nous en corriger. Enfin, réfléchissons sur le bien que nous avons vu qu'il fallait faire, et sur le mal qu'il fallait éviter, pour prendre une nouvelle résolution de faire ce bien au plus tôt, et pour en demander encore une fois à Dieu la grâce bien efficace.

Voici les principes généraux les plus nécessaires pour la pratique de l'oraison. Afin que vous puissiez mieux vous en pénétrer, je vais les résumer en forme de maximes courtes et concises dans les trois chapitres suivants. L'un contiendra les principes

[1] Antonii hæc quoque est super orationis fine cœlestis et plusquam humana sententia : Non est, inquit, perfecta oratio, in qua se Monachus, vel hoc ipsum quod orat, intelligit. Cass. IX, col. 31.

généraux ; le second vous dira les moyens dont on peut se servir pour rendre la méditation plus facile ; enfin, le troisième vous fera connaître les obstacles et les défauts qui, plus communément, nous empêchent de bien faire oraison.

CHAPITRE VI.

QUELQUES MAXIMES TOUCHANT L'ORAISON MENTALE.

I.

La grande règle de l'oraison, c'est qu'on n'en doit point avoir lorsque le Saint-Esprit s'est rendu maître de la personne qui médite ; car il en fait ce qu'il lui plaît, sans qu'il y ait alors d'autre règle, ni d'autres maximes, que de suivre fidèlement ses attraits, et d'obéir à ses inspirations.

II.

Celui qui ne voudrait point de règle, ni de maximes pour méditer, sous prétexte qu'il n'en faut point quelquefois pour ceux que Dieu conduit et éclaire lui-même, ne se tromperait pas moins que celui qui en voudrait, et s'y attacherait trop quand il n'en faut point, et quand il n'y a qu'à se laisser conduire. Les règles qu'on donne pour méditer n'obligent pas le Saint-Esprit de s'y conformer ; mais aussi le Saint-Esprit ne dispense pas tellement de ces règles, qu'il n'en faille point avoir pour apprendre à bien méditer. Ceux qui apprennent sans règles se mettent en danger de n'avoir qu'une science confuse et déréglée ; si c'est véritablement le bon esprit qui vous enseigne, il vous apprendra qu'il se faut garder du malin esprit, qui contrefait le bon, et qu'il faut avoir des règles pour discerner l'un d'avec l'autre. Quand je n'aurais d'autre sujet de me défier de l'oraison d'une personne que son opiniâtreté à suivre ses propres lumières, j'en aurais un suffisant, puisque le bon esprit nous enseigne de nous en défier, et nous apprend qu'il faut reconnaître le mauvais esprit à ce signe.

III.

Prenez de Dieu ce qu'il vous donne, mais donnez-lui aussi ce qu'il vous demande. Ce qui ne dépend pas de vous, attendez-le quand il lui plaira de vous le donner, et ne lui refusez jamais ce que vous lui pouvez rendre. Les consolations sensibles, les contemplations, les extases et les autres dons excellents de l'oraison infuse, ce sont des dons de Dieu, laissez-le en disposer; mais vous préparer à l'oraison en prévoyant les points, vous y tenir prêt à l'heure, vous y comporter modestement et y demeurer l'heure en patience, ce sont vos devoirs ; n'y manquez pas, parce que c'est ainsi qu'en remplissant exactement ces petits devoirs, on se dispose à ces grands dons. Qui ne fait pas ce qu'il peut mérite plutôt de perdre les lumières qu'il a, que d'en recevoir de plus grandes; et c'est un plus grand don de Dieu, de pouvoir lui rendre tout ce qu'on peut, quoique ce soit fort peu de chose, que de pouvoir davantage, avec le danger de ne le lui rendre pas.

IV.

Si vous voulez bien accorder les sœurs de Bethanie, et faire en sorte que Marthe ne se plaigne jamais de Madeleine, pensez dans l'oraison comme il faut vous comporter dans chaque action, et faites dans l'action comme vous avez pensé dans l'oraison : c'est ainsi que l'oraison et l'action s'entr'aideront au lieu de se nuire, que vous agirez en priant, et que vous prierez en agissant.

V.

Toutes les vertus servent à l'oraison, et l'oraison sert à toutes les vertus. Quand on est bien vertueux on médite mieux, et quand on médite bien on est plus vertueux. L'exercice de la vertu dispose l'âme à l'oraison, et l'oraison lui facilite l'exercice des vertus. Faites hors de l'oraison tout le bien que vous pouvez, et

vous apprendrez par l'oraison à le mieux faire, ou à en faire davántage. C'est comme la nourriture et la digestion qui donnent l'accroissement; l'oraison fournit la nourriture, la vertu la digère, c'est ainsi que l'on croît en esprit et qu'on avance vers la perfection.

VI.

N'eussiez-vous obtenu pour résultat qu'une oraison bien faite, c'est toujours une bonne œuvre, et vous pouvez la faire sans y prétendre d'autre fruit que l'oraison même. Mais, si elle est bien faite, elle n'est jamais seule, elle est toujours en compagnie de quantité d'autres vertus, qu'elle exerce au temps même de la méditation, ou qu'elle polit et perfectionne pour d'autres exercices: d'où il suit que si l'oraison est bonne, même quand on n'y prétendrait point d'autre fin, elle est encore meilleure quand on la prend pour un moyen de parvenir à d'autres fins, et se perfectionner dans la vertu.

VII.

Entrez dans l'oraison par la foi, demeurez-y par l'espérance, et n'en sortez que par la charité qui ne veut qu'agir et souffrir. Jamais l'oraison n'est mieux faite que quand on en sort avec le désir de mieux faire que jamais. C'est un signe qu'on y a reconnu que l'on n'avait pas encore assez bien fait par le passé tout ce qu'on devrait faire, et c'est le meilleur signe d'une oraison bien faite.

VIII.

Si je vois une personne qui vive par caprice, et qui prétende s'étudier à l'oraison, je doute qu'elle s'y étudie bien: car l'une des premières et des meilleures leçons qu'enseigne l'oraison, c'est de ne point vivre par caprice.

IX.

Il est vrai qu'on ne peut pas conseiller le même genre d'orai-

son à toutes sortes de personnes; mais si vous n'apprenez pas dans votre oraison à régler vos passions, quelque genre de méditation que vous ayez, ce genre n'est pas bon.

X.

Les réflexions qu'on fait pendant l'oraison, sur l'oraison même, pour examiner si elle est bien faite, sont des distractions pardonnables à ceux qui sont novices dans l'oraison : mais les réflexions qu'on fait de la matière de l'oraison sur ses inclinations naturelles et sur les mouvements ordinaires de son humeur, pour les régler selon les vérités qu'on découvre en cette matière, ne sont pas des distractions, quand même on s'arrêterait à penser aux occasions et aux circonstances qui ont coutume de nous émouvoir le plus. Au contraire c'est alors qu'on est le moins distrait et qu'on fait mieux son oraison, quand on pense mieux à régler son naturel : et on n'y pense jamais mieux, que quand on pense aux occasions et aux circonstances qui nous éloignent du bien.

XI.

Ne soyez jamais étonné de vos distractions dans l'oraison, car le plus grand mal de la distraction, c'est d'en être étonné.

XII.

En quelque degré de perfection qu'on soit, et sur quelque matière qu'on médite, on n'est point distrait pour penser à Jésus, si on y pense comme on doit, parce que Jésus est la voie pour toute sorte de personnes, et ainsi on est toujours dans son bon chemin ; mais qui ne pense à Jésus que pour s'arrêter là, sans penser qu'il ne le suit pas assez dans sa voie et dans sa condition, n'y pense pas comme il doit, et s'il n'est pas détourné de son chemin, tout au moins il s'arrête sans avancer ; et s'arrêter ainsi, c'est reculer, quand surtout on devrait avancer.

XIII.

La meilleure matière de vos oraisons c'est la vie de Jésus-

Christ; mais la matière sera toujours meilleure, si Jésus en est la forme, et qu'on prie comme il faisait; pour cet effet, il faut aussi qu'il soit la cause efficiente de vos oraisons, et qu'il vous fasse prier, vous animant de son esprit qui prie pour vous. Enfin puisque rien n'est parfait, s'il n'a toutes les qualités qu'il doit avoir, il faut encore, pour la perfection de votre oraison, que Jésus en soit la fin, et que vous ne priiez et méditiez que pour avoir ce qu'il veut vous donner, et pour être ce qu'il veut que vous soyez.

XIV.

Les desseins de Jésus sont différents selon la diversité des personnes. Mais le but qu'il a le plus à cœur dans l'oraison, but qui s'applique à toutes sortes de personnes, c'est d'échanger notre vie contre la sienne et de nous faire vivre de sa vie. Il ne faut pour cela que le laisser faire, ne point le prévenir ou empêcher par la précipitation de notre propre esprit ou par quelque inclination naturelle. C'est pour cela qu'il est né, qu'il a vécu, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité, qu'il nous donne son corps et son esprit, et qu'il nous fait méditer ses mystères : car c'est en méditant ses mystères qu'on acquiert la plénitude de son esprit, comme c'est par les dons de son esprit qu'on les médite avec profit.

XV.

Ne vous exemptez jamais de l'oraison, sous prétexte que vous ne savez pas méditer; car s'il est vrai que vous ne le sachiez pas, allez à l'oraison pour le demander et pour l'apprendre; dites que vous ne savez pas méditer, dites-le humblement, doucement et constamment; et vous en saurez alors peut-être plus que tous les maîtres. Il n'y a rien si dévot en l'oraison, que de dire à son Dieu tout ce que l'on pense de soi, ou même de lui dire qu'on ne sait rien penser et rien lui dire, mais qu'au reste on est prêt à recevoir et à entretenir toutes les bonnes pensées qu'il lui plaira de nous donner. Vous ne tarderez guère à recevoir ces bonnes pensées, et si vous tardez un peu plus

longtemps, ce ne sera que pour mieux connaître que vous ne pouvez rien de vous-même. Alors, en effet, vous reconnaîtrez mieux que le peu que vous pouvez vient de Dieu, vous serez aussi humble que quand vous conveniez que de vous-même vous ne pouviez rien; et de fait, il vaut bien mieux reconnaître que vous ne pouvez rien, que de pouvoir faire quelque chose, sans reconnaître humblement d'où vous vient ce pouvoir.

XVI.

Ne craignez pas de suivre la méditation que vous trouvez dans un livre, ou que vous entendez faire publiquement par une personne; sachez alors vous appliquer à vous en particulier ce qui est dit d'une manière générale. En agissant ainsi, cette méditation vous deviendra propre, puisque toute méditation n'est autre chose que l'application qu'on se fait d'une vérité, quelque part qu'on la prenne. C'est assez si on la prend bien; et pour la bien prendre, il ne faut que se l'appliquer comme une règle de vie, d'après laquelle on voit ses excès ou ses défauts qu'on est prêt à corriger; en un mot, il suffit qu'on veuille se corriger en se conformant à cette vérité qu'on a connue..

XVII.

Si l'oraison est pour vous un travail, c'est du moins un travail méritoire, et vous n'aurez pas besoin de méditer longtemps, pour apprendre que nous ne sommes sur la terre que pour travailler. Heureux travail que celui de la méditation! Il nous apprend à fuir toute occupation mauvaise, et par lui tout autre travail est adouci et devient un véritable repos.

XVIII.

Si vous pouvez facilement garder dans votre méditation l'ordre marqué dans cet ouvrage, gardez-le, ne fût-ce que pour vous conformer à l'ordre; si vous avez une bonne raison de

vous en dispenser, ne vous en faites pas scrupule pourvu que cela ne vienne pas de la paresse ou d'une trop grande liberté d'esprit. J'appelle trop grande liberté d'esprit celle qui quitterait une bonne manière d'oraison pour suivre son propre caprice. Si, au contraire, c'est pour mieux faire que vous quittez l'ordre, vous ne le quittez pas, mais seulement vous le changez, car l'ordre de la méditation n'est que pour la bien faire; et si vous la faites mieux autrement, vous prenez un autre ordre, qui est aussi permis que celui qu'on vous indique, pourvu qu'en vérité vous vous en serviez mieux.

XIX.

L'oraison n'est pas toujours mieux faite, quand nous pensons qu'elle est mieux faite, et surtout lorsque nos pensées ne sont fondées que sur notre goût et des idées qui nous plaisent davantage. Les goûts et les humeurs qui ne dépendent que du caprice ne sont jamais bons juges des vérités, c'est la raison et la grâce qui en doivent connaître. Or, pour connaître la raison et la grâce, rapportez-vous-en toujours plutôt à un autre qu'à vous.

XX.

Si votre oraison a bien réussi le matin, vous devez ce respect à la grâce, d'en montrer les fruits dans toutes vos actions : que si elle vous a mal réussi, vous devez craindre que, privé d'un si puissant moyen, vous ne soyez trop faible, pendant le jour, pour vous acquitter dignement de vos devoirs. Cette crainte vous retiendra ; cette retenue vous fera faire autant que ce que vous eussiez résolu dans l'oraison : ainsi l'oraison peut toujours vous servir, soit bien faite, soit mal faite.

XXI.

La coutume qu'on a une fois prise de faire tous les jours quelque temps d'oraison est si sage, qu'il ne faut jamais la

quitter, que quand on ne peut l'observer : mais aussi quand on ne peut pas la faire, soit par la maladie, soit par quelque autre légitime empêchement, il ne s'en faut pas inquiéter : il faut faire alors ce qui se présente à faire, selon que Dieu en dispose, comme si on faisait son oraison, ou comme si l'on voyait en son oraison la manière dont il faut le faire, et ainsi vous n'y perdez rien. En effet, quand vous feriez votre oraison, vous ne profiteriez qu'en faisant, ou en connaissant ce que Dieu veut de vous, et voilà que vous le connaissez par la nécessité qui se présente.

XXII.

Sachez bien dans l'oraison discerner les considérations purement spéculatives, qui ne tendent qu'à satisfaire la curiosité naturelle ou le désir de savoir, d'avec les pensées pieuses qui vous portent à vous instruire de la vérité pour vous y affectionner. Connaissez aussi la différence qu'il y a entre les complaisances pour le bien et contre le mal, avec les véritables affections qui nous portent efficacement au bien. Presque tous ceux qui méditent voudraient être vertueux et parfaits, mais ce ne sont souvent que de simples complaisances : ils veulent et ne veulent pas, selon le langage de l'Écriture. Mais avoir une volonté ferme de s'attacher au bien, de le faire, c'est une chose aussi rare que la perfection ; du reste, la perfection elle-même n'est rare que parce qu'il y en a peu qui aient cette franche et ferme volonté.

XXIII.

Qui penserait avoir la vertu, parce qu'il a de belles et de bonnes pensées, ne se tromperait pas moins que celui qui se croirait perdu pour se voir assailli de pensées contraires à sa bonne volonté. La vertu ni le vice ne sont pas simplement dans la pensée, mais dans la volonté, selon qu'elle s'affectionne librement au bien ou au mal, que les effets s'en suivent ; ces effets sont les véritables témoins de nos affections, et font voir ce que nous sommes.

XXIV.

Il n'est pas tant question dans l'oraison d'apprendre, que de s'attacher à pratiquer ce que l'on sait. On en sait déjà trop pour le peu qu'on fait. Mais d'où vient qu'on en fait si peu? D'où vient qu'on propose tant, et qu'on ne fait presque rien? Pourquoi est-on encore aussi imparfait, aussi rempli de défauts, que lorsqu'on a commencé, quoiqu'on ait eu bien des raisons et bien des grâces pour se corriger? La vie de Jésus-Christ est cependant une bonne école, pourquoi y profite-t-on si peu? C'est sur cela qu'il faut s'examiner, s'interroger dans l'oraison; c'est sur cela qu'il faut s'accuser, se juger, se condamner, sans s'amuser à rechercher des pensées et des conceptions élevées et sublimes qui resteraient inutiles et sans fruit. Ne craignez pas de revenir souvent sur les mêmes pensées ; il n'en faut qu'une bien saisie pour avoir plus d'effet que cent mal digérées : et pour la bien prendre, il la faut ruminer souvent, afin qu'étant une fois dans son jour, elle paraisse mieux. N'attendez pas que Dieu vous découvre tous les jours de nouvelles lumières; c'est lui au contraire qui attend que vous ayez employé celles qu'il vous a données, pour vous en accorder d'autres.

XXV.

Comme l'on peut mêler l'oraison mentale avec la prière vocale, aussi peut-on parler en méditant, mais jamais on ne doit tellement méditer ni parler, que parfois on n'écoute aussi Dieu qui nous parle ; si nous l'écoutons bien, il nous découvrira toujours nos défauts, et nous en révélera les remèdes et les moyens de nous les appliquer.

XXVI.

L'oraison est un exercice qui dépend plus de la grâce que de la nature; n'y apportez pas tant d'efforts que de simplicité, et une humble dépendance de Dieu. Ne négligez rien de ce que

vous devez faire; mais ne croyez pas que votre diligence et votre esprit en fassent tant que la bonté de Dieu, qui se communique plus volontiers aux humbles, qu'à ceux qui font les entendus. Oh! que nous perdons de grâces pour nous faire illusion! Dieu serait encore plus désireux de nous donner, que nous de recevoir, si nous étions en l'état où il nous veut. Mais quand il s'offre à nous, et qu'il nous présente quelque faveur, ou nous ne voulons pas la recevoir, ou bien nous nous attribuons ce don, ou nous le laissons inutile et sans profit, ou enfin nous l'aimons plus que celui qui nous le donne, et nous y cherchons plus notre propre satisfaction que les desseins qu'il a sur ce qu'il nous donne.

XXVII.

N'usez pas tant de contention d'esprit que de patience et d'humilité dans l'oraison; la contention pense pouvoir ce qu'elle ne peut pas : l'humilité reconnaît mieux la grâce, et la patience la fait couler.

XXVIII.

Souvenez-vous toujours que les plus utiles affections et les meilleures résolutions de l'oraison sont celles qui nous portent au détachement de nous-mêmes, et au dépouillement du vieil homme, pour nous revêtir du nouveau. Pensez presque toujours dans l'oraison, que vous ne devez avoir qu'une pensée hors de l'oraison, qui est de voir, en tout ce que vous faites, ce qui dépend de vous pour le faire selon Dieu, et non pas selon le caprice : et ce qui n'en dépend pas, pour le vouloir et pour le souffrir comme Dieu en dispose. Vous ne verrez presque aucun mystère de la vie et de la mort de Jésus, que vous ne voyiez cette vérité enseignée ou pratiquée.

XXIX.

Ce qui presse le plus, ce que vous aurez à faire bientôt, c'est

là le point sur lequel il faut le plus s'arrêter dans l'oraison : il n'en faut jamais sortir, qu'on ne soit suffisamment instruit, ou qu'on ne soit prêt à se faire instruire de ce que l'on doit faire sur ce qui est le plus présent et le plus pressant, et qu'on ne soit résolu, avec la grâce, de l'exécuter comme on a compris, dans l'oraison, qu'il fallait le faire.

XXX.

Ayant trouvé une bonne manière de méditer, ne la changez pas aisément, mais ne vous y attachez pas tellement que vous blâmiez les autres ; Dieu est le maître de toutes les grâces, il en dispose comme il lui plaît ; c'est à chacun de se servir de celles qu'il reçoit, et de le bénir en toutes les autres, selon qu'il lui plaît de les communiquer et d'en être béni.

CHAPITRE VII.

QUELQUES AVIS POUR AIDER A BIEN FAIRE L'ORAISON MENTALE.

I.

Rien n'apprend mieux à faire l'oraison que l'oraison elle-même ; non-seulement parce qu'en faisant bien oraison on apprend à la mieux faire encore, mais aussi parce que l'oraison étant un don de Dieu, la prière est plus efficace pour l'obtenir que toutes les industries humaines.

II.

Si vous désirez vraiment le don de l'oraison, témoignez votre désir par de fréquents soupirs de votre cœur ; adressez-vous à Notre-Seigneur et dites-lui souvent avec les apôtres : Seigneur, enseignez-nous à prier [1].

III.

Celui qui saura mieux se défier de lui-même sans rien perdre

[1] Domine doce nos orare *S. Luc.* XII.

de la confiance qu'il doit avoir en Dieu, celui-là, dis-je, sera le plus capable de bien faire oraison.

IV.

De même que l'oraison nous apprend à nous détacher de nous-mêmes, ainsi ce détachement donne à notre esprit une grande aptitude pour l'oraison.

V.

Si l'âme s'envole au ciel par l'oraison, c'est avec les deux ailes de l'humilité et de la charité, dont l'une l'approche autant de Dieu que l'autre la fait sortir hors d'elle-même.

VI.

Ce qui nous empêche le plus de prier, peut devenir pour nous un moyen puissant de prier, si nous employons bien notre oraison à nous défaire de ces empêchements.

VII.

Les fautes mêmes qu'on fait dans l'oraison sont des moyens pour la bien faire, si, quand on s'en aperçoit, on en prend occasion de reconnaître et d'exercer les autres actes de vertu, que la connaissance de nous-mêmes fait pratiquer.

VIII.

Il n'y a pas moins de soulagement que d'utilité à tirer des conclusions pratiques des principes et des vérités plus générales, et à s'appliquer en son particulier, et à l'état présent de son âme, le sujet qu'on médite.

IX.

Quoiqu'il ne faille pas trop se gêner et se tourmenter pour la

posture du corps pendant l'oraison, néanmoins quand on peut se tenir dans une posture modeste et pieuse, l'esprit se porte mieux au recueillement.

X.

Si une personne éprouve trop de contrainte à suivre les avis qu'on lui donne pour l'oraison, ces avis lui seront peu profitables ; c'est à elle de se retirer de cette contrainte en assujétissant librement son esprit à la raison, et la raison à Dieu, qui veut nous enseigner par les autres, comment il faut s'occuper de lui dans l'oraison.

XI.

La douceur d'esprit diminue merveilleusement toutes les difficultés de l'oraison, et donne une grande facilité pour la dévotion, quand on témoigne à son âme, qu'on ne craint point toutes les petites peines qui font peur aux apprentis, et qu'on est prêt à les souffrir si Dieu le veut, s'estimant plus heureux de souffrir par ses ordres, que d'être consolé.

XII.

Quiconque s'accoutumera à communiquer familièrement et humblement avec Dieu de toutes ses affaires même les plus petites, s'en trouvera si consolé, qu'il n'aura point de contentement plus sensible, que de communiquer ainsi avec Dieu en l'oraison.

XIII.

Le vrai moyen de conduire une affaire à bonne fin, c'est d'en faire le sujet de sa méditation, et d'en parler familièrement avec Dieu : aussi si vous voulez apprendre à bien méditer, employez quelquefois une partie de votre méditation à considérer comment vous pouvez apprendre à bien méditer.

XIV.

Quiconque savoure bien ce principe, *qu'il n'y a qu'une chose*

nécessaire, qui est de servir Dieu et de se sauver, n'aura point de peine à méditer; car il fournit tant de bonnes et de douces pensées, que l'heure est trop courte pour s'en entretenir.

XV.

Les sujets des méditations sont libres, mais jamais vous n'aurez plus de liberté et de facilité à méditer, que sur la vie et la passion de Jésus-Christ. C'est une fleur des champs, et un lis des vallées [1], que tout le monde peut cueillir, mais cette fleur, pour être si commune, ne laisse pas d'être exquise.

XVI.

L'oraison mentale se soulage souvent par la parole, en exprimant ses pensées, comme si on les communiquait à une autre personne, ou comme si on lisait ce qu'on médite.

XVII.

La lecture des méditations ne sert pas seulement pour le sujet qu'on lit, mais encore pour tous les autres; on voit, par une méditation, comment il faut réfléchir et s'affectionner, en quelque sujet que ce puisse être.

XVIII.

Ne laissez pas de relire les règles pour bien méditer qui sont renfermées dans les chapitres précédents, quoiqu'il vous semble que vous les savez toutes. On ne lit pas tant pour apprendre, que pour considérer, en lisant, si on observe bien ce que l'on sait.

XIX.

Si vous voulez entendre parler de l'oraison, écoutez ceux qui la pratiquent plus ordinairement; car l'expérience et l'entretien familier que l'on peut avoir avec des personnes d'oraison nous profitent plus que tous les livres.

[1] Ego flos campi, et lilium convallium. *Cant.* II.

XX.

Ne vous découragez jamais au sujet de vos oraisons, car encore qu'elles fussent mal faites, l'humble reconnaissance de leur défaut est capable de réparer tout le mal, là où le découragement ne ferait que le rendre plus grand.

XXI.

Quiconque n'a point de passions déréglées n'a pas de difficulté pour méditer; et quiconque ressent quelque dérèglement d'esprit aura toujours suffisamment de quoi méditer, jusqu'à ce qu'il ait mis ordre à ce dérèglement.

XXII.

Voyez comme un homme qui sollicite une affaire en parle souvent et éloquemment; c'est ainsi que ceux qui ont grand soin de leur salut et de leur avancement spirituel s'entretiennent facilement dans l'oraison; et pour être de ceux-là, il ne faut que méditer souvent l'importance et les autres conditions de l'affaire de son salut.

XXIII.

Si vous avez plus de facilité à l'examen de conscience qu'à la méditation, faites votre méditation comme votre examen: car, comme l'examen du soir est une méditation de ce qu'on a fait le jour, ainsi la méditation du matin peut être un examen de ce qu'on doit faire à chaque heure de la journée, et comment il le faut faire.

XXIV.

Vous ne sauriez jamais manquer de sujets pour réfléchir et vous entretenir avec Dieu dans vos méditations. Car, quand vous n'auriez rien à lui dire que cela même que vous n'avez

rien à lui dire, et que vous êtes tout prêt à faire sa volonté, c'est de quoi lui parler, et de quoi bien méditer.

XXV.

Si vous pouviez dire en vérité ces quatre ou cinq mots : *Deus meus et omnia, Mon Dieu et mon tout,* vous ne vous ennuieriez jamais à l'oraison ; car quand on y serait ennuyé, ces mots bien dits charmeraient tout l'ennui.

XXVI.

La parole et la prière qu'on profère en l'oraison est bien meilleure, quand elle est inspirée par le cœur : mais ne laissez pas de parler et de prier, quoique le cœur ne ressente pas ce que la bouche dit, car pourvu qu'il n'y soit pas volontairement contraire, la prière ne laisse pas d'être bonne, et peu à peu elle anime le cœur.

XXVII.

Si vous aviez à traiter avec un hérétique, ou avec quelque libertin dont vous désireriez vivement la conversion, que ne leur diriez-vous pas pour les instruire? Parlez-vous à vous-même de la même manière en l'oraison ; car tant que vous aurez de l'amour propre, vous aurez de quoi vous convertir.

XXVIII.

Quoi qu'en dise le monde, ou quoique la chair y répugne croyez plutôt à ce que vous disent les Écritures et les SS. Pères des excellences de l'oraison, et du grand bien qu'on trouve à s'y livrer, parce que cette estime de l'oraison y affectionnera votre volonté, et l'affection porte avec soi son aide et son soulagement.

XXIX.

C'est un grand motif pour prier que d'espérer : et c'est un

grand sujet d'espérer que d'avoir les occasions que vous avez de méditer ; car ces occasions et ces moyens vous étant donnés de Dieu, c'est un signe qu'il ne manquera pas de venir à votre aide, si vous vous servez bien de ces moyens.

CHAPITRE VIII.

OBSTACLES ET DÉFAUTS QUI EMPÊCHENT LE PLUS ORDINAIREMENT DE BIEN FAIRE L'ORAISON MENTALE.

I.

Le plus grand obstacle que nous rencontrons pour méditer vient parfois de notre volonté qui devance la grâce, ou qui ne la suit pas, qui veut plus qu'elle ne peut, et qui ne fait pas ce qu'elle devrait et pourrait.

II.

Nos péchés ne nous empêcheraient point de méditer si nous voulions, puisqu'ils peuvent servir de matière à la méditation et aux plus nobles affections que nous y puissions exercer, qui sont la componction, la contrition, et l'amour de Dieu : mais nous faisons un nouveau péché, pensant à nos péchés, quand nous les excusons sur notre naturel, au lieu d'accuser ce mauvais naturel, qui est la cause de tous nos péchés, et au lieu de penser aux moyens particuliers de le régler et de le soumettre au devoir.

III.

Il y a des infirmités d'esprit et de corps, qui empêchent raisonnablement de méditer, et pour lors la patience et la résignation valent mieux que tous les efforts que vous voudriez faire : mais il y a des infirmités prétendues qui sont de pures lâchetés si elles vous éloignent de la méditation ; vu que la grâce et la raison savent accommoder la méditation aux dispositions

naturelles où l'on se trouve, et que c'est toujours assez bien méditer, quand on ne se néglige point, et qu'on essaye de faire tout ce qu'on peut.

IV.

Ce ne sont pas les affaires qui empêchent une personne de méditer, mais c'est cette personne elle-même qui se fait un obstacle des affaires. Celui qui, maître de son cœur au milieu des occupations, ne souffre pas qu'il en soit absorbé ou trop préoccupé, se trouve aussi capable de méditer que s'il n'était point occupé. Mais celui qui se laisse dominer par les soins et les sollicitudes, se trouvera si peu satisfait et si mal dans l'oraison, qu'à cause de cela même il redoutera l'heure ou il doit s'y livrer.

V.

Toutes les conditions sont capables de méditer, pourvu qu'elles en aient le temps et le loisir ; mais la perte du temps, qui y serait le plus propre, empêche quelques conditions de trouver ce loisir.

VI.

Ceux qui ne peuvent pas méditer une heure entière ne sont pas exemptés pour cela de l'obligation de méditer ; car peut-être qu'ils pourront y employer une demi-heure, ou un quart d'heure ; et peu de temps employé tous les jours dans cet exercice n'est pas peu, pourvu qu'il soit continué tous les jours.

VII.

La crainte de ne pas bien méditer en arrête quelques-uns, mais ils devraient plutôt méditer et considérer que cette crainte est mal fondée, vu qu'il ne tient qu'à nous de bien méditer, puisque la grâce ne demande de nous, pour cet effet, que de faire notre possible.

VIII.

Quiconque méprise les secours qu'on donne pour méditer utilement se trouvera souvent humilié et méprisé dans ses oraisons! Et ceux qui ne font que chercher et demander tous les jours de nouveaux moyens et de nouvelles façons d'oraison mentale se trouveront sans aucun secours, parce que les uns détruisent les autres: et quiconque ne s'arrête pas à une bonne méthode ne fera que courir et se lasser, sans rien trouver.

IX.

Celui qui ne veut point être formé et dirigé pour l'oraison doit être averti de sa présomption; que s'il y persite opiniâtrement, il mérite d'être laissé et abandonné à son dérèglement qui ne finira que par quelque hérésie, ce qui est l'effet ordinaire de ces oraisons qui ne sont entreprises que par présomption.

X.

Les plus savants ne sont pas toujours les plus capables de bien méditer, s'ils n'ont que leur science; car ce n'est pas bien méditer que de spéculer sur les vérités comme on fait par l'étude: mais c'est plutôt un grand obstacle à l'oraison.

XI.

Il n'importe pas tant pour l'oraison d'être savant ou ignorant que d'être humble et dévot; car le défaut de science n'empêche pas tant de prier que le manque de soumission d'esprit, et de cette bonne volonté qui est prête à tout faire, qu'on appelle dévotion.

XII.

Ceux qui ne se préparent point du tout à l'oraison font mal,

et ceux qui s'y préparent comme s'ils méditaient ne font pas bien.

XIII.

Si le commencement de l'oraison est un obstacle à la fin, l'oraison n'est pas bonne; car la fin doit être meilleure que le commencement [1]: et ce désordre arrive quelquefois quand on se tend trop l'esprit en commençant l'oraison.

XIV.

Il ne faut pas se livrer à la hâte à la considération des points, sans avoir fait l'oraison qu'on appelle préparatoire et les préludes : mais si l'esprit de Dieu vous y porte, et s'il excite même les affections avant toute considération, ne vous en éloignez pas.

XV.

Il est vrai que la pesanteur du corps accable souvent l'esprit dans l'oraison; mais si l'esprit le sait bien manier et disposer, le corps sert à l'esprit pour être plus dévot et plus attentif.

XVI.

Je ne voudrais pas commander d'avoir toujours la tête découverte en méditant, ni les deux genoux en terre, et les mains jointes, mais je le conseillerais.

XVII.

Celui qui se trouve incommodé d'une posture du corps peut la changer; mais qu'il ne se fasse point illusion en cherchant simplement ses aises. L'oraison est le temps où nous devons faire l'usage le plus droit de notre raison, et il serait mal d'y chercher sa commodité, appuyé sur de faux prétextes.

[1] Melior est finis orationis quam principium. *Eccles.* VII.

XVIII.

Jamais la raison bien éclairée n'est un obstacle à l'oraison ; si elle était un obstacle c'est qu'alors elle ne serait pas bien éclairée. Également, si la méditation se faisait contre les lumières d'une droite raison, elle serait mauvaise.

XIX.

Ce qui peut tromper dans l'accord de l'oraison avec la raison, c'est l'usage qu'on fait de cette dernière : on prend souvent comme dicté par elle ce qui n'est inspiré que par l'amour de ses aises, ou le désir d'une plus grande commodité, sans considérer que cette commodité qu'on recherche est plutôt sensuelle que conforme à la raison.

XX.

Qui agit simplement avec Dieu, de sorte que, s'il savait se flatter dans une position du corps ou dans un état de l'esprit, il ne voudrait pas les suivre, et se trouve dans cette disposition de suivre en tout les lumières et les connaissances que Dieu lui donne, celui-là peut être tranquille ; il est dans la bonne voie. Mais il y en a qui sont si déterminés à prendre leurs aises et à suivre leurs caprices, que quand ils connaîtraient qu'il y aurait de l'imperfection, ils ne sont pas en état de changer; même ils ne veulent pas se donner le temps d'y penser ou d'en demander la connaissance, de peur de se contraindre : ceux-là n'avanceront pas beaucoup en l'oraison, car ils n'y marchent pas bien.

XXI.

Les beaux discours de la méditation, qui se passent sans affections, sont souvent d'autant moins bons qu'il sont plus beaux ; car la bonté du discours de l'oraison consiste principalement à produire de saintes affections.

XXII.

Si les affections qui nous viennent avant les considérations ne viennent que de nous, que de tendresse naturelle, ou de quelque sentiment de dévotion, qui s'émeut aussitôt qu'il se représente la mort, le jugement ou le crucifix, défiez-vous de ces affections; livrez-vous aux considérations, arrêtez-vous à reconnaître les vérités; car les affections qui viennent après ces connaissances sont plus solides et plus durables.

XXIII.

Une considération, ou même une affection, qui est sans résolution de remédier au mal passé, et de pourvoir à l'avenir, est plutôt un amusement d'esprit qu'un entretien digne de l'oraison, qui doit toujours viser à l'amendement de votre vie.

XXIV.

Si cet amendement de vie ne se fait pas en votre oraison, craignez que votre oraison ne soit pas bien faite; mais que la crainte ne vous détourne pas de l'oraison: car on ne laisse pas d'y profiter, quoiqu'on ne s'en aperçoive pas sur le champ: et quand vous n'auriez appris qu'à vous humilier par la connaissance du peu de profit que vous faites, vous n'auriez pas peu profité.

XXV.

Les résolutions ont aussi leurs défauts et leurs dangers, si elles sont trop générales, sans descendre au particulier; si elles sont trop éloignées sans toucher à ce qui presse le plus; et si elles sont trop lentes, sans les exécuter dès que l'heure s'en présente.

XXVI.

Ce n'est pas avoir exécuté ses résolutions, si on ne les observe qu'une ou deux fois; car c'est pour autant de fois qu'il en est besoin qu'on doit les prendre en l'oraison, et qu'on les doit exécuter dans les occasions.

XXVII.

Qui craint les redites et les répétitions des mêmes vérités dans l'oraison, craint son amendement; notre mauvais naturel est difficilement vaincu; il faut pour le convaincre que l'imagination soit aidée par des redites et des répétitions qui apportent toujours quelque nouveau jour aux vérités.

XXVIII.

L'ennui et le dégoût des mêmes choses qu'on médite n'est pas tant à craindre que le goût exagéré de choses nouvelles et curieuses : car il ne faut que supporter un peu ce dégoût en attendant qu'il se corrige, mais le goût des nouveautés vous emportera sans qu'il s'arrête à rien de profitable.

XXIX.

Soit qu'on médite sur plusieurs sujets, soit qu'on n'en considère que peu, le mal n'est pas tant dans les sujets qu'on médite, que dans la manière de les considérer, ou dans la fin qu'on y prétend. On peut abuser de tous les sujets, mais aussi on peut s'en servir aux mêmes fins qu'on doit toujours prétendre en l'oraison, qui sont d'autant meilleures qu'elles nous touchent de plus près, et nous font mieux quitter nous-mêmes.

XXX.

Enfin puisque l'oraison est un instrument et un moyen pour

acquérir et apprendre à pratiquer toutes les vertus, c'est un grand défaut de ne point s'apercevoir que cet instrument s'émousse et vieillit avec le temps; ou si on s'en aperçoit, de ne le point aiguiser et renouveler par ces considérations et par d'autres semblables, pour s'en pouvoir servir avec plus de profit et de facilité.

CHAPITRE IX.

AVIS PARTICULIERS TOUCHANT LES MÉDITATIONS RENFERMÉES DANS CET OUVRAGE.

LEUR SUJET — LEUR DIVISION — LEUR FORME — LEUR BUT — MOYENS DE S'EN SERVIR AVEC PROFIT.

Après ces considérations générales qui peuvent s'appliquer à toutes sortes de méditations, qu'il me soit permis de vous donner ici quelques avis particuliers sur celles que renferme cet ouvrage, afin que leur but, leur forme et leur fin principale étant bien compris, vous puissiez vous en servir avec plus de facilité et de profit pour votre âme.

Et tout d'abord, je ne vous les offre point pour que vous vous arrêtiez tellement aux considérations qui y sont développées, que vous ne puissiez vous-même en faire de meilleures et surtout suivre celles que Dieu vous donnera comme plus convenables et plus utiles. J'ai voulu seulement vous montrer qu'il n'y a point de meilleur sujet de méditation que la vie de Jésus-Christ, comme tous les saints Pères nous l'apprennent, et particulièrement saint Bonaventure [1]. J'ai voulu aussi que vous eussiez toutes les méditations disposées par ordre, sans vous donner la peine de les arranger et de les trier. Enfin, j'ai eu de plus l'intention de vous fournir un exemple, de vous enseigner une manière de faire vos méditations avec profit, les rapportant

[1] Nusquam enim invenies ubi sic doceri possis, etc. D. Bon. in proœmio opus. cui titulus est *Medit. vitæ Christi.* t. VI, p. 11.

toutes à la réforme de votre vie, et au règlement de vos mœurs, qui ne seront jamais ce qu'elles doivent être, si votre esprit et votre vie ne se transforment en l'esprit et en la vie de Jésus-Christ.

Je n'ignore pas qu'il existe bon nombre de méditations très-bien faites sur ce même sujet, en particulier celles du P. Dupont [1], qui traitent même plus au long les mystères de la vie de Notre-Seigneur; aussi le but de celles-ci n'est pas tant de nous instruire sur les mystères, que de nous apprendre à tirer quelque conclusion de ces mystères; si bien que vous pourrez utilement vous servir des unes et des autres, parce que celles-ci insistent plutôt sur ce que les autres ont laissé à dire, que sur ce qu'elles ont dit. Mais, quoique je me sois plus arrêté aux conclusions qu'aux principes, et à la pratique des mœurs qu'à la considération spéculative du mystère, je n'ai pas pourtant laissé d'en donner autant de connaisssance qu'il est nécessaire, pour entendre suffisamment le sujet particulier qui est proposé à méditer.

Ces sujets particuliers de chaque méditation se peuvent rapporter à trois sortes de matières, dont l'une, qui est la plus générale et la plus étendue, contient la vie de Jésus-Christ, et sert pour tous les jours de l'année : l'autre plus particulière se tire des fêtes des saints; elle est distribuée dans chaque volume selon les diverses époques où tombe la fête de chaque saint. Enfin la troisième matière qui fournit le sujet de ces méditations est tirée du commun des saints, des différents états, des vœux religieux; il y en a même pour une petite retraite spirituelle. Toutes ces méditations seront contenues dans le dernier volume de cet ouvrage.

Ces méditations sont disposées selon l'ordre que l'Église suit dans ses offices et conformément à la disivion du bréviaire romain. Je ferai observer que pendant le carême on s'occupe plus particulièrement de la passion de Notre-Seigneur; ceux qui

[1] Le père Louis du Pont, jésuite espagnol, célèbre parmi les maîtres de la vie spirituelle, auteur des *Méditations sur les Mystères*.

désireraient méditer sur les Évangiles de chaque jour les trouveront développés dans le cours de l'année. Il leur suffira de consulter la table générale qui sera placée à la fin du dernier volume; cependant je les engage à ne pas pour cela négliger les méditations sur la Passion, qui, pour le temps du carême surtout, me paraît le sujet le plus utile et le plus profitable.

Chaque semaine a presque son dessein tout particulier, parce qu'il y a des vérités qui ne s'aperçoivent pas à première vue, et que jamais on ne profite davantage, ni plus aisément que lorsqu'on savoure et qu'on goûte mieux les vérités dans toute leur étendue.

Je mets toujours devant la méditation son sujet, qui est la matière et le fonds sur lequel elle est dressée; et puis j'ajoute sa fin et sa forme en indiquant les points, afin que là-dessus on puisse faire aisément ses préludes; mais je ne parle point de l'oraison préparatoire, parce que la même peut servir à toutes sortes de méditations. Que s'il n'y a pas une méditation qui n'ait ses trois points, ce n'est pas qu'on soit obligé, après les avoir tous lus, de les méditer tous, puisque, comme je vous l'ai dit, c'est assez de deux, et même d'un, pourvu qu'on ait bien employé son heure, et qu'on ait bien coopéré à la grâce qui nous y aura été donnée; néanmoins cet ordre de trois points est le plus ordinaire et le plus raisonnable.

J'ai ajouté à chacune son abrégé, afin qu'on pût s'en servir quand on n'aurait pas le loisir de la lire tout entière, ou pour s'en mieux souvenir quand on l'a lue.

J'ai cité en notes les paroles de l'Écriture les plus appropriées au sujet, parce que je sais qu'il y a quantité de bonnes âmes qui sont plus touchées d'un de ces mots sacrés, qui ont été inspirés du Saint-Esprit, que de toutes les considérations qu'on leur pourrait donner; et qu'en effet Notre-Seigneur a dit de sa propre bouche que ses paroles étaient esprit et vie pour spiritualiser et pour animer notre vie [1]; et qu'il a fait dire

[1] Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. S. *Joan.* VI.

par un prophète [1], qu'elles étaient comme du froment pour nourrir nos âmes, comme du feu pour brûler notre cœur de son amour, et comme un marteau pour briser la dureté de notre volonté. J'y ai encore ajouté quelques passages des Pères, qui m'ont paru se rapporter à mon dessein; de plus j'ai fréquemment cité l'Imitation de Jésus-Christ, indiquant les chapitres qu'on pouvait consulter. Je l'ai fait d'autant plus volontier que, selon les hommes spirituels, après l'Écriture sainte, il n'y a aucun ouvrage qui soit aussi plein d'onction que ce petit livre, qui est tout intérieur et qui est fort utile pour obtenir la fin qu'on se doit proposer dans ces méditations, qui est de se dépouiller du vieil homme, pour se revêtir du nouveau; c'est-à-dire de se défaire de ses passions et de ses fantaisies naturelles, pour n'avoir plus d'autres mouvements que ceux de la grâce, et d'autres inclinations que celles de l'esprit de Jésus.

Si quelquefois il vous semble que vous voyez les mêmes considérations, les mêmes enseignements et les mêmes pratiques dans quelques-unes, que vous aurez pu voir dans les autres, cependant, si vous y prenez garde, vous verrez bien vite que ce sont toujours de nouvelles conclusions, qui sont quelquefois tirées des principes qu'on a déjà connus, ou que si ce sont les mêmes conclusions, elles sont prises de nouveaux principes. Et au lieu de vous en plaindre, vous vous souviendrez de ce que dit saint Ignace dans ses exercices [2], que ce n'est pas tant la connaissance que l'affection, l'abondance de la science, que le goût intérieur des vérités, qui contente notre âme et touche notre cœur : tellement que si une considération n'a pu nous émouvoir la première fois que nous y avons pensé, il est très-utile et même très-nécessaire de l'envisager assez de fois pour que notre volonté, qui ne se rend pas à la première, en soit entièrement persuadée par les autres.

Et je ne crains pas de vous répéter ici, qu'il n'y a pas une de

[1] Quid paleis ad triticum? dicit Dominus. Numquid non verba mea sunt quasi ignis, dicit Dominus, et quasi malleus conterens petram? *Jer.* XXIII, 28.

[2] Non enim abundantia scientiæ, sed gustus rerum interior satisfatem animæ explet.

ces méditations qui n'aboutisse à cette fin que je vous ai déjà représentée, c'est à savoir à ne vivre plus selon ses caprices, mais à ne vivre que pour Jésus-Christ ; à ne vouloir plus prendre garde à ses complaisances, ou à ses aversions naturelles, mais à regarder en tout purement et simplement le bon plaisir de Dieu et de son Fils Jésus. En un mot, il s'agit de nous débarrasser du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau selon le langage de l'Apôtre ; or ce vieil homme tient à nous si fortement et de tous côtés, qu'il est nécessaire aussi de l'attaquer de tous les côtés pour s'en dépouiller. Enfin vous conviendrez qu'on ne saurait trop s'occuper d'une œuvre qui sera toujours imparfaite, quand même on y aurait énergiquement travaillé toute sa vie.

Après tout, quand je dis que la fin de toutes ces méditations n'est que d'apprendre à vivre de la vie et de l'esprit de Jésus, je vous prie de l'entendre de la fin générale, qui n'empêche pas que chacune n'ait sa fin particulière, qui aboutit cependant toujours à cette fin universelle, qui est celle qu'a eue Jésus en vivant et en mourant pour vous, celle qu'il a encore en travaillant avec vous dans ces méditations, par ces inspirations et par ses grâces, et à laquelle par conséquent vous devez concourir, si vous désirez lui être fidèle.

Pour y parvenir, vous regarderez à chaque méditation l'intention particulière qu'il a sur la perfection de votre personne, afin de le seconder, en vous unissant à cette intention.

Cela peut avoir lieu même dans la méditation qu'on fait quelquefois sur la fête d'un saint, laquelle ne doit jamais être si spéculative qu'on ne vienne toujours à cette sainte pratique : et pour cet effet je conseillerais de joindre à la méditation sur la fête du saint celle qui tombe le même jour de la semaine, n'en faisant qu'une des deux, rapportant à la principale et la plus affective, tout ce qui est en l'autre.

Je conseillerais encore à chacun d'écrire après sa méditation les lumières qu'il y aura reçues, et les bonnes résolutions qu'il y aura prises, afin que dans les occasions il s'en souvienne, pour être plus fidèle à la grâce de Dieu. Finalement, je vous

recommande surtout de faire en sorte que, comme Jésus est la matière et la fin de ces méditations, il en soit également en vous la forme et la cause effective. Il en sera la forme, si, à l'exemple de l'Épouse, vous le mettez comme un sceau sur votre cœur [1], c'est-à-dire, si vous le formez dans votre intérieur, dans votre entendement et dans votre volonté ; et si à l'extérieur vous vous formez à son exemple, priant avec un maintien respectueux, comme l'était celui avec lequel il a prié son Père [2] : vous souvenant que s'il a souvent prié son Père en présence de ses apôtres, ça été, comme disent saint Ambroise et saint Augustin [3], afin que nous puissions apprendre à prier sur son exemple. Enfin il sera la cause effective, aussi bien que la forme de votre méditation, si c'est lui qui la fait avec vous, si c'est par son inspiration que vous en choisissez le sujet, si c'est par sa grâce que vous y travaillez, et si, au lieu de recevoir les pensées ou les affections qui ne viendraient que de votre esprit, vous recevez fidèlement celles que le Saint-Esprit vous envoie ; de sorte qu'au lieu de le prévenir, vous le suiviez et vous l'accompagniez toujours avec autant de dévotion que de fidélité. Car après tout, tenez pour assuré que vous serez toujours parfaitement bien, pourvu que vous soyez toujours avec lui, soit dans la consolation, soit dans la désolation ; et que vous ne sauriez jamais que vous égarer en le suivant, puisque *c'est lui qui est la voie, la vérité et la vie* [4]. Comme *voie*, il est la cause matérielle et la cause effective de la méditation. Comme *vérité*, il en est la cause formelle. Et comme *vie*, il en est la fin, la perfection et l'accomplissement.

[1] Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum. *Cant.* VIII.

[2] Et erat pernoctans in oratione Dei. *S. Luc.* VI.

[3] Species tibi datur, forma præscribitur, quam debeas æmulari. D. Amb. ib. Ita se Patri exhibere voluit precatorem, ut meminisset nostrum se esse Doctorem : proinde eam quam fecit orationem pro nobis, notam fecit et nobis, etc. S. Aug. tr. CV *in Joan.*

[4] Ego sum via, et veritas, et vita. Nemo vadit ad Patrem, nisi per me *S. Joan.* XIV.

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

DU RENOUVELLEMENT DE NOTRE VIE.

Voici l'heure de quitter notre sommeil, car notre salut est plus proche que nous n'avons pensé, la nuit est passée, et le jour s'avance : ne nous amusons donc plus dans des actions noires, qui ne demandent que les ténèbres ; mais servons-nous de la lumière qui commence à poindre, et prenons la résolution de ne rien faire qui ne soit honnête, et qui ne se puisse faire en plein jour [1].

On ne verra dans le Ciel que des signes et des prodiges, et sur la terre que des misères et des violences. Les hommes sécheront de crainte, et les Anges mêmes ne seront pas sans quelque étonnement, voyant la face de la nature [2].

Le Sujet de la Méditation sera pris de l'Épître et de l'Évangile du jour, et approprié au temps, pour servir de disposition à un heureux commencement de l'Avent et à un entier renouvellement de notre vie.

La Fin est de se servir de la considération du renouvellement passé que Jésus-Christ a fait dans le monde par sa première venue, et du renouvellement futur qu'il fera à la fin des siècles par son second avénement, pour nous exciter au renouvellement présent de notre âme.

[1] Hora est jam nos de sommo surgere, nunc enim propior est nostra salus, quam cum credidimus. Abjiciamus ergo opera tenebrarum, et induamur arma lucis, sicut in die honeste ambulemus. *Rom.* XIII, 11.

[2] Erunt signa in sole et luna et stellis, et in terris pressura gentium, *S. Luc.* XXI, 25.

comme nous y sommes invités aujourd'hui par l'Église qui renouvelle son année dans ce premier Jour de l'Avent.

La Forme est en ces trois points :

1° Du renouvellement passé qui a été fait par Jésus-Christ, en venant au monde par son Incarnation;

2° Du renouvellement présent qui se fait dans nous par Jésus-Christ, qui vient y naître et y demeurer ;

3° Du renouvellement futur qui se doit faire par Jésus-Christ, quand il reviendra dans le monde au dernier Jugement.

PREMIER POINT.

LE RENOUVELLEMENT PASSÉ QUI A ÉTÉ FAIT PAR JÉSUS-CHRIST EN VENANT AU MONDE PAR SON INCARNATION.

Après que vous aurez fait l'oraison préparatoire, par laquelle vous aurez adoré avec grand respect la majesté de Dieu : après que vous vous serez soumis par une véritable humilité à sa toute-puissance, et que vous vous serez offert avec une entière résignation à sa sainte volonté, vous considérerez l'état où était le monde quand le Fils de Dieu se voulut incarner. Vous regarderez comme tout était dans un désordre si étrange sur la terre, que les créatures les plus insensibles, et même les plus viles et les plus infâmes étaient adorées presque par tous les peuples, comme si elles eussent été des Dieux, et que le Créateur était méprisé, comme si personne n'eût dépendu de lui.[1]

Dans la Judée même, qui était la province que Dieu s'était particulièrement réservée, tandis qu'il semblait permettre que son ennemi lui enlevât le reste du monde, il n'était pourtant pas beaucoup mieux respecté, mieux servi, ni mieux aimé que dans les autres contrées. Le Roi qui la gouvernait était un

[1] Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. *Psal.* XIII.

Aut ignem, aut aerem, aut aquam aut solem et lunam rectores orbis terrarum deos putaverunt. *Sap.* XIII.

Mutaverunt gloriam incorruptibilis Dei in similitudinem imaginis corruptibilis hominis, et volucrum, et quadrupedum, et serpentium. *Rom.* I, 23.

Notus in Judæa Deus. *Psal.* LXXV.

usurpateur et un infidèle, qui ne faisait profession du Judaïsme que par raison d'État. Les Scribes, qui étaient les docteurs de la loi, étaient divisés en deux sectes, dont les uns qui étaient les Saducéens, n'étaient que de vrais athées, enseignant que les âmes étaient mortelles, et qu'il n'y avait point d'Esprit dans le monde; et les autres, que l'on appelait les Pharisiens, n'étaient que de vrais hypocrites, qui, sous l'ombre d'une feinte piété, cachaient leur ambition, leur avarice et leur convoitise (1). Le peuple n'était pas meilleur que ceux qui le gouvernaient si mal, et qui lui donnaient de si mauvais exemples. Leur religion n'était plus qu'extérieure, leur temple ne servait presque qu'à leur donner de l'orgueil, de ce qu'ils avaient été préférés de Dieu aux autres nations; ils ne faisaient presque plus leurs cérémonies que pour la forme, et la foi, chez la plupart, était devenue je ne sais quelle croyance imaginaire que chacun se formait selon son caprice. Excepté un petit nombre de saintes personnes que Dieu avait conservées par sa grâce au milieu de cette corruption générale, et qui espéraient, comme il fallait, la rédemption d'Israël par le moyen du vrai Sauveur qu'elles attendaient [2], les autres ne s'en mettaient point en peine, ou s'ils pensaient à la venue de leur Messie, ils ne la souhaitaient qu'afin de se délivrer par sa puissance de la servitude des Romains, et non pas pour être affranchis de l'esclavage du démon, qui tenait leurs âmes captives par le péché. Ils se vantaient assez d'être les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; mais ils ne se mettaient pas beaucoup en peine d'imiter les saintes actions de leurs pères : c'est pourquoi saint Jean, quelque temps après, les appela très-justement race de vipères [3], pour leur montrer qu'ils ressemblaient à cet animal, qui ne cache que du venin sous une peau luisante, parce qu'ils n'avaient que de l'infidélité

[1] Omnia sua faciunt ut videantur ab hominibus. *S. Matth.* XXIII.

Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ, quia clauditis regnum cœlorum ante homines, vos nec intratis, nec introeuntes sinitis intrare. Ibid.

Reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, et misericordiam, et fidem. Ibid.

[2] *S. Luc.* II, 25 et 36.

[3] Videns multos Pharisæorum et Saducæorum venientes ad baptismum suum, dixit eis, progenies viperarum, etc. *S. Matth.* III.

dans leurs âmes et du vice dans leur cœur, sous une apparence éclatante de religion et de sainteté. O mon Dieu, que vous étiez offensé dans ce siècle perdu!... Mais que je vous ai d'obligation de ne m'y avoir point fait naître, car, connaissant ma faiblesse et ma mauvaise volonté, je ne puis douter que, si j'avais vécu dans ces temps, j'aurais été encore plus perdu que les autres.

Le monde donc s'en allait ainsi en ruine[1], étant tout corrompu par le vice des hommes, quand Dieu, qui ne l'avait pas fait pour le perdre, envoya son Fils sur la terre pour le réparer et pour le renouveler. C'est sur quoi il faut vous arrêter; vous devez reconnaître que ce renouvellement de vie fut un des premiers desseins de l'Incarnation, ainsi que le Seigneur nous en avait avertis par un Prophète : Ne portez plus, dit-il, ni vos regards ni vos souvenirs sur l'état passé de la terre, car voilà que je renouvelle tout, et c'est maintenant que je commence à rétablir le monde[2]. C'est aussi ce que les apôtres et tous les saints docteurs nous enseignent expressément. Mais contentez-vous de méditer les paroles de saint Paul[3], qui ne témoignent pas seulement comment Jésus était venu renouveler les mœurs des hommes, mais qui nous déclarent en quoi consiste ce renouvellement. Donnez-vous bien de garde de vous conformer aux vieilles coutumes du monde corrompu; mais réformez-vous plutôt par cette nouvelle vie que Jésus est venu vous donner, de sorte que vous fassiez paraître que vous n'aimez rien en toutes vos actions, que ce que vous connaissez être selon la volonté de Dieu.

[1] Ita ergo res se habebant. Jacebat in malis, vel etiam volvebatur, et de malis in mala præcipitabatur totius humani generis massa damnata. S. Aug. *in Enchir.*

[2] Ne memineritis priorum, et antiqua ne intueamini. Ecce ego facio nova, et nunc orientur. *Isa.* XLIII.

[3] Instaurate omnia in Christo quæ in cœlis, et quæ in terra sunt. *Eph.* I.

Natus est Christus, impletum est desiderium senis, in mundi ipsius senectute ipse ad senem hominem venit, qui mundum inveteratum invenit. S. Aug. *de Simeone sene* ser. XIII.

Sabbato medicinæ Dominicæ cœpta opera significat, ut unde nova creatura cœperit, ubi vetus creatura antè desiit, non solvitur lex, sed impletur, ut fiat renovatio hominis jam labentis, unde et Apostolus : *Exspoliate vos veterem hominem, induite novum, qui secundum Deum creatus est.* S. Ambros. IV *in Luc.* IV.

La réforme que Jésus-Christ a apportée au monde, c'est de nous apprendre à ne point nous laisser aller au train du monde et de la nature corrompue, à ne point régler nos actions sur les fantaisies de notre humeur capricieuse, sur les passions déréglées de notre appétit et sur les vaines opinions des hommes; mais à ne prendre d'autre règle de notre vie que le bon plaisir de Dieu, afin de faire en tout simplement *ce qu'il veut, comme il le veut, et parce qu'il le veut.* C'est pour cela qu'il est né, qu'il a vécu, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, et qu'il nous a laissé son corps sacré dans le Saint-Sacrement, et son Saint-Esprit dans son Église. Voilà comme vivent tous les bons chrétiens, voilà comme nous devrions tous vivre, puisque nous avons embrassé cette sainte profession[1]. Mais, Jésus! qu'il y en a peu qui vivent ainsi, et qu'il est grand le nombre de ceux qui vivent d'une façon contraire, qui conforment leur conduite aux maximes d'un siècle dépravé, non plus que si leur Dieu n'était point descendu du ciel pour apporter cette sainte réforme.

Plût à Dieu que nous ne pussions pas dire en ce temps, avec autant de vérité que saint Paul le disait en son siècle[2], qu'il y en a beaucoup qui vivent maintenant comme si la croix leur était ennemie, et comme si leur ventre était leur Dieu ! N'est-ce pas être dans un état déplorable! Mais n'y êtes-vous point vous-même?... En conscience, auquel des deux êtes-vous plus conforme, ou au monde ou à Jésus-Christ? Que suivez-vous davantage, ou votre humeur propre, ou la croix et la conduite de votre Sauveur?... Jugez par là de votre renouvellement. Ah! quel reproche! Les oiseaux savent connaître leur temps et prendre leur saison[3]; et vous, mon peuple, vous ne profitez pas du temps de

[1] Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, beneplacens et perfecta. *Rom.* XII.

[2] Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis ; nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi, quorum finis interitus, quorum Deus venter est, et gloria in confusione ipsorum qui terrena sapiunt. *Phil.* III, 18.

[3] Milvus in cœlo cognovit tempus suum : turtur et hirundo et ciconia custodierunt tempus adventus sui, populus autem meus non cognovit judicium Domini. Quomodo dicitis, sapientes sumus, et lex Domini nobiscum est? *Jerem.* VIII, 7.

ma venue, qui est cependant pour vous un temps favorable. N'est-ce point à vous qu'il adresse ces paroles?...

Examinez-vous là-dessus, et dites à Notre-Seigneur : Mon bon Jésus, je vous supplie aujourd'hui qu'à votre heureux avénement en ce monde, vous me fassiez la grâce de bien connaître le dessein que vous avez de me conformer à vous, et faites que je m'y conforme entièrement.

DEUXIÈME POINT.

LE RENOUVELLEMENT PRÉSENT QUI SE FAIT DANS NOUS PAR JÉSUS-CHRIST QUI VIENT Y NAITRE ET Y DEMEURER.

Voici l'heure de quitter notre sommeil, car notre salut est plus proche que nous n'avions pensé. Voilà comme l'Église nous rappelle le renouvellement qui fut fait dans le monde, par la venue de notre Sauveur, afin de nous porter à l'imiter par le renouvellement présent de nos âmes. Voilà comme elle nous y excite fortement aujourd'hui par cette épître de saint Paul, qu'à cette intention elle nous fait lire publiquement à la Messe, et par laquelle elle nous donne trois avis importants que nous devons bien considérer. Le premier est qu'une des plus grandes infirmités de notre nature corrompue, c'est qu'elle est insensible à ses infirmités, qu'elle est endormie dans ses maux, qu'elle est assoupie dans ses mauvaises passions, de sorte qu'elle ne croit pas être malade, ou si elle le croit, elle se flatte tellement dans sa maladie, qu'elle ne veut point souffrir que les autres l'en guérissent. Elle s'excuse par une infinité de prétextes, quand on la presse d'y remédier, afin de pouvoir dormir dans son mal plus à son aise, sans qu'on l'éveille et qu'on l'importune[1]. Ce sont là les armes des ténèbres[2], les armes dont on se veut défendre pendant ce sommeil mauvais. Cela n'est-il pas vrai?... Car, qu'on dise à un mondain qu'il aille se confesser, toute la resolution qu'on en peut tirer pour réponse, c'est qu'il ira à Pâques ou à

[1] Usquequo piger dormies ? quando consurges e sommo tuo? *Prov.* VI.

[2] Arma tenebrarum. *Rom.* XIII.

Noël : mais pressez-le davantage, remontrez-lui qu'il faut le faire le plus tôt possible, puisqu'il pourrait arriver auparavant quelque accident qui mettrait son salut en danger, il vous répliquera qu'il n'a pas le loisir pour maintenant, qu'il a des affaires plus pressées, et qu'il sera assez temps d'y penser une autre fois. Mais parlez un peu à vous-même, dites à votre conscience qu'elle doit se dégager de telles et telles affections qui sont trop déréglées[1], qu'elle se doit corriger de telles et telles actions qui sont trop libres, qu'elle se doit contraindre dans telles et telles inclinations, qui ne sont pas assez raisonnables. Elle s'excusera sur la coutume, elle alléguera sa faiblesse, elle prétextera la difficulté; enfin, si vous n'y prenez garde, elle s'entretiendra dans son mal, et elle s'y assoupira tellement, que vous aurez bien de la peine à la tirer de ce dangereux sommeil. C'est le premier avis que nous donne l'Apôtre, quand il appelle ce mal perfide, un sommeil.

En second lieu, il nous avertit de ne plus nous y laisser aller, quand il nous crie si haut[2] de nous réveiller, qu'il en est temps, que l'heure en est venue. Oui, ce saint temps de l'Avent est le vrai temps de sortir de l'assoupissement où nos vices et nos passions nous tiennent engourdis, c'est le temps de se renouveler, comme quand Notre-Seigneur vint au monde la première fois pour le réformer. C'est pour cela qu'on nous représente pendant ces jours son avénement en ce monde, comme pour nous dire: le voilà qui vient encore, comme quand il vint autrefois, pour vous communiquer les grâces qu'il apporta au monde; si vous les voulez recevoir, *voici l'heure*, voici le temps. Ne les voulez-vous pas recevoir?... Si vous ne vous y

[1] Hæc dicit Dominus : State super vias et videte, interrogate de semitis antiquis, quæ sit via bona, et ambulate in ea, et invenietis refrigerium animabus vestris. Et dixerunt : Non ambulabimus. *Jer.* VI, 16.

[2] Evigilate justi, et nolite peccare : ignorantiam enim Dei quidam habent I *Cor.* XV.

Jesus Christus heri et hodie, ipse et in secula. *Hebr.* XIII.

Confirmate corda vestra, quoniam adventus Domini appropinquavit. S. *Luc.* X.

Adjuvantes exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis, ait enim, tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te. II *Cor.* VI.

disposez, vous vous mettez en danger de les perdre. Les grâces ont leur temps ; voici le temps pour la grâce du renouvellement, prenez-le donc. Que dites-vous à cela ? Ne savez-vous pas qu'il y a une certaine grâce qui est toute propre pour se renouveler?... Ne savez-vous point qu'elle ne se donne pas toujours si certainement dans un temps que dans un autre ? Doutez-vous que ce ne soit aujourd'hui que cette grâce se présente, puisque l'Église vous en avertit ?... Que reste-t-il donc, sinon de vous résoudre à y coopérer efficacement. Si saint Paul vous apparaissait maintenant, et qu'il descendît du ciel, pour faire entendre ces mots à vos oreilles : *Voici le jour, voici l'heure de votre réveil ;* tout engourdi et tout assoupi que vous puissiez être, vous vous réveilleriez, et vous vous lèveriez à sa parole. Mais ne savez-vous pas que ce devoir est aussi pressant, maintenant que l'Église vous le rappelle ? Ne savez-vous pas que vous devez croire à l'Église, comme vous croyez à cet apôtre, puisque c'est lui qui nous a dit qu'elle était la colonne de la vérité [1], c'est-à-dire que c'était sur son autorité que les vérités devaient être appuyées pour être certaines. Levez-vous, croyez que c'est maintenant qu'il faut vous renouveler?... C'est le second avis qu'il vous donne.

Le troisième est, que pour vous bien renouveler il faut vous résoudre à vous dépouiller entièrement du vieil homme, pour vous revêtir de Jésus-Christ, et pour vous en remplir [2]. Qu'on ne parle plus de ces excès de boire et de manger, qu'on ne pense plus à vivre selon ses mauvaises passions, et selon les inclinations dépravées de la nature, non plus qu'à se conformer aux dangereuses coutumes du monde. Qu'on ne pense plus qu'à être animé de Jésus-Christ au dedans et revêtu de lui au dehors. Ne le voulez-vous pas ?...

O mon Sauveur, est-il donc vrai que vous vouliez me remplir de vous-même? Serait-il bien possible que moi je ne le voulusse

[1] Ecclesia Dei vivi columna, et firmamentum veritatis I *Tim.* III.

[2] Sicut in die honeste ambulemus, non in commessationibus et ebrietatibus, etc. Sed induimini Dominum Jesum Christum, et carnis curam ne feceritis in desideriis. *Rom.* XIII.

pas ?... Oui, c'est ainsi que ma malice résiste à cette infinie bonté : il ne désire rien plus que de m'enrichir de ses biens, et de m'animer de sa vie ; et moi je ne fuis rien avec tant d'horreur, comme si j'avais peur qu'en me donnant à lui je perdisse mon temps et ma peine. Quel sujet de confusion ? mais aussi quelle étroite obligation de m'amender ?...

TROISIÈME POINT.

LE RENOUVELLEMENT FUTUR QUI SE DOIT FAIRE PAR JÉSUS-CHRIST, QUAND IL VIENDRA DANS LE MONDE AU DERNIER JUGEMENT.

On ne verra dans le ciel, au dernier avénement de Jésus-Christ, que des signes et des prodiges, et sur la terre que des misères et des violences : Les hommes sécheront de crainte, et le soleil même en pâlira[1]. C'est l'Évangile de ce jour qui parle ainsi, pour nous avertir du renouvellement futur, qui se doit faire par Jésus-Christ à la fin des siècles, afin que cette considération, se joignant à celle du renouvellement passé qui s'est fait à son premier avénement, nous excite plus puissamment au renouvellement présent de notre âme, qui nous est recommandé pendant ces jours.

Dieu nous avait déjà avertis de ce dernier renouvellement du monde, par la bouche d'un prophète, avant de nous l'annoncer par la bouche de son Fils. Je créerai, nous dit-il[2], un ciel tout nouveau et une terre toute nouvelle ; en un mot, je renouvellerai de telle sorte toutes les créatures, qu'on ne les reconnaîtra plus pour ce qu'elles étaient[3]. Méditez donc un peu ce dernier changement de la nature. Considérez comme depuis les astres les plus éminents du ciel, jusques aux moindres atomes

[1] Erunt signa in sole et luna, etc. *S. Luc.*, cap. XXI.

[2] Ecce enim creo cœlos novos, et terram novam, et non erunt in memoria priora. *Isai.* LXV.

[3] Contemplare cœlum, animadverte permutatum fore habitum totius creaturæ; nihil enim hujusmodi ut nunc est manebit, sed multo pulchrius erit et præclarius, *etc.* D. Chrys. ep. V *ad Theodor.*

de la terre, il n'y aura rien qui ne se sente de ce renouvellement général : toutes les créatures qui ont quelque chose de corruptible deviendront entièrement incorruptibles : tout le monde reprendra un nouvel état qu'il ne quittera plus jamais : les éléments seront purifiés, les hommes vivants mourront pour ressusciter, et ils ressusciteront avec les autres morts pour ne plus mourir, et pour mener une autre sorte de vie que celle qu'ils avaient avant de mourir[1]. Mais remarquez sur ce renouvellement futur trois choses importantes pour le renouvellement présent de votre âme. La première, que Jésus venant aujourd'hui dans nos âmes, ne désire pas faire un moindre changement dans nos mœurs par sa bonté, que celui par lequel sa toute-puissance renouvellera le monde à la fin des siècles. Car il est dit que nous devons être maintenant de nouveaux hommes[2], comme il est dit que le monde doit être un jour monde nouveau. Et bien ne le voulez-vous pas ? Ne voulez-vous pas recevoir cette nouvelle vie ?... Mais comment la recevrez-vous, si vous ne quittez la vieille ?... Car, comme dit Notre-Seigneur[3], on ne coud jamais du drap neuf avec des vieux lambeaux tout usés, et on ne met jamais du vin nouveau dans de vieilles outres. C'est saint Pierre qui a eu le premier cette pensée, et qui en a tiré cette conclusion ; c'est lui qui nous a dit assez expressément, que puisque nous attendons ce dernier avènement de Notre-Seigneur qui doit réformer tout le monde, nous ne devons plus vivre que comme des personnes qui montrent, par le changement qu'aura fait la grâce dans nos mœurs, le changement que fera sa puissance dans toutes les

[1] Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem. I *Cor.* 5 xv, 3.

Vidi cœlum novum, et terram novam; primum enim cœlum et prima terra abiit, et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. *Apoc.* xxi.

[2] Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est. *Ephes.* iv.

Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova. II *Cor.* v.

[3] Nemo commissuram a novo vestimento immittit in vestimentum vetus, alioquin et novum rumpit, et veteri non convenit commissura a novo. Et nemo mittit vinum novum in utres veteres, etc. *S. Luc.* v.

créatures à la fin des siècles[1]. Mais il faut aussi que cette réforme présente de nos mœurs ne soit pas moins entière et moins générale que la réforme future du siècle : il faut que nous nous réformions à l'intérieur, aussi bien qu'a l'extérieur, dans nos paroles, dans nos actions, dans nos coutumes, aussi bien que dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos inclinations et dans nos humeurs, comme le monde doit être renouvelé depuis le haut du ciel jusqu'au plus bas de la terre, et que le soleil et les astres doivent se ressentir de ce changement, aussi bien que les créatures les plus basses et les plus corruptibles[2]. Quoi donc seriez-vous plus dur que les plus insensibles créatures?... Est-ce à vous que s'adresse ce reproche de l'Ecclésiastique? Comment, dit-il[3], Dieu apparaissant, le ciel et la terre se remueront à la moindre de ses paroles, il arrêtera le soleil, et ecroulera les montagnes au moindre de ses regards, et cependant il n'aura pas la puissance de mouvoir et de toucher le cœur de l'homme? O mon cœur, que tu es endurci, si la parole qui remue le monde entier ne peut t'émouvoir?...

En second lieu remarquez que les choses demeureront en leur substance telles qu'elles sont maintenant, tandis que ce changement se fera dans leurs accidents[4]; ce sera le même soleil, les mêmes étoiles, les mêmes astres, la même terre, les mêmes corps, les mêmes hommes, mais ils seront dans un autre état, et ils auront d'autres opérations; le soleil sera toujours lumineux, mais il ne sera plus errant : les planètes seront fixes aussi

[1] Cum igitur hæc omnia dissolvenda sint, quales oportet nos esse in sanctis conversationibus ac pietatibus, expectantes et properantes in adventum diei Domini, per quem cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent, novos vero cœlos, et novam terram secundum promissa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat. II *Pet.* III.

[2] Sicut cœli novi et terra nova, quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus; sic stabit semen vestrum et nomen vestrum. *Isai.* LXVI.

[3] Ecce cœlum, et cœli cœlorum, abyssus et universa terra, et quæ in eis sunt, in conspectu illius commovebuntur, et in omnibus his insensatum est cor. *Eccle.* cap. XVI.

[4] Ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis. *Rom.* VIII.

Ipsa substantia elementorum eas qualitates habebit, quæ corporibus immortalibus mirabili mutatione conveniant. D. Aug. X *Civit.* XVI.

bien que les étoiles, le ciel sera aussi immobile que la terre, et la terre sera aussi incorruptible que le ciel, n'étant plus sujette aux changements des saisons : enfin nos corps ressusciteront aussi immortels que nos esprits [1]. De même, quand nous nous serons renouvelés en esprit, par la grâce qui nous est présentée en ce temps, nous serons toujours nous-mêmes ; mais nous agirons d'une autre façon, et pour une autre fin que nous n'agissions auparavant ; nous agirons plus noblement, plus saintement et plus divinement, nous agirons avec Jésus et pour Jésus. O la noble façon d'agir ! l'heureux changement d'état !... O mon âme, que tu seras heureuse, si tu reçois aujourd'hui cette grâce qui t'est présentée pour te renouveler !...

Enfin apprenez que vous ne devez pas plus vouloir maintenant résister à la bonté de Jésus-Christ, qui veut vous réformer intérieurement par sa venue spirituelle, que vous ne pourriez vous opposer à sa toute-puissance, quand il descendra du ciel avec toute sa majesté, pour réformer tout le monde au jour du jugement, et pour vous renouveler avec lui. S'il ne vous force pas maintenant à ce renouvellement, comme il vous y forcera à la fin des temps, ce n'est pas qu'il le désire moins ; mais il veut que vous fassiez aujourd'hui, librement et avec mérite, ce que vous ferez alors sans mérite et par force. Et de fait, il vous montre assez qu'il veut que votre âme quitte, dès aujourd'hui, les mauvaises habitudes qui la tiennent ensevelie, comme il veut que ce corps quitte un jour le tombeau où il sera enterré. Quoi donc, faut-il parce qu'il vous est si bon, et qu'il vous laisse la liberté de faire volontiers et avec mérite ce qu'il pouvait vous contraindre de faire par force et sans mérite, vous soyez assez mauvais pour abuser d'une faveur, qui ne vous est donnée qu'afin de vous en servir librement, pour vous avancer davantage dans son amour et dans ses bonnes grâces ? Ne savez-vous pas qu'il n'est mort et qu'il n'est ressuscité qu'afin d'être le Seigneur des vivants et des morts [2] ? Et ne serait-ce pas une chose bien injuste

[1] Surgit corpus spirituale. I *Cor.* xv.

[2] In hoc enim mortuus est et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur. *Rom.* xiv, 9.

que les vivants refusassent de lui obéir, quand les morts eux-mêmes ne manqueront point à ce devoir? Que si la considération et l'amour d'un Dieu si bon n'est pas capable de toucher votre cœur, au moins laissez-vous toucher par votre intérêt, et pensez un peu à la récompense qui vous est promise?...

Levez votre tête, âmes prédestinées, nous dit notre Jésus [1], *voici votre rédemption qui approche.* Ah! quelle joie pour les saints! mais quelle tristesse pour les réprouvés! quelle diversité de visages et de sentiments entre les bons et les mauvais, qui ressusciteront également en ce temps-là! Qui ne voudrait être des bons?... Qui ne craindrait de se trouver parmi les misérables, qui ne ressusciteront que pour leur plus grande condamnation [2]?....

Mon âme, veux-tu en vérité ce bonheur? crains-tu avec raison ce malheur? voici l'heure où tu dois le montrer. Voilà ce bonheur et ce malheur, qui te sont présentés aujourd'hui; si tu reçois la grâce d'un parfait renouvellement, te voilà bienheureuse; si tu la refuses, c'est assez pour te mettre en danger d'un malheur éternel. Serait-il possible que ni l'amour, ni l'espérance, ni la crainte ne pussent te toucher?... Si tu sens quelque émotion, qu'on en voie aujourd'hui des signes, comme le soleil et la lune en montreront au jour du renouvellement du monde! Mais pour faire paraître ces signes, regarde en quoi plus particulièrement le vieil homme est corrompu. Est-ce en l'honneur, est-ce dans le plaisir, est-ce dans les commodités de la vie? C'est là qu'il faut appliquer cette grâce de renouvellement, qui t'est présentée aujourd'hui... Mon Jésus, c'est à votre bonté à faire en moi ce miracle, et à changer ce cœur engourdi par de vieilles habitudes: n'importe que ce soit par votre crainte ou par votre amour, pourvu qu'il soit renouvelé, qu'il ne vive que par vous et pour vous. Si je peux seulement com-

[2] Respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra. *S. Luc.* XXI.

Nunc enim propior est nostra salus. *Rom.* cap. XIII, 11.

[3] Evigilabunt alii in vitam æternam et alii in opprobrium ut videant semper. *Dan.* XII.

mencer par la crainte, je continuerai, si vous le voulez, par l'espérance, et vous me ferez la grâce d'achever par l'amour.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le renouvellement passé fait par Notre-Seigneur.

Le monde était dans un état très-pitoyable, avant que le Fils de Dieu s'incarnât. Il n'y avait de vraie religion qu'en la Judée, et encore ce n'était presque qu'extérieur, que superstition, que corruption de mœurs, que libertinage et que péché. O Dieu, que vous étiez offensé! ô Dieu que je vous ai d'obligation de ce que vous ne m'avez pas fait naître en ce malheureux siècle! C'est, mon âme, ce qui excita Notre-Seigneur à venir au monde, pour le renouveler et le réformer, c'est-à-dire pour ôter ses vieilles coutumes et ses anciens abus, afin de conformer les hommes aux volontés de son Père. C'est là son Évangile, c'est sa religion, c'est la réforme qu'il a instituée, c'est la vie des chrétiens qu'il a ordonnée. Mais est-ce la nôtre?... Avons-nous jamais bien compris cette vérité, qu'il ne faut point se conformer au monde dans notre vie?... Le premier mal du monde, c'est qu'on n'en connaît pas assez le mal.

DEUXIÈME POINT.

Le renouvellement présent qui doit se faire par Jésus-Christ dans nos âmes.

Voici l'heure du réveil, levez-vous donc, et mettez bas ces armes de ténèbres avec lesquelles vous pensiez vous défendre dans votre sommeil, revêtez-vous de Jésus-Christ, en vous dépouillant de vous-même. C'est l'Apôtre qui nous parle ainsi, c'est l'Église qui parle par sa bouche, et qui nous donne trois avis par ces paroles : Le premier, que vivre selon les inclinations de la nature et selon la manière d'agir du monde, c'est laisser assoupir son esprit par les sens, c'est dormir du plus dangereux sommeil qui puisse nous surprendre ; les raisons que nous alléguons pour vivre ainsi sont des armes de ténèbres, par lesquelles nous nous défendons dans ce mauvais sommeil, contre ceux qui veulent nous éveiller.

Le second, qu'il se faut pourtant réveiller maintenant qu'il en est temps, et mettre bas ces armes de paresse, puisque Notre-Seigneur vient lui-même en personne pour nous tirer de ce mauvais état par ses inspirations, et que même il nous tend la main par sa grâce. Le troisième, que pour sortir de cet assoupissement, de telle sorte qu'on ne s'y laisse plus endormir, il faut nous dépouiller de notre amour-propre, qui est notre habit de nuit, pour nous revêtir de Jésus, qui est notre vêtement de jour. O quel échange! ô qui craindrait de se donner pour avoir Jésus! ... Jamais nous ne serons mieux à nous, que quand nous serons à Jésus.

TROISIÈME POINT.

Le renouvellement futur qui se fera au jugement par Notre-Sauveur.

Comme l'épître de ce jour nous réveille fortement pour nous renouveler efficacement, ainsi l'évangile du jugement et du renouvellement futur de tout le monde, qui se fera au second avénement de Notre-Seigneur, nous y excite en trois façons. Premièrement il nous représente Jésus comme devant venir à la fin des siècles changer et renouveler entièrement tout cet univers, par la présence de sa majesté et par l'effet de sa toute-puissance, afin de nous apprendre qu'il ne désire pas, en ces jours, faire un moindre changement par sa grâce dans ce petit monde, qui est l'homme. Secondement il nous avertit que les choses demeureront en leur propre substance, telles qu'elles sont maintenant, tandis qu'elles changeront dans leurs accidents, afin que vous sachiez que vous aussi, demeurant ce que vous êtes dans votre condition, vous n'avez qu'à changer de manières d'agir, et d'intentions, en prenant d'autres plus conformes aux vérités éternelles, que celles que vous avez eues jusqu'à cette heure. Enfin il veut vous enseigner que, comme ce changement des créatures se fera par le commandement et par respect pour le juge qui paraîtra, ainsi vous maintenant vous le reconnaissiez pour ce qu'il est, et que sa bonté vous excite à faire aujourd'hui, de bon cœur, ce que sa puissance vous obligera quelque jour à faire nécessairement. Hé quoi! mon âme, voudrais-tu attendre qu'on te fît faire par force ce que tu dois faire par devoir?... O mon Jésus, contraignez-la, je le veux bien; mais que ce soit par la force de votre sainte crainte ou de votre divin amour, afin qu'elle soit amoureusement contrainte de vous aimer de bon cœur, et de se donner à vous très-librement et très-entièrement.

PREMIÈRE SEMAINE DE L'AVENT.

Le sujet des méditations de cette semaine sera la considération des personnes qui interviennent dans le mystère de l'Incarnation.

LUNDI.

DU PÈRE ÉTERNEL QUI NOUS DONNE SON FILS.

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous les hommes qui croiraient en lui, ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle[1].

Le Sujet regarde la première Personne de la très-adorable Trinité, c'est-à-dire le Père éternel qui nous donne son Fils.

La Fin est de reconnaître l'extrême obligation que nous lui avons pour un si grand bienfait.

La Forme est en ces trois points :

1° Il est vrai que le Père éternel nous a donné son Fils;

2° Un tel don est une éclatante marque de son amour à notre égard;

3° Cet amour et ce bienfait nous obligent à de grandes actions de grâce.

[1] Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret, ut omnis qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æternam. *S. Joan.* III.

PREMIER POINT.

Il est vrai que le Père nous a donné son Fils.

Après avoir humblement envisagé les trois Personnes de la très-sainte Trinité, et vous être fortifié dans la croyance de ce mystère par un acte de foi, arrêtez-vous particulièrement à la première Personne qui est le Père Éternel [1]. Adorez profondément cette divine Personne, qui engendre son Fils de toute éternité, et qui produit le Saint-Esprit avec lui en unité de principe; et considérez qu'ayant créé pour sa gloire deux natures raisonnables: la nature angélique et la nature humaine, toutes deux tombèrent dans le péché, et par suite dans sa disgrâce. Souvenez-vous que, par un terrible jugement, Dieu abandonne l'ange, et le punit sur le champ d'une peine éternelle [2], tandis qu'il épargne l'homme par un excès de bonté, et lui donne un moyen de se sauver si admirable et si divin, que ce pauvre criminel n'eût jamais osé l'espérer, ni même y penser. Car ce bon Père qui aimait son Fils d'un amour infini, se laisse tellement transporter par l'amour d'une créature, et d'une créature rebelle, qu'il lui abandonne ce Fils unique pour être son libérateur et son Sauveur: c'est dans le mystère de l'incarnation qu'il nous fait ce don, avec tant de libéralité, qu'il ne reste rien à nous donner; sa personne, sa vie, ses mérites, ses souffrances, sa mort, sa gloire, tout est à nous; il n'y a aucun homme sur la terre qui ne puisse dire avec l'Apôtre: Jésus-Christ est à moi, c'est pour moi qu'il s'est livré à la mort, tous ses mérites et tous ses trésors m'appartiennent [3]. O don! ô amour! ô bonté! ô mon Dieu! Et qui êtes-vous? qui suis-je?.... Vous donnez votre Fils pour racheter un esclave!.... Qui eût jamais pensé, qu'après avoir

[1] Confiteor tibi Pater Domine cœli et terræ. *S. Matt.* II.

[2] Deus Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari. II *S. Pet.* II.

[3] Qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. *Gal.* II.

puni les anges avec tant de rigueur, vous eussiez pardonné aux hommes avec une si excellente bonté? O justice! ô bonté! quel partage faites-vous ensemble? Père Éternel, qui ne craindrait une telle justice, et qui n'aimerait une telle bonté?.... Mais plutôt, qui n'aimerait votre justice qui châtie avec tant d'équité? et qui ne craindrait votre bonté que nous offensons avec tant de malice?.... J'en suis tout confus, ô mon Dieu, et dès ce moment je veux désavouer mes crimes en votre présence, et employer toutes les forces de l'amour dont je vous dois aimer, afin d'en concevoir un tel repentir que je n'y retombe plus.

DEUXIÈME POINT.

UN TEL DON EST UNE MARQUE ÉCLATANTE DE L'AMOUR DE DIEU A NOTRE ÉGARD.

Le don admirable que Dieu nous a fait de son Fils est la preuve la plus sensible qu'il pût nous donner de son amour; car le don est la preuve de l'amour et surtout la preuve d'un très-grand amour, quand il est accompagné de ces quatre circonstances : Premièrement, s'il est proportionné à la grandeur de la personne qui le donne; secondement, s'il lui est cher et précieux; troisièmement, s'il est avantageux à celui qui le reçoit; et enfin, s'il est libre, désintéressé, sans obligation, sans contrainte, et sans espoir de récompense. Ce sont justement les conditions qui se trouvent dans ce grand présent que Dieu a fait aux hommes[1]. Car pour la première, le don est proportionné à la grandeur du donateur, puisque c'est le Fils de Dieu. La seconde s'y trouve aussi, puisque c'est le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances[2]. Et le troisième n'y manque pas, puisque c'est notre Sauveur duquel nous viennent tous les biens spirituels et éternels. Finalement la quatrième cir-

[1] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater. I S. *Joan.* III, 1.

[2] In hoc apparuit charitas Dei in nobis, quoniam Filium suum unigenitum misit Deus, ut vivamus per eum. Id. IV, 9.

constance s'y rencontre avec les autres, puisqu'il n'y avait rien qui obligeât Dieu à nous faire ce don, que sa pure bonté ; tandis que les péchés passés des hommes, et ceux qui devaient encore être commis, le pouvaient légitimement empêcher de nous accorder ce bienfait. En sorte que, moins nous méritions cette faveur, plus elle est gratuite, désintéressée, et plus aussi elle est un signe assuré de l'amour que Dieu nous porte.

O amour, capable de ravir d'admiration le Fils de Dieu même quand il en parle !... O magnifique et libéral bienfaiteur, comment pourrai-je répondre à votre amour ?... Que puis-je vous offrir en reconnaissance, sinon votre Fils même, qui est maintenant à moi par la donation que vous m'en avez faite, puisqu'il m'est donné pour vous le présenter, et qu'en l'offrant à votre divine majesté, loin de le perdre, je mérite au contraire de le posséder plus parfaitement ? Je vous offre donc son cœur et sa vie ; et en considération de ce présent que je vous fais, je vous demande la grâce de vous aimer désormais de l'amour de son cœur, et de vivre pour votre gloire de son esprit, de sa vie et de sa grâce.

TROISIÈME POINT.

CET AMOUR ET CE BIENFAIT NOUS OBLIGENT A UNE GRANDE RECONNAISSANCE.

Cependant il faut donner à Dieu quelque chose du nôtre ; et quoi qu'il nous en puisse coûter, il faut voir aujourd'hui s'il est en notre puissance de lui faire quelque présent qui corresponde à la grandeur de ce don. Cherchez donc dans les mouvements de votre âme ce que vous aimez plus tendrement, ce que vous avez plus à cœur, ce que vous chérissez le plus : car c'est justement ce qu'il lui faut présenter, puisque vous ne lui pouvez rien offrir qui témoigne mieux votre reconnaissance. Prenez donc cet Isaac [1], et ne l'épargnez pas ; ne laissez pas attendrir votre cœur, il faut accomplir ce sacrifice ; et pour n'y pas man-

[1] Tolle quem diligis, Isaac. *Gen.* XXII.

quer, considérez l'obligation que vous avez de ne lui rien refuser. Afin de mieux la connaître, représentez-vous la distance infinie qu'il y a entre la grandeur de Dieu et votre bassesse, entre l'excellence du don qu'il vous a fait, et la petitesse de celui que vous lui pouvez rendre [1]. C'est la source de toutes les grâces qui vous a été donnée ; c'est le principe de tous les biens du monde ; c'est de lui que viennent toutes les lumières qui éclairent votre esprit, toutes les bonnes pensées et les saints désirs que vous avez ; c'est lui qui vous fournit les moyens de bien vivre ; c'est sur lui que sont fondées toutes vos espérances, et l'attente de votre gloire ; enfin ce don est infiniment plus grand que tout le paradis, puisque c'est Dieu même qui est infiniment plus considérable lui seul, que tout le reste sans lui... Eh bien, pour répondre à un bienfait si grand, pouvez-vous faire quelque chose de trop [2] ?... Et pourtant il n'est question que d'une légère complaisance, d'un amour trop excessif qui vous attache à quelque créature, d'une aversion que vous avez pour une autre, d'un peu de soin et de peine que vous auriez à laisser ou à entreprendre quelque action. Y a-t-il de quoi se faire tant prier ?... Ne seriez-vous pas obligé à ces mêmes devoirs, quand ce don du Fils de Dieu ne vous aurait pas été fait, puisque ces devoirs sont si justes et si raisonnables, que la raison seule vous y obligerait. Et après avoir reçu ce don de Jésus, vous douteriez encore si vous devez de la reconnaissance pour un tel présent ?... Ah ! n'en doutez plus, et ne sortez pas de ce lieu où vous êtes, que vous ne disiez de cœur et de bouche : Mon Dieu, je suis si convaincu de l'obligation que j'ai de me donner à vous, que si vous voyez que j'ai quelque affection ou quelque désir naturel, qui ne soit pas conforme aux vôtres, je vous prie de l'étouffer, et d'en empêcher l'effet : n'accordez jamais rien à mon humeur ; vous savez où me portent les désirs corrompus de la nature, et les occasions dangereuses dans lesquelles j'ai

[1] Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ? *Rom.* VIII.

[2] Quid illi ad hæc poterimus dignum dare ? *Tob.* XII.

coutume de tomber : détournez-les par votre grâce, et mettez mon cœur dans un état tel, que je ne puisse vouloir que ce qui vous plaira davantage.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

LE PÈRE NOUS DONNE SON FILS.

C'est le Père éternel qui aime tant les hommes, qu'il leur donne son Fils unique. C'est celui qui par sa justice a condamné les Anges qui s'étaient révoltés contre lui : il pardonne aux hommes une semblable rebellion, avec une si grande bonté, qu'il leur envoie son Fils pour être leur médiateur et leur satisfaction. O justice ! ô bonté ! quoi, après cela je n'aurais pas du regret d'avoir offensé mon Dieu !... Hé quoi, je prendrais encore la hardiesse de l'offenser !... Mon âme, peut-être que tu ne connaissais pas si bien Dieu par le passé ; maintenant que tu connais une telle bonté, il n'y a plus d'excuse pour toi.

DEUXIÈME POINT.

CE DON EST UNE VÉRITABLE MARQUE D'AMOUR.

Ce don que Dieu nous fait est la plus grande marque qu'il nous pouvait donner de son amour, car il a toutes les qualités qui sont requises dans un don, pour qu'il soit la marque d'un grand amour. Premièrement, il est proportionné à celui qui le donne ; car c'est le Fils de Dieu qui est Dieu comme son Père. Secondement, le donateur fait grande estime du don, car c'est son Fils bien-aimé que le Père nous donne. En troisième lieu, le don nous est salutaire et profitable, car c'est notre Sauveur. Et enfin, on ne peut pas douter qu'il ne soit donné avec un grand amour, puisqu'il n'y a que l'amour qu'il nous porte qui l'ait pu obliger à nous le donner, et qu'il n'y a que sa volonté qui l'oblige à nous aimer. O que lui rendrez-vous pour récompense !.... Mais que lui pouvez-vous rendre, sinon cette même Personne que vous avez reçue de lui ? Ne craignez point, vous ne vous en dépossèderez pas pour cela ;

car le don de ce Fils est un si grand bien, qu'il ne vous demeurera jamais plus assurément, qu'après que vous l'aurez redonné à son Père par cet acte de reconnaissance. Plus vous l'offrirez avec ferveur, plus il vous en reviendra de grâces.

TROISIÈME POINT.

CE DON ET CET AMOUR NOUS OBLIGENT A LA RECONNAISSANCE.

Ajoutez à ce présent quelque chose du vôtre, pour mieux témoigner votre reconnaissance : voyez ce que vous avez de plus cher, et ce que Dieu désire le plus de vous ; car c'est justement ce que vous devez lui donner, pour lui faire un présent qui lui puisse témoigner votre amour. Seriez-vous si ingrat que de lui refuser ce peu qu'il vous demande?... Non, mon Dieu, je n'ai rien que je ne voulusse vous donner, mais je suis pourtant en peine de ce que je puis vous donner ; car tous mes biens sont à vous, et vous n'en avez que faire ; mes maux sont à moi, mais je n'oserais vous les présenter.... Mon Fils, si tu savais bien me présenter tes maux, ils ne seraient plus maux, et c'est ce que je demande le plus qu'on me présente, afin qu'on en soit délivré.

MARDI.

DU FILS DE DIEU QUI SE DONNE POUR NOUS.

Il a été offert en sacrifice, parce qu'il l'a voulu[1].

Le Sujet regarde le Fils de Dieu, la seconde personne de la très-sainte Trinité, qui, par un excès de charité, consent aux abaissements de son Incarnation, et s'offre pour être la victime qui doit être immolée pour l'expiation de nos péchés.

La Fin est d'apprendre d'un exemple si remarquable à faire de bon cœur le bien que nous faisons pour l'amour de Dieu, comme le Fils de Dieu s'est porté avec une charité très-ardente à procurer notre salut.

La Forme est en ces trois points :

1° L'acceptation que Notre-Seigneur a faite des peines qui devaient accompagner son Incarnation, malgré toutes les considérations qui pouvaient s'opposer à ses desseins.

2° Le mérite de cette acceptation, et l'obligation que nous lui en avons.

3° L'exemple que nous en devons prendre pour l'imiter.

PREMIER POINT.

L'ACCEPTATION QUE NOTRE-SEIGNEUR A FAITE DES PEINES QUI DEVAIENT ACCOMPAGNER SON INCARNATION, MALGRÉ TOUTES LES CONSIDÉRATIONS QUI DEVAIENT S'OPPOSER A SES DESSEINS.

Après avoir adoré avec un profond respect la personne du Fils qui se doit incarner, vous considérerez attentivement comment ce Verbe divin, possédant un même entendement avec son Père, entre dans les mêmes desseins et dans la même pensée de

[1] Oblatus est quia ipse voluit. *Isa.* LIII.

sauver les hommes, et prévoit distinctement, par les mêmes connaissances, tout ce qu'il est question de faire pour l'accomplissement de son dessein, et tout ce qui en doit résulter. Dans cette vue, mille prévisions et mille oppositions se présentent à lui, qui toutes étaient capables de le détourner ; mais trois principalement entre les autres. La première, de la part de son Père, que le crime des déicides, qui le mettraient à mort, devait plus grièvement offenser qu'il ne l'avait jamais été. La seconde regarde sa personne, qui devait souffrir des outrages et des indignités inconcevables [1]. La troisième concerne les hommes, pour lesquels il se devait exposer à tant de tourments ; car il n'ignorait pas que les uns demeureraient obstinés dans leurs ténèbres, et fermeraient les oreilles aux vérités de la foi ; que les autres, quoique fidèles, ne se corrigeraient pas pour cela de leurs vices ; que d'autres tourneraient le remède en poison, et en deviendraient plus méchants et plus injurieux à son égard ; et que parmi tant de personnes qui abuseraient de sa mort, il s'en trouverait fort peu qui en voulussent profiter. Alors il me considérait aussi bien que les autres... Mais hélas ! en quel état et en quelle disposition d'esprit !... Il voyait mes langueurs, il voyait mes lâchetés honteuses, il voyait mes froideurs capables de mettre obstacle à son dessein ; cependant il ne s'arrête pas à toutes ces considérations, il ne regarde que les desseins de son Père, et il se porte à entreprendre les choses nécessaires à mon salut avec tant d'ardeur, que rien n'est capable de refroidir sa charité.

Mon Père, disait-il [2], je suis résolu de sauver les hommes, sans épargner aucune peine pour leur bonheur. Faut-il être neuf mois caché et resserré dans les flancs d'une mère, comme dans une obscure prison ? Je le veux. Faut-il naître dans une crèche entre deux animaux ? Je le veux. Faut-il répandre mon sang dès le huitième jour que je serai au monde ? Faut-il s'en-

[1] Pro eo ut me diligerent, detrahebant mihi : ego autem orabam. Et posuerunt adversum me mala pro bonis, et odium pro dilectione mea. *Psal.* CVIII.

[2] In capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Hebr.* X, 7 et 9.

fuir honteusement devant la rage d'un tyran, et demeurer comme banni dans une terre étrangère et idolâtre ? Je le veux [1]... Étendez cette considération jusqu'à la croix, et voyez si votre cœur parle ainsi à son Dieu, quand Dieu lui déclare ses volontés, soit par des inspirations ou par des effets de sa providence. Ne tient-il pas un langage tout contraire ? Quand Dieu lui témoigne que c'est son désir qu'il reçoive quelque mépris, je n'en veux point, lui répond-il : quand il lui donne occasion de souffrir quelque peine, je n'en veux point, s'écrie-t-il tout aussitôt. N'est-il pas vrai, ô mon âme, que ce sont là tes discours et tes sentiments ordinaires ?... N'en as-tu point de honte ? Eh quoi ! si ton Jésus eût fait ainsi, eût-il pu être ton Sauveur ? Mais penses-tu qu'il te sauve, si tu continues à lui résister de la sorte ?... Il t'assure qu'il veut te sauver, et toi tu lui répliqueras que tu ne le veux pas ? Non, ne t'oppose plus davantage à ton bonheur en t'opposant à ses désirs, et proteste-lui aujourd'hui que tu consens à tout ce qu'il désire de toi pour ton salut, pour ta perfection, et pour sa gloire. Oui, mon Dieu, je le veux ; je le veux, mon bon Jésus, comme vous le voulez.

DEUXIÈME POINT.

LE MÉRITE DE CETTE ACCEPTATION ET L'OBLIGATION QUE NOUS EN AVONS A NOTRE-SEIGNEUR.

Cette franche et bonne volonté de Notre-Seigneur est à considérer dans tout ce qu'il a fait pour nous ; car outre qu'elle en est l'unique principe, c'est encore elle seule qui donne à ses actions toutes leurs excellences et tout leur mérite, et qui met ce qu'il y a de plus obligeant et de plus aimable dans ses bienfaits [2]. Car qu'y a-t-il de plus cher et de plus aimable qu'un bon cœur [3] ?... Et se peut-il trouver un cœur plus franc et meilleur

[1] Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis. *Psal.* XXXIX.

[2] In qua voluntate sanctificati sumus per oblationem corporis Jesu Christi semel. *Hebr.* X.

[3] Si dederit omnem substantiam pro dilectione, quasi nihil despiciet eam. *Cant.* VIII.

que le cœur du Sauveur ? Cœur si grand et si amoureux, qu'après avoir tout fait pour nous, il trouve qu'il n'a presque rien fait ; cœur si passionné, qu'il serait prêt à en faire mille fois davantage, à mourir encore une fois pour moi seul, s'il en était besoin, et même à demeurer sur la croix jusqu'à la fin du monde [1]. Cœur si fortement épris de mon amour, qu'il m'avait continuellement en sa pensée [2]. En effet, toute la dévotion qu'a eue le Fils incarné sur la terre, n'était qu'une offre continuelle à son Père éternel de cette bonne volonté qu'il avait pour moi, afin de lui plaire par là, sachant bien qu'il ne pouvait point avoir de désir, qui lui fût plus agréable et plus conforme au sien. Aussi était-ce le plus doux plaisir de son père de voir un fils si soumis et si complaisant à ses volontés, qui n'avaient en vue que mon bonheur. Que de motifs d'amour ! que de flammes et d'incendies du feu divin, pour embraser mon cœur des plus saintes affections du ciel ! Et pourtant je demeure froid parmi ces flammes, comme si je n'avais point de cœur, ou comme si mon cœur ne savait ce que c'est que d'aimer... Se peut-il bien faire, que je pense à l'amour que cet amant passionné de mon âme me témoigne, et que je ne l'aime point ?... C'est donc faute d'y penser, que j'en ai si peu de reconnaissance. Mais comment se peut-il faire, que je ne pense point à celui qui a son cœur perpétuellement occupé de moi ?... C'est que je m'arrête trop aux créatures, c'est que les créatures m'en détournent et me possèdent trop. C'est ce dont il faut se défier ; supplions donc ce bon Jésus de nous attirer à lui, et puisqu'il lui plaît de nous aimer et d'être aimé de nous, qu'il nous fasse cette grâce, que ce même amour qui porte ses pensées sur nous, porte aussi les nôtres sur lui, et que notre cœur soit aussi ardent pour le sien que le sien est amoureux du nôtre [3].

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ? Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur ? S. *Luc.* XII.

[2] Ecce in manibus meis descripsi te. *Isai.* XLIX.

[3] Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* I.

TROISIÈME POINT.

L'IMITATION QUE NOUS DEVONS PRENDRE D'UN SI BEL EXEMPLE.

Ce n'est rien faire si l'on n'en vient aux effets comme lui, et si l'on ne commence au plus tôt. Partant, sans attendre davantage, prenons la résolution aujourd'hui, et dès cette heure de correspondre à l'amour de notre Sauveur, en imitant sa fidélité et son amour, autant qu'il nous sera possible par sa grâce et par nos efforts. La pratique de cette sainte résolution consiste en trois actes, qui regardent les trois différences du temps, et qui sont les trois effets d'un cœur bon et semblable à celui du Fils de Dieu. Le premier est pour le futur, de s'offrir comme étant prêt à agir et à souffrir tout ce qui pourra servir à sa plus grande gloire, en disant comme lui ; Je le veux, ô mon Dieu, je le veux, j'en suis content, ordonnez, donnez ce qu'il vous plaira, je suis prêt à obéir [1]. Le second regarde le présent ; quand il se trouve quelque occasion de témoigner cette bonne volonté par des effets, l'embrasser amoureusement, faisant cela de bon cœur, et disant en soi-même : Dieu le mérite bien et davantage encore ; c'est pour lui que je travaille, c'est pour lui que j'endure et que je souffre [2]. Et le troisième qui regarde le passé, c'est de croire que quoi qu'on ait fait ou souffert pour le service de Dieu, ce n'est rien ; que nous n'avons fait que notre devoir, et qu'après tout, nous ne sommes que des serviteurs inutiles [3].

Pour rendre ces actes efficaces, voyez en quoi vous les pourrez mettre en pratique dès aujourd'hui, et ce qui presse le plus pour la gloire de Dieu ; reconnaissez néanmoins votre impuissance et votre faiblesse pour en venir à bout, demandez le secours de la grâce, et unissez votre cœur à celui de Jésus, afin qu'il en prenne les qualités, protestant que vous ne voulez plus

[1] Sicut fuerit voluntas in cœlo, sic fiat. I *Machab.* III.

[2] Quievimus dicentes: Domini voluntas fiat. *Act.* XXI.

[3] Servi inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus. *S. Luc.* XVII.

qu'il brûle d'autre flamme que de celle de son amour. O mon Jésus, comment un cœur pourrait-il vivre sans vous aimer, puisqu'il ne saurait vivre sans aimer, et qu'il ne saurait aimer personne qui le mérite comme vous? Je vous proteste aujourd'hui, que si le mien était assez infidèle pour quitter votre amour, pour s'affectionner à quelque créature, je le désavouerais moi-même, je ne voudrais plus avoir aucune communication avec lui, et je prononcerais contre lui l'anathème, que votre Apôtre a fulminé contre tous ceux qui ne vous aimeront point [1]. Oui, je me juge et condamne moi-même, comme indigne de vivre et de participer aux grâces de Jésus, si je n'aime Jésus qui est l'auteur de toutes les grâces, et qui ne nous les donne qu'afin que nous l'aimions.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR ACCEPTE LA MORT AVEC TOUTES SES SOUFFRANCES.

Je suis écrit dans le Livre des Prédestinés tout le premier, comme celui qui devait accomplir toutes vos volontés : c'est ce que je désire, ô mon Dieu, c'est ce que je veux, maintenant que je commence d'être au monde: car, comme vous savez, mon cœur ne respire rien que votre volonté. C'est Notre-Seigneur qui parla ainsi à son Père éternel, dès qu'il fut conçu dans le sein de sa très-sainte Mère. Je sais bien qu'il y a mille obstacles, qui seraient capables de me détourner de cette obéissance ; n'importe pourtant, je veux mourir puisque vous le voulez. Je sens bien que votre honneur même y est intéressé : mais n'importe, c'est assez que je sache que vous le voulez ainsi, afin que je le veuille avec vous. Je sais combien il faudra que je souffre ; mais n'importe, quoi qu'il m'en puisse coûter, je vous obéirai, puisque vous le désirez. Hé bien, mon âme, sont-ce là tes sentiments et tes discours? ou bien plutôt n'est-il pas vrai que tu en as de tout contraires?... Ton Dieu désire-t-il que

[1] Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema. I *Cor.* XVI.

tu endures quelque mal, tu réponds que tu ne le veux pas! Ton Dieu désire-t-il que tu reçoives quelque mépris, tu répliques que tu ne le veux pas! Y a-t-il rien de plus indigne? Rougis-en et repens-toi....

DEUXIÈME POINT.

L'OBLIGATION QUE NOUS LUI EN AVONS.

Jésus durant toute sa vie n'a rien fait que pour le salut des hommes, parce que son Père le désirait ainsi de lui ; et maintenant même qu'il règne dans le ciel, il continue toujours à m'aimer, et ne détourne jamais sa pensée de moi, parce que son Père le désire ainsi. Et moi, qui sais que Dieu ne m'a donné un cœur et un esprit, qu'afin que j'occupe toutes mes pensées et toutes mes affections après son Fils Jésus, j'aurais de la peine à l'aimer, à penser à lui!... O le bien-aimé de mon âme, quand sera-ce que je vous pourrai dire, avec votre Épouse, que je suis tout à vous comme vous êtes tout à moi?... A quelque heure que ce soit, quand ce serait maintenant, ce sera toujours trop tard, il n'y a que la ferveur qui puisse réparer les pertes de la négligence passée.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS L'IMITER.

Mais tous ces discours ne seraient que des paroles, si nous n'en venions aux effets ; et ces effets consistent en ces trois actes, qui regardent trois temps. Le premier pour le futur, c'est de s'offrir pour tout ce qu'il plaira à Dieu de disposer de vous, en disant comme le Fils bien-aimé, je le veux, ô mon Dieu: comme vous le voulez. Le second pour le présent, quand il faut agir ou souffrir, c'est de ne point s'épargner, et de se souvenir que c'est une résolution prise dans l'oraison. Le troisième pour le passé; c'est qu'après avoir tout fait, on croie toujours n'avoir rien fait, eu égard à l'obligation qu'on a de servir et d'aimer un Dieu si bon, et qu'on se tienne toujours pour un serviteur inutile, qui ne fait que ce qu'il doit. Ah mon Dieu, si celui qui fait tout est inutile, que sera-ce de celui qui ne fait rien, ou rien que d'imparfait?... N'y a-t-il pas de danger qu'un tel serviteur soit chassé de la maison, et, comme tout cœur qui n'aime pas Jésus, tenu pour anathème et indigne de participer à des grâces, qui ne lui sont données que pour lui faire aimer un si bon Sauveur? Mon âme, du moins, apprends à craindre si tu ne sais pas aimer.

MERCREDI.

DU SAINT-ESPRIT TOUCHANT LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Nul ne peut prononcer le nom de Notre-Seigneur Jésus sans le secours du Saint-Esprit [1].

Le Sujet regarde la troisième personne de la très-sainte Trinité, qui est le Saint-Esprit, en tant qu'il contribue à l'auguste mystère de l'Incarnation, qu'il nous en a révélé la croyance et inspiré la dévotion.

La Fin est de connaître et de pratiquer ce que la foi nous enseigne de ce mystère, et ce que le Saint-Esprit nous en inspire tous les jours.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment il faut croire ce mystère.

2° La croyance de ces vérités est une grâce du Saint-Esprit, qu'il nous continue et qu'il augmente en nous tous les jours.

3° Nous sommes obligés de reconnaître cette grâce et de nous en servir pour notre perfection.

PREMIER POINT.

COMMENT IL FAUT CROIRE LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

Adorez le Saint-Esprit avec une très-profonde humilité, et avec de très-humbles actions de grâces, d'avoir opéré ce mystère dans le chaste sein de la Vierge [2], et de nous en avoir donné la foi. Après cela, considérez que cette croyance se rapporte à trois points : le premier, qu'en la personne de Jésus il se trouve deux natures, la divine et l'humaine, de sorte qu'il est vrai

[1] Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. I *Cor.* XII.
[2] Spiritus sanctus superveniet in te. *S. Luc.* I.

Dieu et vrai Homme. Le second, que ce Dieu-Homme est notre sauveur, qu'il a pris naissance de la Vierge, qu'il est mort sur une croix, que par sa résurrection il est sorti glorieux du tombeau, qu'il est monté triomphant dans le Ciel, et que tout cela s'est fait pour notre salut et notre perfection. Que de peines ! et quel amour !... Le troisième, que pour avoir part au salut qu'il nous a mérité, et pour arriver à la perfection où il nous appelle, il faut vivre conformément à sa doctrine et à ses exemples [1], se contenter de peu, renoncer aux désirs, aux convoitises, aux inclinations de la nature, aux plaisirs déréglés, aux honneurs des mondains, aux commodités temporelles ; préférer à tous ces biens, qui ont tant d'apparence et tant d'appas, l'humilité, la pauvreté, la chasteté, la dévotion et les autres vertus. Eh bien, croyez-vous tout cela?... Mais surtout, montrez-vous par vos œuvres que vous en avez la croyance ? Par exemple, êtes-vous persuadé que les pauvres sont bienheureux, et que les riches au contraire sont misérables [2] ? La parole de ce Dieu-Homme est expresse ; tenez-vous ce qu'il a dit pour véritable?... Si vous répondez que vous le croyez, répondez encore si vous voudriez bien être malheureux?... Non véritablement vous ne le voulez pas, au contraire vous désirez être riche ; comment cela s'accorde-t-il ? Il faut bien dire ou que vous ne croyez pas, ou que vous ne voulez pas faire ce que néanmoins vous croyez être obligé de faire ; ce qui est démentir sa foi par ses œuvres. Peut-être que vous vous contentez de croire les mystères de la vie de Jésus, les grandeurs de sa personne, et quelques autres points qui ne coûtent rien à croire [3] ; mais pour ce qui touche les mœurs, les inclinations et les affections naturelles qu'il faut mortifier, c'est ce que vous ne pouvez croire, c'est ce que vous ne voulez pas vous persuader, de peur d'être obligé de confor-

[1] Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. I *S. Joan.* II.

[2] *S. Matth.* V.

[3] Et dæmones credunt et contremiscunt : vis autem scire, o homo inanis, quoniam fides sine operibus mortua est ? *S. Jac.* II.

mer votre conduite à cette croyance. C'est là ce qui perd le monde, c'est ce qui étouffe la foi, c'est ce qui résiste au Saint-Esprit : car ses lumières et ses grâces nous portent à croire également tout ce que Jésus a enseigné, sous peine de perdre entièrement la foi et de ne pas croire que Jésus soit Dieu [1] : puisque, s'il est Dieu, il faut le croire en tout ce qu'il a dit contre les sentiments de la nature et les maximes du monde : y a-t-il rien à dire de solide contre cette vérité ?... Reconnaissez donc votre faute, et dites en tremblant : Divin Esprit du Père et du Fils éternel, qui n'êtes descendu dans ce monde, que pour y faire connaître Jésus-Christ comme il le mérite : commencez, s'il vous plaît, aujourd'hui, à m'instruire tout de nouveau, comme si je n'étais encore qu'un catéchumène, parce qu'en vérité la chair et le monde ont tellement obscurci ma foi, que je puis dire que je ne crois pas ce que je devrais croire, puisque je ne conforme pas ma conduite à ma foi.....

DEUXIÈME POINT.

LA CROYANCE DE CES VÉRITÉS EST UNE GRACE DU SAINT-ESPRIT, QU'IL NOUS CONTINUE ET QU'IL AUGMENTE EN NOUS TOUS LES JOURS.

Vous savez bien ce que l'ange dit à la sainte Vierge, que le Saint-Esprit devait intervenir pour opérer en elle le mystère qu'il lui annonçait. Sachez aussi que c'est par l'opération de ce divin Esprit, que vous devez comprendre ce grand mystère, puisque, sans sa grâce, vous ne sauriez avoir ni foi, ni sentiment, ni dévotion, ni affection pour ce Dieu incarné [2] ; et même vous ne sauriez seulement prononcer comme il faut le saint nom de Jésus. Reconnaissez donc que vous êtes obligé d'avoir une grande dévotion envers cette troisième personne de la sainte Trinité, et une entière soumission à ses grâces, sans lesquelles vous ne pouvez rien, et avec lesquelles vous pouvez

[1] Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I *S. Joan.* v.

[2] Nobis revelavit Deus per Spiritum suum. Quæ Dei sunt nemo cognovit nisi Spiritus Dei. I *Cor.* II.

tout. Il ne désire rien tant que de former Jésus-Christ dans votre âme, comme parle l'Apôtre [1], et lui donner la vie au dedans de vous, de sorte qu'il vive en vous par sa vie et par sa doctrine, comme il vivait dans les saintes entrailles de la Vierge. C'est là l'effet principal qu'il a en vue, quand il descend dans votre cœur; il ne se contente pas de répandre dans l'entendement les lumières de la foi, ni de jeter dans la volonté quelques légères étincelles de la charité; il n'a point de repos qu'il n'ait trouvé, au dedans du cœur qu'il possède, un véritable désir de vivre d'une vie conforme à la vie de Jésus [2]; aussi est-ce le plus puissant moyen qu'il puisse inventer pour faire connaître Jésus, et pour rendre son nom glorieux et adorable parmi les hommes. C'est le plus glorieux témoignage qu'il puisse rendre [3]. O quelle grâce! ô quel bienfait du Saint-Esprit! Mais en vérité qu'en pensez-vous?... Reconnaissez-vous bien cette faveur? En tirez-vous du profit? Faites-vous vivre Jésus-Christ en vous? Y est-il mort ou vivant?... S'il y vit, le faites-vous croître de jour en jour?... Si vous voulez connaître ce qui en est, voyez si vous croissez en humilité, si vous sentez augmenter l'amour de la pauvreté et de la chasteté, et si votre dévotion devient plus fervente, malgré toutes les difficultés intérieures ou extérieures que vous éprouvez: car c'est par ces signes qu'on connaît que le Saint-Esprit anime une âme. Hélas qu'il y a bien plus sujet de craindre que vous deveniez tous les jours plus vain, plus mondain, plus libertin! *Ah, cœur mal conseillé! jusques à quand ferez-vous résistance au Saint-Esprit* [4]? Divin Esprit, qui désirez si fort produire dans le cœur des hommes cette sainte personne, qui vous produit dans le sein de la divinité, et qui n'avez pas moins de puissance que de bonté, puisqu'il n'y a que ma malice qui s'oppose aux effets de votre bonté infinie par ses résistances, contraignez par votre toute-puissance ma

[1] *Gal.* IV.

[2] Ille me clarificabit, quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis. *S. Joan.* XVI.

[3] Lex spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis. *Rom.* VIII.

[4] Dura cervice vos semper Spiritui sancto resistitis. *Act. Apost.* VII, 51.

volonté à se soumettre à vos desseins et à recevoir vos faveurs.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS SOMMES OBLIGÉS DE RECONNAITRE CETTE GRACE ET DE NOUS EN SERVIR POUR NOTRE PERFECTION.

Reconnaissez la grandeur de cette grâce que le Saint-Esprit veut vous faire, de former en vous Jésus-Christ, considérant premièrement la noblesse, le bonheur d'une âme qui se laisse animer par l'esprit de Jésus. Car quel honneur d'être semblable à Jésus? Quelle vie plus heureuse et plus noble peut-il y avoir que de vivre d'une vie si divine [1]? En second lieu, représentez-vous la qualité et le nombre des personnes qui ont été privées d'une si grande faveur. Les rois et les prophètes ont souhaité ardemment de voir et d'entendre ce que vous avez devant vos yeux, et ils n'ont pu obtenir ce bonheur, disait ce bon Jésus à ses premiers disciples [2]. En effet, combien de nations infidèles, et même combien de personnes chrétiennes sont privées de la grâce, que vous avez maintenant, de pouvoir méditer ces vérités? Enfin, regardez la fin avantageuse pour vous que le Saint-Esprit se propose en cela, c'est-à-dire, de vous sauver et de vous perfectionner; car parmi tant de dangers, et parmi la foule de ceux qui sont perdus, le seul moyen qui lui reste pour assurer votre salut, c'est de graver bien avant dans votre cœur qu'il y a un Jésus, qu'il est digne d'être aimé, qu'il faut vivre comme lui, et non pas comme le monde et selon la nature [3]. Voilà pourquoi il emploie tous les attraits et toutes les forces de ses grâces, pour effacer de votre esprit les fausses maximes du monde, et pour étouffer dans votre cœur les mouvements de la nature, surtout ceux qui ont plus de pouvoir sur vous; car si

[1] Omnia nobis divinæ virtutis suæ, quæ ad vitam et pietatem donata sunt II *S. Pet.* I.

[2] *S. Matth.* XIII; *S. Luc.* X.

[3] Ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ, fugientes ejus quæ in mundo est concupiscentiæ corruptionem. II *S. Pet.* I.

vous y prenez garde, c'est contre ceux-là qu'il vous donne plus de lumières, et qu'il vous sollicite avec plus de force. En conséquence, donnez-vous bien garde de les négliger et d'étouffer cet esprit divin, qui ne désire que de vous faire vivre [1]. Mais, grand Dieu ! pourrais-je bien éteindre ou affaiblir votre vie ? Pourrais-je bien mêler la misère et l'affliction à la souveraine béatitude et à la joie essentielle ?... Oui, ma malice le peut en quelque façon, puisqu'elle peut vous faire mourir dans mon cœur et empêcher que vous n'y viviez. O malheureuse puissance qui ne vient que de ma faiblesse ! Mon Dieu, enlevez ce misérable pouvoir, et m'affaiblissez tellement, que je ne puisse plus vous résister. Jamais je ne serai plus puissant que dans cette impuissance, ni plus fort que dans cette faiblesse...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

LA VRAIE FOI DE L'INCARNATION.

Croire véritablement en Jésus-Christ, ce n'est pas seulement ajouter foi aux mystères de son Incarnation, mais c'est outre cela croire fermement les maximes morales de sa doctrine évangélique. Il faut tenir pour aussi véritable que les pauvres sont bienheureux, et que les riches sont misérables, qu'il est vrai que Jésus-Christ est le Fils de Dieu et de Marie, puisque c'est la vérité infaillible qui nous a assuré l'un aussi bien que l'autre. Le croyez-vous ainsi ?... Et puisque vous désirez être heureux, pourquoi craignez-vous tant la pauvreté ?... Et si vous avez peur d'être misérable, pourquoi désirez-vous si vivement être riche ?... On ne saurait répondre, sinon qu'en avouant, qu'à la vérité, on n'a pas assez de foi. Mais est-ce une bonne réponse ? Est-ce une excuse légitime ?...

[1] Non vacuos, nec sine fructu vos constituent in Domini nostri Jesu Christi cognitione. II *S. Pet.* I.

DEUXIÈME POINT.

CETTE VÉRITABLE FOI EST UNE GRACE DU SAINT-ESPRIT.

Si vous ne résistiez point aux inspirations du Saint-Esprit, ou si vous ne vous en étiez pas rendu indigne, il formerait Jésus dans votre cœur par la foi et par la charité, comme il le forma dans le sein de la Vierge par le mystère de l'Incarnation. C'est en effet le plus ardent désir de cette troisième personne de la Trinité, de produire dans les âmes des hommes la seconde personne, qui le produit dans le sein de la divinité. Oh qu'alors les maximes de l'Évangile paraîtraient dans leur jour et dans leur vérité ! qu'alors il serait aisé et agréable d'y conformer sa vie ! Car possédant la vie de Jésus, que le Saint-Esprit, aurait formé dans notre âme, quelle autre vie aurions-nous, qu'une vie conforme à l'Évangile ? Oh qu'il faut avouer que l'obstination de l'esprit humain est malicieuse et puissante dans sa malice, puisqu'elle a bien l'impudence et la force de résister aux grâces du Saint-Esprit, qui est si bon et si puissant ! O bonté infinie ! venez avec votre toute-puissance pour contraindre mon humeur de se rendre à vos attraits...

TROISIÈME POINT.

IL FAUT SE SERVIR DE CETTE GRACE ET DE CETTE FOI.

Quel bonheur et quelle gloire serait-ce pour vous de vivre de cette vie de Jésus, si vous vous laissiez animer par son Saint-Esprit, qui vous en presse maintenant ? Une infinité de personnes ont désiré avoir cette grâce, et vous, à qui elle est offerte par une faveur du ciel toute particulière, vous la refuseriez ? Que vous seriez méconnaissant ! que vous seriez coupable !... Non, n'affligez pas ainsi ce divin Esprit en lui refusant l'entrée de votre âme, et prenez aujourd'hui une nouvelle résolution d'être plus attentif, et plus docile à ses grâces et à ses mouvements que vous ne l'avez été ; dites-lui encore à cette intention : Mon Dieu, ne permettez pas, que je puisse faire cet affront à votre Majesté, que j'adore, de pouvoir lui résister ; ôtez-moi ce malheureux pouvoir qui m'est plus désavantageux que toutes mes faiblesses ; que jamais je ne puisse m'opposer à votre bonté infinie, non plus qu'à votre souveraine puissance, afin que je puisse dire avec votre Apôtre : *Je ne serai jamais plus fort que dans cette impuissance* [1].

[1] Cum infirmor, tunc potens sum. II *Cor.* XII, 10.

JEUDI.

DES DÉSIRS QU'AVAIENT LES ANCIENS PATRIARCHES. DE VOIR LE SAUVEUR.

Seigneur, envoyez, je vous prie, Celui que vous devez envoyer [1].

Que n'ouvrez-vous les cieux, que ne les brisez-vous [2]?

O cieux, faites distiller cette divine rosée [3].

Le Sujet est sur l'attente générale et les désirs embrasés des patriarches et des prophètes, qui soupiraient après l'avénement du Sauveur.

La Fin est d'exciter dans nos cœurs un désir de Notre-Seigneur, tel que son Père le demande de nous.

La Forme est en ces trois points :

1° Le Père Éternel avant de nous donner son Fils, et avant même de nous départir ses grâces en faveur de ce divin Fils, veut que nous en concevions un ardent désir.

2° Quels désirs en avaient les anciens patriarches et les prophètes.

3° Quel doit être le nôtre.

PREMIER POINT.

LE PÈRE ÉTERNEL AVANT DE NOUS DONNER SON FILS, ET AVANT MÊME DE NOUS ACCORDER SES GRACES EN FAVEUR DE CE DIVIN FILS, ATTEND QUE NOUS EN CONCEVIONS UN ARDENT DÉSIR.

Il est bien vrai que Dieu a donné son Fils, et avec lui toutes ses grâces à des hommes qui ne le demandaient pas; et il en use

[1] Obsecro, Domine, mitte quem missurus es. *Exod.* v.

[2] Utinam dirumperes cœlos et descenderes. *Isai.* LIV.

[3] Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum. Ibid. XLV.

encore de la sorte tous les jours à notre égard par son infinie bonté, qui se plaît à nous prévenir lorsque nous y pensons le moins; mais depuis qu'il nous en a donné comme un avant-goût, et qu'il nous les a fait connaître, il veut que nous élargissions notre cœur par les désirs, afin de le rendre capable de recevoir mieux ces grâces. Quoiqu'il soit tout prêt de les communiquer par les mains de son Fils, toutefois si nous cessons de les désirer, il en arrête le cours, et il en fait tarir la source; de sorte que la disposition nécessaire qu'il recherche dans une âme, pour y faire naître avec son Fils une vive source de grâces, c'est un grand et ardent désir, semblable au désir d'un Siméon, d'un Zachée, d'une Madeleine et de ces grandes âmes, qui ont autrefois mérité la vue, les visites et les caresses de Jésus par la ferveur de leurs désirs [1]. En effet, il est bien raisonnable qu'avant d'obtenir de semblables faveurs de Dieu, nous les désirions avec ardeur. Premièrement, pour en faire l'estime qu'elles méritent; secondement, afin de nous disposer à les recevoir plus abondamment; et en troisième lieu, pour nous rendre plus soigneux à les conserver. Hé quoi! pouvait-il moins demander de nous qu'un simple désir, quand il s'agit d'une chose aussi précieuse que de vivre de la vie de Jésus?... Pouvait-il nous faire plus d'honneur que de nous rendre capables de l'obtenir par de si faciles moyens?...

Après cela, quelle indignité d'être si peu touchés de ces désirs, qu'à peine en sentons-nous les premiers mouvements? D'où peut venir ce malheur? Serait-ce parce que nous ne les estimons pas?... N'y a-t-il point quelque autre objet qui ait surpris notre cœur, et emporté la préférence dans notre estime? N'avons-nous pas une secrète opinion de notre suffisance, qui nous persuade que nous sommes assez riches de grâces et de biens spirituels [2]? Car autrement, si nous connaissions notre pauvreté, et le besoin que nous en avons, comme nos désirs

[1] Appropiate ad me indocti, quid adhuc retardatis, et quid dicitis in his? animæ vestræ sitiunt vehementer. *Eccl.* LII, 32.

[2] Nescis quia tu es miser et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. *Apoc.* III, 17.

seraient ardents ! qu'ils seraient vifs et embrasés ?... Avec quelle ardeur le malade ne désire-t-il pas la santé, le pauvre les commodités qui lui manquent, l'affamé la nourriture nécessaire pour apaiser sa faim ? Et Jésus qui est le désiré des collines éternelles, comme l'appelle l'Écriture [1], qui est le seul objet capable de contenter nos désirs, qui est le seul bien souverainement souhaitable ; en un mot, qui est désirable en tout [2], pour nous servir des termes de l'épouse sacrée, ne peut-il donc toucher nos cœurs ?... Nous sommes tous affamés, et néanmoins ce pain de vie nous est à dégoût ; tout pauvres et misérables que nous sommes, nous méprisons ce trésor de tout bien, et nous aimons mieux languir dans nos maladies, que d'appeler ce charitable médecin. Quelle excuse à une telle stupidité ?... Mon Jésus, vous savez bien que mon cœur sera toujours languissant, si vous ne chassez ses mauvaises dispositions par quelque forte grâce que vous lui donnerez ; et que jamais il ne sera affamé de vous, qu'après que vous l'aurez débarrassé de l'amour des créatures et de l'affection de soi-même, dans laquelle il se complaît toujours. Purifiez donc, s'il vous plaît, ce cœur qui est sans appétit de son vrai bien, afin qu'étant guéri, il en comprenne le besoin, et se sente obligé de vous chercher pour se rassasier.

DEUXIÈME POINT.

QUELS DÉSIRS AVAIENT LES ANCIENS PATRIARCHES ET LES PROPHÈTES DE LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST.

Que nous sommes éloignés de la piété de ces anciens patriarches dont les désirs furent si agréables à Dieu, qu'ils eurent bien le pouvoir de lui faire avancer sa venue ! Nous en avons un illustre témoignage dans la personne de Daniel, qui mérita de

[1] *Genes.* XLVI.

[2] Totus desiderabilis. *Cant.* V, 16.

hâter la venue du Sauveur et d'abréger le temps de son délai, ce dont l'ange lui donna des assurances certaines, ajoutant que cette faveur lui était accordée, parce qu'il était *homme de désirs* [1], c'est-à-dire, qui savait désirer et demander ce grand bien, comme il faut le désirer. Mais qu'est-ce à dire *comme il faut?* c'est-à-dire, avec ces trois conditions, auxquelles nous manquons ordinairement. Premièrement, ne désirer que Jésus : car tous ces désirs de choses ou superflues, ou même contraires à notre bien, dont nos cœurs se remplissent tous les jours, sont autant de vipères qui nous déchirent les entrailles [2]. C'est ce qui nous perd et ce qui empêche notre salut. Secondement, désirer efficacement et apporter de notre part tout ce qui est nécessaire pour obtenir l'effet de nos désirs : car souvent nous ne désirons pas véritablement ce que nous nous imaginons désirer, vu que nous nous en éloignons autant par nos actions, qu'en apparence nous en approchons par nos prières. Dieu, qui voit notre cœur, est témoin de nos infidélités, et se plaint avec raison de la froideur de nos désirs. Troisièmement, persévérer dans le désir de Jésus constamment, jusqu'à ce que nous le possédions au ciel : car c'est un bien infini où nous trouvons toujours quelque chose à désirer et de quoi nous enrichir davantage ; que si nous pensions être déjà arrivés au point où rien ne nous manquât, comme nous serions abusés par une pareille imagination !.... Car c'est elle qui rompt la constance de quelques âmes pleines de l'opinion de leur suffisance, qui se flattent et s'endorment sur cette pensée, qu'elles sont déjà assez avancées. Êtes-vous de ce nombre, ou bien de ces âmes qui reconnaissent leur pauvreté et la grandeur des biens qui leur manquent, mais qui ne s'en soucient pas ?.... Chose étrange ! si nous ne possédons pas plus de grâces, et si nous ne sommes pas plus unis à Notre-Seigneur, ce n'est que faute d'en avoir le désir [3] : si les biens temporels se pouvaient acheter à ce prix, que ne

[1] Ego veni ut indicarem tibi quia vir desideriorum es. *Dan.* IX, 23.

[2] Desideria occidunt pigrum, noluerunt enim quidquam manus ejus operari *Prov.* XXI, 26.

[3] Desiderium suum justis dabitur. Ibid. X, 24.

ferait-on pas ?... Et nous sommes si tièdes à désirer les biens éternels proposés en récompense à nos désirs, qu'à peine y pensons-nous ! O mon Dieu, si je ne sais pas encore former un véritable désir, au moins que je puisse dire avec l'un de ces hommes de désirs : j'ai désiré de pouvoir désirer [1] ; suppléez donc à mon défaut et m'apprenez vous-même à désirer: c'est ce que je désire avec ce saint homme et comme lui ; ou si je ne le désire pas assez, je désire le désirer par votre grâce. Ainsi soit-il.

TROISIÈME POINT.

LE GRAND DÉSIR QUE NOUS DEVONS CONCEVOIR DE POSSÉDER NOTRE SAUVEUR.

Ce que nous devons désirer en la personne de Jésus-Christ, se rapporte à trois chefs. Le premier regarde sa gloire et l'entier accomplissement de ses desseins sur nous. N'y mettez-vous point quelque empêchement ?... Le second touche notre perfection qui consiste à le former en nous ; c'est-à-dire, à croître de plus en plus dans son amour et dans sa connaissance [2], à l'avoir plus souvent dans notre pensée et dans nos discours, à unir nos actions aux siennes avec plus d'application, de sorte qu'il soit plus vivant et plus agissant en nous qu'auparavant ; et enfin à être soigneux de reconnaître sa volonté, et à se dire souvent : que veut-il de moi maintenant, ou pendant cette journée [3] ? Mon Dieu, que vous plaît-il que je fasse ? Le troisième est d'étendre nos bons désirs sur tous les hommes du monde, souhaitant qu'en la naissance de son Fils qui s'approche, il se communique à tous, qu'il leur donne sa connaissance, qu'il les porte à l'amendement de leur vie, qu'il soit servi, respecté et

[1] Concupivit anima mea desiderare. *Psal.* CXVIII, 20.

[2] Crescite in gratia, et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi. *S. Pet.* III, 18.

[3] Ipsi gloria et nunc, et in diem æternitatis. Ibid.

adoré de tous et que tous atteignent le point de perfection où il les veut. Oh, si je pouvais y contribuer en quelque chose, si je pouvais amener tous les hommes sous votre obéissance, et les porter à votre amour [1] ! O mon Jésus ! si je pouvais ramener cette âme qui s'est séparée de vous, ce libertin qui ne cesse de vous offenser : du moins accordez-moi cette faveur, que je me laisse moi-même persuader par la grâce que vous me présentez, que je vous aime et que je vous serve selon le désir que vous m'en inspirez, désir que je vous prie d'augmenter sans cesse par de nouveaux accroissements de vos lumières.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

DIEU VEUT QU'ON DÉSIRE SES GRACES.

Dieu prévient nos désirs et nos pensées par ses libéralités et par ses grâces, comme il nous l'a montré en nous donnant son Fils ; mais il entend que nous nous rendions dignes, par nos désirs et par nos prières, de recevoir les autres faveurs qu'il veut nous faire à la suite des premières. Ces grands biens qu'il prétend nous faire ne valent-ils pas bien la peine de les souhaiter et de les demander ?... N'est-ce pas aussi le moyen de les estimer comme ils le méritent, que de les attendre avec de saintes impatiences ? Votre cœur est-il maintenant dans cette ferveur, ou bien demeure-t-il encore dans sa paresse et dans sa langueur ordinaires ?... Seigneur Jésus, excitez ce cœur paresseux par vos plus fortes grâces, et faites qu'il ne trouve plus de repos, ni dans lui-même, ni dans les autres créatures, afin qu'il soit obligé de vous rechercher par ses affections.

[1] Pater, venit hora, clarifica Filium tuum. *S. Joan.* XVII.

DEUXIÈME POINT.

LES SAINTS DE L'ANCIEN TESTAMENT ONT DÉSIRÉ ARDEMMENT JÉSUS-CHRIST.

Que les anciens patriarches ont désiré ardemment ce Sauveur de nos âmes!... Que ce saint désir plut à leur Dieu, puisqu'il appelle pour cela un prophète, l'homme des désirs, et qu'à raison de leurs désirs il envoya plus tôt son Fils sur terre, qu'il ne l'eût fait s'ils ne l'eussent désiré dans la perfection de leurs désirs! Mais quelle était cette perfection de désir? C'est que ce désir de Jésus était leur unique désir, c'était un désir efficace et un désir constant. Le vôtre a-t-il ces trois conditions nécessaires à un parfait désir?.... Mon Jésus, que n'ai-je au moins le désir de ce désir qui me manque, et que ne puis-je dire avec un de ces anciens, que j'ai désiré de désirer comme il faut vos faveurs et votre personne!...

TROISIÈME POINT.

LES SAINTS DU NOUVEAU TESTAMENT NE DOIVENT PAS MOINS AVOIR DE DÉSIRS POUR LEUR SAUVEUR.

Désirer Jésus comme il faut, c'est désirer sa gloire, notre profit spirituel, et la conversion des âmes ; c'est désirer qu'il nous augmente ses grâces, que nous croissions en son amour, et que chacun travaille pour sa gloire, et pour l'accomplissement de ses desseins. Oh, que ne puis-je gagner tous les hommes à son service! oh, que ne puis-je servir à la conversion de quelques pécheurs! Que ne puis-je au moins, ô mon Jésus, me convertir tout à fait, et me donner entièrement à vous!... Mon fils, ne te plains pas tant de ton peu de pouvoir, que du défaut de bien vouloir : car si tu voulais faire ce que tu peux avec ma grâce, tu serais ce que je désire que tu sois, et ce que tu regrettes de n'être pas.

VENDREDI.

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE, MÈRE DE NOTRE SAUVEUR.

Quelle est celle-ci qui se lève comme une aurore, et qui paraît belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille[1] ?

Le Sujet regarde Notre Dame, qui est après Dieu la personne la plus considérable dans le mystère de l'Incarnation.

La Fin est d'apprendre à connaître ses grandeurs, et les obligations que nous avons non-seulement de l'honorer, mais encore d'avoir recours à elle en toutes choses, et d'engager, s'il est possible, tout le monde à son service.

La Forme est en ces trois points :

1° Les grandeurs de Notre Dame, et l'état de perfection où elle était avant l'Incarnation du Sauveur.

2° Les devoirs d'honneurs et de service que méritent ses grandeurs.

3° Le soin et le zèle que nous devons apporter pour exciter tous les hommes à la servir.

PREMIER POINT.

LES GRANDEURS DE NOTRE DAME, ET L'ÉTAT DE PERFECTION OU ELLE ÉTAIT AVANT L'INCARNATION DU SAUVEUR.

On peut considérer trois naissances de la sainte Vierge, l'une divine et l'autre naturelle, et la dernière spirituelle. La première,

[1] Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? *Cant.* VI, 9.

dans les idées et dans les desseins de Dieu : la seconde, dans les flancs de sainte Anne, sa mère : la troisième peut être appliquée à son entrée dans le temple au jour de la Présentation. La première comprend les priviléges de son élection : la seconde les avantages de sa conception et de sa naissance temporelle : la troisième, son entrée et son progrès admirable dans la grâce et dans la sainteté. Dans chacune de ces trois naissances se trouvent quatre merveilles remarquables, représentées par quatre symboles pris de l'aurore, de la lune, du soleil et d'une armée rangée en bataille.

Son élection, qui est sa première naissance, comprend : premièrement, sa qualité de fille et de mère de Dieu tout ensemble, figurée par l'aurore qui est fille du soleil en quelque façon, et néanmoins qui le devance et l'amène sur notre hémisphère. Secondement, la plénitude de grâce, que Dieu lui prépare de toute éternité, est représentée par la lune, qui emprunte ses clartés du soleil. Troisièmement, le comble de la gloire qu'il lui destine dans le Ciel, et la majesté du trône qu'il lui prépare auprès de lui, au-dessus de tous les hommes et de tous les anges, sont signifiés par le symbole du soleil. Quatrièmement, ce titre de terrible comme une armée rangée en bataille, représente le pouvoir dont elle jouit au Ciel, sur la terre et dans tous les états de son Fils, sur les prédestinés, et même sur les pécheurs dont elle est l'unique refuge, les couvrant de sa protection contre tous les efforts et toutes les puissances de l'enfer.

De même dans la seconde naissance, c'est-à-dire, dans sa conception et dans sa nativité elle vient au monde, premièrement comme une aurore, puisque dès le premier moment de sa vie, selon la commune créance, elle eut un plein usage de sa raison, ce qui, à vrai dire, n'est que comme l'aube du jour comparée aux lumières surnaturelles que Dieu versa dans sa sainte âme. Secondement, elle est belle comme la lune au sentiment de l'Église, parce que dès lors, elle se trouva ornée d'une parfaite beauté et du corps et de l'âme, exempte de péché parmi tant de pécheurs, comme un lis entre les épines. En troisième

lieu, son âme est si éclatante et si rayonnante dans les commencements, à raison des lumières et des qualités célestes dont elle est revêtue, qu'il n'y a que le soleil qui en puisse représenter la clarté. Et enfin, la subordination qui unit les deux parties de son âme dans une entière soumission de l'inférieure à la supérieure, et qui règle tous les mouvements de son cœur, est si admirable, que l'ordonnance la plus régulière d'une armée n'a rien d'égal à sa beauté. Arrêtez-vous quelque temps à considérer ces merveilles....

Dans sa troisième naissance, par laquelle nous entendons le progrès qu'elle fit dans la grâce et dans la sainteté, progrès duquel nous trouvons les premières marques dans sa présentation, nous ferons les considérations suivantes: Premièrement, encore que le commencement de la grâce et le premier état spirituel où Dieu l'a établie, surpassât avec éminence toute la grâce des saints réunie ensemble, toutefois ce n'était qu'une pointe du jour, et une aurore, en comparaison du progrès qu'elle fit jusqu'à la fin de sa vie [1]. Secondement, ses accroissements en grâce n'étaient interrompus ni le jour ni la nuit, non pas même un seul moment : comme la lune en croissant marche toujours sans jamais reculer. Troisièmement, par ces heureux progrès, elle est arrivée à un si haut degré de perfection, que si elle était comme la lune dans son avancement, c'est un soleil par la splendeur de son mérite. Quatrièmement, la force et la constance qu'elle apportait à profiter sans cesse pendant le cours de sa vie, fut si ferme et si solide, que tous les efforts de l'enfer n'étaient pas capables de l'ébranler. Oh ! si l'on pouvait dignement exprimer ces grandeurs ! Mais qui le pourrait faire, puisque les anges même n'ont pour elle que des paroles d'étonnement ? *Quelle est celle-ci* ? disent ces bienheureux esprits. Sainte Vierge, pourtant souffrez que je vous dise que si vous êtes admirable dans les grâces que vous avez reçues de Dieu, vous ne l'êtes pas moins dans celles que vous faites tous les jours aux hommes. Pour moi, quelles obligations infinies ne

[1] Justorum semita, quasi lux splendens procedit et crescit. *Prov.* IV.

vous ai-je pas jusqu'à cette heure?... Que de motifs pour vous louer et vous bénir?... J'espère cependant vous devoir encore un jour plus de reconnaissance, quand j'aurai reçu les autres faveurs que j'attends de votre puissance et de votre bonté...

DEUXIÈME POINT.

LES DEVOIRS D'HONNEUR ET DE SERVICE QUE MÉRITE LA SAINTE VIERGE.

Comme il n'est rien de plus libre que l'amour et la dévotion, chacun doit suivre en cela l'esprit de la grâce qui lui est communiquée : toutefois il y a quelques devoirs si pressants, que personne ne peut s'en exempter ; et pour ce qui regarde la dévotion de la Vierge, en voici quatre considérables, que nous sommes tous obligés de lui rendre en qualité d'enfants, de sujets, de serviteurs, et de pécheurs, parce qu'elle est notre mère [1], notre reine, notre dame, et notre médiatrice.

Comme enfants d'une telle mère, qui n'a pas seulement les hommes, mais un Dieu même pour fils, nous devons un amour et une complaisance filiale à ses grandeurs [2]. En qualité de sujets naturels de cette reine des hommes et des anges, nous sommes obligés de l'honorer d'un honneur particulier, qui passe de beaucoup celui que nous rendons à tous les saints ; comme ses serviteurs, si nous avons quelque sentiment des soins charitables avec lesquels elle embrasse notre salut, malgré nos ingratitudes, par quels moyens reconnaîtrons-nous cette faveur? Certes nous lui devons un service tout particulier pour cet effet, et nous serions trop peu reconnaissants, si nous laissions passer une seule journée sans l'honorer. Il faut donc nous prescrire quelque pratique de piété, quelque genre de service et d'honneur, toutes les semaines, tous les mois et toutes les années, selon que l'esprit de Dieu nous en donnera les lumières et les

[1] Honorem habebis matri tuæ. *Tob.* IV.

[2] Altius intuemini quanto devotionis affectu a nobis eam voluerit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria. S. Bernard. *de aquæductu.*

désirs. Enfin, misérables pécheurs que nous sommes, qui par tant de crimes nous rendons indignes tous les jours des grâces de Notre-Seigneur, il ne nous reste d'autre espérance de pardon que dans les bontés et dans les miséricordes de notre médiatrice [1]. Son ardente charité nous en rend l'accès si facile, que nous pouvons recourir à elle avec toute confiance, puisqu'elle veut et qu'elle peut nous secourir, si nous n'y apportons point de résistance.

Maintenant, examinez ; comment vous acquittez-vous de ces devoirs ?... Faites-y une sérieuse réflexion. En voyant les fautes que vous avez commises par le passé, cherchez les moyens de vous en corriger. Voulez-vous un bon conseil, afin de lui gagner le cœur et de lui ouvrir les mains pour en recevoir mille faveurs? Promettez-lui de n'obéir plus désormais à vos inclinations, afin que son fils ait une vie parfaite, une puissance plus absolue, et des opérations plus libres en vous ; et soyez assuré que vous ne pouvez rien faire qui lui soit plus agréable [2]. Mais ne promettez pas, si vous n'avez point envie de tenir votre promesse, et de l'exécuter fidèlement ; sondez bien votre cœur, et avisez au moyen de le faire comme la chose mérite... Vierge sainte, faites que je sois encore à vous par un cinquième titre qui m'oblige à être éternellement à vous ; je veux dire que je devienne votre esclave, de telle sorte que je sois si entièrement à vous, que je ne puisse plus jamais n'être qu'à vous, quand je voudrais ne l'être pas, ou plutôt que je ne puisse plus jamais avoir d'autre volonté que celle d'être à vous.

[1] In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. *Eccl.* XXIV.

[2] En vivit filius tuus. III *Reg.* XVII.

TROISIÈME POINT.

LE SOIN ET LE ZÈLE QUE NOUS DEVONS AVOIR POUR EXCITER TOUS LES HOMMES A SERVIR LA SAINTE VIERGE.

Être dévoué à Marie, être son serviteur, ce n'est qu'une partie de la dévotion que nous devons avoir pour elle ; il faut de plus chercher à attirer tous les hommes à son culte, leur faire connaître ses grandeurs, leur inspirer le désir de la servir, puisqu'elle étend ses soins et sa faveur sur tous les hommes, sans en mépriser un seul. C'est une aurore pour les petits et pour ceux qui ne font que commencer, puisque par son moyen, le soleil de justice se lève dans leurs âmes, et les remplit de lumières [1]. C'est une lune pour ceux qui vivent dans les ténèbres du péché, et dans la nuit de ce siècle, puisqu'ils ne tirent aucun secours, ni aucune lumière pour se conduire et s'acheminer à leur salut, que de la dévotion qu'ils lui portent. C'est un soleil qui éclaire et qui échauffe les parfaits par la lumière de ses éclatantes vertus. C'est une armée pour la défense de tous les hommes contre les ennemis de leur salut : et comme elle les a vaincus en sa personne, elle veut en triompher encore une fois avec nous et pour nous. Elle nous apprend le moyen de les combattre, et l'art de les vaincre par son exemple : elle nous donne de puissants renforts de grâces et de bonnes pensées, elle nous découvre leurs ruses et leurs artifices, et nous met la victoire entre les mains, si nous-mêmes ne l'abandonnons à l'ennemi par une infâme lâcheté. Et quelles louanges ne mérite pas une telle bonté ? Que ne puis-je, ô vierge sainte, porter votre nom dans toutes les parties de la terre habitable, et votre amour dans tous les cœurs [2] ?... O gloire de Jérusalem, joie d'Israel,

[1] Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. *Eccles.* XXIV.

[2] Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam hanc veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam. S. Bern. *de aquæductu.*

honneur de votre peuple[1], que je serais heureux si je pouvais faire connaître et bénir votre nom aux quatre vents du monde !... Du moins, ô glorieuse Vierge, agréez mes désirs; et si mes forces sont si limitées, faites que mon amour pour vous n'ait point de bornes, et que je ne cesse jamais de vous donner des louanges, mais des louanges qui ne soient pas tout à fait indignes de vos mérites, si elles n'en peuvent être entièrement dignes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

LES GRANDEURS DE NOTRE DAME.

Nous pouvons honorer trois naissances de la très-sainte Vierge : l'une divine dans l'idée de Dieu, l'autre naturelle dans les flancs de sa mère, et la troisième spirituelle, qui se fit intérieurement dans son cœur ; et dans ces trois naissances nous devons l'admirer, et lui dire avec les anges qu'elle se lève comme une aurore, et qu'elle paraît belle comme la lune, choisie comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille. Oui, sainte Vierge, vous êtes admirable dans votre vie, non-seulement à cause des grâces que vous avez reçues de Dieu, mais encore à cause de celles que vous faites continuellement aux hommes, s'ils sont aussi prêts à les recevoir que vous êtes affectionnée à les leur accorder.

DEUXIÈME POINT.

NOS DEVOIRS ENVERS ELLE.

Vous n'avez qu'à reconnaître que vous êtes l'enfant, le sujet et le serviteur de Notre-Dame, et avec tout cela que vous êtes encore un pécheur, pour reconnaître les devoirs que vous êtes obligé de lui rendre. Quel amour vous devez avoir pour cette mère de votre âme, quel honneur vous devez porter à cette princesse de votre cœur, quel service

[1] Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri, et ideo eris benedicta in æternum, fiat, fiat. *Judith.* XXV.

vous devez rendre à cette maîtresse de vos affections, et quelle confiance vous devez avoir en cette avocate des pécheurs. Est-ce ainsi que vous vous comportez envers elle?... O Vierge sainte, souffrez que je me dise, et que je sois votre esclave, pour être encore plus à vous par ce cinquième titre, afin que je n'aie plus la puissance de m'en affranchir quand je le voudrais, ou plutôt afin que je n'aie plus la liberté de le vouloir.

TROISIÈME POINT.

LE ZÈLE QUE NOUS DEVONS AVOIR POUR SON SERVICE.

Il faut de plus tâcher d'attirer tout le monde à son service, car elle est toute à tous. Elle est une aurore pour ceux qui commencent à vivre dans la nature et dans la grâce, c'est-à-dire, pour les enfants et pour les imparfaits; c'est une lune pour ceux qui travaillent dans la nuit du monde, c'est-à-dire, pour les séculiers; c'est un soleil pour les personnes parfaites; enfin c'est une armée rangée en bataille, pour défendre tous les hommes contre les attaques de tous leurs ennemis. O Marie, comment pourrai-je jamais reconnaître les obligations que vous a toute notre race, et les obligations particulières que je vous ai pour ma personne?... Que ne puis-je m'employer pour votre service avec autant d'affection que vous vous employez pour mon salut? Vous êtes si bonne, sainte Mère de mon Sauveur et de mon âme, que vous vous contentez que je vous offre mes désirs, en attendant que je vous puisse présenter des actions : et vous êtes si puissante, que vous me donnerez le moyen de vous les présenter....

SAMEDI.

DE SAINT JOSEPH, ÉPOUX DE LA SAINTE VIERGE.

Adressez-vous à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira [1].

Quel est à votre avis ce sage et ce fidèle intendant que son maître a établi sur toute sa maison, et sur lequel il se repose du soin et de l'entretien de sa famille [2]?

Le Sujet regarde saint Joseph, digne époux de la sainte Vierge et père de Notre-Seigneur.

La Fin est de connaître les grandeurs et les vertus de saint Joseph, afin d'être excité à l'honorer et à l'imiter.

La Forme est en ces trois points :

1° Les grandeurs de saint Joseph.
2° L'obligation que nous avons de les honorer.
3° Ses vertus et l'exemple que nous en devons tirer.

PREMIER POINT.

GRANDEURS DE SAINT JOSEPH : IL EST L'ÉPOUX DE MARIE, LE PÈRE NOURRICIER DE JÉSUS, IL A VÉCU DANS LEUR FAMILIARITÉ, SA MORT.

Si vous désirez arriver à connaître quelque chose des excellences de ce grand saint, souvenez-vous qu'il était le très-digne époux de la Vierge. Voilà la première source de ses grandeurs. Mais pesez bien ce titre d'époux de la mère d'un Dieu ; et comprenez, si vous le pouvez, la noblesse de ce titre. Il faut monter

[1] Ite ad Joseph, et quidquid ipse vobis dixerit, facite. *Gen.* XLI.

[2] Quis putas est fidelis dispensator et prudens, quem constituit Dominus supra familiam suam ? S. *Luc.* XII.

dans cette considération de degré en degré. Le premier est, que vous devez vous persuader comme une vérité indubitable, que le mariage de la sainte Vierge et de saint Joseph était un ouvrage tout particulier de la providence de Dieu. Serait-il bien croyable qu'une vierge, que Dieu aurait choisie pour sa mère, et qui s'était vouée à lui par vœu de perpétuelle virginité, eût été depuis engagée dans le mariage par hasard? Non certes, c'était un trait de sagesse toute particulière et d'une providence bien plus haute que l'ordinaire; et il ne faut pas douter que Dieu n'en ait été l'auteur, et qu'il n'en ait dressé lui-même les articles et le contrat. Passez plus avant dans le second degré, et dites hardiment qu'il fallait donc que ce mariage fût le plus accompli et le mieux assorti qui puisse être, puisque Dieu l'avait voulu faire lui-même; et qu'étant question de donner un époux à sa mère, son amour ne lui avait pas permis de s'en confier à un autre qu'à lui. Avancez encore dans cette considération, et remarquez en troisième lieu, que la perfection du mariage requiert que les deux parties soient étroitement unies par amour, de sorte que ce ne soit qu'un même cœur et une même affection. Enfin, reconnaissez qu'il n'y a rien qui lie si puissamment nos volontés, que la ressemblance des goûts et des mœurs.

Ce qu'étant ainsi considéré, laissez aller votre esprit à l'étonnement qui le saisira des grandeurs de saint Joseph; laissez-le admirer ses excellences, laissez-lui dire dans son transport: O Dieu, quelles vertus doivent briller en saint Joseph, pour le rendre si parfaitement semblable à celle qui n'a jamais eu d'égal en vertu?... Quelle sainteté n'était pas nécessaire pour le rendre le plus aimable de tous les hommes pour cette chaste épouse, qui, par le droit du mariage, ne devait rien aimer au monde au dessus de son époux; et qui, à cause de l'éminence de la grâce qu'elle possédait, ne pouvait rien aimer que de saint, ni donner plus d'amour qu'à ce qui était le plus saint? Ne fallait-il pas que, pour unir ces deux cœurs, toutes les vertus se trouvassent rassemblées dans celui de saint Joseph dans un

degré très-haut et très-élevé, pour le rendre semblable au cœur de son épouse, qui n'était composé, pour le dire ainsi, que de grâces et de vertus? Quels cœurs! quelle ressemblance! quel amour!... Est-il rien de plus semblable à Jésus, que Marie sa sainte mère? Et aussi est-il rien de plus semblable à Marie, que Joseph son véritable époux et la moitié de son cœur?...

Le second titre des grandeurs de saint Joseph doit être pris de sa qualité de père de Notre-Seigneur. Il n'était pas à la vérité père de la même façon que les autres pères; mais néanmoins, c'est la vérité qu'il était père, puisque le Saint-Esprit lui rend cet honorable témoignage, dans l'Évangile, par la bouche de son épouse elle-même, laquelle ne se trompait pas, en l'appelant père de Notre-Seigneur [1]. Le Fils de Dieu même le respectait comme son père, et lui était soumis comme son fils : et ce qui est plus considérable, il attendait et recevait de sa bouche les ordres et les commandements de son Père céleste. Partant, s'il est vrai, comme personne n'en peut douter, que le Fils de Dieu ne faisait rien qu'en vue des volontés de Dieu son Père [2], et que d'ailleurs il en recevait la déclaration par le moyen de son père Joseph, ne faut-il pas convenir que ce grand saint avait des pensées et des volontés toutes conformes aux pensées et aux volontés de Dieu, et que, par une suite nécessaire, il était parfaitement uni au Créateur, et parfaitement élevé en sainteté, attendu que l'union avec Dieu et la sainteté consistent dans la conformité de nos volontés aux volontés de Dieu? Considérez et méditez attentivement cette vérité... Mais ne croyez pas que cette conformité admirable des desseins de saint Joseph avec les desseins de Dieu fût bornée à la conduite seule de la sagesse incarnée. Non, elle s'étendait encore sur tous les mouvements de son propre corps, et sur toutes les actions de sa vie; car, étant uniquement employé au gouvernement d'une si digne personne, s'il y avait eu quelque défaut dans ses mœurs, il eût pu s'attacher par contagion à sa

[1] Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. *Luc.* II, 48.
Et erat subditus illis. Ibid.

[2] Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *Joan.* V.

conduite ; et alors il eût été indigne de cet honorable office de père qu'il exerçait à l'endroit de Notre-Seigneur, représentant sur la terre toute la majesté et l'autorité du Père céleste sur son Fils, et cela, de la manière la plus digne et la plus sainte dont un homme fût capable en ce monde. Par conséquent, comme Dieu donnait à la mère de ce divin enfant le lait le plus pur, pour le nourrir, il donnait également à saint Joseph la sagesse et la grâce la plus parfaite qu'on pût souhaiter pour une telle fonction. Oh quelle dignité ! quelle vertu ! quel père et quel saint, pour pouvoir être un tel père !...

A la suite de ces deux excellentes qualités d'époux de Marie, et de père de Jésus, vous pouvez ajouter pour troisième raison de ses grandeurs, sa conversation familière et continuelle avec la mère et le fils. Considérez premièrement la grande disposition de son cœur à recevoir les grâces célestes qui lui étaient faites, et puis représentez-vous les divins entretiens qu'il avait tous les jours avec Jésus et avec Marie, les saintes paroles qu'il entendait, les admirables exemples qu'il avait devant ses yeux, les services qu'il rendait à l'un et à l'autre, les récompenses qu'il en recevait à l'heure même, la grande union, la mutuelle intelligence, et l'intime communication qui liait ces trois cœurs. Concluez de toutes ces choses, qu'il est bien raisonnable de croire que, de même que la sainte Vierge allait croissant en grâce à tout moment, à l'exemple de son Fils qui croissait extérieurement en sagesse et en grâce, ainsi saint Joseph les imitait tous deux parfaitement, montant de degré en degré jusqu'à une perfection de sainteté qui n'est connue que de Dieu.

Que si sa vie a été sainte, sa mort n'a pas été moins heureuse, puisqu'il est mort entre les bras de Jésus et de Marie, comme il a vécu dans leur compagnie [1]. Que ne ferait à cette dernière heure un bon fils pour secourir son père, ou une épouse pour assister son époux aux approches de la mort, s'ils avaient autant de pouvoir que d'amour ?... Que devez-vous donc penser de

[1] Gloria hominis ex honore patris sui, et dedecus filii pater sine honore : fili suscipe senectam patris tui, et non contristes eum in vita illius. *Eccles.* III.

Jésus et de Marie, qui pouvaient tout ce qu'ils voulaient? Quels trésors de grâces n'épuisèrent-ils pas alors, pour enrichir cette âme si aimée et si aimante?... Quelle gloire ne lui promit pas ce bon fils dans ce royaume éternel, qu'il devait bientôt ouvrir par sa mort? Il est vrai que, parmi ces douceurs et ces consolations, saint Joseph pouvait avoir ce regret de mourir avant d'avoir vu la vie divine de son fils manifestée au monde : mais cela même lui fut une heureuse occasion d'accroître son mérite par un acquiescement tranquille aux ordonnances divines, et par une amoureuse acceptation de la mort, au moment où il n'était plus besoin qu'il vécût, puisque ses services n'étaient plus nécessaires à son Jésus... Oh le fidèle ministre!... Le bon serviteur, qui ne regarde point ses intérêts, mais qui s'attache si fortement au service de son maître, que la vie et la mort lui sont indifférentes, qu'il est prêt à vivre autant de temps que son service sera nécessaire, et à mourir dès qu'il ne lui restera plus de services à rendre.

DEUXIÈME POINT.

L'OBLIGATION QUE NOUS AVONS D'HONORER LES GRANDEURS DE SAINT JOSEPH.

Ces incomparables grandeurs, si vous les avez bien considérées, méritent toutes les affections de votre cœur; mais entre toutes les autres, vous ne pouvez refuser à ce grand saint les trois suivantes: Premièrement, la reconnaissance pour les bons services qu'il a rendus à Notre-Seigneur et à la sainte Vierge ; car il a obligé tous les hommes en servant et en conservant ces deux personnes sacrées, auxquelles tous les hommes sont redevables de la réparation et de la conservation de leur vie éternelle. Il a conservé notre Sauveur, il a nourri notre vie, il a conduit notre chef, et gouverné notre maître. O grand saint, après de si sensibles obligations, nous sommes des ingrats si nous ne

protestons que nous sommes vos obligés, et que nous voulons vivre et mourir dans une très-humble reconnaissance des obligations que nous vous avons pour un si grand bienfait. Ajoutez, en second lieu, un grand sentiment d'honneur et de dévotion envers lui à cause de son excellent mérite ; faites que cette affection descende jusques au fond de votre âme, qu'elle paraisse dans vos discours, qu'elle reluise dans vos actions ; cherchez les moyens et les occasions pour en venir à la pratique....

En troisième lieu, recourez à son pouvoir avec une confiance filiale dans toutes vos affaires, et principalement dans les plus désespérées [1]. C'est là que son crédit paraît davantage, c'est dans ces circonstances que Notre-Seigneur nous dit : *Adressez-vous à Joseph* [2], pour ce pécheur abandonné, pour ce vice enraciné, pour cette affaire embrouillée, pour cette dangereuse tentation, pour cette entreprise importante à la gloire de Dieu ; enfin dans toutes les choses où les moyens humains vous font défaut, c'est là que vous éprouverez sa faveur plus puissante, et sa bonté plus secourable. Grand saint, c'est à vous que je m'adresse aujourd'hui, pour vous représenter mes misères, et vous recommander mes besoins. L'humilité me manque, je n'ai point de charité, j'ai surtout besoin de contrition, pour pleurer mes péchés ; et comme mon cœur est endurci dans ses mauvaises habitudes, sans un coup de votre puissance, je ne pourrai jamais me bien convertir et me mettre dans l'état de vie où il me faudrait être pour bien mourir....

TROISIÈME POINT.

LES VERTUS DE SAINT JOSEPH ET L'EXEMPLE QUE NOUS EN DEVONS TIRER.

Ce n'est pas assez d'honorer saint Joseph dans ses grandeurs, si nous ne l'imitons dans ses vertus : En voici un tableau rac-

[1] Joseph princeps fratrum, firmamentum gentis, rector fratrum, stabilimentum populi. *Eccli.* XLIX, 17.

[2] Quibus ille respondit : Ite ad Joseph. *Gen.* XLI, 55.

courci, où vous pourrez, entre autres, en considérer six excellentes, qui peut-être sont symbolisées par les six feuilles du lis que les peintres lui mettent dans la main. Premièrement, quelle preuve de sa grande justice donna-t-il dans cette perplexité où il se trouva lorsqu'il vit la sainte Vierge enceinte, puisqu'il nous montre clairement qu'il était bien éloigné de faire tort à qui que ce soit [1]? Secondement, quel exemple d'obéissance nous a-t-il laissé, quand il fut question de partir de Nazareth pour aller en Égypte? Aussitôt dit, aussitôt fait [2]. Quelle soumission de jugement et de volonté? quelle promptitude dans l'exécution?... L'Écriture sainte l'a loué expressément de ces deux premières vertus, et nous a donné assez sujet de remarquer les quatre autres. Troisièmement, quelle patience avait-il dans sa pauvreté, dans le travail, dans les voyages, dans les soins qu'il prenait pour des personnes qui lui étaient si chères, et dans sa compatissance aux tourments et aux souffrances qu'il savait devoir leur arriver? Quatrièmement, que son humilité était grande, puisqu'elle avait pour fondements ses grandeurs, qui servaient plus à abaisser qu'à élever son cœur! Que d'humbles sentiments avait-il quand il se voyait père d'un Dieu, et véritable époux de la mère d'un Dieu, chef d'une famille dans laquelle un Dieu voulait être sujet! C'est ce qui le fit penser à se retirer, dit saint Bernard [3]. Mais, quoi qu'il en soit, cela n'était-il pas capable de le pénétrer de respect, et de le faire descendre aussi avant dans la connaissance de son néant, qu'il se voyait élevé en quelque considération au-dessus des premières créatures de la terre? Cinquièmement, que l'espérance devait être grande et divine en ce grand saint, vu les divers accidents et les événements si contraires qui traversèrent tout le

[1] Joseph cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam. *S. Matth.* I.

[2] Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum. Ibid. II.

[3] Joseph indignum et peccatorem se reputans, dicebat intra se, a tali et a tanta non debere sibi ultra familiare præstari contubernium, cujus supra se mirabilem expavescebat dignitatem. S. Bern. tom. II, *super Missus*.

cours de sa vie ! Sixièmement enfin, combien sa charité était parfaite !... L'affection naturelle qui, chez les autres, nuit à l'amour divin, contribuait au contraire à le développer dans ce grand cœur ; la grâce le portait à aimer souverainement comme son Dieu, celui que déjà par inclination naturelle il chérissait uniquement comme son fils. Approchez un peu vos vertus auprès des vertus de saint Joseph ; oh quelle confusion pour vous ! quelle disproportion !... Au moins, que cette comparaison vous réveille par la honte que vous apportent vos pauvretés. Recourez à Joseph, implorez son secours, et le priez qu'il vous rende plus digne de la vie de Jésus, qu'il vous a autrefois conservée. Oui, grand saint, c'est à vous que je m'adresse, comme à celui qui a la charge et le soin de pourvoir à mes nécessités, puisque c'est vous que Dieu a fait intendant de la famille de Jésus, et que tout indigne que je suis, j'ai l'honneur d'être de cette famille.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Grandeurs de saint Joseph.

Saint Joseph est l'époux de la Vierge Marie, le père de Jésus-Christ ; et il a été si familier à cette sainte Mère et à ce divin Fils pendant tant d'années, qu'on peut de là facilement juger de sa vertu, de sa sainteté, et de l'excellence de son mérite. Car premièrement, si, dans un mariage bien fait, l'époux doit ressembler de mœurs à l'épouse, ne faut-il pas dire que saint Joseph approchait fort près des vertus de la sainte Vierge, puisque c'était sans doute un mariage parfaitement assorti ? Secondement, s'il gouvernait son Fils Jésus conformément aux desseins et aux volontés du Père éternel, comme on n'en peut douter, n'est-on pas obligé d'avouer qu'il était uni d'entendement et de volonté aux volontés divines. Et enfin, n'ayant eu l'espace de trente ans d'autre entretien qu'avec Jésus et Marie, quel profit n'a-t-il pas dû faire dans leurs dis-

cours et leurs exemples?... Mais comment ce grand saint, qui était si chéri de Dieu, a-t-il pu mourir avant que d'être témoin des miracles de son Fils, et auditeur de ses prédications ? Quel contentement eût-il eu de le voir conversant parmi les hommes? Quelle affliction de se voir mourir au temps que tout le monde allait entendre les paroles de la vie?... Mais, ô fidèle serviteur de celui qui vous a obéi comme à son Père ! vous lui avez obéi comme à votre Dieu, vous ne cherchiez point d'autre contentement et d'autre intérêt, que de vous acquitter fidèlement de l'emploi qu'il vous avait donné. Il était temps qu'on sût qu'il avait un autre Père qui est Dieu, et au reste, il n'avait plus que faire de votre service ; et ainsi vous vous retirez volontiers, et vous nous apprenez qu'il ne faut désirer la vie que pour le service de Jésus, et qu'il ne faut point craindre la mort quand il ne veut plus de nos services....

DEUXIÈME POINT.

Nos respects envers saint Joseph.

Nous devons une grande reconnaissance à ce saint, pour la peine qu'il a prise au service de Notre-Seigneur, qu'il a gouverné si longtemps. Nous lui devons un honneur tout particulier à cause de ses vertus et de ses mérites, et nous devons avoir recours à lui dans tous nos plus pressants besoins, à cause de la puissance que Dieu lui a donnée. *Allez à Joseph, et adressez-vous à lui en toute confiance.* Oui, grand saint, je m'adresse à vous aujourd'hui pour vous représenter mes besoins ; je n'ai point d'humilité, je manque de charité, et surtout j'ai besoin d'une véritable contrition. Oh ! si jamais vous devez employer votre puissance, que ce soit, je vous prie, pour soumettre aux volontés de Dieu ma volonté rebelle, qui a tant de peine à s'y assujettir!....

TROISIÈME POINT.

L'Imitation des vertus de saint Joseph.

Ses vertus sont à imiter aussi bien qu'à honorer. Entre autres, estimez-en six, qui sont les six feuilles de son lis, et comparez un peu les

vôtres avec elles. Voyez sa justice et son équité envers sa chaste épouse, son obéissance et son voyage d'Egypte, sa patience parmi tant de travaux, son humilité en voyant celle de Jésus et de Marie, son espérance parmi tant de divers accidents, et sa charité, qui était aidée de l'amour naturel qu'il portait à son Fils et à son Dieu. Quelles sont maintenant vos vertus ?... Oh ! quelle inégalité des unes avec les autres !... Grand saint, jamais je ne concevrai mieux mes imperfections que dans cette comparaison de vos perfections ; mais comme cette différence me porte à vous prier de m'aider dans mes besoins, j'espère aussi qu'elle vous excitera davantage à m'assister. Souvenez-vous que vous êtes comme obligé de pourvoir à mes nécessités, puisque vous avez été établi de Dieu l'intendant de la famille de Jésus, à laquelle, quoique très-indigne, j'ai le bonheur d'appartenir ; vous êtes assez bon et assez puissant pour m'en rendre digne, ou du moins, moins indigne.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

DE SAINT JEAN-BAPTISTE LOUÉ PAR NOTRE-SEIGNEUR EN L'ÉVANGILE DE CE JOUR.

Qu'êtes-vous allés voir au désert[1].

Le Sujet est pris du témoignage avantageux, que le Sauveur du monde rendit à son précurseur saint Jean-Baptiste, quand les disciples du saint précurseur furent partis après avoir fait leur ambassade à Jésus-Christ de la part de leur maître. Notre-Seigneur, pour rendre témoignage du mérite de son précurseur, dit à cette grande assemblée de peuple qui l'écoutait : Pour qui avez-vous pris ce grand homme que vous êtes allés voir jusque dans son désert, où il prêchait la pénitence ? Vous conviendrez que ce n'est pas un homme léger, qui plie au gré des vents comme un roseau, ni un homme délicat qui s'habille comme les courtisans ; et moi, je vous dis qu'il n'est pas seulement un simple prophète, mais qu'il est plus que tous les autres prophètes, car c'est lui dont il est écrit : Voilà que j'envoie mon Ange devant vous pour vous préparer le chemin [2].

La Fin est d'honorer et d'imiter, selon notre condition, les rares vertus et les excellentes qualités de saint Jean.

Les trois points répondent aux trois voies de la perfection.

1° Pour la vie purgative : saint Jean n'est pas un roseau qui plie au gré des vents.

2° Pour la vie illuminative : il est un prophète, et plus que prophète.

3° Pour la vie unitive : il est un ange envoyé de Dieu devant le roi des anges.

[1] Quid existis in desertum videre ? *S. Matth.* XI, 7.

[2] Joannes autem cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium expectamus ? Et respondens Jesus ait illis : Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis. Cæci

PREMIER POINT.

AVANTAGES DE SAINT JEAN POUR LA VIE PURGATIVE, IL N'EST PAS UN ROSEAU QUI PLIE AU GRÉ DES VENTS.

La première chose que Notre-Seigneur attend de nous, et qui mérite son approbation et ses louanges, est la fuite du mal, et une parfaite innocence exempte de tout péché; c'est la fin à laquelle on aspire dans la voie purgative. Cette innocence brille avec éclat dans saint Jean, dont la vie doit nous servir d'exemple, et nous apprendre avec quel soin nous devons nous éloigner de l'ombre même du vice. Ce n'était pas un homme du commun, qui se laissait emporter à la légèreté de ses penchants, comme la plus grande partie des hommes, dit Notre-Seigneur. Il n'était pas un roseau qui pliait sous la violence des vents, c'est-à-dire, au gré de ses passions. Il n'était pas vêtu superbement, comme ceux qui veulent briller dans leurs habits, et gagner la gloire du monde par le luxe et par des dépenses superflues. Remarquez que le Fils de Dieu touche en deux paroles la source de tous nos maux extérieurs et intérieurs. Nous vivons pour la plupart par fantaisie et par humeur: voilà tout le mal intérieur qui nous travaille, et qui fait que nous sommes inconstants et légers comme le vent. Pour ce qui regarde le dehors, nous n'oserions nous éloigner des coutumes et des façons de faire du monde, et cette vanité est la cause générale de presque tous nos maux.

Notre-Seigneur, pour détruire en nous ces deux principes si dangereux par l'exemple de son précurseur, si contraires à notre

vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur, et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. Illis autem abeuntibus, cœpit Jesus dicere ad turbas de Joanne: Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam? Sed quid existis videre? Hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt. Sed quid existis videre? Prophetam? Etiam dico vobis, et plusquam Prophetam. Hic est enim de quo scriptum est: Ecce ego mitto Angelum meun ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te. *S. Matth.* xi, 2 et seq.

vie, ne dit que ces deux mots : qu'il n'était point esclave de ses humeurs, ni des caprices et des manières d'agir du monde ; que dans les rencontres les plus diverses, dans l'honneur, dans le mépris, au désert, à la cour, dans la prison, il gardait toujours une constante égalité d'humeur et de vie, et était toujours saint Jean [1]. Jamais il ne pliait ni par la crainte, ni par les espérances, jamais il ne gauchissait ni du côté du monde, ni du côté de la nature, n'écoutant pas plus les flatteries de l'un, que les plaintes et les inquiétudes de l'autre [2]. Le beau modèle ! Le grand homme ! La belle et solide louange à laquelle il nous est permis d'aspirer?... Plût à Dieu que les hommes, qui sont si passionnés pour l'honneur, sussent bien cette vérité, qu'ils ne doivent attendre le témoignage de leur mérite que de la bouche de Jésus, et que son jugement est bien différent de celui des hommes, car, il n'a d'approbation et de louanges que pour ceux qui fuient le péché, qui veillent au soin de leur conscience, qui vivent dans l'innocence et dans la crainte de Dieu. Avez-vous quelque part en ces louanges ?... Jésus pourrait-il dire de vous : Il n'est point orgueilleux, il ne fait point le suffisant, il n'est point l'esclave de son ventre, ni de ses plaisirs, il n'est point inconstant dans le bien. Qu'en pensez-vous ?... Reconnaissez si bien vos défauts, que vous ayez honte de recevoir des reproches et des blâmes de Notre-Seigneur, au lieu de mériter son approbation.

DEUXIEME POINT.

LOUANGES DE SAINT JEAN POUR LA VIE ILLUMINATIVE, IL EST PROPHÈTE ET PLUS QUE PROPHÈTE.

Il est prophète et plus que prophète [3], comme si Notre-Seigneur eût voulu dire, qu'il n'était pas seulement louable pour cette

[1] Carnalis animus favore et detractione tactus, in partem quamlibet flectitur. S. Greg.

[2] Si in studio pretiosarum vestium culpa non esset, non laudaret Dominus Joannem de vestimenti asperitate. Idem.

[3] Prophetam, etiam dico vobis, et plusquam Prophetam. S. *Matth.* XI, 2 et seq.

charge de prophète, que le Ciel lui avait confiée, mais surtout par la fidélité avec laquelle il s'en acquittait purement pour la gloire de Dieu, qui l'en avait honoré, et pour la gloire de Jésus qu'il annonçait partout, quoi qu'il lui en pût coûter, en quoi il surpassait par son mérite tous les autres prophètes, et se rendait encore plus recommandable par sa vertu que par sa charge. Cette louange a du rapport avec la vie illuminative, qui est toute dans l'action et dans la pratique des vertus, selon la vocation et l'emploi que Dieu donne à chacun. En effet, saint Jean ne fut-il pas grandement fidèle en ce point, puisqu'il ne quitta jamais le lieu où sa charge le retenait, sinon pour porter à Hérode un pénible avertissement de la part de Dieu, ou pour entrer dans la prison. Oui, comme il n'avait d'autre mission que de porter aux hommes la connaissance du Messie, et de leur montrer ce soleil qui se levait sur les ténèbres du monde, jamais il n'eut en vue dans cet emploi que la gloire de Jésus, jamais il ne parla que de lui dans le désert, comme dans la prison, oubliant son honneur, son contentement, sa vie et le péril où il était parmi les liens et les fers dont il était chargé.

Ah ! si l'on pouvait en dire autant de nous ; que dans notre condition nous sommes fidèles à Jésus-Christ, et que nous ne recherchons que son honneur ! Mais, hélas ! que cette louange est peu méritée aujourd'hui, et qu'il se trouve peu de personnes dont on puisse dire : Voilà un homme qui est fort religieux dans sa charge, voilà un ecclésiastique qui est digne des autels, dont il approche si souvent, voilà un bon magistrat, qui administre dignement la justice, voilà un père de famille qui règle bien sa maison, qui élève ses enfants dans la crainte de Dieu, qui prend soin de l'instruction de ses domestiques, qui a plus de passion pour faire servir Jésus que soi-même ; voilà un religieux qui est vraiment humble, pauvre, chaste et mortifié dans tous ses sens. Pesez bien cette vérité, et sachez que vous ne trouverez la vraie vertu, que dans l'état où Dieu vous a établi ; mais n'est-il pas à craindre que vous ne la recherchiez ni là, ni autre part....

TROISIÈME POINT.

PERFECTION DE SAINT JEAN POUR LA VIE UNITIVE, IL EST UN ANGE ENVOYÉ DE DIEU DEVANT LE ROI DES ANGES.

Si vous aspirez à la perfection de la vie unitive, pesez ces paroles de Notre-Seigneur, qui contiennent le plus bel éloge de saint Jean, et le plus haut degré de cette vie unitive. *Il est écrit de lui : Voilà que j'envoie mon ange devant vous, pour vous préparer la voie* [1]. Saint Jean était donc un ange, et sa vie, une vie angélique, non-seulement parce qu'il était envoyé comme les anges pour le service de la divine majesté et pour celui des hommes ; mais bien plus, parce que dans cet emploi il ne se proposait d'autre dessein que de faire le bon plaisir de Dieu, et d'accomplir sa volonté, ce qui est la manière d'union la plus parfaite, dont la vie mortelle soit capable. David admirant ces esprits célestes dans l'état de la gloire, ne trouve point de louanges plus magnifiques qu'il leur puisse donner, que celles qu'il tire de leur prompte obéissance aux volontés de Dieu [2].

Faites donc profession désormais de n'aimer au monde aucune chose, sinon la volonté de Dieu, si vous voulez être parfait : que vos pensées n'aient point d'autre objet, vos intentions d'autres motifs, vos actions d'autre principe qui les anime, ni d'autre fin où elles tendent, que la gloire de Dieu que nous devons procurer, dit l'Apôtre [3], dans le repos, dans le boire, dans le manger et beaucoup plus encore dans les affaires plus importantes. Souvenez-vous que sa plus grande gloire consiste à être obéi de sa créature, et à voir toutes ses volontés accomplies sur la terre, comme elles le sont dans le Ciel [4]. Est-il

[1] Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam, etc. *S. Matth.* XI, 2 et seq.

[2] Ministri ejus qui facitis voluntatem ejus. *Psal.* CII.

[3] Sive manducatis sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I *Cor.* X.

[4] Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per ipsum. *Coloss.* III.

rien de plus raisonnable que de chercher à acquérir un si grand bien?... De quel cœur ne devez-vous pas vous y porter, quand ce serait aux dépens de votre honneur, de vos plaisirs, et de votre propre vie?... Que vous avez grand tort si vous n'êtes pas saint, puisque vous pouvez l'être à si peu de frais, et que pour le devenir, vous n'avez à faire qu'une chose, qui est la volonté de Dieu. Ne dites plus que la sainteté est trop difficile pour vous, que tout le monde n'en est pas capable : vous pouvez être saint, puisque vous pouvez faire la volonté de Dieu, et vous pouvez l'être avec peu de peine, même avec plaisir, puisque la volonté de Dieu est pleine d'amour et de douceur envers vous. O mon Sauveur, employez cet amour et cette douceur pour faire fléchir aussi doucement que puissamment toutes mes volontés sous les vôtres....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Saint Jean ne vit point par caprice, ni selon l'opinion des hommes.

Pour la vie purgative : Saint Jean n'était pas un roseau qui se laissait aller au gré des vents, ni un homme qui s'habillait délicatement, à ce qu'a témoigné Notre-Seigneur ; c'est-à-dire qu'il ne vivait ni selon la fantaisie de ses goûts, ni selon les coutumes du monde, si bien qu'il menait une vie fort innocente, puisqu'elle était exempte de ces désordres, qui sont les sources de tous les péchés. Oh si je vivais ainsi !... Oh si mon Jésus pouvait rendre de moi ce témoignage avantageux !... Mais à quoi tient-il ? qu'est-ce qui m'en empêche ? Mon âme, c'est peut-être que tu veux ordinairement transformer tes caprices en raison....

DEUXIÈME POINT.

Saint Jean s'emploie fidèlement pour la gloire de Notre-Seigneur.

Pour la vie illuminative ; ce grand précurseur de notre Sauveur était prophète et plus que prophète, c'est-à-dire qu'il était encore plus

recommandable par le mérite de sa fidélité, que par l'honneur de sa charge, parce qu'il s'acquittait parfaitement de la charge que le ciel lui avait commise, ne cherchant que la gloire de Jésus, qu'il annonçait partout, quoi qu'il pût lui en coûter. Etes-vous ainsi fidèle à votre vocation? ou plutôt ne donnez-vous point de sujet de dire de vous : Un tel est un ecclésiastique qui n'est rien moins qu'un ecclésiastique? Un tel est un religieux qui n'est rien moins qu'un religieux? O mon Jésus, suppléez à mes manquements et à mes défauts par l'abondance de vos grâces, et faîtes que j'expérimente combien votre saint précurseur est vrai dans tout ce qu'il a dit, puisque c'est lui qui nous a assuré que nous devions tous recevoir quelque chose de votre plénitude. Mon âme, ouvre ton sein, tiens-toi prête aujourd'hui; infailliblement Dieu te veut faire quelque grâce, et si tu ne sais pas précisément le lieu ni le temps, c'est afin que tu te tiennes prête en tout lieu et en tout temps.

TROISIÈME POINT.

Saint Jean ne pense en tout qu'à accomplir la volonté de Dieu.

Pour la vie unitive : Ce grand saint était un ange que Dieu avait envoyé au monde pour précéder son Fils. Oui, véritablement, il était comme un ange, puisqu'à l'exemple de ces bienheureux esprits, il ne regardait que l'accomplissement de la volonté de Dieu dans l'exercice de son ministère. Que ne l'imitons-nous dans cette fidèle obéissance, pour être unis avec Dieu comme les saints du ciel et de la terre, et pour trouver notre sainteté dans cette union de notre volonté avec celle de celui qui la doit gouverner?.... O Dieu, que les anges vous sont obligés d'avoir le moyen de faire si bien vos volontés! Mon âme, tu lui es plus obligée, car il est mort pour toi, et non pas pour les anges, et il t'a mérité par sa mort les moyens que tu as de connaître et de faire sa très-sainte volonté.

DEUXIÈME SEMAINE DE L'AVENT.

Le Sujet des méditations de cette semaine sera sur l'ambassade de l'ange, député à la Vierge pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation.

La Fin sera d'apprendre à connaître et à pratiquer l'humilité, que nous distinguerons en six degrés, si bien que nous en aurons un à méditer chaque jour.

LUNDI.

DU PREMIER DEGRÉ D'HUMILITÉ QU'ON APPREND DE CES PAROLES.

L'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu vers la Vierge Marie[1].

Le Sujet est de considérer que le bienfait de l'Incarnation, et tous les autres biens qui nous en viennent, ne procèdent que de la bonté de Dieu, d'où l'on doit apprendre à s'humilier.

La Fin est la connaissance et la défiance de nous-mêmes, qui est le premier degré d'humilité.

[1] Missus est Angelus Gabriel a Deo in civitatem Galilææ, cui nomen Nazareth, ad Virginem desponsatàm viro, cui nomen erat Joseph de domo David, et nomen Virginis, Maria. *S. Luc.* I, 26.

La Forme est en ces trois points :

1° Le bienfait général de l'Incarnation vient purement de la bonté de Dieu.

2° Tous les autres biens particuliers nous viennent de la même source.

3° Le premier degré de l'humilité est appuyé sur cette vérité, comme sur le motif principal de la défiance de nous-mêmes.

PREMIER POINT

LE BIENFAIT GÉNÉRAL DE L'INCARNATION VIENT PUREMENT DE LA BONTÉ DE DIEU.

Considérant ces paroles de l'Évangile : *L'ange fut envoyé de Dieu,* souvenez-vous qu'elles n'ont pas été écrites sans raison, et que le Saint-Esprit qui les a dictées, vous a voulu donner à entendre que ce n'est pas seulement dans cette circonstance, que le mystère de l'Incarnation dépend de Dieu comme de son auteur, mais dans toutes les particularités qui s'y trouvent [1]. Si Notre-Dame y a contribué en quelque chose, c'est avec le secours de la grâce et par la puissance du Créateur, sans lequel toutes les forces de la créature fussent demeurées impuissantes. Comment, en effet, une vierge eût-elle pu enfanter sans préjudice de sa virginité? Quelle force eût pu arracher un Dieu de son trône pour l'unir à notre nature, si lui-même n'en fût descendu par sa volonté et par sa pure miséricorde? Quelles mains autres que celles du Créateur eussent pu joindre deux extrémités éloignées comme la nature divine et la nature humaine, la grandeur et le néant, la force et la faiblesse, la vie et la mort, et tant d'autres propriétés contraires qui se trouvent unies en la personne de Jésus-Christ?...

C'est à votre bonté, Seigneur, aussi bien qu'à votre puissance, que nous sommes redevables de ce bienfait; j'étais perdu sans espérance, si vous n'eussiez eu pitié de moi; nulle autre puis-

[1] Aptum humanæ restaurationis principium : prima enim perditionis causa serpens a Diabolo missus ad mulierem. Beda.

sance que la vôtre n'était capable de me secourir; et si vous n'eussiez eu assez d'amour pour vouloir ce que votre puissance seule pouvait exécuter, personne ne vous y pouvait forcer ni obliger[1]. C'est ce qui fait que le bienfait est plus pur et plus gratuit; c'est ce qui me réjouit d'une part, d'avoir un Dieu si bon et si libéral, qu'il n'ait point d'autre motif de nous faire du bien, que sa bonté elle-même. Mais, d'un autre côté, je crains de ne pouvoir jamais reconnaître assez dignement une telle bonté. Mon âme, tâchons au moins de nous montrer reconnaissants le plus que nous pourrons; et avouons, qu'après avoir fait tout notre possible, nous n'avons presque rien fait, eu égard aux devoirs qui nous obligent.

DEUXIÈME POINT.

TOUS LES AUTRES BIENS PARTICULIERS NOUS VIENNENT DE LA MÊME SOURCE QUE LE BIENFAIT GÉNÉRAL DE L'INCARNATION.

Personne autre que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'étant capable de mener à bonne fin ce grand œuvre de notre rédemption, vous devez reconnaître que vous êtes si misérable et toutes les créatures si pauvres et si vides de tout bien, que ni d'elles, ni de vous, vous ne pouvez attendre aucune grâce qui puisse servir à votre salut. Tout vous vient de Jésus-Christ. C'est Dieu seul qui est la source de toutes les grâces, et c'est Jésus seul qui vous les a pu mériter ; c'est lui qui travaille avec vous dans toutes vos bonnes œuvres, et c'est lui qui vous y porte par de bonnes pensées, qui excite votre volonté à les entreprendre, qui détourne tous les périls qui vous environnent, qui surmonte tous les obstacles qui s'opposent à votre bien. En un mot tous les biens que vous avez reçus par le passé, que vous recevez à présent, que vous attendez à l'avenir, jusque dans l'éternité,

[1] Agamus ergo, dilectissimi, gratias Deo Patri per Filium ejus in Spiritu sancto, qui propter multam charitatem suam qua dilexit nos, misertus est nostri. Beda.

découlent de la bonté de Dieu et des mérites de Jésus-Christ, comme les rayons viennent du soleil, comme les mouvements du corps ont leur principe dans l'âme, comme l'instrument n'agit que par la main de l'artisan qui le manie. C'est un point de foi fondé sur la parole de Jésus-Christ, qui le dit clairement : *Vous ne pouvez rien faire sans moi* [1]. Cette parole de la vérité même ne nous oblige pas moins que toutes les autres, qui sont l'objet de notre foi, puisqu'elle n'est ni moins certaine, ni moins véritable.

Comprenez bien cette vérité, et ne l'appliquez pas seulement aux bienfaits généraux, comme la Rédemption du genre humain ; descendez en particulier aux petites actions que vous faites [2], ravivez sur ce point votre foi, et reconnaissez devant Dieu que, pour dire une bonne parole qui mérite le Ciel, la grâce de Dieu est aussi nécessaire qu'elle le serait pour sauver tous les hommes, aussi nécessaire qu'elle l'a été à la sainte Vierge pour concevoir le Fils de Dieu [3]. Faites-en un acte de foi maintenant, et tâchez de vous en rendre la pratique facile au besoin ; commencez et finissez vos bonnes œuvres avec cette pensée, dites de cœur avant d'y mettre la main : mon Dieu, je ne puis rien sans vous ; quand vous les aurez achevées, regardez-les comme un fruit de la grâce, où vous n'avez rien du vôtre qu'un peu de coopération et de bonne volonté, qui est mêlée de beaucoup d'imperfections et de beaucoup de sujets de vous humilier....

[1] Sine me nihil potestis facere. *S. Joan.* xv.

[2] Sive parum, sive multum, sine illo fieri non potest, sine quo nihil fieri potest. S. Aug.

[3] Fiduciam talem habemus per Christum ad Deum, non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis quasi ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. I *Cor.* III.

TROISIÈME POINT.

LE PREMIER DEGRÉ DE L'HUMILITÉ EST FONDÉ SUR CETTE DIVINE DÉPENDANCE, COMME SUR LE MOTIF PRINCIPAL DE LA DÉFIANCE DE NOUS-MÊMES.

C'est sur ce principe que vous devez établir votre humilité, comme sur un ferme et solide fondement, ainsi que la sainte Vierge l'a fait, comme les anges l'ont pratiqué, comme tous les saints vous en donnent l'exemple. Voulez-vous savoir le sentiment de toutes les saintes âmes, qui sont aussi petites à leurs yeux, qu'elles sont grandes devant Dieu ? Elles croient fermement que sans l'assistance de Dieu, rien de tout ce qu'elles font ne tournerait à bien ; que, n'étant elles-mêmes que néant, si Dieu ne les soutenait et les abandonnait à leur malice, toutes leurs actions ne seraient presque que péchés, ce qui est pire que le néant [1].... Cette connaissance de leur néant et de leur malice produit en elles une défiance continuelle de leurs forces ; elle fait que de tout le bien qu'elles font, elles en rapportent toute la gloire à Dieu, qu'elles s'attachent à lui par une si étroite dépendance d'affection et d'intention, qu'elles n'ont d'espérance qu'en sa bonté. De là aussi naît cette sainte crainte qui les fait trembler devant Dieu, sachant bien que leur salut dépend uniquement de lui ; que s'il les abandonnait, leur ruine et leur damnation éternelle serait infaillible [2]. Enfin elles se servent de ces salutaires pensées dans toutes leurs actions, même les plus petites, et se tiennent aussi dépendantes de la grâce en chacune de leurs bonnes œuvres, que dans tout le cours de leur vie.

Quel sentiment avez-vous de cette vérité ? Comment la pratiquez-vous ?... Quel fruit en retirez-vous ? Ou plutôt combien de maux vous assaillent, faute de vous en servir et d'en faire un bon

[1] Si quis erit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur. *Sap.* IX.

[2] Considera opera Dei, quod nemo possit corrigere quem ille despexerit. *Eccles.* VII, 14.

usage?... Combien de vaines présomptions, de complaisances en vous-même, de retours sur vous-même à chacune de vos actions?... Combien d'estime de vous-même, de vanteries? Combien d'autres semblables vices, qui ne naissent que de ce que vous ne vous connaissez pas?... Rougissez de honte d'une si grossière ignorance, cachez-vous dans votre néant et vous y enfoncez bien avant, creusez-y hardiment et approfondissez-le le plus que vous pourrez[1]?... Demandez pour cet effet la faveur de la plus humble des pures créatures, qui est la mère d'un Dieu humilié et anéanti pour vous; implorez l'assistance de saint Joseph, de l'archange Gabriel, de votre ange gardien; n'oubliez rien de ce qui pourra vous servir à demeurer ferme sur cette vérité certaine, contre laquelle vous péchez si souvent, que toute votre vie y est peut-être opposée....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Dieu nous a accordé le bienfait général de l'Incarnation par sa pure miséricorde.

Un Ange fut envoyé de Dieu. En vérité, il fallait que ce fût Dieu lui-même qui s'employât, pour opérer en notre faveur le mystère de l'Incarnation : car ce grand bienfait devait être un effet de sa toute-puissance et de sa bonté infinie. Bon Jésus, c'est cette infinie bonté que j'invoque aujourd'hui, afin qu'elle ne permette pas que je sois privé de l'effet de cette grande faveur que vous avez faite aussi bien pour ma considération particulière, que pour celle de tout le genre humain. Mon âme, prends garde aux inspirations et aux grâces que te fera aujourd'hui ce Dieu qui est venu pour toi du ciel en terre, car ces grâces sont les fruits de sa venue.

[1] Si ignoras te, egredere, et abi post vestigia gregum. *Cant.* I.

DEUXIÈME POINT.

Dieu est l'auteur de tous nos autres biens.

Toutes les bonnes œuvres que nous pouvons faire viennent de la grâce de Dieu, aussi bien que ce bienfait de l'Incarnation, qui est la source des grâces et la source de tout notre mérite. Reconnaissez cette vérité.... Mais Dieu tout-puissant, sans lequel je ne saurais rien faire que du mal, je suis si impuissant de moi-même, que, sans l'aide de votre grâce, je ne suis pas même capable de connaître mon impuissance et mon insuffisance. Comme vous pouvez tout ce que je ne puis pas, et que vous pouvez même me donner le pouvoir que je n'ai pas, faites qu'en espérant tout de votre assistance, je craigne tout de ma faiblesse.

TROISIÈME POINT.

Il faut fonder le premier degré de notre humilité sur cette connaissance.

C'est le premier degré de l'humilité, que de se connaître pour ce qu'on est, c'est-à-dire pour une créature qui ne peut rien faire de soi-même que des péchés. C'est aussi le sentiment de tous les saints, qui sont saints à proportion qu'ils ont été humbles, et qui se sont autant défiés d'eux-mêmes, qu'ils ont eu de confiance en Dieu. O qu'il s'en faut bien que je sois saint, puisqu'il s'en faut bien que j'aie ces sentiments!... Ils faisaient de si grandes actions, et ne pensaient pas être capables de rien faire : moi je ne fais rien, et encore j'en tire vanité, comme si j'étais très-capable.

Mon âme, quand tu ferais des merveilles, si tu as de la présomption, tu détruis tout ce que tu fais avec la grâce. Mais, mon Dieu, vous qui êtes l'auteur de tout bien, que ne détruisez-vous cette présomption qui ruine ainsi en moi ce que vous y opérez de meilleur? Oh je ne veux plus rien faire désormais que ce que vous me ferez faire! puisque vous m'avez fait connaître que tout ce que je faisais de moi-même était mal fait, et que pour faire du bien, il le fallait faire avec vous!...

MARDI.

DU DEUXIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ SUR CES PAROLES DE L'ANGE A LA SAINTE VIERGE

Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous [1].

Le Sujet est de considérer comment l'ange loue Notre Dame, sans parler de lui, et comment il loue en elle les grâces et les dons surnaturels plutôt que les naturels, pour apprendre de là l'humilité.

La Fin est d'apprendre à ne parler presque jamais de soi-même, et principalement à ne se point vanter des avantages de la nature et du monde : ce qui est le second degré d'humilité.

La Forme est en ces trois points :

1° L'Ange loue Notre Dame, sans parler de ce qui le touche.

2° Il loue en elle les grâces de Dieu, et les dons surnaturels, plutôt que les autres avantages de la nature.

3° La réflexion particulière qu'on doit faire sur cette vérité, qui établit le deuxième degré de l'humilité ; qu'il ne faut point se vanter, surtout des avantages de la nature et du monde.

PREMIER POINT.

L'ANGE LOUE NOTRE DAME, SANS PARLER DE CE QUI LE TOUCHE.

C'est une chose assez remarquable, que, dans le mystère de l'Annonciation, saint Gabriel que Dieu avait envoyé vers la sainte Vierge, pour négocier avec elle une affaire de si grande importance, malgré une si honorable commission, n'est qualifié que du simple nom d'ange, et que lui-même, qui avait coutume autrefois quand il parlait aux prophètes et aux patriarches,

[1] Ave, gratia plena, Dominus tecum. S. *Luc*, I, 28.

de prendre la qualité d'archange [1], de se faire reconnaître par tous les titres honorables, et par toutes les marques de majesté et de grandeur, capables d'inspirer du respect à ceux auxquels il se montrait, cache aujourd'hui tous ces titres dans un merveilleux silence, et ne dit pas un mot de ce qui le touche [2]. On pourrait dire, qu'il n'était pas besoin qu'il usât de ces marques pour se découvrir à la Vierge, qui le connaissait assez d'ailleurs par les fréquentes visites que lui et ses compagnons lui rendaient par honneur, comme tous les saints Pères le témoignent; mais aussi on peut penser avec raison, que le respect de ce mystère d'humilité qu'il venait annoncer, était la cause de son silence. Quoi qu'il en soit, il est assuré que ceux qui sont véritablement humbles ne parlent d'eux qu'avec de grandes réserves; au lieu que dans les occasions où il est question de parler des autres, ils leur donnent généreusement les louanges qu'ils méritent, et ne font point difficulté de leur céder, ou de s'humilier devant eux, étouffant dans leur silence toutes les paroles de vanterie que le désir de se faire valoir a coutume d'arracher aux orgueilleux.

C'est ici la pierre d'achoppement pour la plupart des hommes; si vous voulez en faire l'expérience sur vous-même, pour peu d'attention que vous y apportiez, vous verrez que, dans les compagnies, pour l'ordinaire en abordant les personnes, dans la suite de votre discours, pendant toute la durée de vos entretiens, vous ne penserez qu'à vous, vous ne parlerez que de vous, que de ce qui vous touche; et Dieu sait avec combien de complaisance, de secrets désirs de vous faire valoir, et de croître dans l'estime de ceux qui vous écoutent. Que s'il arrive qu'il vous échappe quelque parole d'humilité, ce n'est qu'un appât que vous jetez finement pour vous attirer de la réputation, attendant que quelqu'un relève votre parole, et ajoute à

[1] Ego sum Gabriel qui asto ante Deum, etc. S. *Luc.* I, 19.

[2] Qui minima nuntiant, angeli; qui vero summa, archangeli vocantur. Hinc est enim quod ad Mariam virginem non quilibet angelus, sed Gabriel archangelus mittitur. Ad hoc quippe ministerium, summum angelum venire dignum fuerat, qui summum omnium nuntiabat. S. Greg. Hom. XXXIV.

vos louanges celle de la modestie, dont vous n'avez que l'apparence [1]. Oh que d'entretiens se sont passés de la sorte? Que de perte de temps dans ces discours artificieux, pleins d'affectation et de vanité?... Parlez, maintenant, parlez hardiment de vous sur ce sujet; confessez devant Dieu le mal que vous avez commis, et proposez-vous de renoncer désormais à cette vanité....

DEUXIÈME POINT.

L'ANGE LOUE EN NOTRE DAME LES GRACES DE DIEU, ET LES DONS SURNATURELS PLUTOT QUE LES AVANTAGES DE LA NATURE.

Remarquez que l'ange loue Notre Dame, non point de sa beauté, ni de sa naissance, ni de son bel esprit, ni même de ses vertus : mais de la plénitude des grâces que Dieu lui a départies. Il ne dit pas : Vous êtes plus sage et plus vertueuse que toutes les femmes de votre sexe; mais il dit : Dieu vous a bénie pardessus toutes les femmes, et cette bénédiction ne vous est pas donnée pour vous mettre dans les aises et commodités du corps, pour vous faire la créature du monde la plus riche et la plus considérable en honneur, en grandeur et en puissance temporelle : son effet est de vous rendre la plus aimable aux yeux de Dieu, et la plus riche en grâces qui ait jamais été.

Imitez cet exemple dans la recommandation que vous ferez de votre prochain, pour mieux vous empêcher de vous vanter vous-même, et de tirer vanité de ce qui ne mérite point de louange. Ne vantez point sa naissance, ni ses richesses, de peur que vous ne vous vantiez vous-mêmes sur ce sujet [2] : ne louez pas les belles parties et les qualités avantageuses, ni de l'esprit, ni du corps que la nature lui a données, de peur que vous-même

[1] Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccli.* XIX, 23.

[2] Non laudes virum in specie sua, neque spernas hominem in visu suo. *Eccli.* XI, 2.

Fallax gratia, et vana est pulchritudo : mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. *Prov.* XXXI.

ne tiriez gloire de ces avantages naturels que le monde estime plus qu'ils ne valent. Arrêtez-vous sur les grâces de Dieu, et tirez de ces faveurs le sujet et la matière de vos louanges. Il est vrai que les dons de la nature appartiennent à Dieu, et qu'il en est le maître absolu, qu'il les distribue comme il lui plaît, et partant, qu'on ne doit pas les mépriser entièrement, quand ils se rencontrent dans les autres ou dans soi-même, et que même ils sont louables quand on les rapporte à leur auteur. Mais, parce que le monde estime les biens temporels plus que les biens spirituels, et qu'en louant les avantages de la nature, c'est rarement qu'on s'élève à Dieu, et qu'on passe de la créature qui les possède au créateur qui les donne, il est nécessaire d'user d'une grande retenue dans ces sortes de louanges[1], de peur que le prix que l'on attache à des biens fragiles et passagers n'engendre le mépris des biens éternels, et que le don et le bienfait soient plus estimés que le donateur et bienfaiteur.

Ce danger n'existait pas dans les louanges de Notre Dame; elle eût sans doute préféré la grâce de Dieu à la dignité de mère de Dieu, si elle lui eût été présentée sans la grâce. Mais dans le monde et parmi des hommes charnels comme nous sommes, il est bien important d'aller au devant du péril, et de montrer par nos paroles que nous estimons plus la vertu que l'honneur, la grâce que les richesses, l'innocence que les plaisirs, les biens de l'âme que les biens du corps, la bonne volonté que la finesse de l'esprit[2]; soit pour rendre à la vertu l'honneur qu'elle mérite bien mieux que les biens de la nature ou de la fortune; soit de peur de flatter et de nourrir l'amour déréglé de ces biens périssables, par les louanges qu'on leur donne; soit enfin, parce qu'il en revient plus de gloire à Dieu, et qu'il est plus aisé de lui en rapporter tout l'honneur, que des dons purement temporels, dont on lui dérobe souvent toute la gloire pour l'approprier à la créature, au préjudice du

[1] Nolite multiplicare loqui sublimia gloriantes. I *Reg.*, II.

[2] Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus. *Psal.* CXLIII.

créateur. Étant donc convaincu sur ce sujet, servez-vous premièrement des paroles de l'ange pour honorer la sainte Vierge avec lui, et après avoir bien reconnu la solidité des louanges qu'il lui donne, considérez si vous êtes toujours dans ce sentiment, s'il ne vous échappe pas souvent des paroles, qui montrent bien que la terre est plus en estime dans votre esprit que le Ciel [1]. Reconnaissez si vous ne vous déclarez pas souvent pour le monde plutôt que pour l'Évangile qui fait peu de cas de ces richesses, de ces honneurs, de ces contentements que vous vantez tant, et rehausse le prix de la pauvreté, des souffrances, des affronts, dont vous ne pouvez parler qu'avec une extrême aversion. Qu'en pensez-vous?...

TROISIÈME POINT.

ON DOIT RÉFLÉCHIR SÉRIEUSEMENT SUR CETTE VÉRITÉ, QUI ÉTABLIT LE SECOND DEGRÉ D'HUMILITÉ, QU'ON NE DOIT POINT SE VANTER, SURTOUT DES AVANTAGES DE LA NATURE ET DU MONDE.

Persuadons-nous donc bien fermement cette vérité, qu'il n'y a rien de louable en nous, que ce que Dieu y a mis; établissons sur elle le second degré de l'humilité, qui est de ne désirer point d'être loué des autres, qui s'appuie sur le premier, sur lequel nous nous sommes arrêtés dans la méditation précédente, qui était de ne pas s'estimer soi-même. Car celui qui connaît bien ce qu'il est, qui est convaincu de son néant, veut bien être connu pour tel, et ne parle jamais de lui, non plus que s'il n'était point au monde [2]. Et pour ce qui regarde les hommes, comme il sait qu'ils lui sont semblables en nature, et par conséquent, qu'ils ne sont rien non plus que lui, il ne voit en eux que les dons de Dieu, et ne loue ni n'estime que les

[1] Qui de terra est, de terra loquitur. *S. Joan.*, III, 31.
Ipsi de mundo sunt, ideo de mundo loquuntur, et mundus eos audit; nos ex Deo sumus. I *S. Joan.*, IV, 5.

[2] Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. II *Cor.* XI.

grâces que Dieu leur a faites. Il tire de là cet avantage, qu'il n'est point avare de ses louanges, mais aussi qu'il ne les donne jámais tellement à la créature, qu'il n'en rapporte à Dieu le principal [1]. Et parce que, comme nous l'avons vu, les biens du monde gagnent aisément notre cœur, et le détachent de la fidélité qu'il doit à Dieu, il les met en oubli, ou s'il en parle, c'est pour les abaisser, à cause des charmes qu'ils exercent sur la volonté pour la détourner de la vertu.

Voilà comment l'on apprend à se mépriser par la connaissance de soi-même, et à mépriser le monde par son propre mépris, afin de ne rien estimer que Dieu, et tout ce qui nous mène à Dieu. Étudiez soigneusement cette importante leçon, et gardez-vous de l'envie, qui vous rend les louanges du prochain insupportables, de la flatterie, qui adore ce qui ne mérite que d'être foulé aux pieds, et de l'estime secrète des biens dont le monde fait état [2]. Oui, mon Dieu, je reconnais maintenant par votre grâce l'impertinence de cette vanité, qui me fait rechercher si passionnément la réputation des hommes, puisqu'avec toute leur estime, je ne serai jamais que ce que je suis dans votre peusée, et que c'est par votre sentiment, et non pas par leur opinion, qu'on doit juger définitivement de mon mérite.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'ange Gabriel ne parle point de ce qui le touche.

Gabriel n'est qualifié que du nom d'ange dans le divin traité de l'Incarnation, quoiqu'il ait porté le titre d'archange dans beaucoup d'autres emplois qui n'étaient pas si considérables. Il se montre si retenu dans

[1] In laudem gloriæ gratiæ suæ.
Qui operatur omnia secundum consilium voluntatis suæ, ut simus in laudem gloriæ ipsius. *Ephes.*, I.

[2] Verumtamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum. *Psal.* LXI, 10.

cette honorable ambassade, qu'il ne dit pas un mot de ce qui le touche. Ne vous en étonnez pas : car il était de la bienséance que celui, qui venait annoncer sur la terre le mystère d'humilité, ne dît rien de soi-même qui pût tourner à sa propre louange. Oh la belle leçon! O mon âme, apprends à ne parler jamais à ton avantage, apprends même à ne parler de ce qui te touche, que le moins que tu pourras, de peur que tu ne te vantes en faisant semblant de te blâmer. S'il en faut parler, que ce soit avec Dieu, pour lui avouer que tu parles trop de toi-même devant les hommes....

DEUXIÈME POINT.

L'ange Gabriel ne loue la vierge que des grâces de Dieu.

L'Ange loue la sainte Vierge, non pas de sa beauté, ni de son esprit, mais seulement des grâces que Dieu lui a faites : pour nous enseigner qu'il n'y a rien de recommandable dans nous, que les dons de Dieu, et que le meilleur des louanges revient au premier auteur de nos perfections, que nous reconnaissons mieux dans les biens surnaturels que dans ceux qui ne sont que naturels. Est-ce ainsi que vous parlez et que vous pensez?... Vous n'êtes qu'un flatteur et qu'un mondain, si vous avez d'autres sentiments et d'autres discours. Oh n'estimez plus et ne louez plus Marie, si vous estimez et si vous louez quelque autre chose, dans vous et dans les autres, que la grâce de Dieu, puisque cette digne Mère de Jésus n'est estimable et n'est louable que par là. Ah sainte Vierge! j'aime trop votre honneur, c'est pourquoi je veux estimer la grâce ce qu'elle vaut, pour estimer davantage l'honneur qui vous est dû....

TROISIÈME POINT.

Il ne faut ni se louer soi-même, ni désirer être loué des autres.

C'est le second degré de l'humilité, de ne vouloir point être loué des autres, surtout pour les avantages que nous pourrions avoir de la nature et du monde ; comme le premier degré de cette vertu est de ne pas s'estimer soi-même. Et de fait, quelle vanité serait-ce de vouloir être tenu pour quelque chose par les autres, tandis qu'on ne s'estime rien soi-même? O mon Dieu, qui me connaissez pour tel que je suis, d'où

vient que je ne me mets point en peine d'être estimé de vous, et que je désire si fort d'être prisé des hommes, comme si je faisais plus de cas du jugement des hommes, qui est si trompeur, que du vôtre qui est infaillible?... Mon fils, c'est que tu oublies ces vérités, au temps qu'il s'en faudrait le plus souvenir, c'est-à-dire, lorsque tu parles et que tu t'entretiens avec les autres.

MERCREDI.

DU TROISIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ, QUI SE PREND DU TROUBLE QUE LA SAINTE VIERGE ÉPROUVE EN ENTENDANT SES LOUANGES.

La sainte Vierge, entendant les paroles de l'Ange, en fut émue, et sur ce trouble elle se mit à penser quelle pouvait être cette visite [1].

Le Sujet est de considérer les causes qui doivent nous rendre les louanges suspectes, le bel exemple que Notre Dame nous donne, et le moyen de l'imiter en entendant nos louanges.

La Fin est d'apprendre, pour le troisième degré d'humilité, à mépriser les louanges que nous donnent les hommes.

La Forme est en ces trois points :

1° Considérer les causes qui doivent nous rendre les louanges suspectes.

2° Nous proposer l'exemple de la sainte Vierge sur ce point, et voir comment elle s'y comporte.

3° Prendre la résolution de l'imiter et de corriger les défauts dans lesquels nous tombons en entendant nos louanges.

[1] Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio. *S. Luc*, 1, 29.

PREMIER POINT.

CONSIDÉRATION DES CAUSES QUI DOIVENT NOUS RENDRE LES LOUANGES SUSPECTES.

Vous n'avez que trop sujet de craindre les louanges que l'on vous donne, et de les tenir pour suspectes, surtout si vous considérez les trois raisons suivantes. La première, que Dieu étant l'auteur de tout bien, et le premier principe de l'être moral aussi bien que du naturel, la gloire des bonnes actions que vous faites lui est principalement due, et partant, si vous allez prendre trop indiscrètement et trop ardemment les louanges que l'on vous donne, n'avez-vous pas raison de craindre que vous ne vous rendiez coupable d'un infâme larcin, en usurpant injustement un bien qui ne vous appartient pas [1] ? En effet qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, dit l'Apôtre ? et si vous le tenez d'un autre, de quoi pouvez-vous vous glorifier [2] ? N'est-ce pas un sacrilége d'attenter sur la gloire de Dieu ? Osez-vous bien cueillir ce fruit défendu, sans craindre le courroux d'un Dieu justement offensé ?

Secondement, eussiez-vous quelque part à cette bonne action qui rencontre parmi les hommes l'approbation qu'elle mérite, il faut néanmoins vous contenter de ce qui vous est dû : et puisque Dieu travaille avec vous dans cette œuvre, vous devez partager fidèlement avec lui le fruit qui en provient ; ce fruit c'est la gloire et la récompense. Oui, toute bonne œuvre faite en grâce mérite de la gloire et une récompense, mais Dieu se réserve la gloire, et vous promet la récompense [3]. Que si vous êtes assez mal avisé pour vous attribuer la gloire qui est son

[1] Numquid gloriabitur securis contra eum qui secat in ea, aut exaltabitur serra contra eum a quo trahitur ? Quomodo si elevetur virga contra elevantem se ? etc. *Isai.* I, 10.

[2] Quid habes quod non accepisti ; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ? I *Cor.*, IV.

[3] Propter me, propter me faciam, ut non blasphemer, et gloriam meam alteri non dabo. *Isai.* XLVIII.

partage, n'aura-t-il pas sujet de vous priver de la récompense, comme il nous en avertit expressément dans son saint Évangile[1]? Et puis allez chercher le payement et le salaire de vos mérites... Vraiment si vous étiez bien inspiré, lorsque vous entendez vos louanges, vous en devriez concevoir plus d'horreur que de contentement. Eh que savez-vous si ce n'est point peut-être le payement de toutes vos bonnes œuvres. Oh le mauvais marché de vendre la part qu'on prétend dans l'éternité, et toute la gloire qu'on espère dans le ciel, pour celle de la terre qui n'est que fumée, et que pure vanité !...

Enfin, quand même il serait juste et légitime de recueillir l'approbation et la gloire des hommes, jugez vous-même combien c'est peu de chose que de plaire aux hommes[2], au lieu de contenter un Dieu ; de plaire aux hommes, qui se moquent souvent de ce que nous pensons leur être plus agréable, et de contenter Dieu, qui est toujours content, quand nous voulons le contenter. Il n'est pas en votre puissance de plaire toujours aux hommes, quoi que vous fassiez, et quoi que vous désiriez ; mais vous pouvez toujours plaire à Dieu, si vous voulez. Quel avantage pour régler nos affections et nos intentions !... Et néanmoins ne ressentez-vous pas toujours plus d'inclination de plaire à d'autres plutôt qu'à Dieu ? Les approbations, les louanges que vous donnent les hommes, ne vous inspirent-elles pas plus de joie que de répugnance ?... C'est un mauvais signe ; *car*, dit le Sage[3], *comme l'argent s'éprouve dans le creuset, l'or dans le fourneau, ainsi l'homme est éprouvé par la bouche qui le loue*. Si l'homme se plaît à entendre ses louanges, on connaît par là qu'il est un superbe, un vaniteux, un mondain. Voudriez-vous qu'on dît cela de vous ?... Et néanmoins, c'est ce qu'on en

[1] Alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est. *S. Matth.* VI.

[2] Quid est homo, et quæ est gratia illius, et quid est bonum, aut quid nequam illius ? *Eccli.* XVIII.

[3] Quomodo probatur in constatorio argentum, in fornace aurum, sic probatur homo ore laudantis. *Prov.* XXVII, 21.

doit dire si vous aimez les louanges. Vous ne voudriez pas que les hommes vissent ce cœur qui se plaît à la vanité, et vous ne pensez pas que Dieu le voit, ou si vous y pensez, vous méprisez son jugement. Voudriez-vous mourir au moment où vous êtes dans ces sentiments?... Il est assuré que non, car vous craindriez le jugement de Dieu qui hait le superbe. Et pourquoi ne le craignez-vous pas, quoique vous ne mouriez point, puisqu'il ne laisse pas de juger et de condamner ce vice, aussi bien pendant la vie qu'à l'heure de la mort? Ah! c'est que vous ne craignez point Dieu pendant la vie, mais seulement à la mort : c'est que vous craignez plutôt votre mal, que Dieu; c'est que vous ne craignez que comme les démons et les superbes, qui craignent plus le châtiment de Dieu, que de l'offenser [1]. Tremblez à ces paroles, si vous ne savez pas trembler, comme la sainte Vierge en entendant ses louanges.

DEUXIÈME POINT.

L'EXEMPLE D'HUMILITÉ QUE NOTRE DAME NOUS A DONNÉ, QUAND L'ANGE LA LOUA SI HAUTEMENT.

Que les saints ont bien d'autres sentiments que nous; qu'ils nous font bien voir que nos sentiments, qui sont contraires aux leurs, ne sont pas saints! Voici la sainte Vierge qui se trouble au récit de ses louanges; et, voyant le respect et l'honneur extraordinaires que l'ange lui portait, elle qui ne pensait jamais à ses mérites, se trouve extrêmement surprise et étonnée d'en entendre parler de cette sorte [2]. On pourrait rapporter ce trouble de la Vierge à d'autres causes; mais, celle qui est prise de son

[1] Credunt et contremiscunt. *S. Jac.* II.

[2] De apparitione Angeli non fuit turbata, sed de salutatione insolita, quia nihil mirabilius est vere humili quam sua exaltatio. *Lyran.*

Turbata est, sed non perturbata. S. Bern.

Erat cogitatio cum verecundia, quia pavebat: cum prudentia, quia benedictionis novam formulam mirabatur, quæ nusquam lecta est, nusquam ante comperta. S. Amb.

humilité, doit vous servir maintenant d'exemple, pour vous apprendre que les louanges sont plus à craindre qu'à désirer. Et, de peur de vous tromper dans vos troubles et dans vos craintes, qui peuvent être des défauts aussi bien que des vertus, considérez comme ce trouble de la Vierge ne fut nullement défectueux, mais plutôt, comment elle accompagna cette surprise de trois rares vertus. Elle y fit reluire sa pudeur virginale, elle donna par son silence des preuves d'une sage modestie et d'une prudente retenue; elle montra la force de son esprit, qui ne se perdit point en cette rencontre inopinée, mais qui s'appliqua tout aussitôt à considérer la nouveauté de cette ambassade, et la manière dont elle devait se comporter et répondre.

Ah Dieu! quelle étrange façon de se troubler est celle-ci, qui ne vient que de la crainte de ses louanges! c'est un trouble qui ne dérange en rien le calme de l'âme; c'est une surprise qui éveille la prudence et la raison; c'est une émotion qui affermit l'esprit; faute de posséder ces qualités, ceux qui se plaisent à leurs louanges s'enivrent si fort de la douceur de ce poison, que la tête leur tourne, et qu'ils perdent entièrement l'esprit [1]. Pauvre étourdi et mal avisé que je suis, si la sainte Vierge avait raison de craindre les louanges qu'on lui donnait, encore qu'elles fussent dues si légitimement à son mérite, encore qu'elle pût les recevoir sans aucun préjudice, les rapportant fidèlement à Dieu comme elle le faisait, comment puis-je m'empêcher de trembler, moi qui ne suis que péché, lorsqu'il est question de recevoir l'approbation qu'on me donne?... Eh quoi, s'il arrive quelquefois que Dieu m'élève du néant, et de l'impuissance où je suis, pour faire quelque bien qui soit applaudi par les hommes, je ne craindrai pas de m'enivrer de mes louanges, je n'appréhenderai pas de caresser et d'accueillir avec joie ce que la Vierge ne voulait point entendre [2]!... J'aurai encore de l'amour et de la passion pour une chose

[1] Quomodo vinum potantem decipit, sic erit vir superbus. *Hab.* II.

[2] Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraim, etc. *Isai.* XXVIII.

qu'elle avait en horreur? J'ouvrirai non-seulement l'oreille, mais encore le cœur pour accueillir ce qu'elle craignait et ce qu'elle fuyait?... Ne faut-il pas avouer qu'un de nous deux se trompe; ou elle en fuyant ses louanges, ou moi en les cherchant?... Mais, mon âme, oserions-nous penser qu'elle se trompe, et ne faut-il donc pas convenir que c'est nous qui nous trompons!...

TROISIÈME POINT.

COMMENT ON REÇOIT LES LOUANGES, QUAND ON EST ARRIVÉ AU TROISIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ.

Établissez soigneusement dans votre cœur ce troisième degré d'humilité, et voyez si vous n'y manquez point, ayant l'un de ces trois défauts qui lui sont contraires. Le premier, de savourer vos louanges avec trop de plaisir, et de vous jeter trop ardemment sur cet appât trompeur et mensonger, au lieu d'en détourner l'oreille et le cœur, comme du charme le plus dangereux et le plus puissant que l'enfer puisse inventer pour vous perdre [1]. Le second défaut est de contribuer de votre part à l'accroissement de vos louanges, par des réparties inutiles et souvent affectées, qui sous prétexte de diminuer la gloire qu'on vous donne, en prolongent l'entretien qui se fût de suite étouffé, si vous eussiez gardé le silence. Enfin vous manquez encore sur ce sujet, en croyant trop légèrement le bien qu'on dit de vous. C'est ici où les plus défiants sont trop crédules, c'est en ce seul point où nous sommes tous bien aises d'être trompés, et de nous tromper nous-mêmes [2]; prenant les paroles mensongères d'un flatteur pour une vérité très-certaine, nous souhaiterions que tout le monde les entendît, qu'elles volassent

[1] Duo rogavi te, ne deneges mihi antequam moriar.
Vanitatem et verba mendacia longe fac a me. *Prov.* xxx, 7.

[2] Populе meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, et viam gressuum tuorum dissipant. Stat ad judicandum Dominus, et stat ad judicandos populos. *Isai.* III.

partout pour faire connaître notre prétendu mérite. Que si quelqu'un laisse échapper un mot, qui semble toucher ce fantôme de réputation, nous en concevons une telle aversion, que nous ne le regardons désormais que comme un ennemi, ou comme une personne qui ne nous veut point de bien, ou qui n'a pas un bon jugement, puisqu'elle ne juge pas bien de nous, comme nous en jugeons nous-mêmes.

Cependant, avec cette excessive complaisance de nous-mêmes, nous devenons présomptueux et insolents, et faisant de ces paroles favorables et de cette estime des hommes une espèce de revenu, nous établissons là-dessus une petite fortune, comme sur un fonds de grand rapport [1]. Nous y appuyons nos espérances, nous attachons nos soins à les ménager utilement, tandis que l'esprit de Jésus et l'esprit de la dévotion s'évanouissent, et, par suite de cette erreur, tous ces beaux desseins que nous bâtissons, ne se trouvent fondés que sur le vent d'une parole ; et cette bouffée de vent n'est pas sitôt passée, que notre pauvre cœur se trouve aussi plein de dégoût et d'amertume, que vide de biens solides et de vertus. C'est avec raison, car ne savons-nous pas que ce faux plaisir, que nous goûtons dans nos louanges, porte un châtiment inévitable, et que le Fils de Dieu a lui-même attaché sa malédiction aux bénédictions des hommes qui nous louent [2] ? Malheur à vous, dit-il, s'il arrive que le monde vous applaudisse, et que les hommes du siècle conspirent à vous donner quelques bénédictions ; fuyez-les comme un orage qui vous menace, et qui fondra sur vous infailliblement, si vous ne vous retirez promptement. Ces paroles doivent servir de frein à toutes ces vaines complaisances qui nous amusent. Faites-y réflexion quand on vous loue, et dites en vous-même : Ou Jésus qui est la vérité même

[1] Superbia cordis tui extulit te, habitantem in sciscuris petrarum, exaltantem solium tuum. *Abd.*

[2] Si nolueritis ponere super cor ut detis gloriam nomini meo, ait Dominus exercituum, mittam in vos egestatem, et maledicam benedictionibus vestris. *Mal.* II.

Væ cum benedixerint vobis homines. S. *Luc.* VI.

me trompe, ou je suis assuré que cette louange me rendra misérable, si je l'accepte avec trop de complaisance, et si, m'attachant au contentement qu'elle me présente, je consens à ma condamnation[1]. O monde, que tes caresses sont dangereuses! oh que ton amour nous est funeste! puisque tu ne peux nous faire du bien sans nous causer plus de mal encore, puisque tes louanges nous rendent coupables, et qu'en pensant nous élever en honneur, tu ouvres sous nos pas un précipice pour nous perdre.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Mépris des louanges.

Vous devez rejeter les louanges des hommes; premièrement, parce que c'est à Dieu qu'elles appartiennent, comme à l'auteur de vos bonnes actions; secondement, parce que eussiez-vous coopéré avec lui dans un acte vertueux, il s'en est réservé toute la gloire, et vous a laissé tout le profit; et en troisième lieu, parce que c'est si peu de chose que l'estime des hommes, que nous serions bien misérables si nous nous contentions d'une si mauvaise récompense. O mon Dieu! qu'ai-je affaire de l'estime des hommes, pourvu que je sois estimé de vous?.... Que me serviront leurs louanges si vous me méprisez? Qu'ils me blâment pourvu que vous m'estimiez, et qu'ils ne me louent point de peur que je ne sois blâmé de vous..... Mon fils, souviens-toi dans l'occasion de cette belle prière, et quand tu seras méprisé, dis : C'est ce que j'ai demandé à Dieu : Qu'il soit loué et béni de m'avoir accordé ma demande.

DEUXIÈME POINT.

Exemple que nous a donné la sainte Vierge.

La Vierge se troubla en s'entendant louer par un ange; cette émotion est un signe et un effet de sa grande vertu, et non pas un défaut de

[1] Cadet superbus et corruet, et non erit qui suscitet. *Jer.* L.

courage, ni une imperfection naturelle. Et toi, mon âme, quand tu t'entends louer, n'est-il pas vrai que tu as des sentiments tout contraires?... Avoue que tu es très-blâmable en cela, si tu ne veux accuser Notre Dame; et reconnais, devant Dieu et devant cette sainte Vierge, que tu dois rougir devant eux, de ce que tu ne rougis point quand les hommes te louent....

TROISIÈME POINT.

C'est par ce moyen qu'on arrive au troisième degré d'humilité.

Établissez votre humilité dans son troisième degré par une ferme résolution, que vous ferez aujourd'hui, de ne plus rechercher jamais les louanges des hommes, de ne plus les recevoir qu'avec peine, de ne point donner sujet aux autres de continuer à vous flatter, quand ils auront commencé, enfin, de ne croire rien de ce qu'on pourra dire à votre avantage, de peur que vous ne vous estimiez plus que vous n'êtes. O mon Jésus! je veux mettre maintenant tout mon honneur à fuir la gloire des hommes; je ne veux plus prétendre à d'autre louange qu'à celle de n'en plus recevoir; que si l'on m'en donne malgré moi, je vous les rendrai, comme à celui à qui elles appartiennent. Oh que l'amour de l'honneur et de la louange est à craindre pour quelque personne que ce soit, puisque cet amour la rend plus méprisable, qu'elle ne méritait d'honneur et de louange.

JEUDI.

DU QUATRIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ, SUR LES PAROLES DE L'ANGE A LA SAINTE VIERGE ET DE LA SAINTE VIERGE A L'ANGE.

Marie, n'ayez point peur, vous avez trouvé grâce et faveur auprès de Dieu : Je vous assure de sa part que vous serez mère d'un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus. La Vierge lui répartit : Comment ce que vous m'annoncez s'accomplira-t-il, puisque je ne connais point d'homme[1] ?

Le Sujet est de considérer comment l'Ange déclare à la Vierge le dessein que Dieu a de la faire Mère de son Fils, et comment la Vierge lui représente simplement le vœu de virginité qu'elle a fait, sans insister davantage, par où nous apprenons un nouveau degré d'humilité.

La Fin est de comprendre la nature et l'importance de ce quatrième degré de l'humilité, qui nous fait reconnaître que, lorsqu'il est question de recevoir les ordres de ceux qui ont l'autorité en main, l'on doit simplement représenter son impuissance, s'il est à propos de le faire, sans s'opiniâtrer contre leur ordonnance.

Les Points à méditer sont :

1° La proposition de l'Ange, qui comprend les desseins et les volontés de Dieu sur la maternité de Notre Dame.

2° La réponse de Notre Dame, où elle fait paraître son humilité.

3° L'imitation que nous en devons prendre.

[1] Ne timeas Maria, invenisti gratiam apud Deum. Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum, etc.
Dixit autem Maria ad Angelum : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco? *S. Luc*, I, 30 et seq.

PREMIER POINT.

LA PROPOSITION DE L'ANGE, QUI COMPREND LES DESSEINS ET LES VOLONTÉS DE DIEU SUR LA MATERNITÉ DE NOTRE DAME.

L'ange ayant assuré la sainte Vierge, qu'elle avait une grande part aux bonnes grâces de Dieu, lui déclare en même temps les intentions de son maître, et le sujet de son ambassade en ces termes : *Voilà que vous concevrez et que vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus; il sera grand, et sera de nom et d'effet le Fils du Très-Haut; il montera sur le trône de David, son père, et il régnera pour jamais dans la maison de Jacob.* Ces paroles, pour être bien comprises, doivent être gravées dans votre cœur par les actes des trois vertus théologales. Faites donc, premièrement, un acte de foi sur l'accomplissement de ce mystère, et sur la grandeur de ce Fils du Très-Haut. Secondement, joignez à la croyance de ce qui est déjà arrivé en la personne de ce divin enfant, l'espérance de sa future grandeur, celle de voir son royaume spirituel s'étendre dans les âmes pendant le cours de cette vie [1], et celle de le posséder vous-même dans la félicité du paradis. Excitez votre cœur à l'amour d'un Dieu qui fait des choses si glorieuses pour vous, admirez sa petitesse et sa grandeur tout ensemble, respectez avec un saint étonnement l'éminente dignité de la sainte Vierge, qui conçoit et qui enfante ce divin enfant, à qui elle donne le nom de Jésus. Considérez quel fils et quelle mère !...

Oh qu'il était convenable, si un Dieu voulait naître, qu'il prît naissance d'une telle mère ! Et si une vierge devait être mère, qu'elle fût mère de Dieu ! Arrêtez-vous principalement à la considération de ces paroles : *il régnera dans la maison de Jacob.* Cette maison de Jacob, si vous le voulez, c'est votre âme, car c'est au dedans de vous-même, qu'il veut établir son

[1] Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. *Psal.* XCI.

royaume, pour exercer sa puissance sur vos pensées, sur vos paroles, sur vos actions, sur vos démarches et sur toutes vos affaires [1]. En êtes-vous content?... Lui obéissez-vous comme font les sujets à leur roi?... Regardez combien il s'en faut : considérez quelle honte et quel reproche pour vous, ou de ne pas reconnaître Jésus pour votre roi, ou le reconnaissant pour tel, de lui refuser votre obéissance?... O mon Jésus, domptez ce rebelle ! Sainte Vierge, employez-y votre puissance. *Vivez et régnez en moi, vous et votre cher Fils* [2] ? et que je montre par de vrais effets, que c'est de cœur que je vous fais cette demande.

DEUXIÈME POINT.

LA RÉPONSE DE LA VIERGE, OU ELLE FIT PARAITRE SON HUMILITÉ.

De si glorieuses nouvelles devaient, ce semble, causer un plus grand trouble que le premier dans l'âme de la sainte Vierge, et lui donner sujet de s'excuser particulièrement sur trois points de cette ambassade, qui semblaient renverser tous ses desseins. Le premier, de consentir à sa maternité, contre son vœu de perpétuelle virginité. Le second, d'être mère du Fils de Dieu, contre son humilité. Le troisième, d'être mère d'un roi qui devait régner avec tant d'éclat et de majesté, contre la douceur et le repos d'une vie retirée qu'elle s'était choisie, et qu'elle chérissait soigneusement. Cependant elle ne fait point de difficultés, elle se contente d'exposer simplement l'état de son vœu, et la condition de sa vie, comme incompatible avec la fécondité d'une mère. Puis elle attend l'ordre de Dieu, qu'elle est toute prête d'exécuter, après avoir appris ce qu'il demande d'elle. Il lui suffit d'avouer qu'un si haut mystère passe toutes ses forces, et de remettre le reste à la providence de Dieu.

Véritable marque d'une très-profonde humilité, plus grande

[1] Ecce enim regnum Dei intra vos est. *S. Luc.* XVII.

[2] Dominare nostri, tu et Filius tuus. *S. Jud.* VIII.

sans comparaison, que si elle se fût arrêtée à des excuses opiniâtres et à de longues protestations de son indignité; disant qu'elle ne méritait pas cet honneur, que la chose était hors de son pouvoir, qu'elle priait d'en être dispensée, et tout ce qu'un autre eût pu alléguer à sa décharge [1]. Car si l'humilité, pour être solide, doit être accompagnée d'une parfaite soumission d'entendement et de volonté, pouvait-elle soumettre l'un et l'autre avec plus de perfection, qu'en obéissant aux ordres qui lui étaient envoyés de Dieu, quelque contraires qu'ils fussent, en apparence, au recueillement de son âme, et à la pureté de son corps, biens qui lui étaient si chers, dont l'amour était si saint, la possession si précieuse et la beauté si agréable aux yeux du Créateur. Néanmoins elle lui ouvre son cœur, elle abandonne ce trésor sacré de sa pureté entre ses mains, et, fermant les yeux aux raisons humaines, elle soumet sa volonté à celle de son Dieu [2].

O pureté incomparable! O prodigieuse humilité! O miracle d'obéissance! Je ne sais lequel d'entre vous mérite plus de louanges; mais je sais bien que vous surpassez toutes les louanges des anges et l'étonnement de tous les hommes. Il est bien vrai que ce n'est pas tant le faire, que le bien faire, qui donne du prix à la vertu! Combien il est important de savoir une bonne fois, que le bien faire consiste à se rendre dépendant des volontés de Dieu [3], et à s'arrêter à ses ordres, plutôt qu'à suivre les mouvements les plus plausibles et les plus saints que la ferveur de nos dévotions nous peut quelquefois inspirer?... Oh! que l'esprit de Dieu agit bien plus puissamment quand il ne trouve point en nous d'actions ni de puissances qui ne lui soient sujettes! Il semblait qu'être vierge était un obstacle à l'honneur de la maternité; Dieu en fait une disposition si nécessaire à cette dignité, que Notre-Dame n'est mère que

[1] Humiliare Deo, et expecta manus ejus. Attende ne seductus in stultitiam humilieris. Noli esse humilis in sapientia tua, ne humiliatus in stultitiam seducaris. *Eccli.* XIII, 9 et seq.

[2] Est qui se nimium submittit a multa humilitate. Ibid. XIX.

[3] Nolite fieri imprudentes, sed intelligentes quæ sit voluntas Dei. *Ephes.* V.

parce qu'elle était Vierge; il semblait que l'acceptation de cette haute dignité était la ruine certaine de son humilité; et c'est le sujet de son abaissement, c'est où elle fait plus paraître de soumission: tant il est certain, que nous n'avons jamais plus de raison de nous confier en Dieu, que lorsque nous avons moins de sujet de nous fier et appuyer sur nous-mêmes. O sainte Vierge, je vous honore et je vous reconnais telle que l'ange vous déclare; mais je vous honore encore plus particulièrement, vous reconnaissant telle que vos vertus vous font paraître. Je vénère en votre personne la qualité que vous possédez de mère de Dieu, mais je respecte plus encore l'honneur que vous avez d'être la digne mère de Dieu par votre humilité.

TROISIÈME POINT.

L'IMITATION DE L'HUMILITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

La Vierge nous doit servir de modèle pour nous élever, à son exemple, au quatrième degré de l'humilité : mais pour en concevoir mieux la beauté par la laideur de son contraire, remarquez ici trois défauts qui détruisent l'obéissance, parce qu'on manque de ce degré d'humilité [1]. Le premier arrive dans les commandements qui sont de facile exécution, ou qui sont conformes au naturel : car alors, on s'y jette avec témérité et par une secrète présomption de ses forces; appuyé sur des moyens plus humains que divins, on se promet d'y réussir heureusement. Cela ne vaut rien, c'est se retirer de Dieu, et perdre le plus grand bien qu'il y ait dans nos actions, qui est d'y chercher et d'y trouver Dieu. Le second défaut est, au contraire, dans les affaires épineuses, ou qui combattent vos desseins et votre humeur [2]; vous prétextez aussitôt l'impossibilité de la

[1] Audivimus superbiam Moab, superbus est valde, superbia ejus et arrogantia ejus et indignatio ejus plusquam fortitudo ejus. *Isai.* VI.

[2] Si dixeris, vires non suppetunt: qui inspector est cordis ipse intelligit, et servatorem animæ tuæ nihil fallit, reddetque homini juxta opera sua. *Prov.* XXIV.

chose, pour vous en défendre; vous alléguez la faiblesse de vos forces, sans regarder la puissance de celui qui vous emploie; vous craignez, parce que vous pensez être tout seul dans les épines et dans les difficultés [1], et vous ne voyez pas un Dieu qui est à vos côtés, prêt à fortifier votre courage, et à vous donner du secours au besoin. C'est ne pas connaître Dieu, que de s'en défier ainsi; et c'est lui faire injure, de penser qu'il nous donne des ordres, sans nous fournir les moyens de les exécuter. Enfin, que les commandements soient aisés ou difficiles, on fait de lourdes fautes dans l'exécution : car au lieu de mesurer ses efforts à son pouvoir, et de se contenter du succès que Dieu envoie par sa providence, on veut mener l'affaire plus loin qu'il ne faut; on s'efforce vainement de faire plus que Dieu ne désire, comme si on voulait le servir malgré lui, et qu'on ne le jugeât pas assez sage dans la conduite de ses affaires; ou bien on se décourage entièrement, ou bien on veut se gouverner par son propre sens, par son amour-propre et par ses intérêts particuliers.

Pour apporter le remède convenable à ces désordres, qui ne naissent que d'un esprit d'orgueil, opiniâtre et arrêté à son jugement, ne regardez jamais dans l'obéissance que vous rendez à ceux qui vous gouvernent, si leurs commandements sont aisés, ou s'ils sont difficiles [2]. N'ayez pas tant égard à vos forces, ni à votre faiblesse, qu'à la volonté de Dieu, qui vous donnera les moyens d'agir, s'il vous en donne le commandement [3]. Si la difficulté vous semble considérable, contentez-vous de la représenter avec simplicité; et, s'il faut passer outre, baissez la tête par humilité, et recevez le joug avec une grande confiance en Dieu. Pensez que ces paroles sont dites pour vous: le Saint-Esprit surviendra, et la vertu du Très-Haut vous cou-

[1] Non in immensum gloriabimur, sed secundum mensuram regulæ qua mensus est nobis Deus. II *Cor.*, x.

[2] Fidelis est, qui vocavit vos, qui etiam faciet. I *Thess.* v.

[3] Fidelis autem Deus est qui confirmabit vos, et custodiet vos a malo. Confidimus autem de vobis in Domino, quoniam quæ præcipimus et facitis, et facietis. II *Thess.*, III, 3 et 4.

vrira de sa protection [1]. Sachez que c'est là l'esprit des saints, qui ne sont jamais plus puissants que dans leurs faiblesses, et qui, par un humble assujettissement de leur volonté à celle de Dieu, après s'être informés des moyens qu'ils peuvent employer à l'exécution de ce qui leur est ordonné, ont recours à la patience, quand le pouvoir leur manque, et savent souffrir de bonne grâce, quand ils ne peuvent plus agir [2]. Voulez-vous être de ce nombre, ou aimez-vous mieux être un rebelle, un superbe, un acariâtre?... Ne vous lasserez-vous pas de combattre ouvertement les volontés de Dieu par vos résistances, ou de les éluder, par des prétextes spécieux d'humilité et de dévotion?... Voulez-vous donc qu'il plie sous vos désirs? Est-il raisonnable qu'il s'accommode à vos caprices? N'est-ce pas à vous d'obéir et d'en passer par où il veut?... Faites-le donc à l'avenir, et apprenez qu'il y a plus d'humilité dans la grandeur qui ne se prend que par obéissance, que dans la petitesse qu'on ne veut que par sa propre volonté, laquelle cache bien souvent un grand orgueil....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'ange propose à Notre Dame le plus grand honneur du monde.

Vous concevrez et vous enfanterez un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, cet enfant sera grand, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob. Voilà des paroles magnifiques, capables de vous faire faire toute sorte d'actes de vertu en l'honneur du Fils et de la Mère, mais principalement des actes de foi, d'espérance et d'amour pour de telles personnes. Surtout considérez qu'il est dit que ce divin enfant doit régner, et que c'est en votre cœur, qu'il doit établir son royaume, et gouverner

[1] Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.

[2] Omne quod applicitum fuerit, accipe, et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* XI, 4.

en roi et en souverain toutes vos affections. Ne le voulez-vous pas?.... Il paraîtra dans vos pensées, dans vos paroles et dans vos actions, si c'est lui qui vous gouverne, ou si c'est vous qui êtes le maître. Faites-lui maintenant serment de fidélité, et vous tenez pour le moins autant obligé de garder ce serment, qu'un sujet est obligé à garder celui qu'il fait à un roi de la terre. Oui, Jésus, vous êtes mon roi; oui, Marie, vous êtes ma reine; et moi je me trouve heureux de pouvoir être votre très-humble sujet, et très-obéissant serviteur! Mais quel service vous rendrai-je aujourd'hui? C'est à quoi, mon âme, il faut penser....

DEUXIÈME POINT.

Notre Dame accepte cet honneur par son humilité.

Il semblait que l'humilité de Notre-Dame lui dût faire refuser cet honneur; néanmoins elle se trouve obligée de l'accepter par cette même vertu qui la rend entièrement soumise à toutes les volontés de son Dieu. Apprenez par là que pour être parfaitement humble, il faut être parfaitement résigné aux ordres de Dieu; et qu'il y a plus d'orgueil à lui résister quand il veut qu'on soit grand, qu'il n'y a d'humilité à vouloir être petit contre sa volonté. Sainte Vierge, que vous êtes grande d'être mère de Dieu! mais que vous êtes encore bien plus grande, d'être la digne mère de Dieu par votre humilité!... Je vous prie de m'obtenir la grâce que je puisse avoir cette humble obéissance, pour n'être pas seulement votre serviteur et celui de votre Fils comme je le suis; mais pour être digne serviteur d'un tel seigneur et d'une telle reine.... Mon fils, est-ce par compliment que vous parlez ainsi, ou bien en vérité?... J'en ferai bientôt l'épreuve, tenez-vous prêt, et je verrai si ce que vous dites est vrai....

TROISIÈME POINT.

Imitation de cette vertu.

Si vous examinez vos actions, vous trouverez que vous en faites fort peu dans cette humble soumission de votre volonté à celle de Dieu.

Vous faites ce qui vous est aisé, parce qu'il vous est agréable ; vous ne sauriez vous résoudre à vous mettre à faire ce qui vous paraît difficile, parce que vous ne pensez pas y pouvoir réussir à votre contentement, Enfin, si vous faites quelque bien que Dieu désire de vous, vous le faites autrement qu'il ne le désire, ou plus, ou moins qu'il ne le désire.... Quel désordre, ô mon Dieu, que ma volonté préfère sa propre satisfaction à votre contentement ! Je reconnais ma faute, je vous en demande pardon, j'ai dessein de m'en corriger, et pour commencer par cette présente action, je ne désire pas plus y être consolé, que d'y souffrir des sécheresses, parce que je ne désire rien que ce qui vous plaira, et que je n'estime plus rien de grand, de désirable et d'honorable, que d'accomplir vos ordres, et d'obéir à tous vos commandements.

VENDREDI.

DU CINQUIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ SUR CES PAROLES DE LA SAINTE VIERGE

Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole [1].

Le Sujet est de considérer que par le sentiment d'humilité avec lequel elle prononça ces paroles : *Je suis la servante du Seigneur*, la sainte Vierge se mit véritablement au-dessous de toutes les créatures.

La Fin est d'apprendre par l'exemple de Notre Dame le cinquième degré d'humilité.

La Forme est en ces trois points :

1° La sainte Vierge s'humilia au-dessous de toutes les créatures, en prononçant ces paroles.

2° Elle confirma ses paroles par ses actes, en se considérant toujours comme une servante et la dernière.

3° Il est convenable de l'imiter dans ce cinquième degré d'humilité.

[1] Dixit autem Maria : ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. *S. Luc.* I.

PREMIER POINT.

LA SAINTE VIERGE S'HUMILIA AU-DESSOUS DE TOUTES LES CRÉATURES, EN DISANT QU'ELLE ÉTAIT LA SERVANTE DU SEIGNEUR.

Il n'est rien de plus fréquent parmi les hommes que ces compliments : je suis votre serviteur, votre très-humble servante ; mais ce ne sont que des paroles. Il est à craindre que dans la pratique même de nos dévotions, toutes les belles protestations de servitude que nous faisons à Dieu ne soient souvent semblables à ces cérémonies du monde. Tout le monde lui dit : Vous êtes mon Dieu, je suis votre serviteur [1]; mais lui qui sonde les cœurs sait bien ce qui en est. Or si jamais quelqu'un a dit ces paroles autant de cœur que de bouche et avec le sentiment que méritent la grandeur de Dieu et la bassesse de la créature, il faut avouer que c'est la sainte Vierge qui, selon l'opinion de tous les docteurs de l'Église, conçut ces paroles dans le sens le plus parfait et le plus profond qu'on puisse leur donner. Car elle ne voulait pas dire seulement qu'elle était servante de Dieu, ce que tous les hommes peuvent reconnaître, mais bien qu'entre tous les serviteurs de ce grand maître elle était la plus basse, la plus humble servante, et comme la dernière dans la maison de Dieu [2]. De sorte qu'on peut dire que jamais créature n'a eu d'elle-même des sentiments aussi humbles que la sainte Vierge en avait de sa propre personne ; excepté le fils de l'homme qui, ayant pris la forme d'esclave, se fit le dernier des serviteurs. Mais après lui, la Vierge, qui est la personne du monde la plus semblable à son Fils dans toutes les

[1] Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine. *S. Matth.*, VII.

[2] Vide humilitatem, ancillam se dicit, quæ mater eligitur; decebat humilitatem proferre, quæ humilem erat paritura. S. Ambr. *in S. Luc.*

Semper solet esse gratiæ divinæ familiaris virtus humilitas. Humiliter ergo respondet uti sedes gratiæ præparetur. Quæ est hæc tam sublimis humilitas, etc. S. Bern. hom. IV *super Missus.*

vertus, tient aussi le premier rang dans l'humilité, et jamais aucun des saints n'est descendu si bas dans le mépris de soi-même, et dans la connaissance de son néant.

Il le fallait ainsi, parce que si l'humilité est la disposition la plus convenable à la grandeur [1], et si les grands sont obligés d'obéir aux paroles du Sage, qui veut que plus on est élevé en honneur, plus on doit s'abaisser en soi-même, ne fallait-il pas que la sainte Vierge se disposât à la plus éminente dignité où puisse arriver une simple créature, par le plus profond abaissement qui puisse être; et qu'étant la plus élevée dans le royaume de son Fils, elle fût aussi la plus humble. O Vierge sainte! que les anges honorent vos grandeurs; pour moi je me plais à publier vos abaissements; jamais vous ne fûtes plus petite que lorsque vous fûtes la plus grande des créatures; et jamais vous n'avez été élevée à un plus grand degré de gloire que lorsque vous vous êtes humiliée plus profondément [2]. Ah, que je vous honore étant grande comme Dieu vous a faite! ah, que je vous aime étant petite comme vous vous êtes faite!... Votre abaissement me sert de marche pour m'élever à reconnaître votre grandeur, et votre grandeur me sert d'appui pour m'arrêter à admirer ce même abaissement. Faites-moi cette faveur que, m'humilant à votre exemple, je puisse monter plus haut et m'approcher plus près de vous, afin de mieux connaître et glorifier vos grandeurs....

DEUXIÈME POINT.

DE QUELS EFFETS FUT SUIVIE CETTE SAINTE HUMILITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

Vous avez vu les sentiments que la sainte Vierge avait d'elle-même; en voici les effets. Toute sa vie fut conforme à ses

[1] Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam, quoniam magna potentia Dei solius et ab humilibus honoratur. *Eccli.* III, 21.

[2] Gloriam præcedit humilitas. *Prov.* XV.

paroles, elle se porta toujours pour humble servante et la dernière de toutes ; elle servit Notre Seigneur et saint Joseph aussi humblement que si elle n'avait eu dans cette sainte famille que le rang de servante, dont elle remplissait tous les devoirs ; c'est pour cela qu'on lui donne la vie active de Marthe. Elle entra avec son Fils en partage de tous les mépris qu'il souffrit sur la terre ; et s'il fut le rebut du monde [1], tout le déshonneur du Fils retomba sur elle comme sur sa mère, qui était assez connue, et qui en ce cas était heureuse de se déclarer pour mère du plus humble des hommes. Elle l'avait bien prévu dès le moment qu'elle accepta la qualité de mère. Lorsqu'elle dit ce *Fiat* dont tout le monde doit être reconnaissant, elle ne jeta pas les yeux sur la gloire qu'elle en pouvait recevoir, mais sur les mépris et sur les humiliations qui devaient l'accompagner. Elle consentit à être la mère d'un Dieu, mais d'un Dieu humilié, d'un Dieu méprisé [2], d'un Dieu qui, se faisant le serviteur des hommes, laisserait à sa mère la qualité de servante de tous les hommes, qualité qu'elle fit paraître dans la visite et dans les charitables offices qu'elle rendit à sa cousine sainte Élisabeth [3], et depuis dans toutes les assemblées où elle se trouva, ne paraissant jamais qu'au dernier rang, comme elle n'est jamais nommée dans l'Écriture que la dernière [4].

Et quelle modestie pensez-vous qu'elle garda en toutes les actions de sa vie, jusque dans ses habits, dans ses paroles, dans sa tenue [5]? Le croiriez-vous ? Elle donnait l'aumône aux pauvres, moins pour subvenir à leurs nécessités, qu'afin d'obtenir pour

[1] In signum cui contradicetur, et tuam ipsius animam pertransibit gladius. *S. Luc.* II.

[2] Despectum et novissimum virorum. *Isai.* LIII.

[3] Superior venit ad inferiorem, ut inferior adjuvetur; Maria ad Elisabeth, Christus ad Joannem. D. Amb.

[4] *Act. Apost.* I, 14.

[5] Corde humilis, verbo gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens, intenta operi, verecunda sermone, arbitrium mentis solita non hominem, sed Deum quærere, nullum lædere, bene velle omnibus, assurgere majoribus natu, æqualibus non invidere, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. D. Amb. *de Virg.*, II.

elle-même le secours de leurs prières auprès de Dieu : c'est saint Ambroise qui l'assure. Oh le profond abîme d'humilité ! Celle qui passe les anges en sainteté s'abaisse aux pieds d'un pauvre et d'un pécheur pour se recommander à ses prières !... Celle qui est la médiatrice des hommes prend les pauvres pour médiateurs, afin de se prévaloir de leur intercession dont elle croit pouvoir tirer du fruit !... Pouvait-elle descendre plus bas, si ce n'est en abaissant les yeux sur moi ? Il est vrai, il faut que je prenne la hardiesse de lui dire : O la plus humble des créatures, puisque l'abaissement vous plaît si fort, abaissez les yeux sur mes misères, servez-moi de médiatrice, servez ce pauvre pécheur, pourquoi ne le dirai-je pas, servez-le dans ses besoins. Vous qui tenez à gloire d'être la servante de toutes les créatures, aidez-le si puissamment qu'il puisse apprendre à s'humilier comme vous aux pieds de tous les hommes...

TROISIÈME POINT.

IL EST CONVENABLE D'IMITER LA SAINTE VIERGE DANS CE CINQUIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ.

Voilà le cinquième degré d'humilité tant recommandé et si peu pratiqué. Plus vous êtes grand, plus vous devez être petit devant vos yeux [1]; plus vous avez l'âme remplie de grâces de Dieu, plus vous devez la vider de l'estime de vous-même, et à mesure qu'on vous élève aux charges plus honorables, vous devez descendre davantage dans le néant dont vous avez été tiré ; de sorte que, comme il est bien raisonnable que vous alliez toujours croissant dans la grâce, ainsi faudrait-il tous les jours ajouter un nouveau degré à votre humilité. Mais hélas, il s'en faut bien que les hommes se gouvernent de la sorte ! A voir leurs déportements et le mauvais usage qu'ils font des biens de

[1] Qui major est in vobis, fiat sicut minor; et qui præcessor est, sicut ministrator. *S. Luc.* XXII.

Dieu, l'on dirait qu'ils ne les reçoivent que pour enfler leur orgueil [1], et qu'ils n'en souhaitent l'accroissement que pour marcher sur la tête des autres. Faites réflexion sur vous-même; voyez si, lorsqu'il vous arrive quelque faveur devant les hommes dans vos emplois, ou devant Dieu dans vos exercices de piété, vous en êtes plus ou moins humble, si alors vous avez de plus bas ou de plus orgueilleux sentiments de vous-même, si vous cédez plus volontiers aux autres, ou si vous cherchez à les dominer, si vous supportez plus patiemment leurs humeurs, ou si vous en avez plus de déplaisir et d'impatience. Qu'en dites-vous?... N'en jugez pas d'après quelques paroles vaines sorties du bout des lèvres, qui ne sont que paroles de compliment et de fausse humilité [2]. Mais interrogez votre cœur devant Dieu, écoutez sa réponse comme s'il parlait après la mort à son juge, et apprenez à vous connaître. N'est-il pas vrai que vous êtes moins humble lorsque vous devriez l'être davantage; n'êtes-vous pas plus vain et plus orgueilleux quand il faudrait vous humilier plus profondément.

Ce n'est pas tant à l'honneur qu'on vous donne, ou au refus que vous en faites, qu'il faut juger de votre humilité, qu'à la façon de recevoir ou de refuser cet honneur qu'on vous donne. C'est de reconnaître si cette gloire et cet honneur réjouit votre cœur, ou s'il l'offense, s'il l'ouvre et l'épanouit par le plaisir, ou s'il le resserre par la tristesse qu'il lui apporte; si vous êtes amoureux de cette gloire, si vous en devenez jaloux, si vous vous en rendez tellement l'esclave, que vous ne pensiez plus qu'à servir votre réputation au préjudice de l'honneur que vous devez à Dieu : réfléchissez-y sérieusement [3]... Quand vous

[1] Superbia eorum ascendit semper. *Psal.* LXXIII.

[2] Quid in via tractabatis? At illi tacebant, siquidem in via inter se disputaverant quis eorum major esset. *S. Marc.* IX.

[3] Si vidi solem cum fulgeret, et lunam incedentem clare, et lætatum est in abscondito cor meum, et osculatus sum manum meam ore meo, quæ est iniquitas maxima. *Job.* XXXI.
Electorum animus magno laudum suarum igne cruciatur. etc. D. Greg., XXII, *Mor.* V.

n'auriez devant les yeux d'autre motif que l'exemple de Notre Dame, pour confondre votre orgueil et pour faire venir votre esprit à ce degré d'humilité qui vous est montré, n'est-il pas suffisant pour vous obliger à l'imiter ?...

Pensez-vous donc qu'elle se trompait au jugement qu'elle faisait de sa bassesse ? L'humilité n'est point fille de l'erreur, elle n'a pas besoin du mensonge pour s'appuyer. C'est la vérité même, oui c'est la vérité, et la raison voulait qu'à quelque grandeur que la sainte Vierge fût élevée, elle se réputât la plus petite des créatures, comme l'Apôtre s'estimait le premier et le plus grand pécheur de tous [1].

Mais si la Vierge a eu raison de s'humilier ainsi, n'en avez-vous pas autant et plus qu'elle, puisqu'elle n'avait que la considération de son néant et des péchés qu'elle eût pu faire si Dieu ne l'en eût préservée. Pour vous, n'avez-vous pas vos péchés [2], vos infirmités et vos misères, vos ignorances, vos malices, et tant de crimes qui vous devraient humilier au-dessous des animaux, des créatures insensibles, et des démons mêmes qui n'ont qu'un seul péché ; après tout cela vous oseriez-vous élever au-dessus des autres hommes, des saints, et même de la sainte Vierge !

Oui, si vous y réfléchissez, vous vous élevez au-dessus d'elle en vous préférant à quelqu'un ; car puisqu'elle se mettait au-dessous et après tous les hommes, pouvez-vous vous préférer à quelqu'un sans que vous ne vous mettiez avant elle [3] ?... N'y a-t-il pas là de quoi vous humilier par votre orgueil même, puisque vous reconnaissez que votre orgueil vous met dans un état où vous ne sauriez vous soutenir, car vous ne pouvez pas souffrir qu'on vous estime plus que la mère de Dieu.

O l'heureuse contrainte de m'abaisser au-dessous de tous les hommes, en rougissant de honte de me mettre avant la sainte Vierge, si je ne me place le dernier et au-dessous de tous !

[1] Quorum primus ego sum. I *Tim* I.
[2] Humiliatio tua in medio tui S. *Mich.* VI.
[3] Nihil per contentionem, neque per inanem gloriam, sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes. *Phil.* II.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre Dame s'estime très-petite.

Je suis la servante de mon Seigneur, c'est-à-dire, la dernière de toutes les personnes qui ont l'honneur de lui appartenir. Cette réponse de la Vierge ne se fit point par compliment, comme nous faisons dans de semblables occasions, mais avec un vrai sentiment de sa bassesse, selon la maxime du Sage qui dit qu'on ne doit jamais plus s'abaisser par son humilité, que lorsqu'on est élevé plus haut par sa grandeur. Oh que Marie est grande dans sa bassesse! oh que Marie est humble dans sa grandeur!... Oh que ne suis-je petit pour devenir ainsi grand! Que j'estime maintenant bien davantage la bassesse que la grandeur, puisque c'est par la bassesse que je peux approcher de plus près la grandeur de Notre Dame!...

DEUXIÈME POINT.

Notre Dame a servi toutes sortes de personnes dans ce sentiment de sa bassesse.

La Vierge a montré durant toute sa vie qu'elle n'était pas moins humble dans ses actions que dans ses paroles; elle s'estimait heureuse de servir tout le monde; elle servit son fils Jésus, elle servit son époux saint Joseph, elle servit sa cousine sainte Elisabeth, elle servit même les pauvres, les malades et les nécessiteux qui avaient besoin d'elle, jusques-là même qu'elle se recommandait à leurs prières, et qu'elle espérait obtenir quelque grâce par leur moyen. Enfin, elle fut la servante de toutes sortes de personnes à qui elle rendit très-librement toutes sortes de services. Sainte Vierge, puisque votre humilité se plaisait tant à servir ceux qui sont les moins considérables, regardez ma misère, et souvenez-vous que vous ne sauriez vous abaisser plus profondément qu'en servant une personne qui est la plus misérable et la plus indigne personne du monde.

TROISIÈME POINT.

Imitation de cette vertu.

Mais imitez-vous cette humilité de celle que vous honorez si particulièrement? l'imitez-vous dans ce degré? Ce sont vos œuvres qui doivent répondre là-dessus. En conscience, quand on vous loue après avoir bien fait, ces louanges vous donnent-elles de l'humilité? ne vous donnent-elles pas plutôt de la vanité?... Prenez-y garde, et sachez que vous ne sauriez si peu vous estimer que vous ne vous préfériez à Notre-Dame, puisqu'elle s'est mise au-dessous de tout le monde. L'oseriez-vous bien faire, vous pécheur, devant la plus sainte de toutes les créatures?... O heureux péché, qui as été cause que la plus sainte des femmes s'est humiliée jusques au-dessous de toutes les créatures humaines pour mériter d'en être la mère, ne devrais-tu pas aussi être cause que je m'humilie plus bas que mon néant, afin que je devienne digne de la grâce de mon Dieu; — je t'appellerai très-heureux en cette considération, quoique en toutes les autres je ne te tienne que pour le plus grand malheur du monde....

SAMEDI.

DU SIXIÈME DEGRÉ D'HUMILITÉ SUR CES PAROLES :

Le Verbe s'est fait chair, et il a établi sa demeure parmi nous [1].

Le Sujet est de considérer le mystère de l'Incarnation, qui est exprimé par ces paroles, et de voir combien un Dieu s'est humilié en s'incarnant.

La Fin est de produire en nous la connaissance, l'amour et le désir d'imiter l'humilité d'un Dieu incarné.

[1] Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. S. *Joan.* I.

Les trois Points à méditer sont :

1° La considération de ces paroles, qui contiennent le mystère de l'Incarnation.

2° L'excellent degré d'humilité qui paraît en ce mystère, où le Fils de Dieu s'anéantit.

3° La pratique de cet anéantissement, et le fruit qu'on en doit tirer.

PREMIER POINT.

LA CONSIDÉRATION DE CES PAROLES, LE VERBE A ÉTÉ FAIT CHAIR.

Aussitôt que la sainte Vierge eut donné son consentement à la volonté de Dieu, le Saint-Esprit forma un corps très-parfait des plus pures gouttes de son sang. En même temps fut créée et versée dans ce corps l'âme qui le devait animer ; et l'un et l'autre tout ensemble, dans ce même moment adorable, se trouvèrent personnellement unis à la seconde personne de la sainte Trinité : et voilà que, de l'union miraculeuse de deux natures si différentes jointes en une même personne, se forme un composé adorable, un Dieu-homme, vrai Fils de Dieu, et vrai Fils de la sainte Vierge. C'est le sens de ces paroles : *le Verbe a été fait chair ;* c'est l'admirable économie de l'Incarnation, c'est la merveille des œuvres de Dieu, c'est la haute contemplation des anges, c'est la profonde méditation de Notre Dame, c'est l'objet sur lequel vous devez vous arrêter avec eux, afin de l'admirer, de l'adorer, de le louer, et après ces devoirs de respect et d'honneur, unir par amour votre cœur avec ce cœur sacré qui n'est fait que pour aimer les hommes [1]. Unissez étroitement votre esprit avec son esprit, votre volonté avec sa volonté, votre entendement avec le sien, vie avec vie, pensée avec pensée, dessein avec dessein, et dans cette union intime louez et adorez la très-sainte Trinité qui a opéré cette merveille,

[1] Et manifeste magnum est pietatis sacramentum quod manifestatum est in carne, justificatum est in spiritu, apparuit angelis, prædicatum est gentibus, creditum est in mundo, assumptum est in gloria. I *Tim.* III.

la divine sagesse qui l'a inventée, la bonté infinie qui l'a agréée, et la toute-puissance qui l'a mise à exécution.

Dites-vous donc à vous-même : Eh bien, mon âme, voilà comment Dieu t'aime, voilà l'estime qu'il fait de toi, et combien il estime ton salut ; en voilà pour une éternité, le voilà au milieu de nous, le voilà uni à notre nature d'un nœud aussi durable que lui-même ; et pourquoi ? Pour me témoigner son amour, pour me faire connaître par une preuve si palpable ce qu'il a fait pour moi. Est-il donc vrai que tout le dessein de ce grand ouvrage me regarde ?... Que le fruit m'en est donné ?... Que c'est pour moi qu'un Dieu descend du Ciel sur la terre, qu'il se fait homme, et un homme si pauvre et si misérable selon le monde [1] ?... Oui, la même bonté qui a produit ce chef-d'œuvre m'a fait aussi pour en être participant sur la terre par la grâce, et dans le Ciel par la gloire : la même sagesse qui l'a inventé me fournit les moyens d'en jouir, et m'y excite avec une douceur incroyable ; la même puissance qui l'a opéré s'offre de s'employer pour moi et de m'en procurer la jouissance. Il ne tient plus qu'à moi, il ne reste plus rien pour me rendre heureux de tout point, sinon de souffrir qu'un Dieu m'aime d'une charité toute divine, qu'il emploie à me conduire une sagesse infinie, et qu'il occupe sa toute-puissance à me faire du bien. Ne suis-je pas bien misérable, si j'y apporte de la résistance et de l'empêchement ?...

DEUXIÈME POINT.

L'EXCELLENT DEGRÉ D'HUMILITÉ QUI PARAIT EN CE MYSTÈRE, OU LE FILS DE DIEU S'ANÉANTIT.

Ces paroles : *Et le Verbe s'est fait chair*, et le mystère qu'elles signifient contiennent une humilité si profonde, que l'Église ne les prononce jamais qu'avec un incroyable respect qu'elle

[1] Fidelis sermo, et omni acceptione dignus, quod Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere, quorum primus ego sum. I *Tim.* I.

témoigne par des signes extérieurs d'humiliation et d'abaissement jusques à terre. L'Apôtre pour exprimer cette excessive humilité se sert d'une riche expression : il s'est, dit-il, anéanti lui-même, prenant la figure d'un esclave ; c'est-à-dire, il a caché sa divinité sous le voile de son humanité, de sorte qu'étant Dieu et homme tout à la fois il ne paraissait aux yeux des hommes que comme un homme semblable à eux, sa divinité demeurant aussi inconnue que si elle eût été anéantie [1]. Ou bien, en un autre sens, il s'est tellement soumis à son Père sous la forme d'esclave qu'il avait revêtue, il a suivi si exactement tous ses ordres, qu'il n'a jamais rien entrepris sans son commandement, pas même de dire une parole, agissant en tout comme sujet et jamais en égal, ne se servant pas plus du droit qu'il avait comme Dieu, que s'il s'en fût entièrement dessaisi [2]. Ou bien encore, il s'est anéanti, c'est-à-dire, non-seulement il s'est abandonné à la mort qui ne tend qu'à la destruction de la vie naturelle, il ne s'est pas simplement assujetti à toute créature qui n'est qu'un néant, mais outre cela, il a bien voulu se couvrir de la figure du péché qui est pire que le néant. Car bien que cet épouvantable anéantissement ait paru principalement sur la croix, lorsque pour notre amour il se fit péché, pour parler comme l'Apôtre [3], c'est-à-dire, une victime publique chargée de la malédiction et de la peine de tous les crimes du monde, néanmoins il est vrai qu'au moment de l'Incarnation il commence ce sacrifice ; il se couvre dès cet instant de l'habit de pécheur [4], et il

[1] Hoc sentire in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo. *Philip.* II, 5 et seq.

[2] Ego ex me ipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit, quid dicam, et quid loquar. *S. Joan.* XXXII.

[3] Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. II *Cor.* V.
Factus pro nobis maledictum, quia scriptum est, maledictus omnis qui pendet in ligno. *Gal.* II.

[4] In similitudinem carnis peccati. *Rom.* VIII.
Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. *Isai.* LIII.

se charge de tous nos crimes, il en accepte la peine, il en fait amende honorable devant les anges, comme s'il était lui-même le coupable ; lui qui n'est que notre caution et notre garant, il commence à payer pour nous la dette du péché....

Quelle confusion ! et quel anéantissement de se voir couvert d'une infinité de crimes exécrables dont il souffrait devant son Père la honte et les reproches pour nous, comme s'il les eût commis, et non pas nous ! O mon père, dit-il lui-même, vous savez la confusion que je souffre sous cet habit si noir et si souillé [1]. Certes, mon Sauveur, vous avez sujet de vous en plaindre à votre Père, car il n'y a que lui qui puisse comprendre l'excès de votre humiliation. Voyez-vous, ô Dieu des justices et des vengeances, votre Fils humilié ? Et si vous le voyez, ce spectacle n'est-il pas capable d'apaiser votre colère ? Vous que dispose à la miséricorde un Achab humilié, bien qu'il fût criminel et qu'il se fût souillé d'une infinité de forfaits [2], n'avez-vous pas bien plus de bonté et de tendresse pour votre Fils qui est l'innocence même, et le sujet de toutes vos complaisances ?... Oui, mon âme, il l'a vu, et son cœur en est tout attendri, et tout prêt à t'accorder ton pardon, si tu sais le demander comme il faut. Mais toi, le considères-tu dans ce pitoyable état où tes péchés l'ont réduit ? Sais-tu bien que les plaies qu'il souffre sur un infâme gibet ne sont pas si humiliantes pour lui que les marques funestes de tes crimes, et surtout de ton ambition déréglée ?... Et tu feras toujours l'orgueilleuse après cela ? Et tu refuseras de t'anéantir après l'exemple d'un Dieu anéanti pour ton amour ? Oh ! que notre superbe est criminelle après un tel exemple d'humilité ?...

[1] Deus, tu scis insipientiam meam, et delicta mea a te non sunt abscondita. Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam. Tu scis improperium meum, et confusionem meam, et reverentiam meam. *Psal.* LXVIII, 6, 8 et 20.

[2] Nonne vidisti humiliatum Achab coram me ? III *Reg.* XXI.

TROISIÈME POINT.

PRATIQUE DE CET ANÉANTISSEMENT, ET LE FRUIT QU'ON EN DOIT RETIRER.

Élevons sur cet anéantissement prodigieux le sixième degré d'humilité, et apprenons de notre maître à nous anéantir nous-mêmes comme lui [1]. Et d'abord considérons nos péchés; c'est dans cet abîme que s'engloutit, par un misérable naufrage, tout ce que nous possédons dans la nature et dans la grâce: de sorte que, comme on perd la vue en même temps que la possession des biens que l'on jette dans la mer, de même nous devons noyer l'estime de nos mérites et de toutes nos grandeurs, dans le souvenir des péchés que nous avons commis. Hélas! je ne suis que trop sûr d'avoir péché, mais je ne sais pas si je suis rentré en grâce, si j'ai le moindre degré de vertu, ou le degré de mérite qu'il faut avoir pour être en l'état où Dieu me veut [2]. Quand j'en aurais l'assurance, quelle comparaison peut-il y avoir entre la grandeur de mes offenses et le peu de bien que je pourrais avoir fait? Mon péché est un mal tout pur et qui est purement à moi, comme à son seul auteur; mais le bien que j'ai fait, n'est ni purement bien à raison du mélange de mes imperfections, ni purement à moi, parce que Dieu en est la première et la principale cause, et qu'à lui seul en revient toute la gloire.

La foi, qui m'oblige à croire que je suis pécheur m'oblige aussi à croire que je ne suis pas assuré d'être en état de grâce; et si je venais à présumer d'être en cet heureux état, ou d'y pouvoir persévérer jusques à la fin de ma vie sans une mi-

[1] Novissime omnium tanquam abortivo visus est, et mihi : ego enim sum minimus Apostolorum, qui non sum dignus vocari Apostolus, quoniam persecutus sum Ecclesiam Dei. I *Cor.* xv.

[2] Qui prius blasphemus fui, et persecutor, et contumeliosus. I *Tim.* i.

sériecorde toute particulière de Dieu, je perdrais au même instant la grâce que j'aurais, puisqu'elle ne pourrait exister avec un peché comme la présomption, et je ne trouverais plus entre mes mains que le mensonge et le péché [1]. N'ai-je donc pas raison de m'anéantir dans la considération de mes offenses, et d'ensevelir dans un profond oubli tout le bien que je pense faire, puisque je ne suis pas assuré d'en faire aucun, et que je suis sûr d'être pécheur? Oh si je savais ce que c'est que d'être pecheur aux yeux de Dieu, et si je pouvais sérieusement reconnaître que je le suis véritablement, j'aurais de tels sentiments de ma bassesse, qu'aucune pensée d'orgueil ne pourrait plus soulever mon pauvre cœur!...

En second lieu, cet anéantissement en produit un autre, et conduit l'âme, par la considération de ses offenses passées, à un point d'humiliation, où elle se juge indigne de tout bien, de toute grâce et de toute faveur du ciel [2]. Dans ce sentiment, elle accepte humblement la privation des biens qu'il plaît à Dieu de lui refuser, quant à ceux qu'il lui accorde, elle lui en rapporte tout l'honneur, sans s'approprier aucun bien, ni la vie, ni la mort, ni ses pensées, ni ses paroles, ni ses actions. En tout elle voit uniquement la gloire de Dieu. Enfin, pour ce qui regarde l'âme qui s'humilie par ce dernier degré d'humilité, elle avoue franchement qu'elle ne mérite que le châtiment de ses péchés [3]; et descendant par ce degré dans le fond de l'anéantissement, elle se dispose à souffrir toute les peines que Dieu lui voudra imposer, sachant bien que la vie présente n'a point de peines égales à celles de l'éternité qu'elle a justement méritées. De sorte que fût-elle assurée que ses péchés lui sont pardonnés, elle ne laisserait pas de se considérer comme cri-

[1] Sunt justi atque sapientes, et opera eorum in manu Dei, et tamen nescit homo utrum amore, an odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta. *Eccl.* IX.

[2] Peccavimus, iniquitatem fecimus, impie egimus, etc. Tibi Domine, justitia, nobis autem confusio faciei. *Vide Dan.* IX.

[3] Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum, etc. Idcirco venit super nos ista tribulatio. *Genes.* XLII, 21.

minelle, et de dire avec le roi David : Mon péché est toujours contre moi. Quoique le péché et la peine d'enfer qu'elle avait méritée lui soient remis, elle se tient néanmoins aussi humble que si elle était dans les enfers ; car c'est assez d'avoir une fois mérité ce lieu infâme, pour s'humilier toujours autant dans la confusion de son crime, que si effectivement l'on en souffrait la peine ; en effet ce n'est pas tant la peine qui doit nous confondre devant Dieu, que le crime qui l'a méritée.

Descends ô mon âme, descends hardiment dans ton néant, et ne perds jamais de vue la confusion que tu as attirée sur toi par tant de crimes : va chercher dans les enfers le lieu que tu mérites ; tu y serais déjà tombée, si la justice de Dieu avait voulu user de son droit : et si sa bonté ne te soutient à l'avenir, tôt ou tard ta chute est assurée, et ta perte inévitable ; tu portes au milieu de ton cœur le poids qui t'y précipitera, tu as l'épée à la gorge et le poignard dans le sein, puisque ta concupiscence qui est la source de ton malheur y réside. N'es-tu pas encore convaincue des sujets que tu as de t'humilier sur la terre, toi qui mérites d'être confondue éternellement dans les enfers [1]....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Admiration sur le Mystère de l'Incarnation.

Le Verbe a été fait chair, c'est-à-dire, que Dieu s'est fait homme par l'union de la seconde Personne de la Trinité à l'humanité, union qui a été formée dans le chaste sein de Notre Dame. O miracle ! ô puissance ! ô sagesse ! ô bonté !... Arrêtez-vous un peu à considérer et admirer ces trois attributs de Dieu, qui paraissent si visiblement dans ce divin Mystère : et après avoir reconnu que la même puissance, la même sagesse et la même bonté s'emploient tous les jours pour vous communiquer les

[1] Voir les chap. XIII et XIV du 3e livre de l'*Imitation de J.C.*

effets et les fruits de cette Incarnation, étonnez-vous de l'excès de l'amour que Dieu vous porte, ou de l'excès de votre malice, qui résiste à une telle puissance, à une telle sagesse et à une telle bonté....

DEUXIÈME POINT.

Extrême humilité d'un Dieu incarné.

Jamais il n'y eut humilité semblable à celle de Dieu incarné : c'est pourquoi son Apôtre a dit, que ce tout-puissant s'était anéanti par son Incarnation. Jésus était Dieu aussi véritablement qu'il était homme; il ne paraissait qu'homme, comme s'il n'eût point été Dieu. Cet homme était maître de soi-même, et Fils de Dieu ; et cependant il était si exact à garder les ordres de son Père qu'on eût dit qu'il n'était que son esclave. Lui, la source de toute la sainteté du ciel et de la terre, il représentait la personne de tous les pécheurs du monde, il a été supplicié en cette qualité. O Père éternel! avez-vous vu humilié, non pas l'impie Achab comme autrefois, mais votre très-innocent Fils !.... Et toi, mon âme, l'as-tu vu? mais as-tu pu le voir sans t'humilier jusqu'au centre de la terre et au fond des enfers?...

TROISIÈME POINT.

Imitation de ce degré d'humilité.

C'est ici où votre humilité doit aller jusqu'au dernier degré ; car si Jésus s'est tellement humilié qu'il ne pouvait s'humilier davantage, parce qu'il s'est chargé des crimes qu'il n'avait pas commis, combien plus de sujet avez-vous de vous humilier pour une infinité de péchés dont vous vous êtes rendu coupable ?... Vous êtes pécheur en réalité, et il ne l'était qu'en apparence; et cependant ce Dieu s'est anéanti, et vous ne vous humilierez pas?... Vous êtes assuré que vous avez péché, que vous êtes un pécheur, vous ne savez pas si vous êtes en état de grâce, et si vous avez aucun bien ; n'est-il donc pas plus raisonnable et plus conforme à la vérité que vous n'ayez que des pensées et des sentiments d'humilité et de confusion, puisque même quand vous seriez assuré

d'être en grâce, la seule pensée d'avoir mérité l'enfer, l'incertitude et le danger d'y tomber, dans lequel vous vivez tout le temps de la vie, seraient capables de vous entretenir dans une confusion telle que si, en effet, vous étiez déjà tombé dans les peines de l'enfer?

O cœur, qui n'es capable de toi-même que de faire du mal, que de te damner et te perdre, comment peux-tu être si orgueilleux?... Comment à l'heure même où tu commences à t'enorgueillir, ne crains-tu point que ton Dieu ne t'humilie comme il t'en a menacé, et ne te précipite dans les enfers, pour te faire voir ce que tu es et ce que tu mérites?... Bon Jésus, qui êtes venu dans ce monde pour me délivrer de ces peines éternelles, délivrez-moi de ce misérable vice d'orgueil, qui me les fera infailliblement mériter, si votre grâce et mon humilité ne m'en empêchent. Orgueil détestable! tu es plus capable toi seul de me damner, que toutes les vertus que je pourrais avoir sans l'humilité ne sont capables de me sauver....

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

DU TÉMOIGNAGE QUE SAINT JEAN-BAPTISTE RENDIT AUX MÉRITES DE NOTRE-SEIGNEUR.

C'est lui qui doit venir après moi, qui a été fait avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers [1].

Le Sujet pris de l'Evangile du jour, est sur le refus que fait saint Jean de la qualité de Messie, en protestant par plusieurs fois qu'il ne l'est point, qu'il n'est point ce grand Prophète qu'ils attendent, qu'il n'est qu'une voix qui crie devant lui, selon qu'Isaïe l'avait prophétisé.

La Fin est d'apprendre les devoirs que nous sommes obligés de rendre à notre Maître, dont il faut élever la gloire, comme fait saint Jean, sur la ruine entière de nos plus honorables intérêts.

[1] Ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est, cujus ego non sum dignus ut solvam ejus corrigiam calceamenti. *S. Joan.* I, 27.

La Forme est en ces trois points :

1° L'humilité de saint Jean refusant l'honneur que les Juifs lui présentent.

2° Sa fidélité, en renvoyant cet honneur à Notre Seigneur.

3° Nos devoirs envers notre Sauveur, à l'exemple de son saint Précurseur.

PREMIER POINT.

L'HUMILITÉ DE SAINT JEAN, REFUSANT L'HONNEUR QUE LES JUIFS LUI OFFRENT.

L'humilité paraît en la personne de ce divin précurseur, dans toute l'étendue des six degrés qui ont fait le sujet des méditations de la semaine précédente ; mais il suffira d'en remarquer trois seulement. Considérez donc premièrement comment dans la connaissance qu'il avait de lui-même, il avoue franchement qu'il n'est pas ce que le monde pense [1]. On lui demande s'il est le Messie, il le nie tout à fait, il ne dissimule point la vérité, il répond franchement qu'il ne l'est pas. Secondement voyez comme il refuse l'honneur du monde, comme il fuit la ville de Jérusalem, où il pouvait recevoir les applaudissements du peuple, et la faveur des plus considérés de la synagogue [2] ; comme il évite soigneusement, dans la réponse qu'il fait aux pharisiens, tout ce qui pouvait lui acquérir de l'estime parmi les hommes. Ajoutez à cela sa candeur, et sa soumission à obéir, à acquiescer humblement, lorsqu'il est pressé de dire ce qu'il pense de lui-même. Je suis une voix, et rien autre chose, dit-il [3] ; comme s'il eût voulu dire : Rapportez à ceux qui vous

[1] Et confessus est, et non negavit, et confessus est : quia non sum ego Christus. *S. Joan.* I, 20.

[2] Repetit Evangelista, indicans Baptistæ virtutem. S. Chrysost.

[3] Per Joannis ministerium, Dei verbum ab hominibus auditum est : vox prius sonat ut verbum possit audiri. S. Greg.

ont députés, que je ne suis pas le Messie, il s'en faut bien, je ne suis qu'une voix qui n'est rien d'elle-même, et qui dépend entièrement de celui qui l'a formée. Voilà ce que je suis, un homme faible comme le son de la parole, et qui passe comme la voix, qui s'évanouit dans les airs après un peu d'éclat et de bruit. Si cette conduite du saint précurseur n'est pas une marque d'humiliation et de connaissance de soi-même, qu'est-ce que s'humilier ? qu'est-ce que se connaître [1] ?...

Voix fidèle qui s'évanouit en publiant les grandeurs, et en manifestant les volontés de celui qui l'envoie ! Comme il est vrai que l'humilité est la vertu des saints, et que l'abaissement est le chemin royal par où les grandes âmes s'avancent vers la gloire après leur maître [2], dont elles rendent encore les traces plus remarquables par leurs vestiges, afin de nous faciliter la voie, de nous la rendre plus visible et plus facile à suivre. Ne voulez-vous donc pas marcher après les saints et vous acheminer ainsi au ciel ?... Pensez-vous pouvoir être heureux dans le ciel, sans être saint sur la terre ?... Mais pensez-vous être saint, si vous n'êtes pas humble, ou devenir humble sans être humilié ? Eh ! quand embrasserez-vous l'humiliation, sinon dans les occasions où il est question de vous taire, de ne point parler de vous, d'accepter ou de rejeter les honneurs ? Nous sommes les plus humbles du monde dans nos idées et dans nos folles imaginations, mais si l'occasion se présente d'en venir à la pratique, alors nous paraissons ce que nous sommes, et non pas ce que nous croyons être [3].... Au reste, il n'y a qu'un mot, voulez-vous être humble ou non ?... Si vous le voulez, faites-en voir les effets ; ou si vous n'en venez pas à la pratique, c'est un signe que vous ne le voulez pas....

[1] Apparuerunt humiles mei. *Judith.* XVI.

[2] Antequam glorificetur, humiliatur. *Prov.* XVIII.

[3] Quid proficit humiliando se? *Eccli.* XXXIV.

DEUXIÈME POINT.

FIDÉLITÉ DE SAINT JEAN A RENDRE A NOTRE SEIGNEUR L'HONNEUR QU'ON LUI OFFRAIT.

Quand il n'y aurait de remarquable dans l'humilité de saint Jean, que le simple aveu et la sincère confession de la vérité, ce ne serait pas peu de chose : mais ce qui rehausse de beaucoup l'excellence de cette vertu, c'est sa fidélité, c'est qu'il se sert de son humiliation comme d'un degré pour élever son maître. Il est vrai qu'il n'en dit que deux paroles, mais elles sont si convenables, et si appropriées à ceux qui l'écoutent, qu'il ne se peut rien dire de mieux. Il dit premièrement que le Messie est au milieu d'eux, mais qu'ils ne le connaissent pas ; les exhortant ainsi à faire tous leurs efforts pour chercher à le connaître [1]. Puis se souvenant de l'estime qu'ils témoignent avoir pour lui qui n'était que son précurseur, il ajoute : Je ne sais pas à quoi vous pensez de me prendre pour le Messie ; mais je vous puis assurer que je ne suis pas digne de délier ses souliers, c'est-à-dire, de faire le plus bas et le plus vil office de sa maison.

Humble et sincère ami de l'époux [2] ! que vous êtes industrieux à vous cacher comme une petite étoile dans la clarté de ce soleil du monde ! que vos actions sont conformes à vos paroles ! *Il est nécessaire,* dites-vous, *que la gloire de mon maître aille croissant, et que la mienne diminue* [3]. C'est ainsi que vous agissez ; vous procurez sa réputation aux dépens de la vôtre, et son honneur vous semble si précieux, que toutes les confusions

[1] Medius vestrum stetit, quem vos nescitis. S. *Joan.* I, 26.
Te elegit Dominus Deus tuus, ut sis ei populus peculiaris de cunctis populis qui sunt super terram. *Deut.* VII.

[2] Amico fideli nulla est comparatio, et non est digna ponderatio auri et argenti contra bonitatem fidei illius. *Eccl.* V.

[3] Illum oportet crescere, me autem minui. S. *Joan.* III, 30.

imaginables que vous pourriez souffrir ne sont rien pour vous en regard du moindre degré de sa gloire, dans l'éclat de laquelle vous vous tenez heureux de faire passer et d'obscurcir toute la vôtre. Que n'eussiez-vous pas dit de ses grandeurs, si vous eussiez rencontré des esprits moins terrestres et moins charnels que ceux à qui vous aviez à parler?... O que nous eussions appris de merveilles de votre bouche!... Je regrette notre perte, mais je me tiens infiniment obligé de ce que vous en avez dit : car vous avez la gloire de l'avoir montré avant tous les autres, et le monde vous doit la première connaissance qu'il en a eue. Je vous en rends grâces au nom de tous, et je vous prie de m'obtenir cette faveur, que je n'abuse pas, comme les pharisiens, de cette belle lumière que vous m'avez laissée, et que je ne mérite pas un jour les reproches que le Sauveur du monde leur fit [1], d'avoir mal profité du témoignage que vous lui aviez rendu. Ah! plutôt, que je suive votre exemple, et que je procure désormais la gloire de mon maître à quelque prix que ce soit, quand ce serait aux dépens de tout l'honneur et de toute la gloire du monde. Jamais je ne saurais recevoir plus d'honneur, que de pouvoir contribuer à mes dépens à l'honneur de Jésus....

TROISIÈME POINT.

NOS DEVOIRS A L'ÉGARD DE NOTRE SAUVEUR A L'EXEMPLE DE SON PRÉCURSEUR.

Pour tirer profit de cette méditation, souvenez-vous de ce qu'a dit saint Augustin, que la vie spirituelle peut se réduire à deux actes, qui sont comme deux mouvements de l'âme, dont l'un la fait sortir d'elle-même, et se séparer de la corruption de la nature, et l'autre l'approche de Jésus. Le premier lui fait

[1] Pharisæi autem et legisperiti consilium Dei spreverunt in semetipsos, non baptizati ab eo. *S. Luc.* VII.

abandonner la vie sensuelle par une heureuse mort, le second la fait vivre dans la grâce qu'elle puise dans le cœur de Jésus. Nous avons vu comment saint Jean a pratiqué et publié cette vérité. Il faut qu'il croisse, dit-il, et moi que je diminue. C'est une vérité si claire, dit saint Augustin [1], qu'elle nous est marquée dans le cours du soleil ; car au jour de la naissance de Jésus-Christ les jours commencent à croître, tandis qu'au jour de la nativité de saint Jean ils commencent à diminuer, ce qui n'est pas sans mystère ; c'est pour nous montrer que nous devons nous-mêmes à la naissance de Jésus faire croître et grandir en nous le jour de la grâce. C'est à cette intention que nous avons disposé les méditations de la semaine dernière, pour nous préparer à faire le premier pas, et à sortir de nous par les degrés de l'humilité. C'est au même but que nous destinons celles de la semaine où nous entrons, pour avancer vers Notre Seigneur par connaissance et par amour.

Mais avant tout imprimons cette vérité bien avant dans nos âmes, qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'approcher, si nous ne sortons de nous-mêmes; ni de vivre de sa vie, si nous ne mourons à celle de la chair. Et que ce mot de mourir ne nous fasse point peur ; ne craignons pas de perdre la vie de la nature ; il ne s'agit que de nous défaire de nos misères, de bannir le péché, de corriger nos imperfections. Ce n'est pas renoncer à la vie, mais plutôt c'est bannir de notre vie le dérèglement et le désordre. Non, ce n'est pas mourir, mais c'est vivre plutôt, ou si c'est une espèce de mort, elle est trop récompensée par la vie de Jésus, qui est mille fois plus heureuse [2]. Courage donc, ô mon âme ! commençons à mourir de la mort

[1] Humilietur homo, ut exaltetur Deus secundum illud quod de Domino ipse Joannes dixit : illum oportet crescere, me autem minui. Ut humiliaretur homo, hodie natus est Joannes, quo incipiunt decrescere dies : ut exaltetur Deus, eo die natus est Christus, quo incipiunt crescere dies. Magnum sacramentum.

Ideo celebramus natalem Joannis, sicut et Christi, quia et ipsa nativitas plena est mysterio. Quo mysterio, nisi humilitatis nostræ, sicut nativitas Christi plena est mysterio altitudinis nostræ? D. Aug. ser. XXI *De sanctis.*

[2] Si secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom.* VIII.

des saints : ou plutôt, commençons à vivre de la vie du Saint des saints : quittons cette vie déréglée, étouffons ces mouvements dépravés, dépouillons le vieil homme pour revêtir le nouveau. Je le veux, j'en prends la résolution devant vous aujourd'hui, ô bienheureux précurseur, et appuyé sur l'assistance de vos prières, je suis résolu de commencer dès à présent ; mon défaut le plus pressant à corriger est, comme je pense, la précipitation et l'irréflexion à dire et à faire tout ce qui me vient en pensée, sans considérer comment je le dois faire. Oh ! si je pouvais être la voix et la main de Notre-Seigneur comme vous, pour ne rien dire et ne faire rien que par lui, que je serais heureux !...

Mon âme, n'étendons point nos souhaits à des choses impossibles ou éloignées de notre condition, mais prenons garde aux devoirs de notre condition actuelle, et qui sont en notre puissance.... Soyons-y fidèles.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Saint Jean refuse l'honneur qu'on lui présente.

Voyez l'humilité de saint Jean ; il reconnaît devant les autres ce qu'il n'est pas, et il avoue ce qu'il est, afin qu'on ne le prenne point pour un autre. Je ne suis qu'une voix, dit-il, qui n'est rien de soi-même, ayant tout son être et toute sa force de celui qui la fait parler. C'est être humble que cela, c'est comme nous devrions être, et c'est ce que nous ne sommes pas..... O mon Dieu, faites que je comprenne avec humilité que je dois être humble, et que je ne le suis point !....

DEUXIÈME POINT.

Il rend cet honneur à Notre Seigneur à qui il est dû.

Autant saint Jean se rabaisse, autant il élève Notre Seigneur. Vous avez un homme parmi vous, repart-il aux Juifs, qui est le plus excellent

homme que vous puissiez avoir, et auprès duquel je suis si peu de chose, avec toute l'estime que vous avez de moi, que je ne suis pas digne de lui délier ses souliers. Oh ! que voilà deux paroles qui donnent de louanges à Notre Seigneur !.... ô le fidèle serviteur qui rend tout à son maître ! Grand saint, que je vous ai d'obligation de m'avoir fait connaître l'excellence de mon Sauveur !.... Mais que vous m'obligeriez bien davantage, s'il vous plaisait m'obtenir la grâce de l'honorer comme il mérite !...

TROISIÈME POINT.

Imitation de cette humilité de Saint Jean, qui rend gloire à Notre Seigneur.

Faire honneur à notre Sauveur à l'exemple de saint Jean, c'est le faire croître par notre abaissement, c'est mourir à soi-même pour vivre à Jésus, c'est étouffer les mouvements déréglés de la nature, pour ne se laisser plus animer que de l'esprit de Dieu. Ne craignez point cette mort : ce n'est pas perdre sa vie, mais c'est la changer en une meilleure que de mourir si heureusement. Mon Dieu, je vous fais aujourd'hui la prière de Moïse [1]. Je vous supplie, faites-moi mourir présentement, afin que, ne vivant plus à la nature, je ne vive plus que par votre esprit et votre grâce.

[1] *Numer.* XI.

TROISIÈME SEMAINE DE L'AVENT.

Le sujet des méditations de cette semaine sera la considération de la personne sacrée du Verbe incarné, résidant dans le sein virginal de sa glorieuse mère.

Le fruit que l'on devra en recueillir sera de s'avancer de plus en plus dans la connaissance et l'amour de Jésus, afin d'arriver à s'unir avec lui de la manière la plus intime.

LUNDI.

QUALITÉS DE NOTRE SEIGNEUR QUI LE FONT CONNAITRE ET AIMER.

Quel est votre bien-aimé, ô la plus belle d'entre les femmes, quel est votre bien-aimé[1]?

Le Sujet comprend les qualités qui appartiennent à Notre Seigneur, et qui nous donnent quelque connaissance de ce qu'il est.

La Fin est de produire dans nos cœurs, par la connaissance de ses grandeurs, un amour de conformité avec lui dans notre vie et dans nos mœurs.

Les points à méditer sont :

1° Qu'il n'est pas d'entretien plus doux, ni de plus honorable emploi que de s'appliquer à connaître Jésus-Christ.

[1] Qualis est dilectus tuus ex dilecto, o pulcherrima mulierum? qualis est dilectus tuus ex dilecto? *Cant.* v, 9.

2° Quels sont les titres d'honneur qui nous en donnent la connaissance.

3° Quel est l'avantage qui nous en revient pour l'aimer et pour nous rendre semblables à lui.

PREMIER POINT.

IL N'Y A POINT D'ENTRETIEN PLUS DOUX, NI DE PLUS HONORABLE EMPLOI, QUE DE S'APPLIQUER A CONNAITRE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Tous les hommes sont naturellement désireux de savoir, mais ce désir s'augmente en eux, à mesure que les objets qui tombent sous leur connaissance sont plus excellents, ou plus nécessaires, ou plus utiles, ou plus agréables : s'il s'en trouve quelqu'un qui réunisse toutes ces conditions, pensez combien doit être vif le désir de le connaître. Or, il ne s'en peut trouver aucun dans toute la nature qui possède toutes ces qualités en perfection. Cela n'appartient qu'à la personne adorable de Notre Seigneur, dont la connaissance est si divine, qu'elle allie très-parfaitement en un souverain degré l'excellence avec l'utilité, l'utilité avec le plaisir, et la nécessité avec toutes les autres conditions. Les magnifiques louanges que Salomon donne à la Sagesse, et qui font le plus riche ornement de ses ouvrages, rendent cette vérité sensible à celui qui les comprend bien, et qui d'ailleurs n'ignore pas que sous le nom de Sagesse il célèbre l'excellence du Verbe incarné dont nous parlons. Ajoutez que pour connaître combien sa connaissance est importante, noble, avantageuse, agréable, il n'en faut pas savoir davantage que ce que la foi nous en apprend ; c'est assez pour embraser tous les cœurs d'un désir infini de le connaître ; et cependant, chose étrange et digne d'un profond étonnement, combien peu de personnes se sentent animées de ce désir ?... Hélas ! sans aller plus loin, en quelle ignorance d'un si divin objet ai-je vécu jusqu'ici ? quelle raison puis-je donner pour un si injurieux

mépris ? quel prétexte pour une si grande nonchalance ?... Ah ! c'est trop languir, c'est trop demeurer dans les ténèbres. Ouvrons les yeux aux lumières de ce soleil, estimons cette heure de la méditation précieuse, puisque pendant ce temps sacré nous pouvons jouir de la vue de ses beautés... O l'amour de nos cœurs, et le centre de nos amours ! montrez-vous vous-même, faites-vous connaître au monde. O divin soleil ! levez-vous sur les hommes qui vivent dans les ombres de la mort, puisque c'est la vie du temps et de l'éternité, que de connaître le vrai et le seul Dieu du monde, et celui qu'il a envoyé dans le monde, Notre Seigneur Jésus-Christ [1].

DEUXIÈME POINT.

LES TITRES D'HONNEUR QUI NOUS FONT RECONNAITRE JÉSUS POUR CE QU'IL EST.

Traçons ici un portrait du Fils de Dieu, et représentons comme dans un tableau *sept titres d'honneur*, qui rendent sa personne remarquable par-dessus tous les autres.

Premièrement il est roi [2], et cette qualité lui est due par tous les droits qui en peuvent rendre la possession légitime, par la fondation de son royaume, par droit de conquête et à titre de récompense, par donation, par élection et par toutes les manières dont s'acquiert la royauté. Au reste, il remplit si dignement ce nom, que comme il sait parfaitement l'art de régner, il l'exerce aussi parfaitement. Il commence à régner aussitôt qu'il commence à vivre, et le sein même de la Vierge, pendant sa résidence de neuf mois, lui sert de trône où les anges le viennent adorer. Dès lors il fait élection de ses sujets, il leur prépare des grâces et de puissants moyens pour les conduire à leur félicité. O l'heureux gouvernement ! ô le bon prince ?... Mais êtes-vous pour lui un fidèle sujet ?...

[1] Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. *S. Joan.* XVII.

[2] Dominus judex noster, Dominus legifer noster : ipse salvabit nos. *Isai.* XXXIII.

Secondement il est prêtre et Souverain Pontife, consacré non pas avec une huile matérielle, mais par l'onction sacrée de la divinité, au même instant qu'elle s'est unie à son humanité sainte [1]. Le premier instant de sa conception est le commencement de son sacrifice, dont il est lui-même la victime, aussi bien que le prêtre : le cours de sa vie est une continuation de cet holocauste, et sa mort en est la consommation; pour en perpétuer la mémoire aussi bien que la vérité, il le renouvelle tous les jours dans le sacrifice de l'autel [2]. Se peut-il faire ou que je tombe dans le péché, ou que j'y demeure après y être tombé, le pouvant expier par un moyen si facile et si puissant?

Troisièmement il est médiateur, avocat, rédempteur [3]: tout cela n'est qu'un. Tout muet qu'il est, il parle déjà hautement pour votre salut, il moyenne votre paix, il vous en propose les articles et les conditions. Ne les voulez-vous pas recevoir?... L'humilité, la patience, la mortification font les principaux articles de ce traité!...

Quatrièmement il est notre frère. Il n'en rougit pas comme vous faites quelquefois de son service, il se glorifie de votre alliance, il s'appelle votre frère [4], et ne dédaigne pas de vous faire entrer en partage avec lui comme son cohéritier et comme fils héritier d'un même Père. Ame vaine, indigne que vous êtes de cet honneur et de si grandes faveurs, ferez-vous encore plus de cas d'un vain fantôme de noblesse que vous tirez du sang et de la chair, que de cette alliance et de cette parenté divine?...

[1] Et ostendit mihi Dominus Jesum Sacerdotem magnum. Audi Jesu Sacerdos magne, tu et amici tui qui habitant coram te. *Zach.* III.

Fidelis pontifex ad Deum ut repropitiaret delicta populi. *Ad Heb.* I.

[2] Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. *Psal.* CIX.

[3] Unus et mediator Dei et hominum homo Christus Jesus, qui dedit redemptionem semetipsum pro omnibus. I *Tim.* I.

[4] Propter quam causam non confunditur fratres eos vocare, dicens : nuntiabo nomen tuum fratribus meis. *Heb.* II.

Cinquièmement il est notre Époux [1]. L'Écriture le dit si souvent qu'on n'en peut douter : il est époux en vérité, et comme époux il recherche votre âme avec promesses infaillibles de son amour éternel et de toutes ses faveurs. Et d'où vient donc qu'il se trouve si peu d'épouses véritables et fidèles, même parmi les âmes qui devraient être plus rapprochées de lui ?... Ah ! j'en sais bien la cause : c'est qu'il ne veut point de rival ; il veut seul être aimé, et nous voulons lui donner des concurrents, et partager notre cœur en autant de parts que nous aimons d'objets hors de lui.

Sixièmement il est notre chef et notre vie [2]. Comme chef et comme source de vie, il nous anime de son esprit, il nous gouverne comme ses membres, si nous ne méprisons pas sa conduite. Seriez-vous bien si malheureux que de la mépriser ? Et d'où viennent donc tant de désordres ?...

Septièmement il est notre pasteur, notre docteur, notre modèle [3]. En qualité de vie, il verse au dedans de nous son esprit vivifiant qui nous anime ; mais au dehors il nous forme à la vertu et nous instruit dans la science des saints comme maître, par sa parole et par son exemple, qui doit être la règle de toutes vos actions. Jetez-vous quelquefois les yeux sur ce modèle pour vous y conformer, selon que vous en avez le commandement [4] ? *Regardez et travaillez sur ce modèle....*

[1] Ecce sponsus venit ; exite obviam ei. *S. Matth.* XXV.

Qui habet sponsam, sponsus est. *S. Joan.* III.

Æmulator vos Dei : æmulatione despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. *I Cor.* II.

[2] Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus, ex quo totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis. *Ephes.* IV.

[3] Deus pacis, qui eduxit de mortuis Pastorem magnum ovium, Dominum nostrum Jesum Christum aptet vos in omni bono, ut facietis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum. *Heb.* XIII.

[4] Inspice et fac secundum exemplar. *Exod.* XXV.

TROISIÈME POINT.

L'AVANTAGE QUI NOUS REVIENT D'AVOIR BIEN CONNU NOTRE SAUVEUR.

Chacune de ces excellentes qualités nous fournit assez matière pour former diverses affections, mais il faut ici les réunir et tirer de toutes ensemble cette importante conclusion : que la connaissance que nous en avons acquise doit passer à l'amour, et l'amour se traduire par des actes. Si nous savons qu'il est notre roi, mettons-nous en devoir de lui obéir, comme de fidèles sujets [1] ; s'il est notre chef, soyons dociles à ses mouvements; s'il est notre maître, prêtons l'oreille à ses instructions salutaires; pour dire tout en peu de paroles, s'il veut exercer sur nous toutes ces qualités que nous avons admirées, ne l'en empêchons pas : autrement, c'est vouloir lui disputer ces titres, et lui en contester la jouissance. Gardez-vous d'entrer en cette malheureuse contestation, de peur qu'il ne vous dise dans son courroux : Allez, sujet perfide et rebelle, je ne suis plus votre époux, ne m'appelez plus désormais votre pasteur, votre avocat, votre maître ; et de quoi me servent ces titres, si vous m'en ravissez le fruit par vos désobéissances et vos déloyautés ? Que lui répondrez-vous ?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il faut s'étudier à connaître Jésus.

Si nous désirons si puissamment savoir quelque chose, pourquoi n'étudions-nous pas la connaissance de Jésus-Christ ? Il n'y a point de science qui soit si relevée et qui nous puisse être ni plus utile, ni plus

[1] Et nunc rex gradiatur ante vos. I *Reg.* XII.

[2] Quid vocatis me Domine, Domine, et non facitis quæ dico? *S. Luc.* VI.

agréable, ni plus facile ; car il ne faut que savoir et croire ce que la foi nous en propose. Cependant nous nous y appliquons avec si peu d'étude, nous avons même de la peine à penser à un si digne objet, qui devrait occuper éternellement nos esprits..... O Jésus ! ne souffrez plus une si grande paresse, rendez-moi studieux de vos perfections, et pour exciter ma diligence, éclairez mon esprit par vos inspirations. Il est temps, mon Sauveur, de vous faire paraître dans le monde. Père éternel, voici l'heure où votre Fils doit être connu pour ce qu'il est, on l'a trop ignoré jusques à maintenant....

DEUXIÈME POINT.

Sept qualités qui nous font parfaitement reconnaître Notre Seigneur.

Voici sept qualités principales qu'on doit reconnaître en Jésus-Christ. 1° Il est roi par tous les titres qui donnent droit à la monarchie ; et dès qu'il commence à vivre, il commence à régner. O mon roi ! je vous reconnais pour mon prince, reconnaissez-moi pour votre sujet. 2° Il est prêtre et pontife, consacré par l'onction de la divinité : il commence dès le premier instant de sa conception à offrir à son Père le sacrifice qu'il continue tout le reste de sa vie, et qu'il consommera à sa mort. Oh! que ne puis-je m'immoler avec vous et pour vous !... 3° Il est médiateur et rédempteur, et dès le premier moment de sa conception il traite de mon salut ; pourquoi n'y consentirais-je pas ?... 4° Il est notre frère, car il nous fait entrer avec lui en partage de tous les biens de son père : quel honneur !.... 5° Il est notre époux, si nous voulons n'être aimés que de lui et n'aimer que son amour ; et pourquoi ne le voulons-nous pas ?... 6° Il est notre chef et notre vie. Oui, mon âme, tu dois être animée de son esprit pour ta vie surnaturelle, comme tu aimes ton corps pour la vie naturelle. 7° Enfin il est notre pasteur, notre docteur et notre modèle, afin de nous conduire à l'extérieur, comme il nous anime intérieurement. Oh! qui s'égarerait sous un si bon guide, sinon celui qui voudrait s'égarer et se perdre !....

TROISIÈME POINT.

Pratique avantageuse de cette connaissance.

Excitez toutes les affections de votre cœur pour vous affectionner à ces divines qualités de Jésus, et pour prendre les sentiments qui y correspondent. Mais que cet amour ne soit pas moins effectif qu'affectueux, afin qu'il vous rende le fidèle sujet d'un si grand roi, l'hostie de ce saint prêtre, l'élu de ce médiateur de votre salut, l'héritier de ce fils aîné de Dieu, l'épouse de ce divin époux, le membre de ce chef, l'écolier de ce saint docteur, la brebis de ce bon pasteur. Après tout cela, mon âme, si tu n'as pas ce qu'il te faut pour être parfaitement sainte, ce n'est pas que tu en sois privée, mais c'est que tu ne veux pas t'en servir. Oh quel reproche!....

MARDI.

DES SINGULIÈRES PERFECTIONS DE L'ENFANT JÉSUS AU SEIN DE SA MÈRE.

Il est le plus beau des enfants des hommes. Il est choisi entre mille autres[1].

Le Sujet est sur les qualités et les perfections de Notre-Seigneur renfermé dans le sein de sa mère, qualités qui lui sont propres à l'exclusion de tous les autres enfants.

La Fin est d'aimer uniquement Notre Seigneur, comme il est uniquement aimable en ses perfections.

Les Points à méditer :

1° Des perfections de ce divin enfant, prises en général.

2° De ses perfections considérées plus en particulier, et par rapport aux autres enfants.

3° De l'amour particulier qu'elles méritent.

[1] Speciosus forma præ filiis hominem. *Psal.* XLIV.
Electus ex millibus. *Cant.* V, 10.

PREMIER POINT.

DES PERFECTIONS DE L'ENFANT JÉSUS CONSIDÉRÉES EN GÉNÉRAL.

Il est beau ce divin enfant par-dessus toutes les beautés des hommes [1]. Ces paroles ont tant de charmes, qu'il est difficile que d'abord, sans autre considération, vous n'en soyez épris d'amour. Si cela vous arrive, donnez la liberté à votre cœur de s'épancher en ces tendresses amoureuses, qui produiront dans votre âme de bons effets, quand elles ne serviraient qu'à vous détacher du monde et de ses vanités, qui vous déplairont d'autant plus que Jésus vous plaira davantage. O mon cœur, direz-vous alors, qu'est-ce que je ressens d'extraordinaire à la première pensée des beautés de mon époux?... D'où vient cet attendrissement et ce sentiment de joie, qui me fait crier avec David : Mon cœur et ma chair ont tressailli d'aise et de contentement, sitôt que je me suis mis devant les yeux l'image des beautés de mon bien-aimé [2]?... O l'agréable objet! qui ne fondrait en larmes d'amour, sachant qu'il a pour père, pour ami, pour époux cet enfant, qui est Dieu et homme tout ensemble, et qui surpasse infiniment toutes les beautés mortelles? O beauté sans pareille, que vous me comblez de doux contentements, et que vous me rendez aimable ce céleste époux de mon âme [3]!... Oh! que je suis heureux d'avoir trouvé un si digne objet de tous mes amours et de toutes mes pensées? Oh! que j'aurais grand tort d'aimer quelque beauté mortelle, connaissant cette immortelle beauté!...

Si ces doux sentiments ne viennent pas saisir votre cœur, sans être recherchés, il faut vous aider de considérations et méditer les beautés de Notre Seigneur comme Dieu, comme bien-

[1] Ecce tu pulcher es, dilecte mi, et decorus. *Cant.* I.

[2] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Psal.* LXXXIII.

[3] Sub umbra ejus, quem desideraveram, sedi, et fructus ejus dulcis gutturi meo. *Cant.* II.

heureux, comme Fils de la sainte Vierge, comme l'ouvrage du Saint-Esprit, et mille autres traits excellents de ses perfections qui composent sa beauté, qui vous feront avouer, si vous les considérez attentivement, que toute beauté auprès de la beauté du Fils de Dieu n'est que laideur, et ne mérite pas de partager avec lui notre amour [1]....

DEUXIÈME POINT.

DES PERFECTIONS DE CE DIVIN ENFANT CONSIDÉRÉES PLUS EN PARTICULIER, ET PAR RAPPORT AUX AUTRES ENFANTS.

Après cette considération générale, descendez en particulier aux perfections que cet enfant possède, à l'exclusion des autres enfants.

Premièrement, tous les enfants sont conçus en péché; lui seul avec sa sainte mère en est exempt, c'est le Saint des saints, séparé des pécheurs, plus pur que les rayons du soleil [2]. Oh! que je me vois éloigné de cette pureté! Mais aussi que mon amour est pur, quand il a pour objet une telle beauté!...

Secondement, il a le plein usage de la raison et de la liberté, dont les autres enfants sont privés. Si vous avez égard à la sagesse, cet enfant est déjà homme, et c'est en lui que les paroles du Prophète se trouvent réalisées: On verra un homme fait, enfermé dans le sein d'une femme [3]. Oh le merveilleux prodige!... Que ne puis-je vous imiter, ô divin enfant, et homme parfait en même temps? Que ne suis-je tout ensemble enfant par la simplicité de mes mœurs, et homme fait par le bon usage de ma raison?...

Troisièmement, saint Jean-Baptiste eut bien quelque part à ce

[1] Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus, caput ejus aurum optimum, etc. *Cant.* v.

[2] Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, et excelsior cœlis factus. *Hebr.* VII.

[3] Creavit Dominus novum super terram, fœmina circumdabit virum. *Jer.* XXXI.

privilége, comme plusieurs le pensent, mais cette lumière de raison, qui lui fut accordée avant le temps, n'était pas à beaucoup près d'une si grande étendue que celle de son maître, qui voyait aussi clair dans l'avenir et dans le passé que dans les choses présentes [1]. Au milieu de cette prison d'amour, dans ce sein bienheureux où il était comme captif, il vivait déjà en monarque et en roi, il choisissait les officiers de sa couronne, il disposait de son Église, de la grâce, de la gloire et de l'éternité.

Quatrièmement, comme il avait fait élection d'une mère avant que d'être conçu dans son sein, il n'en perd pas le souvenir après sa conception. Bien éloigné de la faiblesse des autres enfants, qui ne choisissent pas leurs parents, ni ne les connaissent pas, ni ne peuvent être reconnaissants du bien qu'ils en retirent, il la connaît déjà, il l'aime, il s'entretient amoureusement avec elle dans cette douce solitude de son sein virginal, et par des communications admirables, il reçoit d'elle tout ce qu'il a, et elle ne lui donne rien qu'elle n'ait reçu premièrement de lui [2]. O douceur d'amour?... O amoureux entretiens de la mère et du fils, de Jésus et de Marie? Oserai-je m'approcher en esprit pour entendre ce qu'ils disent et m'en édifier!...

Cinquièmement, pendant que les femmes portent leur fruit, elles se sentent incommodées de leur grossesse : mais Jésus n'est point à charge à Marie ; car bien loin de l'incommoder, il lui donne plutôt une nouvelle vigueur, et lui apporte une foule de biens, sans lui causer ni peine ni incommodité. Ne crains donc pas, mon âme, de remplir ton sein de l'amour de Jésus, ni de porter son joug, car il est agréable et il soulage plus qu'il ne pèse [3]....

[1] Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine. Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *S. Joan.* I.

[2] Ecce tu pulchra es amica mea, ecce tu pulchra es, oculi tui columbarum. Ecce tu pulcher es, dilecte mi et decorus : lectulus noster floridus, etc. *Cant.* I. Læva ejus sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me. *Cant.* II.

[3] Voca nomen ejus, accelera spolia detrahere, festina prædari. Quia antequam sciat puer vocare patrem suum, et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci. *Isai.* VIII.

Sixièmement, les enfants dans cet âge sont comme s'ils n'étaient pas, ils vivent sans mérite, ils souffrent sans vertu, rien ne leur profite pour l'éternité : mais Jésus commence dès le premier instant de sa vie à mériter et à souffrir pour vous. Quand est-ce que vous commencerez à l'aimer et à récompenser le temps que vous avez perdu [1] ?...

Septièmement enfin, il est seul entre les hommes, voyageur et bienheureux tout ensemble : comme voyageur il est exposé aux souffrances de la vie mortelle; comme bienheureux, il est couronné d'une gloire immortelle. Oh que ces deux états assemblés par un miracle extraordinaire causent à mon âme de différentes impressions ! L'un me réjouit, l'autre m'afflige : l'un me console, l'autre m'attriste.... Mais que dis-je ? J'ai tort de m'attrister. Jésus s'estime trop heureux de souffrir pour la gloire de son père, et un sujet si glorieux doit me faire douter si ses douleurs ne sont point plus souhaitables que ses joies. Quoi qu'il en soit, je veux désormais les aimer, non-seulement en sa personne, mais encore dans la mienne, et m'estimer heureux au milieu de toutes les misères humaines, puisqu'elles ne sont pas capables de me faire perdre, si je n'y consens, la joie de mon cœur et le solide contentement de mon âme, quand elle pense à son Jésus....

TROISIÈME POINT.

DE L'AMOUR PARTICULIER QUE MÉRITENT LES PERFECTIONS DE L'ENFANT JÉSUS.

Toutes les considérations et les affections précédentes doivent enfin aboutir à l'amour de Jésus, et cet amour doit commencer par l'exclusion et la ruine de tous les autres amours. Puisque Jésus est unique dans ses excellences, n'est-il pas aussi bien

[1] Egredimini, et videte filiæ Sion regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua, in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus. *Cant.* III.

raisonnable qu'il soit l'unique objet de nos affections?... Pesez bien cette vérité ; croître dans l'amour de Jésus, ce n'est pas tant ressentir de grandes et de fortes affections pour lui, que de n'en avoir point d'autres que pour lui. Pour allumer ce feu sacré, il faut éteindre toutes les flammes de l'amour profane et étranger, afin de pouvoir dire : Mon bien-aimé est à moi, et je suis tout à lui ;[1] mais le dire par des œuvres, plutôt que par des paroles ; il faut avoir l'amour dans le cœur, et non pas seulement sur les lèvres. Voulez-vous l'aimer comme il désire?... Aimez-le comme vous avez aimé autrefois la créature, aimez-le comme il vous aime, aimez-le comme vous voudriez qu'il vous aimât. Autrement il est à craindre qu'il ne vous dise ces paroles, qu'il prononcera un jour, quand il prêchera son Évangile : Je vous connais bien [2], vous n'avez que des paroles, vous n'avez point en vous un véritable amour de Dieu. Non, vous ne m'aimerez pas comme vous me devez aimer, tant que vous aimerez quelque autre chose d'un amour plus sensuel que raisonnable, plus naturel que spirituel [3]. Quel sanglant reproche, d'être privé de l'amour de Jésus, parce qu'on aime quelques créatures autrement qu'il veut nous les voir aimer?... O le misérable cœur, qui ne sait pas aimer parce qu'il aime sans discernement!...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Admiration générale des perfections de l'Enfant Jésus.

Le cœur le plus insensible du monde se sentirait touché d'amour pour Jésus, en entendant dire de lui, qu'il est le plus beau de tous les enfants des hommes. Que le vôtre donc se laisse émouvoir par une si sainte affection, pour s'affermir contre toutes les affections naturelles. Faut-il

[1] Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia, donec aspiret dies, et inclinentur umbræ. *Cant.* II.

[2] Cognovi vos, quia dilectionem Dei non habetis in vobis. *S. Joan.* V.

[3] Quomodo dicis quod amas me, cum animus tuus non sit mecum? *Jud.* XVI.

avoir un cœur, et ne point aimer un objet si digne d'être aimé?.... Et si on fait profession de l'aimer, peut-on moins l'aimer que de tout son cœur?.... Et si on lui donne son cœur, que peut-il rester aux créatures?.... Rien qu'après lui, que pour lui et selon lui.

DEUXIÈME POINT.

Considération plus particulière de ce divin enfant.

Considérez plus particulièrement les rares perfections de ce divin enfant. 1° Il est tout plein de grâce, au lieu que les autres sont tous pleins de péché. 2° Il est enfant et homme tout ensemble, ayant l'usage très-parfait de la raison, avant qu'il ait l'usage de tous les sens. 3° Il raisonne sur le présent, sur le passé et sur l'avenir, ordonnant et disposant de chacun de ses élus. 4° Il connaît sa mère qu'il a choisie lui-même, il lui parle intérieurement, et s'entretient amoureusement avec elle. 5° Il lui est plutôt un soulagement qu'un fardeau. 6° Il mérite continuellement. 7° Il est voyageur et bienheureux. Quel sujet de pieuses réflexions!.... Mais la meilleure pensée, c'est de considérer que tout ce qu'il pensait et faisait là, c'était pour moi; il pensait à moi, comme s'il n'eût eu que moi à gouverner. Hélas! et moi, au contraire, j'ai aussi peu de pensées et d'affections pour lui que s'il s'agissait d'une personne indifférente et qui ne me touchât en rien!....

TROISIÈME POINT.

Amour des perfections de l'Enfant Jésus.

Ces avantages qui sont tous particuliers à Jésus-Christ méritent que nous l'aimions aussi tout particulièrement. C'est proprement l'aimer que l'aimer uniquement; et s'il y a quelque autre amour dans votre cœur avec le sien, il vous faut résoudre à entendre ce reproche qu'il vous fera en prêchant, quand il sera plus âgé: Je vous connais bien [1], vous ne m'aimez point, vous n'avez point d'amour de Dieu, vous ne savez pas aimer pour vouloir aimer sans discernement; car plus vous aimez quelque chose d'un amour sensuel, et moins vous m'aimez. Est-ce savoir aimer, que d'aimer moins ce qui est plus aimable? Répondez et rougissez de honte!....

[1] *S. Joan*, v.

MERCREDI.

DES SEPT DONS DU SAINT-ESPRIT.

L'esprit de Dieu reposera sur lui[1].

Le Sujet est sur les sept dons du Saint-Esprit, qui résident en plénitude dans l'âme de Jésus, dès le premier moment de son Incarnation, selon qu'un prophète l'avait annoncé en ces termes : *Il sortira une tige de la racine de Jessé, et une fleur naîtra de cette tige, sur laquelle reposera l'Esprit de Dieu, l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et l'Esprit de crainte la remplira*[1].

La Fin est d'avancer dans l'estime et l'amour de Notre Seigneur, qui emploie le même esprit qui remplissait son cœur, et qui gouvernait toutes les actions de sa vie, à la conduite de nos âmes.

La Forme est en ces trois points :

1° Le Saint-Esprit repose véritablement dans l'âme de Notre Seigneur, avec les sept dons qui lui sont appropriés.

2° Pourquoi Jésus a voulu les posséder.

3° L'usage que nous en devons faire pour la conduite de notre vie.

PREMIER POINT.

LE SAINT-ESPRIT REPOSE VÉRITABLEMENT DANS L'AME DE NOTRE SEIGNEUR AVEC LES SEPT DONS QUI LUI SONT APPROPRIÉS.

Que les dons du Saint-Esprit aient rempli l'âme de Jésus, c'est une vérité de foi évidente : mais de savoir l'usage et les adorables effets qu'il produisait par ces ressorts admirables,

[1] Requiescet super eum spiritus Domini. *Isai.* II.

[2] Egredietur virga de radice Jesse, et de radice ejus ascendet, et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum spiritus timoris Domini. *Isai.* XI.

c'est un secret digne d'être recherché ; seulement, il faut éviter dans cette considération la longueur et la curiosité, de peur que la connaissance qu'on en tirerait ne restât stérile : il faut donc les parcourir assez vite et entrecouper la considération de chacun de ces dons de réflexions courtes, mais tendres et vives.

1° Le don de sagesse est une contemplation très-haute et très-affectueuse des divins mystères : l'emploi sacré qu'il avait dans l'âme de Jésus-Christ était une vue pleine d'amour, un amour plein de joie, une vue, un amour, une joie pleine de ravissement et d'admiration des perfections infinies de la sainte Trinité, des merveilles de l'union hypostatique, des jugements de Dieu, de ses desseins adorables, et des profonds secrets de la divinité [1]. O sagesse de Jésus ?... Oh les douces lumières ! Oh les ineffables délices ! Oh le délicieux amour ?... Ah ! s'il pouvait tomber dans mon âme une petite goutte de ces torrents qui inondaient votre âme sainte ! O sagesse incarnée, que je serais heureux !...

2° Le don d'intelligence pénètre les vérités relevées qui sont les plus cachées, donne une claire intelligence de tout ce qui est écrit, et fait connaître Dieu dans toutes les créatures. Jésus appliquait cette lumière si vive et si pénétrante à connaître ce que le Saint-Esprit avait écrit de sa personne, des circonstances de sa naissance, de la qualité de sa vie et du genre de mort qu'il devait souffrir [2]. Oh ! que ces pensées avaient de grands effets en lui !... Que franchement il acceptait toutes ces choses ! Qu'il les accomplissait exactement ?... Hélas ! si comme lui je pratiquais ce que je sais, j'en apprendrais bien davantage et je ferais de plus grands progrès spirituels !...

3° Le don de conseil donne connaissance de tout ce qu'il faut faire à chaque heure et à chaque moment, et inspire de quelle manière il faut se comporter dans les cas particuliers. Comme

[1] In ipsa hora exsultavit Spiritu sancto, et dixit : Confiteor tibi, Pater Domine cœli et terræ, quod abscondisti hæc a sapientibus, etc. S. *Luc.* x, 21.

[2] Quod scriptum est oportet impleri in me, et cum iniquis deputatus est. S. *Luc.* xxii.

donc Notre Seigneur avait reçu les ordres de son père, qui lui marquaient les plus petites circonstances et particularités de sa vie, il en avait une vue claire et parfaite, et les mettait à exécution avec une incroyable fidélité [1] : car il n'agissait jamais que selon les intentions de son Père, dont la volonté fut l'unique raison de tout ce qu'il a jamais fait. S'il est demeuré neuf mois dans le sein d'une vierge, s'il a vécu, s'il est mort, s'il a parlé comme il a fait, c'est que son Père l'avait ainsi prescrit et ordonné. Admirable règlement de vie !... Que je suis coupable de mener une vie qui est si contraire, puisqu'il voudrait me gouverner et me conduire comme il s'est lui-même conduit et gouverné !...

4° Le don de force exécute tout ce que le don de conseil ordonne, et vient au secours de l'une des quatre vertus cardinales, que l'on appelle du même nom, dans les occasions où elle ne suffirait pas toute seule. C'est par le moyen de ce don que ce puissant géant achèvera sa carrière, depuis sa descente bienheureuse du ciel jusques à son retour, malgré toutes les peines et les difficultés qui s'opposeront à sa course [2]. Voyez s'il manque à un seul point de sa mission, s'il n'exécute pas fidèlement toutes les intentions de son Père. Oh ! que vous êtes lâche en comparaison de cette force et de cette obéissance [3] !...

5° Le don de science nous découvre le prix et la valeur des choses créées, selon leur fin, leur usage, et le dessein que Dieu a sur elles pour sa gloire et le salut des hommes. C'est ainsi que le Sauveur du monde savait recevoir ou mépriser l'honneur et les commodités de la vie [4]. D'après ces lumières, il choisit une pauvre fille pour mère, une étable pour son palais,

[1] Non possum ego a me ipso facere quidquam, sicut audio, judico, et judicium meum justum est, quia non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. S. *Joan.* v.

[2] Exultavit ut gigas ad currendam viam : a summo cœlo egressio ejus, et occursus ejus usque ad summum ejus. *Psal.* XVIII.

[3] Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles ; similis dilectus capreæ hinnuloque cervorum. *Cant.* II.

[4] Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum. *Isai.* VII, 15.

une crèche pour son berceau ; il préfère la nécessité à l'abondance de toutes choses, la pauvreté aux richesses, le mépris à l'honneur et en avertit les hommes sérieusement, parce qu'il sait bien que toutes ces choses, quoi qu'en jugent les sens, sont plus avantageuses à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Voilà à peu près l'éminente science du Seigneur, que saint Paul estimait tant [1] et que le monde estime si peu. De quel parti êtes-vous ?... Quelle opinion avez-vous de la valeur des choses de ce monde !...

6° Le don de piété nous donne un cœur de fils envers Dieu, avec les mêmes tendresses que nous aurions pour un père ou pour une mère. Ces sentiments de dévotion et d'amour ne s'arrêtent pas à lui seul, ils s'étendent jusqu'aux créatures, selon qu'elles sont plus proches de Dieu, et qu'elles lui appartiennent plus ou moins. De cette sorte Jésus-Christ chérissait tendrement tout ce qui regardait l'honneur de son Père dans le ciel, et de son père et de sa mère sur la terre [2] : c'est ce qui le portait à aimer les âmes, à caresser les petits enfants, à chérir ses apôtres à proportion des grandeurs divines qu'il apercevait en eux, ou des misères dont il avait compassion. O Jésus, regardez mes misères avec cette tendresse de cœur, laissez-vous toucher de compassion, et venez me secourir...

7° Le don de crainte ajoute à la piété un sentiment respectueux, et une certaine réserve que la grandeur et la majesté de Dieu produit dans nos âmes : ainsi l'on dit, que les Séraphins tremblent en sa présence. Ainsi l'âme de Jésus-Christ était pleine d'un profond respect et d'un saint tremblement devant le trône de la divinité, lorsqu'elle considérait l'étroite dépen-

[1] Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Philp.* III, 8.

[2] Quia in his quæ patris mei sunt, oportet me esse. Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis. *S. Luc.* II.

Quid enim Magister virtutis, nisi officium pietatis impleret? Et miramur si patri defert, qui subditur matri, non utique infirmitatis, sed pietatis ista subjectio est. S. Ambros.

dance qu'elle avait de sa puissance, et qu'elle comparait ces deux abîmes du néant de son humanité et de l'être infini de Dieu. Cette sainte frayeur avait tellement saisi son cœur, son esprit et toutes ses puissances, qu'elle paraissait même en toutes ses pensées et dans toutes les actions de sa vie.

Maintenant, réunissez un peu toutes ces richesses, et voyez si l'Apôtre n'avait pas raison de dire que tous les trésors de la sagesse avaient été amplement départis à notre bon Maître [1]. Ayant un chef si grand et un guide si sûr, que dois-je craindre, sinon le péché qui m'en sépare?... O esprit de crainte, possédez-moi tellement que je craigne jusqu'à l'ombre du mal, et que cette appréhension me le fasse éviter....

DEUXIÈME POINT.

POURQUOI JÉSUS A VOULU POSSÉDER LES DONS DU SAINT-ESPRIT.

Remarquez soigneusement que le Sauveur du monde n'avait pas absolument besoin de ces dons pour la conduite de sa vie. Il avait assez de connaissance et de lumières d'ailleurs ; cependant il a voulu s'en aider, comme s'il en avait eu besoin, pour nous apprendre : premièrement à faire grand cas de ce qui peut servir à notre perfection, voyant qu'il a voulu lui-même s'en servir ; secondement à nous défier de notre jugement et de notre conduite, quelque sages et quelque avisés que nous puissions être, apprenant à rendre une entière obéissance aux desseins de Dieu, et aux avis de ceux à qui il donne l'esprit de conseil et de discernement pour la direction des âmes [2]. Ceci est un point si important, qu'il a voulu lui-même se laisser conduire, assujettissant intérieurement sa volonté à celle de son Père, aussi exactement qu'il obéissait à l'extérieur ponctuellement à ses paroles. Êtes-vous donc plus sage que lui, vous qui voulez que tout passe par vos ordres?... Idolâtre insensé de

[1] *Coloss.* II.

[2] Ne dicas ; Quid est mihi opus, et quæ erunt mihi ex hoc bona? ne dicas, sufficiens mihi sum, et quid ex hoc pessimabor? *Eccli.* XI, 26.

votre jugement ! vous dites que vous êtes assez riche, et que vous n'avez besoin de personne pour vous conduire, vous vous flattez dans cette pensée, vous le croyez, et cependant vous ne voyez pas que vous êtes un misérable, plus nu que le plus chétif mendiant, plus aveugle et plus incapable de vous gouverner que celui qui a perdu la vue [1]. Ce sont les paroles de Jésus-Christ ; mais à qui s'adressent-elles ?... Ou vous croyez avoir besoin de la conduite de son esprit, ou vous ne le croyez pas : si vous ne le croyez pas, ces reproches tomberont sur votre tête ; si vous le croyez, pourquoi est-ce que vous le méprisez, ne vous en servant pas ?...

TROISIÈME POINT.

USAGE QU'ON DOIT FAIRE DES DONS DU SAINT-ESPRIT POUR LA CONDUITE DE SA VIE.

Considérez d'un côté la nécessité des sept dons du Saint-Esprit pour la conduite de sa vie, et d'autre part la résistance que nous lui apportons. Ce qui surtout peut nous faire bien comprendre le besoin que nous en avons, c'est qu'ils secourent les vertus théologales et cardinales dans les occasions d'importance, où les difficultés paraissent plus grandes. Le don d'intelligence fortifie la foi, la réveille et la soutient, de peur qu'elle ne défaille : la science redresse nos espérances, et nous montre combien nous sommes abusés d'appuyer notre confiance sur un bras de chair et sur les choses de la terre : la sagesse donne à la charité le goût des choses célestes, et les rend plus aimables : la prudence serait trop courte sans le don de conseil, la piété tient la justice dans la modération, de peur qu'elle ne se rende trop peu indulgente pour les supérieurs, ou trop sévère pour les inférieurs : la force est une vertu trop faible

[1] Quia dicis : quod dives sum et locupletus, et nullius egeo, et nescis quia tu es miser et miserabilis. *Apocal.* III, 17.

en de certaines rencontres, sans le don du Saint-Esprit, qui a pris son nom, parce qu'il lui prête son secours : la tempérance ne pourrait quelquefois réprimer les ardeurs de l'appétit concupiscible, si le don de la crainte ne venait à son aide, pour comprimer la convoitise et la tenir dans le devoir. Voilà un puissant secours du côté de Dieu, pour vous faciliter la perfection. D'où vient donc que vous êtes si faible ?...

N'en cherchez point d'autre cause que votre malice, qui s'oppose à la conduite et à la volonté de Dieu : c'est vous qui vous perdez [1]. Voyez comment : premièrement, tout péché mortel bannit la grâce sanctifiante et tous les dons du Saint-Esprit qui l'accompagnent. Secondement, les péchés véniels et les affections déréglées qui peuvent exister avec la grâce ne détruisent pas à la vérité ces habitudes et ces divines qualités, mais ils en étouffent les effets et arrêtent une âme au milieu de sa course, comme l'ancre arrête un vaisseau, quoiqu'il ait le vent favorable et les voiles déployées. Troisièmement, les affections déréglées, d'où naissent les sept péchés capitaux, ont la même force sur notre âme ; elles l'attachent à la terre et lui lient si fortement les mains qu'elle ne peut s'aider des dons dont le Saint-Esprit l'a ornée [2]. L'amour de l'excellence et de l'honneur s'oppose à la crainte par une folle présomption, la colère et la paresse sont ennemies du conseil et de la force, l'avarice combat la science, l'impudicité et la gourmandise éteignent les lumières de la sagesse et de l'intelligence, et rendent l'esprit stupide et tout hébété.

Hé bien, ne sont-ce pas là d'étranges oppositions ?... Voilà-t-il pas deux conduites bien différentes ? Celle du démon d'une part, avec sept têtes, dont il se sert pour nous faire fléchir sous son empire, et de l'autre, celle de Jésus-Christ, avec les sept dons du Saint-Esprit, qu'il emploie pour notre salut ; et nous hésiterons encore sur le choix ?... Et nous délibérerons quel

[1] Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te. *Jer.* II.

[2] Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum, et peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis. *Isai*, XIX.

parti nous devons suivre ?... Et après avoir bien balancé, nous trouverons que la conduite du diable nous est plus avantageuse que celle de Jésus ? Sont-ce là les fruits de son amour et les récompenses de son sang et de sa croix ?... Répondez....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le Saint-Esprit repose dans l'âme de Jésus avec ses sept dons.

Les sept dons du Saint-Esprit ornaient l'âme de Jésus-Christ, et opéraient merveilleusement en elle, ou plutôt c'était elle qui faisait des merveilles par leur moyen. La sagesse l'entretenait dans la considération affectueuse des grandeurs de Dieu : l'intelligence, dans la claire vue des vérités les plus cachées : le conseil lui faisait connaître sûrement les volontés de son Père : la force lui était donnée pour les exécuter : la science pour savoir et pour discerner la valeur et le prix de toutes choses : la piété, pour s'affectionner avec tendresse à tous les devoirs d'un bon fils : la crainte, pour y joindre un respect digne d'un Dieu. Oh ! qui ne craindra Dieu, en voyant Jésus trembler devant son Père !....

DEUXIÉME POINT.

Notre Seigneur a voulu posséder les dons du Saint Esprit pour notre instruction.

Notre Seigneur qui pouvait se conduire sans ces dons s'y est pourtant assujetti, pour nous apprendre qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut servir à notre perfection, et pour nous instruire en ce point si important de la vie spirituelle, qui est de se laisser conduire. Oserez-vous bien après cela suivre vos sentiments et vos inclinations, sans prendre d'avis, et sans vous laisser gouverner ?....

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons nous servir des dons du Saint-Esprit.

Les sept dons du Saint-Esprit nous sont principalement nécessaires pour venir au secours des sept principales vertus. L'intelligence éclaire la foi, la science fortifie l'espérance, la sagesse fait que la charité goûte ce qu'elle aime, le conseil redresse la prudence, la piété retient la justice dans une juste modération, le don de force soutient la vertu qui porte son nom, et la crainte affermit la tempérance contre les convoitises. Et d'où vient donc que nous sommes si imparfaits, avec tant de moyens de perfection? C'est que nous suivons plutôt les inclinations de la nature corrompue qui fait les sept péchés capitaux, que les mouvements de ces sept vertus qui leur sont contraires. O malheureux, qui aimes mieux obéir à tes vices qu'à la raison et à l'esprit de Dieu!....

JEUDI.

DES INCOMMODITÉS DE L'ENFANT JÉSUS RENFERMÉ DANS LE SEIN DE SA MÈRE.

C'est bien véritablement qu'il a souffert nos incommodités, et qu'il a supporté nos douleurs[1].

On ne peut pas dire que nous n'avons pas un Pontife qui ne puisse compatir à nos faiblesses, puisque le nôtre a voulu éprouver nos infirmités, à l'exception du péché qu'il n'a pu souffrir[2].

Le Sujet est sur les faiblesses et les infirmités ordinaires des enfants dans le sein de leur mère; faiblesses et infirmités que le Fils de Dieu a voulu souffrir pendant les neuf mois qu'il a vécu dans le sein de Marie.

[1] Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit. *Isai.* LV

[2] Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum per omnia pro similitudine, absque peccato. *Ad Heb.* IV.

La Fin est un tendre amour de sa personne, et l'imitation des vertus dont il nous donne l'exemple.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus supporte les incommodités et les faiblesses des enfants qui sont encore au sein de leur mère.

2° Ses souffrances volontaires n'ont d'autre fin que notre instruction.

3° Amour et imitation qu'elles exigent de nous.

PREMIER POINT.

JÉSUS SUPPORTE LES INCOMMODITÉS ET LES FAIBLESSES DES ENFANTS QUI SONT ENCORE AU SEIN DE LEUR MÈRE.

On ne peut assez admirer la sagesse de Notre Seigneur, qui a su joindre en sa personne des choses si opposées, comme les honneurs et les mépris, la grandeur et la bassesse, la faiblesse et la force. Cette alliance miraculeuse doit nous faire comprendre clairement que, comme Jésus-Christ a pris part à nos misères, sans abandonner son bonheur, il peut aussi nous élever à la participation de son bonheur, sans nous faire sortir de nos misères. Il est vrai de dire que cet Enfant est le plus beau et le plus parfait d'entre tous les enfants : mais il est vrai aussi qu'il est le plus misérable, s'il est permis de parler ainsi, et dans l'état le plus pitoyable où un enfant puisse être réduit : ce qui augmente ses misères, c'est qu'il en a la connaissance, ce qui lui cause un sentiment beaucoup plus douloureux par la réflexion qu'il fait sur ses souffrances [1]. Faites un court dénombrement des incommodités de l'enfance, et voyez comme il les a toutes supportées pour votre amour : vous les pouvez réduire au nombre de sept.

1° Tant que les enfants sont renfermés dans le sein de leur mère, on peut dire qu'ils n'ont avec elle qu'une même vie,

[1] Ego vir, videns paupertatem meam in virga indignationis ejus. *Thren.* III.

parce qu'ils ne respirent qu'un même air, et ne prennent qu'une même nourriture. Ne pouvons-nous pas dire la même chose de ce divin Enfant, et assurer que la vie de Jésus est la vie de Marie, puisque la vie de Jésus dépend de celle de Marie?... O l'humble dépendance du Fils, qui n'a de vie que par la vie de sa mère!... O l'incomparable honneur de la mère, qui donne et entretient la vie de ce Fils qui est Dieu et l'auteur de la vie naturelle, spirituelle et éternelle....

2° L'aliment de l'enfant c'est le sang de la mère. Du sang; quelle nourriture[1]? Mais cela est moins étrange pour des enfants, qui ne savent pas ce qu'ils prennent. Mais vous, ô mon Jésus! qui le savez et qui n'ignorez pas ce que c'est, n'en avez-vous point d'horreur? Sans doute pour vous résoudre à prendre cette sanglante nourriture, il ne fallait pas une moindre vertu, ni un amour moindre que celui de votre cœur.

3° Si un enfant voyait la petitesse de son corps à l'instant où il est conçu, et la manière lente et tardive dont ce corps va croissant, il ne pourrait le regarder sans horreur, tant ce corps est petit et souillé de sang et d'ordure. Vous l'avez vu, mon Seigneur, vous l'avez vu si petit et dans un état si plein d'horreur, que c'est une merveille qui ravit toute votre Église, que vous ayez eu le courage de le souffrir; cette vue était capable de vous faire soulever le cœur, et l'eût fait, sans doute, si ce n'eût été le cœur d'un Dieu et d'un Sauveur.

4° Outre cela, quelle étrange posture est celle des enfants dans le sein de leur mère, et cependant, ô mon Sauveur, vous n'avez pas repoussé cette humiliation, et, comme le chante votre sainte Église, vous n'avez pas dédaigné le sein d'une vierge, *non horruisti virginis uterum*[2]. Cieux! quel abaissement incompréhensible!...

5° Le sein de leur mère est pour les enfants une véritable prison. O prisonnier d'amour! ce sont les liens de votre charité qui vous retiennent en cette captivité[3]!...

[1] Nunc præ angustia cibi mei sunt. *Job.* VI.
[2] Non horruisti Virginis uterum. (Verset du *Te Deum.*)
[3] Convertetur ad cor suum in terra captivitatis suæ. Bar. cap. II.

6° Dans cette espèce de prison ils n'ont aucun usage libre, non-seulement des membres du corps, mais encore des sens [1]. Est-il donc possible que le Fils de Dieu, qui avait déjà toutes les lumières de l'esprit, et les opérations intérieures de l'âme si relevées, fut cependant immobile, insensible, privé de l'usage de tous les organes des sens? Il en est ainsi, et pendant l'espace de neuf mois qu'il passa dans cet état, il ne s'en dispensa jamais, quoiqu'il fût en sa puissance d'en user autrement.

7° Mais la dernière de toutes les misères de l'enfance dans cet état, c'est une impuissance absolue de faire le bien pendant un si long espace de temps. Si les enfants connaissaient la grandeur de cette perte, leur ennui serait insupportable, puisqu'être privé d'action, c'est être privé de la moitié de la vie. O divin Époux! comment pouvez-vous souffrir ces longueurs et ces retardements si importuns [2]? Car quoique cet état fût méritoire pour vous, il semble que vous étiez capable de faire de plus grandes choses pour le salut des hommes et pour la gloire de votre Père. Que ne sortiez-vous plus tôt de cette prison, pour visiter vos frères et pour aller à leur secours?... Ignoriez-vous les ardents désirs de votre épouse, et les profonds soupirs qu'elle faisait éclater avec ses amoureux souhaits, depuis tant d'années et de siècles? O mon frère! disait-elle, comme il est écrit dans son Cantique, ô mon frère! qui me donnera le contentement de vous voir suçant le lait de ma mère [3]? On ne peut douter que ce divin Amour ne ressentît de sa part de semblables désirs; mais puisque telle était la volonté de son Père, il en souffrait aussi amoureusement l'attente que sa charité lui en faisait ardemment souhaiter le terme, pour ne différer plus à se communiquer. Voilà l'excès de ses abaissements, il faut maintenant en chercher le sujet et les causes....

[1] Aruit tanquam testa virtus mea. *Psal.* XXIII.

[2] Æstimatus sum cum descendentibus in lacum, factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber. Sicut vulnerati dormientes in sepulcris. *Psalm.* LXXXVII.

[3] Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat? *Cant.* VIII, 1.

DEUXIÈME POINT.

LES SOUFFRANCES VOLONTAIRES DE L'ENFANT JÉSUS N'ONT POUR FIN QUE NOTRE INSTRUCTION.

Il est facile de reconnaître les causes de ses souffrances; c'est l'amour qui l'a réduit à ces abaissements. Il veut que nous sachions qu'il a tant de bonté et tant d'amour pour nous, qu'il n'est pas plus tôt incarné, qu'il est prêt à souffrir pour notre bien toutes les extrémités de douleur et de misère dont son corps est capable [1].

C'est aussi pour nous apprendre que s'il n'a point eu horreur de descendre jusques à ces faiblesses, pour se rendre en toutes choses semblable à nous, nous ne devons rien épargner pour devenir semblables à lui, et nous acquitter des devoirs pénibles que notre condition nous impose, avec le même esprit d'amour qu'il nous a lui-même témoigné. Enfin, comme il chérissait cette dépendance et qu'il rendait cette soumission à son Père à dessein de l'honorer, sachant bien qu'il lui en revenait une excellente gloire [2], il veut aussi nous voir dans une très-étroite, mais pourtant très-volontaire dépendance des volontés de notre Dieu, afin de glorifier sa majesté dans nos abaissements, et dans les peines que nous souffrons pour son amour.

Oh ! que j'aime et que j'admire ce dessein !... Que je vous en ai de reconnaissance !... Mais, mon maître, achevez s'il vous plaît de m'instruire et de me faire voir plus particulièrement ce que vous désirez de moi dans la condition où je suis, et comment je dois me rendre dépendant des ordres de votre Père et des soins amoureux de votre mère....

[1] Sanabo contritiones eorum, diligam eos spontanee. *Osee.* XIV.

[2] Det vobis cor omnibus, ut colatis eum, et faciatis ejus voluntatem, corde magno et animo volenti. II *Matth.* I.

TROISIÈME POINT.

QUEL AMOUR ET QUELLE IMITATION EXIGENT DE NOUS LES SOUFFRANCES DE CE DIVIN ENFANT.

Le fruit que nous devons recueillir de l'exemple de notre maître, c'est de vouloir demeurer, mais de bonne grâce, dans la disposition de l'esprit et du corps qu'il plaira à Dieu de permettre dans notre condition, de la même manière que Jésus-Christ persévérait dans la sienne. Pour affermir cette résolution, considérez que nous vivons dans le sein de la divine Providence et au milieu des charitables soins de Marie, notre bonne mère, comme de petits enfants dans les entrailles où ils ont été conçus. Oui, dit le Saint-Esprit [1], vous êtes mes enfants, et je vous porte dans mon sein et dans mes flancs [2]. Cette douce pensée n'est-elle pas assez puissante pour produire en nos cœurs une sainte confiance et un entier abandon à la conduite de Dieu?... Il est vrai, mais il arrive souvent que par de secrets desseins de sa sagesse il permet des accidents et des événements fâcheux qui nous contrarient et nous offensent; alors la nature s'alarme, elle crie, elle jette mille plaintes et mille murmures, et quelquefois elle trouble le corps et l'esprit par ces violentes émotions. Donc, pour réprimer ces fougues et pour remédier à ce désordre, mettez-vous devant les yeux le Fils de Dieu, dans l'état où il était dans le sein de la Vierge, accompagné de tant d'incommodités contraires à sa grandeur, et dites: Je veux souffrir cette peine, j'adore dans cette disposition la sage providence de Dieu [3], je dépose entre ses mains mes sentiments et ma volonté, je veux vivre entre ses bras

[1] Qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva : usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo, ego feci, et ego feram, ego portabo, et salvabo. *Isai.* XLVI, 4.

[2] Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis, etc. Ibid. LXVI.

[3] Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo; verumtamen vias meas in conspectu ejus arguam, et ipse erit salvator meus. *Job.* XIII.

comme un enfant, mais comme l'enfant Jésus, souffrant tout par amour comme lui, persistant dans mes peines par raison et par vertu comme lui.

Cela n'est-il pas raisonnable, soit que vous regardiez la volonté de Dieu et l'amour de Marie qui ne recherchent que votre bien, soit que vous considériez Jésus qui vous en donne l'exemple?... Si votre cœur ne se sent pas touché assez fortement par ces motifs, représentez-vous vos plus chers intérêts qui, étant unis au service de Dieu et à votre perfection, ne sont pas à mépriser. Dites : Mon cœur, qu'as-tu à t'alarmer et à te mutiner contre ces vérités qui sont si capables de t'apprendre à t'assujettir aux ordres et aux volontés de ton Dieu? que crains tu quand on te parle d'assujettissement et de soumission à la divine Providence ?... Est-ce de perdre ton repos et ton contentement? Tu as tort de craindre cette perte, car jamais tu ne trouveras de plus solide repos et de contentement plus assuré que dans cette dépendance des volontés de Dieu....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Incommodités de l'enfant Jésus.

C'est merveille que notre Sauveur ait voulu joindre toutes sortes de misères avec tant de grandeurs. Voici les incommodités des enfants qu'il a voulu endurer au sein de sa Mère. 1° Ne vivre que de la vie de sa mère. 2° Ne vivre que de sang. 3° Se voir petit comme l'est un enfant en cet état. 4° Se tenir dans la position humiliante de l'enfant dans le sein de sa mère. 5° Demeurer là comme dans une prison. 6° Vivre comme si on ne vivait point, sans aucun usage des sens, que du toucher. 7° Ne faire aucun bien qui mérite, il est bien vrai que Notre Seigneur ne laissait pas de mériter, puisqu'il avait l'usage de la liberté : mais il est

vrai aussi qu'il ne faisait pas le bien qu'il eût pu faire, s'il eût voulu sortir plus tôt du sein de sa Mère, s'il eût voulu paraître au monde en homme fait, sans être enfant.

Oh! que c'est un grand bien que de ne point nous mettre en peine pour faire le bien que Dieu ne veut pas que nous fassions, nous contentant de faire parfaitement ce qu'il désire. Reconnaissez-vous cette vérité, et vous y conformez-vous?...

DEUXIÈME POINT.

Ces faiblesses de Jésus nous instruisent.

C'est ainsi qu'il a voulu se rendre semblable à nous, pour nous exciter à vouloir être semblables à lui; c'est ainsi qu'il a voulu s'assujettir à son Père, pour nous apprendre à dépendre entièrement de lui dans notre condition; c'est ainsi qu'il faut demeurer où Dieu veut; c'est ainsi qu'il y faut être comme il veut; c'est ainsi qu'il faut dépendre de Marie, et vivre de sa vie. O heureuse nécessité! ô dépendance plus honorable et plus aimable que toute la liberté de la nature! Mais qu'est-ce que c'est que dépendre de Dieu et de Marie?... Examinez cela plus à loisir...

TROISIÈME POINT.

Comment on doit l'imiter.

Pour mieux reconnaître ce que c'est que de vivre dans la dépendance de Dieu, il faut se représenter que nous sommes portés et nourris dans le sein de la providence divine comme un enfant dans le sein de sa mère; c'est ainsi qu'il nous aime, c'est ainsi qu'il a soin de nous; il en parle en termes si exprès, que nous n'en pouvons aucunement douter. Comme donc un enfant qui est au sein de sa mère n'a point d'autre mouvement libre, ni d'autre volonté que celle de sa mère, ainsi ne devons-nous avoir aucune affection volontaire, qui ne soit entièrement conforme à cette divine providence, qui connaît mieux notre vrai bien que nous-mêmes, qui nous le souhaite et le procure plus ardemment que nous ne saurions le faire. De sorte que quand nous désirons

quelque bien que Dieu ne nous destine pas, ou que nous ne voulons pas celui qu'il nous destine, nous nous opposons à sa volonté et à notre vrai bien ; car notre vrai bien est tellement uni à sa volonté que c'est elle qui fait tout notre bien.

Après cela, mon âme, et après l'exemple de Jésus qui nous fait cette leçon, irons-nous encore chercher un plus heureux état de vie que de vivre dans la dépendance continuelle des ordres et des volontés de notre Dieu?... Tu ne trouveras jamais au monde d'autre bonheur; et si tu en trouvais quelque autre, tu serais malheureuse dans ce bonheur....

VENDREDI.

DES ACTES DE VERTU EXERCÉS PAR NOTRE SEIGNEUR PENDANT SON SÉJOUR DANS LE SEIN DE LA VIERGE.

Tobie, ayant été emmené captif par les Assyriens, ne cessa pas au milieu de sa servitude de faire du bien ; car il employait tous ses moyens et n'épargnait pas ses peines, ni sa propre vie, pour soulager ses frères qui étaient captifs comme lui [1].

Le Sujet de la Méditation est sur l'occupation de Jésus retenu dans le sein de la sainte Vierge comme dans une prison, et sur la pratique des vertus qu'il exerça pour notre salut, ne perdant pas un seul moment de tout le temps de cette captivité.

La Fin est d'apprendre, d'après l'exemple de notre Sauveur, à travailler sérieusement à notre salut et au service de Dieu, en quelque lieu qu'on se trouve et quelque occupation qui se présente.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre Seigneur, reposant dans le sein de la Vierge, ne passait aucun moment sans l'employer à quelque acte de vertu et de mérite pour le salut des hommes.

[1] Tobias cum captus esset, in captivitate tamen positus, viam veritatis non deseruit, ita ut omnia quæ habere poterat, quotidie concaptivis fratribus, qui erant ex ejus genere, impertiret. *Tob.* I.

2° Vertus qu'il pratiquait, autant que nous pouvons le conjecturer.

3° Nous devons ainsi, à son exemple, ménager tout le temps de notre vie, l'employant utilement pour notre salut et pour notre perfection.

PREMIER POINT.

NOTRE SEIGNEUR REPOSANT DANS LE SEIN DE LA VIERGE MÉRITAIT A TOUT MOMENT.

Un seul moment de la vie du Fils de Dieu, ou une seule action étant d'un prix infini, suffisait pour sauver un million de mondes ; cependant il estimait tant notre salut, il portait tant de respect à son Père, il voulait réparer l'offense des hommes par une satisfaction si abondante, il désirait amasser pour eux tant de trésors de mérite, il avait dessein de les obliger à procurer de toutes leurs forces le bien de leurs âmes par de si puissants exemples [1], que dans tout le cours de sa vie il ne s'est pas écoulé un instant où il n'ait produit quelque action de mérite, et n'ait acquis quelque nouvelle obligation sur tous les hommes. Si jamais il devait s'interdire le travail et l'action, c'était dans le sein de sa mère, où les autres languissent dans une complète impuissance d'agir ; et néanmoins dès lors il commence l'ouvrage de notre salut, sans en être jamais détourné ; il ne perd pas un moment : car comme il aime et honore toujours son Père, cet amour lui donne de continuelles pensées pour notre salut, afin que notre salut serve à l'amour et à l'honneur de son Père [2].

Quelles pensées ! quels soins ! quel médiateur et quel agent ! Qui pourrait compter ces précieux moments ? Qui pourrait entendre ces divins entretiens ?... Vous le savez, ô Père éternel ; toutes ses actions sont comptées, toutes ses pensées sont écrites

[1] Ecce Deus vester, ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium ejus dominabitur; ecce merces ejus cum eo, et opus illius coram illo *Isai*, XL.
[2] Ego autem in terra captivitatis meæ confitebor illi. *Tob.* XIII.

sur le livre de vie, vous les avez toujours devant vos yeux, aussi présentes et aussi puissantes maintenant qu'elles le furent jamais ; le temps ne leur a ôté ni le prix ni le mérite....

Ah mon Dieu ! de tant de larmes repandues, de tant de soupirs qu'il a jetés, je n'en demande qu'un seul pour effacer tous les péchés de mon âme, pour le succès de cette affaire qui importe à votre gloire, pour la conversion de cette âme qui se perd.... Poursuivez ces bons mouvements autant que l'affection vous le permettra....

DEUXIÈME POINT.

LES VERTUS QUE PRATIQUAIT L'ENFANT JÉSUS ENFERMÉ DANS LE SEIN DE SA SAINTE MÈRE.

La terre n'est pas plus éloignée du ciel que les pensées de Dieu ne sont différentes des nôtres ; néanmoins autant que la piété nous permet d'étendre nos conjectures, il est vraisemblable que les actions intérieures de vertu que Jésus pratiquait alors sont à peu près celles que nous comprenons ici dans le nombre de sept.

1° La reconnaissance [1] ; car cette humanité sainte se voyant toute en Dieu avec une si grande plénitude de grâce, quels remerciements ne rendait-elle pas à l'auteur de toute grâce ?...

2° L'humilité. Elle savait que de son fonds elle n'avait pour partage que le néant ; elle n'ignorait pas le mal où elle pouvait tomber, si elle eût subsisté dans une autre personne, elle voyait le précipice où l'orgueil avait jeté les hommes et les anges [2], et combien Dieu se tenait offensé de leur insolence. Quel sentiment d'humilité cette pensée était capable de lui donner ! jusques où ne s'humiliait-elle pas dans cette vue ?...

[1] Pater, gratias ago tibi.
Omnia quæ dedisti mihi, abs te sunt.
Et mea omnia tua sunt : et tua mea sunt. *S. Joan.* XVII, 7.
[2] Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem. *S. Luc.* X.

3° L'amour. Ce sentiment était sans aucune interruption comme il était sans mesure ; car quelle apparence qu'un tel Fils n'aimât infiniment un tel Père, ou qu'il pût être détourné d'un amour aussi nécessaire qu'il était juste et légitime? Savourez un peu ces paroles d'un amour réciproque du Père et du Fils : Voilà mon Fils bien-aimé, dit le Père, en qui j'ai mis toutes mes complaisances [1]. Oui, mon Père, dit le Fils [2], c'est tout mon plaisir de faire ce qui peut vous plaire, et je suis sans cesse occupé à la recherche de vos contentements.

4° La religion. En voici les actes marqués dans ces paroles de l'Écriture [3]. Vous avez rejeté les sacrifices et les holocaustes ; me voici pour être substitué en leur place : ce que les victimes ne peuvent faire, je le puis et je le veux rendre par le sacrifice de mon sang et de ma vie, puisque vous me l'avez donnée à cet effet.

5° La résignation dans la vue de tous les desseins de son Père sur sa personne, sur sa mère, sur ses élus [4]. O quelle soumission de ses volontés à celles de son Père !...

6° La compassion. Il étendait les mouvements de sa miséricorde sur tous les hommes, qu'il voyait distinctement dans la plus grande misère qui puisse être, c'est-à-dire dans le péché [5]. O qu'il avait sujet de dire ces paroles de l'Évangile : Je suis attendri de compassion sur les hommes ; hélas ils me font pitié ! Il vous regardait pour lors, il vous distinguait des autres et vous destinait les grâces qu'il vous offre maintenant, si vous voulez les recevoir....

7° La contrition et la douleur de nos péchés. Comme il commençait déjà à satisfaire pour nos offenses par des peines

[1] Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui. *S. Matth.* XVII.

[2] Qui me misit mecum est, et non reliquit me solum, quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. *S. Joan.* VIII.

[3] Hostias et oblationes, et holocautomata pro peccato noluisti, nec placita sunt tibi, quæ secundum legem offeruntur,; tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam ; aufert primum ut sequens statuat. *Heb.* X, 8.

[4] Non sicut ego volo, sed sicut tu. Fiat voluntas tua. *S. Matth.* XXVI.

[5] Videns turbas, misertus est eis, quia erant vexati, et jacentes sicut oves non habentes pastorem. Misereor super turbam, etc. *S. Matth.* IX, *S. Marc.* VIII.

extérieures, il n'oubliait pas aussi les douleurs intérieures. Jugez de la grandeur de sa douleur par l'énormité et la multitude de tous les péchés des hommes qu'il connaissait parfaitement, par l'amour infini qu'il portait à l'offensé et à l'offenseur tout ensemble; par le désir extrême qu'il avait de réparer cette injure, comme il en avait le moyen, ayant un empire absolu sur les mouvements de son cœur; comprenez, après cela, que sa contrition était une mer d'amertume où tous les péchés des hommes ont été noyés et submergés [1]. Mon âme, s'il en est ainsi, pourquoi retournes-tu à tes péchés? Pourquoi le veux-tu encore affliger et tourmenter?...

Toutes ces vertus font le trésor des mérites qu'il a acquis en notre nom [2]; ce qui a fait dire à l'Apôtre que nous sommes devenus riches en Jésus-Christ. N'êtes-vous pas prodigue de ces richesses? Comment ménagez-vous les biens qu'il vous a mis entre les mains? Ne perdez-vous point les journées et les années entières, sans vous mettre en peine de les faire fructifier? O mon Jésus, que nous estimons peu ce qui vous a tant coûté?...

TROISIÈME POINT.

POUR IMITER L'ENFANT JÉSUS, IL NE FAUT JAMAIS CESSER DE TRAVAILLER A NOTRE SALUT.

Cet exemple doit nous engager à travailler continuellement à notre sanctification et à celle du prochain; de telle sorte que nous ne passions aucun moment de notre vie sans tendre vers ce but. Pour nous y exciter davantage, voyons les motifs que nous avons d'agir à cette intention. Premièrement, Dieu nous l'ordonne [3]: il nous fournit les moyens et les grâces pour

[1] Magna est velut mare contritio tua. *Thren.* I.

[2] In omnibus divites facti estis in illo. I *Cor.* I.

[3] Contendite intrare. *S. Luc.* III.
Magis satagite. II *Petr.* I
Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Philip.* II.

mériter en toutes nos actions; l'affaire dont il s'agit mérite qu'on n'y épargne rien; les grâces qui nous sont données pour cet effet méritent aussi d'être employées, et ce n'est pas les estimer ce qu'elles valent que de les négliger. En second lieu, possédant la grâce, il ne dépend que de nous de mériter à chaque action de grands trésors de grâce et de gloire pour une éternité. C'est là un avantage que n'ont pas les âmes du purgatoire, ni même les bienheureux qui sont au ciel. Considérons que si nous pouvions être aussi facilement riches de biens temporels, comme nous pouvons l'être de biens spirituels et éternels, nous n'y épargnerions ni temps ni peine [1]; que nous avons non-seulement l'exemple de Notre Seigneur et des saints, mais de toutes les créatures qui sont perpétuellement en action pour nous servir; qu'elles ne nous servent qu'afin que nous servions Dieu; et ainsi, quand nous ne le servons pas, nous abusons de leur service; que la vie est courte, incertaine, et le seul temps pour mériter; qu'il n'y a d'autre bien en cette vie que de pouvoir nous en servir pour mériter [2]: qu'il y a déjà tant de jours passés que vous avez perdus, que vous ne savez ce qui vous reste; et, quel que soit le nombre de ceux qui peuvent vous rester, ils ne seront jamais trop nombreux pour mériter une éternité!... Considérez enfin que vous pouvez acquérir des mérites dans toutes les circonstances, dans vos fonctions, dans vos actions ordinaires, du lever, du coucher, du manger et même de la récréation, si vous ne prenez le jeu et les divertissements que comme Dieu les permet, et si vous rapportez tout, comme nous enseigne l'Apôtre [3], à sa gloire et à l'accomplissement de ses desseins.

En dernier lieu, voyez que si vous ne tâchez de mériter dans toutes vos actions par les vertus qui leur sont propres, vous

[1] Bonum facientes non deficiamus, tempore enim suo metemur : ergo dum tempus habemus, operemur bonum ad omnes. *Gal.* VI.

[2] Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare, quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quo tu properas. *Eccles.* IX, 10.

[3] Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I *Cor.* X.

êtes en danger de démériter par les vices opposés à ces vertus; et quand il n'y aurait que le défaut de mépriser tant de motifs qui vous portent à bien faire, c'est un assez grand mal pour le craindre et pour aimer le bien qui se présente à toute heure pour être accompli [1].

O mon Dieu, faites-moi commencer maintenant, en déplorant le temps passé, en veillant sur le présent, et en me disposant pour l'avenir, à continuer toujours comme vous me ferez maintenant commencer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre Seigneur méritait à tout moment.

Il n'y eut aucun instant pendant lequel Notre Seigneur ne méritât dans le sein de sa mère, tant il avait à cœur de faire notre salut, tant il honorait son père, tant il voulait que nous eussions ainsi le temps pour précieux, et que nous l'employassions fidèlement pour les mêmes fins qu'il s'était proposées. Oh! que d'actes de vertu furent faits par ce divin Enfant pendant ces neuf mois! Hélas! il ne me faudrait qu'un seul de ces actes pour faire de moi un saint, si je n'empêchais pas que son mérite me fût appliqué. Voilà comme il faudrait mériter, et travailler à toute heure au dedans de nous. C'est ce sur quoi je dois réfléchir, qu'il n'y a rien qui empêche ce divin Enfant de faire tout ce qu'il veut faire en moi, sinon moi-même. Mon âme, si tu ne sais, si tu ne peux, ou si tu ne veux pas te faire du bien, n'empêche pas au moins que ton Sauveur t'en fasse....

DEUXIÈME POINT.

Les vertus qu'exerçait Notre Seigneur.

Entre autres actes de vertu et de mérite qu'il exerçait, en voici sept. 1° La reconnaissance de tant de biens reçus. 2° L'humilité qui vient de

[1] Propter quod remissas manus et soluta genua erigite, et gressus rectos facite pedibus vestris, ut non claudicans quis erret, magis autem sanetur.
Pacem sequimini cum omnibus, et sanctimoniam sine qua nemo videbit Deum : contemplantes ne quid desit gratiæ Dei. *Heb.* XII.

cette reconnaissance. 3° L'amour d'un tel fils envers un tel père. 4° L'oblation religieuse de soi-même. 5° La résignation à toutes les volontés de son père. 6° La compassion à toutes les misères du monde. 7° La douleur et la contrition qu'il avait de nos péchés, et la satisfaction intérieure qu'il commençait d'en faire. Quoi, mon Sauveur s'affligera si fort de mes péchés, et moi j'en aurai si peu de regret!...

TROISIÈME POINT.

Les motifs d'exercer continuellement la vertu

Si Notre Seigneur a tant travaillé pour nous, et de si bonne heure, pensons-nous qu'il ne faille rien faire pour lui et pour nous?... Hélas! que de motifs avons-nous de bien faire à toute heure? C'est la volonté de Dieu, l'exemple de son Fils nous y invite, les grâces présentes nous y excitent ; le peu de durée de notre vie, l'incertitude de l'avenir, l'éternité dont il est question, la facilité de mériter en tout ce qu'on fait, la vue de toutes les créatures qui font ce qu'elles doivent, tout cela nous y oblige; et après tout, je fais si peu de chose!... Quel regret aurais-je pendant toute l'éternité, si je ne me corrigeais!...

SAMEDI.

DE NOS DEVOIRS ENVERS L'ENFANT JÉSUS.

Venez, réjouissons-nous avec Notre Seigneur, adorons ce petit Enfant, et nous prosternons à ses pieds[1].

Au moment où Dieu voulut introduire son Fils unique dans le monde, il commanda aux anges de l'adorer[2].

[1] Venite exultemus Domino, jubilemus Deo salutari nostro. Venite adoremus et procidamus, etc. *Psal.* 94.

[2] Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terrarum, dicit : Et adorent eum omnes Angeli Dei. *Ad Heb.* 1.

Le Sujet est de nous représenter les raisons et les motifs qui nous obligent de rendre nos devoirs à l'Enfant Jésus, et de considérer par quelles affections et quelles vertus nous les lui rendrons dans toutes les occasions qui peuvent se présenter de les lui rendre.

La Fin est d'en apprendre la pratique dans cette méditation, afin de l'étendre sur toutes nos autres actions.

La Forme est en ces trois points :

1° Les motifs qui nous portent à témoigner notre reconnaissance à Notre Seigneur.

2° Les affections et les vertus par lesquelles nous pouvons remplir ce devoir.

3° Les occasions et le temps propre pour nous en acquitter hors de l'oraison.

PREMIER POINT

LES MOTIFS QUI NOUS PORTENT A TÉMOIGNER NOTRE RECONNAISSANCE A NOTRE SEIGNEUR.

Ceux qui se sentent attirés par la grâce, et qui ont quelque entrée dans la dévotion, n'ont pas besoin de beaucoup de paroles pour se porter à toutes sortes de devoirs à l'égard de Notre Seigneur ; il est bon pourtant de considérer encore ces trois raisons qui nous y obligent entièrement. Premièrement, Dieu le veut, c'est son intention ; et comme il prend plaisir à recevoir de la gloire par les mains de son Fils, ainsi il veut lui rendre toute la gloire et toute l'estime qui lui peuvent revenir de la part des hommes qui lui sont tellement obligés [1]. Pour cela il se démet en sa faveur de la qualité de leur juge souverain, pour la remettre entre les mains de son fils avec une puissance si absolue, que tout ce que ce Fils ordonne pour chaque âme sera aussitôt exécuté. Oh ! qu'il est utile d'obéir

[1] Pater diligit Filium, omne judicium dedit Filio, ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem. *S. Joan.* v.

au Père, et d'honorer le Fils !... Je le veux, ô mon Sauveur; que ce commandement m'est honorable, et que je m'estime heureux de vous pouvoir rendre quelque petit service !...

Secondement, Jésus-Christ le mérite; son éminente dignité, son excellence, sa sainteté surpassent tous nos hommages et toute notre reconnaissance [1]. Il est vrai, mon Seigneur, et la grandeur de vos mérites m'ôterait le moyen de pouvoir le reconnaître, si je n'étais aidé de votre grâce, et si je ne savais que vous êtes si bon, que vous vous contentez de ce peu que nous pouvons vous rendre.

En troisième lieu, c'est la profession du christianisme; la religion que nous avons embrassée ne consiste que dans le culte du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ, Sauveur des hommes; le caractère qui nous est imprimé par les eaux du baptême est une marque d'une servitude éternelle, qui nous lie plus étroitement au service de Jésus qu'un serviteur n'est lié envers son maître, un fils envers son père, et une épouse envers son époux. Qui que vous soyez, dit son Apôtre, si vous avez été lavé dans les eaux du baptême, vous avez été revêtus de Jésus-Christ [2]. Revêtus ce n'est pas assez dire; vous avez été incorporés à Jésus-Christ, en sorte qu'il doit vous être plus cher que votre propre vie, puisque vous devriez la sacrifier plutôt que de vous séparer de lui !... Hélas, Seigneur, que deviendrions-nous, si nous avions le malheur de vous quitter !... A qui aurions-nous recours, puisque seul vous avez des paroles et des fruits d'une vie immortelle [3] ?...

[1] Dignus es Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem. *Apoc.* IV *et* V.

[2] Quicumque in Christo baptisati estis, Christum induistis. *Gal.* III.

Domine ad quem ibimus? verba æternæ vitæ habes, et nos credimus et cognoscimus quia tu es Christus Filius Dei. S. *Joan.* VI.

[3] Qui in navicula erant, venerunt et adoraverunt eum, dicentes : Vere Filius Dei es. S. *Matth.* XIV.

DEUXIÈME POINT.

LES AFFECTIONS ET LES VERTUS DONT NOUS POUVONS ACCOMPAGNER CES DEVOIRS QUE NOUS RENDONS AU SAUVEUR.

Si nous déterminons ici quelques vertus, ou quelques actes particuliers de nos devoirs envers Jésus-Christ, ce n'est pas que nous ne devions encore lui en rendre d'autres, mais c'est qu'avec toutes les autres sortes de reconnaissance que nous pouvons lui rendre, nous ne devons jamais omettre les sept suivantes.

1° Adoration. Il est vrai Dieu, et partant il doit être adoré du souverain culte de latrie : ajoutez à cette adoration la foi et la dévotion, et unissez tout cela avec l'honneur que lui rendait Notre-Dame, et tous les bienheureux esprits.

2° Admiration de ses abaissements aussi bien que de ses grandeurs, de son état d'humiliation dans le sein de Marie, sur le foin de la crèche [1] et sur la croix, aussi bien que sur son trône de gloire : en un mot de toutes ses vertus, de toutes ses paroles et de son extrême charité. O Seigneur! j'ai considéré vos œuvres et j'en suis demeuré tout ravi [2].

3° L'amour affectueux, effectif et unissant. Affectueux, pour compâtir à ses douleurs et ouvrir mille et mille fois notre cœur pour y mettre le cœur de Jésus et l'animer de son amour. Effectif, pour que cette affection produise en nous de véritables effets, prenant plaisir de souffrir, de nous abaisser et de faire du bien à tout le monde, et pour récompense de n'en recevoir que du mal [3]. Unissant, pour incorporer toutes nos actions

[1] Erant pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo. S. *Luc.* I.

[2] Porro homimes mirati sunt, dicentes : qualis est hic.? S. *Matth.* VIII, 27.

[3] Doleo super te, frater mi Jonatha, decore nimis, et amabilis super amorem mulierum : sicut mater unicum amat filium suum, ita ego te diligebam. II *Reg.* I.

dans les siennes, les unir à ses desseins et à ses grâces, de sorte que rien ne nous sépare d'avec lui. Hélas! il ne faut quelquefois qu'un petit mot mal interprété, une ombre, un caprice, pour effacer de mon esprit toutes ces bonnes résolutions.

4° Confiance. Sa nécessité est évidente, car sans Jésus nous ne pouvons rien de nous-mêmes; et si nous ne lui témoignons de la confiance, il ne fait pas ce qu'il ferait pour nous [1]. Reconnaissez avant tout, votre insuffisance et votre incapacité; croyez qu'il n'est pas moins bon que puissant pour vous secourir. Dites dans vos difficultés ce que disaient les pêcheurs de l'Évangile [2]: J'ai travaillé en vain toute la nuit, mais je ne laisserai pas de jeter le filet sur votre commandement.

5° Offrande de soi-même. Vous êtes mon Dieu [3], vous n'avez pas besoin de moi, toutefois je viens me présenter devant vous et m'offrir à votre service entièrement et sans réserve, dans tout ce qui vous plaira m'employer, dans l'honneur, dans le mépris, dans le repos, dans les fatigues, tout m'est indifférent, et toutes choses me semblent également souhaitables, quand elles sont ordonnées par votre volonté [4]; je suis prêt à aller avec vous à la mort aussi gaiement et aussi franchement qu'au banquet; allons et mourons avec lui [5]?... Le dites-vous tout de bon?... Quand on vous prend au mot, ne redemandez-vous pas votre parole? Il ne faut qu'une fantaisie ou qu'une ombre de mépris pour ébranler votre fidélité....

6° Acquiescement avec joie à tous ses ordres. Car tout ce qui appartient à la grâce, au salut des âmes, au progrès des vertus et de la perfection, est du ressort de la providence particulière qu'il a sur ses élus. Or, comme il mêle dans son gouvernement une grande variété d'accidents qui ont coutume de nous sur-

[1] Ecce Deus Salvator meus fiducialiter agam, et non timebo. *Isai.* XII.

[2] Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus, in verbo autem tuo laxabo rete. S. *Luc.* V.

[3] Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. *Psalm.* XV.

[4] Domine, tecum paratus sum, et in carcerem et in mortem ire. S. *Luc.* XXII.

[5] Eamus et nos, et moriamur cum eo. S. *Joan.* XII.

prendre; au lieu de nous émouvoir, il faut le remercier et le bénir de tout ce qui nous arrive. Il est raisonnable d'acquiescer paisiblement à ses dispositions, qui toutes sont remplies de sagesse, puisqu'il ne fait rien qu'avec poids et mesure. [1] Tenons donc pour bien assuré que si ses jugements sont cachés, ils ne sont pas pour cela injustes; disons dans tous les événements : il a bien fait toutes choses, il est le maître, ne peut-il pas faire ce qui lui plaît?...

7° L'imitation de ses vertus et de ses actions. C'est une pratique fort utile de choisir quelques actions particulières, à dessein de les faire simplement par imitation, pour y graver les marques et l'image de ses vertus. Comme qui voudrait travailler d'après le naturel, ou tirer une copie sur l'original. C'est ainsi qu'il faut faire passer cette imitation dans tout le cours de notre vie, et ne détourner jamais les yeux de ce divin modèle, que l'Écriture nous propose si souvent, et que tous les saints ont expérimenté si efficace pour résister aux vices, et pour pratiquer les vertus [2]. Mon âme, pourrais-tu voir ton Jésus humilié comme il l'est sur la croix, et te voir en même temps superbe et vaine?... Que ne tiens-tu donc continuellement la vue sur cet objet, puisque tu es continuellement attaquée de vanité?... N'est-ce point parce que tu aimes tant la vanité, que tu as peur de la perdre, en contemplant ce grand modèle d'humilité?...

TROISIÈME POINT.

LES OCCASIONS ET LE TEMPS PROPRE POUR S'ACQUITTER, HORS DE L'ORAISON, DES DEVOIRS QUE NOUS DEVONS A JÉSUS-CHRIST.

Ces devoirs qui sont si légitimement dus à notre Seigneur et Sauveur, ne sont limités ni par le temps, ni par les lieux. Il

[1] Tanto magis plus prædicabant, et eo amplius admirabantur, dicentes : Bene omnia fecit. *S. Marc.* VII.

[2] Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate, radicati et superædificati in ipso. *Coloss.* II.

serait à propos d'employer tout le temps de notre vie à étudier, à aimer et à honorer la vie du Fils de Dieu; il faudrait en acquérir de bonne heure l'habitude, on devrait même y convier tous les hommes et embraser leurs cœurs du feu de son saint amour. Nos pensées ne devraient point avoir d'autre objet, ni nos conversations d'autre entretien; car, comme dit le Sage : On ne trouve ni amertume, ni ennui dans l'entretien de Jésus et avec Jésus [1]; néanmoins il y a trois circonstances de temps qui demandent une application particulière à cette étude. 1° Quand on y est porté par une secrète inspiration, ou que la pensée s'en présente à notre esprit, il faut être fidèle à cette grâce et y coopérer. 2° Quand la nature de l'action qu'on entreprend, semble nous y porter, ou même l'exiger de nous, comme la sainte messe, l'oraison ou d'autres pratiques de piété, qui ne se peuvent bien faire sans quelqu'une de ces affections; car, alors il ne faut pas les oublier. 3° Lorsqu'on est en danger d'offenser Dieu, dans les occasions qui portent du plaisir ou du déplaisir, dans quelques accidents de prospérité, ou de malheur extraordinaire, il est nécessaire de nous mettre cette considération devant les yeux, afin de demeurer constamment dans notre devoir [2].

Comment agissez-vous à ce sujet?... Quel sentiment avez-vous de ces personnes qui criaient à la vue de Jésus que Pilate leur faisait voir [3] : Otez-le, ôtez-le, qu'il soit crucifié, qu'il meure et que nous ne puissions plus voir cet homme que nous ne pouvons supporter?... Vous ne voudriez pas parler ainsi; mais quand vous repoussez son souvenir qui se présente, pour n'être pas contraint de bien faire comme sa vue vous y oblige, vous agissez comme si vous teniez ce langage...

[1] Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. *Sap.* VIII.

[2] Verebuntur Filium meum. S. *Matth.* XXI.

[3] Tolle, Tolle. S. *Joan.* XIX. Gravis est nobis etiam ad videndum. *Sap.* II.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Motifs de reconnaissance envers Notre Seigneur.

Il y a beaucoup de raisons qui nous obligent de rendre nos devoirs à cette personne sacrée. Mais trois entre autres méritent d'être considérées. La première, la volonté et le commandement du Père : la seconde, le mérite du Fils : la troisième, l'effet du baptême et la grâce du Saint-Esprit, qui nous est donnée pour cela. Reconnaissez maintenant ce devoir, si vous ne l'avez pas bien connu jusqu'à cette heure; et quand même vous l'auriez bien connu par le passé, reconnaissez-le encore mieux maintenant; car vous y êtes plus obligé aujourd'hui, que vous ne l'étiez non pas hier, et moins vous avez eu de reconnaissance pour ses bienfaits plus vous êtes obligé de la lui témoigner, puisqu'il fait tant de bien à une personne qui s'en montre si peu reconnaissante.

PREMIER POINT.

Moyen de lui rendre nos devoirs.

Nous devons principalement lui rendre ces sept actes de vertu. 1° Adoration. 2° Admiration de ses abaissements aussi bien que de ses grandeurs. 3° Amour affectueux, effectif et unissant. 4° Confiance. 5° Offrande de soi-même. 6° Acquiescement avec joie à tout ce qu'il veut. 7° Imitation de ses vertus, et de la perfection de ses actions. Ne craignez point d'être trop parfait, car plus vous tâcherez de l'imiter, mieux vous verrez que vous êtes éloigné de sa perfection : et vous ne connaîtrez jamais mieux que vous êtes un serviteur inutile, qu'après que vous aurez tout fait. Il n'appartient qu'à ceux qui ne font rien, de se persuader qu'ils font beaucoup; car jamais on ne fait davantage que quand en faisant tout on pense qu'on ne fait rien....

TROISIÈME POINT.

Le temps propre pour rendre nos devoirs à Notre-Seigneur.

C'est ainsi qu'il faudrait être toujours uni à ce divin objet, mais principalement quand il nous attire à cette union, quand nos actions s'y portent d'elles-mêmes, et qu'elles réclament ces vertus pour être parfaites, et enfin quand les occasions sont dangereuses, et que pour en sortir sain et sauf, il est besoin de s'armer, et de se fortifier de ces pensées. Ah malheureux, qui rejette ces pensées quand elles se présentent, il faudrait les chercher à quelque prix que ce fût. Eh ! comment justifierons-nous que nous voulons de cœur ce que nous demandons de bouche, puisque nous ne voulons point les grâces quand elles nous sont offertes?... Nous condamnons ceux qui disent à Pilate qu'ils ne peuvent supporter cet homme qu'il leur présente à voir, et nous dissimulons notre impiété quand nous en repoussons la vue, parce que nous ne parlons pas si librement que les Juifs; comme si nos actions n'étaient pas autant devant Dieu, que des paroles. Mon âme, regarde volontiers ton Jésus en ses peines, si tu veux qu'il te regarde dans les tiennes ...

AVIS POUR LES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

On ne peut prendre de sujet plus convenable que celui qui nous dispose le mieux avec la grâce à recevoir Jésus-Christ, qui vient naître et vivre dans nos âmes, et il ne semble pas qu'il puisse y avoir une meilleure disposition et préparation à cette naissance et à cette vie de Jésus, que celle qui se fait par les vertus opposées aux sept péchés capitaux, qui arrêtent et détruisent cette vie divine, qui doit être le fruit de son avénement. C'est pourquoi nous nous proposons, chaque jour de la semaine qui commence aujourd'hui, de prendre pour sujet de Méditation une de ces sept vertus opposées aux péchés capitaux. Ces sujets seront d'autant plus convenables pendant ces jours qu'ils seront pris

sur l'Evangile et les mystères qui se présentent à notre considération depuis l'Annonciation et l'Incarnation du fils de Dieu, jusques à sa nativité.

Si toutefois la veille de la Nativité venait à tomber en ce jour, ou dans les premiers jours de cette semaine, on peut prendre la méditation du samedi disposée à cet effet, et omettre pour cette année celles qui restent de l'Avent.

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la préparation qu'il nous faut apporter à recevoir les grâces de la Naissance et de la Vie du Sauveur, et premièrement de la tempérance, selon la parole et l'exemple que nous en donne saint Jean-Baptiste dans l'Évangile de ce jour.

Une voix qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur, aplanissez les endroits par où il doit passer [1].

Le Sujet de la Méditation d'aujourd'hui est sur la tempérance, ennemie des délicatesses et des plaisirs; sujet fondé sur l'Evangile qui nous en montre un grand exemple dans la personne de saint Jean, menant une vie pleine d'austérité dans le désert.

La Fin est d'apprendre à pratiquer cette vertu, autant qu'il est nécessaire pour détruire le vice contraire, et pour nous disposer à la naissance de Jésus-Christ.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce que c'est que la tempérance, et combien elle a été éminente en saint Jean.

2° Comment elle nous dispose à la naissance de Jésus.

3° Comment nous devons la pratiquer à cette intention.

[1] Vox clamantis in deserto ; parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. *S. Luc.* III.

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST QUE LA TEMPÉRANCE, ET COMBIEN ELLE A ÉTÉ ÉMINENTE EN SAINT JEAN.

On considère ici la tempérance comme une vertu contraire aux excès de la bouche, au luxe des habits, et autres semblables plaisirs qu'elle réprime, ou qu'elle règle, non pas selon la convoitise, mais selon la nécessité et par la bienséance que la condition de chacun peut réquérir. Suivant cette règle, elle retranche, premièrement, toute sorte d'excès vicieux; puis elle apporte une honnête modération dans l'usage nécessaire des viandes et dans la dépense des habits, selon les lois de la prudence et de la modestie; mais quand elle est au point de sa perfection, elle passe jusques à s'interdire quelquefois les plaisirs légitimes, et à supporter avec joie la privation des choses nécessaires, quand elles viennent à lui manquer [1]. Voilà les trois effets qu'elle produit, qui font connaître assez son mérite et sa nécessité; et il n'en faut pas davantage pour voir combien cette vertu convient à un honnête homme, beaucoup plus à un chrétien, qui pense tant soit peu à son salut et à sa perfection.

Jetez maintenant les yeux sur le bienheureux précurseur du Fils de Dieu, considérez son abstinence rigoureuse dans le boire et dans le manger, son austérité dans ses vêtements rudes et grossiers, l'horreur de la solitude, la longueur de ses veilles, les incommodités de sa demeure [2]. Qu'est-ce que

[1] Non quasi propter penuriam dico; ego enim didici in quibus sum sufficiens esse.

Scio et humiliari, scio et abundare, ubique et in omnibus institutus sum, et satiari et esurire, et abundare, et penuriam pati, omnia possum in eo qui me confortat. *Ad Phil.* IV.

[2] Puer erat in desertis usque in diem ostentionis suæ ad Israel. *S. Luc.* I.

Habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos : esca autem ejus erat locustæ et mel sylvestre. *S. Matth.* III.

tout cela, sinon une voix puissante, qui nous recommande hautement cette vertu, qui avertit tous les hommes que Jésus-Christ ne prend pas sa naissance dans les plaisirs, qu'il ne vient pas dans nos âmes par des chemins tapissés de fleurs [1]; qu'au reste si la nature se rebute à cause des difficultés, qui se rencontrent dans la vie chrétienne et parfaite, il ne faut pas perdre courage, puisque la grâce que le Sauveur nous apporte, est assez puissante pour les applanir. Le saint précurseur en parle d'après sa propre expérience; avec ce secours de la grâce une grande volonté est toute puissante, mais il faut mettre d'abord la cognée à la racine, retrancher du cœur jusques aux dernières racines des affections désordonnées, et puis faire à l'extérieur ce qui nous est prescrit [2]. Voilà ce que ce grand homme, et le plus grand de tous les hommes nous représente encore aujourd'hui, si nous savons l'écouter aussi bien comme il nous parle. Mais ne faisons-nous point la sourde oreille?... Pensons-nous que ce soit à nous à qui l'on parle?.., Nous mettons-nous en peine de faire la moindre réflexion sur les paroles et la vie de ce premier prédicateur de Jésus-Christ, sur la nôtre et sur nos mœurs, pour reconnaître comme ils sont contraires entre eux, et pour nous confondre dans cette contrariété de vie et de mœurs?... Ah! que nous nous trompons, quand nous pensons qu'un si rare et singulier exemple de vertu n'est point capable de nous toucher, parceque nous n'aspirons pas à un si haut degré de sainteté, et que nous n'avons pas assez de grâces pour y aspirer; car moins on nous en demande, plus nous sommes criminels si nous ne l'accomplissons pas, après avoir vu un homme qui a pu, et voulu vivre comme nous savons qu'il a vécu. Ce n'est que par la grâce et par l'assistance de Dieu qu'il a mené une vie si austère; nous aussi, nous avons autant de grâce et d'assistance,

[1] Nescit homo pretium ejus, nec invenitur in terra suaviter viventium. *Job.* XXVIII.

[2] Erunt prava in directa.
Securis ad radicem. *S. Matt.* III, 10, *et S. Luc.* III, 9.
Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. *Osee.* II.

qu'il nous en faut, pour former notre vie à la règle de la tempérance qu'on nous demande. N'est-il pas vrai?... Pourquoi donc ne vous y conformeriez-vous pas aussi bien que saint Jean s'est conformé à la règle de vie? Répondez, et prenez garde que votre réponse ne vous accuse encore davantage.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LA TEMPÉRANCE NOUS DISPOSE A LA NAISSANCE DE JÉSUS.

Cette vertu est une disposiiton aussi nécessaire à la naissance de Jésus-Christ dans nos âmes, que le vice qu'elle combat, est ennemi de Jésus-Christ. Considérez quelle opposition il y a entre la vie de Jésus et la vie voluptueuse, qui est si ordinaire et si commune parmi le monde. Celle-ci ne cherche qu'à rire et se donner du bon temps; celle-là est sérieuse, grave, modeste, et dans une grande retenue, qui ne laisse pas pourtant d'être joyeuse et libre de la vraie liberté. La vie voluptueuse n'a pour objet de ses pensées et de ses entretiens, que ce qui peut flatter les sens [1]; la vie de Jésus est une vie toute spirituelle, qui ne pense qu'à Jésus, qui ne parle que de Jésus, qui ne prétend rien hors de Jésus. L'une consume ses biens, son temps et son esprit à se contenter soi-même, et l'autre à contenter Dieu. Le moyen de servir deux maîtres si contraires?... Voyez si l'Apôtre n'avait pas raison de pleurer et de se plaindre les larmes aux yeux, de ces gens de bonne chère, qui se déclarent ouvertement ennemis de la croix, et qui font leur Dieu de leur ventre, sans qu'ils s'en fassent aucun scrupule [2].

N'êtes-vous point de ce nombre?... Ne vous illusionnez point sur ce qu'il y en a de plus débauchés et de plus dé-

[1] Hujuscemodi enim Christo Domino nostro non serviunt, sed suo ventri. *Rom.* XVI.

[2] Multi ambulant quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi, quorum Deus venter est, et gloria in confusione ipsorum qui terrena sapiunt. *Philip.* III.

réglés que vous ; car c'est être assez déréglé, que de n'être pas réglé et modéré comme vous devez l'être ; et pour reconnaître votre dérèglement, examinez devant Dieu si vous ne faites point de dépenses superflues au-dessus de votre condition, si vous n'employez point trop de temps à des vanités, si vous n'y attachez point votre cœur [1]. En conscience, si Notre-Seigneur entrait aujourd'hui dans votre maison pour s'asseoir à votre table, ou pour contrôler ces folles dépenses d'habits, cette somptuosité de meubles et comparer tout cet équipage de luxe avec vos aumônes et vos charités, ne craindriez-vous point de rougir en sa présence et de souffrir les reproches de ce bon maître, qui a tant recommandé les pauvres, et défendu ces excès sous de si rigoureuses peines [2] ? Pensez-y dès maintenant, et commencez à régler l'état de votre maison ou de votre chambre, aussi bien que de votre cœur, si vous voulez que Jésus-Christ vous visite et qu'il soit le bien venu. Venez, ô mon Sauveur, me prescrire vous-même le règlement que vous désirez que j'y apporte, car je suis résolu de le garder exactement....

TROISIÈME POINT.

COMMENT ON DOIT SE SERVIR DE LA TEMPÉRANCE POUR SE DISPOSER A LA NAISSANCE DE JÉSUS.

Pour en venir à la pratique plus particulière de cette vertu, vous la trouverez comprise en ces trois paroles : *s'abstenir, agir et souffrir*. Il faut premièrement s'abstenir de tout excès, et c'est à vous de voir en quoi vous excédez et d'y apporter un prompt remède. Il faut passer à l'action ; il est vrai qu'il faut se nourrir et s'entretenir ; mais il faut voir ce que la nécessité et la con-

[1] Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram : væ vobis qui saturati estis, quia esurietis. *S. Luc.* VI.

[2] Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide. Et erat quidam mendicus, etc. *S. Luc.* XVI.

dition, ou le rang que vous tenez dans le monde, vous permettent pour la splendeur de votre table, de vos meubles, de vos habits. Considérez de quelle sorte vous vous devez comporter en toutes ces choses et la fin que vous vous y proposez, qui n'est pas tant de vous accommoder au monde qui vit ainsi, qu'au bon plaisir de Dieu qui vous permet, et vous ordonne de vivre de la sorte dans votre condition [1]; car vous n'êtes pas en sûreté de conscience, si vous n'êtes en cette disposition de ne vouloir rien pour votre nourriture et pour votre entretien, que ce que vous pensez en vérité que Dieu veut et vous commande : de sorte que si vous saviez que Dieu n'approuvât pas votre ordinaire, vous soyez disposé à le réformer selon son bon plaisir ; c'est agir par tempérance que d'agir de la sorte.

Enfin il faut souffrir, ou par nécessité, ou bien par choix. S'il arrive, par exemple, que quelque chose de ce que vous désirez, vous manque ; si les viandes sont mal assaisonnées, si vous ne trouvez pas un bon feu aussitôt que vous êtes de retour en votre maison, ou bien s'il vient un jour de jeûne commandé par l'Église, dont nulle raison légitime ne vous dispense, c'est une nécessité qui vous oblige de souffrir ; faites-la passer en vertu [2]. Que si vous voulez par un choix volontaire retrancher quelque chose de vos plaisirs, pour vous mortifier, pour vous disposer à cette fête, pour obéir à l'inspiration de Dieu, pour donner le bon exemple, pour mériter quelque grâce, pour commencer à bien vivre, ou pour expier vos fautes passées, prenez cette mortification avec prudence et discrétion, c'est à quoi la sainteté du temps et la grâce qu'il apporte avec lui, vous invitent ; c'est ce qu'il faut pratiquer particulièrement cette semaine, non-seulement à cause de l'excellence et de la nécessité de cette vertu, mais encore à raison de l'étroite

[1] Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini. *S. Matth.* VI.

[2] Noli propter escam destruere opus Dei. *Rom.* XIII.

alliance qu'elle a avec la vie de Jésus-Christ [1]. Certes quand il n'y aurait que cette considération, d'avoir mené jusqu'à présent une vie si peu conforme à la sienne, et qui par conséquent lui a été si peu agréable, ce serait un sujet suffisant de vouloir se mortifier et retrancher quelque commodité qui n'est pas absolument nécessaire, pour lui témoigner combien on regrette de l'avoir offensé, et qu'on est prêt à réparer l'offense. Je le veux, ô mon Jésus! je suis trop convaincu de cette raison, que si j'ai employé tant de superfluités et si j'ai fait tant de dépenses inutiles pour une vie corruptible, je dois me modérer et me régler, pour me disposer à la vie spirituelle et éternelle, que vous voulez me donner en naissant de nouveau dans mon cœur. J'obéirais au médecin s'il m'ordonnait la diète pour ma santé; et je ne vous croirais pas, vous qui ne cherchez que ma sainteté et mon vrai bien?... Ah! donnez-moi de faire ce que vous me commandez, puis commandez-moi tout ce qu'il vous plaira.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Saint Jean nous enseigne la tempérance.

La tempérance retranche premièrement ce qu'il y a de vicieux, puis elle règle ce qu'il faut selon la nécessité et la bienséance, et enfin elle s'abstient, et elle souffre selon les désirs de la perfection. Saint Jean nous l'apprend par son exemple et par ses prédications. Allons le voir et l'entendre dans son désert, nous n'avons qu'à nous retirer un peu des embarras du monde, et entrer bien avant dans nous-mêmes, pour y trouver une solitude où Jésus même nous vient voir, et où il parle au cœur.

[1] Cœpit Jesus prædicare : pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum. *S. Matth.* VI.

DEUXIÈME POINT.

La tempérance est une disposition à la venue de Jésus.

Cette vertu dispose autant à la venue de Notre-Seigneur, que le vice contraire s'y oppose; car la vie voluptueuse et la vie de Jésus ne sauraient s'accorder. Examinez-en les contrariétés, et vous rougirez de vous voir si éloigné de celui duquel vous ne devez jamais vous séparer....

TROISIÈME POINT.

Pratique de cette vertu.

Il faut encore plus particulièrement descendre à la pratique de cette vertu, qui se réduit toute à ces trois actes, s'abstenir, agir, et souffrir. Remarquez-en les occasions, reconnaissez votre devoir; mais donnez-vous bien de garde de vous flatter; avouez que quelque peu que vous donniez à votre sensualité, vous ne lui donnez que trop. Ce qui trompe en cette matière, c'est que comme on ne commence d'ordinaire que par la nécessité, on ne prend pas garde qu'on continue par la volupté, et qu'ainsi on finit par le péché.... Prenez-y garde....

LUNDI.

DE LA DÉVOTION QUI NOUS DISPOSE A LA NAISSANCE ET A LA VIE DE JÉSUS.

Après que Notre Dame eut reçu l'ambassade de l'Ange, et que le verbe eut pris chair dans son sein virginal, elle fut aussitôt touchée du désir de visiter sa cousine Elisabeth, dont elle avait entendu parler, et se sentant pressée de partir par des secrets mouvements du Saint-Esprit, elle se mit incontinent en chemin [1].

[1] Et discessit ad illam angelus. Exsurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda. S. *Luc.* I.

Le Sujet de la Méditation est sur ces paroles de l'Évangile, et sur l'exemple de Notre Dame, qui nous montrent clairement quelle dévotion et quelle ferveur nous devons apporter au service de Dieu, pour éviter le vice de la paresse, et les langueurs qui l'accompagnent.

La Fin est de connaître combien cette disposition est nécessaire pour faire naître Jésus en nos âmes, et pour l'y conserver.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est la nature de cette vertu, et l'exemple que nous en donne Notre Dame.

2° Quelle disposition cette vertu de dévotion donne à l'âme pour la vie spirituelle, qui n'est autre que la vie de Jésus.

3° Comment il faut s'exercer à la pratique de cette vertu.

PREMIER POINT.

LA NATURE DE LA VERTU CONTRAIRE A LA PARESSE, ET L'EXEMPLE QUE NOTRE DAME NOUS EN DONNE.

La dévotion, la ferveur que le service de Dieu exige de nous, considérée dans l'opposition qu'elle a avec nos paresses et nos langueurs, est une prompte et ferme volonté d'accomplir de point en point tout le bon plaisir de Dieu, autant qu'on le peut connaître par l'une de ces trois règles. La première, quand il y a commandement, ou de la part de Dieu, ou de la part de l'Église, ou bien de ceux qui ont autorité sur nous, et dans le cas où la nécessité parle d'elle-même, il faut prendre la nécessité comme un commandement de Dieu, ou comme un signe et une marque de ses ordres et de ses volontés [1]. La seconde, quand on est engagé en quelque affaire à cause de sa charge. Tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement des devoirs de la condition où Dieu nous a mis, doit être rapporté à la volonté de Dieu ; car il est certain que Dieu veut que nous

[1] Sit timor Domini vobiscum, et cum diligentia cuncta facite, non est enim apud Dominum nostrum iniquitas. II *Par.* x.

nous acquittions parfaitement de nos obligations. La troisième, quand le Saint-Esprit nous déclare son bon plaisir par quelque inspiration qui nous porte à quelque acte de perfection. Suivant ces trois règles on peut remarquer trois dégrés et comme trois actes de la vertu que nous considérons, savoir : premièrement, de s'acquitter des choses nécessaires; secondement, de remplir dignement sa charge et de satisfaire volontiers aux obligations qu'elle porte avec soi [1]; troisièmement, de passer au-delà de l'obligation et de faire plus qu'on n'est tenu, sans toutefois sortir des bornes que l'ordre, la raison et l'état de chacun lui prescrivent.

L'exemple de la sainte Vierge est incomparable en ce point : elle ne reçut pas plus tôt l'être et la vie de son Dieu, que par un retour fidèle elle voua cette vie et la consacra à son service ; depuis elle garda si constamment toutes ses volontés, ses inspirations et ses conseils, qu'on peut bien l'appeler avec le prophète [2], *le bon plaisir et la volonté de Dieu*. Voyez comme elle court, comme elle vole promptement chez sa cousine Élisabeth aussitôt que l'ange eut pris congé d'elle, nonobstant toutes les considérations qui pouvaient l'arrêter à la maison. Il n'y a point d'obstacle qu'elle ne surmonte pour suivre Dieu qui l'appelle à ce devoir de charité qu'elle va rendre; mais ce n'est pas seulement dans cette action particulière qu'elle donne des marques de sa prompte dévotion, c'est dans tout le cours de sa vie, qui n'est autre chose qu'une obéissance continuelle, mais ardente et prompte aux volontés de Dieu ; elle ne fait jamais la difficile comme vous ; aux premiers accents de son époux qui l'appelle, elle se transporte où il veut, avec une telle vitesse, qu'on s'étonnerait de sa promptitude, si on ne savait que c'est sa dévotion, et que la dévotion est ainsi prompte [3].

D'où vous pouvez reconnaître que quelques inclinations et

[1] Sollicitudine non pigri, spiritu ferventes, Domino servientes. *Rom.* XII.

[2] Vocaberis voluntas mea in ea. *Isai.* LXII.

[3] En dilectus meus loquitur mihi, surge, propera amica mea, etc. *Cant.* II.

quelques sentiments que vous ayez pour les exercices de piété et pour les choses spirituelles, néanmoins vous êtes sans dévotion si vous êtes sans cette volonté prompte et délibérée de suivre les volontés de Dieu, aussitôt que vous les connaissez : car c'est dans cette promptitude de notre volonté, que consiste proprement la dévotion. C'est ce que l'Évangile nous fait remarquer dans la volonté de Notre Dame, en nous marquant expressément qu'elle sortit dès que l'ambassade de l'ange fut achevée, et qu'elle fit son voyage avec autant de vitesse et de promptitude que la modestie le lui permettait [1]. Oh! que vous êtes éloigné de cette dévotion, puisqu'après tant de connaissances que vous avez des volontés de Dieu, vous êtes encore à décider si vous les exécuterez; ou si vous prenez quelques résolutions, vous les différez tellement, que vous faites assez voir qu'il n'y a pas grande dévotion dans un cœur qui est si lent et si peu affectionné.... Reconnaissez ce défaut et demandez-en pardon.... Oui, mon Dieu, et de bon cœur; et si j'ai été paresseux à bien faire, je ne veux pas l'être à reconnaître ma faute et à m'en repentir.

DEUXIÈME POINT.

QUE LA DÉVOTION FERVENTE DISPOSE UNE AME A LA VIE SPIRITUELLE QUI EST LA VIE DE JÉSUS.

Sans doute cette vertu vous est nécessaire, si vous voulez faire vivre Jésus-Christ en vous, ou, s'il y a déjà quelque commencement de vie, si vous ne voulez pas qu'il soit comme perclus par les langueurs de votre paresse et de votre lâcheté: c'est-à-dire sans action et sans mouvement de vie; quoiqu'il vive en vous par sa grâce sanctifiante et habituelle, néanmoins ce n'est qu'une vie languissante sans aucun exercice ni emploi,

[1] Nescit tarda molimina Spiritus sancti gratia. S. Ambr.

parce que vous ne lui permettez pas d'agir comme il voudrait, en ne voulant pas agir avec lui.

Voyez comment la paralysie relâche tellement tous les nerfs, qui sont les organes du mouvement, qu'elle rend les membres inutiles; et quoiqu'elle ne bannisse pas l'âme du corps, cependant elle la tient prisonnière, elle lie toute sa puissance, et lui en interdit le gouvernement et la conduite [1]. De même cette paralysie spirituelle empêche l'action et l'opération de Jésus-Christ en vous, quoiqu'elle lui laisse la vie, quand il n'y a point de péché mortel; mais c'est une vie qui lui est d'autant plus pénible qu'il voudrait travailler avec vous à votre perfection, si vous le laissiez faire. Il travaille pourtant en inspirant, en excitant et en pressant une âme languissante et paresseuse; mais parce que cette âme ne se laisse point toucher par ses remontrances, et que ces travaux sont sans effet, il s'en plaint comme s'il ne faisait rien [2], et ne cesse de faire des reproches à cette âme insensible: *Jusques à quand* seras-tu ainsi languissante et engourdie [3]? Pesez ces mots *jusques à quand*, comme s'il vous faisait entendre qu'il y a déjà longtemps qu'il attend en vous sans rien faire, que cette attente lui cause de grands ennuis; que ces ennuis devraient vous toucher et vous exciter à lui donner plus de contentement; que c'est une chose honteuse de traiter avec lui de cette sorte, que cependant le temps se passe [4], les grâces se perdent, les effets de sa vie et de sa présence s'anéantissent; ah quelle perte! *Jusques à quand.* Répondez.... Il n'y a point de doute que ce sera jusques à ce que vous ayez la vraie dévotion qui remédiera à cette paresse, et qui donnera la liberté et le libre mouvement à Jésus-Christ d'agir en vous comme il lui plaira. Mais quand donc aurez-vous cette véritable dévotion?...

[1] Abscondit piger manum sub ascella sua, et laborat si ad os suum eam converterit. *Prov.* XVI.

[2] In vacuum laboravi, sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi. *Isai.* XLIX.

[3] Usquequo piger dormies? *Prov.* VI.

[4] Usquequo marcetis ignavia? *Josue*, XVIII.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS PRATIQUER CETTE VERTU.

Retenez bien ces trois mots pour la pratique de toutes les vertus, *s'abstenir, agir et souffrir,* et faites-en l'application au sujet de la dévotion. Abstenez-vous de tout ce qui relâche les forces et les nerfs de l'esprit, de ce qui vous rend paresseux et vous empêche de faire le bien auquel vous vous sentez obligé : par exemple, lorsqu'il est question d'aller à l'oraison, d'entendre la sainte messe, ou bien de vaquer à la lecture d'un bon livre, s'il se présente quelque empêchement, examinez s'il est raisonnable; et si la raison vous dit qu'il faut passer par-dessus, retranchez tout et suivez sans délai Dieu qui vous appelle[1]. Portez-vous à vos devoirs aussitôt que le temps et le lieu l'exigent, sans différer; faites les plus petites choses comme les grandes avec la perfection dont elles sont susceptibles. Dans tout ce que vous faites, considérez que c'est l'œuvre de Dieu, qui jette sa malédiction sur ceux qui travaillent négligemment à son service[2]. S'il y a de la peine, supportez-la généreusement par un respect amoureux pour Dieu qui vous ordonne cette action, et jugez maintenant que vous avez le loisir de former ce jugement, s'il est plus séant que vous manquiez à supporter cette peine pour faire votre volonté qui ne veut rien souffrir, que de la supporter pour faire la volonté de Dieu?... Voyez la différence qu'il y a entre la volonté de Dieu et la vôtre?... Il y a autant de différence entre ces deux volontés, de Dieu et des hommes, dit saint Augustin, qu'il y a de distance entre Dieu et les hommes[3]. Voyez-vous la distance?... Et après cela pour un peu de peine qu'il y a de souffrir, vous

[1] Consurge, consurge, excutere de pulvere, consurge, solve vincula colli tui. *Isai.* XXXII.

[2] Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter. *Jer.* XLVIII.

[3] Quantum Deus distat ab homine, tantum voluntas Dei a voluntate hominis. S. Aug. *in Psal.* XXXII.

abandonneriez la volonté de Dieu pour faire la vôtre ! Ne serait-ce pas vous préférer à Dieu ?... Le voudriez-vous bien?... Vous n'oseriez le penser ; mais sachez que puisque la volonté de Dieu c'est Dieu même, quand vous préférez votre volonté à la sienne vous vous préférez à lui ; et quelque dévotion que vous pratiquiez, si vous la faites par votre volonté plutôt que par celle de Dieu, vous perdez le plus beau et le meilleur de votre dévotion, qui est de faire la volonté de Dieu aux dépens de la vôtre [1]. Reconnaissez cette vérité et tâchez de vous y conformer, si vous voulez marcher selon la vérité, et ne vous pas tromper dans un sujet où plusieurs se laissent abuser.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre Dame nous donne un exemple de prompte dévotion.

La dévotion est une prompte volonté de faire ce que l'on sait être la volonté de Dieu ; et on ne le sait que par les commandements exprès qui nous sont faits, par les devoirs de notre charge, par les nécessités où nous nous trouvons réduits, et par les inspirations que le Saint-Esprit nous envoie. C'est ainsi que Notre Dame se diligentait à faire tout ce qu'elle savait être le plus agréable à son Dieu, comme il paraît dans la visite qu'elle fit à sa cousine Elisabeth. Faites-vous ainsi diligemment ce que vous avez à faire ?... Au moins soyez diligent à connaître votre paresse et à en demander pardon.

DEUXIÈME POINT.

Cette vertu nous dispose à la vie de Jésus.

Sans cette dévotion l'âme est toute languissante, et par conséquent la vie de Jésus qui peut-être réside dans cette âme, n'est qu'une demi vie,

[1] Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, numquid tale est jejunium quod elegi? *Isai.* LVIII.

Grande malum propria voluntas, qua fit ut bona tua, tibi bona non sint. S. Bern. serm. LXXII *in Sanct.*

n'est que la vie d'un paralytique qui est privé de ses membres; vous l'empêchez d'opérer par votre paresse, au lieu de l'aider par la coopération de votre diligence. Oh! quelle perte, et quel dommage, empêcher la vie de Jésus!.... Savez-vous bien ce que c'est?... Hélas! on n'en sait que trop, et si on n'en sait pas assez, c'est qu'on ne veut pas en apprendre davantage, de peur d'être contraint à faire ce qu'on n'a pas envie de faire.

TROISIÈME POINT.

La pratique de cette vertu.

Pour la pratique, abstenez-vous de ce qui empêche la vraie dévotion, agissez quand il faut agir, et souffrez courageusement quand il est nécessaire. C'est la volonté de Dieu, qu'il faut faire ce qui se présente, et c'est par ces trois actes qu'on l'accomplit. Il n'y a que votre volonté qui y répugne; mais voyez s'il est raisonnable que vous la préfériez à celle d'un Dieu, puisque ce serait vous préférer à Dieu. Quand vous feriez tout ce qu'on appelle les plus grandes dévotions, si vous les faites par votre propre volonté, vous êtes en danger de ne rien faire. Et quand vous ne feriez rien que soumettre votre volonté à celle de Dieu, vous faites tout ce que peut faire de mieux la véritable dévotion.

MARDI.

DE LA CHARITÉ QUI NOUS DISPOSE A LA NAISSANCE DE JÉSUS.

Marie entrant à la maison de Zacharie salue sainte Elisabeth [1].

Le Sujet de la méditation sera de la charité opposée à l'envie, sur les paroles et sur l'exemple de Notre Dame.

[1] Et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. *S. Luc.* I.

La Fin est de connaître combien cette vertu est importante dans la vie spirituelle, que nous espérons recevoir et augmenter à la naissance de notre Sauveur.

La Forme est en ces trois points :

1° La nature de cette vertu montrée par le grand exemple que Notre Dame en donne.

2° Elle est une puissante disposition pour donner naissance à la vie de Jésus, et pour l'entretenir.

3° Comment nous devons la pratiquer.

PREMIER POINT.

CONNAISSANCE DE LA VERTU OPPOSÉE A L'ENVIE, PAR LE GRAND EXEMPLE QUE NOTRE DAME NOUS EN DONNE.

Considérez ici la charité, non dans toute son étendue, mais seulement dans une de ses parties, c'est-à-dire en tant qu'elle regarde le prochain comme soi-même, et se réjouit du bien d'autrui comme du sien propre [1]. Cet amour ainsi limité comprend trois actes opposés à l'envie, dont le premier est de ne désirer et ne procurer jamais le mal d'autrui. Le second, de lui souhaiter tout le bien que Dieu sait lui être nécessaire. Et pour le troisième, quand il lui arrive quelque bien, c'est de s'en réjouir avec lui, de rendre grâces à Dieu qui en est l'auteur, et même de lui procurer ce bien autant qu'on le peut faire dans les bornes de la raison et de la charité.

L'exemple de la sainte Vierge est remarquable sur ce sujet; car ayant entendu parler du bonheur qui était arrivé à sa cousine, d'être délivrée de l'opprobre de sa stérilité, et d'avoir conçu un enfant, elle se met aussitôt en devoir de l'aller visiter, d'aller prendre part à sa joie, et de lui communiquer

[1] Charitas benigna est, non æmulatur, non inflatur, non quærit quæ sua sunt, non gaudet super iniquitate, congaudet enim veritati. I *Cor.* XIII.

la sienne, d'aller louer Dieu de son bonheur comme du sien propre, et de lui aller offrir ses services, si elle en a besoin [1]. Voyez comme elle entre modestement dans la maison, comme elle salue humblement ses parents, comme elle les remplit de joie et de bénédiction, comme sainte Élisabeth et son enfant reçoivent par son moyen de nouvelles faveurs du Saint-Esprit, et comme tout cet entretien se passe à louer Dieu.

Qui produit cela, sinon la charité qui n'envie point, mais qui plutôt se réjouit des faveurs et des grâces que Dieu fait à tout le monde? Êtes-vous dans ces bons sentiments?... Comparez un peu, avec cette grande charité de Notre Dame, la petitesse de votre cœur que la prospérité du prochain resserre si fort, qu'il ne se réjouit point du bien d'autrui, si ce n'est par cérémonie ou par intérêt, mais jamais dans la douceur cordiale de la vraie charité. Quoi! vous êtes mauvais parce que Dieu est bon [2]?... Quoi! sa bonté vous offense?... Vous voudriez que toutes ses libéralités vinssent tomber sur vous; ou s'il en voulait accorder aux autres, qu'il vous demandât avis : rougissez de cette disposition jalouse!.... Mon Dieu, aidez-moi à la corriger : que votre main, si libérale envers moi, accorde ses faveurs à qui il vous plaira; faites que mon cœur en éprouve de la joie et que je vous bénisse autant pour les autres que pour moi....

DEUXIÈME POINT.

CETTE VERTU EST UNE PUISSANTE DISPOSITION POUR DONNER NAISSANCE A LA VIE DE JÉSUS, ET POUR L'ENTRETENIR.

Il est aisé de voir combien cette vertu est importante, et le vice contraire préjudiciable au dessein que vous devez avoir

[1] Quasi læta pro voto, religiosa pro officio, festina præ gaudio in montana perrexit. Virgo officii memor, injuriæ immemor affectu urgente, non sexu, relicta perrexit domo. D. Amb.

Cito adventus Mariæ et præsentiæ Dominicæ beneficia declarantur. Idem.

[2] An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum? S. *Matth.* xx.

de faire vivre Jésus dans votre cœur. Car de même que pour conserver la vie du corps, il importe beaucoup que les membres soient bien unis et qu'ils se portent secours les uns aux autres avec une grande correspondance, ainsi est-il nécessaire dans la vie spirituelle, puisque vous ne faites qu'un corps mystique avec votre prochain, sous un même chef qui est Jésus-Christ [1], de vous lier étroitement à lui par une communication réciproque d'amour et de charité; autrement vous divisez et vous déchirez le corps de Jésus dont vous êtes les membres. Le tort que vous faites à votre frère, lui refusant cette union de charité, blesse Notre Seigneur qui n'est pas moins en lui que dans vous-même, puisqu'il est l'âme et la vie qui anime toutes les parties de l'Église; et qu'y a-t-il de plus contraire à la vie, que la division et la désunion des membres du même corps?...

Pesez mûrement ces paroles de l'Apôtre .... Offenser votre prochain, c'est offenser Jésus-Christ [2]: et celles de saint Bernard qui demandent une profonde méditation pour comprendre son sentiment et sa pensée, lorsqu'il dit que celui qui offense Notre-Seigneur en l'un de ses membres vivants lui donne un coup plus sensible que ne fit le soldat qui lui perça le côté après sa mort. Ah cœur! ah langue! qui avez meurtri Jésus-Christ vivant en votre frère, qu'avez-vous fait?... Pensez-vous donc vivre avec lui, vous qui lui ôtez la vie dans les autres [3]?...

[1] Multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra. *Rom.* XII.

Vos estis corpus Christi, et membra de membro. I *Cor.* XII.

[2] Si autem peccantes in fratres, in Christum peccatis. I *Cor.* VIII.

[3] Omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo non est, et hic est Antichristus. I Ep. S. *Joan* IV, 3.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS PRATIQUER CETTE VERTU.

Pour rendre la pratique de l'*agir*, de l'*abstenir* et du *souffrir* utile en cette matière, il faut qu'elle s'étende sur le cœur, sur les paroles et sur les actions. Donnez-vous de garde de faire rien contre votre prochain, de concevoir une pensée malicieuse contre lui, de lui nuire, ou de laisser échapper votre langue sur sa réputation [1]. Ce sont les fruits ordinaires de l'envie, que les médisances et les murmures. N'y êtes-vous point sujet? Ne pensez-vous point à vous en corriger?...

C'est peu de vous abstenir de nuire à votre prochain, faites-lui tout le bien que vous pourrez, embrassez volontiers les occasions de le servir, de même que si vous serviez Notre-Seigneur, ou plutôt avec le même amour que Jésus se porte à vous faire du bien à vous-même. C'est lui, c'est votre Jésus, s'il vit en vous, qui veut faire ce bien par votre moyen à cette personne qui se présente, et vous voulez l'en empêcher, en refusant de coopérer à cette bonne œuvre [2]?... Prenez-y garde, et sachez que le bien ou le mal que vous ferez sera proportionné au bien ou au mal que vous ferez à votre prochain. Mais si vous avez à faire du bien, ne le faites pas tant pour le retour que vous en espérez, que par le motif de la charité qui est pris de la personne de Jésus-Christ, ou de son commandement.

Que s'il y a quelque sujet de souffrir pour la charité, comme en supportant la mauvaise humeur du prochain, ses ingratitudes, ses injures, ses paroles, ou nos répugnances à lui faire

[1] Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes. *Gal.* v.

Dilectio sine simulatione, benedicite persequentibus vos, benedicite et nolite maledicere. Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus, idipsum invicem sentientes. *Rom.* xii.

[2] Noli prohibere benefacere cum qui potest : si vales, et ipse benefac. *Prov.* iii.

du bien [1], nous devons le souffrir d'aussi bon cœur que nous voulons qu'on nous souffre, bien persuadés que Jésus-Christ souffre de notre part, et qu'il nous recommande de garder envers les autres la patience que nous voulons qu'il garde à notre égard. Car s'il est bon pour nous faire du bien, il est également juste pour nous châtier de nos injustices, et il n'y a aucun sujet où il montre tant sa justice qu'à punir nos manquements et nos excès contre la charité.

Ne pensez pas, pour vous excuser, dire que vous ne voulez point de mal à celui à qui vous ne voulez pas parler; car outre que vous vous trompez, puisque c'est faire du mal à une personne que de refuser de lui parler, voudriez-vous que Jésus vous dît de même, qu'il ne vous veut point de mal, mais qu'il ne veut point vous parler, ni entendre parler de vous?... Répondez, et souvenez-vous qu'il nous traitera comme nous aurons traité les autres [2]....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Charité de Notre Dame.

La charité opposée à l'envie a ces trois conditions. 1° Elle ne jalouse point le bien des autres. 2° Elle se réjouit de leur bonheur. 3° Elle désire et procure leur avantage comme le sien propre. C'est ainsi que Notre Dame agit envers sa cousine Elisabeth : Est-ce ainsi que vous faites envers ceux de votre connaissance?... Il n'y a rien de si naturel que l'amitié; mais ce qui est si naturel n'est pas vertu, si on ne purifie ce

[1] Charitas patiens est, benigna est, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, omnia suffert, omnia sustinet. I *Cor.* XIII.

Supportantes invicem, et donantes vobismetipsis si quis adversus aliquem habet querelam, sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. *Coloss.* III.

[2] Sicut feci, ita reddidit mihi Deus. *Jud.* I.

naturel. Ce que l'inclination naturelle fait de bien en un jour, elle le défait en l'autre ; mais la charité perfectionne aujourd'hui le bien qu'elle fit hier. Elle ne se change que pour croître, et que pour avancer de bien en mieux. Prenez donc garde en ce sujet qu'il y a différence d'agir par charité ou par inclination....

DEUXIÈME POINT.

Qu'il faut l'imiter pour faire naître Jésus dans nos cœurs.

Il est aisé de voir combien cette vertu est nécessaire pour faire naître et pour faire vivre Jésus dans nos cœurs : elle nous unit au prochain, avec lequel nous ne faisons qu'un corps mystique, dont Jésus est le chef et l'âme, au lieu que l'envie qui lui est contraire nous sépare de ce chef en nous séparant de quelqu'un de ses membres, et nous éloigne de Jésus en nous éloignant de notre prochain. Et quel moyen de conserver la vie dans un corps dont les principaux membres sont séparés ? Craignez cette séparation comme le plus grand malheur du monde, et souvenez-vous de ce qu'a dit saint Jean (2), *Que c'est être un Antechrist que de diviser Jésus-Christ.*

TROISIÈME POINT.

La pratique de la vertu.

Pour pratiquer cette vertu, il faut vous abstenir, agir et souffrir. Elle doit être en effet dans vos pensées, dans vos paroles, et dans vos œuvres. Abstenez-vous de tout ce qui pourrait y préjudicier, faites tout ce qui pourra y servir, et souffrez tout ce qu'il faut souffrir à cette occasion. Souvenez-vous que Dieu est aussi juste qu'il est bon, et qu'il se comportera envers vous de la façon que vous vous comporterez envers les autres. Ne dites donc point que vous ne leur voulez point de mal, mais que vous ne les sauriez voir, ni leur parler, et que vous n'y êtes point obligé ; car vous ne voudriez pas que Dieu en dit autant de

I *S. Joan.* IV, 3.

vous, et néanmoins vous l'y obligerez. O que nos stérilités et nos sécheresses dans l'oraison sont souvent des signes de notre défaut de charité!... Ne vous étonnez pas que Dieu se communique si peu à vous, puisque vous avez si peu d'affection pour le prochain.

MERCREDI.

DE L'HUMILITÉ QUI NOUS DISPOSE A LA VIE DE JÉSUS.

La Sainte Vierge entendant les louanges que lui donnait sainte Elisabeth les fait remonter à Dieu, comme à leur principe, par ce beau Cantique, où elle dit : Mon âme rend aujourd'hui à son Seigneur la gloire qui lui est due : Comme mon esprit a déjà témoigné, par de saints tressaillements de joie, le contentement qu'il a reçu quand il a senti la présence intime de son Dieu, qui s'est fait mon Sauveur dans mon sein. Car il faut qu'on sache que ce souverain monarque n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur l'humilité de la moindre de ses servantes. Ce n'est donc pas sans raison que toutes les générations me doivent appeler bienheureuse, puisque le Tout-Puissant a pris plaisir à faire de si grandes choses pour moi qui ne suis rien [1].

Le Sujet de la méditation, tiré des paroles de la sainte Vierge, regarde l'humilité opposée au péché d'orgueil.

La Fin est de pénétrer l'excellence et la nécessité de cette vertu, pour l'entretien de la vie que Jésus a dans nos âmes.

La Forme est en ces trois points :

1° Nature de cette vertu, exemple que nous en a donné Notre Dame.
2° Son alliance étroite et nécessaire avec la vie de Jésus-Christ.
3° Pratique et imitation de cette vertu.

[1] Et ait Maria : Magnificat anima mea Dominum, et exultavit spiritus meus, in Deo salutari meo, etc. *S. Luc.* I.

PREMIER POINT.

NATURE DE L'HUMILITÉ, ET L'EXEMPLE QUE NOUS EN A DONNÉ NOTRE DAME.

Comme l'orgueil nous fait prendre des sentiments trop élevés de nous-mêmes, et qu'il produit en nous un amour déréglé de l'estime des hommes, et un grand plaisir à recueillir les louanges qu'ils nous donnent : ainsi l'humilité qui combat cet excès lui oppose trois actes contraires, dont le premier est une basse opinion de soi-même ; le second peu d'amour et de soin pour sa réputation [1] ; et le troisième un refus général des louanges et de l'honneur des hommes, dont la personne qui est humble fait rejaillir tout l'éclat vers Dieu, sans s'approprier autre chose que le mal qu'elle a commis [2].

Les exemples de cette vertu sont fréquents dans la vie de la sainte Vierge, vous en avez déjà médité quelques-uns; mais en voici un fort remarquable ; car s'apercevant que sainte Élisabeth, ravie des effets merveilleux qu'elle avait ressentis à la première entrevue, célébrait ses louanges, et disait hautement qu'elle était la plus heureuse de toutes les femmes, elle détourne adroitement le propos, et renvoyant toute cette gloire à sa source, elle exalte de son côté la puissance de Dieu, par l'aveu et la confession de son néant. *Mon âme,* dit-elle, *glorifie le Seigneur.* Continuez à méditer ces divines pensées et ces saintes paroles jusques au cinquième verset de ce beau cantique; et apprenez ici que le plus grand honneur et la plus agréable louange que vous puissiez donner à la sainte Vierge, c'est de reconnaître et d'adorer en elle la magnificence de Dieu, et de lui rendre des hommages éternels, pour les grâces qu'il lui a départies [3].

Apprenez aussi, à son exemple, à faire remonter vers Dieu toute la gloire que vous recevez des hommes; et quand ces

[1] Non est bona gloriatio vestra. I *Cor.* v.

[2] Ego non quæro gloriam meam. Si ego glorifico me ipsum, gloria mea nihil est. *S. Joan.* VIII.

[3] Ne ascribatur nomini meo victoria. II *Reg.* XII.

fumées d'honneur vous montent à la tête, quand ceux qui vous flattent veulent vous faire croire que vous êtes quelque chose, gardez-vous de consentir à ces vaines complaisances; car qu'avez-vous que vous n'ayez reçu?... Répondez un peu à l'Apôtre qui vous parle. Qu'avez-vous encore que vous n'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, de quoi tirez-vous vanité [1]?... Ingrat que vous êtes, pour offenser votre bienfaiteur vous abusez de ses propres dons : est-ce là la reconnaissance que vous lui rendez; au lieu de reconnaître et de servir le donateur, vous vous servez de ses dons pour vous enorgueillir?... O mon Dieu, ne me faites point de faveurs, ou bien donnez-moi l'humilité qui empêche d'en abuser....

DEUXIÈME POINT.

L'ÉTROITE ET NÉCESSAIRE ALLIANCE DE L'HUMILITÉ AVEC LA VIE DE JÉSUS.

Ne croyez pas que jamais Jésus-Christ puisse vivre longtemps dans une âme bouffie d'orgueil; il aime trop l'humilité, pour demeurer longuement hors de sa compagnie. La vie naturelle n'est pas plus compromise dans un corps gonflé par les eaux que l'hydropisie y a amassées, que la vie spirituelle dans une âme enflée et bouffie d'orgueil. Il faut donc de toute nécessité ou que Jésus qui est la vie de l'âme cède à la violence du mal, ou que le mal lui cède; avisez bien au choix que vous ferez, et avant que de vous résoudre, pesez ces paroles de l'Apôtre qui vous regardent [2] : Superbe que vous êtes, quel profit vous revient-il de cette présomption?... Pourquoi vous perdez-vous pour un rien?... Car quelle vanité de vous séparer de votre chef et de bannir la vie de votre âme pour la remplir de fumée et de vent; il n'en faut pas davantage pour vous donner de quoi réfléchir et vous confondre.

[1] Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis. I *ad Corint.* IV,7.

[2] Frustra inflatus sensu carnis suæ, et non tenens caput, ex quo totum corpus per nexus et conjunctiones subministratum et constructum crescit in augmentum Dei. *Col.* I.

TROISIÈME POINT.

PRATIQUE DE CETTE VERTU.

La pratique regarde trois sortes de personnes, Dieu, le prochain et vous-même, pour s'abstenir, pour agir et souffrir. N'usurpez jamais ce qui appartient à Dieu, c'est un sacrilége exécrable [1]; ne vous préférez à personne, c'est folie; ne vous flattez point d'une vaine opinion de vous-même, c'est aveuglement; voilà de quoi l'humilité s'abstient. Pour ce qui regarde l'action, donnez à Dieu la louange de tout le bien que vous faites; cédez volontiers à votre prochain; rendez-lui toute déférence et ne retenez pour vous que le néant, le blâme et la peine [2].

Est-il question de souffrir pour conserver cette vertu? Pliez sous la puissante main de Dieu, s'il lui plaît de vous frapper; supportez le mépris de ceux qui vous abaissent avec patience et avec joie, car vous avez bien des défauts qui méritent cette honte que vous souffrez. Ne savez-vous pas que c'est une singulière faveur et un privilége de la grâce, d'être traité de la sorte? Mais le croyez-vous, et montrez-vous le croire dans les occasions?... Ne doit-on pas se réjouir quand on reçoit quelque grâce? Comment vous attristez-vous donc quand vous êtes humilié [3]?... Tenez-vous ferme au pied de la croix de votre maître, à l'imitation de la sainte Vierge. Véritablement si vous saviez parler comme elle, quand on la loue à la maison, vous

[1] Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permittas. *Tob.* IV.

[2] Non alta sapientes, sed humilibus consentientes.

Nolite esse prudentes apud vosmetipsos. *Rom.* XII.

Quid igitur est Apollo? Quid vero Paulus? Ministri ejus cui credidistis, et unicuique sicut Dominus dedit. Ego plantavi, Apollo rigavit, sed Deus incrementum dedit. Itaque neque qui plantat, est aliquid, neque qui rigat : sed qui incrementum dat Deus, I *Cor.* III.

[3] Humiliamini in conspectu Domini. *S. Jac.* IV.

Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. I *Pet.* V.

pourriez aussi vous taire comme elle, quand elle souffre sur le Calvaire. La tristesse que nous avons dans notre mépris ne vient que de l'amour et de la joie que nous avons pour nos louanges.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La vraie humilité dans l'exemple de Notre Dame.

L'humilité opposée à l'orgueil fait qu'on a fort peu d'estime de soi-même, qu'on ne recherche point la réputation des hommes, et qu'on ne reçoit point de louanges, ou si on les reçoit, ce n'est que pour les rendre à Dieu. C'est ce que Notre Dame nous apprend dans son magnifique cantique. Etudiez-le bien, et vous saurez que toute la gloire qu'on vous peut donner appartient à Dieu, qu'il ne vous est dû que du mépris, et que vous ne devez pas plus vous en fâcher que quand on vous rend ce qu'on vous doit....

DEUXIÈME POINT.

La vie de Jésus dans l'humilité.

Comme l'orgueil nous enfle, et que l'humilité nous guérit de cette enflure, elle nous est autant nécessaire pour l'entretien de notre vie spirituelle, qu'est la santé à un hydropique pour la vie naturelle. Quoi, penseriez vous que Jésus pût demeurer dans une âme orgueilleuse ?... Une âme demeurerait plutôt éternellement dans un corps hydropique. Mon cœur, résous-toi aujourd'hui ou à devenir humble, ou à ne plus prétendre à la vie de Jésus.

TROISIÈME POINT.

Pratique et imitation de cette vertu.

A l'exemple de Notre Dame, pratiquez cette humilité envers Dieu, envers le prochain, envers vous-même. Abstenez-vous comme elle de désirer l'estime des hommes, et de vous plaire dans leurs louanges. Agissez comme elle quand vous vous sentez estimé et loué, en rendant à Dieu toute cette gloire. Enfin souffrez avec constance, à son imitation, le mépris qui vous arrivera. C'étaient de véritables mépris, quand Jésus et Marie étaient méprisés; mais maintenant c'est un honneur de souffrir après eux....

JEUDI.

DE LA VERTU CONTRAIRE A L'AVARICE, QUI NOUS DISPOSE A VIVRE DE LA VIE DE JÉSUS, SUR LA CONTINUATION DU CANTIQUE DE NOTRE DAME.

Il a arraché les grands de leur trône, pour élever les petits en leur place. Il a comblé de biens ceux que la pauvreté avait affamés, et il a banni les riches de sa présence sans leur faire aucun bien [1].

Le Sujet à l'occasion de ces paroles sera de la vertu qui combat l'avarice et qui détache le cœur de l'amour des biens et des prospérités temporelles.

La Fin est la connaissance et la pratique de cette vertu, qui peut beaucoup contribuer à la vie de Jésus en nous.

La Forme est en ces trois points :

1° Nature de cette vertu et du vice son ennemi, et comment en parle la sainte Vierge.

2° Combien cette vertu contribue à la vie de Jésus, et quel préjudice le vice contraire apporte à cette vie divine.

3° Pratique générale de cette vertu pour toutes sortes de personnes.

[1] Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. *S. Luc.* I.

PREMIER POINT.

NATURE DE LA VERTU CONTRAIRE A L'AVARICE, ET DE CE MAUVAIS VICE QU'ELLE COMBAT : COMMENT NOTRE DAME EN PARLE.

Il n'est pas aisé de déterminer une vertu particulière qui détruise l'avarice, parce que l'amour déréglé des biens temporels a de si mauvais effets, qu'il ne suffit pas de lui opposer une seule vertu. Il n'en faut pas un petit nombre pour abattre ce monstre. S'il porte la convoitise et ses désirs sur le bien d'autrui, c'est à la justice de courir aux armes pour le combattre ; s'il s'attache à l'acquisition, même légitime, des biens de la fortune avec trop d'inquiétude, s'il est trop économe, s'il resserre le cœur et s'il ferme les mains à la libéralité envers les pauvres, s'il ne veut pas quitter entièrement ses richesses, quand Dieu lui en donne la pensée par quelque forte inspiration, il faut employer la prudence, la libéralité, la magnificence et la pauvreté évangélique pour remédier à ces désordres [1]. Il ne faut donc pas tant se mettre en peine de chercher un nom particulier à la vertu qui combat l'avarice, que de bien considérer l'effet de cette vertu, qui est d'étouffer l'amour vicieux et désordonné des biens du monde [2], amour qui fait les mauvais riches, dont la punition et l'abaissement donnent sujet à Notre Dame de glorifier la puissance de Dieu dans son cantique. Il a, dit-elle, employé la puissance de son bras pour rabaisser ces grands du monde, dont l'orgueil était insupportable [3].

En effet, si c'est pour les princes une marque illustre de grandeur et de puissance, d'abattre tous ceux qui s'opposent à leurs

[1] Auro nihil est sclestius. Nihil est iniquius quam amare pecuniam, hic enim et animam suam venalem habet. *Eccli.* x, 16.

[2] Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti simus. Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, etc. I *Tim.* VI.

[3] Fecit potentiam in brachio suo. S. *Luc*, I.

desseins, et de favoriser ceux qui plient sous leur volonté, et qui s'assujettissent à leur empire, sans doute il est glorieux et honorable pour la majesté de Dieu d'agrandir les petits et d'humilier les riches orgueilleux, qui s'opposent ordinairement à ses désirs, qui font un parti contre lui, et qui affectent une malheureuse indépendance de sa bonté et de sa providence par une folle confiance, qu'ils appuient sur leurs richesses et sur leurs forces [1]. C'est dans la punition de leur présomption et de leur malice qu'il fait bien paraître qu'il est Dieu; car sans faire beaucoup de bruit, et sans emploi de grands efforts, il se contente de les affamer et de les réduire à une extrême mendicité, qui est le dernier supplice qui puisse arriver à ces gens qui ont une faim insatiable des richesses. *Le Tout-Puissant,* dit la sainte Vierge, *a renvoyé ces riches les mains vides,* c'est-à-dire qu'il les appauvrit, et cela en trois manières. Premièrement, parce qu'il permet qu'ils ne croient jamais être assez riches, et que plus il amassent, plus ils désirent avoir; de sorte que plus ils sont riches au jugement des autres, plus ils sont pauvres dans leur cœur et dans leur pensée [2]. Secondement, encore même qu'ils aient des biens en suffisance, ils n'y rencontrent pas le contentement qu'ils s'étaient promis [3]. Et après tout, il faut tôt ou tard qu'ils les abandonnent et qu'ils sortent les mains vides de ce monde, pour entrer dans une éternité, où le mauvais riche se trouvera aussi affamé qu'un insensé qui, pendant son sommeil, s'imagine être parmi les festins et les banquets, et qui à la fin de ce songe se réveille avec une faim terrible qui lui dévore les entrailles [4].

[1] Propterea Deus destruet te in finem. Videbunt justi, et timebunt, et super eum ridebunt, et dicent; Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, sed speravit in multitudine divitiarum suarum, et prævaluit in vanitate sua. *Psal.* LI.

[2] Ecce servi mei comedent, et vos esurietis : ecce servi mei bibent, et vos sitietis. Ibid. LXV.

[3] Est quasi dives cum nihil habeat, et est quasi pauper cum in multis divitiis sit. *Prov.* XIII.

[4] Sicut somniat esuriens, et comedit, cum ante fuerit expergefactus, vacua est anima ejus. *Isai.* XXIX.

Dormierunt somnum suum. *Psal.* LXXV.

Ne craignez-vous point quelque jour de périr comme ces misérables, d'être compagnon de leurs peines, comme vous l'avez été de leurs crimes?... N'appréhendez-vous point que les paroles de Notre Dame, qui menacent les riches, soient de véritables prédictions pour vous, et qu'elle ne glorifie Dieu dans votre pauvreté, puisque vous le méconnaissez dans vos richesses?... Qui que vous soyez, si vous n'avez le cœur dégagé de l'amour de ces faux biens, vous serez un jour infailliblement victime de leur fausseté; si maintenant vous vouliez réfléchir sérieusement sur cette vérité, il vous serait encore facile d'éviter ce malheur!...

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN CETTE VERTU CONTRIBUE A LA VIE DE JÉSUS, ET QUEL PRÉJUDICE APPORTE LE VICE CONTRAIRE A CETTE VIE DIVINE.

Le poison n'est pas plus contraire à la vie des corps, que l'avarice ne l'est à la vie de Jésus-Christ. Voici un mot digne d'attention : le cœur attaché à la terre tire sa nourriture de la terre; or, le suc de cette mauvaise nourriture est un venin aussi dangereux à l'âme, qu'une viande empoisonnée est mortelle au corps. C'est pour cela que l'Écriture sainte nous avertit de n'avoir point le cœur aux biens de la terre, de peur qu'il ne suce ce poison mortel [1]. Elle ne défend pas à la vérité de posséder des biens, mais elle défend d'y mettre le cœur; car comme remarquent les saints Pères, autre chose est de porter le poison dans un vase, autre de l'avoir dans le cœur; il y a une grande différence entre posséder des biens et en être possédé. Les richesses ne nuisent pas quand le cœur ne s'y attache pas, mais si elles s'emparent une fois du cœur, c'est fait de la vie, puisque la foi nous assure que ceux qui aiment les richesses ne seront jamais exempts de péché [2]. Comment pensez-vous

[1] Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. *Psal.* LXI.

[2] Si dives fueris, non eris immunis a delicto. *Eccli.* XI, 10.

faire vivre Jésus-Christ en vous, si vous ne le nourrissez que de poison?... Osez-vous bien lui présenter une si mortelle nourriture? Et quoique peut-être il n'en meure pas, quoique votre affection pour les biens de ce monde ne soit pas déréglée jusqu'au péché mortel, néanmoins, pour peu qu'elle soit déréglée, elle incommode tellement cette vie divine, que si votre Jésus ne meurt pas par suite de cette affection désordonnée, au moins sera-t-il toujours débile et malade, comme parle l'Apôtre [1]....

Quelle indignité de le traiter de la sorte! Quelle cruauté, de le faire languir et de le faire mourir d'une mort lente, lui qui vous donne son corps et son sang pour entretenir en vous une vie spirituelle et éternelle?... Peut-on penser à ces vérités sans rougir, et peut-on entendre ces paroles de la sainte Vierge sans y penser?...

TROISIÈME POINT.

PRATIQUE GÉNÉRALE DE CETTE VERTU POUR TOUTES SORTES DE PERSONNES.

Pour venir à la pratique, regardez le présent, le passé et l'avenir; et appliquez ces trois circonstances du temps aux trois actes communs de toutes les vertus, s'abstenir, agir et souffrir. Pour le passé, retranchez tous ces regrets inutiles des pertes que vous avez faites, et des occasions de profit que vous avez laissé échapper [2]. Si vous avez du bien d'autrui, rendez-le le plus tôt possible [3], et quelque difficulté que votre convoitise en ressente, supportez-la patiemment, et faites-la servir aux grands desseins que Dieu a de s'y glorifier.

Pour le présent, ne soyez pas jaloux du bien des autres,

[1] I *Cor.* XIII.

[2] Dominus dedit, Dominus abstulit, sicut Domino placuit, ita factum est. *Job.* I.

[3] Si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum. *S. Luc.* XIX.

n'enviez pas le bonheur des riches, bannissez de votre esprit cette fausse opinion des hommes, qui pensent que les riches sont heureux; c'est une erreur de le croire et une folie d'en parler [1]. Si vous voulez que vos richesses contribuent à votre bonheur, répandez-les libéralement, quand la prudence et la raison le veulent, n'en soyez point avare aux pauvres; donnez autant que votre condition le comporte; mais surtout prenez garde que votre cœur ne s'y attache; et si vous êtes religieux, ne vous bornez pas seulement à ne rien avoir qui vous soit défendu, prenez encore la résolution de ne retenir que le moins possible de ce qui vous est permis; s'il y a un peu de peine à cela, pourquoi ne la souffrirez-vous pas pour celui qui s'est fait pauvre sur la terre, pour vous faire riche des biens du ciel?...

Enfin donnez-vous de garde d'étendre vos soins et vos craintes trop loin dans l'avenir [2]. A quoi servent toutes ces inquiétudes? Êtes-vous maître du temps futur? Pourquoi embarrasser votre esprit dans de vaines appréhensions des événements incertains et qui ne dépendent que de Dieu?... Si votre charge vous oblige de pourvoir aux commodités d'une famille, employez-y toutes les lumières de votre prudence, et reposez-vous du reste sur la providence de Dieu, qui dispose de nos vies et de nos biens comme il lui plaît. Cherchez en premier lieu son royaume, et le reste ne vous manquera pas. Qui a Dieu pour son partage n'est-il pas assez riche?... Que peut-il manquer à qui possède tout? Et celui-là n'est-il pas bien avare, à qui Dieu ne suffit pas? Aimez-vous mieux remplir votre cœur de terre, que de le voir rempli de Dieu? N'est-il pas plus raisonnable de le dégager de cet embarras du monde,

[1] Noli laborare ut diteris, sed prudentiæ tuæ pone modum.
Ne erigas oculos tuos ad opes quas non potes habere. *Prov.* I.
Non zeles gloriam et opes peccatoris; non enim scis quæ futura sit illius subversio. *Eccli.* IX, 16.

[2] Sint mores sine avaritia, contenti præsentibus; ipse enim dixit : Non te deseram, neque derelinquam, ita ut confidenter dicamus; Dominus mihi adjutor, non timebo quid faciat mihi homo. *Heb.* XI.

pour faire place à Jésus-Christ?... Quelle contradiction de le voir naître tout nu dans une crèche, et de le vouloir après cela loger dans un cœur ennemi de la pauvreté qu'il vient nous enseigner?... Entrez bien avant dans ces pensées, ou bien arrêtez-vous à celle d'entre toutes qui peut vous donner plus de lumière, pour connaître ce qui vous attache principalement au monde, et plus de grâces pour en détacher votre cœur, et l'unir à celui qui en demande et qui en mérite tous les amours. Tenez, mon Dieu, le voilà tout entier, et s'il y a quelque chose du monde qui le retienne, rompez ce lien, emportez mon cœur hors du monde et hors de moi-même. Puissé-je plutôt n'avoir point de cœur et être sans vie que de vivre loin de vous!...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'exemple de Notre Dame combat ce vice de l'avarice.

La Vertu opposée à l'avarice nous détache de l'amour des biens de ce monde, qui fait les mauvais riches, qui les rend ennemis de Dieu, et enfin, comme dit la sainte Vierge, qui les punit dès cette vie, en les rendant affamés au milieu de leurs richesses, et qui dans l'autre monde les fera encore plus souffrir au milieu des flammes éternelles avec ce misérable riche, qui désire si passionnément d'avoir une goutte d'eau qu'il ne pourra jamais avoir. Quelle affection avez-vous pour ces dangereux biens, et quelle crainte sentez-vous pour ces maux qui les accompagnent et qui les suivent?.... Ne vous en rapportez pas à vous; car jamais personne ne dira qu'il est avare ou qu'il est riche....

DEUXIÈME POINT.

Jésus ne peut vivre dans un cœur possédé par l'avarice.

Ce qu'est le poison au corps, l'amour des biens l'est à l'âme. Et quelle vie pourrait avoir Jésus dans ce cœur empoisonné? Auriez-vous le cou-

rage de lui donner cette mauvaise nourriture ? n'avez-vous donc autre chose à lui présenter que ce cœur souillé? Ah! ne traitez pas ainsi Celui qui ne vous nourrit que de son corps et de son sang ; ne trahissez pas ainsi votre Jésus.... Là où il n'y a point de cœur, il n'y a point de vie ; celui qu'a mis son cœur dans ses biens, n'en a plus pour Jésus.

TROISIÈME POINT.

La pratique de la vertu opposée à l'avarice.

Voyez comme la pratique de cette Vertu vous est nécessaire pour vous disposer à la bonne fête qui approche. Regardez donc dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, de quoi vous devez vous abstenir, comment vous devez agir, et ce qu'il faut que vous souffriez pour cette occasion. N'épargnez rien, puisqu'il s'agit d'acheter le Ciel, et de gagner Jésus : l'un et l'autre ne vaut-il pas infiniment davantage que tout ce que vous pourrez donner?... Mais aussi, si vous donnez tout, c'est assez pour les acheter. Jésus-Christ aime tant la pauvreté, que si vous lui donnez ce qu'il aime, il se donnera à vous et tout son Paradis en échange. O riche pauvreté, qui n'ayant rien, mérite d'avoir tout!....

VENDREDI.

DE LA PUDEUR ET CHASTETÉ QUI NOUS DISPOSE A LA VIE DE JÉSUS.

SUR LE DÉPART DE NOTRE DAME DE LA MAISON DE SA COUSINE SAINTE ÉLISABETH.

La Vierge Marie demeura presque trois mois chez sainte Elisabeth, après lesquels elle s'en retourna en sa maison. Cependant sa cousine se trouva proche de son terme et accoucha d'un fils.

[1] Mansit autem Maria cum illa quasi mensibus tribus : et reversa est in domum suam.

Elisabeth autem impletum est tempus pariendi, et peperit filium. S. *Luc.* I.

Le Sujet sera de la pudeur opposée au vice que, selon l'Apôtre, on ne doit pas même nommer parmi les chrétiens; nous traitons ce sujet à l'occasion du départ de Notre Dame, qui nous fournit un bel exemple de pudeur; l'Évangéliste marquant expressément qu'elle ne séjourna qu'environ trois mois, cette manière de parler, qui semble porter quelque sorte de restriction, nous donne sujet de croire, selon l'opinion de plusieurs Pères et de beaucoup de docteurs [1], que sa pudeur ne lui permit pas d'assister aux couches de sa cousine et qu'elle lui fit avancer son retour.

La Fin est de connaître combien doivent être soigneux et délicats dans la garde de cette vertu ceux qui aspirent à la vie et à l'intimité de Jésus.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est la perfection de cette vertu et l'exemple de Notre Dame sur ce sujet.

2° La vie de Jésus ne peut subsister dans nos âmes sans cette vertu.

3° Pour la conserver, il faut être extrêmement délicat et sensible aux moindres choses qui peuvent la blesser.

PREMIER POINT.

EN QUOI CONSISTE LA PERFECTION DE LA PUDEUR, ET L'EXEMPLE DE NOTRE DAME A CE SUJET.

Cette vertu que l'Écriture honore du nom de *Sainteté,* a cela de particulier, qu'elle veut être cultivée avec un extrême soin, et ne peut subsister que dans sa perfection, étant toujours en danger de périr, tant qu'elle demeure imparfaite et négligée. Il est donc nécessaire de méditer en quoi consiste non-seulement sa nature, mais encore sa perfection, dans l'état et dans la condition où l'on se trouve engagé [2]. Comprenez bien cette

[1] Theophylactus in hunc locum; Nicephor. l. I, c. VIII; Rupert. *Cant.* II, Cajetan, Jansenius, in I *S. Luc.* et plurimi alii.

[2] Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra, etc. II *Thess.* IV.
Pacem sequimini cum omnibus, et sanctimoniam, sine qua nemo videbit Deum. *Hebr.* XII.

vérité, qu'il en est de la pudeur comme du baume, dont l'odeur et la vertu expire s'il est trop éventé [1] ; c'est une glace bien nette, qu'un petit souffle est capable de ternir ; c'est une fleur délicate, qui se flétrit quand on la touche ; c'est un or très-fin, qu'on ne doit pas manier. C'est-à-dire en un mot, que comme il n'est rien de plus précieux qu'un cœur vraiment chaste, net de toute impureté, aussi n'est-il rien au monde de plus fragile que le vaisseau où nous portons ce trésor, ni de plus dangereux que les fréquentes occasions qui peuvent nous l'enlever [2] ; il ne faut qu'une parole affectée, un sourire, un regard, une légère affection, un peu trop de privauté et de liberté, pour perdre tout. C'est peu de chose en apparence que ces petites légèretés ; mais c'est toujours trop pour une âme qui sait le prix de cette excellente vertu [3].

Oh ! que tous les saints ont été délicats en ce point, mais surtout Notre Dame et saint Joseph ; on ne peut douter que ces deux saintes âmes n'aient possédé cette belle vertu dans toute sa perfection. Cependant, bien qu'elles fussent éloignées de ressentir même les moindres mouvements du vice contraire, on ne saurait dire quelle circonspection et quels soins elles apportaient à sa conservation. La méditation suivante nous découvrira cette vérité dans la personne de saint Joseph. Il est seulement question de la considérer aujourd'hui dans son épouse, dans cette circonstance que plusieurs Pères ont remarquée, son départ de la maison de sa cousine Élisabeth, lorsqu'elle n'eût pu y demeurer sans assister à ses couches. Il n'y avait rien de plus pur, rien de plus chaste et de plus pudique que cette sainte Vierge ; la virginité même n'est pas plus exempte de souillure, aussi est-ce le nom que lui donne

[1] Sicut balsamum aromatizans odorem dedi. Quasi Libanus non incisus, vaporavi habitationem meam, et quasi balsamum non mixtum, odor meus. Flores mei fructus honoris et honestatis. *Eccli.* XXIV, 20 et seq.

[2] Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus, ut sublimitas sit virtutis Dei, et non ex nobis. II *Cor.* IV.

[3] Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. *Eccl.* XXVI.

toute l'Église pour honorer son intégrité virginale [1]; et toutefois considérez comme elle s'éloigne de l'occasion de voir ou d'entendre, ce que la condition de son sexe peut permettre aux autres femmes, mais que sa pudeur incomparable ne peut souffrir.

O virginité sainte et immaculée, qui pourrait trouver des louanges égales à votre mérite? Mais qui pourrait dignement louer la fidélité inviolable avec laquelle la mère de Jésus l'a conservée?... Tout le cours de sa vie a été semblable à cette action particulière. Écoutez ce qu'elle a révélé à sainte Brigitte, avec le même respect que si ces paroles s'adressaient à vous [2]: *J'étais dans une crainte nonpareille,* dit-elle à cette sainte, *que ma langue, ou mes oreilles, ou mes yeux ne s'échappassent sur le plaisir des sens; le silence même et la solitude n'étaient pas capables de rassurer mon âme, qui était plus timide en un point si délicat, que ne le sont les autres, qui ont tant sujet de veiller à la garde de leur intégrité.* Que dites-vous à cela?... Faisait-elle sagement, cette sainte Vierge, d'user de tant de réserve et de retenue, et de tenir tous ses sens dans une si grande contrainte [3]?... Que si c'était prudence en elle, comme personne n'en peut douter, que vous êtes peu sage et avisé, vous qui donnez tant de liberté à votre cœur, et qui vivez avec tant d'assurance parmi tant de dangers.... N'est-il pas vrai, et n'en rougissez-vous point devant Dieu et devant les anges?... Parlez, ou plutôt taisez-vous de honte et de confusion....

[1] Sancta et immaculata virginitas, etc. Quid splendidius ea quam splendor elegit, quid castius ea, quæ corpus sine corporis contagione generavit? D. Amb. *de Virg.* II.

[2] Timens vehementissime ne os loqueretur, ne auris audiret, nec oculi viderent delectabilia, timida quoque fui in silentio, et multum anxia. Lib. I *Revel.* cap. X.

[3] Sit vobis tanquam in imagine descripta virginitas vitaque Mariæ, de qua velut in speculo refulget species castitatis et forma virtutis. D. Amb. sup.

DEUXIÈME POINT.

LA VIE DE JÉSUS NE PEUT SUBSISTER EN NOUS SANS CETTE VERTU.

Comprenez bien une bonne fois, que l'âme, qui est animée de l'esprit de Jésus-Christ, est unie à ce divin Époux par une alliance plus étroite que n'est le nœud sacré du mariage, et vous comprendrez aisément à quelle perfection de pureté elle est obligée, si elle lui veut garder la fidélité que demande la qualité d'épouse [1]. De plus, considérez que nos corps font partie du corps de Jésus-Christ, et que nous sommes tous ses membres [2]. Eh quoi donc, dit l'Apôtre, oserais-je bien déshonorer un corps si pur et si saint? Vous le déshonorez, si vous souffrez que le vôtre se souille de quelque tache d'impureté. Adultères, êtes-vous à savoir que l'amour de ce monde même est ennemi de Dieu, et qu'il en est jaloux [3];... car il veut posséder pleinement votre cœur. Pour le moins, dit saint Augustin, respectez Jésus-Christ en vous-même, épargnez-le et ne lui faites pas un si sensible affront [4]....

Il n'est pas nécessaire d'en dire davantage à une âme qui connaît tant soit peu le Sauveur Jésus. Mais aussi, il faut qu'après cette considération, elle se décide à être parfaitement chaste, ou à ne point l'être du tout; car, s'inquiéter d'éviter seulement le péché mortel, quand il est question de ce vice, ce n'est pas aimer assez cette pureté du cœur qui nous mérite l'amitié du Roi du ciel; ce n'est pas être assez saint pour jouir de l'intimité de l'Époux sur la terre, et mériter, comme il est promis aux cœurs purs, de suivre constamment l'Agneau dans

[1] Qui adhæret Domino, unus spiritus est; fugite fornicationem. I *Cor.* VI. Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus, fons signatus. *Cant.* IV.

[2] Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi? Tollens ergo membra Christi, etc. I *Cor.* VI.

[3] Adulteri, nescitis quia amicitia hujus mundi inimica est Dei. *Jac.* IV.

[4] Agnosce in te Christum. D. Aug.

le ciel [1]... Non non, ces faveurs ne se donnent qu'à la vraie chasteté ; et elle n'est point vraie, si elle n'est ennemie jurée, même de la moindre indécence. N'êtes-vous pas résolus à la pratiquer?... Mais est-ce véritablement? Est-ce pour toujours? Est-ce comme le mérite ce divin Époux? Est-ce sous peine d'être adultère, si vous y manquez?... O mon Dieu, je le veux comme vous le voulez....

TROISIÈME POINT.

POUR CONSERVER LA PUDEUR, IL FAUT ÊTRE EXTRÊMEMENT DÉLICAT ET SENSIBLE AUX MOINDRES CHOSES QUI PEUVENT LA BLESSER.

Pour exécuter votre résolution, et la réduire en pratique, sachez encore une fois que vous devez être si tendre et si sensible en matière de pureté, que toutes choses vous soient suspectes. Car, c'est ici particulièrement que le conseil de l'Apôtre doit être mis en pratique. Abstenez-vous, dit-il, de toute apparence de ce mal [2]. Voilà l'abstenir, qui est le premier point de la pratique des vertus; mais l'abstenir de l'ombre même du mal, soit dans les paroles, soit dans les regards, et plus encore dans le cœur, c'est-à-dire dans vos affections, dans vos désirs et dans vos moindres pensées [3].

Pour ce qui regarde l'agir, c'est de faire promptement ce qu'il faut, pour ne rien faire qui puisse tant soit peu blesser cette sainte pudeur [4]. Fuyez donc, fuyez bien vite, et vous éloignez promptement des occasions qui se présentent. N'ayez pour quoi que ce soit, chose ou personne, aucun attachement

[1] Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem. *Prov.* XXII.
Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati. Virgines enim sunt. Hi sequuntur agnum quocumque ierit. *Apoc.* XIV.

[2] Ab omni specie mala abstinete vos. Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia. I *Thess.* V.
Qu asi a facie colubri. *Eccli.* XXI.

[3] Ignis est usque ad perditionem, devorans omnia, eradicans genimina. *Job.* XXXI.

que vous ne soyez prêt, lorsque la raison le commande, à quitter avec autant de facilité, que le chaste Joseph laissa son manteau entre les mains de l'impudique égyptienne qui le sollicitait [1].

Que si Dieu permet que vous soyez tenté pour donner des preuves de vôtre courage et de votre fidelité, souffrez généreusement cette peine, ne quittez jamais les armes, quelque effort que fassent vos ennemis pour vous les faire tomber des mains ; faites un sage discernement de ce qui est en votre puissance, et de ce qui n'y est pas ; faites tout ce que vous pouvez, et souffrez avec patience ce que vous ne pouvez empêcher [2]. Consolez-vous sur l'exemple du grand Apôtre, qui s'est trouvé si avant engagé dans le combat et si cruellement persecuté [3] ; prenez pour vous la réponse qui fut faite à ses prières : ma grâce vous suffit, et la vertu trouve sa perfection dans ces faiblesses [4]. Mais n'attendez pas, pour courir aux armes, que votre ennemi soit entré chez vous pour vous livrer la bataille ; préparez-vous dès maintenant par une sainte defiance de vos forces, cherchez de bonne heure quelque entrée au cœur de la sainte Vierge, afin de trouver son sein tout ouvert à l'heure du combat [5] ; car on ne combat ici qu'en fuyant, et vous ne pouvez trouver en votre fuite une retraite plus assurée que le cœur de Marie, ou les plaies de Jesus. Dites-leur là-dessus ce **que votre dévotion vous fera dire....**

[1] Qui relicto in manus ejus pallio fugit, et egressus est foràs. *Gen.* XXXIX.

[2] In quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere. *Ephes.* VI.

[3] Datus est mihi stimulus carnis meæ angelus Satanæ, qui me colaphizet. II *Cor.* XII.

[4] Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur. Eadem.

[5] Respice stellam, voca Mariam D. Bern.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La grande pudeur de la sainte Vierge.

La vertu contraire à l'impureté est véritablement délicate; nous portons un trésor dans des vases de terre, il ne faut rien pour tout rompre; c'est pourquoi elle mérite un soin tout particulier. C'est ainsi que s'est comportée Notre Dame, comme elle nous l'enseigne, en se retirant modestement dans sa maison, au temps que sa grande pudeur ne lui permettait pas de demeurer plus longtemps dans celle de sa cousine; et c'est ainsi qu'elle s'est toujours comportée, comme si elle eût été exposée aux dangers qui nous menacent de toutes parts. Vous vous en étonnez!... Mais il y a bien plus de quoi s'étonner, de vous voir si tranquille dans des occasions où cette sainte Vierge a de l'appréhension pour sa pureté, quoiqu'elle n'eût rien à craindre.

DEUXIÈME POINT.

Jésus ne nait que dans les âmes pures.

Afin de bien connaître combien cette vertu est nécessaire pour recevoir Jésus dans notre cœur, il ne faut que penser au mariage qui se contracte entre Jésus et l'âme qui le reçoit, et que ce divin époux est si jaloux, que le moindre amour qu'a son épouse pour une créature lui fait de la peine, s'il connaît qu'il est tant soit peu sensuel. Ce n'est presque qu'une âme et qu'un corps, que l'âme et le corps de Jésus avec l'âme et le corps de la créature humaine, qui est son épouse. Comment donc voudrait-elle bien souiller de la moindre petite tache le corps de Jésus?... Mais le souffrirait-il? ne la répudierait-il pas en se retirant d'elle? ne ferait-il pas divorce avec cette adultère?... Jésus ne serait pas saint s'il endurait cette impureté, et il ne serait pas Jésus s'il n'était pas saint. Il n'est pas possible qu'il ne soit ce qu'il est; et quand il serait possible, il est bien plus souhaitable que vous vous changiez en lui, que lui en vous. D'où vous devez conclure que si vous êtes chaste, il le faut être en perfection; ou vous résoudre à ne le point être. Pourriez-vous bien prendre cette résolution?...

TROISIÈME POINT.

La pratique de cette vertu.

Abstenez-vous de la moindre apparence de vice, agissez en fuyant son ombre aussitôt qu'il paraît, souffrez plutôt toutes sortes de peines, que de souffrir volontairement le moindre mouvement et la moindre pensée contre la pureté de cette vertu. O mon Jésus! comme vous m'aimerez, si pour l'amour de vous je renonce jusqu'aux moindres atteintes de l'amour sensuel; vous vous donnerez tout à moi, si je me donne ainsi tout à vous.... Mais afin que je le puisse faire, aidez-moi, et me donnez autant de grâces qu'il m'est nécessaire pour me sauver des dangers où se trouve continuellement la pureté de mon âme; vous savez que les démons, les hommes, et toutes les créatures ne cherchent qu'à me perdre: mais je n'ai point de plus grand ennemi que moi-même. Je vous importunerai avec la pauvre veuve, et je ne cesserai de vous dire: *Vengez-moi de mon ennemi* [1], jusqu'à ce que vous en ayez fait justice.

SAMEDI.

DE LA DOUCEUR DE SAINT JOSEPH ENVERS LA SAINTE VIERGE, SON ÉPOUSE, ET COMME CETTE VERTU NOUS DISPOSE A LA VIE DE JÉSUS.

Joseph fils de David, ne craignez point de prendre Marie pour votre épouse [2].

Le Sujet sera sur la douceur de saint Joseph, contre les mouvements qui nous poussent à la colère et à l'impatience; on reconnaîtra la douceur de ce digne Époux de la Vierge, sur ce qu'il projetait de faire

[1] S. *Luc.* XIX.

[2] Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam. S. *Matth.* I.

quand il la vit enceinte, selon qu'il est rapporté dans l'Evangile [1], qui nous apprend qu'il se trouva alors bien en peine; mais comme il était homme de bien et craignant Dieu, il ne voulut pas faire éclater son soupçon, seulement il pensa à se séparer d'avec elle secrètement, afin d'en cacher la connaissance au monde qui en eût pu parler. Comme il pensait à sa retraite, l'ange survint qui l'éclaircit sur ce point et l'informa pleinement de la grandeur de ce mystère. Alors il reprit la sainte Vierge pour épouse, avec plus de respect et d'amour que jamais.

La Fin est d'apprendre par un si rare exemple à pratiquer cette même vertu, aux mêmes fins que les précédentes, pour nous disposer à la fête, à la naissance et à la vie de Jésus.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est cette vertu et quel exemple nous en donne saint Joseph.

2° La douceur une grande disposition à la vie de Jésus.

3° Comment il faut pratiquer cette vertu.

PREMIER POINT.

QUELLE EST CETTE VERTU DE DOUCEUR, ET QUEL EXEMPLE NOUS EN DONNE SAINT JOSEPH.

Il n'y a peut-être pas de vertu où l'on se trompe plus souvent qu'en celle-ci, l'on pense avoir cette douceur d'esprit, quand on est content et qu'on ne rencontre rien de fâcheux; c'est une erreur, puisque c'est tout au contraire, quand vous êtes mécontent, que toutes choses vous déplaisent, ou que vous avez reçu quelque déplaisir de votre prochain, c'est alors que vous pouvez connaître si vous possédez cette vertu [2]. Vous pos-

[1] Cum esset desponsata mater ejus Maria Joseph, antequam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu sancto. Joseph autem, vir ejus, cum esset justus, et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam. Hæc autem eo cogitante, ecce Angelus Domini apparuit in somnis ei dicens : Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam, quod enim in ea natum est, de Spiritu sancto est. Pariet autem Filium, et vocabis nomen ejus Jesum, etc. Exurgens autem Joseph a somno, fecit sicut præcepit ei Angelus Domini, et accepit conjugem suam. *S. Matth.* cap. I.

[2] Cum his qui oderunt pacem eram pacificus; cum loquebar illis impugnabant me gratis. *Psal.* CXIX.

sédez la douceur si, dans ces occasions, vous conservez une grande égalité d'esprit, si vous empêchez que votre visage ne témoigne le mécontentement de votre cœur, si vous commandez à votre langue de s'en taire; enfin si vous écoutez alors, non pas les plaintes de la nature qui s'aigrit aisément, mais les avis de la raison et les conseils de la grâce, les exécutant gaiement et promptement. C'est être doux et débonnaire que d'agir ainsi, c'est l'exemple que vous donne saint Joseph, qui se trouve aujourd'hui dans une si étrange perplexité fondée sur des raisons si plausibles.

Sans doute, supposé qu'il ignorât le mystère de l'Incarnation, ce qui est vraisemblable, il a sous les yeux ce qu'il ne peut voir sans concevoir des soupçons, dont il a lui-même de l'horreur. Que fera-t-il? S'arrêtera-t-il à ses soupçons, et livrera-t-il aux magistrats celle en qui il a reconnu une si haute sainteté?... Il ne peut s'y résoudre; mais demeurer avec elle, la voyant en cet état, sans être initié au mystère, sans savoir comment cela s'est produit, c'est contrevenir aux lois qui le défendent [1]. D'un côté il est tenu de garder la loi, et de l'autre il se sent obligé de sauver l'honneur de la Vierge. Au milieu de ces incertitudes ne pouvait-il pas faire du bruit à la maison? Ne pouvait-il pas confondre cette innocente vierge, lui faire de sanglants reproches, la mettre entre les mains de la justice, et poursuivre l'affaire jusques au dernier point de la rigueur des lois, c'est-à-dire jusques à la faire lapider.... Cependant il ne dit rien, il garde en son cœur l'amertume que pouvait lui causer un si triste accident [2], sans en donner aucun témoignage même à son épouse; son cœur au milieu des troubles, dont il est agité au dehors, demeure calme au dedans, et acquiesce doucement aux dispositions de la providence divine; mais que deviendra donc la loi? Ou Dieu fera jour dans ces

[1] Justus est conscientia castitatis servans innocentem, sciebat inculpabilem, sed unde, vel quid esset, ignorabat; elegit ergo effugiendi viam, ut nec innocentem proderet, nec rei incognitæ consentiendo se reum faceret coram Deo. *Glossa.*

[2] Vir iracundus provocat rixas; qui patiens est, mitigat suscitatas. *Prov.* xv.

obscurités, ou si sa bonté n'y pourvoit autrement, il trouvera lui-même un expédient, sans perdre la douceur ni le respect qu'il porte à son épouse qu'il ne veut ni juger, ni exposer au jugement des autres [1].

Voyez-vous quelle douceur parmi tant de troubles intérieurs, qui n'étaient que trop forts pour l'ébranler, si elle n'eût été bien ferme et bien solide? Qu'en dites-vous? Et que pensez-vous des desseins adorables de Dieu, qui éprouve ses serviteurs de la sorte?... Que pensez-vous du silence et de la retenue de Notre-Dame?... Qu'avez-vous de semblable en vos emportements, ou plutôt que n'avez-vous pas de contraire? C'est ici que vous devez terminer cette considération, et vous confondre d'autant plus que vous vous trouverez plus éloigné de cette douceur d'esprit parmi vos troubles....

DEUXIÈME POINT.

LA DOUCEUR D'ESPRIT EST UNE GRANDE DISPOSITION A LA VIE DE JÉSUS.

Si cette vertu vous manque, et si vous ne savez arranger une affaire fâcheuse sans aigreur et sans offense de personne, vous n'êtes pas encore disposé à recevoir Jésus; car il ne repose que dans le sein de la paix et du repos [2]. C'est une vertu qu'il se glorifie d'enseigner à tous les hommes, comme un secret qu'ils ne peuvent apprendre que de lui [3]; mais aussi, s'ils refusent de l'apprendre, il ne les reconnaît plus pour ses disciples. La paix est venue au monde avec lui, il l'a fait publier à sa naissance par les esprits bienheureux; il l'a aimée et chérie dans les bergers, dont la simplicité et la bonté lui étaient plus agréables que le faste et l'orgueil des princes du

[1] Qui quærit legem, replebitur ab ea, et qui insidiose agit, scandalizabitur in ea.

Qui timent Dominum, invenient judicium justum, et justitias quasi lumen accendent. *Eccli.* XXXII.

[2] Factus est in pace locus ejus. *Psal.* LXXV.

[3] Docebit mites vias suas. *Prov.* III.

monde et de la synagogue. C'est la livrée de ceux qu'il admet à la douceur de ses entretiens et de ses caresses. Pour être assis à sa droite il faut être des agneaux en douceur, c'est le nom qu'il a porté le premier, et qu'il fait porter à ses élus [1]. On ne peut manquer à ce devoir sans manquer à la grâce. Si vous ne voulez être infidèles à la grâce que le ciel va faire descendre sur la terre, dit l'Apôtre [2], je vous prie d'occuper toutes les pensées de votre esprit à prendre garde qu'aucune racine d'amertume ne pousse et ne s'attache à votre cœur; l'esprit de Jésus, qui veut y prendre naissance, est plus doux que le miel, il n'aurait garde de souffrir ces aigreurs, ni de compâtir avec ces animosités [3].

Auriez-vous bien le courage d'attrister ce divin esprit qui repose sur la fleur de Jessé, et qui réside avec tant de plénitude dans le cœur de cet enfant [4], qu'il ne voudra pas seulement achever de rompre un roseau à demi brisé, ni dire une parole trop haute? Allez maintenant, vous qui donnez pleine carrière à la violence de vos passions, qui faites retentir partout vos clameurs insolentes, et dont l'humeur farouche et sauvage est plus difficile à adoucir que les bêtes des forêts [5]. Pensez-vous donc loger cet innocent agneau dans un cœur de lion?... Vous êtes indigne de penser seulement à une si grande faveur, si présentement vous ne reconnaissez vos désordres, et si vous ne cherchez à y apporter le remède qu'il faut.

[1] Statuet oves a dextris. *S. Matth.* XXV.

[2] Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei, ne qua radix amaritudinis sursum germinans impediat, et per illam inquinentur multi. *Hebr.* XII.

[3] Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum. *Eccli.* XXIV.

[4] Ponam spiritum meum super eum. Non contendet neque clamabit neque audiet aliquis in plateis vocem ejus, arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet. *Isai.* XLII. *S. Matth.* XII.

[5] Præcordia fatui quasi rota carri et quasi axis versatilis cogitatus illius. *Eccli.* XXXIII, v. 5.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS PRATIQUER CETTE VERTU.

Pour ce qui regarde l'usage de cette vertu, il faut d'abord bien considérer la diversité des personnes. Ceux avec qui nous avons à traiter peuvent être ou nos supérieurs, ou nos égaux, ou nos inférieurs; il faut donc avoir égard à leur qualité, afin de savoir comment il faut se gouverner avec tous. Et premièrement pour l'obtenir, il est tout clair qu'il faut réprimer tous les mouvements de colère et d'indignation qui naissent dans le cœur, aussi bien que toutes les plaintes et les murmures, les injures et les autres effets qui tendent à se produire au dehors [1]. Pour l'agir et le souffrir, s'il est quelquefois à propos de se taire, sans alléguer aucune excuse pour notre défense, sans même réclamer justice du tort que nous souffrons; parfois aussi il est nécessaire de rechercher la vérité, de faire reconnaître aux autres leurs fautes, d'user à leur égard s'ils sont nos inférieurs de correction et de châtiment. Oui, mais il faut que rien ne soit donné à la passion, et que la raison et la grâce accordent la justice avec la douceur et la paix [2].

Ce sera une très-bonne occupation pendant cette journée, de penser doucement aux autres particularités de l'histoire, qui a fourni le sujet de cette méditation, considérant comment l'ange éclaircit tous les soupçons de saint Joseph, comme il le console, lui apprenant le divin mystère de l'Incarnation, le nom de l'enfant, et la vertu de ce nom sacré [3]; combien il en

[1] Custodite vos a murmuratione quæ nihil prodest. *Sap.* XVIII.
Omnia facite sine murmurationibus et hæsitationibus ut sitis sine querela, et simplices filii Dei. *Phil.* II.

[2] Veritatem eme et noli vendere sapientiam, et doctrinam, et intelligentiam *Prov.* XXIII.

[3] Omnium artifex docuit me sapientiam. Est enim in illa spiritus intelligentiæ, certus, suavis, amans bonum, benefaciens, humanus, benignus, etc. *Sap.* VII.
Et tardus ad iram : ira enim viri justitiam non operatur. *Jac.* I.

conçut de joie, quel contentement il éprouva de n'avoir pas poussé cette affaire à la rigueur, ni précipité l'exécution de son dessein; quelles actions de grâces il rendait à la majesté divine; quels doux entretiens il eut depuis avec la sainte Vierge qu'il respectait comme la mère du saint des saints.

Toutes ces circonstances peuvent fournir un agréable sujet de méditation, capable d'inspirer l'esprit de douceur à qui le considérera attentivement, et de laisser empreintes dans un esprit bien disposé ces vérités chétiennes; que c'est un sage conseil dans les affaires épineuses, de prendre les voies les plus douces pour en sortir [1]; qu'on ne se repent jamais d'être lent et tardif à se fâcher; qu'une colère trop précipitée est toujours suivie du repentir, qui nous laisse plus de déplaisir que n'en pouvait causer le sujet de notre émotion; qu'il est certain qu'on se trompe souvent dans les premiers soupçons que nous jetons sur le prochain; que les rapports que nous écoutons, la déposition que d'autres peuvent faire, n'est pas toujours fidèle; qu'elle ne doit préjuger en rien contre la vérité, comme on le voit aisément quand on se donne le temps d'examiner [2]. Enfin c'est imiter Dieu en ce qui lui est le plus à cœur, que d'agir de la sorte [3], c'est l'engager à user envers nous de la même bonté dont nous usons nous-mêmes envers les autres. O mon sauveur! qui êtes ma patience et ma force, et qui avez promis aux débonnaires la possession de leurs âmes pour récompense de leur douceur, possédez, s'il vous plaît, mon cœur comme un bien qui vous appartient, pour le rem-

[1] Fili, in mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris. In supervacuis rebus noli scrutari multipliciter.

Multos supplantavit suspicio illorum, et in vanitate detinuit sensus illorum. *Eccli.* III, v. 26.

[2] Descendam et videbo, utrum clamorem qui venit ad me opere compleverint, an non est ita, ut sciam. *Gen.* XVIII.

[3] Et eritis filii Altissimi, quia ipse benignus est super ingratos et malos. *S. Luc.* IV.

Tu autem dominator virtutis, cum tranquillitate judicas, et cum magna reverentia disponis nos. *Sap.* XII.

plir de votre vie, comme la sainteté de ces jours me le fait espérer; mais détruisez d'abord toutes les affections qui se trouveront contraires à votre amour.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La vraie douceur d'esprit dans l'exemple de saint Joseph.

La douceur d'esprit n'est pas vertu, quand on se trouve content et que tout sourit; mais c'est quand il y a des raisons de se fâcher, et qu'on pense plutôt à y remédier ou à les supporter, qu'à en faire trop de bruit. C'est ainsi que la pratiqua saint Joseph dans le trouble que lui causa la grossesse de Notre-Dame. Etudiez toutes les circonstances d'un si bel exemple, et apprenez comment il faut vivre; c'est une mer tumultueuse et pleine d'orage que la vie des hommes les uns avec les autres; mais la douceur d'esprit appaise ces tempêtes, et en ôte l'amertume....

DEUXIÈME POINT.

Cette vertu est la vraie disposition à la naissance de Jésus.

Il y a tant d'alliance entre cette vertu que nous considérons, et le Sauveur que nous attendons, qu'il ne faut que réfléchir un peu pour reconnaître qu'il faut s'affectionner à cette vertu, ou renoncer aux fruits de cette fête. Pensez-y donc dans la tranquillité de votre esprit; et si vous demandez à ce Seigneur, venant sur la terre, pourquoi il y paraît si doux et si bénin, vu qu'il avait tant de sujets de se fâcher; il vous répondra, que là seulement il y a du mérite à être doux, quand on a mille sujets de se laisser aller à l'emportement.

TROISIÈME POINT.

La pratique de cette vertu.

Pour la pratique de cette vertu, abstenez-vous de suivre votre mauvaise humeur; agissez par la grâce et par l'esprit de Jésus conformément aux occasions et aux personnes avec qui vous traitez; prenez toujours garde si elles vous sont ou supérieures, ou égales, ou inférieures; enfin préférez souffrir de la part des autres, que de les faire souffrir vous-mêmes. Oh! que vous serez content d'avoir conservé la douceur! Que saint Joseph se trouve heureux de n'avoir rien fait, ni rien dit dans son trouble qui pût offenser sa chaste épouse!... Quel plaisir eut-il de s'en entretenir avec elle, quand il sut que cette grossesse, qui lui avait donné des ombrages, devait la lui faire honorer comme la mère de son Dieu?... Qu'il était content de lui rendre ses respects, en attendant ses couches? Avec combien de dévotion attendait-il ce divin Fils qu'elle devait mettre au monde? Pensez-y bien, et vous sentirez que votre cœur s'adoucira à cette pensée, pour se rendre digne de recevoir ce saint enfant, qui ne naît que dans la paix.

O Prince de paix! vous ne faites qu'annoncer et qu'ordonner la paix, mais permettez que je vous dise; faites-vous obéir. Si vous livrez vos édits de pacification à nos caprices, ils ne seront point exécutés; car nos caprices ne nous laisseront jamais en paix. Commandez si puissamment à mon âme, qu'elle voie bien que c'est le Tout-Puissant qui lui commande; que si elle n'est forcée d'obéir que par amour, qu'elle reconnaisse du moins que ce n'est pas faute de puissance de votre part, mais que c'est afin qu'elle apprenne sur votre exemple, qu'il ne faut commander, ou se faire obéir, que par amour.

NUIT DE NOEL.

DE LA VENUE DE NOTRE-SEIGNEUR DANS LES AMES, ET DE LA RECEPTION QUE NOUS DEVONS LUI FAIRE.

Il est venu dans son propre royaume, et les siens ne l'ont point reçu[1].

Le Sujet est de considérer, comment aujourd'hui, dans cette fête, Notre-Seigneur se présente encore à ses sujets, et les vient visiter; mais qu'il en est rebuté par un injurieux mépris.

La Fin est de bien comprendre la manière dont il vient et la réception que nous devons lui faire.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment le fils de Dieu au jour de sa venue dans le monde, veut faire son entrée dans la ville de Bethléem, où personne ne veut le recevoir.

2° Comment il se présente encore maintenant pour demeurer dans nos cœurs, et comment il en trouve toutes les avenues fermées.

3° Comment l'accueil et la réception que nous devons lui faire, consiste principalement à nous conformer à ses vertus.

PREMIER POINT.

NOTRE SEIGNEUR AU JOUR DE SA VENUE DANS LE MONDE, VEUT FAIRE SON ENTRÉE DANS BETHLÉEM; PERSONNE NE VEUT LE RECEVOIR.

Si l'esprit de la grâce ne s'empare pas de votre âme de prime abord, et ne prévient toute considération, faites-vous compagnon de voyage de Notre-Dame et de saint Joseph, qui s'acheminent vers la ville de Bethléem pour obéir aux édits

[1] In propria venit, et sui eum non receperunt. *S. Joan.* 1.

de l'empereur [1]. Remarquez bien toutes leurs démarches, et les plus petites circonstances de ce saint pèlerinage; ne vous lassez point de les suivre jusqu'au terme de leur voyage; la fin vous fera voir que vous n'aurez pas perdu vos pas. Car vous y trouverez le salut des nations et l'objet de l'attente générale de l'univers [2].

Les voilà donc qui se mettent en chemin, l'obéissance leur sert de guide et le silence d'entretien; ils avancent doucement sous une si heureuse conduite, et arrivent enfin à la ville vers le déclin du jour. Aussitôt ils cherchent à se loger, mais ils ne trouvent point de places dans les hôtelleries, où la pauvreté n'est pas ordinairement bien reçue : on les refuse partout, et quelque diligence qu'ils apportent, les hommes n'ont pour eux que des mépris; leur modestie n'a qu'une sainte douceur pour les souffrir. Se voyant rebutés indignement de tout le monde, ils ont recours à Dieu qui les conduit par un instinct secret dans les faubourgs de la ville, où sa Providence leur avait marqué une étable pour logis....

C'était le palais que le Dieu et le Seigneur du monde destinait à son Fils unique! Ils y entrent plus contents que si c'eût été la demeure la plus commode de la ville. Cependant la sainte Vierge s'apercevant que l'heure de son heureux accouchement était venue, se met en devoir avec son époux de préparer, au lieu de berceau, un peu de foin sur une crèche, et là dessus elle étend les langes où elle devait envelopper son divin fruit [3]!...

Oh! qu'allez-vous penser! qu'allez-vous dire?... En même temps, au lieu des convulsions et des douleurs de l'enfantement, qui sont ordinaires aux autres femmes, elle entre dans

[1] Ascendit Joseph a Galilæa de civitate Nazareth, in Judæam, in civitatem David quæ vocatur Bethleem. *S. Luc.* II.

[2] Venite, et ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus. *Isai.* I.

[3] Factum est autem cum essent ibi, et impleti sunt dies ut pareret. Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit, et reclinavit eum in præsepio, quia non erat ei locus in diversorio, *S. Luc.* II.

des ravissements de joie et des extases d'amour; et parmi l'ardeur de ses désirs et des prières qu'elle adressait au ciel, tandis qu'elle présentait à Dieu le fruit qu'elle allait donner au monde pour le salut de tous les hommes; voilà que ce fruit de vie se détache de l'arbre sans douleur, cette pierre descend d'elle-même de cette haute montagne sans aucune violence, cet éclair sort de la nue sans la déchirer : en un mot le Fils de Dieu sort du sein de sa mère sans violer le sceau de sa virginité, de la même façon qu'il doit un jour renaître glorieux du tombeau sans l'ouvrir, ni le briser [1]...

Descendez esprits bienheureux, descendez promptement sur la terre pour rendre vos hommages à cet Enfant qui est votre Dieu et votre maître. Mais nous, ô mon âme! rendons-nous présents à ce spectacle, tenons tous nos sens recueillis, ramassons toutes les forces de notre esprit, et toutes les affections de notre cœur pour adorer ce petit Roi de la terre et du ciel!... Voyons comme la Vierge et saint Joseph se posternent par respect devant lui, comme ce petit enfant reçoit amoureusement en même temps et le service de leurs mains, et l'adoration de leur cœur; comme en revanche il les ravit et les transporte de son amour.... O Dieu, que les merveilles de vos œuvres sont étonnantes! Je demeure saisi d'une sainte frayeur quand j'y pense..... [2] Eh quoi, vous naissez donc dans une crèche, et vous voulez être vu entre deux animaux!.... Vous, mon Dieu, dans une étable! Un Dieu entre des bêtes, couché sur le foin qui leur sert de pâture!.... N'y a-t-il donc point de lieu dans le monde pour celui qui l'a formé de ses mains? Celui qui met les rois sur leurs trônes [3], ne trouve de place que sur le foin d'une étable! Est-ce ainsi que la créature reçoit son Créateur? Est-ce ainsi que le Créateur veut être reçu de sa créature?... O Dieu! ô monde! que vos jugements sont divers et vos sentiments opposés! O sagesse de Dieu! O sagesse du monde!

[1] Totum negotium plenum gaudio, nullus dolor, nulla naturæ contumelia in puerperio. *S. Cyprian.*

[2] Et reclinavit eum in præsepio.

[3] Reges in solio collocat. *Job.* XXXVI.

que vous êtes contraires [1]. S'il faut que l'une ou l'autre se trompe, puis-je douter que le monde ne soit séduit? et n'ai-je pas sujet de craindre qu'il ne soit le séducteur de mon âme, si mon âme s'arrête à sa sagesse plutôt qu'à celle de Jésus?....

DEUXIÈME POINT.

JÉSUS SE PRÉSENTE ENCORE AUJOURD'HUI POUR LOGER DANS LES COEURS, ET IL EN TROUVE TOUTES LES AVENUES FERMÉES.

Si Jésus a été si mal reçu dans Bethléem, il n'est pas mieux traité tous les jours chez nous, lorsqu'il nous sollicite à lui ouvrir notre cœur, à l'y recevoir quand il veut y entrer, et que nous le refusons. Ce n'est pas seulement dans l'usage des sacrements qu'il se présente à nous; ce n'est pas seulement en communiant que nous le recevons; il a d'autres manières encore de se communiquer, soit par l'oraison, soit par la lecture, soit par la prédication, soit autrement ou même par la communion. Ses grandes communications et ses visites les plus familières se font par le moyen de certaines grâces qu'il donne, certains jours de fête, plus abondamment et plus sensiblement qu'en d'autres temps [2]. Ce sont des grâces et des bénédictions qui sont tellement dépendantes de ces saints jours, qu'elles sont comme attachées aux mystères de la vie qui nous y sont représentés. Par exemple pour cette fête, la grâce qui lui est propre et particulière, c'est d'attendrir nos cœurs sur la vue et sur la considération de l'étable et de la crèche, où le Sauveur du monde a voulu naître; c'est de nous faire concevoir que ce n'est pas sans un grand dessein, qu'il a choisi ce lieu et cette sorte de naissance; c'est de nous faire reconnaître que tout ce dessein tend

[1] Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. S. *Luc.* XVI.

[2] Vox dilecti mei pulsantis : Aperi mihi soror mea, etc. *Cant.* V.
Ecce sto ad ostium, et pulso; si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum. *Apoc.* III.

à nous instruire, ainsi que dit l'Apôtre [1], et à nous enseigner que le monde se trompait en prenant les richesses, les honneurs et les plaisirs pour de vrais biens ; et qu'au contraire, il fallait faire plus d'estime de la pauvreté, des souffrances et de l'humilité, puisque lui, qui était la sagesse infaillible, le faisait voir en sa Nativité, voulant apparaître au monde dans cet état de pauvreté, de souffrances et d'anéantissement. On ne saurait concevoir ces vérités, ni s'y affectionner sans une grâce particulière ; mais aussi, quand on a cette grâce on se trouve si changé dans son cœur, qu'on ne veut plus vivre autrement que comme l'Enfant Jésus est venu nous apprendre à vivre.

C'est donc cette grâce qu'il nous présente aujourd'hui, et c'est par cette grâce qu'il se présente lui-même pour être reçu de nous. Oui, c'est une sorte de réception de Jésus-Christ naissant, que de recevoir cette grâce qu'il nous offre, c'est le faire renaître et revivre dans nos cœurs, que de coopérer à cette grâce qui nous fait haïr les vanités et les faux biens du monde, pour aimer la pauvreté, les peines, et les difficultés de cette vie, selon qu'il plaît à Dieu de nous les faire souffrir, comme il les a fait souffrir à son Fils. [2].

Mais, ô Dieu de patience et de bonté, qu'il y a peu de personnes qui veulent recevoir cette grâce, quoiqu'elle leur soit présentée, et par conséquent qu'il s'en trouve peu qui veulent recevoir Jésus-Christ, comme il veut être reçu en cette fête !... Car si c'est par le moyen de cette grâce et par les effets qu'elle opère dans ceux qui la reçoivent, que Jésus est reçu, ne doit-on pas assurer que ceux qui n'entrent point dans ces bons sentiments, ne font point entrer Jésus-Christ dans leurs âmes, de la manière dont il veut y entrer et y naître en ce saint jour ?... Partant il est encore refusé et renvoyé par ces personnes, comme il a été refusé par ceux de Bethléem, et l'on peut dire de ce

[1] Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo. *Tit.* II.

[2] S. Bern. *de tripl. Domini adventu* Serm. III.

second refus comme du premier : *Il est venu, ou plutôt il s'est présenté pour venir et pour entrer dans sa propre maison, et les siens ne l'y ont pas reçu.*

N'est-ce pas là un vrai refus, n'est-ce pas un renvoi et un rebut de Jésus-Christ qui paraît particulièrement aujourd'hui, parce que c'est particulièrement aujourd'hui qu'il se présente, qu'il est renvoyé?... Vous en verrez assez qui veilleront toute la nuit, qui visiteront les églises, qui prieront, qui méditeront et qui communieront ; mais en verrez-vous qui changent et se convertissent en vérité!... En verrez-vous qui changent d'affection et de jugement pour les biens de ce monde, quoiqu'ils considèrent ou qu'ils entendent que Jésus n'est venu et n'est né dans une étable, que pour nous faire changer d'affection de jugement touchant les biens et les maux de cette vie?... Oh! qu'il y en a peu qui conçoivent ces sentiments! qu'il est grand, par conséquent, le nombre de ceux qui lui refusent l'entrée qu'il demande dans les cœurs! Mon âme, ne sommes-nous point de ces derniers?... Ne craignons-nous point que ce refus lui soit plus désagréable que celui des hôtelleries de Bethléem?... Car il voulait bien alors être refusé, puisqu'il avait choisi l'étable pour sa naissance ; mais il voudrait bien n'être pas refusé de ton cœur, car c'est là qu'il veut naître dans l'amour de la pauvreté et dans le mépris des honneurs et des richesses, comme il est né dans une pauvre crèche....

TROISIÈME POINT.

L'ACCUEIL ET LA RÉCEPTION QUE NOUS DEVONS FAIRE A L'ENFANT JÉSUS, CONSISTE A SE CONFORMER A SES VERTUS.

Le voilà donc cet adorable enfant, le voilà à la porte de votre âme, vous ne pouvez pas méconnaître les prières qu'il vous fait ; tout muet qu'il est, il crie trop haut pour n'être pas entendu[1]. Sa pauvreté, son humilité, ses souffrances parlent pour lui, et vous reprochent les désordres de vos affections

[1] Clamat præsepe, clamant panni. *D. Bern.*

qui s'en éloignent si fort. [1], Êtes-vous résolu à le recevoir ?... Rompez donc cette attache trop grande à vos commodités, ce désir ambitieux d'honneur, ne soyez plus si ardent à suivre vos plaisirs et vos inclinations. Apprenez à vous contenter de peu de choses, et à réduire vos désirs à la médiocrité que la raison et votre état vous prescrivent [2]; autrement si vous refusez de le faire, vous refusez Jésus-Christ, et vous ne le recevrez jamais comme il veut être reçu. Concevez, une bonne fois, cette vérité, que recevoir Jésus-Christ naissant avec la grâce particulière qu'il porte, c'est devenir plus humble, plus désintéressé, plus conforme à la pauvreté de la crèche et à l'humilité de sa naissance [3].

Si lorsque vous approchez de la sainte table on vous refusait la communion, ce serait un scandale et un affront qu'on ne fait qu'à des excommuniés. Venez hardiment, vous ne serez pas refusé : mais néanmoins assurez-vous que si vous pensez recevoir Jésus-Christ tout seul, et bannir de votre cœur ses compagnes inséparables, qui sont la pauvreté, le mépris et la souffrance, il ne vous fera pas bon accueil, et s'il entre chez vous il ne se donnera pas à vous de la manière qu'il prétendait se donner ; il n'y entrera pas comme il voulait entrer ; vous recevrez le sacrement, mais non pas la vertu et la grâce du sacrement qu'il voulait vous communiquer. Mon Dieu, souffrez que je m'écrie avec un de vos prophètes : Sauvez-moi, mon Sauveur et mon Seigneur, parce qu'il y a maintenant peu de saints sur la terre, les vérités sont diminuées et amoindries parmi les enfants des hommes [4]. On en croit une partie, et non pas l'autre : on croit assez que c'est Jésus qui naît dans une étable, qu'il est Dieu et homme et qu'il est notre Sauveur ; mais on ne

[1] Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes. *Isai.* LVIII.

[2] Utere quasi homo frugi, his quæ tibi apponuntur. *Eccli.* XXXI.

[3] Hoc est enim mandatum, ut quemadmodum audistis ab initio, in eo ambuletis. Omnis qui recedit et non permanet in doctrina Christi, Deum non habet : qui permanet in doctrina, hic et patrem et filium habet. *S. Joan.* II.

[4] Salvum me fac Domine, quoniam defecit Sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. *Psal.* XI.

croit pas qu'il est pauvre et humble pour nous faire aimer ce qu'il aime, et pour nous faire mépriser ce qu'il méprise : on ne croit pas que ce soit pour nous en particulier ; personne ne s'applique cet exemple !... On croit les vérités de spéculation, et non pas de pratique, c'est ainsi qu'on les diminue et qu'il y a peu de saints, car ce n'est pas la spéculation qui fait les saints, mais la pratique des vertus selon la grâce qu'en donne le saint des saints. O mon Jésus, faites-moi cette Grâce....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Naissance de Jésus à Bethléem.

Si vous n'êtes prévenu de quelque sentiment extraordinaire, accompagnez ces divins voyageurs depuis Nazareth jusqu'à Bethléem ; mendiez avec eux, demandez un logis avec eux, souffrez les refus avec eux, entrez dans l'étable avec eux, affligez-vous et réjouissez-vous avec eux, priez Dieu, admirez et adorez Jésus avec eux, enfin faites tout avec eux : car les choses qui se passent sont si admirables, qu'à moins d'avoir le cœur de Joseph et de Marie, on n'y saurait bien penser. Un Dieu enfant, un tel enfant naître dans une crèche !... O sagesse du ciel ! que vous avez bien d'autres desseins que la sagesse de la terre. Mon âme, laquelle de ces deux sagesses est la plus véritable, et à laquelle es-tu le plus conforme ?... Apprends, apprends aujourd'hui que si la sagesse du ciel est la vraie sagesse, celle du monde est la fausse.

DEUXIÈME POINT.

Venue de Jésus dans nos âmes.

Notre-Seigneur se présente à cette heure à vous pour vous conjurer de lui donner une demeure dans votre cœur, afin d'y naître spirituellement par de nouvelles grâces, qui l'attendrissent et le disposent à se vouloir conformer aux vertus qui paraissent en sa nativité. Seriez-vous

bien si indiscret que de lui répondre par un refus?... Oui, Jésus demande à loger à cette heure à tous les chrétiens aussi bien qu'aux habitants de Bethléem ; et il n'y en a que trop qui ne le reçoivent pas mieux que ceux qui l'obligèrent de se retirer dans une étable? N'êtes-vous point de ceux-là?... N'est-ce point de vous de qui on pourrait dire : il s'est présenté pour entrer dans sa propre maison, et un des siens n'a pas voulu le recevoir?...

TROISIÈME POINT.

La réception intérieure de Jésus.

Persuadez-vous aujourd'hui cette vérité, que recevoir Jésus-Christ comme il veut être reçu, c'est vous conformer à l'état de sa nativité, autant que vous le pouvez dans votre condition. C'est ainsi que vous lui ferez place, en chassant de votre âme l'affection déréglée que vous avez pour les biens, pour les plaisirs, et pour les honneurs. Regardez-le bien ce divin enfant, vous ne le verrez point sans sa pauvreté, sans son humilité, et sans ses souffrances : et qui désire le recevoir, doit se résoudre à recevoir avec lui, tout ce qui est de sa suite et de sa compagnie. Quiconque ne veut pas aimer la pauvreté, n'aimera jamais et ne recevra point dans son cœur Jésus-Christ pauvre ; car c'est pour nous faire aimer la pauvreté, que Jésus s'est fait pauvre, et qu'il veut être aimé comme pauvre....

JOUR DE NOEL.

DE L'AMOUR DU MONDE COMBATTU ET DÉTRUIT PAR L'ENFANT JÉSUS DANS SA CRÈCHE.

N'aimez point le monde, ni ce qui est du monde[1].

Le Sujet de cette méditation sera encore plus particulièrement que dans la précédente, du mépris du monde, sur ces paroles et les suivantes, qui nous déclarent ce que c'est que le monde ; c'est l'amour des plai-

[1] Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. I S. *Joan.* II.

sirs, dit saint Jean [1], l'amour des biens et de l'honneur; c'est ce que nous aimons le plus; c'est ce qu'il faut aimer le moins, car autrement il n'y aurait pas d'amour de Dieu; c'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne de la crèche, qui sert de chaire à ce bon Maître, dont la doctrine muette consiste plus en effets qu'en paroles.

La Fin est de comprendre le dessein de Jésus-Christ dans sa naissance, qui est de renverser en nous l'amour du monde, figuré par cette statue dont parle l'Écriture [2] et dont la tête était d'or, la poitrine d'argent, le reste de cuivre, de fer et de terre, et qui fut renversée par une petite pierre détachée de la montagne, sans que personne y mît la main; ce qui était une figure de Jésus-Christ naissant de sa mère qui était vierge.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce que c'est que le monde, et l'amour, ou le mépris du monde.

2° Une des fins de la venue du Sauveur est de faire changer cet amour du monde en mépris.

3° Il nous donne cette leçon aujourd'hui dans sa crèche.

PREMIER POINT.

CE QUE C'EST QUE LE MONDE, ET L'AMOUR, OU LE MÉPRIS DU MONDE.

Considérez que le monde, contre lequel l'Écriture s'élève avec tant de force, n'est autre chose qu'un amour désordonné des plaisirs, des richesses et des honneurs; et parce que cet amour établit sa tyrannie dans le monde, il en emprunte le nom; et ceux qui en sont les esclaves, nous les appelons mondains, parce qu'ils sont tellement attachés à la vie présente et aux vanités du monde, par les chaînes de cet amour profane, qu'on

[1] Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo; quoniam omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum et superbia vitæ. Ibidem.

[2] Hujus statuæ caput ex auro optimo erat, pectus autem et brachia ex argento, porro venter et femora ex ære, tibiæ autem ferreæ, etc. Abscissus est lapis de monte sine manibus, et percussit statuam, etc. *Dan.* II.

dirait qu'ils n'en voudraient jamais sortir : de sorte que mépriser le monde, c'est rabattre l'amour et l'estime de ces trois sortes de biens, en retrancher l'excès et en régler l'usage, selon les lois que Dieu nous prescrit, et que la condition où nous sommes appelés nous le permet[1].

Faites ici réflexion sur votre profession et le rang que vous tenez parmi les hommes, et, mesurant l'amour que vous avez pour l'honneur ou pour le plaisir, ou pour les biens temporels à votre condition, voyez si vous êtes du monde ou hors du monde. Si cet amour passe les bornes de votre état, assurément on peut dire de vous que vous avez le monde au cœur, ou plutôt que votre cœur appartient au monde; que vous êtes du monde, que vous êtes un mondain, que vous êtes un de ces maudits et excommuniés de Jésus-Christ, qui, selon qu'il le dit à son Père , n'ont point de part à ses prières. Car encore que vous ne soyez pas des plus riches, des plus grands, ni des plus mauvais du monde, néanmoins, parce que vous aimez les choses du monde plus que vous ne devez, vous êtes du monde et un mondain, puisque ce n'est pas tant la possession que l'amour de ces faux biens, qui fait que l'on appartient au monde.

DEUXIÈME POINT.

UNE DES FINS DE LA VENUE DU SAUVEUR EST DE CHANGER CET AMOUR DU MONDE EN MÉPRIS.

On sait bien que la fin principale de la venue de notre Sauveur c'est de nous sauver, c'est de nous délivrer des peines éternelles pour nous rendre participants des joies et de la gloire du ciel; mais aussi, on peut dire qu'il est venu pour nous apprendre à dégager et retirer nos affections du monde, puisqu'il

[1] Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur. I *Cor.* VII.

[2] Non pro mundo rogo. *S. Joan.* XVII.

ne nous sauve point si nous aimons le monde [1]. La raison en est claire, car si les hommes ne quittent leurs péchés, ils ne seront jamais sauvés : or ils ne les quitteront jamais s'ils ne quittent l'amour du monde, qui est la source et la cause de tous les désordres et de tous les péchés; il faut donc nécessairement qu'ils se résolvent à quitter cet amour [2]; il faut qu'ils se persuadent entièrement que c'est une circonstance aussi nécessaire pour leur salut que de fuir le péché. Penseriez-vous pouvoir être sauvé sans quitter vos péchés? et penseriez-vous pouvoir les quitter en conservant l'amour du monde [3]?.... Quoique vous en juriez, quoique vous vous confessiez, et quoique vous fassiez les pénitences les plus austères, on ne croira jamais que vous ayez quitté votre péché, si vous ne quittez en même temps les affections déréglées des choses qui vous ont fait pécher; car le péché ne se quitte point autrement qu'en laissant les affections du péché, et les affections du péché ne sont autres que les affections des biens, des plaisirs, des honneurs et des autres choses du monde, qui font d'autant plus pécher que l'amour qu'on leur porte est plus vif et plus déréglé.

Hé bien, voulez-vous être sauvé, voulez-vous que Jésus soit votre Sauveur et Rédempteur?... Laissez-vous convaincre de la nécessité de mépriser le monde, c'est ainsi qu'il est votre Sauveur, c'est ainsi qu'il veut vous sauver [4] : autrement, osez lui apprendre à s'acquitter de son rôle de Sauveur; enseignez-lui comme il doit faire, puisque vous ne faites pas comme il vous enseigne.... Voudriez-vous penser à une telle impiété?....

[1] Ut eriperet nos de præsenti sæculo nequam secundum voluntatem Dei et patris nostri. *Gal.* I.

[2] Ut non cum hoc mundo damnemur. I *Cor.* XI.

[3] Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, in quibus prævaricati estis, et facite vobis cor novum et spiritum novum. *Ezech.* XVIII.

[4] De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo. *S. Joan.* XVII.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR NOUS FAIT DANS SA CRÈCHE LA LEÇON DE CE MÉPRIS DU MONDE.

Il ne faut que voir l'Enfant Jésus dans sa Crèche, pour le voir dans le combat qu'il livre au monde; car puisque ce combat consiste à s'opposer aux vanités, aux grandeurs, aux plaisirs et aux richesses du monde, ne voit-on pas une opposition manifeste du monde et de la crèche, des grandeurs avec la bassesse, des plaisirs avec les souffrances et des richesses avec la pauvreté?...

C'est donc ainsi que Jésus combat le monde, en renversant ses maximes et ses vices par des vertus contraires . C'est ainsi qu'il commence d'enseigner, par effets et par son exemple, ce qu'il déclarera plus tard par ses paroles, que *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*; qu'il n'y a que malheur pour ceux qui ont leurs plaisirs en cette vie; qu'il est très-difficile qu'un riche se sauve; que le chemin du Ciel est difficile, que la porte en est étroite, et qu'on n'y entrera jamais que par la violence qu'on fera aux convoitises naturelles, qui fuient tout ce qu'il faut chercher pour le salut et la perfection, et qui cherchent tout ce qu'il faut fuir pour ce sujet....

Que si Jésus-Christ combat ainsi le monde en sa personne, il nous apprend aussi à le combattre, en l'imitant selon notre condition [2], et il nous persuade puissamment de l'imiter par ces trois raisonnements. Le premier, qu'étant la Sagesse infaillible, il nous montre évidemment que le monde se trompe, et par conséquent, si nous voulons nous désabuser, c'est ce divin Enfant qu'il faut imiter [3].

[1] Necdum loquitur lingua, et quæcumque de eo sunt clamant, prædicant, evangelizant, ipsa quoque infantilia membra non silent. In omnibus mundi judicium arguitur, subvertitur, confutatur. S. Bern. ser. III, *in nat. Dom.*

[2] Confidite, ego vici mundum: S. *Joan.* XVI.

[3] Si quis mihi ministrat, me sequatur ; et ubi ego sum, illic et minister meus erit. S. *Joan.* XII.

Le second, qu'étant notre Seigneur et nous ses serviteurs, il est bien raisonnable que les serviteurs soient aussi pauvres et aussi humbles que leur maître, quand surtout leur maître demande plutôt d'eux la pauvreté et l'humilité de cœur que de condition.

Le troisième, qu'étant notre Sauveur et faisant pour notre salut ce que nous lui voyons faire, il nous enseigne non-seulement à travailler avec lui pour la même affaire [1], mais encore il nous montre en quoi nous devons travailler, et nous déclare ouvertement que c'est à combattre comme lui le monde mauvais qui s'oppose à notre salut. N'est-il pas raisonnable que nous nous y employions comme notre Sauveur s'y emploie, puisque l'affaire nous touche encore de plus près que lui?... Répondez, et, comme dit le disciple bien-aimé [2], persuadez vous-même votre cœur en la présence de Dieu....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est que le monde.

Le monde tant décrié dans l'Evangile, et que Notre-Seigneur a condamné et excommunié, n'est autre chose que l'amour désordonné des biens, des plaisirs, et des honneurs. Ne le savez-vous pas bien?... Cependant c'est vous qui faites et qui entretenez ce monde mauvais; car c'est vous qui aimez ces biens, et le monde n'est mauvais et ne devient notre ennemi que parce que nous l'aimons....

[1] In quo et laboro, certando secundum operationem ejus. *Coloss.* I.
[2] In conspectu ejus suadebimus corda nostra. I S. *Joan.* III.

DEUXIÈME POINT.

Que Jésus est venu pour le combattre.

Si Jésus n'eût vaincu ce monde pervers, il n'eût pas été votre Sauveur : car comment vous eût-il délivré entièrement de vos péchés, s'il n'en eût ôté la cause, qui est cet amour déréglé qui fait le monde mauvais? Permettez donc qu'il vous sauve par ce moyen-là, ou cherchez un autre Sauveur; car Jésus n'est Sauveur que parce qu'il nous sauve et nous garantit des péchés, et il ne sauve point autrement, qu'en détachant le cœur du monde.

TROISIÈME POINT.

Ce que Jésus a fait pour combattre le monde.

Voyez ce qu'a fait votre Jésus à ce sujet, pour voir ce que vous devez faire; car il vous parle d'exemple avant de vous instruire par ses paroles. S'il choisit un état de mépris et de souffrances, ce n'est ni par contrainte ni sans raison. Il le fait librement, afin que vous le fassiez volontiers. Il veut vous apprendre que vous ne devez point refuser de faire pour votre salut, ce qu'il a fait lui-même pour l'amour de vous. Méditez ce motif pressant; et, comme dit le disciple bien-aimé, persuadez votre cœur en la présence de votre Dieu. Mon âme, ne crois-tu pas que c'est là ton Dieu, ton Seigneur, et ton Sauveur dans cette étable, et qu'il y est pour t'apprendre à te sauver, en t'apprenant à faire comme lui?... Pourquoi donc ne t'y résous-tu pas? Crains-tu de te tromper?... Mais c'est la sagesse infaillible qui t'enseigne. As-tu honte de t'humilier?... mais ce n'est qu'après ton maître. Penses-tu que l'affaire de ton salut ne le mérite pas? mais si ton Sauveur, que cette affaire ne touche pas de si près que toi, n'a point refusé de faire ce que tu vois qu'il fait en ta considération, n'est-il pas raisonnable que tu t'y emploies autant que lui?... Oh! que nous sommes obligés de reconnaître que l'affaire de notre salut n'est pas une petite affaire, puisqu'un Dieu fait tant pour nous en faire connaître l'importance!

AUTRE MÉDITATION POUR CE MÊME JOUR DE NOEL.

DE LA MANIFESTATION DE LA VIE DE JÉSUS DANS LA NOTRE.

Manifestons la vie de Jésus dans la nôtre [1].

Le Sujet sur ces paroles sera de la vie que Jésus-Christ a au dedans de nous, et comment nous pouvons et devons la manifester au dehors.

La Fin est d'apprendre qu'il faut manifester cette vie divine, et en prendre la résolution dès aujourd'hui avec la grâce qui nous est présentée.

La Forme est dans ces trois points :

1° Quelle est la vie de Jésus au dedans de nous.

2° Quelle est la manifestation de cette vie hors de nous.

3° Quels motifs doivent nous porter à manifester la vie de Jésus dans la nôtre.

PREMIER POINT.

QUELLE EST LA VIE DE JÉSUS AU DEDANS DE NOUS.

Si vous voulez savoir plus au long quelle est cette vie de Jésus dans nos âmes, lisez les premières pages des considérations sur la Méditation qui sont en tête de ce volume ; que si vous les avez lues, souvenez-vous que la vraie vie spirituelle, c'est de vivre par esprit, et par l'esprit que Jésus-Christ communique lui-même à nos âmes, pour en être le maître, pour les mouvoir et les conduire selon son bon plaisir et selon les desseins qu'il a de sa gloire et de notre perfection [2] ; et cela, malgré tous les

[1] Vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. II *Cor.* IV.

[2] Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. Igitur ego ipse mente servio legi Dei, carne autem legi peccati.

mouvements de la sensualité. C'est, pour dire tout en trois mots, ne penser, ne parler, n'agir que comme Jésus-Christ, autant que nous le pouvons avec sa grâce. C'est ne vivre que selon la grâce et ses mouvements, sans jamais donner rien à la passion ni à la nature dépravée, de sorte qu'elle n'ait aucune part aux moindres de nos actions, soit intérieures, soit extérieures. O vie! ô grâce! ô esprit de Jésus! qui vous pourrait connaître?... Mais hélas! nous n'en savons que trop pour rendre inexcusable cette honteuse lâcheté, qui nous empêche de mettre en pratique ce que nous en savons; les moyens ne nous manquent pas si nous avions la volonté. Et pourquoi ne l'avons-nous pas?...

DEUXIÈME POINT.

QUELLE EST LA MANIFESTATION DE CETTE VIE DE JÉSUS.

Manifester cette vie dans ses œuvres, c'est faire paraître devant Dieu et devant les hommes qu'on ne prétend rien, et qu'on ne veut rien que ce que Dieu veut; et rapporter à ce but tous les efforts intérieurs de l'âme, les amours, les désirs, les attentes, les craintes et tous les mouvements du cœur [1] : de sorte que tout ce qui est capable de vie au dedans ne soit animé d'aucun autre esprit que de l'Esprit de Dieu [2]. Pareillement à l'extérieur, il faut que ce même Esprit gouverne tout, la démarche, le port, la voix, la contenance, les mains, les yeux, les habits, le sommeil, le repas, la conversation, les divertissements, les affaires, en un mot tout ce qui dépend de nous, de la même façon qu'il gouvernait Jésus, afin de ressembler le plus parfaitement qu'il sera possible à notre modèle, et de mener une vie conforme à

Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant. Lex enim spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis. *Ad Roman.* VII et VIII.

[1] Mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo in Christo Jesu Domino nostro. *Rom.* VI.

[2] In carne non estis sed in spiritu, si tamen spiritus Dei habitat in vobis. Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus. *Rom.* VIII.

la sienne, puisque c'est le même Esprit qui nous anime[1]. Si cela est, d'où viennent tant de défauts dans notre vie?... Est-ce que Jésus-Christ parlait comme vous parlez? Jésus-Christ se laissait-il aller à la colère comme vous?... Ah! quelle différence entre la vie de Jésus et la vôtre, qui pourtant devrait lui être toute semblable[2]! Qu'il paraît bien que vous n'avez pas l'Esprit de Jésus-Christ, ou que si vous l'avez, le vôtre veut être le maître, et qu'au lieu de le suivre en tous ses mouvements, il l'empêche d'agir!... Mais pensez-vous que ce ne soit rien que de l'empêcher ainsi d'agir?... C'est comme le crucifier, c'est lui lier les mains et l'arrêter de telle sorte, qu'il ne puisse pas plus se mouvoir qu'un corps attaché à la croix.... Et certes si saint Paul a dit que le vieil homme est crucifié dans ce cœur où le nouvel homme commande et règne avec plein pouvoir[3], ne peut-on pas dire aussi que ce nouvel homme, qui est Jésus-Christ, est crucifié, quand le vieil homme, qui est votre caprice, prend l'avantage, et qu'il s'oppose à l'autre[4]!... Ah! quelle opposition, et quel sujet de vous confondre!...

TROISIÈME POINT.

MOTIFS QUI NOUS PEUVENT PORTER A MANIFESTER LA VIE DE JÉSUS DANS LA NÔTRE.

Pour vous résoudre à cette vie divine de Jésus-Christ, et la manifester dans la vôtre, considérez les motifs suivants qui doivent vous y porter. C'est le dessein de la très-sainte Trinité. Le Père nous donne son fils, afin de former notre vie sur la sienne[5]. Le Fils nous donne son Saint-Esprit, afin de demeurer

[1] Subjecta subditæ Deo animæ caro transit in spiritum non substantiæ commutatione, sed vitæ. S. Paulin, Epist. IV.

[2] Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. I S. *Joan.* II.

[3] Vetus homo noster simul crucifixus est. *Rom.* VI.

[4] Si affiget homo Deum, quia configitis me. *Mal.* III.

[5] Et vita manifestata est, et vidimus, et testamur, et annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum, et societas nostra sit cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo. I S. *Joan.* I.

avec nous, et de ne nous abandonner jamais, si nous voulons. Le Saint-Esprit nous donne tout le trésor de ses grâces à la même intention, et lui-même réside dans nos âmes, comme maître, pour nous apprendre à vivre comme Jésus, pour veiller sur nous, et pour nous conduire dans cette sorte de vie [1], pour nous faire connaître nos défauts, en un mot, pour achever ce beau tableau qui représente si fidèlement le Fils de Dieu, que le Père éternel le trouve à son gré, et qu'il puisse dire en le voyant : Voilà mon fils, il me plaît, il est tel que je le désire. O mon Dieu! quelle gloire de vous plaire et d'être agréable aux yeux de votre divine Majesté, de porter l'image et les traits glorieux de la sainteté de votre fils, avec tant d'attraits, qu'ils vous ravissent le cœur, et qu'ils arrêtent votre vue [2]. Y-a-t-il rien au monde qui soit capable d'empêcher un vrai courage d'aspirer à cet honneur, s'il peut y aspirer?.... Et s'il se présentait quelque frivole raison pour vous en détourner, ne seriez-vous pas honteux d'y avoir seulement pensé [3]?.... Mais non, il n'est ni honteux, ni mauvais d'y penser maintenant, afin que, reconnaissant que cet obstacle ne peut venir que de vos affections déréglées, vous rougissiez de honte devant Dieu, de rendre plus d'obéissance, à qui? à vos caprices et à vos passions, qu'à la sainte Trinité.... O mon bon Jésus, ne le souffrez plus, oh non! ne souffrez plus désormais cette injure dans une âme qui veut être toute à vous, et ne vivre que pour vous, et ne respirer que votre amour. Hé! Sauveur de nos âmes, manifestez-vous au monde, je vous en prie, faites-vous connaître à mon cœur, animez-le de votre Esprit, fortifiez-le de votre grâce, afin que sa vie soit une manifestation publique de la vôtre; et que les hommes y reconnaissant l'image de vos perfections, prennent sujet de vous rendre la gloire et l'amour qui vous appartient plus qu'à moi....

[1] Misit Deus Spiritum Filii sui in corda vestra. Filioli mei quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. *Gal.* IV.

[2] In eamdem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Domini Spiritu. II *Cor.* III.

[3] Tu qui habes similitudinem Dei, noli eam irrationabili fœditate consumere. D. Ambr. in XV *S. Luc.*

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle est la vie de Jésus.

La vie de Jésus dans nos âmes est la continuation de la vie qu'il a menée ici-bas. Oh! que cette vie de Jésus-Christ était sainte, qu'elle était divine!... Mais il ne désire pas vivre moins saintement et moins divinement dans votre cœur par sa grâce et par son esprit. Voudriez-vous l'en empêcher? c'est lui causer la mort que de l'empêcher de vivre....

DEUXIÈME POINT.

Quelle est la manifestation de cette vie.

Manifester cette vie de Jésus, c'est la faire paraître dans toutes ses actions. Voyez depuis le matin jusqu'au soir, comme toutes vos actions devraient être réglées par le même esprit, qui animait sa sainte humanité. Qu'il s'en faut que vous viviez ainsi!... Est-ce Jésus qui parle en vous, qui mange, et qui s'habille en vous?... Jésus parlait-il ainsi? Jésus marchait-il ainsi? Le pourrait-on reconnaître dans toute votre conduite?...

TROISIÈME POINT.

Motifs qui nous portent à la manifester.

Toute la très-sainte Trinité désire que vous viviez de cette sorte : c'est pour cela que le Père donne son Fils, que le Fils donne son corps et son Esprit, et que le Saint-Esprit donne ses grâces; n'est-ce pas un puissant motif?... Qu'est-ce que vous opposerez à cela? pensez-y, et vous verrez que ce n'est qu'une mauvaise inclination. Mais quoi, la voudriez-vous préférer au désir et au mérite de toute la Trinité?... Quiconque aime mieux vivre selon ses passions que selon l'esprit et la vie de Jésus, aime mieux ses passions que Jésus....

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE.

DE LA GRACE ET DE LA VERTU DE FORCE DONT CE SAINT ETAIT REMPLI.

Etienne étant rempli de grâce et de force, opérait de grandes merveilles parmi le peuple : Cependant quelques-uns de la Synagogue s'élevèrent contre lui, disputant avec lui; mais ils n'en reçurent que de la honte, car ils ne pouvaient résister à l'éclat de sa sagesse, ni à la puissance de l'Esprit qui parlait par sa bouche[1].

Le Sujet de toutes les Méditations de cette octave sera tiré des plus remarquables effets de la grâce et de la vie de Jésus-Christ, et approprié aux fêtes et aux mystères qui tombent dans cet intervalle.

Aujourd'hui les paroles que nous venons de citer, et le martyre de saint Etienne, nous donneront occasion de méditer sur la vertu de force et de courage, telle qu'elle doit être dans une âme chrétienne; cette force est un des premiers effets de la grâce, et une des plus signalées vertus que cet incomparable saint a fait paraître.

La Fin est de connaître la beauté de cette vertu, et de s'encourager à la pratiquer, sur l'exemple de saint Etienne.

La Forme est dans ces trois points :

1° En quoi consiste cette vertu de force et de courage, qui est un effet de la vie de Jésus-Christ.

2° Saint Etienne l'a possédée dans un degré éminent.

3° La vue de Notre-Seigneur dans la crèche, sur la croix et au ciel, comme l'a vu saint Etienne à l'heure de son martyre, nous aide grandement à pratiquer cette vertu.

PREMIER POINT.

QUELLE EST CETTE VERTU DE FORCE ET DE COURAGE, QUI EST UN EFFET DE LA VIE DE JÉSUS.

Pour mieux comprendre en quoi consiste cette vertu de force et de courage, et comment elle provient de la grâce et de la

[1] Stephanus autem plenus gratia et fortitudine faciebat prodigia et signa magna in populo. Surrexerunt autem quidam de Synagoga, disputantes cum Stephano, et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur. *Act.* VI.

communication intérieure que nous avons de la vie de Jésus-Christ[1], reconnaissez combien nous sommes naturellement faibles, craintifs et honteux, quand il nous faut exercer quelque acte de dévotion ou de vertu devant le monde, comme nous craignons qu'il ne se moque de nous, qu'il n'impute notre dévotion à simplicité ou à faiblesse d'esprit. Et quand même nous ne craindrions pas le monde, nous avons si peur de nous incommoder, de nuire à notre santé, de nous priver de nos aises et de nos contentements, que nous quittons souvent le bien de peur du mal, nous cessons de faire des bonnes œuvres à cause de la peine qu'il y a, ou nous en faisons de mauvaises pour le plaisir que nous y éprouvons.

Voilà où nous porte malheureusement la faiblesse et la malice de notre nature corrompue[2] : mais la grâce qui nous est donnée pour la combattre et la vaincre, communique autant de force et de courage qu'il nous en faut pour éviter le mal du péché, et pour pratiquer la vertu. Ne voyez-vous pas qu'il y a des personnes qui se raillent des moqueries du monde, et qui nonosbtant toutes les railleries des beaux esprits prétendus de ce siècle, ne laissent pas de faire profession publique de piété et de vertu[3]?... Vous-même ne ressentez-vous pas quelquefois de l'ardeur et de l'affection, pour surmonter les difficultés qui s'opposent à vos devoirs?... C'est ce que vous devez entendre ici par la vertu de force et de courage ; c'est cette ardente et cette puissante affection qui vous porte au bien, ou qui vous détourne du péché. Et cette force vient de la grâce, car la nature corrompue n'est que faiblesse, comme vous avez vu ; il faut donc que ce soit la grâce qui nous fortifie, et qui nous fasse entreprendre

[1] Quocumque ibat spiritus, illuc eunte spiritu, et rotæ pariter elevabantur, sequentes eum ; spiritus enim vitæ erat in rotis. *Ezech.* I.

[2] Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate, dicite pusillanimis : Confortamini, et nolite timere, ecce Deus vester ultionem adducet retributionis. Deus ipse veniet, et salvabit vos. *Isai.* XXXV.

[1] In quo apparet quantus sit impetus animi ad ea quæ diliguntur, indefesso cursu per immania quæque tendentis, argumentoque nobis est, quam sunt omnia perferenda, ne deseramus Deum, si tanta illi ut deserant, perferunt. D. Aug. *de Mor. Eccl.* c. XXVIII.

ou supporter ce que naturellement nous ne pourrions pas, à raison des difficultés particulières qui se rencontrent [1].

La nature est assez forte pour les choses naturelles, pour les plaisirs, les prétentions, les intérêts, pour la conservation de la vie, de l'honneur et des biens ; nous ne sommes que trop puissants pour venir à bout de tout ce que nous prétendons en ces matières. Mais pour les choses spirituelles et surnaturelles, nous sommes si faibles, que si nous ne sommes assistés de la grâce et de cette vertu de force, nous ne pouvons rien que nous nuire et nous perdre. Mais aussi quand nous avons cette vertu, et que nous voulons la pratiquer et nous en servir, nous pouvons dire avec l'Apôtre, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, nous pouvons tout ce qu'il nous commandera ou conseillera, nous pouvons tout ce qui appartient à la vie spirituelle et éternelle.

Voyez encore un peu plus à loisir quelles fortes impressions la vie naturelle nous donne pour l'honneur, pour les plaisirs et pour les biens de ce monde; jugez de même pour la vie spirituelle, qui est la vie de Jésus; croyez assurément qu'elle ne nous imprime pas moins de force et de courage pour les vrais biens, les vrais plaisirs, et pour la gloire du ciel qu'elle nous fait espérer et prétendre. Tirez cette conclusion des effets de la vie naturelle comparés à ceux de la vie surnaturelle; et reconnaissez que si la vie mortelle, qui est si courte et si misérable, inspire aux hommes tant de générosité et de constance dans les périls et dans les hasards, pour conserver un petit plaisir qui passe en un moment, un vain honneur qui n'est qu'une illusion, un peu de bien dont la fortune se joue, une santé que les maladies nous disputent si souvent, et que la mort enfin nous arrache; quelle force ne doit pas inspirer l'esprit et la vie de

[1] Nihil est tam durum atque ferreum, quod non amoris igne vincatur. Quo cum se anima rapit in Deo, super omnem carnificinam libera et admiranda volitabit pennis pulcherrimis et integerrimis, quibus ad Dei complexum amor castus innititur.

Nisi vero amatores auri, amatores laudis, amatores feminarum amatoribus suis Deus sinat esse fortiores. S. Aug. *de Mor. Eccles.*

Jésus-Christ dans nos courages, pour conserver des biens immortels, qui ne sont exposés ni à l'opinion des hommes, ni à l'injure des temps, ni à la violence des maladies, ni aux atteintes de la mort?

Comprenez bien cette vérité, et voyez en particulier toutes les peines que vous souffrez, et toutes les résistances que vous fait la nature, quand il est question de faire une bonne action, de pratiquer la vertu, d'avancer dans la perfection. Comparez avec votre faiblesse naturelle le puissant secours de la grâce, et cette grandeur de courage qu'elle vous inspire quelquefois : apprenez de là qu'il n'est rien de si difficile qu'un cœur généreux ne surmonte aisément avec elle, et jugez si cette force n'est pas un effet digne d'une si excellente cause. O grâce ! ô force ! que vous m'êtes donc nécessaires.... O grâce, je n'ai point de force sans vous ! ô force de la grâce, je n'ai point de courage dans les difficultés, si vous ne me soutenez[1].... O Jésus, qui êtes l'auteur de la grâce et de la force, donnez-moi le courage de conserver votre grâce contre tous les efforts de l'enfer; donnez-moi la grâce de maintenir la force de votre esprit contre toutes les faiblesses de ma chair et les empêchements du monde.

DEUXIÈME POINT.

SAINT ÉTIENNE A EU LA VERTU DE FORCE DANS UN DEGRÉ EXCELLENT.

Il n'est pas surprenant que saint Étienne, qui possédait la grâce en plénitude, fût aussi rempli de courage et de force : Premièrement, voyez-vous comme il parle magnifiquement des grandeurs de Jésus-Christ à la face des Juifs, qui n'en pouvaient supporter le nom, qui s'efforçaient d'étouffer sa mémoire, qui n'avaient que trop d'impudence pour se moquer de sa doctrine, de malice pour décréditer sa vertu, de pouvoir pour intimider ceux qui voudraient soutenir son parti : et néanmoins saint Étienne triomphe de leur mauvais vouloir, et malgré qu'ils en aient, il les contraint de céder à la force de ses raisons, et de

[1] Confortamini in Domino, et in potentia virtutis ejus. *Ephes.* v.

baisser les yeux à l'éclat de sa sagesse; C'est être fort que cela [1].

Secondement, il fait plus; voyant qu'ils fermaient les yeux à la vérité par un aveuglement volontaire, il leur reproche leur obstination avec une généreuse liberté; il blâme la dureté de leur cœur et la résistance qu'ils apportent aux lumières de l'Évangile [2], avec des paroles si puissantes que n'ayant ni le moyen de lui résister, ni la volonté de se rendre, il ne leur reste que la rage et la fureur pour le traîner hors de la ville et le lapider sans autre forme de procès.

C'est ici que son courage redouble sa vigueur, pour faire un troisième effort digne des yeux de Jésus-Christ, et de l'admiration des anges; car au milieu de son martyre, parmi cette grêle de pierres, dont il était cruellement frappé, il se met à prier pour ses persécuteurs; oubliant ses tourments à la vue de Jésus-Christ, qui parut visiblement dans le ciel, il se souvient de ses bourreaux, dont il demande la conversion avec tant de ferveur, qu'il mérite de laisser à l'Église un saint Paul comme le fruit de sa mort, et un glorieux trophée de sa victoire [3].

Eh bien, cet exemple n'est-il pas capable de confondre votre lâcheté?... Une parole de raillerie, un sourire, un mépris vous ferme la bouche, quand il faut soutenir l'honneur de la vertu, et le parti de Jésus-Christ. Oh! que nous sommes éloignés de la vertu des saints! Ces hommes de mérite, fortifiés et animés de l'esprit de la grâce et de l'amour de Jésus-Christ, n'omettaient jamais rien de ce qu'ils jugeaient à propos de faire, quelque difficulté qui s'opposât à leur dessein, et quoi qu'il dût leur en coûter [4]; et nous, au contraire, n'ayant que trop de

[1] Stephanus charitatem pro armis habebat, et per ipsam ubique vincebat. S. Fulg.

Homo iste non cessat loqui, etc. *Act.* VI.

[2] Dura cervice et incircumcisis cordibus, et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis. *Act.* VII.

[3] Et impetum fecerunt unanimiter in eum. Et ejicientes eum extra civitatem, lapidabant. Positis genibus clamavit voce magna, dicens : Domine ne statuas illis hoc peccatum. Ibid.

[4] Propter te mortificamur tota die, æstimati sumus sicut oves occisionis, sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos. *Rom.* VIII.

grâce pour connaître notre devoir, le courage nous manque au moment de l'exécution, de peur d'engager notre honneur, ou quelque intérêt de plaisir et de profit. N'est-ce pas vrai?... N'avez-vous pas assez de lumières?... Ne pourriez-vous pas faire davantage que vous ne faites, si vous vouliez vous servir de la grâce? Pourquoi ne le faites-vous pas?... Si vous dites qu'il y a de la peine, est-elle donc si grande qu'on ne la puisse surmonter?... Dites ce que vous voudrez, toutes vos excuses vous rendent plus coupable, car possédant la grâce, il ne tient qu'à vous de vous en servir, il ne tient qu'à vous de le vouloir....

Jérusalem, dit le Fils de Dieu dans l'Évangile de ce jour, combien de fois, pauvre Jérusalem, ai-je voulu te recevoir et te conserver, comme la poule conserve ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu[1]? Oh! quel reproche! Mais vous, ô âme lâche et faible de cœur, combien de grâces vous ont été offertes? combien d'occasions de mérites se sont présentées? combien de fois le Saint-Esprit vous a-t-il invité, et vous ne l'avez pas voulu?... Ne craignez-vous point qu'il ne vous fasse le même reproche, et que vous n'ayez rien à lui répondre....

TROISIÈME POINT.

LA VUE DE NOTRE-SEIGNEUR DANS LA CRÈCHE, SUR LA CROIX ET AU CIEL, COMME L'A VU SAINT ÉTIENNE A L'HEURE DE SON MARTYRE, NOUS AIDE GRANDEMENT A PRATIQUER CETTE VERTU.

Puisque nous résistons à la grâce quand il faudrait lui obéir, et que malgré la force qu'elle nous donne, nous nous montrons parfois aussi faibles et aussi lâches que si nous étions dépourvus de tout secours, il faut nous armer contre nous-mêmes, et nous fortifier contre nos résistances. Il faut nous représenter notre Sauveur comme étant dans la crèche, ou sur la croix, ou au

[1] Jerusalem, Jerusalem, qui occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui, etc., et noluisti. *S. Matth.* XXIII.

ciel à la droite du Père; et cette représentation n'aura pas un moindre effet pour fortifier notre courage, que la vue de Jésus n'en a eu pour donner de la vigueur et de la force à notre saint martyr[1].

Et, afin que vous puissiez mieux vous servir de ce conseil et de ce moyen, remarquez que toutes ces difficultés qui vous abattent le courage lorsqu'il faut agir ou souffrir pour la vertu, ne viennent que des trois convoitises ou affections naturelles pour les biens, les plaisirs, et l'honneur, que nous ne voulons pas sacrifier pour les biens de l'autre vie; ainsi nous faiblissons dans les occasions, quelque grâce que nous ayons, et quelque résolution que nous ayons prise, quand nous sommes hors des dangers et des occasions.

Mais voici le remède, voici l'expédient pour remédier à ce malheur. Si c'est la considération des faux biens de ce monde qui vous arrête, jetez les yeux sur le pauvre petit Jésus, qui ne s'est fait pauvre que pour vous apprendre à mépriser ces faux biens; il ne s'est fait petit que pour vous faire grand, il ne s'est rendu faible que pour vous fortifier. Oh! que cela est puissant, et que cette pensée donne de courage et de force!....

Sont-ce les plaisirs qui vous attirent, ou la crainte des difficultés qui vous épouvante, regardez Jésus en croix, voyez comme il y souffre; et jugez s'il ne vous sera pas honteux de reculer à la vue de votre capitaine qui souffre tant pour vous!....

Enfin si c'est l'honneur ou quelque respect humain qui attaque votre courage, et vous le fait perdre au temps qu'il faudrait le montrer par votre constance et votre fermeté au bien, levez les yeux au ciel pour y voir votre Jésus régnant, et vous invitant en son royaume. Dites avec S. Etienne[4]: Je

[1] Conversi sunt in die belli. *Psal.* LXXVII.

[2] Solus Dominus descendit ut multos elevaret, humiliavit se Rex noster, ut multos exaltaret. S. Fulg.

[3] Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem. *Hebr.* XII.

[4] Ecce video cœlos apertos, et Filium hominis stantem a dextris Dei *Act.* VII.

vois les cieux ouverts, et mon Jésus tout prêt à m'y recevoir, si je m'en rends digne par cette action de vertu qui se présente, et par le mépris de l'honneur du monde qui veut m'en détourner. Serais-je bien si lâche et si poltron que de fuir à la vue de mon capitaine, et de fuir l'appréhension de perdre un faux honneur, à la vue de mon Seigneur qui m'en présente un véritable, un solide et éternel?... Oh! que cette pensée méditée à propos sera puissante[1]! que ces mots ont de douceur et de force parmi les peines et les difficultés! *Je vois Jésus pauvre dans sa Crèche, je vois Jésus souffrant sur la croix; mais aussi je le vois régnant et triomphant dans sa gloire, où il nous attend si nous avons le courage d'y aller par nos souffrances.*

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est que la vertu de la force.

Il n'y a rien naturellement de plus faible que nous, dans les occasions où la vertu devrait paraître davantage; mais il n'y a rien de plus fort, quand nous nous aidons du secours de la grâce, et que nous nous animons, de la vie de Jésus. Reconnaissez cette faiblesse de votre nature, et demandez cette force surnaturelle à celui qui vous la doit donner. C'est être bien faible que de ne pas connaître sa faiblesse, et c'est faire bien peu de cas de la force du ciel, que de ne pas la demander!..

DEUXIÈME POINT.

Comment saint Etienne avait cette vertu excellemment.

Saint Etienne montre bien comme un homme est courageux, quand il est animé de l'esprit de Jésus. Voyez comme il triomphe des Juifs par

[1] Quidquid tale occurrerit, vel stringat necesse est animum in amorem virtutum, vel carnis exturbet vitia, vel fugiat illecebras. S. Bern. Ser. XX in *Cant*

la force de ses raisons, comme il leur reproche hardiment leur obstination et leur endurcissement, enfin comme il souffre généreusement les tourments qu'ils lui font endurer, en priant pour le salut de leurs âmes, tandis qu'ils lui ôtent la vie du corps. Et nous, nous nous troublons quand il faut soutenir en quelque occasion le parti de la vertu, et l'honneur de Jésus-Christ ; nous n'osons presque ouvrir la bouche quand il faut reprendre quelqu'un de ses fautes, ou l'avertir de son devoir : enfin, la moindre douleur que nous sentons nous est insupportable. Oh! qu'il s'en faut bien que notre vie soit semblable à celle des saints!... Quelle en est la cause, sinon la lâcheté de notre volonté, puisque le Saint-Esprit ne cesse jamais de nous donner du courage et de la force? C'est être bien lâche et bien mauvais, que de vouloir être mauvais quand on peut être bon....

TROISIÈME POINT.

La vue de Notre-Seigneur dans la Crèche, sur la croix et au ciel,

nous aide à acquérir cette vertu.

Ce qui fait que vous manquez de courage dans les occasions où vous devriez en avoir davantage, c'est que vous craignez pour quelque intérêt de fortune, pour quelque plaisir, ou à raison de quelque faux honneur. Mais jetez les yeux sur votre Jésus, et sa vue vous encouragera contre toutes ces prétendues difficultés ; sa pauvre crèche vous fortifiera contre l'amour des biens de cette vie ; sa croix vous armera contre les plaisirs mauvais ; et la gloire qu'il a au ciel vous fera mépriser celle de la terre. Vous direz avec saint Etienne : Je vois les cieux ouverts, et Jésus qui m'y attend; vous direz que l'espérance que vous avez de triompher un jour avec lui mérite bien que vous ayez le courage de combattre et de vaincre comme lui. C'est être trop téméraire, que de prétendre au triomphe sans combat ; et c'est être trop lâche, que de ne pas s'exciter au combat par la vue du triomphe....

FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

SUR L'AMOUR DE JÉSUS POUR SAINT JEAN.

C'est le disciple bien-aimé de Jésus [1].

Le Sujet sera l'amour que Notre-Seigneur portait à saint Jean, et l'estime que ce disciple bien-aimé en faisait.

La Fin sera de reconnaître que l'amour que Jésus-Christ a pour nous est un effet de sa grâce et de sa vie en nous, afin d'en faire cas, et de l'entretenir soigneusement.

La Forme est en ces trois points :

1° Des grandeurs de saint Jean, et surtout de la faveur qu'il avait d'être aimé tout particulièrement de son Maître, faveur qu'il estimait par dessus toutes choses.

2° Cet amour est un fruit de la grâce et de la vie de Jésus-Christ.

3° Estime qu'on en doit faire.

PREMIER POINT.

DES GRANDEURS DE SAINT JEAN, ET SURTOUT DE LA FAVEUR QU'IL AVAIT DANS L'AMOUR DE SON MAITRE, FAVEUR QU'IL ESTIMAIT PAR DESSUS TOUTES CHOSES.

Il est vrai que tous les saints sont petits à leurs yeux et grands aux yeux de Dieu, et que ce n'est pas à nous de vouloir adjuger la préférence à l'un plutôt qu'à l'autre, par une comparaison indiscrète de leurs mérites. Mais il est vrai aussi que, comme parmi eux il se trouve une grande diversité de grâces et de mérites, qui se fait assez reconnaître, l'on peut dire à l'avantage de saint Jean, que toutes les grâces gratuites et toutes les faveurs que Dieu a partagées entre les saints, sont comme réunies dans

[1] Discipulus quem diligebat Jesus. *S. Joan.* XXI.

sa personne, et qu'il possède en gros ce que les autres n'ont eu qu'en détail. Il a été patriarche et fondateur des églises de l'Asie; prophète du Nouveau-Testament par excellence, comme son Apocalypse en fait foi; un des premiers apôtres et une des plus fermes colonnes de l'Église, comme l'appelle saint Paul[1]; l'aigle des évangélistes, martyr, docteur, évêque, confesseur, vierge; en un mot, on trouve saint Jean dans tous les titres honorables de la hiérarchie ecclésiastique.

Outre ces faveurs générales, il en a reçu trois particulières. La première d'avoir été appelé à la suite de Jésus-Christ, le plus jeune, et d'être mort le dernier des Apôtres, et par conséquent d'avoir moins vécu dans le péché, et plus longtemps dans la grâce de son maître. La seconde de s'être amoureusement reposé sur le sein de Jésus-Christ, où il puisa les plus riches trésors de la sainteté et de la sagesse divines. La troisième d'avoir eu pour partage au Testament que le Sauveur fit sur la croix, la chose du monde la plus précieuse, c'est-à-dire la sainte Vierge, qui de mère d'un Dieu devint mère de saint Jean, avec tous les avantages qu'il pouvait retirer d'un si riche dépôt. Que peut-on ajouter à des faveurs si grandes, ou à la gloire de saint Jean qui les a reçues?... Il semble qu'on ne peut rien dire de plus grand ni de plus avantageux.

Cependant, il y a une chose que lui-même estime davantage, et qu'il considère comme plus glorieuse que tout cela, comme elle l'est en effet: c'est d'avoir été aimé de Jésus; c'est là l'unique sujet de sa gloire et de son bonheur; et comme si tout le reste ne lui était rien en comparaison, il affecte cette seule qualité de bien-aimé disciple, et ne veut point d'autre nom, ni d'autre marque pour se faire connaître. *Voulez-vous savoir quel est celui dont on parle,* dit-il en son Évangile[2], *c'est celui que Jésus a aimé.* Oh! qu'il a bien raison de se glorifier de cet amour!... Puisque tout le reste sans lui n'est rien, et que lui seul sans le reste nous tient lieu de toutes choses.... Car être aimé comme il l'était de Jésus,

[1] *Ad Gal.* II.
[2] *S. Joan.* XXI.

c'est être en grâce, c'est être saint, c'est être uni à Dieu, c'est lui plaire. Et lui plaire n'est-ce pas le comble de tous les biens !... O amour de Jésus ! ô disciple bien-aimé, et bien-aimant tout ensemble ! je vous aime et vous honore, parce que Jésus vous a aimé; mais je vous aime et vous honore encore d'une manière particulière, parce que vous avez tant estimé et tant chéri cet amour de Jésus !...

DEUXIÈME POINT.

L'AMOUR DE JÉSUS EST UN FRUIT DE SA GRACE ET DE SA VIE.

On ne peut être sûr de l'amour de Jésus-Christ, parce qu'on n'est pas assuré de posséder la grâce : mais il est bien certain que celui que la grâce fait vivre de Jésus, possède infailliblement les amours de son cœur. Car le premier fruit de l'esprit, au jugement de l'Apôtre, c'est l'amour qui nous fait aimer, et qui nous rend réciproquement aimables[1]. Et la vie de Jésus dans l'âme, à la bien prendre, n'est rien qu'un retour réciproque d'amour de Jésus pour l'âme, et de l'âme pour Jésus.

Or, comme Jésus ne donne jamais son amour seul sans y ajouter d'autres dons, voici trois effets qu'il laisse dans l'âme, comme des gages précieux de son affection. Le premier est une grande pureté de cœur, qui déteste l'ombre du mal. Le deuxième une conscience délicate, qui ressent vivement les moindres atteintes du péché, et qui court aussitôt aux remèdes; car l'amour de Jésus est jaloux, et ne peut souffrir aucune tache dans l'âme, qu'il ne lui en fasse des reproches, jusqu'à ce qu'elle l'ait effacée par ses larmes[2]. Le troisième est un détachement de tout amour étranger, pour n'aimer que lui uniquement, comme il mérite seul d'être aimé. Ce n'est pas à dire que le pro-

[1] Fructus spiritus charitas. *Gal.* v.
Ego diligentes me diligo. *Prov.* VIII.
Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus. *Cant.* VII.

[2] Non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta. et immaculata. *Ephes.* v.

chain soit exclu de nos affections, il faut l'aimer, nous y sommes obligés; mais il faut l'aimer du même amour que nous aimons Jésus, afin que nos cœurs ne soient point divisés par nos amours [1], ni nos amours par de différents objets, ou pour divers motifs : autrement il n'y a point de vrai amour, ni de vie véritable. Eh bien! n'aspirez-vous point à cet honneur, d'être choisi de Jésus-Christ pour l'objet de ses affections?... Si vous en avez le désir, souvenez-vous qu'il ne se donne qu'avec la grâce, qu'il faut vivre pour Jésus, si l'on veut être aimé de Jésus, que son amour est plus pur que le soleil, ennemi de tout péché, incompatible avec tout autre amour qui n'est pas subordonné au sien, et purifié par le sien. O Jésus! ô la vraie vie! ô le véritable amour de nos âmes! possédez si pleinement mon cœur, qu'il n'y reste plus de place pour les créatures. Allez, plaisirs du monde, allez, faux biens et vanités de la terre, ne prétendez plus rien sur mon cœur, car la place est prise et arrêtée par celui qui ne saurait vous y souffrir.

TROISIÈME POINT.

L'ESTIME QUE L'ON DOIT FAIRE DE L'AMOUR DE JÉSUS.

Personne n'apprécie bien l'amour de Jésus, que celui qui le possède : plus on aime, et plus on est aimé de lui; plus on estime son amour [2]. C'est ce que saint Jean nous recommande par son exemple, et ce que nous devons témoigner en trois façons. Premièrement, tout ce qui est contraire à l'amour de Jésus, tout ce qui lui déplait, doit nous être en abomination; quand ce ne serait qu'une imperfection, on ne doit jamais la vouloir, si on la peut corriger ou diminuer.

Secondement, si vous estimez cet amour, vous n'accepterez jamais ni biens, ni plaisirs, ni honneur, que vous n'ayez ce sentiment dans la bouche ou dans le cœur : tout cela n'est rien

[1] Divisum est cor eorum, nunc interibunt. *Osee.* x.

[2] Qui edunt me, adhuc esurient; et qui bibunt me, adhuc sitient. *Eccli.* xxiv.

comparé à l'amour de mon Sauveur [1] ; je fais plus d'état d'un petit degré de sa grâce, de la moindre de ses faveurs, d'un seul regard de ses yeux, que de toutes les grandeurs et félicités de la terre. Se vante qui voudra de sa noblesse et de son extraction, ma gloire unique c'est d'être admis à l'amour de Jésus, et d'entrer dans sa famille par une sainte alliance. Enfin, s'il arrive que vous soyez tourmenté de quelque fâcheux accident, prenez cette pensée comme la plus douce consolation et le plus puissant motif de joie, qui puisse servir à adoucir l'amertume de votre cœur : Quel sujet ai-je de me plaindre, puisque tous ces malheurs ne me peuvent séparer de l'amour de mon Sauveur [2] ?... Tant que je conserverai sa faveur, quoi qu'il arrive, je n'ai rien à craindre, j'aurais tort de m'affliger possédant cet amour qui est la source de la joie, et qui me fait maintenant tressaillir d'allégresse au milieu de mes peines [3] ; peines trop souhaitables, puisque ce sont des témoignages assurés de son affection.... Oh ! que ces visites me sont agréables, puisqu'elles me font jouir de la présence de Jésus, qui se trouve toujours parmi les croix ! Oh ! que ce traitement me semble glorieux, puisque c'est le traitement et la conduite de tous les saints [4] ! Oh ! que je me jette volontiers aux pieds de la croix, avec le Fils et la Mère, pour boire un peu dans ce calice d'amertume et d'amour !...

Pour affermir ces bonnes résolutions, pour les rendre d'affectives efficaces, et pour savoir encore mieux ce que c'est que l'amour de Jésus, souvenez-vous de son mérite [5], remettez-vous souvent devant les yeux toutes ses excellences, et voyez quel honneur c'est d'être chéri de lui ; car il faut mesurer le prix de son amour à la dignité de sa personne. Eh bien ! quelle estime faites-vous de Jésus ?... Que vous en semble ?...

[1] Quasi nihil despiciet eam. *Cant.* VIII.

[2] Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam. *Cant.* VIII.

[3] Onus sine onere portat et omne amarum dulce ac sapidum efficit. D. Bern.

[4] Quem diligit Dominus corripit, et quasi pater in filio complacet sibi. *Prov.* III.

[5] Quid vobis videtur de Christo, cujus Filius est ? *S. Matth.* XXII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des grâces faites à saint Jean, et principalement de l'amour de Jésus.

Saint Jean était si signalé en plusieurs grâces, qu'il semblait qu'il les possédait toutes. Il était patriarche, prophète, apôtre, évangéliste, martyr, évêque, docteur, confesseur et vierge; il avait reposé sur le sein de notre Sauveur, il avait eu sa Mère en partage, il a vécu le plus longtemps à son service, et y a été appelé de meilleure heure. Mais la grâce qu'il estime le plus, c'est qu'il était le bien-aimé de Jésus. Tout le reste n'est rien sans cela, et cela seul est assez, cela seul est tout. Car après avoir dit Jésus vous aime, et vous lui plaisez, il n'y a plus rien à dire devant Dieu, quoi qu'en disent les hommes....

DEUXIÈME POINT.

Cet amour de Jésus est un effet de sa vie.

C'est un effet de la vie de Jésus que d'être aimé de lui et de l'aimer, et cet effet en produit trois autres excellents. 1° Il nous fait fuir le mal. 2° Il nous en fait relever aussitôt, si nous nous y laissons tomber. 3° Il fait que nous n'aimons que Jésus; car quand on aime Jésus comme il faut, on n'aime que lui dans les autres objets de son amour : et si l'on aime quelque autre chose, on n'aime pas Jésus assez parfaitement pour être aimé de lui. O mon Jésus! ô l'unique objet du plus pur amour qu'on puisse avoir au monde! qu'est-ce que peut chercher notre cœur hors de vous, qu'il ne trouve plus parfaitement en vous?... Je vois bien ce que c'est, c'est le plaisir, c'est la sensualité qui n'est point en vous, mais aussi c'est pour cela qu'il ne les faut point aimer, pour être aimé de vous....

TROISIÈME POINT.

Il faut faire un grand cas de cet amour.

Il faut faire autant de cas de l'amour de Jésus, en comparaison des autres amours, que de la personne de Jésus, en comparaison de toutes les créatures. Que vous en semble?... Vous ferez paraître que vous en avez cette estime, si vous ne souffrez rien dans votre cœur qui puisse lui préjudicier, et si dans les souffrances vous vous estimez heureux d'avoir ces marques de son amour. Ce n'est pas aimer Jésus, que de ne point souffrir pour lui; et ce n'est pas souffrir assez dignement pour un si digne sujet, que de ne pas s'estimer heureux, et ne pas se glorifier dans ses souffrances....

FÊTE DES SAINTS INNOCENTS.

DE L'INNOCENCE QU'ON ACQUIERT EN LA VIE DE JÉSUS.

J'ai vu l'Agneau sur la montagne de Sion, et à sa suite cent quarante mille âmes innocentes, qui sont comme les prémices et les premiers martyrs présentés à Dieu et à l'Agneau; ils n'ont jamais commis aucun mensonge, et sont exempts de toute tache et de toute souillure devant le trône de Dieu[1].

Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur? C'est celui qui, vivant dans l'innocence, conservera ses mains nettes de péché et son cœur exempt d'impureté[2].

Le Sujet est de l'innocence de la vie, nécessaire pour faire une heureuse fin, et pour parvenir au Ciel avec les Saints Innocents.

[1] Et vidi et ecce Agnus stabat supra montem Sion, et cum eo centum quadraginta quatuor millia, etc. Hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et Agno, et in ore eorum non est inventum mendacium, sine macula enim sunt ante thronum Dei. *Apoc.* XIV.

[2] Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus? Innocens manibus, et mundo corde. *Psal.* XXIII.

La Fin est d'apprendre que l'innocence est un effet de la vie de Jésus, et la cause d'une bonne mort.

La Forme est en ces trois points :

1° De la mort et de la vie bienheureuse des Saints Innocents.

2° De l'innocence que la vie de Jésus introduit dans les âmes.

3° Du bonheur éternel où nous introduit l'innocence, par une heureuse mort.

PREMIER POINT.

DE LA MORT ET DE LA VIE BIENHEUREUSE DES SAINTS INNOCENTS.

Dans le cruel massacre des innocents il y a trois sortes de personnes à considérer. La première c'est Hérode qui le commande [1]; la seconde les enfants qu'il immole à sa fureur; et la troisième c'est l'Enfant Jésus, pour qui tous les autres souffrent la mort.

Considérez donc premièrement, dans la personne d'Hérode, le mal de l'ambition et les furieux ravages d'une passion débordée [2]. Que ce barbare est aveugle dans ses conseils! qu'il est violent dans ses résolutions! qu'il est furieux dans l'exécution! Et pourquoi tant de sang innocent? pourquoi tant de carnage? tout cela se fait pour obéir à une passion, sur une fausse alarme, sur un ombrage qui excite à la fois sa crainte et sa rage [3]. Hélas! que ce malheur nous arrive souvent, et que souvent sur de vaines et inutiles craintes, notre esprit s'effarouche et se rend incapable de raison [4]. Il faut que la passion joue son jeu, qu'elle prenne son cours, et que tout cède à sa violence.

[1] Videns quod illusus esset a magis, iratus est valde, et mittens occidit omnes pueros qui erant in Bethleem, et in omnibus finibus ejus, a bimatu et infra. *S. Matth.* II.

[2] Unde bella et lites in vobis? Nonne ex concupiscentiis? *Jac.* IV.

[3] Sonitus terroris semper in auribus illius, et cum pax sit, ille semper insidias suspicatur. *Job.* XV.

[4] Quasi mare fervens, quod quiescere non potest. *Psal.* XVII.

O misérable passion ! ô appétit déréglé ! tu es le tyran de mon âme, et le persécuteur de Jésus !....

Secondement, admirez dans le martyre de ces tendres enfants la douce providence de Dieu, qui les conduit sans qu'ils le sachent, par un chemin si court à leur dernière félicité [1]. A qui ne considérerait que la vie présente, ce spectacle paraîtrait bien digne de pitié, de voir tant de mères désolées, d'entendre les tristes cris de ces innocentes victimes, de voir toute une contrée baignée de leur sang. Mais, ô Dieu ! quand je pense que pour une vie mortelle, qui eût été peut-être la cause de leur damnation, si elle eût été plus longue, ils entrent en possession assurée de l'immortalité ; quand je considère que cette mort précipitée leur a ôté le pouvoir malheureux de jamais offenser Dieu, qu'elle les a affranchis des peines du purgatoire, qu'elle les a consacrés à Jésus comme la fleur et les prémices des martyrs, et que par suite de ces faveurs ils sont maintenant dans le ciel tout près de l'Agneau.... Que je les estime heureux ! oh ! que la bonté de Dieu me semble aimable dans cette merveilleuse disposition [2] !... Non, tous les biens de la vie présente ne valent pas votre mort, ô bienheureux enfants ! puisqu'elle vous a mis en jouissance des biens éternels que vous possédez à tout jamais.

Mais hélas, ô Sauveur du monde ! quand je tourne les yeux sur vous, pour qui tant d'innocentes créatures ont enduré la mort ; que je suis étonné de voir qu'à peine êtes-vous entré dans le monde, qu'on vous persécute, qu'on recherche déjà votre mort !.... Nous voulons cependant que le monde qui vous a été si contraire, nous fasse bon visage [3] ; nous ne craignons rien davantage que de souffrir de la contradiction, nous vou-

[1] Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus. *S. Matth.* II, 18.

Ecce profanus hostis numquam beatis parvulis tantum prodesse potuisset obsequio, quantum profuit odio. Nam quantum in beatos parvulos iniquitas abundavit, tantum in eis gratia benedictionis refudit. S. August.

[2] Salvete flores martyrum, Quos lucis ipso in limine, Christi insecutor sustulit, Ceu turbo nascentes rosas. *Office des SS. Innoc.*

[3] Non potest mundus odisse vos : me autem odit, quia ego testimonium perhibeo de illo, quod opera ejus mala sunt. S. *Joan.* VII, 7.

lons être les bienvenus partout.— Oh! la honteuse lâcheté! Mais, mon âme, ne nous y trompons pas, il faut de deux choses l'une: ou il faut persécuter Jésus avec le monde, ou que le monde nous persécute avec Jésus [1]. Choisissons.... Oh! quel choix d'être un Hérode en cruauté, ou de tenir rang parmi les Innocents!

DEUXIÈME POINT.

DE L'INNOCENCE QUE LA VIE DE JÉSUS INTRODUIT DANS LES AMES.

Jetons encore la vue sur ces petits Innocents, et pensons que nous serions comme eux éloignés du péché, et qu'il nous serait aisé de garder une parfaite innocence, si nous demeurions fermes dans le dessein, que nous avons pris le jour de Noël, de vivre pour jamais de la vie de Jésus. Cette vie de l'esprit, cet esprit de Jésus est ennemi de tout mal. Représentez-vous souvent cette vérité qui est si importante, que si vous voulez entretenir la vie de Jésus dans votre âme, il faut entretenir cette haine et cette opposition formelle qu'elle a contre le péché, et contre tout ce qui peut vous y porter [2]. Considérez ce que fait l'esprit de Jésus dans nos âmes [3], pour nous garantir de tout désordre, afin que vous coopériez avec lui, et que vous viviez ensemble en bonne intelligence..

Premièrement, il nous fait prévoir de loin, et dès le matin du jour, toutes les occasions de péché qui se pourraient présenter, et il nous les fait éviter. Secondement il nous fait veiller très-soigneusement sur nos pensées, nos paroles, et nos actions, afin que nous ne fassions rien mal à propos. Que si malgré cette vigilance assidue, il nous échappe quelque désordre, nous

[1] Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. *S. Joan.* XV.

[2] Qui diligitis Dominum, odite malum, custodit Dominus animas sanctorum suorum. *Psal.* XCVI.

In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos. *Prov.* III.

[3] Audi, fili mi : viam sapientiæ monstrabo tibi. Tene disciplinam, ne dimittas eam. Ne delecteris in semitis impiorum, nec tibi placeat malorum via, fuge ab ea, nec transeas per illam, declina et desere eam. Omni custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit. *Prov.* IV.

n'irons pas loin, sans que ce divin esprit nous en fasse apercevoir, et nous relève aussitôt que nous serons tombés. Il fait bien davantage, car il descend jusques au fond de l'âme, pour arracher les racines mêmes du péché, c'est-à-dire les affections désordonnées ; il n'a d'amour que dans l'ordre, de pensées que dans la sainteté, d'actions que pour contenter Dieu, d'estime que pour *cet unique nécessaire,* qui nous unit à Dieu. N'est-ce pas vivre dans l'innocence comme les enfants, et comme il nous est commandé, que de vivre dans cette retenue.... Mais est-ce ainsi que vous vivez?.... Ah! Sauveur Jésus, qui avez abaissé la grandeur de votre divinité jusqu'à l'état d'une enfance méprisée, quelle merveille si je me fais plus petit qu'un enfant, moi qui ne suis rien en votre présence, et toutefois j'ai de la peine à m'y décider?.... Il est vrai, mon Sauveur, je ne puis le faire sans vous, c'est à vous à produire cette merveille, c'est à vous à refaire d'un vieil homme un enfant, et à nous de vous laisser faire tout ce qu'il vous plaira de disposer et ordonner de nous!....

TROISIÈME POINT.

DU BONHEUR ÉTERNEL OU NOUS INTRODUIT L'INNOCENCE PAR UNE HEUREUSE MORT.

S'il est au monde une chose qui entretienne la paix et la tranquillité de la vie, qui rende la mort douce et heureuse, et qui nous donne une prompte et facile entrée dans le ciel, c'est l'innocence. Qu'y a-t-il donc de plus aimable [1] ? Arrêtez-vous un peu sur cette pensée?.... Qui trouble la douceur de la vie, sinon le désordre de nos offenses et de nos affections? l'innocence en est le remède. Qui rend la mort épouvantable, sinon le péché commis, et la peine qui lui est due? l'innocence nous en exempte; et si nous ne pouvons pas vivre sans nullement pé-

[1] Fili mi, ne obliviscaris legis meæ, et præcepta mea cor tuum custodiat; longitudinem enim dierum, et annos vitæ et pacem apponent tibi.

Tunc ambulabis fiducialiter in via tua, et pes tuus non impinget. *Prov.* III.

cher, du moins, si nous aimons l'innocence, nous haïrons tellement le péché, que nous ne l'entretiendrons pas pour nous nuire à l'heure de la mort [1]. Enfin qui retarde notre entrée dans le ciel, sinon le défaut d'une entière et parfaite innocence?... Voilà deux personnes qui meurent en même temps; l'une a fait beaucoup de bien, mais aussi elle a commis beaucoup de fautes; l'autre n'a pas fait tant de bonnes œuvres, mais aussi elle a moins de péchés, et plus d'innocence. Laquelle des deux, à votre avis, souffrira moins longtemps les peines du purgatoire? Sans doute la plus innocente et la moins coupable sera bientôt délivrée, tandis que l'autre se verra prisonnière dans ces flammes, obligée d'expier ses péchés, et de payer jusques au dernier denier.... Car c'est une vérité de foi, que ceux qui cheminent en innocence, ne seront pas longtemps privés de la jouissance des biens éternels qu'ils se seront acquis [2].

Nous en avons vu un illustre exemple de nos jours, dans la vie d'un grand prélat, Monseigneur François de Sales, évêque de Genève, dont la mémoire est si vénérable et si glorieuse à toute la France, et en si grande bénédiction dans l'Église de Dieu [3]. Ce grand homme fut en vérité plein de la vie de Jésus-Christ; car il ne respirait que son amour, mais aussi il en ressentit les effets dont nous parlons; car il mena une vie, la plus innocente qui puisse être dans le monde, et rendit ce jour des saints Innocents remarquable par sa mort, qui fut la mort la plus douce et la plus heureuse qu'on puisse souhaiter. Je ferais volontiers le même souhait que ce prophète : Plaise à Dieu que je meure comme les justes [4], mais plutôt que je vive comme a vécu cet homme

[1] Si dormieris, non timebis, quiesces et suavis erit somnus tuus, ne paveas repentino terrore, et irruentes tibi potentias impiorum; Dominus enim erit in latere tuo, et custodiet pedem tuum ne capiaris. *Prov.* III.

[2] Non privabit bonis eos qui ambulant in innocentia. *Psal.* LXXXIII.

[3] Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria sanctorum, etc.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne, etc. *Eccli.* XLII.

[4] Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. *Num.* XXIII.

incomparable, pur et innocent comme un petit enfant, et que Dieu dispose de ma mort comme il voudra. La mort et le bonheur de l'autre vie ne dépend pas tant de nous, que de lui. Laissons-le faire pour notre bonheur éternel, disait ce saint prélat; mais pour la vie présente et l'action que nous faisons maintenant, il veut que nous y pensions, voire que nous ne pensions qu'à la bien faire, et il pense au reste. Oh! heureuse pensée, que de penser toujours à faire ce que Dieu veut!... Que la mort vienne là-dessus, elle ne pourra être qu'heureuse, puisque tout notre bonheur c'est de faire ce que Dieu veut à la vie et à la mort. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Vie innocente et mort heureuse des saints innocents.

Considérez trois sortes de personnes dans cette tragédie. Hérode se met en fureur par une fausse crainte de perdre son royaume. Oh! que la passion est un grand mal! Les petits Innocents se trouvent heureux, dans un malheur qui est le plus grand de tous les malheurs naturels qui leur puissent arriver. C'est ainsi que nous gagnons le plus, quand nous pensons tout perdre.... Enfin nous voyons que Jésus-Christ est à peine né, que le monde cherche à le faire mourir; et nous voulons cependant que ce monde, qui hait notre Sauveur à la mort, soit notre ami; et nous voulons que ce monde, qui persécute notre Dieu, nous admire!... Mais quoi! ne nous souvenons-nous pas de ce que dit son Apôtre : Qu'être ami du monde, c'est être ennemi de Jésus-Christ? On le sait bien, mais on n'y veut pas penser...

DEUXIÈME POINT.

De l'innocence qui nous vient de la vie de Jésus.

Il faut encore jeter la vue sur ces saints Innocents, et sur l'heureux état de l'innocence qui est tant recommandé, et si peu pratiqué. Il

ne faudrait pour le conserver que demeurer fidèle aux bonnes résolutions qu'on a prises le jour de Noël, et se laisser animer de la vie de Jésus: car son esprit qui nous vivifie a cela de propre, d'être merveilleusement actif en tout ce qui regarde l'innocence et la pureté de cœur. Reprenons donc ces saintes résolutions, rappelons ce Saint-Esprit, laissons-nous animer de cette vie, qui empêche la plus dangereuse mort, que nous puissions craindre, et qui nous donne la vraie immortalité de notre âme. Jésus, prenez mon esprit, et me donnez le vôtre; ôtez-moi mon impureté, et donnez-moi votre innocence. Vous ne perdez rien en me donnant vos biens, si ce n'est quand je les perds moi-même....

TROISIÈME POINT.

De la bonne mort qui nous vient de cette innocence.

C'est le moyen de vivre et de mourir pour Jésus, que de vivre à la grâce, et de mourir au péché qui tourmente notre vie, et qui nous inspire la terreur et la crainte de la mort. Otez donc le péché par votre innocence, et vous ôterez la cause de vos troubles et de vos craintes, et vous serez en cet heureux état d'une sainte innocence, dans lequel a vécu, et dans lequel est mort cet homme incomparable, François de Sales, évêque de Genève, dont on honore aujourd'hui la mémoire. Que je meure de cette mort, ou plutôt que je vive de cette vie.

AVIS POUR LES TROIS JOURS QUI RESTENT DE L'ANNÉE.

La matière des Méditations de ces trois jours sera tirée de l'histoire évangélique des pasteurs, divisée en trois parties. La première, de leur acheminement vers Notre-Seigneur, selon le commandement de l'ange. La seconde, de leur entretien avec lui dans l'étable. Et la troisième, de leur retour.

Pour le Dimanche de l'Octave il n'y a point d'autre Méditation, que celle du jour où il arrive. L'Evangile qui lui est assigné fournira plus loin un sujet de méditation, continuant la suite de l'histoire de la naissance du Sauveur.

LE JOUR D'APRÈS LES SAINTS INNOCENTS,

QUI EST LE 21e JOUR DE DÉCEMBRE.

DE L'ACHEMINEMENT DES PASTEURS VERS NOTRE-SEIGNEUR.

Les pasteurs, ayant entendu l'ange qui les avait avertis de la naissance du Sauveur, se disaient l'un à l'autre : Allons à Bethléem, et voyons ce que Dieu nous y veut montrer. Et ils s'y acheminèrent en toute diligence[1].

Le Sujet est sur les visites amoureuses que nous devons rendre à Notre-Seigneur suivant son appel, et sur les attraits qu'il fait sentir aux personnes spirituelles pour le venir visiter, comme il appela les pasteurs à venir le voir dans sa crèche.

La Fin est d'apprendre à connaître ces attraits, et à les suivre.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment les pasteurs sont appelés à la crèche par une vocation toute particulière, pour aller visiter Jésus, et comment ils se mettent en chemin.

2° Comment il nous invite aussi, par des attraits particuliers, à aller le visiter.

3° Comment nous pouvons connaître et suivre ces saintes inspirations, pour rendre nos devoirs à Notre-Seigneur.

PREMIER POINT.

COMMENT LES PASTEURS SONT APPELÉS A LA CRÈCHE PAR UNE VOCATION TOUTE PARTICULIÉRE, POUR ALLER VISITER JÉSUS, ET COMMENT ILS SE METTENT EN CHEMIN.

Il y a de quoi s'instruire, et de quoi confondre sa vanité, en voyant des anges se familiariser à de pauvres bergers avec tant

[1] Pastores loquebantur ad invicem. Transeamus usque ad Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis. Et venerunt festinantes. S. *Luc.* II.

de douceur. N'auriez-vous point de honte qu'on vous vît parler avec des gens de basse condition ?.... Si votre devoir vous obligeait, ou si l'occasion se présentait de donner l'instruction à des enfants, ou à des personnes ignorantes sur les points de la foi, ou sur les mœurs, auriez-vous le cœur assez bon et assez ferme, pour ne pas craindre d'y être surpris et aperçu ?....

Secondement, les discours que l'ange tient avec les pasteurs, sont encore dignes de considération [1] : Je vous apporte une agréable nouvelle, dit-il, et un sujet extraordinaire de joie : c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur à Bethléem. Est-il donc vrai que la naissance du Sauveur soit matière de joie et d'allégresse ?.... Elle ne prêche que la haine des plaisirs, des richesses, et des grandeurs mondaines : Jésus est né pour faire mourir en nous l'amour de toutes ces choses, en êtes-vous bien content ?.... Votre conscience ne vous reproche-t-elle point que vous n'en croyez rien, ou pour le moins que vous n'en faites rien ?.... N'avez-vous pas peur d'être privé des fruits de cette sainte Nativité ?....

L'ange poursuit : Vous trouverez l'enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. Quelles marques, je vous prie, et quel signe pour trouver un Sauveur !....

Peu après une troupe d'esprits bienheureux s'assemble pour faire un concert, et chanter ce divin cantique : *Gloire à Dieu, et paix aux hommes de bonne volonté.* Jouissez-vous de cette paix ?... Si vous goûtez la douceur d'un si agréable fruit, rendez grâces à cet enfant, qui est le prince de la paix. Que si vous n'en jouissez pas, craignez que cette privation ne soit un châti-

[1] Et pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigilias noctis super gregem suum.

Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno.

Et dixit illis Angelus : Nolite timere ; Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David. Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.

Et subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum et dicentium : Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis, *S. Luc.* II.

ment de votre orgueil, et que voulant attenter à la gloire qui appartient à Dieu, il ne vous ôte la paix qui vous appartenait. Enfin, les pasteurs délibèrent entre eux de se mettre en chemin, et le font sans délai ; nous laissant un exemple utile de l'usage que nous devons faire des bonnes pensées, que Dieu nous inspire [1].

Toutes ces circonstances sont remarquables : mais ce qui est plus étonnant, c'est de voir qu'un Dieu venant au monde se contente d'être visité, reconnu et adoré par de simples bergers. Hé quoi ? n'y avait-il pas un roi dans la Judée ? n'y avait-il pas des princes de la Synagogue qui eussent pu lui rendre ces devoirs ?.... Hé pourquoi donc, mon Sauveur, ne les voulez-vous point voir ? Écoutez avec frayeur ce qu'il répond : Ce n'est pas moi qui refuse leur visite : mais si je les invitais à ma crèche, ils auraient honte de me regarder, et me voyant si pauvre, ils ne voudraient pas me reconnaître. Le monde a trop d'esprit pour se rendre à mes persuasions, il me faut des gens qui soient plus simples, et de meilleure volonté [2]. Mon âme, que disons-nous à ces paroles ?.... Avons-nous plutôt l'esprit du monde que la simplicité des pasteurs ! Ah monde ! tu me ravis la foi, tu me ravis mon Dieu !....

DEUXIÈME POINT.

COMMENT JÉSUS NOUS INVITE PAR DES ATTRAITS PARTICULIERS A ALLER LE VISITER.

Jésus-Christ vous invite maintenant, aussi bien que les pasteurs, à venir le visiter, car en quelque façon, Jésus-Christ, dit

[1] Et factum est ut discesserunt ab eis Angeli in cœlum. Pastores loquebantur ad invicem : Transeamus usque Bethleem, etc. *S. Luc. ibidem.*

[2] Ubi sapiens, ubi scriba, ubi conquisitor hujus sæculi ? Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus, et quod infirmus est Dei, fortius est hominibus. Non multi sapientes secundum carnem · non multi potentes, non multi nobiles, etc. I *Cor.* I.

Quia abominatio Domini est omnis illusor, et cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.* III.

l'Apôtre, était hier, il est encore aujourd'hui et il sera toujours[1]. Il est dans le Saint-Sacrement, il est dans notre poitrine quand nous prenons son corps et son sang, il est dans notre cœur par la présence de sa divinité, par sa grâce et par son esprit. C'est là qu'il veut être visité et entretenu par les hommes. C'est un des plus remarquables effets de sa vie, que de se sentir attiré à ces visites familières, et à ces doux entretiens avec lui, soit que dans l'oraison on se mette en sa présence, nous le représentant tantôt dans une crèche, tantôt à Nazareth, tantôt sur le Calvaire ou dans le ciel : soit qu'à cette intention, nous fréquentions les églises et les autels où il réside : soit enfin que rentrant en soi-même, on applique son esprit à considérer comment il y est présent, et ce qu'il y fait, écoutant ses avertissements, recevant ses consolations, prêtant l'oreille à ses discours, s'efforçant d'y répondre réciproquement[2]; car il ne souhaite rien tant que cette communion familière avec nos âmes.

Est-il donc vrai qu'un Dieu d'une si haute majesté ne dédaigne pas de traiter ainsi familièrement avec nous?.... Mais est-il vrai que vous l'ayez ignoré jusques à cette heure, ou si vous l'avez su, se peut-il faire que vous l'ayez méconnu si longtemps? que dis-je, méconnu? que vous l'ayez refusé ouvertement, pour entretenir vos passions ou vos folles imaginations avec plus de liberté?.... Combien de fois vous a-t-il dit : Venez, ma chère colombe, venez, je vous attends[3]? Combien de fois vous a-t-il appelé, soit au temps de l'oraison, de la sainte messe, et de la prière, soit dans l'affliction qu'il vous envoie, afin de vous contraindre à retourner vers lui, à implorer son secours, ou bien dans la consolation par des attraits intérieurs, qui demeurent entre vous deux, sans autre témoin que votre conscience ; et cependant quelle peine n'a-t-il pas à vous attirer par

[1] Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. *Hebr.* XIII.

[2] Fili, si attenderis mihi, disces: et si accommodaveris animum tuum, sapiens eris. *Eccli.* VI.

[3] Surge amica mea, speciosa mea, et veni columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ, ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis. *Cant.* II.

des chaînes si douces et si puissantes?.... Qu'attendez-vous? pourquoi tant de persistance?.... Qui vous arrête? Ne sont-ce point les liens du vieil Adam? Vos commodités, vos intérêts, la crainte de l'ennui, un *qu'en dirait-on*?.... Brisez ces malheureuses chaînes, ô mon Jésus! et me donnez la liberté de courir après vous [1]: C'est en vain que je suis attiré, si je demeure attaché et retenu....

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS POUVONS CONNAITRE ET SUIVRE CES SAINTES INSPIRATIONS, POUR RENDRE NOS DEVOIRS A NOTRE-SEIGNEUR

Ce n'est pas une moindre faute de se livrer à ces exercices quoique saints, au préjudice de sa charge, et d'être recueilli aux pieds des autels, quand il faut être à la maison, ou dans sa chambre, ou quand les affaires vous appellent ailleurs, que si vous y manquez quand l'esprit de Dieu vous fait connaître sa volonté. O mon Sauveur, éclairez mon esprit, afin que je ne prenne point la voix de la nature pour la vôtre [2]....

On en peut faire le discernement suivant ces trois règles générales, qui sont les marques les plus assurées que nous ayons de l'attrait et de la volonté de Dieu. Premièrement, si vous êtes entièrement inoccupé, s'il n'y a rien qui vous presse, ou qu'on puisse raisonnablement exiger de vous [3]; alors suivez la voix de Dieu qui vous appelle, et n'hésitez pas à ouvrir votre cœur à celui qui a les mains ouvertes pour le remplir de ses trésors [4]. Secondement, si vous ne faites rien d'extraordinaire dans vos dévotions, ni en cachette, comme si vous aviez peur d'être découvert, ni sans le conseil de votre directeur.... Car si vous lui en

[1] Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* I.

[2] Deprecatio illorum in operatione artis, accommodantes animam suam, et conquirentes in lege Altissimi. *Eccli.* XXXVIII.

[3] Rationabile obsequium vestrum. *Rom.* XII.

[4] Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu. Spiritus tuus bonus deducet me in terram rectam. *Psal.* CXLII.

dérobez la connaissance, craignez que l'ange de ténèbres ne soit pour quelque chose dans cette dissimulation [1]. Enfin si vous êtes aussi prêt de quitter que de continuer, selon que la raison, ou la nécessité, ou le commandement des supérieurs vous feront connaître ce que vous avez à faire, c'est un bon signe ; comme au contraire, un attachement trop empressé en quoi que ce soit, est toujours une marque dangereuse et suspecte. Dieu veut un cœur prêt à tout, à faire ou à laisser selon qu'il en ordonne; il veut un cœur qui puisse dire deux fois comme David [2], *Je suis prêt à faire tout, et je suis prêt à laisser tout pour votre amour*. O mon Dieu, quand je pense ouvrir la bouche pour prononcer ces paroles, la crainte me retient : car j'ai peur que mon cœur ne me démente ; mais pour le moins oserai-je vous prier de purifier ce cœur, et alors appelez-moi quand il vous plaira, et je vous répondrai fidèlement [3]....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment les pasteurs visitèrent Notre-Seigneur.

Il y a de quoi méditer sur cette visite des pasteurs; mais la considération la plus frappante, c'est de voir qu'un Dieu s'adresse à ces hommes pauvres et simples pour en être reconnu et adoré. Et pourquoi pas à des gens mieux posés dans le monde?... C'est que le monde a trop d'esprit et de paroles, il eût trop voulu discourir et raisonner à sa façon sur cette crèche et sur cette étable ; et il faut à cet enfant des gens simples comme lui, qui croient à ce qu'on leur dit, sans l'examiner trop curieusement. Etes-vous de ceux-là?... Qui en veut savoir plus qu'il ne doit, se met en danger de perdre ce qu'il sait.

[1] Ante omnia opera, verbum verax præcedat te, et ante omnem actum, consilium stabile. *Eccli.* XXXVII.

[2] Paratum cor meum Deus, paratum cor meum. *Psal.* LVI.

[3] Voca me, et ego respondebo tibi. *Job.* XIII

DEUXIÈME POINT.

Comment Notre-Seigneur nous invite à le visiter.

Notre Sauveur veut aussi être visité de nous, soit dans les églises au Saint Sacrement, soit dans l'oraison en sa crèche, à Nazareth, au Calvaire, et principalement au fond de notre âme, où il réside, et où il nous appelle souvent à son entretien, et à des communications toutes divines. Venez, dit-il à notre âme, venez ma colombe, j'ai un mot à vous dire. L'écoutez-vous bien?... Rapportez-vous de son entretien le profit que vous en pouvez retirer? Qu'est-ce qui vous arrête? N'auriez-vous point de honte d'être aussi indifférent à l'égard d'un grand du monde qui vous ferait les mêmes honneurs?... O Dieu! j'admire qu'il vous plaise nous parler, mais je m'étonne bien plus de ce qu'il ne nous plaît pas de vous écouter.

TROISIÈME POINT.

Comment nous pouvons connaître les invitations de Notre-Seigneur.

Pour savoir quand Notre-Seigneur désire que nous lui rendions ces visites, apprenez que c'est premièrement, quand on s'y sent attiré, et qu'on n'en est point empêché, soit par l'obéissance, par la charité, par son office ou par quelque autre devoir. Secondement, quand nous les faisons, de telle sorte que nous ne nous cachons point de ceux qui doivent gouverner notre conscience. Troisièmement, quand nous sommes toujours aussi prêts à les quitter qu'à les faire, lorsque nous saurons que Dieu le voudra, ou qu'il ne le voudra pas; car l'attache déréglée à quoi que ce soit est un mauvais signe, comme l'indifférence est une marque véritable du bon esprit. Voyez si vous vous conformez à ces règles de vie....

TRENTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

DE L'ENTRÉE DES PASTEURS DANS L'ÉTABLE.

Ils trouvèrent Marie et Joseph avec le petit Enfant, qui reposait dans la crèche, et en même temps qu'ils le virent des yeux du corps, ceux de l'âme leur furent ouverts, pour croire que c'était lui dont on leur avait parlé [1].

Le Sujet est de considérer comment les pasteurs ne firent point de difficulté, aussitôt qu'ils virent l'Enfant dans la crèche, de croire tout ce que l'ange leur avait dit de ses grandeurs; et comment ils nous apprennent à croire avec simplicité.

La Fin est d'apprendre combien il importe dans la Méditation de réveiller et de vivifier notre foi, pour pénétrer jusques au fond des vérités qu'on nous propose à considérer, de la même manière que ces pasteurs crurent fermement, à la première vue, que cet enfant était leur Dieu et leur Sauveur.

La Forme est en ces trois points :

1° La grande foi des pasteurs.

2° La faiblesse de la nôtre pour croire les vérités.

3° Le remède dans la simplicité de la foi, qui est un fruit de la grâce et de la vie de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

LA GRANDE FOI DES PASTEURS.

Il n'y a pas de doute que les bergers mettant le pied dans l'etable, à la vue de Marie, de Joseph, et de l'Enfant, qui ne faisait que de naître, furent d'abord frappés d'étonnement, et transportés d'amour, de compassion, de joie, de dévotion et de

[1] Et invenerunt Mariam et Joseph, et infantem positum in præsepio. Videntes autem cognoverunt de verbo, quod dictum erat illis de puero hoc. S. *Luc.* II.

ferveur : mais parmi toutes ces affections, je n'admire rien tant que leur foi, qui fut si vive et si forte dans leur esprit, qu'elle en effaça tout ombre de doute ; de sorte que contre toute l'apparence des sens et de la raison humaine, ils crurent aussitôt que c'était leur Sauveur, et lui rendirent les hommages et les adorations qu'il méritait, publiant hautement partout les merveilles qu'ils avaient vues. N'admirez-vous point ici la sainte simplicité de ces bergers ?.... Un esprit moins soumis se fût embarrassé dans mille incertitudes, il eût posé questions sur questions ; il eût voulu écouter là-dessus la déposition des sens, il eut voulu examiner la révélation des anges ; il eût appelé sa raison inférieure au conseil, et se serait persuadé que toute cette prudence qu'il apportait, n'était que pour ne pas croire légèrement, et avoir sujet de s'en repentir [1].

Nos pasteurs ne firent pas toutes ces réflexions inutiles, ils crurent tout simplement ; mais leur simplicité vaut mieux que toute la sagesse des hommes. Tant de raisonnements curieux et superflus sont bien souvent autant de contradictions qu'on oppose aux vérités éternelles. Dieu veut pour son service des esprits dociles et simples, et non pas de ces esprits réservés et présomptueux [2]. Ceux qui veulent comprendre tout, avant que de croire, ne comprennent rien et finissent par ne rien croire. Eh ! que ne suis-je un de ces simples bergers, ou l'une de ces brebis qui entendent si bien la voix de leur pasteur, qu'elles le suivent partout où il veut les conduire....

[1] Simplicitas justorum diriget eos, et supplantatio perversorum vastabit illos. *Prov.* XI.

[2] Abominabile Domino cor pravum, et voluntas ejus in iis qui simpliciter ambulant. *Prov.* XI.

DEUXIÈME POINT.

FAIBLESSE DE NOTRE FOI A CROIRE LES VÉRITÉS.

On peut tomber dans l'un de ces trois défauts, en matière de foi, ou de ne pas croire tout ce que l'Eglise propose, et si l'on ne croit tout, l'on ne croit rien ; ou de n'être pas assez ferme et résolu sur quelques points, n'ajoutant pas une égale croyance à tout les articles de foi, aux indulgences, par exemple, au purgatoire, aussi bien qu'au paradis et à l'enfer, à la pénitence, aussi bien qu'à la rédemption, se proposant là-dessus une foule de difficultés, qui ne font qu'embarrasser l'esprit, et le troubler en sa croyance; ou bien de ne pas vivifier assez sa foi, et ne pas la mettre en pratique, de sorte qu'elle demeure à demi éteinte, engourdie et sans aucun effet.

Ces défauts ne sont que trop ordinaires dans le monde. On se donne la liberté de croire ce que l'on veut, et principalement à l'égard des articles de l'Évangile, qui touchent et qui heurtent nos passions [1]. En conscience ne sont-ce pas autant d'articles de foi que toutes les maximes de l'Évangile, qui ont été authentiquement prononcées et affirmées par la bouche d'un Dieu contre les fausses opinions du monde, et contre les inclinations déréglées de la chair?.... Et néanmoins qui est-ce dans le monde qui les croit!.... Qui est-ce qui croit que les pauvres sont bienheureux?.... Qu'il faut rendre le bien pour le mal [2]; qu'il faut se réjouir dans les souffrances, et tenir pour faveur et bonheur toutes les malédictions que le monde nous donne contre la vérité?....

Vous-mêmes, qui n'êtes peut-être pas des plus mauvais et des plus libertins du monde, croyez-vous ces vérités comme vérités de la foi, dont il ne faut pas plus douter que des mystères les

[1] Sed non omnes obediunt Evangelio. Isaias enim dicit : Domine, quis credidit auditui nostro? *Rom.* x, *Isa.* LIII.

[2] *S. Matth.* v. *S. Luc.* VII.

plus certains de notre religion[1]? D'où vient donc qu'on vous voit triste dans les persécutions, dans la perte des biens, et dans la crainte des peines ou de la pauvreté?... N'est-ce pas là où il faudrait se réjouir, si vous croyez aux vérités de l'Évangile? D'où viennent les joies et les tristesses, sinon de l'opinion ou de la croyance qu'on a au sujet du bien ou du mal qui nous les causent?.... Si donc vous êtes joyeux parmi les biens de ce monde, et triste dans les adversités, n'est-ce pas faire voir que vous avez une opinion et une croyance contraires à la parole de Jésus-Christ? et ne craignez-vous rien de cette infidélité?.... Faites-vous si peu de cas de la foi, que, voyant bien que vous ne croyez pas, vous ne vous mettiez point en devoir de remédier à ce malheur?.... O mon Jésus, que vous aviez sujet de demander si, lorsque vous viendriez en ce monde pour le juger, vous y trouveriez de la foi[2]; car, si elle est si petite et si faible parmi les plus fidèles, que sera-ce dans tout le reste du monde, qui ne vit que dans l'erreur et dans l'infidélité? O mon Jésus, venez par votre grâce nous animer et vivifier nos foi, plutôt que de venir par votre justice pour châtier nos erreurs....

TROISIÈME POINT.

DU REMÈDE CONTRE LES DÉFAILLANCES DE FOI, QUI EST UN FRUIT DE LA GRACE ET DE LA VIE DE JÉSUS.

Comme le défaut de notre croyance ne vient que de ce que nous déférons trop au jugement du monde et à la raison inférieure, dont les maximes n'étant bornées qu'à la vie présente, se trouvent contraires aux vérités éternelles; le remède à ce mal est facile à trouver avec la grâce et l'esprit de Jésus-Christ, dans l'assujettissement parfait de toutes les raisons humaines et

[1] Vosmetipsos tentate si estis in fide, ipsi vos probate. II *Cor.* XIII.

[2] Communicantes Christi passionibus, gaudete. I *Pet.* IV.

[3] Veruntamen Filius hominis veniens, putas invenit fidem in terra? S. *Luc.* XVIII.

mondaines à la raison supérieure, éclairée de la foi, et soutenue de la charité [1], dont l'une nous fait croire, et l'autre nous fait faire tout ce que Dieu révèle ou commande. Par exemple ; voilà mon Sauveur dans une étable, qui me recommande la pauvreté, le voilà qui crie du haut de la croix, qu'il faut se résoudre à souffrir ; tout l'Évangile parle en faveur du mépris. Quand l'occasion s'en présente, c'est alors qu'il faut produire ces actes de foi, c'est alors qu'il faut dire hautement, et comme si on faisait sa profession de foi au temps d'une persécution, et dans le danger de quelque apostasie : Oui, je crois que ce mal qui m'est arrivé est mon bien, je crois que c'est Dieu qui me l'envoie pour mon bonheur, je crois que ses ordonnances sont justes, j'accepte très-librement ses ordres, je suis prêt à souffrir, puisqu'il l'a pour agréable, j'honore et je baise par respect la croix qu'il lui plaît m'envoyer [2].... Venez, ô souffrances bienheureuses ! venez, ô croix salutaires, que je vous embrasse ! je vous regarde comme des gages certains de mon bonheur.... Oui, je suis trop heureux de souffrir, je le crois fermement ; et quoi que le monde dise, quoique la chair ait des sentiments tout contraires, j'en ai Dieu pour garant ; tout ce qui est contraire à sa parole, n'est qu'imposture et mensonge ; car il ne peut y avoir de vérité contre la vérité.... Avoir ces sentiments, et s'y conformer en effet dans toutes les rencontres qui se présentent, c'est croire comme il faut. Mais aussi à moins d'avoir ces sentiments, ne vous tenez point assuré de votre foi. O Dieu, quelle parole et quelle obligation, de veiller sur notre esprit en toutes ces occasions !....

[1] Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis, ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei. I *Cor.* II.

[2] Juxta est qui justificat me, quis contradicet mihi ? Stemus simul, quis est adversarius meus ? accedat ad me. Ecce Dominus Deus auxiliator meus. *Isaï.* L.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La grande foi des pasteurs.

On peut considérer sur l'entrée des pasteurs dans l'étable plusieurs belles vertus et affections qu'ils exercèrent; mais la principale est leur grande foi, qui les porta aussitôt à croire ce que l'ange leur avait dit, et à le croire si fermement, qu'ils ne faisaient que dire partout, que le Sauveur était né. C'est ainsi que vous devriez croire tout simplement à tout ce qui vous est révélé, et non pas chanceler comme vous faites. O homme de peu de foi! à qui croirez-vous si vous ne croyez à Jésus-Christ?...

DEUXIÈME POINT.

Faiblesse de notre foi.

Il y a trois défauts de notre foi. Le premier, de ne pas croire tout ce que l'Eglise nous propose. Le second, de douter de quelque article particulier, ou d'en faire si peu de cas, qu'on ne le comprenne pas bien, et qu'on ne veuille pas s'en éclaircir. Le troisième, de ne pas se servir de sa foi quand il faut, comme dans les occasions où l'on se sent tenté par la vanité, par le plaisir, ou par les richesses. Examinez-vous là-dessus, et vous trouverez, que si la foi vit encore dans votre âme, elle est si malade, qu'elle n'a presque plus la force de se remuer et de produire aucun effet....

TROISIÈME POINT.

Le remède à la faiblesse de notre foi.

C'est donc tout le secret dans cette matière, qu'au temps qu'il faut s'abstenir de quelque plaisir, ou souffrir quelque petit mal, on fasse un acte de foi, sur lequel on tienne ferme dans sa bonne résolution, nonobstant tous les sentiments contraires. Oui, direz-vous, ce mépris, cette

douleur, cette perte, sont pour moi des biens et non pas des maux, quoi qu'en dise le monde, et qu'en ressente la nature : Jésus me l'a ainsi assuré, Jésus lui seul est plus croyable que tout le monde ensemble. Qu'on dispute et qu'on propose toutes les difficultés qu'on voudra, la meilleure solution des difficultés sera toujours quand on dira : Jésus l'a dit, et l'a fait comme il l'a dit, pour me servir d'exemple et de motif afin que j'agisse de même....

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE,

DERNIER JOUR DE L'ANNÉE

DU RETOUR DES BERGERS, ET DU RÉCIT QU'ILS FONT DE CE QU'ILS ONT VU DANS L'ÉTABLE.

Les bergers s'en retournèrent rendant gloire à Dieu de ce qu'ils avaient entendu et vu selon qu'on leur avait prédit [1].

Le Sujet est sur le retour des bergers, qui ne cessaient de louer Dieu sur tout ce qu'ils avaient vu dans l'étable, et ils en parlaient avec tant de dévotion, que tous ceux qui les entendaient en étaient ravis : La Sainte Vierge même écoutait attentivement ce qu'ils disaient de son Fils, et ce qu'en disaient les autres, montrant qu'elle faisait un grand cas de toutes ces paroles, et qu'elle les conservait en son cœur [2].

La Fin est d'apprendre, par l'exemple des bergers, à faire part aux autres de ses bons sentiments, et d'apprendre de Notre Dame à les conserver pour soi-même.

La Forme est en ces trois points :

1° Moyen de conférer utilement des choses divines, à l'exemple des Bergers.

2° Moyen de conserver les sentiments spirituels pour son profit particulier, à l'exemple de Notre Dame.

3° La grâce et l'esprit de Jésus accordent fort bien l'un avec l'autre.

[1] Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant, sicut dictum est ad illos. *S. Luc.* II.

[2] Et omnes qui audierunt, mirati sunt, et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. Ibidem.

PREMIER POINT.

MOYEN DE CONFÉRER UTILEMENT DES CHOSES DIVINES, A L'EXEMPLE DES BERGERS.

Cette faveur que Dieu fait aux bergers de recevoir leur visite, et de leur découvrir les merveilles qu'ils vont après redire aux autres, est une représentation de sa conduite sur les pasteurs et les directeurs des âmes, qui sont obligés de faire part, selon qu'ils le jugent à propos et qu'ils peuvent le faire utilement, à ceux dont le soin leur est confié, des lumières et des grâces que Dieu leur communique[1]. Mais il est important en ce point, comme en plusieurs autres, de considérer les personnes et les diverses conditions pour établir des règles de devoir, que chacun pourra s'appliquer selon sa condition.

Si vous êtes supérieur établi pour le gouvernement des autres, souvenez-vous que ce pasteur universel de tous les hommes vous appelle par ses attraits intérieurs, pour vous faire entendre ses ordres et ses desseins sur ceux qu'il a mis sans votre conduite[2]; que c'est à vous de faire rejaillir ces lumières sur eux, et de leur distribuer fidèlement ce que vous n'avez pas reçu pour vous seulement, mais encore pour le bien de la communauté. Le faites-vous dignement comme vous le pouvez?...

Si vous êtes inférieur, comme il n'y a personne qui ne puisse se mettre en ce rang, au regard de ceux à qui on doit quelque sorte de sujétion, recourez à votre supérieur, comme à l'oracle des volontés divines, tenez-vous attaché à lui par une étroite dépendance, comme à l'organe dont Dieu se sert pour vous communiquer ses grâces; et si vous ressentez quelques instincts particuliers, soumettez-les à son jugement, et soyez prêt

[1] Quam sine fictione didici, et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. *Sap.* VII.

[2] Audiens ex ore meo sermonem, annuntiabis eis ex me. *Ezech.* XXXIII.

d'acquiescer à ses résolutions [1]. Êtes-vous dans cette disposition d'esprit?...

Si vous vivez avec vos égaux, ménagez favorablement les occasions qui se présentent de tenir quelques discours spirituels; ne les jetez pas mal à propos, c'est importunité; mais aussi ne faites pas le réservé au point que vous n'osiez hasarder une parole, qui ne trouve des applaudissements et des complaisances parmi les autres; c'est une sagesse qui tient plus du monde que de la crèche [2]. Un homme qui sort de l'étable du Fils de Dieu, a bien d'autres lumières de prudence, et une plus généreuse conduite; il a toujours un bon mot à dire, mais avec un visage si riant, avec une franchise si aimable, une modestie si gaie et si avenante, une liberté si modeste et si attrayante tout ensemble, qu'il faudrait être impie au dernier point pour n'en être point touché. Ah, mon aimable Jésus! quand vous êtes entré dans le cœur, vous montez bientôt à la bouche; et de la bouche d'un seul qui parle, vous descendez dans le cœur de mille autres, qui écoutent ce langage de votre amour!...

DEUXIÈME POINT.

MOYEN DE CONSERVER DANS SON CŒUR LES SENTIMENTS SPIRITUELS POUR SON PROFIT PARTICULIER

Pendant que les pasteurs allaient publier la naissance du Messie, Notre Dame et saint Joseph gardaient un profond silence; dans ce saint recueillement ils occupaient toutes les forces de leurs âmes à contempler Jésus, à admirer tantôt sa beauté, son amabilité, ses charmes et ses attraits tout divins,

[1] Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere. *Act.* IX, v. 7.
Accersi Simonem qui vocatur Petrus, hic dicet tibi quod oporteat facere. Ibid. X.

[2] Narratio fatui sarcina in via, nam in labiis sensati invenietur gratia. *Eccli.* XXI, 19.
Sapiens in verbis seipsum amabilem facit, gratiæ autem fatuorum effundentur. *Eccli.* XX.

tantôt sa patience, son humilité, ses gémissements et ses larmes; à le louer avec les anges, à l'adorer et le caresser avec ceux des environs qui venaient à l'étable, sans laisser échapper une seule parole, ni la plus petite circonstance de ce qui se passait devant leurs yeux. La sainte Vierge allait considérant attentivement tout cela, gravant dans le fond de son âme tout ce qu'elle entendait, comparant les paroles des anges avec celles des pasteurs, confrontant les témoignages de sa conscience avec les discours et les sentiments des autres; de là elle prenait occasion de pratiquer secrètement dans son cœur mille et mille douces affections d'amour, de joie, et d'espérance, de dévotion et d'autres semblables vertus. Ceci peut vous servir d'un bel exemple, pour vous apprendre à tirer profit des choses que vous entendez ou méditez, ou que la lecture des livres vous peut fournir [1], et surtout à être si présent à vous-même dans toutes les occasions, que rien ne trouble ni votre recueillement intérieur, ni la douceur de votre dévotion, ni la tranquillité de votre jugement, dans les actions auxquelles vous êtes occupé pendant le cours de la journée.

O mon Sauveur, qui vous porterait incessamment dans le cœur et dans la pensée serait toujours recueilli, et jamais inconsidéré dans les actions de sa vie.... Mais vous vous en retirez, et vous dites vous-même, en vous plaignant à votre épouse, qu'il y a je ne sais quoi, qui vous fait fuir et envoler [2]. Et que serait-ce donc? ô mon âme!... Ne sortons point d'ici sans avoir trouvé l'objet de ses déplaisirs, afin de pouvoir dire, après avoir procuré son retour : C'est à ce coup que je le tiens, il ne m'échappera plus désormais, je ne l'abandonnerai plus pour quoi que ce soit qui se présente [3]; car tout ne m'est rien sans Jésus, et Jésus est mon tout sans qu'il soit besoin d'autre chose....

[1] Cor fatui quasi vas confractum et omnem sapientiam non tenebit. Verbum sapiens quodcumque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet; audivit luxuriosus, et displicebit illi, et projiciet illud post dorsum suum. *Eccli.* XXI, 17 et 18.

[2] Averte oculos tuos a me, ipsi me avolare fecerunt. *Cant.* VI.

[3] Inveni quem diligit anima mea, tenui eum, nec dimittam. *Cant.* II.

TROISIÈME POINT.

LA GRACE ET L'ESPRIT DE JÉSUS ACCORDENT FORT BIEN LE RECUEILLEMENT INTÉRIEUR AVEC LES ENTRETIENS SPIRITUELS.

Il arrive souvent à celui qui n'y prend pas garde, de tomber dans une de ces deux extrémités, ou de perdre le repos et le recueillement intérieur de l'esprit en s'ouvrant trop familièrement, ou de se rendre inutile et ennuyeux pour être trop réservé [1]. La grâce et la vie de Jésus savent tenir le milieu, et joindre l'une avec l'autre si heureusement, qu'on parle sans préjudice de son recueillement, et qu'on se tient recueilli sans perdre le fruit des discours spirituels, et des dévots entretiens. Car d'un côté, cette vie de Jésus inspire un extrême désir de la perfection, éloignant tout ce qui peut la compromettre, comme pourrait être l'indiscrétion de la langue : et de l'autre, elle imprime dans l'âme une ardente inclination à procurer le bien du prochain, et à parler honorablement de Jésus-Christ en toute occasion [2]. Et de fait, il est écrit d'un excellent prédicateur de l'Église primitive ; qu'il était fort éclairé dans les voies de Dieu, et que dans la ferveur du Saint-Esprit qui l'animait, il parlait hautement des grandeurs de Jésus, et mettait tout son soin à les enseigner aux autres. Au reste, quoique son cœur s'ouvrît dans ses discours aussi bien que ses lèvres, il ne laissait pas amoindrir sa dévotion pour cela, ses paroles servaient à allumer les flammes de son amour, et le feu qui brûlait dans sa poitrine augmentait à mesure qu'il se communiquait à son auditeur [3].

[1] Totum spiritum suum profert stultus, sapiens differt, et reservat in posterum. *Prov.* XXIX.

Importune noli extolli in sapientia tua. *Eccli.* XXXII.

[2] Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, etc. Attende lectioni, exhortationi, et doctrinæ : noli negligere gratiam quæ in te est. Hæc meditare, in his esto, ut profectus tuus manifestus sit omnibus. Attende tibi et doctrinæ, insta in illis, hoc enim faciens, et teipsum salvum facies, et eos qui te audiunt. I *Timoth.* IV.

[3] Hic erat edoctus viam Domini, et fervens spiritu loquebatur, et docebat diligenter ea quæ sunt Jesu. *Act.* XVIII, 25. *Il s'agit d'Apollo.*

Quand il n'y a que la nature ou l'esprit du monde et de la vanité qui nous fait parler, alors l'esprit intérieur s'en ressent ; mais si l'esprit de Jésus-Christ inspire la vie et la parole, il ne porte que du profit; car il n'est pas contraire à lui-même pour se détruire ainsi, il est aussi calme dans la conversation que dans la retraite et dans le silence. Verbe incarné, vie unique de nos âmes, vivez dans mon cœur ; parlez, s'il vous plaît, par ma bouche, comme par l'organe de vos louanges.... Vivez au dedans de moi, de telle sorte qu'au dehors les hommes en soient édifiés ; modérez tellement mes discours pour le bien du prochain, que je n'en reçoive point de dommage, afin que je sorte avec les pasteurs, pour attirer les âmes à votre connaissance, et que je demeure avec Marie dans votre étable et près de votre crèche, pour me conserver auprès de vous....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du moyen de parler des choses spirituelles.

Il faut apprendre des pasteurs à communiquer ses bons sentiments ; si vous êtes supérieur, faites-en volontiers part à vos inférieurs pour les instruire ; si vous êtes inférieur, assurez-vous de toutes vos dévotions avec votre supérieur ; si vous êtes parmi vos égaux, ne vous rendez pas importun ; mais aussi ne faites pas trop le réservé. C'est ici peut-être où vous manquez, car vous n'osez vous déclarer, vous n'osez parler hautement des grandeurs de la crèche, et de l'enfant Jésus qui y repose; cela ne serait pas peut-être bien pris ; on a peur, on a honte !... Ah maudite peur ! ô malheureuse honte ! quiconque n'osera parler de Dieu de peur de ce qu'on en dira, mérite qu'on dise que c'est un serviteur peu fidèle à son maître !...

DEUXIÈME POINT.

Du moyen de conserver ce qu'on apprend dans la méditation ou dans les conférences spirituelles.

Il faut aussi apprendre de Notre Dame et de saint Joseph à tirer profit de ce que l'on médite, et de ce qu'on entend ; il faut s'en servir pour l'intérieur, et pour l'extérieur ; il faut l'appliquer aux temps, aux lieux, et aux occasions, afin qu'on s'en souvienne, et que hors de l'oraison, comme dans la prière, on soit aussi présent à soi-même, et aussi prêt à faire le bien, que lorsqu'on en a pris la résolution dans la ferveur de la méditation. Hélas ! si nous avons trouvé Jésus dans nos oraisons, nous le perdons bientôt dans nos actions. Qui n'est dévot qu'au temps de l'oraison, n'est pas même dévot pendant l'oraison : car la vraie dévotion de l'oraison, c'est de nous rendre dévots hors le temps de l'oraison....

TROISIÈME POINT.

L'esprit de Jésus aide à communiquer et à conserver ces bons sentiments.

Si on se laisse aller à l'humeur de son esprit, on ne parlera point de spiritualité, ou l'on en parlera mal à propos ; mais si l'on se laisse conduire par l'esprit de Jésus, on ne tombera jamais dans aucune de ces extrémités, car ce divin esprit sait si bien accorder chez nous le désir de notre perfection avec l'avancement de celle d'autrui, que l'un n'empêche point l'autre, mais plutôt que l'un sert à l'autre. O Verbe incarné, et parole éternelle du Père, qui avez dit que la bouche parle de l'abondance du cœur, remplissez-moi tellement de vos paroles, qui sont esprit et vie, que j'en puisse toujours parler, et que je n'en parle jamais sans communiquer cet esprit et cette vie à tous ceux qui m'entendront !....

LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR,

QUI EST LE PREMIER JOUR DE JANVIER,

ET LE COMMENCEMENT DE L'ANNÉE

DU SAINT NOM DE JÉSUS, QUI NOUS MONTRE LA FIN

ET L'INTENTION QUE NOUS DEVONS AVOIR EN TOUTES NOS ACTIONS.

Il reçut le nom de Jésus[1].

Le Sujet de la méditation est sur le saint nom de Jésus, qui fut donné à Notre-Seigneur en sa circoncision, et sur ces paroles de l'Apôtre : *En toutes vos actions et en toutes vos paroles faites tout au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ* [2].

La Fin est d'apprendre de ce saint nom à donner de bonnes fins et des intentions droites à toutes nos actions.

La Forme est en ces trois points :

1° Du nom adorable de Jésus.

2° Il faut faire toutes ses actions en l'honneur de ce saint nom.

3° Aujourd'hui, premier jour de l'année, il faut consacrer ses œuvres à ce saint nom, et prendre la résolution de n'en faire aucune à l'avenir; qui ne soit faite en son honneur et dirigée vers une bonne fin.

PREMIER POINT.

DU NOM ADORABLE DE JÉSUS.

Tout ce qu'on peut dire d'auguste et de saint de ce grand Nom, doit se rapporter à la considération des trois personnes adorables de la très-sainte Trinité, qui sont honorées et glorifiées dans les hommages qu'on lui rend.

[1] Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesu. *S. Luc.* II.

[2] Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi. *Coloss.* III.

Premièrement, le Père en est l'auteur[1], il est pour ainsi dire le parrain, et veut donner lui-même un nom à son Fils bien-aimé. L'ange l'apporte du ciel, Notre-Dame et saint Joseph sont les dépositaires de ce nom, ou plutôt ils sont comme les députés de Dieu, chargés de représenter sa personne, lorsqu'on imposera ce nom béni à celui qui le mérite si bien. Ce nom, c'est le Père éternel qui l'a inventé, c'est son ouvrage, sa pensée ; il n'appartient qu'à lui de nommer son Verbe, car il n'y a que lui qui le connaisse, comme il n'y a que lui qui le produit et qui l'engendre. Aussi, ce nom adorable répond parfaitement à sa connaissance, et par conséquent, de tous les noms qui peuvent venir à la pensée, c'est le plus convenable et celui qui exprime le mieux les grandeurs de Jésus-Christ !... O Nom supérieur à tout autre nom ! Nom incomparable, Nom divin, je vous adore dans votre origine, et dans la bouche sacrée du Père.... O Père éternel, je vous rends grâces d'avoir donné un si auguste Nom à votre Fils....

Secondement, ce nom représente le Fils, selon les deux natures qui subsistent dans sa personne, parce qu'elles sont toutes deux nécessaires à faire un Jésus, c'est-à-dire un Sauveur des hommes pécheurs et perdus, s'il ne les sauve[2]. Il est aussi l'image de ses divines perfections, qui brillent avec un éclat sans pareil dans le mystère de l'incarnation, et dans l'ouvrage de notre réparation. O Jésus ! ô véritable Sauveur ! d'où vient que tant d'âmes se perdent ayant un si puissant libérateur !... Eh ! comment sauverez-vous la gloire de votre nom, si nous ne sommes sauvés[3] ?... Mais de quoi vous plaignez-vous, ô chétive créature ? si vous êtes misérable, vous êtes la cause de votre ruine.... Se sauve qui veut avec la grâce, le Sauveur est pour tous, et il ne souhaite rien davantage que de vous sauver si vous voulez. Ah Jésus ! je le veux, sauvez-moi je vous prie, par la puissante vertu de votre Nom !...

[1] Vocabitur tibi nomen novum, quod os Domini nominavit. *Isai.* LXII.

[2] Vocabis nomen ejus Jesum ; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum. *S. Matth.* I.

[3] Et quid facies magno nomini tuo. *Jos.* VII.

Enfin, ce nom est l'organe et l'instrument dont le Saint-Esprit se sert pour opérer ses merveilles [1]; et il lui est si propre, qu'il n'est pas même en notre pouvoir de le prononcer comme il faut sans son inspiration. Mais aussi, quand il nous fait cette faveur, et que nous ne la refusons point, c'est un baume précieux, c'est une huile répandue, qui fortifie le cœur, et qui nourrit nos âmes [2]. L'Apôtre a dit une parole remarquable : *Quiconque*, dit-il, *prononce le Nom de notre Maître, qu'il s'éloigne du péché* [3], soit à raison de la sainteté de ce nom, soit en considération de ses effets, soit pour le respect qu'il doit au Saint-Esprit qui opère ces effets. Ah pécheurs! comment pouvez-vous demeurer dans un état où vous ne sauriez convenablement prononcer le nom de Jésus [4]; ou taisez-vous, et que ce Nom ne passe point par votre cœur, et par votre bouche ; ou bien bannissez le péché qui vous rend indignes de le prononcer.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT FAIRE TOUTES SES ACTIONS AU NOM DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Faites toutes choses au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit l'Apôtre [5]. Ces paroles peuvent souffrir trois interprétations par rapport aux trois facultés de notre âme. D'abord l'entendement doit être convaincu de cette vérité : que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes, mais que nous appartenons à Dieu comme à notre créateur et à notre dernière fin, et à Jésus-Christ par le droit de notre Rédemption [6]; d'où il suit, qu'en toute rigueur de justice, nos actions doivent être à lui, puisqu'il

[1] Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. I *Cor.* XII.

[2] Oleum effusum nomen tuum. *Cant.* I. (Voir la belle paraphrase de saint Bernard sur ces paroles, et l'hymne : *Jesu dulcis memoria* du même saint docteur.)

[3] Discedat ab iniquitate omnis qui nominat nomen Domini. II *Tim.* II.

[4] Peccatori dixit Deus, quare tu enarras justitias meas et assumis testamentum meum per os tuum? *Psalm.* XLIX.

[5] Omnia in nomine Jesu Christi. *Col.* III, 17.
Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei. I *Cor.* III, 22.

[6] Non estis vestri, empti enim estis pretio magno. Ibid. VI.

est notre Dieu et notre Sauveur. Il est donc bien raisonnable de les faire en son nom, c'est-à-dire à son intention, par dépendance de ses ordres, parce que c'est lui qui nous commande de nous y employer.

Pour ce qui touche la volonté, elle est obligée de suivre les lumières de cette infaillible vérité, et par suite de s'y conformer, en sorte que rien ne lui échappe, qui n'ait son approbation de Jésus-Christ, à qui elle appartient [1]. La nature qui est corrompue par le venin du péché, n'entend pas volontiers ces maximes, elle ne cherche que son plaisir et ses intérêts, ou utiles, ou honorables. Elle s'oppose sans cesse à cette vérité, et elle surprend la volonté, elle la prévient, elle la flatte, elle la gagne insensiblement, et s'en saisit avec un empire si absolu, qu'elle lui prend et lui enlève tout le fruit de ses actions, sans qu'il lui reste rien pour offrir à son Dieu [2]. Mais il faut que la volonté aille au devant de ces surprises, qu'elle détruise cette dangereuse tyrannie, qu'elle rompe ces oppositions, afin de se soumettre à la raison et à la foi, qui lui apprennent qu'elle n'a de liberté que pour se soumettre volontiers à Jésus, comme à son souverain.

Et parce que d'ordinaire nous vivons livrés à nos inclinations et à nos appétits, qui ne nous permettent pas de prendre conseil de la raison, ni de demeurer longtemps dans l'ordre qu'elle nous prescrit : ce n'est pas assez de vouloir rapporter tout au nom de Jésus-Christ, il faut renouveler souvent ce bon dessein ; et pour en confirmer la résolution, appeler la mémoire au secours de la volonté, témoignant par de fréquentes protestations, qu'on ne prétend rien dans le cours de ses actions que faire la volonté de Jésus [3], qu'on lui demande cette grâce ; enfin, qu'on lui offre le fruit avec l'arbre, c'est-à-dire nous et nos actions,

[1] Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini Dei. *Psal.* XIX.

[2] Irritat adversarius nomen tuum. *Psal.* LXXIII.

[3] Nomen tuum, et memoriale tuum in desiderio animæ. Anima mea desideravit te in nocte, sed et in spiritu meo in præcordiis meis, de mane vigilabo ad te. Domine Deus noster possederunt nos domini, absque te, tantum recordemur nominis tui. *Isai.* XXVI, 8 et 13.

par l'intention bien arrêtée de ne vouloir vivre que selon la fin voulue par cette adorable volonté. Il faut donc en renouveler souvent le souvenir, et en tirer cette conséquence; que puisque nos actions ont une fin si haute et si divine sous l'autorité d'un nom si excellent, nous ne devons rien négliger, mais faire tout avec perfection, afin que chacune de nos actions soit digne d'être présentée à la majesté de notre Dieu [1].

Ame paresseuse et languissante, cette oraison que vous faites si froidement est-elle digne à votre avis d'être offerte à un Dieu?... Est-ce donc au Nom de Jésus que vous priez, que vous parlez, et que vous travaillez?... Si cela est, pourquoi tant de défauts? pourquoi tant d'imperfections et de tiédeur?... Un homme de bien se tiendrait offensé que vous fissiez une action indigne sous l'autorité de son nom; et vous ne craignez pas de couvrir tant de défauts sous le nom de Jésus, et de dire que vous travaillez pour lui, en travaillant si lâchement.... Dites dorénavant en lui offrant toutes vos actions : O mon Jésus, comme vous méritez que je travaille pour vous, faites aussi, s'il vous plaît, que mon travail mérite d'être accepté de vous....

TROISIÈME POINT.

IL FAUT COMMENCER AUJOURD'HUI A CONSACRER SES ACTIONS AU NOM DE JÉSUS.

Ce n'est pas sans mystère et sans un dessein particulier de la providence de Dieu, que ce Nom vénérable a été donné au Fils de Dieu, le jour de la Circoncision, et que ce jour même est le premier de l'année. Nous apprenons de ces circonstances remarquables, que Jésus est véritablement Sauveur, qu'il l'est d'effet et de nom, qu'il n'en a le nom que parce qu'il l'est en réalité... Car vous voyez qu'en même temps qu'il prend le nom de Sauveur, il répand son sang pour obéir à la loi de la Circoncision, pour commencer à nous sauver par l'effusion de son sang, et par le mérite de son obéissance. O bon Jésus!

[1] Ut ambuletis digne, Deo per omnia placentes. *Coloss.* I.

que ce Nom vous coûte de peines, et que vous l'avez acheté chèrement !...

Nous sommes aussi avertis par cette coïncidence providentielle, de commencer aujourd'hui, et de continuer le cours de l'année et de notre vie en son nom, c'est-à-dire par sa grâce, pour sa gloire, et pour l'accomplissement de tous les desseins qu'il a sur nous[1]. Allons, mon âme, c'est maintenant qu'il faut se déclarer, et faire profession ouverte de ce que nous voulons devenir : c'est aujourd'hui qu'il faut s'offrir à Dieu d'un bon cœur avec tout ce qui dépend de nous. Faisons-le donc au plus tôt, non-seulement en général pour ce qui regarde la condition et l'état où Dieu nous a établis, mais encore en particulier, lui consacrant toutes les actions de nos mains, toutes les paroles de notre bouche, tous les mouvements de notre cœur, renonçant à tout intérêt contraire à ceux de Dieu. Disons-lui, suivant le sens de l'Apôtre : Je veux désormais ne rien faire qu'en votre nom, et quand je vous fais cette sainte protestation, j'entends renoncer à tout plaisir contraire à votre bon plaisir, à tout honneur contraire à votre gloire, à tous desseins qui ne sont pas conformes aux vôtres. Je n'ai plus de volonté que la vôtre, ni de cœur que le cœur de Jésus....

Élévation d'esprit pour se consacrer à Jésus notre Sauveur au commencement de l'année.

Grand Dieu, qui m'avez créé par votre puissance, et racheté par votre bonté, vous donnant à moi et vous livrant pour moi, je confesse que je vous appartiens si étroitement, qu'il n'y a pas d'instant de ma vie qui ne doive être consacré à votre gloire et à votre service. Je regrette d'y avoir manqué par le passé, et je me propose de vous rendre plus fidèlement tous mes devoirs.

[1] Sit quoque cor nostrum perfectum cum Domino Deo nostro, ut ambulemus in decretis ejus et custodiamus mandata ejus, sicut et hodie. III *Reg.* VIII.

Pour cela je me donne aujourd'hui entièrement à vous, je vous consacre tout le cours de ma vie, j'accepte l'état et la condition où vous m'avez appelé, comme une disposition de votre éternelle Sagesse : je désire uniquement vous y servir, et chercher en vous servant, mon salut, comme vous voulez que je le cherche. Je ne prétends rien au monde que l'accomplissement de vos desseins, et je suis résolu de ne faire aucune chose ni petite ni grande, de ne parler ni de traiter quoi que ce soit, qu'en vue de la fin que vous m'avez prescrite, en me donnant l'être, et en me rachetant, fin pour laquelle vous m'avez accordé votre grâce. Ah ! je déteste la vanité, je renonce aux intérêts et aux plaisirs, je déclare une haine immortelle à tout ce qui me pourrait détourner de cette fin. Je confesse cependant que je suis trop faible pour accomplir ces bonnes résolutions, je sais bien que je me laisse aisément surprendre, et je ne vois que trop en quel danger je suis de succomber aux premiers efforts de la tentation... Mais j'implore votre saint Nom, et je proteste, aidé de votre grâce, que je ne veux nullement consentir aux mouvements, que la nature n'oppose que trop souvent à de si saintes résolutions. Et afin d'affermir cette volonté que vous m'avez inspirée, je prends désormais votre saint nom de Jésus pour marque et pour sceau de toutes mes actions; j'espère par la vertu de ce Nom sacré étendre à tout le cours de ma vie l'effet des bons désirs et des résolutions que vous m'avez inspirés; de telle sorte que quand je dirai ces paroles[1] : *Au Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ou bien : *Vive Jésus :* c'est comme si je disais mot pour mot, et du plus profond de mon cœur, ce que je dis maintenant en termes exprès: c'est dans ces sentiments que je veux vivre et mourir. Ainsi soit-il.

Omnipotens sempiterne Deus, dirige actus nostros in beneplacito tuo, ut in nomine dilecti Filii tui mereamur bonis operibus abundare. Qui tecum vivit[2], *etc.*

[1] Tantum in te recordemur nominis tui. Supra *Isai.* xxvi.

[2] Seigneur, Dieu tout-puissant, dirigez nos actions selon votre bon plaisir, afin que, par les mérites du nom de votre Fils bien-aimé, nous méritions d'être féconds en bonnes œuvres. (*Oraison de la Messe de ce jour*).

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du saint nom de Jésus.

Toutes les trois personnes de la très-sainte Trinité sont intéressées dans la gloire du nom de Jésus. Le Père éternel l'a voulu donner lui-même à son Fils, et il n'appartenait qu'à lui seul de le donner ; le Fils incarné le porte comme un nom qui signifie parfaitement ce qu'il est dans ses deux natures, puisque ce mot de Sauveur dit un homme le plus saint de tous les hommes, et un Homme-Dieu ; enfin, le Saint-Esprit se sert de ce saint Nom comme d'un instrument pour conférer ses grâces et opérer toutes ses merveilles, pourvu que nous n'y mettions point obstacle. Que l'on quitte toute sorte de péché, dit l'Apôtre, si l'on veut prononcer ce saint nom. Heureuse nécessité, qu'il faille ou que je n'ose prononcer ce saint nom de Jésus, ou que pour le prononcer je renonce à tout péché!...

DEUXIÈME POINT.

Faire ses actions en l'honneur de ce Nom béni.

Tout ce que vous faites, dit l'Apôtre, faites-le au Nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Instruisez votre entendement sur cette vérité, affectionnez-y votre volonté contre l'inclination de la nature corrompue, qui se cherche en tout ce qu'elle fait ; et rafraîchissez-en souvent la mémoire, pour faire tout à cette fin, et faire tout dignement sous l'autorité de ce Nom, qui est de si grand mérite, que non-seulement il faut tout faire pour lui, mais aussi que tout ce que l'on fait pour lui soit parfaitement fait : autrement quelle indignité serait-ce, de s'autoriser dans ses lâchetés et dans ses imperfections du nom de l'auteur de la perfection? Oseriez-vous dire de votre oraison si mal faite, qu'elle est faite au nom de Jésus?...

TROISIÈME POINT.

Commencer aujourd'hui à faire tout au nom de Jésus.

Il faut aujourd'hui faire une solennelle protestation de consacrer à Jésus toutes vos actions et toutes vos intentions, pour tout le reste de l'année et de votre vie; et il faut convenir avec Dieu, que toutes les fois que vous direz ce nom de Jésus, c'est comme si vous disiez et si vous pensiez tout ce qu'il faut dire et penser, pour faire tout aux fins que Jésus veut qu'on se propose. Vive Jésus, qui est le commencement et la fin tout ensemble, et sans qui tout le reste n'est rien.... Mon âme, il fait bon commencer aujourd'hui à bien faire, en ce saint Nom; mais il fait encore meilleur persévérer toujours, comme lorsqu'on a commencé.

DEUXIÈME JOUR DE JANVIER,

OCTAVE DE SAINT ÉTIENNE.

DE L'ÉTAT DE LA GRACE, ET D'UNE BONNE CONSCIENCE,

QUI EST LA PREMIÈRE CONDITION QUI DOIT ACCOMPAGNER NOS INTENTIONS, AFIN QU'ELLES SOIENT DROITES.

Approchons-nous de Dieu avec un cœur vraiment sincère et rempli de foi, retranchant de notre âme tout ce qui pourrait l'empêcher d'avoir la conscience nette [1].

AVIS.

Les jours qui suivent, jusques au second Dimanche après l'Épiphanie, seront indiqués seulement par l'ordre et le rang qu'ils tiennent dans le mois.

Le Sujet des Méditations, depuis ce jour jusqu'à la veille des Rois sera

[1] Accedamus cum vero corde in plenitudine fidei, aspersi corda a mala conscientia. *Heb.* x, 22.

sur les conditions qui doivent accompagner la droite intention dont il a été question dans la Méditation précédente ; nous tirerons ces conditions des effets de la Circoncision qui se pratiquait parmi les Juifs ; et chacun de ces trois jours nous méditerons une des trois conditions de la droite intention, dans un des trois effets de la Circoncision légale, qui nous l'avait représentée.

Le Sujet d'aujourd'hui est fondé sur le premier effet de la Circoncision, qui effaçait le péché originel, et qui mettait les enfants en état de grâce [1] : sur quoi on pourra considérer que la droite intention doit être accompagnée de la grâce et de la sainteté d'une bonne conscience.

La Fin est de bien comprendre quel doit être l'état de notre conscience pour rendre nos actions agréables à Dieu, et nos bonnes intentions fructueuses.

La Forme est en ces trois Points :

1° Que faut-il entendre par état de grâce, et bonne conscience.

2° C'est une condition requise pour la droiture d'intention.

3° Quel en est l'usage et la pratique.

PREMIER POINT.

QUE FAUT-IL ENTENDRE PAR ÉTAT DE GRACE ET BONNE CONSCIENCE.

Si nous étions encore dans l'état d'innocence comme le premier homme, ou du moins, si la grâce du Baptême nous établissait dans un état de fermeté, dont on ne pût déchoir; pour faire des actions agréables à Dieu, le vouloir et l'agir suffiraient avec son aide et son secours. Mais à peine sommes-nous passés de l'enfance à cet âge, où la conscience est capable de juger ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, que nous sommes assaillis par trois sortes de maux très-dommageables [2] : d'abord le péché

[1] Circumcisio purgationem significat delictorum. D. Amb. *in* II. S. *Luc.*

[2] Sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua. *Gen.* VIII, 21.

actuel, en second lieu une inclination violente de la nature corrompue vers tout ce qui la flatte [1]; enfin une aversion non moins forte contre tout ce qui contrarie ses penchants.

Voilà ce qui renverse et détruit une bonne conscience ; mais ce qui la relève et la remet en état, c'est qu'après une sérieuse pénitence, on reçoit la grâce de justification, qui oppose trois biens à ces trois espèces de maux. Le premier est une abolition de tout péché mortel. Le second et le troisième viennent à la suite du regret qu'on a d'avoir offensé Dieu ; c'est une constante résolution de réprimer les complaisances de la sensualité, de peur qu'elles ne se laissent aller aux occasions de péché qui nous attirent : c'est une fermeté de courage inébranlable, qui souffrirait plutôt tous les maux imaginables, jusqu'à la mort même, que de consentir désormais au moindre péché. Ah Dieu ! qu'ai-je donc fait jusqu'ici ?.... Le moindre objet de déplaisir, une ombre d'honneur, un petit gain a bien eu la force de m'attirer cent fois dans le péché.... Perdu de conscience que j'étais, où avais-je l'esprit ? Ne suis-je point encore dans ce déplorable état ?... Voudrais-je y mourir ?...

DEUXIÈME POINT.

L'ÉTAT DE GRACE ET UNE CONSCIENCE PURE ET DROITE SONT NÉCESSAIRES POUR RENDRE NOS INTENTIONS MÉRITOIRES.

Cet état de grâce et de bonne conscience est absolument nécessaire pour rendre nos intentions pures, et nos actions méritoires pour la vie éternelle ; car si nous ne sommes pas en état de grâce, nous sommes en état de péché, lequel nous fait ennemis de Dieu, et nous rend incapables d'aucun mérite qui puisse nous servir pour l'éternité. Quelque bonnes et simples que paraissent les actions, quelque droites et pures que soient les intentions, si le fond de l'âme est corrompu par le péché, toutes

[1] Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. Igitur ego ipse mente servio legi Dei, carne autem legi peccati. *Rom.* VII.

les actions et les intentions qui en sortent, ne sont pas à la vérité de nouveaux péchés, mais aussi elles ne sont pas des œuvres qui méritent le ciel, comme celles qui se font en état de grâce, et avec une bonne conscience [1] ; ce sont des œuvres mortes, des actions avortées qui n'auront jamais de vie, ce sont des semences stériles qui ne porteront jamais de fruit pour notre éternité [2]. Car le principe du mérite, c'est la grâce sanctifiante qui ne souffre aucun péché mortel ; c'est cette grâce et cette charité habituelle qui nous unissent à Jésus-Christ et à tous ses mérites, qui rendent nous-mêmes et toutes nos actions agréables à Dieu, qui leur donnent le prix, comme la marque du prince donne cours à la monnaie, ou comme l'âme donne au corps la vie et l'usage des membres. Oh ! grâce sanctifiante, que vous m'êtes nécessaire !... Oh ! péché qui es l'ennemi de cette grâce, que tu es abominable ! Je te déteste de tout mon cœur, et je ne souhaite de vivre que pour vivre dans la grâce, dans l'amour, et dans le service de mon Dieu !...

Mais afin que vous compreniez encore plus clairement, combien cet état de grâce et cette bonne conscience sont nécessaires pour la bonté de vos intentions [3], nous allons entrer dans quelques détails. Remarquez d'abord que si l'action que vous faites est mauvaise par elle-même, opposée à la loi de Dieu, aucune intention ne pourrait la rendre bonne. Il n'est jamais permis de faire même le moindre mal, pour qu'il en arrive un bien, c'est l'enseignement de tous les saints. Par exemple, il ne serait pas permis de faire, avec connaissance, le plus léger mensonge, quand même il devrait en résulter le salut de plusieurs milliers d'âmes. Or une bonne conscience bien éclairée ne permettra jamais que notre intention se trompe sur ce point, car elle

[1] Dominus solus adest sustinentibus se in via veritatis et justitiæ. Dona iniquorum non probat Altissimus nec respicit in oblationes iniquorum. *Eccli.* XXXIV.

[2] Si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas, et si tradidero corpus meum, ita ut ardeat, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest. I *Cor.* XIII.

[3] Perambulabam in innocentia cordis mei, in medio domus meæ.

Non proponebam ante oculos meos rem injustam : facientes prævaricationes odivi. Non adhesit mihi cor pravum, etc. *Psal.* C.

n'ignore pas que l'intention, quelque bonne qu'elle soit, ne rendra jamais louable ce qui de soi est mauvais.

Ajoutez qu'il ne suffit pas que l'action soit seulement bonne de sa nature, si les circonstances qui l'accompagnent, comme le temps, le lieu, la manière ou toute autre chose, la rendent vicieuse : ainsi communier est une action très-sainte ; mais celui qui voudrait communier sans être à jeun, à moins d'être malade, se rendrait coupable d'une profanation, quand même il aurait la meilleure intention du monde. De ce cas et de plusieurs autres semblables vous pouvez conclure combien la bonne conscience, pure, droite et éclairée sert pour régler nos intentions, les rendre saintes et méritoires.

Comment vous gouvernez-vous en ce point ?... Il est bien à craindre que vous ne vous mettiez pas beaucoup en peine ni de l'intention ni de la conscience, et que toutes vos actions se fassent à l'aventure, ou selon l'humeur et la passion qui prédomine au temps où vous agissez. Ah ! que vous perdez de biens et de trésors de mérites, faute d'une pensée, d'une élévation de cœur, qui se pourrait faire en une minute pour diriger votre intention ! N'y voulez-vous point remédier ?.... N'en demandez-vous pas le moyen et la grâce ?...

TROISIÈME POINT.

PRATIQUE POUR SE CONSERVER DANS L'ESPRIT DE GRACE ET DANS LA PURETÉ D'INTENTION.

Voyons donc ce qu'il s'agit de faire pour remédier à ces désordres. Car enfin, vous ne voulez pas perdre tout le fruit de votre vie. Demandez-vous à vous-même en quel état vous voudriez mourir [1] ? En quelle disposition êtes-vous quand vous allez communier ? Quel sentiment aviez-vous quand vous avez été

[1] Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi, ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum, sive malum, scientes ergo timorem Domini hominibus suademus. II *Cor.* v.

sensiblement touché de la crainte de Dieu?.... Eussiez-vous alors voulu commettre la moindre faute?.... Vivez toujours en cet état; car, quoique le mouvement sensible ait passé, la nécessité de craindre Dieu et de ne l'offenser jamais demeure toujours. Oui, il sera toujours vrai qu'il ne faut jamais offenser Dieu, quelque sentiment contraire que vous puissiez avoir; ne vous arrêtez pas à ce sentiment, mais à la raison et à la foi qui vous obligent aussi étroitement de ne point consentir à un péché, quel qu'il soit, qu'à une erreur qui serait contre votre croyance. Que si néanmoins vous tombez en quelques fautes, car la faiblesse de l'homme ne s'en peut exempter, ne vous découragez pas, mais rendez-vous l'usage de la contrition très-familier, pratiquez-la aussitôt que vous vous apercevrez de votre chute, redoublez-en les actes le soir et le matin, au commencement de la prière et de vos plus sérieuses actions, quand votre cœur s'y sent porté, ou même quand vous dirigez vos intentions [1]. Que ces paroles: *Vive Jésus,* ou bien celles-ci: *Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* vous servent de signe pour montrer que vous entendez demander pardon de vos péchés, toutes les fois que vous les prononcez : ou si vous en voulez faire un acte plus exprès, ajoutez ensuite : *Jésus, ayez pitié de moi, pauvre pécheur.*

Bonté infinie de Jésus, qu'il faut peu de chose pour obtenir de vous le pardon de nos offenses !... Quand nous nous sommes éloignés de vous, vous êtes plus empressée de nous recevoir, et de nous chercher, que nous ne le sommes de retourner....Hélas! s'il fallait répandre du sang pour résister au péché, ou si nous en avions donné une seule goutte en notre vie, pour le réparer après l'avoir commis, je n'aurais rien à dire [2]. Mais pour obtenir la grâce d'y résister, ou pour qu'il nous soit pardonné, il n'est besoin que d'un mouvement du cœur, d'une parole de regret et d'amour!... Hélas! pour arracher ce sentiment de

[1] Numquid qui cadit non resurget, et qui aversus est non revertetur? *Jerem.* XLII.

[2] Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa. *Eccle.* IV,33.

notre poitrine, il semble qu'il faille souffrir tout ce que vous avez souffert pour nous sauver. O Jésus, que les hommes sont ingrats, et que ceux qui seront damnés, ayant un Sauveur si doux et si miséricordieux, le seront avec justice !....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'état d'une bonne conscience.

Avoir une bonne conscience, c'est être hors de l'état de péché, c'est être résolu de ne point suivre ses passions de peur de pécher, et de résister jusqu'à la mort, plutôt que de consentir au péché.... Etes-vous dans cette résolution?... Si vous n'êtes pas prêt à mourir, et à être jugé maintenant, il est à craindre que vous n'y soyez pas !...

DEUXIÈME POINT.

Combien cet état est nécessaire à la droite intention.

Cela est nécessaire pour la pureté de l'intention, et pour le mérite de l'œuvre; car autrement, si votre action est faite en état de péché, quelque bonne qu'elle puisse être en soi-même, elle n'a point de mérite; si elle est un péché, votre intention, quelle qu'elle soit, ne la rendra jamais bonne; et si elle manque à quelque circonstance, elle manque en tout. Il est vrai qu'on fait plus aisément le mal que le bien; mais après tout, le mal aisément fait est toujours mal; et s'il y a plus de difficulté à faire le bien, la peine y est bien employée....

TROISIÈME POINT.

L'usage d'une bonne conscience.

Un bon moyen de se tenir en bonne conscience, et d'avoir la pureté d'intention, c'est de vivre toujours comme on voudrait communier, ou mourir; c'est aussi de faire souvent des actes de contrition en même temps qu'on purifie son intention; ne faut pour cela qu'un petit mot,

qu'un retour de cœur vers son Jésus. Voudriez-vous refuser si peu de chose, pour gagner un si grand bien?... S'il ne fallait que dire un mot pour les biens temporels, oh ! qu'on l'aurait souvent à la bouche ! mais pour les biens spirituels et éternels, il semble qu'ils ne valent pas la peine d'en parler !...

TROISIÈME JOUR DE JANVIER,

OCTAVE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

DE LA CIRCONCISION SPIRITUELLE, QUI EST LA MORTIFICATION, ET LA SECONDE CONDITION D'UNE DROITE INTENTION.

Faites la circoncision de vos cœurs [1].

Le Sujet est sur la mortification, qui est une circoncision spirituelle figurée par le retranchement de la chair qui se faisait dans la circoncision, et c'est la seconde condition requise pour la pureté d'intention, représentée dans cet effet de la circoncision légale.

La Fin est d'apprendre comment il faut joindre la mortification avec la bonne intention.

La Forme est en ces trois points :

1° Qu'est-ce que la circoncision spirituelle.

2° Elle doit accompagner notre intention.

3° Comment il faut la pratiquer.

PREMIER POINT.

QU'EST-CE QUE LA CIRCONCISION SPIRITUELLE ?

La circoncision spirituelle, c'est-à-dire la mortification, regarde principalement la triple convoitise du bien, de l'honneur,

[1] Circumcidite præputium cordis vestri, et cervicem vestram ne induretis amplius. *Deut.* x.

et du plaisir, dont elle étouffe les mouvements, et arrête les poursuites, qui portent préjudice à l'esprit [1], ou à l'avancement spirituel. C'est cet œil superbe, c'est cette main avare, c'est ce pied qui court, et qui vole après le plaisir, qu'il faut retrancher impitoyablement, quand ils sont pour nous une occasion de scandale. *Quiconque est serviteur de Jésus-Christ,* dit l'Apôtre [2], *crucifie sa chair avec les vices et les convoitises qu'elle fomente.* Pensez-y bien, et ne vous lassez pas de creuser plus avant, et d'approfondir le sens de ces paroles. Etes-vous crucifié, comme parle saint Paul? où est la croix? où sont les cloux? où est le marteau? avez-vous donné le premier coup?.... Ne vous flattez point, c'est à vous de le faire, c'est la passion prédominante, c'est le vieil homme qui fait le tyran chez vous, qu'il faut condamner à la croix; c'est contre ce criminel que vous devez demander justice à vous-même, et crier fortement avec saint Bernard [3] : *Qu'on le crucifie, qu'on le crucifie ; car il est coupable de mort.* Le faites-vous? poursuivez-vous sa mort à toute rigueur?... Hélas! voilà le grand mal : vous êtes le criminel, l'accusateur, le juge, et l'exécuteur tout ensemble, et vous échappez à vous-même!...

DEUXIÈME POINT.

NOTRE INTENTION DOIT ÊTRE ACCOMPAGNÉE DE LA CIRCONCISION SPIRITUELLE.

Il est aussi nécessaire d'apporter cette circoncision spirituelle à nos intentions, que de donner de bonnes intentions à nos actions; car nos intentions ne seront jamais bonnes, si nous n'arrêtons par une véritable mortification ces trois convoitises de notre nature dépravée, qui corrompent toutes nos affections et nos intentions [4]. Elles répandent si subtilement leur venin

[1] Superbo oculo et insatiabili corde, cum hoc non edebam. *Psal.* c.
[2] Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus. *Galat.* v, 24 et seq.
[3] Crucifigatur, crucifigatur, reus est mortis. D. Bern.
[4] Fugientes ejus quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem. II *Pet.* I.

sur les actions de votre vie, que vous n'en sentez la malignité qu'après avoir avalé le poison. Jetez un regard sur le monde, voyez un peu comme tous les hommes s'agitent, que d'allées et de venues, que de peines et de fatigues [1]. Et pourquoi tant de tracas et tant d'empressements ! Qu'ils disent la vérité, n'est-ce pas pour le plaisir, pour un point d'honneur, pour des biens, et pour des commodités temporelles ? En conscience, est-ce là une bonne intention ?... Mais ne faites pas l'application de ceci à vos voisins, il s'agit de vous-même.... Ce qui vous préoccupe le plus souvent dans tout ce que vous faites, n'est-ce pas de penser quelle estime les hommes en auront, quel plaisir la nature en reçoit, quel intérêt vous en peut revenir, quelle perte ou quel gain, quel honneur ou quel déshonneur ?... Et sur ces visées de votre esprit vous vous mettez à travailler, vous vous réjouissez ou vous vous attristez dans votre travail, selon que la nature s'y plaît ou s'y déplaît; de sorte que tout se passe dans ces mouvements qui sont purement naturels ou sensuels, et qui sont aussi éloignés de la droiture d'intention que la terre l'est du ciel, et le monde de Jésus-Christ.

Reconnaissez ce défaut, déplorez ce malheur, voyez la perte que vous faites du mérite de vos actions, qui n'ont de valeur devant Dieu que par leurs intentions [2]. De quoi vous serviront toutes ces pensées d'honneur et de profit que vous entretenez ?.... Etes-vous plus honoré pour vous passionner si ardemment? Vos désirs font-ils croître votre revenu ? Ne sont-ce pas plutôt vos bourreaux, autant qu'ils sont solliciteurs de vos plaisirs ?.... Tandis que si vous ne songiez qu'à plaire à Dieu, vous n'en seriez pas moins à votre aise, ni moins honoré sur la terre, et vous acquerriez outre cela une gloire et une félicité immortelle dans toutes vos actions.

[1] Quam mercedem habebitis? Nonne et publicani hoc faciunt ? S. *Matth.* v.

[2] Nolite errare, Deus non irridetur; quæ enim seminaverit homo, hæc et metet : quoniam qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem : qui autem seminat in spiritu, de spiritu metet vitam æternam. Bonum autem facientes non deficiamus, tempore enim suo metemus non deficientes. *Gal.* VI.

Que ne souffrez-vous qu'on vous désabuse une bonne fois ? On ne vous demande pas que vous entrepreniez autre chose que ce que vous faites ; changez seulement d'intention et de pensée ; exercez votre charge, c'est juste, mais exercez-la au nom de Jésus-Christ, remplissez-la pour lui plaire : qu'y perdrez-vous ? quel mal craignez-vous ? en serez-vous plus pauvre, plus méprisé [1] ?.... Ah ! si le seul désir et la seule intention était suffisante pour remplir vos coffres d'or et d'argent, que ne feriez-vous pas ?.... Et néanmoins elle suffit pour faire de vous un grand saint auprès de Dieu, et vous acquérir une haute gloire dans le paradis, et vous ne pouvez vous résoudre à avoir cette intention ?.... Que vous a fait Jésus, pour que la seule pensée de lui plaire vous donne tant de peine, et vous cause tant de dégoût, que vous ne pouvez presque pas y penser ?....

TROISIÈME POINT.

PRATIQUE DE CETTE CIRCONCISION SPIRITUELLE.

Retenez ces trois avis pour la pratique de la circoncision spirituelle, que vous devez apporter à vos intentions. Le premier, si ce que vous faites est trop attrayant et trop dangereux, quittez tout, de peur de tomber dans le précipice pour vous en être trop approché [2]. Le second, si c'est une chose indifférente, une action innocente ou nécessaire, s'il faut aller à la table, s'il faut prendre du divertissement ou du repos, faites-le selon l'ordre de Dieu pour le rendre content, pour obéir à ses volontés, parce qu'il nous a assujettis à cette nécessité, sans regarder le contentement des sens, comme s'il n'avait nulle part à l'action [3]. Enfin pour le troisième avis, si vous rencon-

[1] Dives in omnes qui invocant illum : omnis enim quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. *Rom.* x.

[2] Eruere quasi damula de manu, et quasi avis de manu aucupis. *Prov.* VI, 5. Sicut pisces capiuntur hamo, et sicut aves laqueo comprehenduntur, sic capiuntur homines in tempore malo. *Eccles.* IX, 12.

[3] Qui manducat, Domino manducat : nemo enim nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. *Rom.* XIV.

trez de la peine pendant votre travail, souffrez autant que la raison le veut, et ne vous rebutez pas à cause de la difficulté ; c'est ainsi qu'il faut réduire en pratique l'abstenir, l'agir, et le souffrir, comme nous l'avons considéré [1]. C'est ce qui vous est figuré sous les personnes du voyageur, du mort et du crucifié ; comme saint Bernard l'explique plus au long [2], ce qu'il est aisé de reconnaître, pour peu que vous y pensiez. L'agir est le propre du voyageur qui avance toujours, et ne prend qu'en passant les plaisirs et les divertissements agréables qui se présentent. L'abstenir est figuré par le mort, qui est privé des sens et des facultés capables de recueillir les plaisirs de la vie. Le souffrir est le propre du crucifié, qui ajoute à sa mort les souffrances et les douleurs. Au reste que ces paroles ne vous épouvantent point : *Mourir de la sorte*, c'est être plus vivant que jamais ; cette croix n'a de rude que le nom, elle est pleine de repos et de contentement [3]. Dites-moi, mais dites-le plutôt à votre cœur : La vie de Jésus vous semble-t-elle moins heureuse que la vie des sens et de la nature corrompue ?.... C'est l'échange que vous ferez ; au lieu d'une vie sensuelle vous aurez une vie toute spirituelle ; à la place du péché qui régnait dans votre âme, la grâce y commandera ; au lieu que vous n'obéissiez qu'à vos caprices, vous ne serez soumis qu'à l'Esprit de Jésus-Christ. Jugez maintenant si c'est vous faire tort que de vous proposer cet échange....

[1] Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe, et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* II, 4.

[2] D. Bern. serm. VII *in Quadr.*

[3] Tribulationem patimur, sed non angustiamur, etc.

Semper enim nos qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. Ergo mors in nobis operatur. I *Cor.* IV.

Quasi morientes et ecce vivimus, ut castigati, et non mortificati, quasi tristes, semper autem gaudentes. Ibid.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que la circoncision spirituelle?

La circoncision spirituelle n'est autre chose que la mortification de nos trois convoitises, qui sont l'honneur, le plaisir, et l'intérêt : c'est ce crucifiement de nous-mêmes, que nous avons considéré si souvent, et que nous ne saurions trop souvent méditer, parce qu'il y a toujours de quoi se mortifier. Mais avez-vous seulement commencé?... Ne vous flattez point en ce sujet. Il faut vous résoudre tous les jours à faire mourir le vieil homme en vous, puisque tous les jours il y prend une nouvelle vie si vous ne l'étouffez, ou si vous ne le gouvernez tellement qu'il ne vive qu'en sujet et en esclave, par l'ordre et le gouvernement de l'esprit qui doit être son maître. Mon Jésus, mettez-y la main s'il vous plaît, car seul je ne puis rien contre lui....

DEUXIÈME POINT.

Que cette Circoncision spirituelle est une condition de l'intention droite.

Si ces trois principales convoitises ne sont ainsi mortifiées, elles corrompent toutes nos intentions. N'est-il pas vrai que tout se fait par vanité, par plaisir ou par intérêt? Que reste-t-il donc pour Dieu, et pour votre salut?... Si vous y pensez bien, vous trouverez qu'il ne vous est demeuré que du regret d'avoir pris tant de peine pour n'avoir acquis aucun mérite. Hélas mon âme! si du moins tu savais concevoir ce regret, au moins tu ne perdrais pas tout.

TROISIÈME POINT.

La pratique de la circoncision spirituelle.

Abstenez-vous quand vous sentez qu'il y a de la sensualité dans ce que vous faites : agissez dans la grâce et selon l'ordre de Dieu, quand il faut agir : souffrez très-volontiers ce qu'il faut souffrir, et vous vous facili-

terez fort la pratique d'une bonne intention; mais appliquez ces trois actes en particulier. De quoi sert une règle si elle n'est appliquée? Quand est-ce que l'application s'en doit faire, sinon lorsqu'il y a plus de danger de ne pas aller droit, et qu'on a plus besoin de sa règle?...

QUATRIÈME JOUR DE JANVIER,

OCTAVE DES SAINTS INNOCENTS.

DE LA TROISIÈME CONDITION POUR LA DROITE INTENTION : QU'ELLE DOIT ÊTRE UNIVERSELLEMENT DROITE DANS TOUTES LES ACTIONS.

Je proteste à tout homme qui s'est fait circoncire, qu'il est obligé de garder toutes les ordonnances de la loi [1].

Le Sujet de la méditation est pris de ce que quiconque se soumettait à la circoncision, s'obligeait à l'observation de toute la loi, comme témoigne l'Apôtre. Ainsi celui qui veut avoir la droiture d'intention doit l'observer fidèlement dans toutes ses actions, cette universalité étant la troisième condition d'une intention droite.

La Fin est de bien comprendre l'importance de cette troisième condition de la pureté d'intention.

La Forme est en ces trois points :

1° Ce qu'on entend, quand on dit que la pureté d'intention doit être universelle.

2° Importance de cette condition de la pureté d'intention.

3° Manière de la pratiquer.

[1] Testificor omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ. *Gal.* v.

PREMIER POINT.

CE QU'ON ENTEND, QUAND ON DIT QUE LA PURETÉ D'INTENTION DOIT ÊTRE UNIVERSELLE.

Etre solidement vertueux et véritablement saint, ce n'est pas tant faire des choses extraordinaires, qu'accomplir les fonctions ordinaires avec une bonne intention, qui ne se démente jamais, pas plus dans les moins considérables que dans les plus grandes. C'est être content et égal en tout ce que l'on fait, ne faisant jamais rien que par vertu [1]. Cette différence nous est marquée dans la bénédiction d'Esaü et de Jacob. Isaac souhaite premièrement à Jacob la rosée du ciel, et puis la graisse de la terre ; mais quand il est question de donner sa bénédiction à Esaü, il lui donne pour partage la graisse de la terre, et puis après la rosée du ciel [2]. Ce sont les mêmes paroles qu'il dit, et les mêmes souhaits qu'il fait pour l'un et l'autre ; mais ce n'est pas le même ordre. La bénédiction de Jacob met le ciel avant la terre, celle d'Esaü met la terre avant le ciel. C'était la figure de leur vie et de leurs mœurs, et c'est encore l'image de ceux qui leur ressemblent. Ceux qui se rendent imitateurs de Jacob, lèvent toujours leurs premiers regards vers le ciel, puis ils les abaissent vers la terre pour travailler, c'est-à-dire qu'avant de commencer leurs ouvrages, ils ne manquent jamais de les rapporter à Dieu, et de prendre les intentions qu'ils doivent avoir pour lui plaire, puis ils se mettent à l'œuvre. Là où les mondains, qui ressemblent à Esaü, se jettent dans les affaires temporelles, sans élever ni leurs cœurs, ni leurs intentions au dessus de la terre, où ils mettent toutes leurs pensées, se contentant de faire par intervalle quelques bonnes actions, d'aller

[1] Homo sanctus in sapientia manet sicut sol, nam stultus sicut luna mutatur. *Eccli.* XXVII.

[2] Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ abundantiam frumenti, et vini. In pinguedine terræ et in rore cœli desuper erit benedictio tua. *Gen.* XXIX.

à la messe les jours de fêtes, de faire parfois quelques prières vocales, puis c'est tout. Mais dans le maniement de leurs affaires, dans les occupations ordinaires de leur vie, au lieu de faire servir ces occupations de moyen pour assurer leur salut, et contenter Dieu, il s'en servent comme de leur dernière fin, ils ne forment que des prétentions temporelles, et ne se proposent pour fin que ce que leurs passions et leurs intérêts leur persuadent, et par ce moyen ils renversent tout, ils prennent les moyens pour la fin, la terre pour le Ciel, et le monde pour Dieu....

O qu'il y a d'Esaüs dans le monde! et que Jacob a peu d'imitateurs! Le choix vous est donné, déclarez-vous ; mais pour mieux vous y décider, écoutez ce que Dieu dit de l'un et de l'autre : *J'ai eu de l'amour pour Jacob ; mais je n'en ai point eu pour Esaü en comparaison de son frère, que je lui ai préféré* [1]. Voulez-vous du reste connaître si vous êtes comme Jacob l'objet des complaisances divines, ou bien un objet de haine et de dédain, comme Esaü ; ne vous abusez pas sur ce que peut-être vous êtes maintenant dans le désir de le servir ; examinez les autres actions de la journée, depuis votre réveil jusqu'au soir, vos affaires, vos entretiens, vos divertissements, vos repas, et voyez si tout cela est universellement marqué du sceau de la bonne intention, et consacré à Dieu par ce saint caractère ; alors vous pourrez espérer que vous participerez à la bénédiction de Jacob. Mais si vous faites autrement, dites ce que vous voudrez, prenez la voix de Jacob tant qu'il vous plaira, vos mains sont les mains d'Esaü, vous n'êtes qu'un dissimulé [2], toutes vos finesses et vos déguisements ne serviront qu'à vous tromper vous-même.

[1] Dilexi Jacob, Esau autem odio habui. *Mal.* I.

[2] Vox quidem vox Jacob est, sed manus manus sunt Esau. *Gen.* XXVII.

DEUXIÈME POINT.

DE QUELLE IMPORTANCE EST CETTE ÉTENDUE GÉNÉRALE DE LA BONNE INTENTION.

Cette étendue générale et universelle de la bonne intention sur toutes les actions de la vie, est plus importante qu'on ne croit ordinairement; car, faute d'être attentif à diriger toutes ses actions, on s'habitue à n'en pas diriger une seule; et ainsi on ne fait rien de bien; et quand même on en offrirait quelques-unes, que deviennent les autres? N'est-ce pas toujours autant de bien perdu?... N'est-ce pas une perte déplorable, que, pouvant avancer en grâce et en gloire dans tout ce que vous faites par une droite intention, vous perdiez tout ce mérite faute de cette intention; et tandis que les plus basses actions de la journée, comme le boire et le manger, pourraient être élevées à l'excellence de quelque noble vertu, les plus élevées, comme la prière et les autres bonnes œuvres, sont abaissées au niveau d'une action naturelle ou purement morale, quand l'intention n'y est pas, ou qu'elle n'est pas plus surnaturelle que ce que la nature humaine ou la raison inspirerait à un païen! O prodigue de grâce et de gloire! Feriez-vous aussi peu d'état d'une perte temporelle, que vous faites de l'éternité?.... Où est donc votre sagesse et votre esprit?....

Ajoutez à cela, qu'outre le tort que vous faites à votre âme de la priver de tant de biens, vous faites encore injure à votre Dieu, qui a des droits sur toutes vos œuvres, et qui vous commande de les lui offrir. *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta pensée, de toutes tes forces*[2], qui dit tout,

[1] Quomodo dicitis. sapientes nos sumus, et lex Domini nobiscum est. Confusi sunt sapientes, verbum Domini projecerunt, et sapientia nulla est in eis. *Jer.* VIII.

[2] Ex toto corde tuo. *S. Matth.* XII.
Ex tota anima tua, ex tota mente tua. *S. Luc.* X.
Ex totis viribus tuis. Ex tota virtute tua. *S. Matth.* XXII.
Ex tota fortitudine tua. *Deut.* VI.

n'excepte rien : et vous ne donnez point tout, si vous ne donnez toutes vos actions ; car celle que vous ne donnerez pas se trouve par le fait retranchée du nombre, et vous n'observez plus le commandement.

Certes quand il vous dit si amoureusement : *Mon fils donnez-moi votre cœur* [1], il n'entend pas que vous lui donniez un cœur sans vie, un arbre sans fruit, une source tarie ; il veut posséder avec le cœur tout ce qui en dépend : n'est-ce pas bien raisonnable ?.... Que si vous lui refusez ce qu'il vous demande, n'espérez pas qu'il se donne jamais à vous. Serait-il juste qu'un Dieu de si haute majesté s'abandonnât à vous sans réserve, et que vous ne lui donnassiez qu'une partie de vous-même, et peut-être la plus petite ?.... Non, non, ceux qui ne cherchent Dieu qu'à demi ne le trouvent point du tout. Si je me tourne vers l'orient, dit Job [2], il ne paraît point à mes yeux ; si je le cherche dans l'occident, je n'en ai point connaissance ; en quelque partie du monde que je le cherche, mes poursuites sont inutiles. Ne vous en étonnez pas, dit saint Grégoire commentant ces paroles [3], vous ne le cherchez pas bien, vous le cherchez dans une partie de la terre, il est partout : vous le cherchez à l'orient, c'est-à-dire dans vos prières du matin ; vous le cherchez à l'occident, c'est-à-dire vers le soir, et le reste de la journée vous n'y pensez plus. Vous ne le trouverez jamais de cette manière ; puisqu'il est partout, il le faut chercher en tout. S'il a dessein de tirer sa gloire de toutes vos actions, pourquoi le privez-vous de ce contentement ?.... Puisqu'il les voit toutes partir du milieu de votre cœur, et qu'il ne détourne jamais les yeux de vous, pourquoi n'en faites vous pas de même ?.... Il veut les bénir ces actions, et verser à tous moments ses grâces

[1] Præbe, fili mi, cor tuum mihi, et oculi tui vias meas custodiant. *Prov.* XXIII.

[2] Si ad orientem iero, non apparet ; si ad occidentem, non intelligam eum ; si ad sinistram, non apprehendam eum, si me vertam ad dexteram, non videbo illum. *Job.* XXIII.

[3] Creator quippe omnium in parte non est, quia ubique est, et tunc minus invenitur, quando is qui totus ubique est, in parte quæritur. D. Greg. XVI. *Mor.* XV.

dans votre cœur, par le moyen de vos bonnes œuvres; pourquoi fermez-vous ce cœur?.... Que ne recevez-vous autant de grâces qu'il vous en veut donner, puisqu'il ne faut que tendre les mains, ou les vouloir pour les recevoir toutes [1].... Est-ce parce qu'il est si prompt à donner, que vous êtes si lent à recevoir et à rendre?... O bonté de mon Dieu! ô malice de mon âme qui résiste à une telle bonté!...

TROISIÈME POINT.

MOYEN D'AVOIR UNE BONNE INTENTION QUI SOIT UNIVERSELLE.

Si vous avez l'esprit convaincu de cette vérité, ce sera déjà un grand avantage pour la pratique; car le point principal doit être de se persuader fortement qu'il importe grandement, comme vous avez vu, de consacrer toutes vos actions à Dieu sans en omettre aucune [2]. L'entendement étant persuadé de la sorte, la volonté se rendra aussitôt; pressez-la donc par de puissantes raisons, jusqu'à ce que ce désir de plaire à Dieu en toutes choses ait pénétré le fond du cœur, et que vous soyez affermi dans une disposition habituelle de ne faire aucune action, sans la marquer du sceau de la pureté d'intention, et sans lui imprimer un caractère de bonté, qui la rende agréable à Dieu qui voit cette action. Après cette préparation de cœur, n'oubliez pas chaque jour à votre réveil de diriger vos intentions pour toute la journée [3], pensez-y encore à d'autres moments que vous pouvez choisir, pour les consacrer à ce saint exercice. Soyez exact à comprendre dans ces fins générales de plaire à Dieu, toutes les plus petites occupations, et même les

[1] Ecce ego, ecce ego ad gentem quæ non invocabat nomen meum. Expandi manus meas tota die ad populum incredulum, qui graditur in via non bona post cogitationes suas. Populus qui ad iracundiam provocat me, ante faciem meam semper. *Isai.* LXV.

[2] Auferte deos alienos de medio vestri, et præparate corda vestra Domino, et servite ei soli. I *Reg.* VII.

[3] Prævenerunt oculi mei ad te diliculo. *Psalm.* CXVIII.

moindres actions que vous pourrez faire. Car le nom de Jésus, que vous avez déjà pris pour la marque royale de vos intentions, peut étendre sa vertu sur toutes, puisque toutes sont capables de mérite. Et si Jésus-Christ ne dédaigne pas de communiquer ses grâces, qui sont si précieuses, à des œuvres si petites, afin de les ennoblir, et de les rendre méritoires, pourquoi aurions-nous honte de les faire servir à ses desseins, et de les faire en union d'esprit avec lui?.... Plus l'action que je fais est vile d'elle-même, plus je dois m'efforcer de lui donner du mérite par de grandes et nobles intentions, qui en relèvent la dignité, afin de ne rien faire qui ne soit digne d'une âme chrétienne et des yeux de Jésus-Christ, qui sont toujours fixés sur moi.

Enfin, comme il est facile d'oublier de prendre cette intention droite et surnaturelle quand il s'agit d'actions, qu'une longue habitude a, pour ainsi dire, soumises à l'empire de la nature, écoutez ce que vous avez à faire pour prévenir ce désordre.... Faites de ces actions le sujet de votre examen particulier.... Exercez-vous à surnaturaliser, à rapporter à Dieu tant d'actions ordinaires que, soit négligence ou mépris, nous laissons en quelque sorte traîner à terre sans mérite et sans fruit.... On ne peut dire combien, après avoir acquis cette habitude, nous aurions de plaisir, et quels trésors nous trouverions dans cette pratique [1].

O mon Dieu! je me rends enfin, je suis tout à vous, je ne puis résister à l'effet de ces pensées: que je puis vous trouver partout, que partout vous me considérez, que vous travaillez avec moi en toutes choses. Vous voulez que je vous offre jusqu'aux moindres de mes actions, cette offrande doit leur donner un prix infini en les faisant tourner à votre gloire; je puis le faire puisque vous avez une grâce toute prête pour m'en faciliter les moyens; il n'est question que de dire, je le veux, de prononcer le nom de votre Fils avec un peu d'attention [2]: et après tout

[1] Fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justitiæ. *Hebr.* XII.

[2] Juxta est sermo valde in ore tuo et in corde tuo ut facias illum. *Deut.* XXX.

pourquoi ne le ferais-je pas?... Quoi! j'omettrai une pratique si sainte et si facile pour contenter mon caprice, et plutôt que de gagner ce trésor, je demeurerai insouciant?... Cela est trop indigne, je ne puis le souffrir; décidément je veux être tout à vous, et vous montrer que je le suis en ne faisant plus rien que pour vous plaire....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce qui doit être l'intention universellement droite.

La véritable droiture d'intention qui est universelle, ressemble à la bénédiction de Jacob; elle regarde premièrement le ciel en tout ce que l'on fait, et puis après elle jette les yeux du côté de la terre, c'est-à dire, qu'elle ne désire rien des biens et des avantages du monde, qu'autant que Dieu le veut; elle ne veut que lui, et que ce qu'il veut que nous ayons. Ne préférez-vous point à cette sainte bénédiction la malheureuse bénédiction d'Esaü, qui lui promet la graisse de la terre, avant de le faire souvenir de la rosée du ciel?... Si vous pensez que cela ne soit pas, pourquoi donc vous affligez-vous tant, quand Dieu vous ôte quelque avantage, et qu'il vous envoie quelque affliction?... Malheureux! assurément, quoi que vous en disiez, vous connaîtrez pourtant, si vous y voulez prendre garde, que votre cœur a d'autres désirs que de plaire à son Dieu, et que si votre voix est la voix de Jacob, vos mains sont les mains d'Esaü....

DEUXIÈME POINT.

Combien cette troisième condition est nécessaire pour la droite intention.

Il importe fort que notre bonne intention s'étende ainsi universellement sur toutes nos actions; car pour peu qu'elle nous manque, nous perdons des biens de grâce et de gloire, qui sont incomparables; nous péchons contre le premier commandement, qui demande tout notre

cœur pour Dieu; nous refusons à Dieu ce qu'il souhaite le plus, nous l'obligeons à nous diminuer ses grâces, puisque nous en faisons si peu d'estime; et enfin nous apprendrons à nos dépens, combien est vrai, ce qu'on nous a dit si souvent, que celui qui ne cherche Dieu qu'à demi, finira par ne point le trouver du tout!... Quel sanglant reproche!... Voilà un Dieu si grand, qui se veut donner tout à moi : et moi si petit, je ne me veux donner à lui qu'en partie, et me mets en danger de ne lui rien donner du tout....

TROISIÈME POINT.

La pratique de cette intention.

Pour pratiquer cette bonne intention universelle, premièrement, il y faut le vouloir sans exception. Secondement, soit le matin, ou dans quelque autre temps, il faut tellement diriger son intention, qu'on ait un dessein formel d'y comprendre jusqu'à la moindre action particulière, tant petite soit-elle. Enfin, qu'on fasse là-dessus son examen particulier, et qu'on renouvelle de temps en temps son bon dessein. Oui, décidément il faut être tout à Dieu: oui je serai tout à Dieu avec sa grâce.... Mon fils, j'accepte votre don; mais prenez garde de le rétracter : c'est par les paroles qu'on se donne, mais c'est par les actions qu'on se rétracte....

CINQUIÈME JOUR DE JANVIER,

VEILLE DES ROIS.

DU VOYAGE DES ROIS A LA VUE DE L'ÉTOILE.

Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus pour l'adorer [1].

Le Sujet sera sur la fidélité des Mages à suivre l'étoile, qui leur avait annoncé la naissance du Sauveur. Aussitôt qu'ils l'ont reconnue, ils se mettent en marche malgré les obstacles; arrivés à Jérusalem, l'étoile

[1] Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum. *S. Matth.* II.

disparaît, mais ils apprennent que c'est à Bethléem que doit naître le Messie attendu. Ils se dirigent soudain vers cette bourgade, bientôt l'étoile leur apparaît de nouveau, et les conduit heureusement au berceau de Jésus.... Bel exemple! qui nous apprend à chercher ainsi Notre Sauveur, en suivant fidèlement les lumières qu'il nous envoie.

La Fin est de nous déterminer à suivre fidèlement les lumières qui nous portent à nous unir à Jésus-Christ, malgré les difficultés qui peuvent s'opposer à nos desseins.

La Forme est en ces trois points :

1° De l'étoile, c'est-à-dire de la lumière que Notre-Seigneur fait briller dans notre âme, pour nous attirer à sa recherche.

2° Des obstacles qui nous empêchent de le rechercher.

3° Du courage pour les surmonter.

PREMIER POINT.

DE L'ÉTOILE, C'EST A DIRE DE LA LUMIÈRE QUE NOTRE-SEIGNEUR FAIT BRILLER DANS NOTRE AME POUR NOUS ATTIRER A SA RECHERCHE.

Souvenez-vous avant tout que se mettre à la recherche de Notre-Seigneur, c'est chercher le moyen de le faire vivre en nous, et de vivre réciproquement en lui [1], d'agir par son esprit, et non point par passion, de s'attacher à lui, et non pas à nos volontés[2]. Oh ! l'heureuse recherche! oh! l'heureuse rencontre! Ceci posé, les étoiles qui nous guident dans cette sainte recherche, ce sont les raisons et les lumières que nous avons pour nous y affectionner ; et ces raisons sont en si grand nombre, que vous n'entendez presque pas parler d'autre chose dans vos méditations; car il s'en présente tous les jours quelque nouvelle[3]. Repassez-en quelques-unes que vous avez déjà considérées ; pensez combien votre Jésus souhaite cette vie intérieure et cette union avec votre âme ; que le Père éternel en reçoit une

[1] Manete in me et ego in vobis. *S. Joan* xv.

[2] Complantati facti similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis. *Rom.* vi.

[3] Lex spiritus vitæ in Christo Jesu. Ibid. viii.

joie et un honneur particulier, qu'on n'est spirituel que par là, puisque sans cela un homme devient tout brutal et tout sensuel; que l'exemple des saints nous y convie; que si nous vivons autrement, la conscience ne nous fait que des reproches; qu'on ne peut goûter ailleurs la paix ni le repos[1]. Poursuivez ainsi l'examen des autres raisons, et arrêtez-vous à celle qui vous touche le plus. Quelle est-elle?... en profitez-vous?... avancez-vous?... Les rois n'ont pas sitôt vu l'étoile, qu'ils marchent incontinent, et quittent tout. Pouvez-vous dire comme eux? *Nous avons vu et nous sommes venus*[2]; aussitôt connu et aussitôt fait. Hélas! vous n'avez pas vu une étoile seulement, mille lumières ont éclairé votre cœur, mille étoiles vous frappent les yeux, il y a longtemps déjà, et vous n'avez peut-être pas encore avancé d'un seul pas. Que répondrez-vous à cette voix? marchez pendant que vous avez le jour, de peur que la nuit vous surprenant, vous ne sachiez où adresser vos pas[3].

DEUXIÈME POINT.

DES OBSTACLES QUI NOUS EMPÊCHENT DE VENIR RENDRE NOS DEVOIRS A JÉSUS.

Les Mages eurent à vaincre de grandes difficultés pour exécuter leur dessein, difficultés dans leur pays, pendant le voyage, à Jérulem, et dans l'étable. Pensez-y un peu, voyez comme Hérode se trouble, comme la passion l'agite et le travaille[4]: mais surtout représentez-vous les oppositions que vous font vos ennemis en pareil cas; sachez que le diable ne songe qu'à vous détourner par mille artifices[5]: tantôt il vous dit que cette application d'es-

[1] Sicut accepistis Jesum Christum Dominum, in ipso ambulate, radicati et superedificati in ipso, abundantes in illo. *Coloss.* II.

[2] Vidimus et venimus. *S. Matth.* II.

[3] Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : et qui ambulat in tenebris, nescit quo vadit. *S. Joan.* XII.

[4] Turbatus est valde et omnis Jerosolyma cum illo. *S. Matth.* II.

[5] Omnis qui audit verbum regni, et non intelligit, venit malus et rapit quod seminatum est in corde ejus : hic est qui secus viam seminatus est. *S. Matth.* XIII,19.

prit et ce recueillement vous étourdit et vous blesse le cerveau, tantôt que c'est une chose impossible, tantôt que ce raffinement de dévotion n'est qu'une pure spéculation, qui n'est pas bonne pour la pratique, qu'elle est trop élevée pour vous. Une autre fois, il vous la fera paraître trop commune et trop vulgaire, et si vous n'êtes sur vos gardes, pour le moins il vous amusera, s'il ne fait encore pis. Ne doutez pas qu'il ne se glisse bien avant, et qu'il ne s'ingénie dans cette affaire ; car il est résolu de ne vous donner jamais de repos, si ce n'est que, vous voyant ferme et constant, il ne craigne en poursuivant de vous faire plus de bien que de mal....

Le monde et la vanité chercheront également à vous ébranler ; on s'étonnera de vous voir si recueilli, on demandera pourquoi, on se moquera de vous, on vous fera passer pour un esprit faible, et vos dévotions pour des bigoteries ; et à la fin, si vous n'êtes affermi, on criera tant, que vous aurez honte de paraître ce que vous êtes devant le monde[1]. Alors vous, pour couvrir votre lâcheté du voile d'humilité, vous direz que vous voulez cacher vos bonnes œuvres par modestie ; mais de fait ce n'est qu'un prétexte de vanité[2] et un jeu de votre orgueil, qui ne peut souffrir une parole de mépris. Vous irez encore plus loin, et contre toutes les lumières de votre conscience, vous vous persuaderez qu'il faut vivre comme les autres, et se conformer à leur exemple, que vous ne devez pas faire plus que tant de personnes que vous savez être gens de conscience, et qui vivent dans l'approbation universelle de tout le monde[3].

Voilà le langage du monde ; mais celui de la chair est bien plus dangereux, surtout quand elle trouve quelque apparence de raison pour se déguiser. S'il n'y avait que la difficulté des sens qui s'opposât à la vie de l'esprit, ou les attaches qui nous

[1] Tunc scandalizabuntur multi, et invicem tradent, et odio habebunt invicem *S. Matth.* XXIV.

[2] Beatus est, qui non fuerit scandalisatus in me. *S. Matth.* XI.

[3] Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. Timeo autem ne sicut serpens Evam seduxit astutia sua, ita corrumpantur sensus vestri, et excidant a simplicitate quæ est in Christo. II *Cor.* XI.

tiennent aux créatures par complaisance, ou les aversions qui nous en séparent par déplaisance ; s'il n'y avait que nos précipitations et nos langueurs qui s'opposassent à l'esprit de la grâce, ce ne serait pas peu à la vérité [1] ; toutefois, comme tout cela est fort sensible et fort grossier, on s'en aperçoit aussitôt, et il est plus facile de s'en défendre. Mais quand, pour couvrir sa lâcheté, on s'appuie sur quelque raison prétendue [2], que la prudence de la chair maintient qu'on ne saurait se contraindre ainsi, que les affaires ne le permettent pas, qu'on ne pourrait vivre longtemps en cette sorte de vie, qu'il y a de l'impossibilité, que ce n'est pas faute de bonne volonté, ni d'amour pour Notre-Seigneur, mais qu'on doit éviter l'excès, ce sont ces raisons apparentes qui sont à craindre ; c'est le plus fort et le plus dangereux obstacle qu'on puisse rencontrer....

Malheureux Hérode, dit l'Église, ennemi perfide et cruel, pourquoi redoutes-tu la venue du Messie, lui qui vient pour nous donner des royaumes éternels? Penses-tu qu'il vienne t'arracher une couronne de terre, et un sceptre de verre [3] ? Faites hardiment à votre sensualité les mêmes reproches. Ah traître et misérable amour ! pourquoi crains-tu ton Seigneur et ton Sauveur? penses-tu qu'il te veuille faire mourir, lui qui est l'auteur de la vie ? crois-tu qu'il te prive de tes plaisirs, si ce n'est pour les remplacer par d'autres plus nobles et plus divins [4] ?... Ne sais-tu pas que tout son contentement est de te voir content, et qu'il n'est mécontent que lorsqu'il te voit malheureux? Que crains-tu donc ?...

[1] Parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris. *Ephes.* IV.

[2] Quasi velamen habentes malitiæ libertatem I *Pet.* II.

[3] Crudelis Herodes, Deum regem venire quid times? Non eripit mortalia, qui regna dat cœlestia. *Hym.* de l'*Office des SS. Innocents.*

[4] Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. *S. Joann.* X.

TROISIÈME POINT.

DU COURAGE QUE NOUS DEVONS AVOIR POUR SURMONTER LES DIFFICULTÉS QUI S'OPPOSENT A LA RECHERCHE DE JÉSUS-CHRIST.

Nous cherchons Jésus-Christ, pour qu'il vive dans nos âmes; quel que soit l'obstacle qui s'oppose à cette recherche, il faut le vaincre ou nous décider à fermer les yeux aux lumières qui nous invitent à le chercher[1]. Comparez ce qui vous retient avec ce qui vous attire?... Qu'en pensez-vous?... Vous rougiriez de vous déclarer ouvertement pour vos ennemis, quand ce ne serait que de parole; et néanmoins vous le faites par vos actions. Quand vos actions sont plutôt faites selon les mouvements de nature que selon la grâce, vous donnez la préférence sur Jésus-Christ, non pas à un voleur, comme les Juifs, mais au démon[2], ou au respect humain, ou à votre passion. D'où vient cela? voulez-vous le savoir[3]? C'est que, quand il est question d'obéir à vos passions, et de contenter votre inclination naturelle, vous ne pensez qu'à ce plaisir sensible qui se présente en la suivant, sans vous représenter les raisons et les considérations de la part de Jésus-Christ, qui vous en détourneraient; c'est comme quand l'étoile disparut pour les Mages, lorsqu'ils entrèrent dans la ville de Jérusalem; c'est ainsi que vous-même vous vous privez de vos lumières et connaissances, ou si elles vous éclairent, vous les dissimulez, vous n'écoutez qu'un parti, et le plus mauvais des deux, parce qu'il est favorable aux sentiments de la nature.

Où est donc votre piété? A quoi servent ces bonnes résolutions que vous faites dans l'oraison, si elles ne vous profitent pas dans ces occasions?... C'est alors qu'il faut montrer ce que l'on

[1] Reduc me in memoriam, et judicemur simul : narra si quid habes ut justificeris. *Isai.* XLIII.

[2] Ut dicat inimicus, prævalui adversus eum. *Psal.* XII.

[3] Audi me, et ostendam tibi, qui sunt quibus prævalere potest dæmonium. *Tob.* V.

est[1]. Pourquoi dans ces circonstances trahissez-vous Jésus-Christ, et votre propre conscience[2]?... Si vous faisiez alors une sérieuse réflexion sur ces pensées, comme vous la faites maintenant, ne seriez-vous pas plus courageux? Oui sans doute. Et pourquoi ne le faites-vous pas? Direz-vous comme ces misérables : J'ai de la peine à y penser. Vous n'oseriez le dire.... Mais je veux qu'il y ait de la peine; cette peine est-elle donc suffisante pour vous empêcher de vivre pour Jésus-Christ? En vérité, est-ce une excuse raisonnable? Qu'eussiez-vous fait si vous eussiez été à la place de ces rois, qui n'avaient pas tant de connaissance de Jésus-Christ que vous en avez? O bon Jésus, faut-il que je vous sache si bon et si aimable, et que je vous aime si peu?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les lumières qui nous font chercher Jésus.

Chercher Jésus, c'est chercher à vivre de sa vie : les étoiles qui nous conduisent à lui, ce sont les raisons et les lumières qui nous persuadent cette vie divine. Quelles sont-elles? quels effets en ressentez-vous? combien y a-t-il que vous les apercevez?... Pourriez-vous dire comme les rois : *Nous ne l'avons pas plus tôt vue, que nous sommes venus?* Oh! combien y a-t-il de temps que vous voyez, et que vous savez bien ce qu'il faut faire, et vous êtes encore à commencer!...

DEUXIÈME POINT.

Des obstacles qui nous en empêchent.

Il y a de la difficulté et des obstacles, il est vrai : mais les rois n'en avaient-ils pas beaucoup? N'ont-ils pas passé dessus? et pourquoi ne les

[1] Ecce appropinquavit hora.... surgite, eamus, ecce appropinquavit qui me tradet. *S. Matth.* xxvi. 45 et seq.

[2] Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum, gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius. *Sap.* ii.

surmontez-vous pas aussi bien qu'eux? Quoique le diable vous tente, quoi qu'en dise le monde, quelque illusion que vous cherchiez à vous faire, la vérité est plus forte que tout cela, la grâce est plus puissante, et il ne tiendra qu'à vous de venir rendre vos devoirs à Jésus. Mais sachez que si vous n'êtes comme l'un de ces rois, qui allèrent adorer Notre-Seigneur, vous serez comme le malheureux Hérode, qui le cherche pour s'en défaire. Que craignez-vous, misérable? craignez-vous que Jésus vienne pour vous perdre, lui qui ne vient que pour nous racheter? Il est vrai que si nous ne craignions de perdre je ne sais quoi du nôtre, nous nous donnerions volontiers à Jésus-Christ: mais il est vrai aussi que nous avons grand tort de craindre ainsi, et de nous défier.

TROISIÈME POINT.

Du courage à les surmonter.

Un bon moyen pour surmonter toutes les difficultés qui veulent nous empêcher de rendre nos devoirs à Jésus-Christ, de recevoir la vie et les grâces qu'il veut nous communiquer, et de vivre selon ces grâces; c'est de se représenter son mérite, et les raisons qui nous portent à le reconnaître, à l'heure même que ces difficultés s'opposent à nos bons desseins; c'est de faire alors ce que nous faisons en l'oraison: car autrement, tout le fruit de notre méditation se perdrait, puisque nous ne faisons ici ces considérations que pour nous en servir au besoin. Reprenez donc ces considérations, pensez aux mérites de Jésus, et il n'y a tentation, ni difficulté qui ne cède à ces pensées. Direz-vous qu'il reste encore de la difficulté, parce qu'il faut prendre la peine de penser à Jésus?... Mais quelle difficulté? Oseriez-vous seulement dire qu'il y en a dans une si douce pensée? Et quand il y en aurait, oseriez-vous refuser de la supporter pour un si digne sujet?... Et qu'endurerez-vous pour lui, si vous ne savez vous imposer une petite pensée? Oh! quel cœur auriez-vous si vous disiez: Je ne puis me souvenir de Jésus, je ne saurais penser à Jésus!... Qu'on le dise, ou qu'on ne le dise pas de bouche, le cœur parle mieux que la bouche, et quand il rejette ces pensées, c'est comme s'il disait: Je n'en veux point....

SIXIÈME JOUR DE JANVIER,

JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

DE L'ADORATION ET DES PRÉSENTS DES ROIS, QUI NOUS INVITENT A OFFRIR LES NOTRES, SELON LA FIN ET LE DESSEIN QUE NOTRE-SEIGNEUR A PRIS EN SE MANIFESTANT A NOUS.

Ils entrent où était le petit Enfant, ils le trouvent avec Marie sa mère, et se prosternant, ils l'adorent, et lui offrent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe[1].

Le Sujet sera pris de l'adoration des rois et de leurs présents.

Puisque le Fils de Dieu se manifeste aujourd'hui aux nations, il est à propos de reconnaître ce signalé bienfait par des offrandes qui témoignent nos sentiments [2].

La Fin est d'apprendre le dessein du fils de Dieu dans son Epiphanie, et dans la manifestation qu'il fait de lui-même, afin de s'y conformer.

La Forme est en ces trois points :

1° Jésus se découvre à notre âme par trois sortes de connaissances.

2° Son principal dessein en se manifestant à nous.

3° Moyen d'y correspondre, et présents qu'il faut lui offrir à cette fin.

PREMIER POINT.

JÉSUS SE DÉCOUVRE A L'AME PAR TROIS SORTES DE CONNAISSANCE.

Après avoir attentivement contemplé l'entrée des rois dans l'étable, où était Jésus-Christ, leur dévotion, leur foi, leurs

[1] Et intrantes domum, invenerunt puerum cum Maria matre ejus, et procidentes adoraverunt eum, etc. *S. Matth.* II.

[2] Agnoscamus in Magis adoratoribus Christi vocationis nostræ fideique primitias, etc. Ac sicut illi de thesauris suis mysticas Domino munerum species obtulerunt, ita nos de cordibus nostris, quæ Deo sunt digna, probamus. S. Leo, ser. II *de Epiph.*

hommages, et leurs présents, rentrez en vous-même, considérez que ce n'est pas une petite faveur que vous fait ce divin Enfant, de renouveler en vous le mystère de son Épiphanie, par une si claire manifestation de sa personne. Premièrement, il vous a donné la foi, pour croire de lui ce que l'Église vous propose de croire, particulièrement trois vérités figurées par les présents des Mages, savoir : qu'il est Dieu, ce qui est représenté par l'encens ; qu'il est homme, conformément au symbole de la myrrhe ; et enfin qu'il est roi, ce qui est signifié par l'or, à cause de son prix et de son excellence [1]. O Jésus ! vrai Dieu et homme tout ensemble, vous êtes mon roi et mon légitime maître, je suis tout à vous.

Ce premier don de la foi, pour vous être commun avec tous les fidèles, n'en est pas moins digne d'estime; mais de plus, il vous a donné sa connaissance dans un degré bien plus élevé, vous donnant les moyens de vous instruire plus distinctement de tous les mystères et de toutes les actions de sa vie ; car il n'y a rien de considérable dans l'Évangile que vous n'ayez peut-être médité, ou dont vous n'avez entendu parler, depuis son Incarnation jusqu'au triomphe de son Ascension. C'est cette grâce que Notre-Seigneur faisait valoir aux Apôtres, lorsqu'il disait : C'est à vous que je révèle les mystères, et que je découvre mes secrets ; pour les autres ils ne les savent que d'une manière confuse et en paraboles [2] ; quant à vous, je vous les ai appris d'une manière distincte et dans tous leurs détails. Enfin, il n'en est pas demeuré là, il veut encore se découvrir à votre cœur d'une manière plus particulière. Ce goût et ce sentiment que vous avez de sa personne, cette pensée qu'il vous inspire d'être désormais tout à lui, de ne chercher aucun contentement hors de lui, cette forte persuasion qu'il est votre souverain bien, votre espérance, votre vie, votre félicité, c'est un troisième

[1] Et pulcherrime munerum sacramenta Juvencus Presbyter uno versiculo comprehendit : Thus, aurum, myrrham regique, hominique, Deoque dona ferunt D. Hier.

[2] Vobis datum est nosse mysterium regni Dei. *S. Luc.* VIII.

degré de connaissance, que vous ne sauriez assez estimer [1]. Car c'est là proprement avoir part à son Épiphanie la plus avantageuse qui puisse être, c'est le voir dans l'étable et dans le sein de sa mère, c'est aller avec lui en Égypte, c'est reposer sur sa poitrine, c'est être son favori et son bien-aimé....

O mon Jésus ! qu'avez-vous donc aperçu en moi qui ait attiré tant de grâces, moi qui vous ai tant offensé, moi qui vous ai opiniâtrément résisté, moi qui, malgré tant de lumières, suis si peu touché de votre amour, moi à qui cent et cent fois il faut redire la même chose, et qui, après tant de redites, n'en viens jamais à l'exécution. Oh ! si tant d'âmes perdues avaient eu la centième partie de ce que je perds !.... Examinez ce point, humiliez-vous, arrêtez-vous humblement à cette demande que vous faites au Fils, afin d'entendre sa réponse, et de vous y conformer....

DEUXIÈME POINT.

A QUEL DESSEIN JÉSUS SE MANIFESTE SI PARTICULIÈREMENT A NOS AMES.

Écoutez de la bouche de saint Augustin [2] ce que le Fils de Dieu a reconnu en vous, et ce qui le porte à vous faire tant de grâces et de faveurs. Il vous a envisagé, comme un sculpteur industrieux et savant regarde au milieu d'une forêt une pièce de bois qu'il choisit entre mille autres ; ce n'est qu'un tronc abrupte, grossier, difficile à remuer à cause de sa pesanteur ; cependant il le considère, il consulte son art, il forme son dessein et son idée, il voit qu'il en peut faire un crucifix, ou quelque autre excellente statue, et là-dessus il l'enlève et se met à le travailler. Voilà ce que vous êtes de vous-même, une souche de

[1] Gratia vobis et pax adimpleatur in cognitione Dei et Christi Jesu Domini nostri; quomodo omnia nobis divinæ virtutis suæ, quæ ad vitam et pietatem donata sunt, per cognitionem ejus, qui vocavit nos propria gloria et virtute, per quem maxima et pretiosa nobis promissa donavit, ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ : fugientes ejus, quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem. II *Pet.* I. 2 et seq.

[2] Tractatus *in Epist. ad Roman.* VIII.

bois ; et le Fils de Dieu est ce maître adroit et habile qui vous a choisi pour former son image en vous [1] ; parmi tant d'âmes qui sont dans le monde, il a jeté les yeux de sa douce Providence sur vous, comme sur un sujet encore grossier et imparfait ; mais il n'importe, il a vu dans sa divine sagesse que d'une si chétive matière il pouvait faire un grand saint, un crucifix, un autre Jésus-Christ. Voilà son dessein, c'est à quoi il travaille tous les jours par tant de grâces et de lumières intérieures.

Que dites-vous de ceci?... Ne vous a-t-il point fait tort de vous avoir tiré du misérable état où vous étiez?... Est-ce une injure, ou une grâce, de vouloir faire de vous un saint et une image vivante de ses perfections?... Et néanmoins, pour achever son ouvrage, quand il veut vous atteindre soit dans l'honneur, soit dans les plaisirs, soit dans les sensualités, quand il veut retrancher ces superfluités qui empêchent les traits de son visage, vous esquivez le coup si vous pouvez, vous vous plaignez, vous résistez à ses desseins, vous gâtez son ouvrage, vous en défaites plus dans une heure qu'il n'en fait en deux années. D'où vient cela?... C'est qu'en un mot, vous aimez mieux être un tronc et une souche grossière qu'un Jésus-Christ. Rougissez si vous avez encore un peu de bon sens, et craignez qu'il ne vous laisse pourrir sur la terre, ou qu'il ne vous jette dans le feu, selon la menace qu'il en fait dans l'Évangile [2].

TROISIÈME POINT.

MOYENS DE CORRESPONDRE A LA MANIFESTATION DE JÉSUS, ET LES PRÉSENTS QUE NOUS DEVONS LUI PRÉSENTER A CETTE FIN.

Qu'est-il donc question de faire pour correspondre à ces desseins? Au nom de Jésus, laissez-le faire et ne l'empêchez point,

[1] Quos prescivit et prædestinavit conformes fieri imaginis filii sui. In arte vidit quod futurum est, amavit quod inde facturus est, non illud quod est; sic nos Deus amavit peccatores, quasi lignum de sylva vidit nos faber, etc. S. Aug. ubi supra.

[2] Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, et arescet, et colligent eum, et in ignem mittent, et ardet. *S. Joan.* XX.

c'est tout ce qu'il demande de vous, comme reconnaissance de tant de soins qu'il prend à vous polir et à vous rendre parfait. S'il vous envoie des occasions de soumettre votre jugement, abaissez-le promptement : si vous souffrez des contradictions dans la volonté, conformez vos sentiments à l'ordre de Jésus-Christ [1] ; si lui-même se présente à votre mémoire pour entrer dans votre souvenir, accueillez-le avec amour et respect, et ne vous lassez pas de l'entretenir, tant qu'il lui plaira de vous supporter.

Ce sont les trois présents qui lui sont les plus agréables, puisque vous lui donnerez par ce moyen les trois plus nobles facultés de votre âme. Que s'il touche votre honneur, vos biens, vos contentements, souffrez constamment les coups de sa main : ce sont ces coups de maître, qu'il vous donne pour votre bien [2]. Offrez-lui donc ces trois convoitises, comme trois autres sortes de présents, qu'il n'aime pas moins que les autres : mais pour le faire parfaitement, n'oubliez pas la pratique : *agir, s'abstenir et souffrir* ; souvenez-vous que l'or se raffine par le feu, que l'encens ne rend d'odeur que lorsqu'il est consumé dans les flammes, que la myrrhe ne porte l'amertume avec elle, et ne coule que par les plaies et les incisions. Tout cela vous parle clairement, et vous avertit qu'il faut se mortifier pour se perfectionner... Voulez-vous donc être ingrat envers un tel bienfaiteur ? Que pensez-vous lui donner de meilleur que ce qu'il vous demande ?... Savez-vous mieux ses désirs que lui-même ?... Lui voulez-vous apprendre à vous gouverner ? Que trouvez-vous à redire en sa conduite ?... Dites-lui donc ce que les sujets de David disaient à ce prince [3] : Nous sommes aussi prêts à faire tout ce que le roi notre souverain maître nous commandera, que nous sommes ses très-humbles, ses très-obéissants sujets et serviteurs ! Oh ! noble servitude, qui fait que les rois sont serviteurs, et que les serviteurs deviennent des rois !

[1] Mon fils, laissez-moi disposer de vous selon ma volonté ; je sais bien ce qui vous convient. *Imitat. de J-C.* Liv. III. ch. XVIII.

[2] Omnem qui fert fructum, purgabit eum, ut fructum plus afferat. *S. Joan.* XV.

[3] Omnia quæcumque præceperit Dominus noster exequemur servi tui. II *Reg.* XV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment Jésus se manifeste à nos âmes.

Aujourd'hui, jour de l'Epiphanie et de la manifestation de Notre-Seigneur, considérez comme il se découvre à vous en trois façons : 1° Par la foi, comme à tous les chrétiens; 2° Par une connaissance plus ample, qu'il vous donne de sa personne et des mystères de sa vie; 3° Par une grâce encore plus particulière, vous faisant connaître qu'il est votre vie, vous donnant le pouvoir de vivre de cette vie, si vous voulez, et vous en donnant même la volonté. O grâce, que plusieurs rois et prophètes eussent voulu avoir, et dont ils ont été privés! Bon Jésus, qu'avez-vous vu en moi pour me favoriser si particulièrement? et que prétendez-vous par tant de bienfaits, que vous m'accordez de préférence à tant d'autres?... Ecoutez sa réponse....

DEUXIÈME POINT.

A quel dessein il se manifeste ainsi.

Mon fils, représentez-vous un sculpteur qui veut faire un crucifix : il s'en va dans une forêt, il y voit une pièce de bois, qu'il choisit parmi les autres; il la met en chantier, il y trace l'image qu'il a en vue, et il n'aura point de repos qu'il ne la voie changée en ce crucifix, qu'il a résolu de sculpter. Voilà mon dessein sur vous, quelque grossier et quelque imparfait que vous soyez; je vous ai choisi pour faire de vous une image de ma personne et de mes perfections, voyez si vous aimez mieux demeurer une bûche inerte, que de devenir un crucifix : mais si vous voulez que je travaille sur vous, laissez-moi faire, et ne m'empêchez point de retrancher ces superfluités qu'il faut ôter pour achever mon ouvrage. Que répondrez-vous à cela?...

TROISIÈME POINT.

Il faut y correspondre, et comment.

Laissez-le donc travailler dans les trois facultés de votre âme, et les lui offrez à ce sujet. Soumettez votre entendement à ses vérités, faites plier votre volonté sous la sienne, et permettez que son souvenir efface tous les autres de votre mémoire. Enfin, laissez-le retrancher encore les trois convoitises qui vous rendent imparfait, c'est-à-dire, le désir déréglé que vous avez pour les plaisirs, pour les richesses et pour les honneurs.

O mon Dieu, puisqu'il vous plaît de me faire tant de grâces, je vous supplie, ajoutez-y celle-ci, que je ne mette point d'empêchement à vos grâces. C'est bien me faire connaître ce que je suis, que de dire que je ne suis de moi-même qu'une souche de bois : mais c'est bien m'apprendre à m'humilier dans la connaissance de moi-même, que de penser que je suis encore pire qu'une souche inerte, puisque je puis même empêcher le bien qu'on veut me faire.

SEPTIÈME JOUR DE JANVIER,

SECOND DE L'OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

DU RETOUR DES MAGES DANS LEUR PAYS.

Ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin[1].

AVIS.

Si le Dimanche dans l'Octave tombe ce jour, ou quelque autre de l'octave, on pourra prendre, si on le veut, la méditation sur l'Evangile du Dimanche, qui se trouve selon le cours et la suite de l'histoire évangélique, au douzième jour de ce mois.

[1] Per aliam viam reversi sunt in regionem suam. *S. Matth.* II.

Le Sujet est sur ce que les rois ayant été avertis de la part de Dieu, pendant la nuit, de ne point retourner vers Hérode, s'en allèrent par un autre chemin.

La Fin est qu'il faut être fidèle, et marcher constamment dans les voies que la divine Providence nous a marquées, sans se soustraire jamais à sa conduite.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur prend un soin particulier de ceux qui lui appartiennent.

2° Dans les occasions de doute et de perplexité, il faut recourir à lui.

3° Il est très-raisonnable et très-nécessaire de suivre ses ordres et ses conseils.

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR PREND UN SOIN PARTICULIER DE CEUX QUI LUI APPARTIENNENT.

C'est un sujet de grande consolation de penser que Jésus a des moyens infaillibles, et des adresses certaines pour nous guider en toutes sortes de rencontres difficiles ; c'est un fruit de sa vie, et un effet de l'amour que nous lui portons ; c'est aussi un puissant motif pour nous attacher à sa sainte Personne par une ardente dévotion, que la certitude que nous avons, qu'il ne refuse jamais de conduire ceux qui l'aiment [1].

Afin de pouvoir mieux vous entretenir sur ce point, considérez ces trois vérités et les méditez l'une après l'autre. La première, que pendant que vous êtes sur la terre, vous avez un extrême besoin de la conduite de Dieu et de ses conseils ; n'est-il pas vrai ?... La seconde, que ceux qui font profession de le servir jouiront infailliblement de ce grand bien ; c'est un point de foi ; ne voulez-vous pas être de ce nombre?... La troisième, qu'il faut donc prendre aujourd'hui cette considération pour

[1] Noli timere quia redemi te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu. Cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te : cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te, quia ego Dominus Deus tuus Salvator tuus. *Isai.* XLIII.

un nouveau motif de se donner à lui, pour le suivre parfaitement comme il désire ; car puisque c'est une faveur signalée, que d'être particulièrement conduit par sa providence, comme il promet à ses bons serviteurs, ne faut-il pas nous donner entièrement à son service pour mériter cette faveur[1] ?.... Vous vous y êtes donné dès longtemps, direz-vous ; mais ne vous en êtes-vous pas retiré ?... Mais ne pouvez-vous point vous y donner, et vous y obliger encore plus étroitement ?.... Ah, si vous connaissiez son mérite et vos infidélités, que vous reconnaîtriez bien vite le besoin que vous avez encore de vous donner à lui ! C'est pourtant ce qu'il attend pour vous prendre sous sa protection particulière, et pour vous en faire ressentir les effets.

O sagesse et bonté de Jésus, comme vous conspirez heureusement à me faire du bien, et à m'attirer à vous par les charmes de vos bienfaits ! Votre bonté, ô Jésus, m'invite à votre service, votre sagesse me fournit les moyens d'y entrer, ou d'y persévérer. Après cela serait-il bien possible, que la folie et la malice de mon cœur unissent leurs malheureux efforts contre vos bontés et vos sages conseils ?... Oui, si je refuse aujourd'hui de vouloir vous servir avec plus de fidélité que par le passé, j'avoue que c'est m'opposer à votre sagesse et à votre bonté, et que ce n'est que ma folie et ma malice qui s'y opposent.

DEUXIÈME POINT.

DANS LES OCCASIONS DE DOUTE ET DE PERPLEXITÉ, IL FAUT RECOURIR A NOTRE-SEIGNEUR.

Quand il est dit que les Mages reçurent une réponse au milieu de leur sommeil, ce mot de réponse se peut entendre de deux façons : ou simplement pour un avertissement du Ciel, selon une manière de parler ordinaire dans l'Écriture ; ou bien, pour une véritable réponse qui fut donnée à leur prière. On peut

[1] Si fuerit Deus mecum, et custodierit me in via per quam ego ambulo, reversusque fuero prospere ad domum patris mei, erit mihi Dominus in Deum. *Gen.* XXVIII.

croire en effet, qu'après avoir rendu leurs hommages au Roi des rois nouvellement né, ils consultèrent la volonté de Dieu sur leur retour, et lui recommandèrent le succès de leur voyage, au sujet duquel ils étaient inquiets, ne sachant quel chemin ils devaient prendre. Cela peut nous servir d'un bel exemple, pour recourir à Dieu dans nos incertitudes et dans nos doutes, et pour en attendre la réponse [1]. Il est vrai qu'il n'ignore pas nos besoins, et qu'il veut bien nous secourir : mais aussi il désire en être prié, parce que cette soumission nous unit davantage à lui, nous fait mieux connaître notre dépendance, et entretient la familiarité et l'amitié qu'il veut que nous ayons avec lui, outre mille autres avantages que recueillent ceux qui se jettent avec confiance, comme des enfants soumis, dans le sein de sa Providence paternelle, et lui découvrent confidemment tous leurs besoins, même les plus petits. Venez à moi, dit-il, vous tous qui êtes dans quelque peine et travail d'esprit, je vous soulagerai [2]. O mon âme, si tu comprends ces paroles, qui t'empêche d'aller à celui qui t'appelle si charitablement ?... Tu souffres si souvent de la peine, tu te trouves embarrassée de mille difficultés, tu le sais, tu le sens ; voilà le Fils de Dieu qui t'offre son secours, qui crie hautement : Viens à moi, approche-toi, j'enlèverai ta peine, je te déchargerai de tes soins ; pourquoi n'acceptes-tu pas ses offres ? Quelle inconséquence !... Se plaindre du mal, et mépriser les remèdes !... Il faut bien avouer que tu as quelque secrète présomption de tes forces, qui te persuade que tu n'as pas besoin de son secours, ou que ta lâcheté t'empêche de le rechercher et de l'estimer ce qu'il vaut. Voilà, sans doute, ce qui t'arrête : mais veux-tu donc t'y arrêter plus longtemps ?....

[1] Si vous demeurez ferme en tout événement sans vous arrêter aux apparences extérieures, et sans examiner avec des yeux charnels ce que vous voyez et ce que vous entendez ; mais, qu'en quelque rencontre que ce soit, vous entriez aussitôt dans le tabernacle avec Moïse pour consulter le Seigneur, vous y entendrez sa divine réponse et vous en sortirez instruit de beaucoup de choses. *Imitation de J-C.* Liv. III, chap. XXXVIII.

[2] Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos S. *Matth.* II.

TROISIÈME POINT.

IL EST JUSTE DE SUIVRE LES ORDRES ET LES CONSEILS DE NOTRE-SEIGNEUR.

Plusieurs consultent Notre-Seigneur, dit saint Augustin [1], qui n'ont pas envie de se servir de ses conseils; ils ont peur qu'il ne réponde autrement qu'ils ne veulent, ils craignent qu'ils ne leur indique d'autres routes, et d'autres voies que celles qui leur plaisent; de là vient que, par une dangereuse illusion, ils prennent leurs désirs pour des oracles venus du Ciel, et se persuadent que Dieu leur prescrit tout ce qu'ils veulent. Selon eux Dieu parle conformément à leurs désirs, tandis qu'en réalité, ils ne comprennent pas cette divine parole dans le sens que Dieu lui donne. Combien ces rois si sages étaient éloignés de ce défaut! Ils consultèrent Dieu avec une entière indifférence, et sans aucune affection préconçue. Aussi ni intérêt, ni crainte ne les empêche d'exécuter promptement ses volontés. Le bon serviteur, ô mon Dieu! dit le même S. Augustin [2], souhaite moins d'entendre ce qu'il désire, qu'il ne désire faire ce qu'il entend, et se conformer à votre bon plaisir. Le voulez-vous malade, il est content de l'être, et ne désirera jamais la santé, si vous ne l'avez pour agréable?.... Etre pauvre ou riche; sortir d'affaire ou y demeurer engagé; être dans l'honneur, ou dans le mépris; dans la consolation et dans le délaissement, ce sont des objets qui lui sont également indifférents; il ne penche jamais que du côté où il aperçoit votre sainte et adorable volonté; tout ce qu'il demande, c'est de la reconnaître, tout ce qu'il souhaite c'est de l'accomplir.

Voilà la véritable marque d'un serviteur de Dieu, voilà le traité qu'il vous propose, si vous voulez être sous sa conduite,

[1] Ubique veritas præsides omnibus consulentibus te, simulque respondes omnibus, etiam diversa consulentibus: liquide tu respondes, sed non liquide omnes audiunt: omnes unde volunt, consulunt, sed non semper quod volunt audiunt. S. Aug. x. *Conf.* xxvi.

[2] Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit. Ibid.

et vous ranger sous son gouvernement.... Le voulez-vous signer ? et pourquoi pas ?... Que pouvez-vous craindre dirigé par la sagesse d'un guide si bon et si fidèle ? Le chemin est pénible dites-vous, dans un si grand dénûment de toutes choses [1]. Mais si c'est le chemin qu'il veut que vous preniez, s'il marche le premier, et s'il veut que vous en passiez par là, s'il vous défend de retourner vers Hérode, de fréquenter cette pesonne qui a dessein de vous perdre, s'il menace de vous abandonner, s'il vous déclare qu'il vous retirera ses grâces et sa présence ; mais surtout, s'il vous promet que, si vous vous abandonnez à sa conduite, tout vous réussira plus heureusement, et que vous perdrez moins en lui donnant tout, que si vous le réserviez ; qu'avez-vous à répondre ?... Que vous n'avez pas besoin de son assistance, que vous vous sauverez bien sans lui ?... Oh ! si nous savions combien il est important d'être ferme dans la fidélité, qu'il faut avoir à garder ses ordres, soit qu'il les déclare par la bouche des supérieurs, ou par des inspirations secrètes, ou par la lecture des bons livres, ou par la condition de notre état, ou par la nécessité des affaires, et des occasions. Oh ! si nous étions persuadés que c'est à cette fidélité, qu'il attache ses grâces et le bonheur d'être conduit par lui, et que si nous dédaignons ses ordres nous courons le risque d'être abandonnés de Dieu, ou de vivre sans sa protection, que ne ferions-nous pas ?... Mais pourquoi ne nous laissons-nous pas persuader par ces vérités, puisqu'elles sont indubitables ?...

[1] Magnum vero nobis aliquid Magi innuunt, quod in regionem suam per aliam viam revertuntur. Regio quippe nostra Paradisus est, ad quam, Jesu cognito, redire per viam qua venimus, prohibemur.

A regione etenim nostra superbiendo, inobediendo, visibilia sequendo discessimus, sed ad eam necesse est ut flendo, obediendo, visibilia contemnendo, atque appetitum carnis refrænando redeamus. D. Greg.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Soin que Notre-Seigneur a de nous.

Comme nous avons grand besoin d'être conduits par Notre-Seigneur, aussi Notre-Seigneur ne prend pas un moindre soin de nous conduire ; et cette pensée est un puissant motif pour nous donner et nous abandonner tout à fait à sa sainte Providence ; car, c'est alors que ses soins redoublent pour nous, quand nous-mêmes nous en prenons moins, et que nous nous donnons plus entièrement à lui. Puis-je rien désirer de plus avantageux que d'être gouverné par un Dieu, qui est la sagesse infaillible et la bonté infinie?... Quelle assurance et quelle consolation de dire : Ce grand Dieu qui gouverne tout le monde pense à moi ; il y emploie toute sa sagesse, comme s'il n'y avait que moi au monde. Mon âme, donnons-nous donc à lui pour en être ainsi gouvernés et conduits.

DEUXIÈME POINT.

Il faut avoir recours à Dieu dans ses besoins.

Il faut donc avoir recours dans nos besoins à cette divine Providence, et lui déclarer tous nos besoins, quoiqu'elle les connaisse! C'est ainsi que firent les mages, et qu'ayant obtenu réponse à leur doute, ils apprirent par quel chemin ils devaient s'en retourner. Dieu nous y invite lui-même, il n'attend que cela pour nous aider. Eh! pourquoi donc ne nous adressons-nous pas à lui aussitôt que nous le devons? attendons-nous quelque meilleur avis, ou quelque plus grand secours d'autre part?.... Frivole attente! Combien les hommes se trompent quand ils se lassent d'attendre le secours de Dieu, puisque s'il tarde ce n'est que pour nous accorder un plus grand secours.

TROISIÈME POINT.

Il faut se laisser conduire par sa Providence.

Il en est peu qui veulent entendre Notre-Seigneur, savoir comment il nous parle et ce qu'il nous répond. Nous nous persuadons qu'il dit ce que nous voulons, sans faire semblant d'écouter ce qu'il dit réellement; au lieu d'attendre ses réponses dans une sainte indifférence, nous avons des affections préconçues. De là vient ce grand malheur de sortir de dessous sa conduite, d'abandonner sa bonté pour n'avoir plus affaire qu'à sa justice. Comprends-tu la grandeur de ce malheur, ô mon âme, sais-tu bien comme on y tombe? Sais-tu bien comme on y demeure, ou comme on s'en retire?... C'est ce que tu devrais savoir pour l'éviter. Un de nos grands maux, c'est que nous n'apprenons nos maux que par l'expérience que nous en faisons ; nous ne sommes sages qu'à nos dépens, au lieu que nous pourrions profiter de la perte des autres; nous ne croyons pouvoir être misérables, que quand nous sommes dans la misère, et c'est trop tard pour apprendre à en sortir, ou comment il faut y demeurer, si on n'en peut sortir....

HUITIÈME JOUR DE JANVIER,

TROISIÈME JOUR DE L'OCTAVE.

DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE ET DE LA PURIFICATION DE SA SAINTE MÈRE.

Les quarante jours expirés après l'enfantement de Marie, elle s'en va à Jérusalem, y portant son Fils, pour le présenter à Dieu au temple, et pour se purifier, selon la loi de Moïse [1].

Le Sujet des Méditations suivantes est pris des mystères et de la suite de l'histoire de Jésus-Christ. Celui qui se présente aujourd'hui est la

[1] Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. S. *Luc.* II.

Présentation de l'Enfant au temple et la Purification de sa Mère, selon qu'il était ordonné par la loi de Moïse aux femmes qui avaient eu un fils. Ni ce fils qui était Dieu, ni cette Mère qui était vierge n'étaient obligés à cette loi : mais pour nous apprendre à nous soumettre à nos devoirs, et à ne pas nous en dispenser, comme nous faisons pour l'ordinaire, ils voulurent l'observer très exactement.

La Fin est d'apprendre qu'il ne faut pas aisément se dispenser des lois et des règlements établis par une autorité légitime, et prescrits à chacun selon son état.

La Forme est en ces trois points :

1° Que les hommes se dispensent trop facilement de leurs devoirs, et d'où vient qu'ils se donnent cette liberté.

2° L'exemple de Notre-Seigneur et de Notre Dame, considéré dans ce mystère, est puissant pour réprimer cette licence, et nous retenir dans la soumission.

3° Il est bon d'imiter leur obéissance, et de ne point désirer des priviléges, en ce qui regarde notre devoir.

PREMIER POINT.

D'OU VIENT QUE LES HOMMES SE DISPENSENT SI FACILEMENT DE LEUR DEVOIR.

Ne vous arrêtez pas tant ici à considérer comment la plupart des hommes se dispensent trop facilement de leurs devoirs, qu'à remarquer les raisons prétendues qu'ils allèguent, pour vivre sans scrupule dans ces dispenses. Car il est manifeste que le monde vit dans le désordre, et que ce désordre ne vient que faute d'une bonne conscience, qui devrait conserver chacun dans le devoir, au lieu que chacun se dispense et se persuade qu'il n'y a point d'obligation [1]. Mais que disent-ils pour leur excuse? C'est ce qu'il faut plus particulièrement considérer.

Les uns s'appuient sur leur qualité, qui semble leur donner plus de liberté de faire ou de ne pas faire ce que d'autres, de

[1] Animæ dolosæ errant in peccatis. *Prov.* XIII.

moindre condition, n'oseraient entreprendre [1]. Les autres s'excusent sur la difficulté des choses à faire, eu égard à leur naturel, comme si tout ce qui leur est difficile, leur était impossible [2]. D'autres enfin allèguent le temps et la liberté ordinaire, que les hommes se donnent en certains jours plutôt qu'en d'autres [3]. De sorte que toutes les excuses reviennent à ces trois chefs : ou de la qualité des personnes, ou de la difficulté des choses, ou de la considération du temps dans lequel on se trouve.

En effet, ne voit-on pas que ceux qui sont dans les plus éminentes fortunes, et qui ont plus de puissance et de richesses, sont souvent les plus orgueilleux, les plus grands joueurs, les plus médisants, les plus grands blasphémateurs, et les plus voluptueux. D'où vient cela, sinon de la liberté qu'ils se donnent à raison de leur qualité, qui leur donne plus de puissance pour mal faire ; ils prennent cette puissance comme une loi qui les autorise dans leur liberté, ou une dispense qui les exempte de leurs devoirs.

D'autres se feront peut-être conscience de jurer ou de faire des excès de bouche ; mais s'il est question de rompre une fréquentation dangereuse, de réprimer la vanité, de modérer le luxe et la dépense dans leurs habits et dans leurs meubles, d'éviter les conversations et les entretiens un peu trop libres, ils vous diront franchement que cela leur est impossible, qu'ils n'y sont pas obligés, et qu'il ne faut pas être si scrupuleux en choses de si légère conséquence [4]. Enfin vous trouverez des personnes qui vivront comme des saints aux jours des grandes fêtes, par exemple pendant la semaine sainte, et les jours de leur communion [5], et puis quand ils viennent au carnaval et aux jours de débauche, ce ne sont plus les mêmes, tant ils s'émancipent, et se laissent aller au train du monde, se

[1] Sit fortitudo nostra lex justitiæ. *Sap.* IV.
[2] Nequaqnam valemus ascendere. *Num.* XIII.
[3] Non prætereat nos flos temporis. *Sap.* II.
[4] Sapiens timet et declinat a malo, stultus transilit et confidit. *Prov.* XIV.
[5] Non habent radicem in se, sed temporales sunt. S. *Marc.* IV.

figurant que le mal, qu'ils détestent dans un autre temps, leur est permis dans celui-là.

Voilà donc comme le monde se donne des dispenses illégitimes de son devoir; voilà pourquoi, malgré tant de sermons et de fêtes établies dans l'Église pour nous solliciter au bien, on profite si peu, parce que toutes les bonnes résolutions, qu'on peut former au temps de la dévotion, s'évanouissent au moment de l'exécution; car jamais on ne manque de prétextes et d'excuses pour étourdir sa conscience, et l'empêcher de crier.

Il est vrai que tous les hommes ne sont pas obligés aux mêmes lois, et qu'on peut faire en un temps ce qu'il ne serait pas permis de faire dans un autre; mais cela se doit entendre avec réserve des choses qui sont indifférentes, et que les lois mêmes permettent, comme le jeu et les divertissements innocents, ou bien des œuvres de surérogation, qu'on est libre de faire ou de laisser: mais pour le mal, s'il se trouve attaché à l'action que vous voulez faire, ou à l'omission de celle que vous négligez de faire, fussiez-vous prince, roi ou pape, aucune qualité ne peut vous en dispenser. Dieu même ne saurait vous en exempter [1]. Y a-t-il quelque temps où il cesse d'être Dieu, pour cesser de haïr le péché? Y a-t-il lieu au monde où le mal se puisse dérober à ses yeux et à sa justice? Est-il moins puissant pour punir vos excès pendant le carnaval, que pendant le Carême ?.... Peut-être qu'il respecte votre autorité, et qu'il redoute votre crédit [2]. Ne veut-il point flatter vos passions, pour gagner vos bonnes grâces ?.... Ah ! plutôt ne vous présente-t-il pas son secours pour les vaincre ?.... Oh! si nous pensions sérieusement à ces vérités ! et pourquoi n'y pensons-nous pas ?...

[1] Omne execramentum erroris odit Dominus, et non erit amabile timentibus eum. Nemini mandavit impie agere, et nemini dedit spatium peccandi. *Eccli.* xv, 13.

[2] Non enim subtrahet personam cujusquam Deus, nec verebitur magnitudinem cujusquam, quoniam pusillum et magnum ipse fecit, et æqualiter cura est illi de omnibus : fortioribus autem fortior instat cruciatio. *Sap.* vi, v. 9.

DEUXIÈME POINT.

L'EXEMPLE QUE NOTRE-SEIGNEUR ET NOTRE DAME NOUS DONNENT DANS CE MYSTÈRE EST PUISSANT POUR RÉPRIMER NOTRE LICENCE, ET NOUS RETENIR DANS LA SOUMISSION.

L'exemple de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère se présente fort à propos, pour faire voir aux hommes, qu'il n'y a point de sujet raisonnable de dispense dans ces faux prétextes de qualité, de difficulté, ou de temps, comme ils se l'imaginent. Car s'il y eut jamais personne qui pût raisonnablement s'excuser sur sa qualité, sur la difficulté et sur la circonstance du temps, c'était Jésus et Marie, touchant la loi de la présentation des enfants [1], et de la purification des femmes accouchées [2]; et néanmoins ils ne voulurent point s'en dispenser ni alléguer d'excuses. N'était-ce pas pour nous montrer clairement que ceux-là se trompent lourdement, qui cherchent ces dispenses et ces excuses [3]?

Leur qualité les mettait au dessus de toutes les lois; il était temps d'abroger ou d'éteindre celle qui commandait la Circoncision de l'enfant et la Purification de la mère. Et puis, quelle honte à un Fils de Dieu d'être racheté comme un esclave; et à la reine des vierges, plus pure que le soleil, d'être réputée impure comme les autres femmes?.... N'était-il pas convenable d'éviter cette mauvaise réputation, et de condescendre aux sentiments naturels, qui pouvaient naître d'une action si difficile?... N'était-il pas temps pour Jésus de se déclarer le Messie, et d'ho-

[1] Omne primogenitum hominis de filiis tuis pretio redimes. *Exod.* XIII.

[2] Immunda erit septem diebus, etc. Et die octavo circumcidetur infantulus ipsa vero triginta tribus diebus manebit in sanguine purificationis suæ, etc. Donec impleantur dies purificationis suæ, etc.
Orabitque pro ea sacerdos, et sic mundabitur, *Levit.* XII.

[3] Attendite, populo meus, legem meam, inclinate aurem vestram in verba oris mei. *Psal.* LXXVII.
Audite me qui sequimini quod justum est, et quæritis Dominum. Attendite ad petram unde excisi estis. Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos. *Isai.* LI.

norer sa naissance par la virginité de sa mère, prédite par tant d'oracles?... Pourquoi ne la fait-il pas reconnaître? Si l'on voit qu'elle fait comme les autres femmes, dont les couches sont réputées impures, que dira-t-on de sa pureté?... Assurément on pouvait dire mille choses répugnant à la dignité et aux sentiments d'un tel Fils et d'une telle Mère. Mais qu'on dise ce qu'on voudra, la loi sera observée, sans qu'il s'ensuive aucun inconvénient : tant s'en faut, les hommes apprendront par cette soumission volontaire à faire état des lois, qui leur imposent la nécessité d'obéir, sans s'excuser ni sur le temps, ni sur les difficultés, ni sur la dignité de leur personne.

Admirez donc le dessein du Fils et de la Mère dans ce mystère, considérez leur dévotion, leur pureté, leur pauvreté. Regardez bien cet enfant, et vous attirerez ses regards sur vous; pénétrez dans son cœur, et vous trouverez que vous y êtes gravé bien avant.... Oui c'est pour vous qu'il se présente à son Père, c'est pour vous qu'il offre sa vie, son sang et son obéissance, afin de vous mériter la grâce de bien méditer, et de mieux suivre son exemple : Ne le voulez-vous pas? ne lui en faites-vous pas la promesse ?...

TROISIÈME POINT.

IL FAUT IMITER L'OBÉISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE NOTRE DAME, ET N'AFFECTER POINT LES PRIVILÉGES ET LES EXEMPTIONS EN CE QUI REGARDE NOTRE DEVOIR.

Faites une sérieuse réflexion sur vous-même, et voyez si vous n'êtes point engagé dans quelques-uns de ces liens, qui retiennent tant de monde dans le péché. Quel vice vous trouble le plus? quel est votre faible? quelle inclination prédomine dans votre cœur?... Eh bien! ne cherchez-vous point quelque voile pour couvrir sa laideur? l'excuseriez-vous dans un inférieur, comme vous le faites en vous-même [1] ? Mais croyez-vous être

[1] Propter quod inexcusabilis es, ô homo omnis qui judicas. In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas, eadem enim agis quæ judicas. *Rom.* II.

plus excusable devant Dieu, parce qu'il vous a fait plus grand que les autres. Il vous est difficile de rompre les fortes inclinations qui vous attachent à ce peché, et pour cela vous en avez moins d'horreur! C'est bien mal raisonner!... Ne savez-vous pas que ce qui blesse les yeux de Dieu, c'est de voir votre cœur attache fortement à des objets contraires à son amour.

Ne vous flattez donc plus sur la dignite de votre condition[1]: plus elle est elevee, plus elle doit être exemplaire. N'alleguez pas vos faiblesses, vos infirmites, c'est votre condamnation; car plus vous êtes faible, et plus Dieu vous donne de grâces pour fortifier votre courage. Ne dites pas que le temps permet plus de liberte; c'est alors qu'il faut veiller plus que jamais, quand l'occasion nous entraîne avec plus de violence dans les debauches[2]. Ces jours mauvais sont des jours de combat; vous rendez les armes, et vous croyez avoir raison!... Ah! ne faites pas cet honneur au pèche, de dire qu'on le peut faire avec raison; et ne faites pas cette injure à la raison, de croire qu'elle soit en rien contraire aux lois de Dieu. Enfin, quelle que soit votre condition, souvenez-vous toujours que, si elevee qu'elle soit, vous rendrez compte à Dieu même d'une parole oisive!... Et dites-moi? au jour et à l'heure qu'il faudra rendre compte à Dieu même d'une parole inutile.... Comment excuserez-vous tant de libertés coupables?...

[1] *Exiguo conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur.* *Sap.* VI.

[2] *Omni tempore diligit qui amicus est.* *Prov.* XVII.
Homo sapiens in omnibus metuet, et in diebus delictorum attendet ab inertia. *Eccli.* XVIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

On se dispense trop facilement de ses devoirs.

Les hommes se dispensent aisément de leurs devoirs, sous prétexte ou de leur qualité, ou de la difficulté de la chose, ou du temps et de la saison où ils se trouvent; mais toutes ces dispenses en matière de mal sont autant de tromperies. Ne vous y laissez-vous point prendre? ne vous en faites-vous point accroire? N'êtes-vous point plus libre en ce temps qu'en un autre? Mais pourquoi le seriez-vous, puisque le Dieu que vous servez est aussi bien votre Dieu en ce temps-ci qu'en un autre? Or sachez que tant que Dieu sera Dieu, il n'est pas plus permis de faire le mal dans un temps que dans un autre; s'il l'avait permis, il ne serait plus Dieu.

DEUXIÈME POINT.

L'exemple de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge montre qu'on doit éviter ces dispenses.

La considération de l'obéissance rendue aujourd'hui aux lois par Notre-Seigneur et Notre Dame, est un puissant exemple pour nous instruire sur ce sujet; leur qualité les en exemptait, la difficulté de l'action était seule capable de les en détourner : le temps, ce semble, les en dispensait; et néanmoins ils obéirent si ponctuellement, qu'il est expressément dit qu'ils ne sortirent point du temple, qu'ils n'eussent parfaitement accompli de point en point tout ce que les lois ordonnaient. Et vous, pressez un peu votre âme là-dessus, afin qu'elle puisse reconnaître le mal de sa liberté, et qu'elle dise : O mon Dieu! s'il m'était permis de demander quelque dispense, je n'en voudrais d'autre, ce me semble, que celle de n'être plus libre, afin de ne pouvoir plus me dispenser de mes devoirs.

TROISIÈME POINT.

Il faut imiter cet exemple et se soumettre à ses devoirs.

Mais descendez à l'application, voyez en quoi vous manquez le plus, regardez l'excuse que vous donnez, examinez devant Dieu et en vérité si elle est valable, considérez si tout ce que vous alléguez ne sert pas plus à vous accuser et à vous condamner, qu'à vous excuser; enfin, vous comparaîtrez un jour devant cet Enfant qui sera votre juge. Mais, en conscience, oserez-vous là alléguer vos dispenses? Pourquoi donc en avez-vous maintenant la hardiesse ?... Ne peut-il pas dès maintenant vous condamner? et ne jugera-t-il pas tout ce que vous faites, et tout ce que vous dites maintenant jusques à une parole oiseuse?... O juste juge! que n'exercez-vous un peu vos rigueurs et vos justices en ce temps où l'on vous offense si souvent? Il semble que les hommes ne sont plus capables de sentir votre bonté, c'est ce qui les perd ; qu'il vous plaise de leur faire éprouver le poids de votre indignation?... Mon fils, c'est un signe de ma colère et de la rigueur de ma justice quand je ne châtie point les pécheurs. S'ils abusent impunément de ma bonté, cette tranquillité où je les laisse est le dernier des châtiments de cette vie et le commencement de ceux qui les attendent en l'autre....

NEUVIÈME JOUR DE JANVIER

QUATRIÈME JOUR DE L'OCTAVE.

DE LA RENCONTRE DE SIMÉON AU TEMPLE ET DE LA PRÉDICTION QU'IL FIT QUE L'ENFANT DIVIN SERAIT UN SIGNE DE CONTRADICTION POUR LES HOMMES, ET UN GLAIVE DE DOULEUR POUR SA MÈRE.

Cet Enfant est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israel: il sera en butte à la contradiction[1].

Le Sujet sera pris sur la rencontre de Siméon et d'Anne, qui se trouvèrent au temple en même temps que Notre-Seigneur et sa sainte Mère, et sur ce qu'ils prédirent le bien et le mal qui devait arriver à cause de cet Enfant.

La Fin est d'apprendre à modérer la joie par la douleur, et la douceur des contentements par l'amertume des afflictions.

La Forme est en ces trois points :

1° Les divers mouvements de joie et de douleur que la sainte Vierge ressentit en même temps, au sujet des paroles de Siméon.

2° Ce mélange de joie et de tristesse est fort utile; au contraire les extrémités de ces deux passions sont également dangereuses.

3° Cette modération et ce tempérament du doux et de l'amer est un don que nous devons attendre de Jésus, comment il faut nous en servir.

[1] Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur. *S. Luc.* II, 34

PREMIER POINT.

LES DIVERS MOUVEMENTS DE JOIE ET DE DOULEUR QUE LA SAINTE VIERGE RESSENTIT EN MÊME TEMPS, AU SUJET DES PAROLES DE SIMÉON.

Il n'y a aucune circonstance dans cette heureuse rencontre qui ne soit pleine de merveilles : l'attente de ce fidèle vieillard, qui conserve si fermement l'espérance d'un bien dont nous jouissons aujourd'hui pleinement ; l'inspiration du Saint-Esprit qui le conduit dans le Temple ; la vue du divin enfant après lequel il avait tant soupiré ; son abord, ses embrassements, ses caresses, ses bénédictions pleines de tendresse, tout cela est digne d'être attentivement médité. Mais sur toutes choses, le chant de ce cygne mourant, et les dernières paroles de ce bon vieillard méritent d'être religieusement écoutées : car elles font une admirable harmonie de tristesse et de contentement, de soupirs et de joies. Ah ! je mourrai content désormais, dit ce saint Prophète [1], je ne crains plus la mort depuis que j'ai vu la vie entre mes mains. Fermez-vous, mes yeux, après avoir contemplé votre Dieu ; et vous, ô nations idolâtres, ouvrez les vôtres, voici votre lumière et la gloire d'Israël....

Quels transports de joie ! Mais hélas ! il change bientôt ce cantique en de tristes et pitoyables accents. Ah pauvre Enfant ! ah Mère désolée ! ce Fils que je tiens entre mes bras sera la ruine de beaucoup de personnes. Que d'âmes malheureuses se briseront contre cet écueil, et se perdront par leur faute ! Il sera le but de toute les médisances, un signe fatal de contradiction, l'objet de la haine et de la fureur des méchants. Et vous qui l'avez mis au monde, ne doutez pas que vous n'ayez une grande part à ses souffrances [2], je vois déjà l'épée de douleur plongée

[1] Nunc dimittis servum tuum Domine. S. *Luc.* II, 34.

[2] Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. Ibid.

dans votre sein ; jamais fils ne donnera tant de joie, et jamais fils ne coûtera tant de larmes à ses parents.

A de si tristes discours que pouvait penser la sainte Vierge. Oh ! que de sujets de contentements et de pleurs tout ensemble !... Jésus, la gloire d'Israël et le salut de tous les peuples, quel sujet de joie ! Jésus en butte à l'envie et aux médisances, Jésus l'objet de la haine et de la fureur ; quel coup ! quelle plaie !... Il ne faut point douter que dès lors son cœur ne fut comme divisé par deux sentiments opposés, l'un d'une joie très-sensible, en voyant l'état présent de son Fils, et l'autre d'une douleur excessive au souvenir des maux qu'il devait endurer ; aussi jamais depuis ni ses joies, ni ses larmes ne purent tarir [1]. O vue ! ô pensée ! ô sentiments de Marie ! Quel autre fils que Jésus eût pu inspirer des sentiments si différents ? Quelle autre mère que Marie eût pu les supporter ?... Vierge sainte ! faites que je participe à vos douleurs et à vos contentements....

DEUXIÈME POINT.

LE MÉLANGE DE LA JOIE ET DE LA TRISTESSE EST FORT UTILE, ET LES EXTRÉMITÉS DE CES DEUX PASSIONS SONT ÉGALEMENT DANGEREUSES.

Si la vie de Jésus et de Marie n'a été qu'un mélange et une alliance perpétuelle de joies et de douleurs, quelle vie plus heureuse pouvons-nous souhaiter ? Qu'ont fait ces deux chastes colombes tout le cours de leur vie, que pleurer et gémir [2] ? Jésus pour les crimes des hommes, et Marie pour la peine de ces crimes, tous deux pour nous... Qu'ont fait tous les saints ? Quelle conduite de Dieu ont-ils éprouvée, sinon celle-ci ?... Faites com-

[1] Ne vocetis me Noemi, id est, pulchram, sed vocate me Mara, id est amaram, quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. *Ruth.* I.

[2] Quasi columbæ meditantes gememus. *Isai.* LIX.

paraison de la vie du monde avec celle de Jésus et de Marie. Celle-ci est modeste, tranquille, dévote, pleine de confiance et de soumission[1]. La vie du monde c'est un débordement continuel ou de joie ou de tristesse, toujours dans l'excès, jamais dans la modération; s'ils sont dans la joie, ce n'est que légèreté et dissolutions[2]; si la tristesse survient, ce n'est que chagrin, qu'amertume, qu'ennui, que désespoir. De sorte qu'en cette vie la joie toute pure et la tristesse sans consolation sont également pernicieuses[3]; mais quand on sait les unir ensemble, on corrige le mal de l'une et de l'autre, et il n'en reste que le bien.

Hélas ! n'est-ce pas un aveuglement déplorable, d'avoir la liberté du choix entre deux sortes de vie[4], dont l'une est heureuse, et l'autre est misérable, et de mépriser la meilleure ?... Pouvoir vivre une vie du paradis, une vie de Jésus, et aimer mieux vivre tantôt comme un prodigue, dans des joies débordées, tantôt dans un petit enfer, comme une âme damnée, faute de modérer l'excès de nos tristesses et de nos chagrins. Quelle folie ! Mon âme, réjouissons-nous, puisque nous avons un Sauveur; mais soyons tristes en même temps, puisque nous avons si peu d'amour pour lui....

TROISIÈME POINT.

CETTE MODÉRATION ET CE TEMPÉRAMENT DU DOUX ET DE L'AMER, EST UN DON QUE NOUS DEVONS ATTENDRE DE JÉSUS, ET COMMENT IL FAUT NOUS EN SERVIR.

La source de tout votre malheur est dans vos joies; vous recherchez trop passionnément le contentement du monde, et pour

[1] Viæ ejus, viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ. *Prov.* III.

[2] Confusum est gaudium a filiis hominum. *Joel.* I.

[3] Cor quod cognovit amaritudinem animæ suæ, in gaudio ejus non miscebitur extraneus. *Prov.* XIV.

[4] Homini bono in conspectu suo dedit Deus sapientiam et scientiam et lætitiam : peccatori autem dedit afflictionem et curam superfluam, ut addat et congreget, etc. *Eccles.* II, 26.

vouloir être trop content, vous devenez misérable. Vous voulez aimer, et vous voulez être aimé ; l'honneur vous plaît, vous donnez une haute estime aux richesses; la jouissance de ces biens vous cause des joies démesurées, il n'est pas étonnant que leur privation vous afflige avec excès. Or, sachez que les excès de l'une et de l'autre, s'opposant au profit spirituel de votre âme, étouffent la vie de Jésus, embarrassent votre esprit dans de vaines pensées, et l'intéressent trop aux choses du monde[1]. Toutes vos pensées vont là, vous ne parlez d'autre chose, toutes vos craintes et vos désirs aboutissent à cela ; faut-il s'étonner si vos prières sont pleines de distractions et de langueurs ?...

Craignez autant les joies, que vous redoutez la tristesse, ou apprenez à les accorder et mélanger avec une juste modération; un peu de l'une et de l'autre fait un juste tempérament; mais ce n'est ni avec les joies, ni avec les tristesses du monde, que cet accord se fait; le tout ne vaut rien, il les faut retrancher tout à fait[2]. C'est un Sauveur Jésus plein d'amour, un paradis ouvert sur votre tête, un ami, un frère, un époux qui vous attend et vous prépare un trône ; voilà ce qui doit vous consoler et vous conserver dans une sainte joie. Mais gardez-vous bien d'être présomptueux dans l'abondance, ni de mépriser les autres, ni de ralentir vos soins en ce qui touche votre perfection et la fuite du péché ; il faut apporter le correctif; il faut un peu resserrer ces épanouissements de cœur, ces torrents de plaisirs, quoiqu'ils ne soient que spirituels; ces eaux vives et célestes, quelque douceur qu'elles aient, pourraient bien noyer votre âme, si vous vous y plongiez trop avant[3]; vous n'êtes pas encore arrivé

[1] Locutus sum in corde meo dicens : Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, etc. Et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus : dixi ergo in corde meo, vadam et affluam deliciis, et fruar bonis, et vidi quod hoc quoque esset vanitas. Risum reputavi errorem, et gaudio dixi quid frustra deciperis ? *Eccles.* I et II.

[2] Quæ enim secundum Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur, sæculi autem tristitia mortem operatur. II *Cor.* VII.

[3] Deus deliciis et gaudiis nostris ponit modum, ne supra alveum effusæ, rationem obruant. D. Ambr.

Si quando ridebam ad eos, non credebant mihi. *Job.* IX.

au lieu où les joies sont toutes pures, et où il n'y a rien à craindre. De plus grands saints que vous se sont perdus. Dieu est le maître de ses grâces, vous ne savez pas s'il en continuera le cours et les influences favorables; car il peut vous les refuser, et vous l'avez bien mérité; sa justice est égale à sa miséricorde, il peut tirer sa gloire de votre misère aussi bien que de votre félicité[1]. Votre lâcheté dissipe la moitié de ses grâces, et la vanité enlève le fruit et le mérite du reste. N'y a-t-il pas de quoi trembler, et de quoi gémir? Dites-vous : Hélas ! je suis certain que j'ai péché, et que je me suis perdu par mes crimes; mais je ne sais pas si je m'en suis relevé, ou si je m'en relèverai jamais par une sincère douleur. Vous le savez, ô mon Jésus! et vous m'en ôtez la connaissance, de peur que je me réjouisse, ou que je m'attriste avec excès; j'en suis content, je ne veux pas le savoir, puisqu'il ne vous plaît pas de me le découvrir. Je suis content de vivre dans cette suspension qui me tient attaché à votre miséricorde, entre l'espérance et la crainte, je veux que la joie et la douleur partagent mon cœur et ma vie, et qu'autant j'ai de consolation, sachant que vous avez tant d'amour pour moi, autant aussi j'éprouve de douleur de vous offenser si souvent, et de vous aimer si peu....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Mélange de joie et de douleur en Notre Dame, sur les paroles de Siméon.

Toutes les circonstances de la rencontre et entrevue du saint vieillard Siméon avec l'Enfant Jésus et sa sainte Mère, sont dignes d'attention;

[1] Redemptori nostro quasi arridenti non credimus, dum multis jam ejus donis testantibus, et gratiam favoris ejus accipimus, et tamen adhuc sub ejus judicio, de nostra infirmitate titubamus. D. Greg. XX *Mor.* IV.

mais surtout, les paroles de ce prophète, qui sont toutes remplies de douceur et d'amertume. Goûtez un peu de l'une et de l'autre avec Marie. Il n'y a rien qui forme si bien le goût spirituel que ce mélange de douceur et d'amertume; la consolation doit un peu affliger, et l'affliction doit toujours consoler....

DEUXIÈME POINT.

Ce mélange nous est fort utile.

Toute la vie de Joseph et de Marie a été ainsi mêlée de joie et de tristesse, et toute la vie des saints qui les imitent se passe dans ce saint mélange. Le monde qui ne prend de la joie que par excès, et qui ne reçoit de tristesse qu'en abondance, pèche autant par une extrémité que par l'autre; mais vous, qui vous empêche de mener une vie modérée comme Jésus? Ne pouvez-vous pas du moins vous réjouir avec lui de ses bontés, et vous attrister avec lui de vos malices?...

TROISIÈME POINT.

Le moyen de faire ce mélange.

Rejetez toutes les joies et toutes les tristesses du monde, leur excès est très-mauvais, et leur modération n'est pas assez parfaite pour entrer dans le tempérament d'une vie semblable à celle de Jésus et de Marie. Mais, mon âme, si tu veux vivre de cette vie divine, modère tellement le contentement que tu dois ressentir en pensant à la bonté du Dieu que tu sers, et aux grâces que tu reçois à son service, que tu sois en même temps dans la tristessse et componction de cœur, de voir que tu le sers si mal, que tu l'offenses tous les jours, que tu n'es pas assurée si tu vis dans la grâce, ni quand tu y vivrais, si tu y persévéreras. C'est se réjouir avec crainte, et c'est la crainte et le bonheur des saints en cette vie. La joie toute pleine est réservée au ciel, comme la pure tristesse se ressent aux enfers. Contentez-vous ici un peu de l'une et de l'autre; ce qui pourrait causer la mort, étant pris séparément, donne la vie étant pris comme il faut.

DIXIÈME JOUR DE JANVIER,

CINQUIÈME JOUR DE L'OCTAVE.

DE LA FUITE DU SAUVEUR EN ÉGYPTE.

Joseph, levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et fuyez avec eux en Egypte [1].

Le Sujet. Le bruit de l'entrée du Fils de Dieu dans le temple, et des paroles prophétiques de Siméon et d'Anne remplit toute la ville de Jérusalem, et vint enfin aux oreilles d'Hérode. Cela le mit dans une grande colère. Voyant que les Mages l'avaient trompé sur leur retour, plein de dépit, il prend la cruelle résolution de massacrer tous les petits enfants des environs de Bethléem. Sur ces entrefaites, dit l'Evangile, voilà qu'un Ange de Dieu apparut à saint Joseph pendant son sommeil, et lui dit ces paroles : *Levez-vous, prenez l'enfant avec sa mère, et fuyez avec eux en Egypte, où vous demeurerez jusqu'à ce que vous ayez reçu un nouveau commandement : car Hérode doit l'un de ces jours faire chercher l'Enfant Jésus pour le faire mourir.* [2] Ce que Joseph n'a pas plus tôt entendu, qu'il se lève aussitôt, et dès la nuit même, sans attendre au lendemain, il s'enfuit avec la Mère et l'Enfant dans cette contrée étrangère.

La Fin est d'apprendre qu'il faut, à l'exemple de Marie et de Joseph, être prêt à recevoir à toute heure, avec un esprit soumis à Dieu, les événements soudains et imprévus qui nous surviennent.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment la sainte Vierge et saint Joseph reçoivent la nouvelle de leur exil en Egypte, et leur conduite dans cette circonstance.

[1] Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum. *S. Matth.* II

[2] Ecce angelus Domini apparuit in somnis Joseph, dicens : Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi, usque dum dicam tibi : futurum est enim ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum. Qui consurgens accepit puerum et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum. *S. Matth.* II.

2° Dieu éprouve ainsi ceux qu'il aime, voulant trouver en eux des cœurs soumis et résignés.

3° Considérations qui doivent nous aider puissamment à supporter les divers accidents qui peuvent survenir.

PREMIER POINT.

COMMENT LA SAINTE VIERGE ET SAINT JOSEPH REÇOIVENT LA NOUVELLE DE LEUR EXIL EN ÉGYPTE, ET LEUR CONDUITE DANS CETTE CIRCONSTANCE.

Toutes les circonstances de cette histoire sont ravissantes, et méritent d'être considérées avec admiration et piété. La Sainte Vierge, après son retour de Jérusalem, vivait paisiblement à Nazareth avec son chaste époux, où elle avait repris son domicile et redressé son petit ménage, après une absence de plus de quarante jours. Le paradis n'était pas plus heureux et plus paisible que cette sainte maison. Jésus était le nœud de ces deux cœurs, et leur amour commun ; ils vivaient contents dans sa présence, comme s'ils eussent été dans le Ciel?.... Mais voici venir un coup d'en haut qui montre bien qu'ils sont encore sur la terre. Au milieu de la nuit, lorsque ces trois personnes, les premières de la terre, prenaient leur repos, un ange descend du ciel, et fait entendre sa commission au chef de la famille, saint Joseph; il l'avertit de ce qui se passe dans la Judée, et des cruels desseins d'Hérode sur la vie de Jésus[1], avec ordre de la part de Dieu, de se lever promptement, et de conduire en toute hâte la mère et l'Enfant en l'Égypte, sans qu'il en revienne avant d'avoir reçu de sa part un nouveau commandement.

O Dieu que vous êtes bon ; mais que vous êtes terrible dans vos jugements, et adorable dans vos desseins ! Qui eût jamais

[1] Futurum est ut Herodes quærat puerum ad perdendum eum.

pensé que vous dussiez traiter de la sorte les trois personnes du monde, qui vous sont les plus chères, et sur qui vous employez la plus rare conduite et les soins les plus amoureux de votre providence?.... N'y avait-il point de voie plus facile pour sauver la vie de votre Fils ? Vous qui avez le cœur des rois en vos mains, ne pouviez-vous pas tourner celui d'Hérode? et s'il ne méritait pas cette grâce, n'aviez-vous pas des compagnies d'anges pour servir de défense à ce petit Enfant ?.... Que s'il est condamné à l'exil, je vous supplierais au moins qu'il y aille porté sur les ailes de ces esprits bienheureux, si je ne savais qu'il y sera porté encore plus honorablement par les mains et sur le sein de la Vierge sa mère. Mais n'y a-t-il point d'autre lieu plus proche et moins sauvage que l'Égypte, d'autre temps moins incommode que la nuit, d'autre départ moins pénible qu'une fuite précipitée ?...; Où est donc l'escorte que vous lui donnez, où les flambeaux, où les litières, où les chevaux de bagage ?.,.. Hélas ! il ne faut pas tant d'attirail pour de pauvres exilés, il n'est question que de partir promptement, sans penser à la maison qu'il faut abandonner, ni aux difficultés du voyage, ni au lieu du bannissement, mais seulement aux desseins de Dieu, qu'il faut exécuter sur l'heure. Aussi, ne pensent-ils qu'à cela, ils ne font point d'observation, ils ne demandent point la cause de ce traitement, ils n'en ont pas même la pensée : il leur suffit de savoir que c'est Dieu qui commande, et Jésus qu'ils portent avec eux ; tout le reste ne leur est rien.....

O providence de Dieu, que vos conduites sont adorables ! A voir ces trois pèlerins fugitifs, on les croirait les plus abandonnés de la terre, et jamais cependant personne ne fut conduit avec tant de sagesse [1]. Si je les suis du regard, et si j'observe comme ils cheminent avec une extrême modestie, si je considère ce divin silence, qui donne liberté aux cœurs de parler tout à leur aise, cette prompte et exacte obéissance, cet assu-

[1] Magna sunt enim judicia tua, Domine, et inenarrabilia verba tua, propter hoc indisciplinatæ animæ erraverunt. *Sap.* XVII.

jettissement d'esprit aux ordonnances de Dieu, ces volontés humiliées qui se plient sous son bon plaisir, ces âmes contentes dans leurs disgrâces, je suis contraint d'avouer, ô mon Dieu ! que c'est un effet plus digne de votre sagesse, de conduire si divinement vos amis parmi les peines et les souffrances, que de les en affranchir entièrement..... Et pourquoi donc suis-je si difficile et si rebelle à vos saintes volontés ? Vous me prenez par la main pour me conduire ainsi [1], et, pour reconnaissance, je n'ai que des murmures contre votre bonté, comme si j'en recevais un mauvais traitement ?.... Ah ! faites désormais ce qu'il vous plaît, sans écouter mes plaintes ; forcez ma volonté rebelle à marcher après vous, et faites si bien qu'elle puisse vous atteindre....

DEUXIÈME POINT.

C'EST PAR LES ACCIDENTS ET LES AFFLICTIONS QUE DIEU ÉPROUVE SES AMIS, VOULANT VOIR EN EUX DES COEURS SOUMIS ET PRÉPARÉS A TOUTES CHOSES.

Après un exemple si frappant, il n'est pas permis de douter du gouvernement de Dieu sur les âmes qu'il chérit, vu que lui-même nous avertit si souvent à ce sujet, d'être toujours prêts à recevoir ses visites, et qu'il viendra lorsque nous n'y penserons pas. Il appelle ses visites et ses approches vers nous, toutes ces sortes d'accidents qui nous surprennent. Cette perte de biens, cette calomnie, cette maladie, cette mort de parents, ce changement de faveur, cette nouvelle inopinée, ce chagrin, cette tentation ; c'est une visite qu'il vous rend, et il est aussi sûr qu'il en est l'auteur, comme il est vrai qu'il sait le nombre de nos cheveux, et qu'il ne tombe pas une feuille sur la terre à son insu, et sans sa permission [2].

[1] Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me, et cum gloria suscepisti me. *Psal.* LXXII.

[2] Probasti cor meum, et visitasti nocte, igne me examinasti. *Psal.* XVI. Visitabo super orbis mala, etc. *Isai.* XIII.

Il n'est pas que vous n'ayez éprouvé quelqu'un de ces accidents, ou de semblables. Mais ne vous a-t-il point surpris, vous a-t-il trouvé dans la même disposition de cœur que la sainte Vierge et saint Joseph?... Oh! que vous en étiez éloigné! et néanmoins c'est la même main qui vous a touché, c'est le même Dieu qui demande des preuves de votre fidélité [1]. D'où vient donc ce trouble d'esprit?... Sans doute le mal vous a surpris, vous ne l'aviez pas prévu, vous ne l'attendiez pas, vous aviez souvent entendu ces paroles de l'Évangile : *Veillez, attendez-moi, je vous visiterai* [2]; mais vous n'en aviez pas compris le sens. Le reconnaissez-vous au moins maintenant, et pensez-vous apporter désormais plus de générosité et de résignation?...

TROISIÈME POINT.

CONSIDÉRATIONS QUI DOIVENT NOUS AIDER PUISSAMMENT A SUPPORTER LES DIVERS ACCIDENTS QUI PEUVENT SURVENIR.

La plus grande faute que vous faites ici, c'est que le sentiment du mal ou du bien présent absorbe tellement votre esprit, que dans la mauvaise fortune il se trouve incapable de prendre de meilleures espérances pour l'avenir, et de se consoler sur cette pensée, que les orages sont suivis du calme. Au contraire dans les heureux succès, ce même esprit se livre tellement à la joie, qu'il perd toute crainte du mal qui peut lui arriver, et ne se souvient pas de l'avertissement du sage, qui dit qu'au jour de la prospérité il faut se préparer aux accidents qui nous menacent [3]. Donc, pour affermir votre constance, parmi la variété des divers événements qui l'ébranlent si souvent, appuyez-la sur

[1] Ecce docuisti multos, et manus lassas roborasti, etc. Nunc autem venit super te plaga, et defecisti, tetigit te, et conturbatus es : ubi est timor tuus, fortitudo tua, patientia tua, et perfectio viarum tuarum? *Job.* XL.

[2] Videte, vigilate et orate. Omnibus dico, vigilate. *S. Marc.* XIII.

[3] In die bonorum ne immemor sis malorum, et in die malorum ne immemor sis bonorum. *Eccli.* XI, 27.

ces trois solides vérités. La première, que toute l'étendue de la vie humaine, depuis le berceau jusqu'à la tombe, est exposée aux changements [1]. La seconde, qu'aucun accident ne survient, dont Dieu ne soit l'auteur, et par conséquent qui ne soit sagement ordonné [2]. Et la troisième, que le plus court est de s'y soumettre de bonne heure, d'envisager de loin ces accidents, et de les attendre de pied ferme, sans plus s'étonner quand ils arrivent, que lorsque nous voyons tomber la pluie dans la saison d'hiver.

Oui, persuadez-vous, et tenez pour certain, qu'on peut calomnier votre innocence, et vous perdre de réputation par des impostures malicieuses, que vous serez atteint par la maladie, que vous n'êtes pas immortel, que votre corps pourrira bientôt dans le tombeau. Accoutumez votre esprit à voir le mal sans effroi; cette seule parole : *Je m'y attendais bien* [3], est capable de calmer les plus furieuses tempêtes, mais il faut qu'elle soit bien méditée d'avance pour nous être utile dans les occasions. Excitez donc votre foi sur ce que vous enseigne celui qui est la vérité même : *Je vous ai prédit toutes ces choses*, dit le Sauveur [4], *afin que vous ne soyez pas surpris, vous souvenant aux occasions, que vous aviez été avertis* [4].

Au reste ne pensez pas que Dieu vous les envoie sans dessein ; ce sont des coups d'état, ce sont des crises de la grâce. Dans les maladies, il y a des jours critiques, où la nature fait ses efforts pour combattre le mal; si les forces lui manquent, il y va de la vie; si la crise est favorable, elle ramène la santé. De même il y a de dangereux symptômes dans la vie spirituelle, il y a des moments et des jours critiques, qui portent avec eux la vie ou

[1] Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ, in matrem omnium. *Eccli.* XL.

[2] Ego Dominus, et non est alter, formans lucem et creans tenebras, faciens pacem et creans malum, ego Dominus faciens omnia hæc. *Isai.* XLV.

[3] Paratus sum et non sum turbatus. *Psal.* CXIII.

[4] Hæc locutus sum vobis, ut cum venerit hora eorum reminiscami, quia ego dixi vobis *S. Joan.* XVI.

la mort, selon qu'on les sait prendre [1]. La grâce fait des efforts extraordinaires ; si vous y répondez, il y a sujet d'espérer votre guérison, autrement vous courez grand danger de vous perdre. Croyez-moi, faites ici ce que l'ange dit à saint Joseph : Prenez l'enfant et sa mère : regardez l'exemple de Jésus et de Marie, et fortifié par cette pensée dites à Dieu : Levez, ô mon Seigneur, levez votre main toute-puissante quand il vous plaira pour me frapper, il n'est que trop raisonnable que je m'abaisse sous votre justice ; mais avant que de porter le coup, donnez-moi votre bénédiction de la même main qui doit faire la plaie, afin qu'à mesure qu'elle causera de la douleur, elle me donne du courage pour la souffrir....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du commandement qui est donné à saint Joseph de fuir en Egypte.

Dieu commande à Joseph de s'enfuir en Egypte avec Jésus et Marie, pour nous montrer que c'est ainsi qu'il traite ses plus grands amis, et que c'est ainsi qu'ils doivent être prêts à ce traitement. Joseph, Marie, et Jésus exécutent promptement ces divines ordonnances, sans penser à leur pays, et à leur maison qu'il faut quitter, ni au lieu de leur exil, ni aux incommodités de leur voyage, pour nous apprendre que c'est ainsi qu'il faut obéir à l'ordre de Dieu, ne pensant simplement qu'à obéir. Admirez cette grande soumission dans ces saints, et les desseins de la providence de Dieu sur ceux qu'elle gouverne plus particulièrement. Quiconque tarde à faire ce qui lui est commandé, perd autant du mérite et de la grâce de son obéissance, qu'il la diffère sans sujet raisonnable....

[1] Quoniam servasti verbum patientiæ meæ, et ego servabo te ab hora tentationis. *Apoc.* III.

DEUXIÈME POINT.

De l'obéissance qu'il faut rendre promptement aux commandements qui nou sont faits.

Etes-vous prêt à recevoir ainsi toutes sortes d'accidents qu'il plaira à Dieu de vous envoyer ? mais pourquoi ne le seriez-vous pas ? N'avez-vous pas été averti d'être toujours sur vos gardes, pour attendre la venue de votre Dieu ? Ne savez-vous pas que c'est par ces accidents qu'il s'approche de vous, et qu'il vous visite ?.... Ne vous souvenez-vous pas qu'il est dit, que le serviteur qui n'attend pas son maître à toute heure se trouvera surpris ; car il viendra à l'heure qu'on ne l'attendait pas? Voudriez-vous être ainsi pris au dépourvu ?....

TROISIÈME POINT.

De la disposition de notre esprit, pour recevoir ainsi promptement tous les ordres de Dieu.

Pour ne pas laisser surprendre votre esprit par ces accidents, tenez-le prêt à tout par la considération de ces trois vérités. La première, qu'il n'y a rien de plus inconstant que la vie de l'homme, qui ne saurait jamais demeurer longtemps dans un même état, et partant, qu'il faut s'attendre aux adversités, quand on est dans la prospérité : comme aussi n'y a-t-il point d'adversité si longue, qui ne soit adoucie par quelque prospérité. La seconde, qu'il ne peut jamais vous arriver aucune infortune que par l'ordre de Dieu, et pour votre bonheur. La troisième, qu'il faut attendre comme une chose qu'on vous aurait prédite, tout le mal qui peut vous arriver; vivez comme si tout ce qui peut vous survenir était déjà venu. Dites souvent comme si vous vous exerciez au combat : Venez, disgrâces, venez quand il vous plaira, vous me trouverez toujours prêt à vous recevoir, avec le même honneur que je recevrais les grâces de Dieu, puisqu'en effet ce sont des grâces et des présents du ciel, de pouvoir souffrir ainsi les disgrâces du monde....

ONZIÈME JOUR DE JANVIER,

SIXIÈME DE L'OCTAVE.

DU RETOUR D'EGYPTE A NAZARETH.

Joseph, levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez dans la terre d'Israël [1].

Le Sujet est, qu'Hérode étant mort, l'ange avertit saint Joseph de s'en retourner sur les terres d'Israël ; ce qu'il fit aussitôt. Et ayant appris qu'Archelaüs avait succédé à son père Hérode au royaume de la Judée, il eut peur d'y demeurer, et se retira en la ville de Nazareth, qui était dans la Galilée, selon l'avis qu'il en avait reçu pendant son sommeil, se conformant toujours aux ordres qu'il recevait de Dieu [2].

La Fin est d'apprendre à nous conformer en tout à la volonté de Dieu

La Forme est en ces trois Points, qui regardent les trois différences du temps.

1° Pour le passé.
2° Pour le présent.
3° Pour l'avenir.

PREMIER POINT.

COMMENT IL FAUT SE CONFORMER A LA VOLONTÉ DE DIEU POUR LE PASSÉ.

On ne sait pas au juste combien de temps Jésus, Marie et Joseph restèrent en Egypte; l'opinion commune est qu'ils y passèrent sept années entières. Mais, quand le temps de leur exil aurait

[1] Surge, et accipe puerum et matrem ejus, et vade in terram Israel. *S. Matth.* II, 20.

[2] Admonitus in somnis secessit in partes Galilææ, et veniens habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth. Ibid. 22.

été plus court, ils n'eussent pas manqué de sujet de patience et de résignation à la volonté de Dieu. Le souvenir de leur pays, et du doux séjour de Nazareth était bien capable de leur inspirer du regret de se voir exilés de la Terre sainte, relégués dans un pays barbare, où l'idolâtrie était en plein triomphe, privés des petits avantages qu'ils pouvaient trouver auprès de leurs parents et de leurs voisins, et abandonnés à la merci d'un peuple barbare et ennemi de Dieu. Mais ils savaient trop bien de quelle main leur venait cette affliction, pour la trouver étrange, et ne pas conformer leurs désirs aux saintes volontés de Dieu. Ils n'y pensaient jamais que pour en prendre occasion de bénir sa providence.

Voilà un bel exemple sur lequel vous pouvez étudier la conformité parfaite avec la volonté de Dieu, pour ce qui regarde les choses passées.... Méditez-le bien, et voyez si vous avez avec lui quelque rapport et quelque ressemblance, si le souvenir et le regret de quelque disgrâce reçue, de quelque perte de biens qui vous est arrivée, de quelque affliction que vous avez soufferte, n'a point de prise sur votre esprit. Que faites-vous quand vous en ressentez les atteintes?... Que dites-vous?... Quoi! ne savez-vous pas que Dieu en a ainsi ordonné[1]? que tous vos regrets ne rappelleront point le temps passé? C'en est fait, il n'y a plus de remède, ou s'il y en a, ce ne sera pas vos murmures et vos plaintes qui vous le procureront. Ne vaudrait-il pas mieux faire de nécessité vertu?... Taisez-vous donc désormais en de semblables accidents; ou s'il vous échappe quelque parole, que ce soit une parole de bénédiction et de louange. Dites hardiment: *Que Dieu, qui l'a ainsi voulu, soit à jamais béni.* Je préfère sa volonté à la mienne. Oui, mon Dieu, quand il serait en ma puissance de réparer le passé et de changer ma mauvaise fortune, je n'en ferais rien, puisque vous ne le voulez pas. Il n'y a que le péché que vous ne pouvez ni vouloir, ni com-

[1] A Domino egressus est sermo, non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui. *Gen.* XXIV.

mander, il n'y a donc que le péché que je regrette. Toute autre chose est un effet de votre sagesse et de votre puissance ; et partant, je confesse de bon cœur avec les saints du paradis [1], que vous êtes digne de recevoir honneur, gloire et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, que c'est par vous qu'elles subsistent, et de vous qu'elles tiennent l'être et qu'elles reçoivent le changement, et toutes les vicissitudes de la condition à laquelle vous les avez soumises....

DEUXIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT SE CONFORMER A LA VOLONTÉ DE DIEU DANS LE PRÉSENT.

On ne peut nier que ce ne fut un grand sujet de joie pour la sainte Vierge, d'apprendre de la bouche d'un ange l'annonce de son retour ; et il n'y a point de doute, que se voyant près de quitter le lieu de son exil et de revoir la terre d'Israël, elle bénit Dieu de tout son cœur. Néanmoins, ne pensez pas que le sujet de son contentement fut de se voir délivrée des incommodités qu'elle avait supportées, ni l'espérance de vivre plus à son aise dans son pays, ou quelque autre semblable motif, tel qu'en auraient les hommes du monde, quand ils passent de l'adversité à la prospérité. Non, non, elle ne voit que Dieu, dans la joie comme dans l'épreuve [2]. En cela elle nous donne vraiment une leçon importante de parfaite conformité avec la volonté de Dieu, dans l'état présent de nos affaires. En effet, elle nous apprend qu'il n'est pas moins nécessaire de bien user de la prospérité, n'y voyant purement que le bon plaisir divin, comme l'unique sujet de nos plaisirs, que de souffrir avec patience les misères d'une mauvaise fortune.

Cette vertu est d'autant plus excellente, qu'elle est plus rare,

[1] Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem, quia tu creasti omnia, et propter voluntatem tuam erant et creata sunt. *Apoc.* IV.

[2] Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Defecit caro mea, et cor meum, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Psal.* LXXII.

et qu'il arrive souvent dans les succès qu'on s'abandonne à la joie avec un transport de tous les sens, et une exaltation d'amour propre, qui font qu'on se livre à ces satisfactions sans en reconnaître l'auteur; tandis que, dans la prospérité, il ne faudrait voir que l'ordre et la volonté de Dieu. C'est cette divine volonté que prennent saint Joseph et Notre Dame pour le sujet de leur réjouissance; car sans cela Nazareth serait pour eux l'Egypte, comme l'Egypte leur était Nazareth, tant qu'ils y suivirent la volonté de Dieu. C'est pratiquer dans sa plus grande perfection la conformité de volonté qui nous est tant recommandée, que de recevoir ainsi indifféremment et avec une égale satisfaction le bien et le mal de la main de celui qui fait que le doux et l'amer ont même goût, quand ils sont assaisonnés de son divin plaisir[1]. O Vierge sainte! que je suis heureux de voir vos volontés si conformes aux volontés de Dieu; mais que je suis confus de me voir si éloigné de cette vertu. Pour moi, pauvre pécheur, combien n'ai-je pas sujet de craindre, que parmi ces transports de joie que me cause la prospérité, je ne me recherche moi-même plus que Dieu; au lieu de bénir sa bonté, je me félicite de ma bonne fortune; au lieu de le remercier humblement, je me complais dans mon amour propre satisfait!... Impiété deux fois coupable! J'abuse de ses bienfaits contre lui-même, je taris la source de ses grâces, et j'attire sur moi les rigueurs de la justice d'un Dieu, qui ne demanderait qu'à me combler de douceurs et de biens, si je savais seulement être reconnaissant!... Ah! Vierge sainte, guérissez les mauvaises dispositions de ce cœur, qui change la douceur en amertume, et le remède en poison. Apprenez-moi à ne chercher dans tous les événements de la vie que ce que vous avez cherché, et à n'aimer que ce que vous avez aimé, conformément aux volontés de votre Fils.

[1] Je veux recevoir indifféremment de votre main le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous bénir de tout ce qui m'arrivera. *Imit.* liv. III, ch. XVII.

Votre volonté et l'amour de votre gloire doivent l'emporter sur toutes choses, et nous donner plus de consolation et de plaisir que toutes les grâces que vous nous avez faites, ou que vous pouvez nous faire. *Imit.* liv. III, ch. XXII.

TROISIÈME POINT.

COMMENT ON DOIT TENIR SA VOLONTÉ CONFORME A CELLE DE DIEU POUR LE FUTUR.

Enfin voici Jésus, Marie et Joseph qui reviennent dans leur pays, après ce long exil en Egypte; ils rentrent dans leur ville de Nazareth dont ils avaient été bannis si longtemps, et ils recommencent à prendre possession de leur pauvre maison, qui avait été pendant des années déserte et abandonnée. Entrez avec eux dans leur pays, dans leur ville et dans leur maison.... Voyez comme tout leur manque; ils ne trouvent plus de meubles dans leur petite maison, qui n'en avait jamais été bien garnie, et dans laquelle on a pillé le peu qu'ils y avaient laissé; de plus, ils n'ont point d'argent pour redresser leur métier et leur ménage. Que fera saint Joseph qui est aussi pauvre que saint? Ne s'inquiétera-t-il point de se voir réduit à cette nécessité?.... Comme il pouvait la prévoir lorsque l'ange lui ordonna son retour, ne lui en parla-t-il point avant de se décider à obéir à son commandement? Ne demanda-t-il point si Dieu y avait pourvu, et s'il lui fournirait des moyens de réparer ses pertes? Ne lui remontra-t-il pas, qu'encore qu'il sût un métier, néanmoins le gain qu'il en tirait était si petit, qu'il ne pouvait fournir à la vie de trois personnes? que s'il n'y avait que lui, il ne se mettrait pas autant en peine, mais qu'il était chargé de la Mère et de l'Enfant, qui étaient tous deux fort délicats?....

Il est vrai qu'un autre n'aurait eu que trop de sujet de se mettre beaucoup en peine pour l'avenir. Mais pour ce saint homme, il ne s'en inquiète aucunement; car il lui suffit d'obéir à Dieu, laissant à sa sainte providence d'avoir soin de tout le reste. Il a l'ordre de ne pas séjourner en Judée, parce que le fils d'Hérode avait succédé aux passions aussi bien qu'aux Etats de son Père: il ne va pas de ce côté-là, mais il s'établit en Galilée,

pour éviter la mauvaise volonté de ce tyran. Il sait qu'il faut qu'il travaille de son métier pour gagner sa vie, celle de son épouse et de son Fils; il n'épargnera point sa peine pour ce sujet. Quant au reste, il sait que c'est à Dieu d'y pourvoir, et il ne veut pas s'en mettre en peine....

Voilà justement comment il faut pratiquer l'indifférence pour le futur, nous n'en pouvons avoir un plus bel exemple. On doit fuir ce qu'on sait être manifestement mauvais, c'est-à-dire le péché et ses atteintes, parce que Dieu nous en a avertis. On doit faire fidèlement et exactement ce qui est de son devoir et de sa charge, parce qu'on en a des ordres exprès de Dieu; mais pour ce qui est des événements et des succès qui nous doivent arriver, et qui ne dépendent point de nous, on en doit laisser le soin à la providence de Dieu en qui l'on met toute sa confiance. Est-ce ainsi que vous agissez, est-ce ainsi que vous faites ce que vous devez faire?... Ne craignez-vous point que Jésus, que vous devez nourrir dans votre cœur, ne tombe entre les mains d'Archelaus après avoir évité la rage d'Hérode, c'est-à-dire, qu'une nouvelle passion se mette en la place d'une autre qui s'est éteinte, et n'ait de mauvais desseins sur la vie de ce divin Enfant?... Evitez-vous une dangereuse occasion qui se présentera, après vous être retiré d'une autre qui vous avait menacé? Faites-vous, au reste, tout ce que vous pensez devoir faire en conscience, laissant à Dieu le soin de pourvoir à ce qui n'est pas en votre puissance? Hélas! n'est-il pas vrai que souvent vous quittez ce qui est actuellement votre devoir, pour vous mettre en peine de ce qui ne dépend point de vous à l'avenir; que vous vous tourmentez inutilement pour les événements et les succès futurs, qui sont en la seule disposition de Dieu, pendant que vous négligez de travailler à ce que vous devez faire pour le présent, afin d'obtenir de Dieu ce bon succès... Vous ressemblez à un laboureur paresseux, qui penserait plutôt à la moisson qu'à son labour, et qui, au lieu de donner à ses terres toutes leurs façons, resterait au coin de son feu, craignant les mauvaises saisons, appréhendant que le ciel ne lui donne trop de pluie ou

ne lui en donne pas assez[1]. Allez, négligent que vous êtes, lui dit le Sage [2], allez cultiver vos terres avec tout le soin qu'il vous sera possible ; faites ce que vous pourrez, et Dieu ne manquera pas de faire ce qu'il faudra.

Eh bien, mon âme, que trouves-tu à redire à cela ?... Est-ce juste ? Fais ce qui dépend de toi et Dieu ne manquera pas à ce qui dépend de lui ?... Es-tu raisonnable quand, négligeant ce que tu dois faire, tu te mets en peine de ce qui ne regarde que Dieu ?... Eh quoi ! penses-tu que Dieu ne puisse pas en prendre soin, sans que tu t'en mêles ?... Craindrais-tu qu'il ne manquât de mémoire ou de volonté ? Tu voudrais peut-être connaître d'avance et être assurée du succès ; mais ce serait rejeter la foi et l'espérance, et désirer la gloire avant d'avoir eu le mérite... Reconnais ton erreur devant Dieu... Adore et bénis sa providence que tu as tant de fois offensée....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Conformité à la volonté de Dieu pour le passé.

Jésus, Marie et Joseph étant en Egypte, ne se souviennent jamais de leur Nazareth, qu'ils ont été obligés de quitter, que pour faire de nouveaux actes de résignation à la volonté de Dieu, et pour avoir des occasions de bénir sa Providence. Voilà comme vous devez vous comporter au souvenir de vos afflictions passées, et non pas les regretter, en murmurer, et vous en plaindre comme vous faites. Il n'y a que le péché qui mérite d'être regretté, encore faut-il que ce regret soit mêlé de résignation à la volonté de Dieu qui l'a permis. Quant au reste des maux

[1] Qui observat ventum, non seminat; et qui considerat nubes, nunquam metet. *Eccl.* XI.

[2] Præpara foris opus tuum, et diligenter exerce agrum tuum, ut postea ædifices domum tuam. *Prov.* XXIV.

passés, s'il y a quelque chose à regretter, c'est de ne les avoir pas assez bien supportés.

DEUXIÈME POINT.

Pour le présent.

Jésus, Marie et Joseph se réjouissent de leur retour dans la terre sainte, quand l'ange leur en annonce la nouvelle, non pas pour se voir délivrés de leurs incommodités, ni par espérance de vivre plus à leur aise en leur pays, mais simplement par un acte de conformité de leur volonté à celle de Dieu, qui est aussi aimable dans les biens qu'il nous accorde, que dans les maux qu'il nous envoie. C'est un point de perfection fort délicat ; et vous en trouverez beaucoup plus, qui demeurent spirituels dans les adversités, que dans les prospérités, parce que la nature s'arrête plus aisément à ce bien sensible, et y attire l'esprit qui dégénère d'autant plus de la vie spirituelle qu'il se plaît davantage à la vie sensuelle. Mais pourtant, mon âme, n'est-ce pas là un grand désordre, d'aimer moins Dieu, de devenir plus mauvaise, lorsqu'il nous fait plus de bien, et de l'offenser par les biens qu'il nous fait....

TROISIÈME POINT.

Pour l'avenir.

Considérez comment saint Joseph ne s'inquiète pas plus pour l'avenir que pour le présent et le passé : un autre qui eût été en sa place, se fût imaginé en avoir beaucoup de sujet, par la perte qu'il avait faite de tous ses biens. Mais le saint se contente d'obéir à l'ange, et à Dieu qui lui commande de s'en retourner en Judée, laissant à cette sainte providence d'avoir soin du reste. Apprenez de ce bel exemple comment vous devez être indifférent et soumis à tous les ordres de Dieu, pour ce qui touche le futur. Fuyez tout ce que Dieu vous commande d'éviter, et ce qui pourrait préjudicier à votre Jésus, c'est-à-dire le péché et ses atteintes, comme Joseph se retire des terres du domaine d'Archelaüs, qui avait de mauvais desseins sur la vie de Jésus. Faites tout ce que vous pouvez, et tout ce que vous devez faire en conscience, laissant à Dieu

le soin de pourvoir à ce qui n'est pas en votre puissance, comme saint Joseph n'épargne point sa peine pour gagner sa vie, autant qu'il lui sera possible par le travail de son métier, et ne se met point en peine du surplus, laissant à Dieu d'en avoir tout le soin. Mais ne faites-vous point tout le contraire? et n'est-il point trop vrai que vous négligez ce que vous devez faire, pour vous mettre inutilement en peine de ce qui est purement en la disposition de Dieu?.... C'est oublier qu'on est sa créature que de ne pas faire ce qu'il ordonne, et c'est vouloir se faire Dieu et comme créateur, que de vouloir entreprendre sur ce qu'il s'est réservé à lui seul....

DOUZIÈME JOUR DE JANVIER.

SEPTIÈME DE L'OCTAVE.

DE LA PERTE, DE LA RECHERCHE, ET DU RECOUVREMENT DE L'ENFANT JESUS.

Sur l'Évangile du dimanche pendant l'octave.

Il arriva que trois jours après avoir perdu l'Enfant, ses parents le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et leur faisant des questions[1].

Le Sujet est, que Notre-Seigneur ayant l'âge de douze ans, fut mené par Notre Dame et saint Joseph à la ville de Jérusalem, selon qu'ils avaient coutume d'y aller aux fêtes solennelles. Les jours de la fête étant passés, l'enfant Jésus demeura dans la ville sans que son père et sa mère s'en aperçussent; ils pensaient qu'il était avec quelqu'un de leur compagnie; mais s'étant aperçus de son absence, ils le cherchèrent avec soin jusqu'au troisième jour qu'ils le trouvèrent dans le Temple.

[1] Et factum est post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doctorum, audientem illos et interrogantem eos. *S. Luc.* II, 46.

La Fin est d'apprendre par cette absence mystérieuse, comment on perd Jésus, comment on le doit chercher, et comment on le peut trouver après l'avoir perdu et cherché.

La Forme est en trois points :

1° De la perte que nous faisons de Notre-Seigneur.
2° De la recherche que nous en devons faire, quand nous l'avons perdu.
3° Comment on peut le retrouver.

PREMIER POINT.

DE LA PERTE QUE NOUS FAISONS DE NOTRE SEIGNEUR.

Il faut convenir que le Fils de Dieu avait de grands desseins pour se séparer de la sorte de ses parents : ils étaient allés à Jérusalem, où la loi les conviait et où la célébrité de la fête les invitait. Au reste, ils n'oublièrent rien de leur devoir, ils demeurèrent dans la ville autant qu'il était nécessaire, et s'en allèrent lorsqu'il était temps de partir. Cependant, Jésus au retour se retire de leur compagnie, ce soleil se cache à leurs yeux, sans qu'ils s'en aperçoivent [1]. Pourquoi cela? Attendez un peu le succès de sa première conférence, et puis vous saurez pourquoi. Le voilà qui s'entretient avec les docteurs au milieu de la synagogue. Donnez-vous le temps d'admirer sa modestie et sa sagesse; puis quand l'assemblée sera congédiée, et que vous pourrez le trouver à l'écart, demandez-lui amoureusement pourquoi il laisse sa bonne mère dans un si sensible chagrin de son absence? Pourquoi il la prive du contentement de le voir paraître dans un lieu si honorable? ou du moins, pourquoi ne l'a-t-il pas avertie, sachant bien qu'elle serait en peine de sa séparation?... Je m'assure qu'il ne man-

[1] Les hommes et les femmes, dit le vénérable Bède, avaient coutume de former des groupes séparés pour se rendre à Jérusalem dans ces occasions, ou pour en revenir; c'est pour cela que la sainte Vierge et saint Joseph crurent, l'un que l'Enfant divin était avec sa mère, l'autre qu'il était avec son père nourricier.

quera pas de vous répondre, qu'il veut vous donner l'exemple de renoncer aux affections de la nature, quand elles vous détournent du service de Dieu, puisque lui-même s'en est séparé volontairement, quoi qu'il n'en pût souffrir aucun dommage, ni aucun obstacle pour ce qu'il entreprenait [1].

Il vous dira de plus que quelquefois il se retire de vous sans qu'il y ait de votre faute, mais que le plus souvent vous l'éloignez vous-même, qu'en tout cas, il faut apprendre à le chercher et le trouver. Jésus est avec nous par la foi, il y est par la grâce sanctifiante, il y est encore par le moyen des grâces actuelles et par la conduite particulière qu'il exerce sur nous [2]. Il y est comme un roi dans le siége de son empire [3], comme un chef au milieu de son armée, comme un pilote dans son vaisseau, comme un maître dans son école, comme un pasteur dans son troupeau, comme l'âme dans le corps, ou bien comme la tête qui fait descendre l'influence et le mouvement de son esprit sur les parties du corps qui lui sont sujettes, selon qu'elles sont capables d'être gouvernées. S'il arrive donc qu'il cesse de nous faire agir, s'il ne gouverne plus notre langue; s'il n'est plus le principe de nos penséees, de nos desseins, de nos désirs et de nos craintes, en un mot, s'il n'a plus d'action spirituelle en nous, mais que tout plie sous l'influence de la nature, que le caprice, les considérations humaines fassent mouvoir tous les ressorts du cœur, c'est un signe de son absence et de sa retraite. Quoique peut-être il soit encore dans l'âme par la foi et par la grâce habituelle; néanmoins, dès qu'il n'est plus le maître des opérations de cette âme, elle devient semblable à un corps paralysé, qui conserve encore un

[1] Qui dixit patri suo et matri suæ, nescio vos, et fratribus suis, ignoro vos, et nescierunt filios suos, hi custodierunt eloquium tuum, et pactum tuum servaverunt. *Deut.* XXXIII.

[2] Annon cognoscitis vosmetipsos quia Christus Jesus in vobis est? nisi forte reprobi estis. II *Cor.* XIII.

[3] Votre bien-aimé est tel qu'il ne peut souffrir de rival. Il veut seul posséder votre cœur, et s'y asseoir comme un roi sur son trône. Si vous saviez bien rendre votre âme vide de tout amour des créatures, Jésus prendrait plaisir à demeurer avec vous. *Imit.* liv. II, ch. VII.

reste de vie, mais qui n'est plus capable ni d'agir ni de marcher, état beaucoup plus triste dans la vie spirituelle que dans celle du corps. On peut dire qu'une âme, en cet état, a perdu son Sauveur, parce qu'il n'y est plus par l'action, qui est la meilleure partie de sa vie, et que par conséquent elle est incapable de faire le bien que Jésus y voulait faire. Ah quelle perte ! Perte aussi grande qu'est la valeur de la chose perdue. Vous perdez autant que vaut un Jésus, dont le prix est inestimable [1]. Quel sentiment en avez-vous?... Combien de fois vous arrivera-t-il de le perdre?... Par quelle faute principalement ce malheur vous peut-il arriver? Que faites-vous pour recouvrer un si grand bien?...

DEUXIÈME POINT.

DE LA RECHERCHE DE JÉSUS.

Apprenez à le chercher par l'exemple de Notre Dame; elle vous en donne trois excellents moyens : premièrement, elle ressent de sa perte toute la douleur qu'une telle mère pouvait éprouver à l'occasion d'un tel Fils [2]; ensuite, elle retourne sur ses pas et fait toutes les diligences possibles pour le chercher; enfin, elle va dans le temple, soit à dessein de prier, soit qu'elle espérât l'y trouver, ou en apprendre des nouvelles. Faites de même quand vous ressentez quelque diminution de ferveur et de grâce; quand vous apercevez que la nature corrompue reprend de nouvelles forces, que votre esprit se dissipe, que vos passions se mutinent, que vous n'êtes plus si recueilli, que le calme de votre cœur se perd, que le pilote ne gouverne plus le vaisseau, mais que le vent et la tempête l'emportent, que ce n'est pas Jésus, par exemple, qui a causé cette émotion de joie

[1] Celui qui perd Jésus fait une bien grande perte, etc. *Imit.* liv. II, ch. VIII.
[2] Dolentes quærebamus te.
Regressi sunt in Jerusalem requirentes eum. *S. Luc.* II, 48.

ou de tristesse dans laquelle vous êtes, mais l'amour-propre, la passion, le désir de l'honneur ; alors déplorez avec raison votre perte, pleurez votre disgrâce, vous avez bien plus de sujet de vous affliger que cet infidèle qui disait : Tu m'as ravi mon Dieu et tu demandes pourquoi je pleure [1].

Cette véritable douleur vous fera retourner sur vos pas, c'est-à-dire, vous fera faire une revue sur le passé pour voir depuis quel temps est arrivé ce changement, où il a commencé, de quelle source il provient, et quel progrès il a fait [2]. Est-ce d'une trop grande curiosité? d'un débordement de langue? d'un épanchement de cœur? d'un empressement de soins ou de désirs? d'une affection trop vive pour quelque objet? Est-ce l'honneur, est-ce le plaisir? Qu'est-ce?... Ayez recours là-dessus à la prière, au Saint-Sacrement, à votre directeur ; implorez votre Jésus, appelez-le par vos désirs, criez assez haut pour qu'il vous entende [3]. Venez, ô mon doux Jésus ! Je n'aurai point de repos que vous ne soyez de retour ; je ne cesserai de vous chercher jusqu'à ce que je vous aie rencontré [4]. Ah ma pauvre âme! qui ne te mets pas en peine de la perte que tu as faite!... Si tu n'estimes pas assez ton Sauveur, comment est-il possible que tu le cherches ; et si tu ne le cherches pas, comment le trouveras-tu, puisque ceux qui le cherchent avec tant de ferveur, craignent d'en faire trop peu pour le trouver...

TROISIÈME POINT.

COMMENT ON RETROUVE JÉSUS.

Enfin, Jésus se trouve le troisième jour parmi les docteurs dans le temple. Vous savez les douces plaintes de la mère,

[1] Deos meos quos mihi feci, tulistis, et dicitis, quid tibi est? *Jud.* XVIII.

[2] Ponite corda vestra super vias vestras. Agg. I.
Memor esto unde excideris, et age pœnitentiam et prima opera fac. *Apoc.* II.

[3] Cum quæsieris Dominum Deum tuum, invenies eum ; si tamen toto corde quæsieris, et tota tribulatione animæ tuæ. *Deut.* IV, 29.

[4] Je ne me tairai point, et ne cesserai point de crier jusqu'à ce que votre grâce revienne, et que vous parliez à mon âme.... Me voici, etc. *Imit.* liv. III, ch. XXI.

la réponse du Fils et la satisfaction des parents qui acquiescent à ses paroles, et s'en retournent à Nazareth [1]. Ce sont autant de marques qui vous feront connaître si vous avez retrouvé votre Jésus.

La première est de lui parler familièrement et amoureusement.

La seconde, de l'écouter humblement et de prendre garde à ce qu'il dit, car il ne manquera pas de vous parler.

La troisième, de tenir pour certain qu'il a eu raison de vous punir par son absence, que vous le méritez bien, que ce qu'il fait est le meilleur pour la gloire de son Père.

En effet, quoique vous ne voyiez pas la cause de cette épreuve, vous ne pouvez douter qu'il n'y en ait quelqu'une, car peut-être a-t-il aperçu quelque orgueil secret que vous ne reconnaissez pas, ou quelque complaisance trop lâche. Quoi qu'il en soit, vous avez occasion de le louer et de lui rendre mille actions de grâces, et d'être plus sur vos gardes . C'est ainsi qu'en s'abaissant on le glorifie, qu'en le cherchant il revient, qu'en bannissant la passion et le caprice il entre, qu'en étouffant la vanité et le plaisir, qui n'est pas selon Dieu, il inspire, il éclaire, il agit et fait toutes le fonctions de sa vie comme auparavant. Alors l'âme triomphe de contentement, et ne peut s'empêcher de dire comme l'Épouse [2] : *Je l'ai trouvé, mon bien-aimé, celui que je cherchais; je ne l'abandonnerai plus désormais.* En vérité, pourriez-vous maintenant parler ainsi?... Certes il ne tiendra qu'à vous, car Jésus est tout prêt de se rendre à votre âme; il n'attend que votre consentement. Hé quoi! voudriez-vous bien sortir de l'oraison sans Jésus-Christ; vous voilà

[1] Et factum est post triduum invenerunt eum in templo, etc.
Et dixit mater ejus ad illum : Fili quid fecisti nobis sic? Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. Et ait ad illos : Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse? *S. Luc.* II.

[2] In die bona fruere bonis, et malam diem præcave; sicut enim hanc, sic et illam fecit Deus, ut non inveniat homo contra eum justas querimonias. *Eccles.* VII,15.

[3] Paululum cum pertransissem eos, inveni quem diligit anima mea. *Cant.* III.
Veni dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis. Mane surgamur ad vineas, videamus si floruit vinea, etc. *Cant.* VII.

maintenant dans le temple : vous le voyez présent.... Parlez, écoutez, pleurez, faites si bien qu'il revienne vers vous....

O mon Jésus! ne faut-il pas encore maintenant que vous accomplissiez le bon plaisir de votre Père? et n'est-ce pas son bon plaisir que vous soyez avec nous, afin de travailler en nous, et d'opérer avec nous tout ce qu'il exige de ses bons serviteurs? Faisons donc ce qu'il veut de tous deux ensemble, et comme il le veut, et parce qu'il le veut; unissons tellement nos opérations que nos cœurs ne se trouvent plus jamais séparés. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la perte de Jésus.

Après les dévotions de la fête, Notre-Seigneur s'arrête au Temple et dispute avec les docteurs, dont il se fait admirer. Mais pourquoi quitte-t-il ses parents pour agir ainsi ? Pour nous apprendre à quitter volontiers tout, quand il est question du service de Dieu, à supporter ses absences sensibles, quand il se retire de nous, pour éprouver notre fidélité ; et surtout, pour nous apprendre à prende garde de ne pas lui donner sujet de s'éloigner de nous par notre faute. *Malheur quand ils me quitteront,* dit-il, *et malheur sur malheur quand je me retirerai d'eux* [1]. O pauvre homme sans Jésus ! car qu'êtes-vous sans lui, qu'un corps sans tête et sans âme ?....

DEUXIÈME POINT.

De la recherche de Jésus.

Notre Dame cherche Jésus après l'avoir perdu. Apprenez d'elle à ressentir aussi votre perte, quand il se sera éloigné de vous, à recher-

[1] Osee, VII et sequ.

cher la cause de cette absence, à lui témoigner le regret que vous avez de l'avoir perdu, et le désir que vous avez de le rechercher ; enfin, ne vous arrêtez point que vous ne l'ayez trouvé : Si vous me cherchez, dit-il, cherchez-moi, c'est-à-dire, cherchez-moi comme il faut, cherchez-moi de tous les désirs de votre cœur, et avec toute la diligence qui vous sera possible. O mon Jésus, puisqu'en vous perdant je me perds, cherchez-moi le premier, rendez-moi à moi-même, afin que je me reconnaisse, que je vous cherche, et que je vous trouve....

TROISIÈME POINT.

Du recouvrement de Jésus.

Le voilà retrouvé au temple, sa mère lui parle pour elle, et pour son époux saint Joseph. Ce divin Fils lui rend réponse, ils sont très-satisfaits les uns des autres, et ils se remettent ensemble en chemin. Voilà comment vous connaîtrez si vous avez trouvé Jésus. Voyez donc si vous lui parlez familièrement, si vous l'écoutez humblement, si vous acquiescez entièrement à ce qu'il vous dit, si vous marchez avec lui, si vous suivez plutôt ses attraits et sa conduite que vos passions et vos fantaisies, enfin, s'il n'y a plus rien qui vous puisse séparer d'avec lui. Qu'en dites-vous maintenant ? êtes-vous bien ensemble ? marchez-vous avec lui, et comme lui ? Hélas! nous le fréquentons si peu, qu'à peine savons-nous le reconnaître. C'est un grand art que de savoir marcher avec Jésus, dit l'*Imitation* [1], et comme l'on n'apprend point à marcher qu'en marchant, ainsi on n'apprend point cet art qu'en marchant avec lui.

[1] Livre II, ch. VIII.

AUTRE MÉDITATION POUR LE DOUZIÈME JOUR DE JANVIER,

(DANS LE CAS OU L'ON SE SERAIT SERVI DE LA PRÉCÉDENTE, LE DIMANCHE TOMBÉ PENDANT L'OCTAVE).

DE LA SOUMISSION ET OBÉISSANCE DE JÉSUS A SES PARENTS.

Il s'en retourna avec eux de Jérusalem à Nazareth, et il leur était soumis et obéissant[1].

Le Sujet est sur l'état de soumission et d'obéissance, dans lequel Jésus passa sa vie cachée à Nazareth, sous la puissance et la conduite de Marie et de Joseph ses parents; et comment dans cet état, il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes[2].

La Fin est d'apprendre à transformer en vertu la nécessité où nous sommes d'obéir, et de tirer notre avancement spirituel de la sujétion, dans laquelle chacun se trouve par la nécessité ou par l'obligation de son état et de sa condition.

La Forme est en ces trois Points :

1° Soumission de Jésus à Joseph et à Marie.

2° Occasions que nous avons de l'imiter dans cet état de soumission.

3° Du progrès qu'on peut faire dans la perfection, par cet état de soumission.

PREMIER POINT.

SOUMISSION DE JÉSUS A JOSEPH ET A MARIE.

Jésus humilié et assujéti à son Père éternel est un objet digne d'être bien considéré et fidèlement imité. Jésus obéissant à Marie et à Joseph en des choses si humbles, et pendant un si

[1] Et descendit cum eis, et venit Nazareth, et erat subditus illis. *S. Luc.* II, 5.

[2] *S. Luc.* Ibid. 52.

long espace de temps, c'est un puissant motif pour confondre notre insubordination, et pour calmer nos passions ennemies de la contrainte. Mais, Jésus, soumis indifféremment à tous les hommes, Jésus naissant par soumission dans une étable, Jésus mourant par l'arrêt d'un juge inique, d'un impie, d'un idolâtre [1], c'est le prodige de la bonté d'un Dieu combattant la malice prodigieuse des hommes. Quel renversement et quelle confusion de devoirs? Un Dieu obéit à l'homme, et un homme refuse l'obéissance à Dieu ! N'y a-t-il pas là de quoi fondre en larmes, éclater en sanglots!...

O homme! je ne m'étonne plus si l'obéissance que tu rends à tes semblables est si forcée, et si tes volontés sont si peu complaisantes pour celles de ton prochain! Tu ne peux obéir à Dieu même qu'à regret, et pour une légère marque de soumission que tu lui donnes si rarement, tes désobéissances sont si fréquentes, qu'on peut bien dire que tu es un sujet rebelle, qui ne peut souffrir de loi [3]. Eh quoi? refuser tant d'inspirations et de grâces qui regardent non-seulement ta perfection, mais aussi ton salut, et les devoirs auxquels t'oblige ta condition et ton état, n'est-ce pas être rebelle à la lumière?... As-tu jamais fait le mal, qu'en même temps tu n'eusses la lumière pour le connaître, la grâce pour l'éviter et une défense de le commettre?... C'était un Dieu qui commandait, et tu n'as pas obéi ; les contradictions que tu souffres, les disgrâces et le malheur des temps, les peines du corps, les difficultés et les misères de la vie, la nécessité qui te presse et te serre de près, ne t'arrivent que par ses ordres, et te déclarent assez ses volontés. N'as-tu pas pour le moins autant d'obligation de les recevoir avec soumission, que lui de se soumettre aux hommes pour te

[1] Obediente Domino voci hominis. *Jos.* x.

[2] Adversus Dominum rebellaverunt. *Num.* xxvi.

[3] Contempsistis imperium Domini Dei vestri, et non credidistis ei, neque vocem ejus audire voluistis, sed semper fuistis rebelles a die qua nosse vos cœpi. *Deut.* vii.

Ipsi fuerunt rebelles lumine. *Job.* xxiv.

servir d'exemple[1]?... Rentre donc dans ton devoir, reconnais son souverain domaine, adore sa bonté qui ne veut pas contraindre ton libre arbitre; demande le secours de sa puissance, pour attirer et emporter ce cœur rebelle et cette volonté qui se révolte contre ses lois; en un mot, reconnais que comme il y a mille occasions de t'assujétir à ton Dieu, et que tu n'en fais rien, aussi ton Dieu te dit intérieurement : *Jusqu'à quand me seras-tu ainsi rebelle*[2]*?* Répondez!...

DEUXIÈME POINT.

DES OCCASIONS D'IMITER JÉSUS DANS CET ÉTAT DE SUJÉTION.

Quelque résistance que nous fassions à la volonté de Dieu, nous ne pouvons pas néanmoins tellement lui résister que nous ne soyons contraints, bon gré mal gré, de nous y soumettre dans les nécessités et les occasions, qui se présentent tous les jours, et qui forcent toutes nos répugnances[3]. Il faut souffrir telle chose de la part d'un supérieur; il faut supporter vos égaux et vos inférieurs; il faut endurer la chaleur et la froidure, car vous ne pouvez pas réformer les saisons; il faut éprouver quelques fois ce que c'est que la faim, la soif, la fièvre, le mépris, l'inquiétude, la ruine d'une famille; il le faut, c'est une nécessité, c'est un ordre de Dieu[4]; il n'y a pas moyen de reculer, il en faut passer par là nécessairement, n'est-il pas vrai?... Mais pourquoi pas volontairement? Voilà tout le mal : vous ne voulez pas accepter librement ce que vous ne pouvez refuser; vous souffrez parce qu'il faut souffrir, et non parce que Dieu le veut ainsi. Pauvre homme! vous vous débattez dans

[1] Justum est subditum esse Deo, et mortalem non paria Deo sentire. II *Mac.* IX.

[2] Usquequo non vis subjici mihi? *Exod.* X.

[3] Domine rex omnipotens, in ditione tua cuncta sunt posita, et non est qui possit tuæ resistere voluntati. *Esther.* XIII.

[4] Noli resistere contra faciem potentis, nec coneris contra ictum fluvii. *Eccli.* IV, 32.

vos fers, vous maudissez vos souffrances, vous murmurez contre Dieu qui en est l'auteur. Savez-vous bien ce que vous gagnez? vous aigrissez votre mal, et vous perdez tout mérite. Qu'en pensez-vous?... N'est-ce pas un grand désordre? Il faut donc y remédier; il n'est rien de plus aisé : *Faites de nécessité vertu.* Faites que vous vouliez souffrir de bon cœur ce qu'il faut souffrir nécessairement. C'est une chose qui ne dépend que de vous et de la grâce; la grâce est toute prête, à quoi tient-il que vous n'en fassiez un bon usage?... Dieu le veut : est-il rien de plus honorable que d'avoir des volontés semblables aux volontés de Dieu?... Vous faites gloire de lui être soumis, de lui obéir. Quand donc lui obéirez-vous, sinon lorsqu'il commande? Voilà son commandement : cette peine, cette nécessité vous annonce et vous déclare ses volontés; c'est une loi qu'il vous prescrit, c'est une épreuve pour votre fidélité, c'est une occasion de mérite, c'est un sujet de récompense [1]. Oh! si nous connaissions nos richesses! Nous les connaissons assez, mais nous ne les estimons pas; pourquoi? Un léger effort qu'il faut faire pour élever notre cœur vers Dieu, nous fait perdre le goût d'un si grand bien; il ne faudrait qu'une simple réflexion sur cette parole : *Dieu le veut,* voilà tout : et c'est ce qu'on ne veut pas faire. Pardon, ô mon Dieu! Je confesse devant votre Majesté, que je n'avais jamais si bien reconnu la malice de ma volonté qu'à cette heure; vous êtes mon souverain bien, et je crains de penser à vous, comme si vous étiez mon souverain mal. O mon Dieu! tenez-moi près de vous, et quoi qu'il arrive, je ne craindrai plus rien....

[1] Ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus. *Ps.* CXLVIII.

Non faciunt nisi verbum ejus, quia non sunt nisi jussu ejus. S. August.

TROISIÈME POINT.

LE PROGRÈS DE LA PERFECTION EST DANS CETTE SOUMISSION.

Jésus *croissait en âge, en sagesse et en grâce* [1]; c'est-à-dire, qu'il allait manifestant ses grâces, ses vertus et sa sagesse incomparable, par des actions plus grandes et plus nobles, à mesure qu'il avançait en âge. Considérez un peu cette belle vie qu'il mena l'espace de dix-huit ans; quelle modestie! quel silence! quelle retraite! quelle solitude! quelles prières! quelle dévotion! quelle obéissance! quels entretiens avec sa sainte mère et son père Joseph!... Voilà le miroir qui vous fera connaître vos taches; voilà la règle qui redressera vos défauts, il faut vous l'appliquer.... Jésus menait une vie fort retirée; et vous?... Il parlait peu, avec une retenue et une modestie toute divine; et vous [2]?... Il était affable, complaisant, doux envers tout le monde; et vous [3]?... Oh! que vous trouverez de choses à réformer, si vous comparez votre vie avec la vie de Jésus! Cependant, il faut avancer et faire comme lui de jour en jour de nouveaux progrès dans la perfection; suivez donc les avis qu'il vous donne.

Premièrement, de vivre toujours dans l'ordre et la soumission, et jamais par caprice [4]. En second lieu, d'embrasser toutes les occasions de profiter et de croître en vertu, que Dieu vous offre dans votre condition. Toutes les actions que vous faites depuis le matin jusqu'au soir, pourraient être autant d'actes de vertu si vous vouliez. Enfin, de persévérer constamment dans la pratique du bien, sans relâche, sans refroidissement et

[1] Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines. *S. Luc.* II.

[2] Usquequo deliciis dissolveris, filia vaga. *Jerem.* XXXI.

[3] Quare spernis fratrem tuum, etc. *Rom.* XIV.

[4] Tene disciplinam, nec dimittas eam, custodi illam quia ipsa est vita tua. *Prov.* IV.

sans langueur [1]. Pour cet effet, renouvelez vos bonnes résolutions tous les jours ou toutes les semaines, afin de faire paraître toujours plus d'humilité, de douceur, de dévotion et de condescendance.

O Jésus! n'êtes-vous pas dans le fond des cœurs, comme dans la solitude de Nazareth? N'est-ce pas le lieu où vous avez encore une vie cachée et des actions secrètes, qui n'ont que les yeux de Dieu pour témoins?... N'avez-vous pas dessein d'y faire croître votre sagesse, vos grâces et vos vertus? Et d'où vient donc que je n'avance pas avec vous; je suis encore tout rempli de moi-même, si sensible à l'honneur que je ne puis supporter une parole de mépris; si prompt et si colère que je m'emporte au premier mot. D'où vient cela?... Ecoutez, mon fils, c'est que vous me résistez et que je n'ai point d'action sur votre esprit. Si vous vouliez coopérer à mes inspirations comme mon père et comme ma mère [2], vous seriez bientôt saint comme eux, puisque je suis avec vous comme j'étais parmi eux, pour vous sanctifier et vous conduire au degré de perfection que je vous ai marqué. Mais vous voudriez que je prisse le soin de tout faire sans vous; vous seriez bien aise d'être humble sans vous humilier, d'être patient sans souffrir, d'être doux sans contradiction : je ne l'entends pas ainsi.... Pensez-y et voyez ce que vous avez à me répondre....

[1] Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, etc. Si qua virtus, qua laus disciplinæ, hæc cogitate. *Philip.* IV.
In disciplina perseverare. *Hebr.* XII.

[2] Vigila, in omnibus labora. II *Tim.* III.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la soumission de Jésus.

Jésus est soumis à ses parents; et vous, l'êtes-vous à Jésus?.... Toutes les inspirations que vous sentez, et les nécessités où vous vous trouvez de faire ou de ne pas faire quelque chose, ce sont autant de déclarations de sa volonté, et autant d'occasions de témoigner votre obéissance et votre soumission ; et néanmoins combien de fois y résistez-vous? Quel désordre?.... Voilà un Dieu qui obéit à des hommes, et les hommes ne veulent pas obéir à Dieu ! Jusques à quand ne le voudrez-vous pas ? c'est lui-même qui vous fait cette demande. Répondez?....

DEUXIÈME POINT.

De notre soumission.

Puisque nous avons tant d'occasions en cette vie de nous soumettre nécessairement à Dieu, il faut apprendre à faire de nécessité vertu. En effet, quand il est nécessaire de faire quelque chose, ne vaut-il pas mieux le faire de bon cœur, avec mérite, et pour l'amour de Dieu, que de le faire par force et sans profit?.... Si vous éprouvez de la peine, pensez à Dieu pour l'amour duquel vous le faites. Mais oseriez-vous dire qu'il y a de la peine à penser à Dieu, puisque parmi les peines il n'y a point de meilleur remède que de penser à Dieu !....

DEUXIÈME POINT.

De notre avancement, par le moyen de la soumission.

C'est ainsi que vous avancerez dans la perfection avec Jésus, qui en faisait paraître de jour en jour des marques plus éclatantes dans sa vie retirée. Oh! qu'il faisait beau le voir dans son humilité, dans sa modestie, dans sa dévotion, et dans ses autres vertus; tous ceux qui l'allaient voir dans sa pauvre maison, en sortaient ravis. Edifiez-vous ainsi les personnes qui vous voient?.... Avancez-vous, ou reculez-vous dans la perfection? Où en êtes-vous?... Quoi, Jésus n'est-il pas en vous, pour y croître et s'y manifester comme à Nazareth ? Et d'où vient donc qu'il y paraît si peu? Ecoutez ce qu'il vous répondra, et tâchez de profiter de sa réponse....

TREIZIÈME JOUR DE JANVIER,

OCTAVE DE L'ÉPIPHANIE.

DU BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jésus partit de Nazareth, qui était en Galilée, et s'en vint sur les bords du Jourdain trouver S. Jean, pour être baptisé de ses mains[1].

Le Sujet est sur le Baptême de Notre-Seigneur, qui, approchant de la trentième année de son âge, partit de Nazareth pour aller trouver saint Jean, et pour en être baptisé. Le saint fit quelque difficulté, reconnaissant que c'était plutôt lui qui devait recevoir le Baptême et la grâce des mains du Sauveur de tous les hommes [2]. Jésus néanmoins aussi humble que grand, le contraignit en lui disant : qu'il fallait en ce moment oublier les grandeurs de sa divinité ; qu'ils devaient accomplir tout ce qui était juste et convenable, afin d'exécuter en tout les ordres de son Père. Saint Jean alors ne résista plus; et, pendant qu'il le baptisait, voici que les cieux s'ouvrirent, et l'on vit le Saint-Esprit descendre visiblement sur Jésus sous la forme d'une colombe, et l'on entendit une voix qui disait : *C'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.*

La Fin est de regarder Notre-Seigneur comme le modèle de la sainteté dans les trois états de la perfection, qui peuvent être considérés dans son Baptême.

La Forme est en ces trois points :

1° Considération du Baptême de Jésus-Christ, pour la vie purgative.

[1] Tunc venit Jesus a Galilæa in Jordanem, ad Joannem ut baptizaretur ab eo. S. *Matth.* III, 13.

[2] Joannes autem prohibebat eum dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me? Respondens autem Jesus dixit ei : sine modo, sic enim decet nos implere omnem justitiam, tunc dimisit eum. Et ecce aperti sunt ei cœli, et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam et venientem super se. Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui. Ibidem 14 et seq.

2° L'ouverture des cieux et la descente de la colombe, pour la vie illuminative.

3° La voix du Père, qui dit : voilà mon Fils bien-aimé, pour la vie des parfaits.

PREMIER POINT.

CONSIDÉRATION SUR LE BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST, POUR LA VIE PURGATIVE.

Cette voix qui criait dans le désert : *Préparez le chemin au Seigneur*, ne se fit pas plus tôt entendre sur les bords du Jourdain, qu'elle attira tout le monde de la Judée [1]. Quel homme que saint Jean! Quelles prédications! Quel fruit!... Le Fils de Dieu y vient parmi les autres et se présente pour être baptisé; il le demande, il s'humilie, il fait instance, il presse saint Jean, qui fait tout ce qu'il peut pour s'en dispenser; mais enfin Jésus l'oblige à lui accorder sa demande; le voilà baptisé, comme s'il en eût eu besoin. Quelle humilité! Quelle entrée dans le commerce des hommes! Quel amour de la pureté et de l'innocence!... C'est ainsi qu'il faut accomplir toute justice, dit ce divin Sauveur à son précurseur [2], c'est le premier pas de la perfection et du salut : on n'y entre que par l'entière purgation des péchés qu'on a commis.

Remerciez Dieu du baptême, qui vous a ouvert la porte de l'Église, et vous a imprimé le caractère de son enfant [3], mais demandez-lui pardon des offenses que depuis vous avez commises; défiez-vous des mauvaises inclinations auxquelles vous êtes sujet, et du peu de soin que vous apportez à vos actions ordinaires; de là naissent mille imperfections et mille chutes. Toute la vie purgative est réduite à ces trois actes : le premier, réparer les péchés commis; le second, en déraciner les

[1] Parate viam Domini. Exibat ad eum omnis Judea. *S. Matth.* III, 3 et seq.

[2] Sic enim decet nos implere omnem justitiam. Ibidem.

[3] Benedictus Deus, et pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundum misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam. I *Petr.* I.

habitudes; le troisième, éviter les occasions de rechutes [1]. N'espérez pas faire de progrès dans la perfection, si vous n'êtes résolu de commencer par là. Et pourquoi ne le seriez-vous pas?... Est-ce que vous aimez le péché?... Y a-t-il donc dans le péché quelque chose d'aimable [2]?... Non, dites-vous, vous n'aimez point le péché, et vous voudriez assez ne point le commettre; mais il faut conserver son honneur, ses biens et ses intérêts; il faut vivre dans une condition qui engage souvent dans des occasions d'où l'on ne peut sortir sans quelque faute, et ainsi on tombe dans le péché, sans qu'on le veuille et presque sans y avoir pensé....

Mais ne savez-vous pas que, quoi qui se présente à faire, vous n'êtes jamais obligé de pécher, mais qu'au contraire vous êtes toujours obligés de ne jamais pécher, autant que vous pourrez vous en empêcher avec la grâce, et qu'il faudrait plutôt tout perdre que votre conscience? Etes-vous encore à savoir qu'il n'y a point de pécheur dans le monde, tout grand pécheur qu'il soit, qui aime le péché en qualité de péché, et comme offense de Dieu, mais que c'est son honneur, son plaisir et son bien temporel qu'il affectionne? Le tiendrez-vous pour cela excusé dans son péché? Y aurait-il des pécheurs au monde si cette excuse était valable? Ne voyez-vous pas manifestement que ce qui fait le péché c'est cet amour déréglé de quelque chose, et que, puisqu'on veut cet objet qu'on ne peut avoir sans péché, on veut le péché, quoiqu'on en dise, comme le pécheur veut sa damnation éternelle, qui est unie à son péché, quoiqu'il ne lui semble pas la vouloir. Ainsi, veut-il le péché quand il veut le sujet du péché, quoiqu'il jure qu'il ne veut point offenser Dieu. Souvenez-vous donc bien que si vous voulez haïr le péché, il faut haïr la vanité et la volupté, qui en sont les sujets les plus ordinaires et les gluaux les plus dangereux [3]. O vanité! ô volupté! Qu'est-ce que le plaisir et l'honneur que tu présentes, sinon la matière et

[1] Perdam Babylonis nomen, et reliquias, et germen, et progeniem. *Isai.* XIV.

[2] Ephraim, quid mihi ultra idola. *Osee.* XIV.
Et tunc quid tibi vis in via Ægypti ut bibas aquam turbidam. *Jerem.* II.

[3] Scito et vide quia malum et amarum est, etc. Ibidem.

la pâture d'un feu éternel? Et qu'est-ce que t'aimer, sinon aimer la perte et la damnation de son âme?... Est-il donc possible que je nourrisse si longtemps de si pernicieuses amours? Ne le souffrez pas, ô mon Sauveur, éteignez les flammes de cet amour profane dans les eaux de votre baptême; lavez les taches de mon cœur, rendez-le aussi pur que vous désirez qu'il le soit.

DEUXIÈME POINT.

L'OUVERTURE DES CIEUX ET LA DESCENTE DE LA COLOMBE AU BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR, POUR LA VIE ILLUMINATIVE.

Voilà les cieux ouverts et le Saint-Esprit qui descend en forme de colombe, et se repose sur la tête de mon Sauveur[1]. Oh! que ce spectacle était ravissant! oh! qu'il faisait beau voir Jésus! Mais que les beautés qui étaient cachées dans son âme étaient bien plus admirables que ce qui éclatait au dehors[2]! Quelles clartés et quelles divines lumières dans son esprit, quelles ardeurs de charité dans sa poitrine, quels éclats et quelles actions de vertu sortirent de cette fournaise embrasée d'amour! Comptez ce qu'il y a de jours dans l'espace de trente-trois années, ce qu'il y a d'heures et d'instants dans ces jours; ce sont autant d'actes héroïques de vertus, et tout cela pour vous!... Prenez, enrichissez-vous de ces trésors[3]; le ciel est ouvert pour faire tomber ses grâces sur nous; voilà le Saint-Esprit tout prêt à descendre dans votre âme pour la rendre féconde, comme la colombe, en toutes sortes d'actions vertueuses, qui composent l'état de la vie illuminative; c'est l'état de ceux qui avancent dans l'exercice des bonnes œuvres et dans la pratique des vertus. Voulez-vous être de ce nombre?... Écoutez cette parole de la bouche de Jésus!...

[1] Et ecce aperti sunt ei cœli, etc. supra.

[2] Absque eo quod intrinsecus latet. *Cant.* IV.

[3] Properate, venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac. Audite audientes me, et comedite bonum, et delectabitur in crassitudine anima vestra, *Isai.* LV.

Mon fils, si vous voulez vivre avec moi et vous acheminer vers le ciel, prenez la résolution de ne vous arrêter jamais : je marche sans cesse, je ne suis jamais oisif, j'ai toujours quelque bonne œuvre entre les mains ; suivez, avancez, autrement je vous laisserai en arrière [1] ; vous êtes en danger de me perdre bientôt de vue, et de vous perdre m'ayant perdu. Hâtons-nous, tandis que je vous tiens par la main, faisons profit de tout, faisons tout par vertu, par grâce et par esprit de piété. Pouvez-vous refuser une offre si raisonnable et si avantageuse?... Si vous l'acceptez, on verra bien par les effets si vous êtes homme d'honneur et de parole...

TROISIÈME POINT.

LA VOIX DU PÈRE QUI DIT : *VOILA MON FILS BIEN-AIMÉ*, POUR LA VIE DES PARFAITS.

Voilà mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances [2]. Écoutez le Père éternel comme il parle honorablement de son Fils ; regardez ce Fils incarné, comme il se rend digne par son obéissance de cet amour que lui porte son Père ; voyez comme le Saint-Esprit paraît visiblement pour rendre témoignage de ce saint amour, que se portent ces deux divines personnes. Arrêtez-vous avec dévotion et avec amour sur la considération de ce mystère. Reconnaissez comme il est vrai que ce Fils est le Fils bien-aimé de son Père, que le Père est le Père chéri de ce Fils, et que le Saint-Esprit est l'amour réciproque du Père et du Fils. Écoutez encore une fois, comme le Père témoigne aux hommes l'affection qu'il a pour son Fils, comme le Fils fait paraître l'affection qu'il a pour son Père, et comme le Saint-Esprit paraît visiblement dans ce témoignage d'amour réciproque, que se rendent ces deux divines Personnes....

Mais, surtout, persuadez-vous que vous devez vous rendre tel avec la grâce, que Dieu puisse dire de vous comme de Jé-

[1] Veni mecum, et vide zelum meum pro Domino. IV *Reg.* x.
[2] Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui. Ubi supra.

sus-Christ : Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, parce que ce premier-né du Père éternel est tellement aimé de lui, qu'il peut lui adopter des enfants et se faire des frères et des cohéritiers [1]. Oui, il le peut et le fera, pourvu que vous y consentiez, et que vous ne vous rendiez point indigne de cet honneur. Entrez donc avec lui en société d'esprit et d'amour filial envers Dieu son Père, si vous voulez partager son héritage, car il ne peut vous en faire part malgré vous; mais vous pouvez le mériter, s'il vous aide de ses grâces. Reconnaissez surtout que ce qui rend ce Fils agréable aux yeux de son Père, c'est qu'il ne fait rien que pour lui plaire; c'est là son unique emploi et le seul but de ses désirs. Soyez son imitateur et il sera votre médiateur. Il vous unira avec son Père; il l'amènera chez vous, et il vous conduira vers lui par les degrés d'une haute perfection.

C'est le but où vous devez aspirer, puisque Dieu vous y appelle [2]. Quoi! craignez-vous qu'à le rendre content il y ait quelque chose à perdre? Non, vous n'y perdrez rien; mais quand il faudrait perdre tout, ou vous ne savez pas ce que c'est que de contenter Dieu, ou vous donnerez tout très-volontiers pour un si grand bonheur. Au nom de Jésus, pensez bien à ces paroles; dites en vous-même : allons, il ne tient plus qu'à moi d'être le plus heureux homme du monde! Voilà Jésus qui se fait mon frère et qui me fait enfant de son Père. Le voilà qui me met en ses bonnes grâces, si je veux le croire; au reste, il ne demande rien de moi, sinon qu'en tout ce que je ferai je regarde le service, et le contentement de Dieu notre Père, et

[1] Ut adoptionem filiorum reciperemus. *Galat.* IV.
Fidelis Deus per quem vocati estis in societatem Filii ejus. I *Cor.* I.
Quia ego quæ placita sunt ei facio semper. S. *Joan.* VIII.
Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. S. *Joan.* XIV.

[2] Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. Carissimi nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus, etc. Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est. I S. *Joan.*

que je m'y porte de bon cœur à son exemple[1]. Est-il rien de plus haut, de plus noble ou de plus attrayant qu'une si sainte entreprise! Ah Dieu! qui me retarde?... Quand donc mériterai-je que le Père éternel m'adresse ces paroles : Voilà mon Fils bien-aimé, voilà l'objet de mes plus douces complaisances. Maintenant, ô mon Dieu! à cette heure même, s'il vous plaît, c'est trop tarder, c'est trop languir, je désire vous plaire et ne désire plus rien autre chose que vous plaire....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Considération sur le Baptême de Jésus-Christ pour la vie purgative.

Pour la vie purgative, voyez comment Notre-Seigneur se fait baptiser par saint Jean, comme s'il n'eût été qu'un homme du commun. La pénitence est un second baptême : mais la vraie pénitence c'est de détester ses péchés passés, et d'y satisfaire, c'est de vouloir en déraciner les habitudes, c'est d'en fuir les occasions. Pratiquez-vous dignement ces actes?... si vous ne les faites pas, vous n'êtes point encore dans la vie purgative, et vous n'avez pas encore commencé à servir Dieu. Mais, quand sera-ce donc que vous commencerez tout de bon? n'est-il pas plus que temps? N'est-ce pas assez d'avoir employé le passé à contenter ses passions, ses caprices, sans y ajouter le présent et le futur ?.... Hélas ! c'est beaucoup trop, et si on ne le reconnaît pas, il est bien à craindre qu'on ne se repente jamais....

DEUXIÈME POINT.

L'ouverture des Cieux, et la descente du Saint-Esprit pour la vie illuminative.

Le ciel s'ouvrit, le Saint-Esprit descendit sur Notre-Seigneur en forme de colombe. Tout cela nous représente la vie illuminative, et l'état de

[1] Primogenitus in multis fratribus. *Rom.* VIII.

ceux qui avancent dans la vertu, qui voient toujours le Ciel ouvert sur eux, tout prêt à répandre ses grâces dans leurs cœurs, et qui sont féconds, comme les colombes, en quantité d'actes vertueux et méritoires. Il n'est pas plus vrai que les cieux roulent toujours sans s'arrêter, qu'il n'est vrai que Notre-Seigneur et la grâce s'avancent toujours, de sorte que si nous ne le suivons fidèlement, nous sommes en danger de le perdre. Suivez-moi, vous dit-il, toujours en marchant : et vous, en vous arrêtant, vous lui répondez qu'il vous attende. Oh ! si c'était pour condescendre à vos infirmités, qu'il n'y eût point de malice ou de lâcheté dans vos langueurs d'esprit, il ne vous presserait pas tant : mais n'attendez pas qu'il condescende à vos déréglements....

TROISIÈME POINT.

La voix du Père, pour la vie des parfaits.

Voilà mon Fils bien-aimé. Il est vrai que c'était le Fils bien-aimé de son Père. O quel Père ! ô quel Fils ! ô quel amour ! Il est vrai aussi que ces trois divines personnes voudraient vous communiquer quelque chose de cet amour, et de cette sainte union, en sorte que le Père vous voyant eût sujet de dire : Voilà mon Fils bien-aimé. Il est vrai encore que vous êtes son fils par l'adoption, qu'il en a faite et passée dans la personne de Jésus son propre Fils : Mais est-il vrai que vous êtes son Fils bien-aimé?.... Cela dépend de vous; vous savez qu'il n'aime que les humbles, que les chastes, que les obéissants, que ceux qui sont doux de cœur, et en un mot que les vertueux, et non pas les mondains, les capricieux, et ceux qui sont trop attachés à leur intérêt. Eh bien ! desquels êtes-vous? cela ne dépend-t-il pas de vous? et n'est-ce pas aujourd'hui un très-puissant motif pour vous affectionner davantage à la perfection, que de penser à cet honneur, et à ce bonheur de pouvoir être tel, que Dieu le Père vous voyant dise de vous : Voilà mon Fils bien-aimé, voilà l'objet de mes complaisances. O mon âme ! n'est-ce pas cette fois qu'il faut tout donner sans réserve. Peux-tu attendre un bonheur, un plaisir et un bien plus grand, que de servir aux plaisirs et aux contentements de ton Dieu? Sais-tu bien ce que c'est que de contenter un Dieu?.... Si tu ne le sais pas, demande la grâce de le bien comprendre, et aussi celle de travailler de toutes tes forces pour atteindre ce but, sans jamais le perdre de vue....

QUATORZIÈME JOUR DE JANVIER,

S'IL N'EST PAS LE DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

DE LA SOLITUDE DE NOTRE-SEIGNEUR DANS LE DÉSERT PENDANT QUARANTE JOURS.

Jésus fut conduit par le saint Esprit dans le désert, où il demeura pendant quarante jours et quarante nuits parmi les bêtes sauvages[1].

AVIS.

Si le second dimanche après l'Epiphanie tombe aujourd'hui ou quelqu'un des jours qui suivent jusqu'au dix-neuf janvier, il faut omettre cette Méditation et les suivantes, prendre celle qui est assignée pour ce Dimanche, et continuer les jours suivants, celles qui sont marquées pour la seconde semaine après l'Epiphanie.

Le Sujet de la Méditation est sur ce que Notre-Seigneur se retira aussitôt après son baptême dans un désert, où il demeura quarante jours sans manger, et sans faire autre chose que prier, et penser à l'affaire de notre salut, dont il allait désormais s'occuper avec les hommes dans sa mission publique, pour nous apprendre que c'était une affaire importante, qui méritait une longue préparation.

La Fin est d'apprendre par cet exemple, à nous employer sérieusement à la pensée et à la considération de notre salut, et à ne rien faire qui ne soit dans ce but.

La Forme est en ces trois Points :

1° Ne pas s'occuper de son salut est un mal très-dangereux.

2° La solitude et la retraite de Notre-Seigneur nous servent d'instruction sur ce sujet.

3° Comment il faut nous occuper de notre salut, d'après cet exemple de notre Sauveur.

[1] Et statim Spiritus expulit eum in desertum. Et erat in deserto quadraginta diebus et quadraginta noctibus, eratque cum bestiis. *S. Marc.* 1, 12 et seq.

PREMIER POINT.

NE PAS S'OCCUPER DE SON SALUT EST UN MAL TRÈS-DANGEREUX.

Le monde est malheureux, mais la plus grande de ses misères c'est de ne pas comprendre, de ne pas sentir combien il est malheureux. Il n'y a pas d'affaire qui devrait plus occuper que celle du salut, et cependant c'est celle qu'on néglige le plus. On n'y pense presque jamais[1]; les enseignements de la foi font peu d'impression sur les esprits; on arrive rarement aux conséquences pratiques, tant les lumières qu'on en recueille sont faibles et obscurcies. Chacun sait que tous nos efforts, nos soins et nos travaux doivent tendre à l'accomplissement de cette grande affaire, qui est l'unique affaire pour laquelle nous vivons; oui, chacun le sait et pourtant personne ne s'en occupe. La nature prompte, active, industrieuse à reconnaître ce qui peut nous apporter un gain, nous procurer quelque plaisir ou quelque honneur, s'empare de notre imagination, domine notre volonté et saisit tellement notre cœur, qu'elle nous entraîne à suivre sans résistance ses maximes et ses inclinations[2]. Le monde, le démon, par leurs ruses et leurs artifices, achèvent de nous perdre, en nous faisant apparaître les biens de la vie présente si grands et si désirables, que notre esprit aveuglé se laisse séduire; en effet, il s'attache tellement à ces biens trompeurs, à ces fausses apparences, qu'il n'a plus ni force, ni liberté pour penser aux biens de l'autre vie.

Est-il donc possible qu'un chrétien qui croit ce que la foi nous dit de l'éternité, des biens et des maux qui nous attendent après la mort, et qui dépendent de la bonté ou de la malice de

[1] Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde, super omnes vias deserti venerunt vastatores. *Jerem.* XII.

[2] Fascinatio nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum. *Sap.* IV.

Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua? S. *Matth.* XVI.

notre vie, même souvent d'une seule action, voulût se perdre misérablement, comme font la plus grande partie des hommes, s'il considérait bien ce qu'il fait? Demandez aux pécheurs les plus désespérés s'ils veulent se damner, ils ne l'avoueront jamais; et néanmoins, il est certain qu'ils se damnent et se perdent tous les jours. Cela est vrai, mais ils n'y pensent pas; et sont-ils donc excusables pour cela[1]? N'y devraient-ils pas penser? N'en sont-ils pas avertis, et l'affaire ne le mérite-t-elle pas? N'êtes-vous point de ceux-là?... Comprenez-vous l'importance de cette affaire[2]? Vos comptes sont-ils prêts?... Avez-vous soin de rapporter toutes vos affaires, et vos ouvrages, et vos préoccupations à cet unique dessein? Car, c'est en cela principalement que votre inconsidération est blâmable et dangereuse[3], qu'étant obligé de faire servir toutes choses pour votre salut et de diriger toutes vos actions vers ce but, néanmoins vous n'y pensez jamais, et ainsi vous vous damnez sans y penser. O éternité! éternité de bonheur ou de misères, si les hommes t'avaient devant les yeux[4]! Hélas! me voilà au milieu de ces deux abîmes de biens et de maux éternels; il faut quelque jour que j'entre dans l'un des deux; la décision de cette grande affaire dépend d'un moment de cette vie, peut-être de celui qui coule maintenant.... O éternité! à quoi donc pensé-je quand je ne pense pas à toi? Et à quoi pensé-je quand je pense à une éternité?...

[1] Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. *Deut.* XXXII.

[2] Quis est vir sapiens qui intelligat hoc? *Jer.* IV.

[3] Quia si cognovisses et tu. *S. Luc.* XIV.

[4] Quis e vobis poterit stare cum igne devorante, et quis habitabit cum ardoribus sempiternis? *Isai.* XXXIII.

Quoniam ibit homo in domum æternitatis suæ. *Eccles.* XII, 5

DEUXIÈME POINT.

LA SOLITUDE ET LA RETRAITE DE NOTRE SEIGNEUR NOUS SERVENT D'INSTRUCTION POUR LA CONSIDÉRATION DE NOTRE SALUT.

L'intention pour laquelle notre Sauveur se retire dans le désert, c'est de vous apprendre à détacher votre esprit des choses visibles et temporelles, auxquelles il s'attache ordinairement, pour l'appliquer au soin de votre grande affaire. Il faut croire qu'il juge cette leçon bien importante, et qu'il a un grand désir de la laisser profondément gravée dans notre esprit. Le voilà caché au fond d'une solitude, séparé du commerce de tous les hommes [1], prolongeant son jeûne et sa retraite l'espace de quarante jours, pour donner un sérieux commencement à l'ouvrage de notre rédemption. Eh quoi? a-t-il besoin d'y penser aussi longuement, lui qui est la sagesse même?... Trente ans d'une vie solitaire et retirée, qu'il avait déjà consommés dans cet emploi, ne lui suffisaient-ils pas?... Faut-il tant consulter et délibérer [2]? N'est-il pas temps de mettre à exécution ses bonnes pensées sur le salut des hommes? Le monde n'est-il pas assez misérable pour solliciter sa bonté à le secourir promptement? Y a-t-il rien à craindre pour lui? N'a-t-il pas ordre de converser parmi nous, et nous de l'écouter? Ne sont-ce pas ses plus aimables délices? Que fait-il donc dans ces lieux écartés, dans ces retraites de bêtes sauvages, sans fermer l'œil ni jour ni nuit, sans prendre aucune nourriture, sans donner de soulagement à son corps exposé aux injures de l'air, toujours attaché à la prière?...

[1] Sedebit solitarius et tacebit, quia levavit super se. *Thren.* III, v. 28.

[2] Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. *Psal.* LIV.
Similis factus sum pelicano solitudinis, et factus sum sicut nycticorax in domicilio.
Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto. *Psal.* CI.
Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov.* VIII.
Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui. *Psal.* LXXVI.

O mon Sauveur! que vos jugements sont différents des nôtres. Hélas! que nous estimons peu ce que vous estimez tant : une journée et même une heure nous semble longue et ennuyeuse, s'il faut la passer dans la considération d'une affaire qui nous touche de si près; et les mois entiers vous semblent trop courts pour y penser.... O éternité de salut! que tu es une grande affaire, puisque tu arrêtes et remplis l'esprit d'un Dieu; tu es grande dans ton étendue, mais tu me parais encore plus grande, depuis que tu as servi d'objet à la pensée de mon Sauveur, qui, voyant toutes choses en un clin d'œil, t'a voulu regarder et considérer si longtemps, et pour te mieux considérer s'est retiré seul dans un désert....

TROISIÈME POINT.

COMMENT IL FAUT NOUS OCCUPER DE NOTRE SALUT, D'APRÈS CET EXEMPLE DE NOTRE SAUVEUR.

Cet exemple si admirable demande quelque chose de vous; donnez-vous donc le loisir quelquefois, dans le cours de l'année, et même plus souvent dans vos considérations de peser mûrement toutes les circonstances qui environnent cette importante affaire du salut éternel [1]. Faites premièrement pénétrer jusqu'au fond de votre âme cette vérité, qu'il n'y a pour vous sur la terre qu'une seule chose nécessaire, vous sauver [2]. Et puis, en second lieu, faites choix d'un état de vie parfait, ou proposez-vous la perfection de l'état où vous êtes, et prenez les moyens pour atteindre cette fin; agissez cependant avec une prudente réflexion, et n'entreprenez jamais quoi que ce soit, sans regarder quel rapport il a avec l'éternité que vous prétendez acquérir [3]. Ce choix demande un esprit détaché des

[1] Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum. *S. Marc*, VI, 3.

[2] Porro unum est necessarium. *S. Luc.* X.

[3] Statue tibi speculum, pone tibi amaritudines, dirige cor tuum in viam rectam. *Jer.* XXXI.

intérêts et des sentiments de la nature, car, c'est là le poison qui corrompt tout. Ne la consultez jamais, si vous ne voulez vous perdre; prenez les conseils de votre Sauveur, allez le trouver dans sa crèche, dans sa solitude, sur sa croix, entrez dans ses plaies et dans son propre cœur pour y découvrir ses volontés et ses desseins dans leurs sources[1].

Que si vous voulez encore apprendre ces oracles par une voie bien sure pour éviter l'erreur et les doutes, qui peuvent naître soit de la tromperie de nos ennemis, soit des fausses apparences du bien ; prenez l'avis d'une personne sage et qui soit hors d'intérêt; ou si c'est chose qui presse, dans les rencontres ordinaires où vous aurez quelque doute et quelque difficulté, consultez la mort, mettez-vous devant le trône de la justice de Dieu comme un criminel, et prenez pour règle de ce que vous devez faire, ce que vous voudriez alors avoir fait. Jugez du présent par le futur et le passé, et non pas du futur et du passé par le présent; car l'objet qui est présent empêche de bien juger, et on ne saurait mieux remédier à cet empêchement, qu'en jugeant comme on voudrait avoir fait, quand cet objet qui nous trouble n'y sera plus[2].

Enfin, comme le désir du bien est inutile sans le choix des moyens pour l'atteindre, de même il ne sert de rien de bien juger des moyens, si l'on n'en vient à l'exécution. Il faut donc étendre votre considération jusque-là et vous souvenir que, lorsqu'il s'agit d'en venir à l'action, la passion maîtrise la raison, et que souvent la précipitation l'emporte sur le conseil[3]. En vérité, si vous vous gouverniez de la sorte, ne vous en trou-

[1] Vous serez bien vite trompé si vous ne vous arrêtez qu'aux apparences extérieures des hommes; et en cherchant dans les autres du profit et de la consolation, vous n'y trouverez le plus souvent que votre dommage. Si vous cherchez Jésus en toutes choses, vous le trouverez certainement. Que si vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez, il est vrai, mais ce sera pour votre perte. *Imit.* liv. II ch. VII.

[2] Quand viendra cette heure suprême, vous commencerez à voir les choses sous un jour bien différent. *Imitat.* Liv. I. ch. XXIII.

[3] Rogamus vos fratres per adventum Domini nostri Jesu Christi, ut non citò moveamini a vestro sensu, I *Thess.* II.

veriez-vous pas mieux?... Combien d'actions et de paroles vous échappent, que vous eussiez étouffées si vous eussiez pris le temps d'y penser: pourquoi donc ne le faites-vous pas?.... N'est-ce pas ce que vous dites d'ordinaire, que si l'on avait toujours ces pensées on serait trop homme de bien? Eh quoi! avez-vous peur de le devenir? craignez-vous de faire trop de bien, ou de n'avoir plus assez la liberté de pécher tout à votre aise, sans scrupule et sans crainte?... Avouez-le franchement, vous seriez bien aise de faire le mal sans savoir que vous le faites, o misérable! vous n'êtes donc pas encore assez méchant à votre gré, vous voudriez donc l'être davantage si vous le pouviez. O Sauveur, qui vous êtes donné à moi, rendez-moi à moi-même afin que je puisse me donner tout à vous, et faire tout pour votre amour, ou si cet amour n'est pas encore assez puissant, que du moins, je puisse faire tout pour mon salut éternel.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'oubli de son salut est un mal commun et dangereux.

Rien ne devrait nous occuper davantage que l'affaire de notre salut ; cependant c'est à quoi nous pensons le moins. Mais si l'on y pense peu, on y travaille encore moins. Est-il question d'agir? La vanité la sensualité deviennent le mobile de nos actions, elles en emportent tout le mérite. C'est pitié de voir comme on péche et avec quelle facilité on se perd. On ne le voudrait pas et cependant on le fait ; c'est, dit-on, faute d'y penser. Mais est-ce là une bonne excuse ?.... Si la raison nous a été donnée pour nous conduire, ne devons-nous pas nous en servir alors surtout que le danger de nous perdre est plus imminent?....

DEUXIÈME POINT.

La retraite de Notre Seigneur nous instruit sur ce sujet.

Notre Seigneur a voulu se retirer dans le désert, pour nous apprendre à user de réflexion dans nos actions, afin de ne rien faire mal à propos. Cette retraite de Jésus nous fait penser et nous fait dire, qu'il faut bien que l'affaire de notre salut soit une grande affaire, qui mérite qu'on y pense, puisqu'elle occupe ainsi un Dieu. Mon âme, si tu ne sais pas ce que c'est qu'être sauvée ou damnée à tout jamais, demande-le aujourd'hui à ton Jésus, qui est ton Dieu, et il te répondra : Donnez-moi quarante jours pour y penser, et laissez-moi pour ce sujet me retirer dans un désert, afin de ne penser qu'à cette importante affaire pendant tout ce temps-là....

TROISIÈME POINT.

Pratique de la considération du salut.

Pour mettre en pratique cette utile considération de notre salut, c'est d'avoir toujours sa dernière fin devant les yeux, de choisir et de prendre, en tout ce que l'on fait, les moyens qui y serviront davantage: et quand on vient à l'exécution, rejeter toutes les raisons contraires pour acquiescer à cette unique, mais puissante et maîtresse raison, qui nous dit qu'après tout il n'y a qu'une affaire au monde, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, qui est de nous sauver. Cela n'est-il pas vrai maintenant? et n'est-ce pas toujours vrai ?.... Cette vérité ne change point, mais c'est vous qui changez; et pourquoi contre la vérité?.... C'est que vous la voyez maintenant en son jour, et que bientôt vous ne voudrez plus la voir. Prévenez ce désordre, et jugez du présent par la considération du passé ou du futur....

QUINZIÈME JOUR DE JANVIER,

S'IL N'EST PAS LE DIMANCHE.

DE LA TENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU DÉSERT.

Après que Jésus eut passé quarante jours et autant de nuits en jeûnes et en prières, il sentit la faim, et le démon s'approcha de lui pour le tenter [1].

Le Sujet est de considérer le danger où nous sommes d'avoir des tentations, et d'apprendre de Notre-Seigneur à les supporter et à les combattre.

La Fin sera de comprendre que tout le mal de la tentation est dans le consentement, et que ce mal est plus grand qu'on ne pense, afin qu'on y prenne bien garde.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur veut bien être tenté, pour nous apprendre qu'il faut nous préparer aux tentations.

2° Il résiste à la tentation, pour nous apprendre comment il faut y résister, et que l'unique mal des tentations, c'est le consentement qu'on y donne.

3° Ce consentement est un mal plus grand qu'on ne le croit.

PREMIER POINT.

NOTRE SEIGNEUR VEUT BIEN ÊTRE TENTÉ, POUR NOUS APPRENDRE QU'ON DOIT SE PRÉPARER A LA TENTATION.

Qu'il est téméraire cet insolent tentateur, d'oser attaquer un Dieu ; je veux bien qu'il ne le connut pas, cependant il pouvait juger que du moins c'était un homme d'une haute sainteté, et que c'était une grande entreprise de l'attaquer. Après tant de

[1] Et cum jejunasset quadraginta diebus et quadraginta noctibus, postea cauriit. Et accedens tentator dixit ei, etc. *S. Matth.* IV, 2 et 3.

hardiesse, qui peut se tenir pour assuré[1]?... Mais aussi quelle bonté de mon Sauveur de permettre ces tentations? Quelle sagesse dans les réponses si nettes et si franches qu'il lui fait pour notre instruction[2]? Quelle insouciance de la part des hommes de se voir exposés aux attaques et aux tentations d'un si cruel ennemi, et de ne pas s'en inquiéter?...

Avez-vous jamais bien pensé ce que c'est que d'avoir à nos côtés un diable, ou même plusieurs qui épient toutes les occasions de nous surprendre, de détourner nos bonnes pensées, d'exagérer à nos yeux les objets sensibles, l'honneur, le plaisir et les jouissances, afin que ces objets fassent plus d'impression sur nos esprits, et nous attirent plus facilement au péché[3]. Cela seul ne devrait-il pas nous porter à toujours nous tenir sur la défiance, vu les grands avantages que cet ennemi a sur l'homme? C'est un pur esprit qui s'insinue facilement dans l'imagination, laquelle est comme le premier ressort de tous les mouvements du cœur; il sait bien comment il faut attaquer; ses surprises sont imperceptibles, ses poursuites continuelles, sa malice sans bornes, ses efforts infatigables, ses veilles sans repos[4]. En tout temps, en tout lieu, tout lui devient sujet de vous tenter; bien qu'il commence par des fautes légères, par un péché véniel, par une petite affection, par une pensée, par un regard, cependant c'est votre damnation qu'il a en vue; et si vous n'éteignez promptement cette étincelle, elle causera un si grand embrasement, qu'il vous consumera[5]. Et toutefois, pouvez-vous dire que vous êtes aussi vigilant pour votre défense, que lui pour

[1] Non est super terram potestas quæ comparetur ei, qui factus est ut nullum timeret. *Job.* XLI.

[2] Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato. *Hebr.* IV.

[3] Tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret. I *Pet.* V.
Halitus ejus prunas ardere facit, et flamma de ore ejus egreditur. *Job.* XLI.

[4] Induite vos armaturam Dei ut possitis stare adversus insidias diaboli : quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus. Propterea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo. *Ephes.* VI.

[5] Nolite locum dare diabolo. *Job.* VI.

votre ruine?... Vous vous confiez peut-être sur l'assistance de votre ange gardien ; vous avez bien raison. Hélas ! que feriez-vous sans son secours?... Mais si vous vous endormez sur cette confiance, vous êtes dans une grande erreur ; car si vous ne combattez vous-même, quand tous les anges du ciel, quand le roi des anges lui-même viendrait à votre secours, vous ne laisseriez pas de vous perdre. Les apôtres étaient bien près du Fils de Dieu, et pourtant ils recueillent de sa bouche ces paroles qui réveillent leur tiédeur : *Veillez de peur d'entrer en tentation*[1]. Voyez comme on fait bonne garde dans les villes au moindre bruit de l'ennemi, et dans les maisons particulières lorsqu'on craint les voleurs. Hélas ! faut-il que l'or, la vanité, la sensualité nous soient plus précieux que notre âme?... O Père des lumières ! éclairez mes yeux afin que l'ennemi ne puisse se vanter de ma perte, ni dire : Je l'ai surpris[2] ?...

DEUXIÈME POINT.

NOTRE SEIGNEUR RÉSISTE A LA TENTATION, POUR NOUS APPRENDRE QUE L'UNIQUE MAL DES TENTATIONS, C'EST LE CONSENTEMENT QUE NOUS Y DONNONS.

Considérez que les trois sortes de tentations dont le diable se sert pour nous combattre, viennent de nous-mêmes et ont leurs sources dans les trois concupiscences : *du plaisir*, *de l'honneur et des biens*. Ce fut ainsi que l'ennemi attaqua Notre-Seigneur, pour voir s'il était un homme comme les autres. *Si tu es Fils de Dieu, dis que ces pierres se changent en pain*[3]. Voilà le plaisir de la bouche, et voilà par où il commence ; mais voyant qu'il n'y gagnait rien, il le saisit et l'emporte au plus haut du temple

[1] Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. *S. Matth.* XXVI.

[2] Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte, nequando dicat inimicus meus : Prævalui adversus eum. *Psal.* XII.

[3] Si Filius Dei es, dic ut lapides isti panes fiant. Tunc assumpsit eum diabolus in sanctam civitatem, et statuit eum supra pinnaculum templi, et dixit ei : Si Filius Dei es, mitte te deorsum, etc. *S. Matth.* IV, 3 et seq.

de Jérusalem, sur le faîte même du toit, et le défie de se jeter en bas, lui disant : *Que c'était le moyen de faire voir s'il était Fils de Dieu, qu'en ce cas il ne recevrait point de mal, puisqu'il était écrit que les anges en avaient tant de soin, qu'ils le porteraient comme entre leurs mains.* Voici la tentation de l'honneur et le chatouillement de la vaine gloire. Voyant qu'il ne réussissait pas mieux qu'à la tentation du plaisir, il en vient à la tentation des biens et des avantages temporels. Il le prend de nouveau et l'emporte sur une très-haute montagne, d'où il lui fait voir toute l'étendue de pays, que pouvait découvrir la vue de l'homme [1] ; pour lui gagner l'esprit et le cœur, il fait paraître à ses yeux tous les royaumes de ce monde et tout ce qu'ils ont de plus éclatant et de plus ravissant ; et puis ajoutant à ce charme celui de la promesse, il lui dit : *Que tous ces royaumes sont à lui, qu'il en dispose et qu'il les donne à qui bon lui semble, et qu'il ne lui donnera pas moins que tout cela, s'il se veut prosterner en terre pour l'adorer.* Voyez-vous comme il veut le prendre par l'amour des biens de ce monde ? Voilà comment il nous prend, voilà ses ruses et ses artifices que l'Apôtre appelle lacets [2], par lesquels il se joue de tous ceux qui s'y laissent prendre.

N'êtes-vous point de ceux qu'il séduit ?... Croyez-vous que cet ardent désir d'honneur et de plaisir est un piége, un lacet de ce puissant veneur qui fait ainsi la chasse aux âmes ?...Commençons pour le moins aujourd'hui à nous défier ; apprenons comment il faut nous en défendre ; servons-nous des paroles de l'Écriture à l'exemple de notre Chef, qui ne combattit point son ennemi avec d'autres armes, pour nous nous apprendre à nous en servir. Voyez comme il répond à la tentation du plaisir. *Il est écrit, et je m'arrête à cette parole de vérité, que ce n'est pas seulement*

[1] Iterum assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde, et ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum, et dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. *S. Matth.* Ibid. 8 et seq.

[2] Resipiscant a diaboli laqueis, a quo captivi tenentur ad ipsius voluntatem. II *Tim.* II.

le pain, ou les autres viandes ordinaires que prend l'homme qui lui donnent la vie, mais que c'est plutôt la parole de Dieu, et la bénédiction qu'il donne aux choses dont il se sert pour nous nourrir[1]. De même, quand cet ange de ténèbres lui parle des bons anges qui le garderaient s'il voulait se précipiter, et qu'il aurait beaucoup de gloire devant les hommes sans avoir aucun mal, il ne répond que ce mot de l'Ecriture, mais c'en est assez pour combattre et pour vaincre : *Il est écrit qu'il ne faut point tenter son Seigneur, son Maître et son Dieu*[2]. C'est une présomption défendue de s'exposer à quelque danger pour acquérir de l'honneur, et sous prétexte que Dieu nous assistera. Enfin, ce ne fut que par cet autre mot de l'Écriture qu'il renvoya la tentation des biens et le tentateur, qui se vantait de les donner à ceux qui le veulent adorer. *Il est écrit*, lui répondit-il, *vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul*[3]. Eh bien, ne pourriez-vous pas apprendre ces paroles ou d'autres semblables, vous les rendre si familières et si présentes, que vous puissiez vous en servir dès que l'ennemi approche?.... Mais il faudrait les imprimer en notre esprit avec une croyance aussi ferme et une foi aussi vive, que si c'était trois articles du Symbole, car elles ne sont pas moins véritables; c'est ce que veut dire saint Paul, quand il nous présente le bouclier de la foi pour repousser tous les traits enflammés de l'ennemi[4].

Au reste, défions-nous de deux extrémités qui sont également dangereuses en ce sujet. L'une de ceux qui sont si peu sensibles aux plaies de leur conscience, qu'ils ne s'aperçoivent pas des traits de l'ennemi dont ils sont couverts[5]. L'autre de ceux qui

[1] Scriptum est, non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. *S. Matth.* Ibid.

[2] Scriptum est, non tentabis Dominum Deum tuum. Ibid.

[3] Vade, Satana, scriptum est enim, Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. *S. Matth.* Ibid.

[4] Propterea accipite armaturam Dei, in omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere. *Ephes.* VI.

[5] Oculi tui videbunt extraneas, et cor tuum loquetur perversa, et eris quasi dormiens in medio mari, et quasi sopitus gubernator amisso clavo, dices : Verberaverunt me, sed non dolui, traxerunt me, et ego non sensi. *Prov.* XXIII.

ont l'âme si délicate, qu'ils frémissent d'horreur aux premières approches du tentateur, et s'alarment tellement, qu'on ne les peut rassurer [1]. Hé pauvre âme! de quoi vous étonnez-vous? ce n'est pas un mal d'éprouver la tentation, mais bien d'y consentir. Le fils de Dieu souffre d'être enlevé par la violence d'un démon, et d'être porté entre les griffes de ce monstre, quelle indignité! quel outrage insupportable! N'importe, cela n'est rien devant Dieu; mais donner prise sur son cœur à la moindre atteinte de plaisir, il n'a garde de le faire! et c'est aussi ce qu'il ne veut pas que nous fassions. Cependant, à vrai dire, c'est en cela que nous manquons; ce n'est pas une faute de ressentir certaines inclinations qui nous portent à désirer les plaisirs, les honneurs, les richesses; mais ce qui est mal, c'est de suivre ces inclinations, de nous y arrêter avec complaisance, ou bien encore de trop nous abandonner à la répugnance qu'inspire à la nature la privation de ces objets, d'en parler, de nous en préoccuper, en un mot, de nous livrer à leur sujet, à des affections déréglées que notre liberté devrait maîtriser [2]. C'est là proprement le mal de la tentation; mais c'est vous qui vous faites ce mal, car c'est vous qui obéissez à la tentation au lieu d'y résister. En agissant ainsi, vous êtes en quelque sorte plus coupable que le démon lui-même; car lui, en vous sollicitant au mal, suit sa nature perverse qui n'est plus aidée de la grâce, et vous, vous avez la grâce de Dieu pour lui résister. Dieu vous l'offre, il vous la donne, et vous lui résistez pour suivre l'ennemi qui cherche à vous perdre.... Réfléchissez mûrement sur cette pensée?.... Ne trouvez-vous pas que vous avez sujet de vous humilier!...

[1] Tentatio vos non apprehendat, nisi humana. Fidelis autem Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. I *Cor.* x.

[2] Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te. *Jerem.* II.

TROISIÈME POINT.

CONSENTIR A LA TENTATION, C'EST FAIRE UN PLUS GRAND MAL QU'ON NE PENSE.

Voici encore un sujet plus grand de confusion, puisqu'il nous fait mieux connaître ce que c'est que le péché. Certes, quand il n'y aurait d'autre mal que de rompre avec Dieu, de l'offenser et de se déclarer son ennemi, le péché serait déjà un grand mal. Mais ce qui aggrave cette offense, ce qui lui donne un nouveau degré de malice, ce qui nous en fait mieux comprendre la noirceur, c'est de voir qu'on commet le péché et qu'on offense Jésus-Christ à la sollicitation du diable qui est son ennemi[1]; c'est qu'on obéit à ce tyran, qu'on le préfère à notre souverain maître. Enfin, c'est que, comme l'a dit saint Cyprien[2], on fournit au démon un sujet d'insulter à Jésus-Christ, de se moquer de sa croix et de son sang, et de lui dire : « O Jésus ! où sont tes serviteurs? où as-tu des hommes aussi fidèles à tes commandements, que j'en ai de prompts à faire toutes mes volontés? Vois-tu comme ceux-mêmes qui font profession de te servir, respectent mes volontés et s'assujétissent à mes lois? Pour eux, tu as été déchiré de coups de fouets et attaché à une croix infâme et honteuse ; moi je n'ai jamais rien fait qui puisse leur servir; je n'ai rien enduré pour leur salut; je n'ai point de

[1] Vos ex patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis facere. *S. Joan* VIII.

Filioli, nemo vos seducat; qui facit peccatum, ex diabolo est. In hoc apparuit Filius Dei ut dissolvat opera diaboli. In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli. *I. S. Joan.* III.

[2] Ponat unusquisque ante oculos suos diabolum cum servis suis, id est cum populo perditionis, etc. Ego pro istis quos mecum vides, nec alapas accepi, etc. Nec quidquam magni do, sed falsa pollicitatione deludo, et potius ipsi mihi omnia sua tradunt, et meo mancipio se obligant. Tuos tales munerarios, Christe, demonstra præceptis tuis monitos, etc. Quid ad hæc respondemus? *Ainsi parle saint Cyprien dans son* TRAITÉ DE L'AUMONE. *Saint Basile exprime aussi cette pensée dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et conclut ainsi :* Equidem istam ego futuram adversus Dominum gloriationem hostis, gravius longe esse statuo quam gehennæ supplicia.

paradis à leur donner ; je ne leur présente qu'un petit appât de plaisir, qu'une ombre de biens périssables ; je ne fais que leur représenter un fantôme de mépris ou de peines imaginaires pour les effrayer, aussitôt ils se portent à toutes mes volontés ; montre-moi des gens qui te servent ainsi. »

Avez-vous entendu ces sanglantes moqueries ? Voyez-vous votre bon maître qui vous regarde du haut de sa croix? il attend la résolution que vous prendrez à ce sujet !... Allez mondain, allez maintenant consentir à cette vanité, laissez-vous charmer par ces appas du plaisir : mais pour le moins avant que de vous y laisser aller, sachez où vous allez, sachez ce que vous allez faire. Souvenez-vous que c'est un hommage que vous allez rendre au diable, que c'est une préférence détestable que vous lui donnez sur Jésus-Christ!... Ne vous cachez pas la laideur de votre crime, ne cherchez point à la colorer par de belles apparences, ne la regardez pas autrement que comme un serment de fidélité que vous faites au démon, contre l'obéissance que vous devez à Dieu, et à votre Sauveur Jésus-Christ [1] ; et puis, si vous le pouvez, empêchez-vous de rougir de honte et de confusion à cette pensée !...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur souffre la tentation pour nous servir de modèle.

Quelle hardiesse au démon de s'attaquer à Dieu ! quelle bonté de la part de Notre-Seigneur de le permettre ! quelle leçon pour nous apprendre à veiller continuellement contre cet ennemi infatigable! Y pensez-vous seulement?.... Le craignez-vous tant soit peu?.... N'est-ce pas parce que vous avez fait ou trêve, ou paix avec lui, que vous voilà aussi tranquille que s'il n'y avait ni tentateur, ni tentation au monde?.... O mon âme, défie-toi partout des surprises de cet ennemi, et sache que dans ces petites occa-

[1] A quo quis separatus est, hujus et servus est. II *Petr.* II, 19.

sions, où tu penses qu'il ne s'agit que de prendre un petit plaisir, de gagner quelque profit, ou de recevoir quelque bonheur, il y va souvent de la perte de ton éternité.

DEUXIÈME POINT.

Le mal des tentations est dans le consentement.

Voyez comme Satan tente Notre-Seigneur par les convoitises, il n'a point de meilleure prise sur nous. Mais voyez aussi comment Notre-Seigneur lui résiste par l'Écriture sainte ; il n'y a point de meilleur bouclier que le bouclier de la foi contre tous les traits de cet ennemi. L'avez-vous toujours prêt ? Vous en servez-vous comme il faut ? ne fléchissez-vous pas souvent?.... Ah oui ! trop souvent, et j'ai commis tant de fois cette lâcheté devant mon roi qui me regardait, et qui me secourait dans le combat ; il ne tenait qu'à moi de vaincre, si je l'eusse voulu; je n'ai jamais été vaincu que parce que j'ai voulu l'être. Oh! quel reproche devant Dieu !....

TROISIÈME POINT.

Ce mal est plus grand qu'on ne pense.

Si vous consentez à la tentation, vous péchez, et pécher ainsi par le consentement qu'on donne à l'ennemi de Jésus-Christ, c'est faire à ce bon Sauveur le plus grand affront qu'il puisse recevoir ; c'est donner sujet au démon de lui dire, que ses serviteurs le quittent pour se faire ses esclaves, quoiqu'il n'ait rien souffert pour eux, et qu'il ne leur promette que de la fumée. Que dira pour lors Jésus, et que lui répondrez-vous ?.... Vous avez beau dire maintenant : je te renonce, Satan ; si vous ne le faites à l'occasion de l'orgueil et du plaisir, il s'en moque, vous êtes à lui... Mon âme, ne fais point de distinction entre tes mauvaises inclinations et ton ennemi ; car il ne s'en sépare point : c'est par là qu'il te tente et devient ton ennemi ; c'est par là qu'il est ou vainqueur ou vaincu.

SEIZIÈME JOUR DE JANVIER,

S'IL PRÉCÈDE LE DIMANCHE.

DES PROPRIÉTÉS DE L'AGNEAU, CONSIDÉRÉES DANS NOTRE SEIGNEUR; SUR CES PAROLES DE SAINT JEAN :

Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde [1].

Le Sujet est sur le témoignage que le saint précurseur rendit à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et plus particulièrement sur le titre d'*Agneau de Dieu*, qu'il lui donna plusieurs fois, ainsi que nous l'apprend l'Évangéliste saint Jean [2].

La Fin est de considérer principalement les belles propriétés de l'agneau, pour les remarquer en Notre-Seigneur, pour l'en aimer davantage, et pour apprendre à l'imiter, et à devenir des agneaux en innocence.

La Forme est en ces trois points :

1° Première propriété de l'agneau qui convient au Fils de Dieu, par rapport à son Père éternel.

2° Seconde propriété qui regarde le prochain.

3° Troisième propriété qui nous concerne.

PREMIER POINT.

QUE NOUS DEVONS ÊTRE DES AGNEAUX ENVERS DIEU, A L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Si vous savez qu'il n'est rien de plus doux et de plus traitable qu'un agneau, dont on fait tout ce qu'on veut, sachez aussi qu'il n'y a rien de plus docile et de plus soumis aux volontés du

[1] Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi. *S. Joan.* I, 29.

[2] Altera die vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi, etc. Altera die, iterum stabat Joannes, et ex discipulis ejus duo. Et respiciens Jesum ambulantem, dicit : Ecce Agnus Dei. Ibidem I, 29 et 36.

Père éternel que son Fils [1]. Quoi qu'il fît, quoi qu'il entreprît, il ne se portait jamais dans toutes ses actions et ses pensées, qu'au bon plaisir de celui qui l'avait envoyé sur la terre pour nous servir d'exemple, et nous rendre ainsi dociles et soumis aux volontés de Dieu. Ne voulez-vous pas que cet Agneau efface vos péchés ?... Si vous désirez cette faveur, n'oubliez pas qu'il ne faut rien vouloir hors des volontés de votre Dieu ? Votre cœur doit être aussi soumis à ses lois, et faire aussi peu de résistance à ses dispositions qu'en ferait un agneau à celui qui le touche, ou qu'en eût fait le Fils de Dieu, le véritable Agneau. Prenez donc ces saintes résolutions [2]....

Si vous aviez constamment devant les yeux les desseins et les ordres de Dieu, vous auriez coupé la source de presque tous vos péchés : ce qui fait que vous voyez le mal avec complaisance, c'est que vous ne regardez le bon plaisir de Dieu qu'avec peine ; cette peine vient de votre cœur qui s'attache, si fortement à ce qu'il chérit, et cherche si violemment ce qui revient à vos inclinations, qu'il évite toutes les pensées qui pourraient l'en détourner. Vous voulez faire votre volonté sans contradiction et sans scrupule de conscience; mais si vous réfléchissiez à ce que Dieu veut ou ne veut pas, vous n'oseriez contenter votre volonté, ou vous ne la suivriez pas sans reproche, et comme conséquence vous aimez mieux ne pas vous occuper de ce que Dieu demande... Qu'y a-t-il d'étonnant que nous soyons tout couverts de crimes, bien que cet Agneau soit venu pour les détruire ! Nous les aimons, nous y courons, nous fuyons le remède, nous lui dirions volontiers : retirez-vous de nous, ne nous parlez pas de nous détacher de nos désirs, ne nous arrêtez point, laissez-nous faire. Oseriez-vous le dire ?... Hélas ! c'est bien pis si vous osez le faire....

[1] Non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me; vos misistis ad Joannem, et testimonium perhibuit veritati. *S. Joan.* v.

[2] Dum non facies vias tuas et non invenitur voluntas tua. *Isaï.* LVIII.

Attendi et auscultavi : nemo quod bonum est loquitur, nullus est qui agat pœnitentiam super peccato suo dicens. Quid feci? Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad prælium. *Jerem.* VIII.

DEUXIÈME POINT.

NOUS DEVONS, COMME NOTRE SAUVEUR, ÊTRE DES AGNEAUX ENVERS NOTRE PROCHAIN.

L'agneau est un animal innocent, il ne fait aucun mal à personne, la nature ne lui a rien donné qui ne soit utile aux hommes : et le Fils de Dieu n'était pas capable de concevoir seulement une pensée malicieuse qui pût nous nuire, il était extrêmement bienfaisant, il ne refusait jamais d'obliger ceux qui avaient recours à lui, et qui se rendaient dignes de ses bienfaits[1]. Oh ! que nous sommes éloignés de cette grande bonté ! Notre vie n'est qu'un flux et un reflux d'amour propre, l'intérêt d'autrui n'est rien pour nous, le nôtre nous est si cher, qu'il ne laisse rien au prochain[2]. Est-il question de le juger, nous lui donnons toujours tort, et par une triste malignité qui corrompt le jugement, autant nous mettons de passion pour justifier nos crimes véritables, autant nous sommes prêts à condamner le prochain sur de légères apparences. Voilà la source d'une infinité de fautes ; de là naissent les soupçons, les jugements téméraires, les médisances, les dédains, les mépris, les injures, qui chaque jour grossissent la matière de nos confessions, et en font la plus grande partie[3].

N'est-il pas vrai ? qu'avez-vous dit ? qu'avez-vous confessé ?... Quelle résolution d'amendement avez-vous prise à votre dernière confession ?... N'est-ce pas toujours à recommencer ?... Si vous voulez en savoir la raison ; c'est que vous ne touchez point

[1] Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus : qui cum malediceretur, non maledicebat, cum pateretur, non comminabatur ; tradebat autem judicanti se injuste. I S. *Petr.* II, 22 et 23.

[2] Sed vos injuriam facitis ; et fraudatis ; et hoc fratribus. An nescitis quia iniqui regnum Dei non possidebunt ? Nolite errare, etc. I *Cor.* VI, v. 8 et seq.

[3] Ut idem sapiatis, eamdem charitatem habentes, unanimes idipsum sentientes, nihil per contentionem, neque per inanem gloriam : sed in humilitate superiores sibi invicem arbitrantes, non quæ sua sunt singuli considerantes, sed ea quæ aliorum. *Philip.* II, 2 et sequ.

à la racine, vous ne taillez que les rejetons de cet orgueil jaloux, qui, vous donnant une haute estime de vous-même, vous fait mépriser les autres. Mon âme, que ton amour-propre est funeste, que ta négligence à le réprimer est criminelle ! Voilà qu'après tant de confessions où tu te laves dans le sang de cet agneau, après tant de communions où tu manges sa chair innocente, qui est la source de la pureté, tu retombes encore dans tes fautes ordinaires... La douceur de cette viande céleste n'a pu corriger ces mauvaises qualités de ton esprit, qui te rendent insupportable à ton prochain [1]. Eh! quoi, serais-tu bien aise que ton Dieu te traitât comme tu traites ton prochain ?... Voudrais-tu bien que cet agneau devînt un lion contre toi ? Il sera toujours agneau, il ne cessera jamais d'être bon : mais sa bonté ne l'empêchera pas de faire sentir les rigueurs de sa colère, à ceux qui n'auront pas aimé sa douceur. Écoute ce que dit l'Écriture [2] : Sauvez-nous de la colère de l'Agneau, qui est d'autant plus à craindre que nous avons abusé de sa douceur.

TROISIÈME POINT.

COMMENT JÉSUS-CHRIST S'EST MONTRÉ UN VÉRITABLE AGNEAU ENVERS NOUS, ET COMMENT NOUS POUVONS L'IMITER.

L'agneau servait de victime dans les sacrifices, et le Fils de Dieu est la victime d'expiation immolée pour nos péchés [3]. Je vous prie, mes frères, dit saint Paul aux Romains [4], par l'excès de cette miséricorde de notre Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, qui soit sainte et agréable à ses

[1] Audiamus et horreamus, sanctis carnibus suis nos dedit impleri, semetipsum apposuit immolatum ! Quænam igitur erit nobis excusatio, cum talibus pasti, talia peccemus, lupi fiamus agnum comedentes, cum tanquam oves pasti more leonum diripiamus ? S. Chrysost. Hom LXXXII *in S. Matth.*

[2] Abscondite nos ab ira Agni. *Apoc.* VI.

[3] Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui, justitiæ vivamus I *S. Petr.* IV.

[4] Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. *Rom.* XII.

yeux. Et un peu avant, il leur avait dit : Si vous vivez selon la chair vous mourrez ; mais si vous la mortifiez par le moyen de l'esprit, vous trouverez la vie. Voilà comment il faut l'imiter en ce qui regarde votre personne, qui est de vous mortifier, et de sacrifier votre vie animale et sensuelle, autant de fois qu'il le faut pour éviter le mal, et pour faire le bien [1]. Que ce mot de mortification si souvent recommandé ne vous ennuie point ; ne vous en offensez pas, ne vous en rebutez pas, regardez votre Vie attachée à la croix, et cet Agneau qui se consume dans les flammes de son martyre. Avez-vous donné du sang comme lui pour effacer le péché ?... Répondez à l'Apôtre qui vous demande : *Si vous avez résisté jusqu'à verser votre sang en combattant le péché* [2] ; et ne dites plus qu'une chose est pénible, quand il s'agit d'éviter ce qui a coûté tout le sang de ce divin Agneau. Refuser tout honneur et tout plaisir, hormis celui de lui être semblable, c'est acquérir le seul plaisir et le seul honneur désirables pour un chrétien.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Première propriété de l'agneau et de Notre-Seigneur, par rapport au Père éternel.

Il n'y a rien de plus doux qu'un agneau, il fait tout ce qu'on veut. Voilà comment Notre-Seigneur se rendait traitable aux volontés de son Père ; et voilà comme nous devrions être soumis aux ordonnances de notre Dieu. Dieu désire-t-il que nous ne fassions pas cette action? Ne la faisons pas, puisqu'il ne le veut pas. Entend-il que nous accomplissions

[1] Ergo fratres debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus. Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini : si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Ep. *ad Rom.* VIII, 12.

[2] Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. Ep. *ad Hebr.* XII, 4.

cette autre ? Accomplissons-la, puisqu'il le veut ainsi. Oui, mon Dieu, que votre volonté soit toujours la mienne, tant qu'il sera vrai que vous êtes mon Dieu ; car je ne saurais mieux reconnaître que vous êtes mon Dieu, qu'en soumettant ma volonté à la vôtre qui est sa règle.

DEUXIÈME POINT.

Seconde propriété de l'agneau qui regarde le prochain.

L'agneau ne fait de mal à personne, et il n'a rien en lui qui n'apporte quelque profit à l'homme. Tel était ce divin Agneau, et nous devrions être tels ; mais qu'il s'en faut bien, notre intérêt nous touche de trop près ; le bien ou le mal du prochain ne nous est rien en considération du nôtre ; quoiqu'on s'en confesse, quoi qu'on en dise, si l'on ne vient à régler cet amour propre, l'amour du prochain sera toujours mal reçu. Réglez-vous sur la douceur de cet Agneau, ou si vous ne vous y conformez pas, sachez qu'il a assez de colère pour vous faire craindre le même traitement que vous faites aux autres. Ecoutez comme on vous crie : Sauvez-nous de la colère de l'Agneau[1]. Oh! colère d'autant plus à craindre un jour, qu'elle se fait moins craindre maintenant, que nous sommes libres d'y résister.

TROISIÈME POINT.

Troisième propriété de l'agneau qui nous concerne.

L'agneau servait autrefois de victime, et Notre-Seigneur a été sacrifié pour nos péchés. C'est ainsi qu'il faut nous immoler nous-mêmes en nous mortifiant. Que ce mot ne vous soit pas plus rude que celui de Jésus-Christ crucifié, car il est impossible de le voir en cet état, et de ne pas conclure qu'il faut que nous endurions quelque chose, après celui qui a tant souffert pour nous. Hélas ! cela est si vrai, que de peur de comprendre ces vérités, nous n'osons nous arrêter trop longtemps à la pensée de la croix.

[1] *Apoc.* VI.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER,

SI LE DIMANCHE N'EST PAS ENCORE VENU.

DE LA DEMEURE DE NOTRE-SEIGNEUR, SUR CES PAROLES QUE SAINT ANDRÉ ET UN AUTRE DISCIPLE DE SAINT JEAN LUI ADRESSÈRENT :

Maître, lui dirent-ils, où est votre demeure? Il leur répondit : Venez et voyez[1].

Le Sujet est sur la première connaissance que les disciples de saint Jean firent avec Notre-Seigneur. Deux entre autres, dont l'un était saint André, ayant entendu leur Maître en parler avec tant d'estime, cherchèrent à l'approcher ; aussitôt ce bon Jésus leur demanda ce qu'ils cherchaient ; ils répondirent que c'était lui-même, et qu'ils désiraient savoir où il demeurait : Venez, leur dit-il aussitôt, et vous le verrez. Ils y allèrent, ils virent où il demeurait, et restèrent avec lui tout ce jour-là[2].

La Fin est d'apprendre à converser familièrement avec Jésus, comme firent ces deux premiers disciples.

La Forme est en ces trois points :

1° De trois sortes de résidences ou demeures de Notre-Seigneur.

2° De trois manières de converser avec lui.

3° De trois moyens de profiter de sa connaissance et de son entretien.

PREMIER POINT.

TROIS SORTES DE DEMEURES DE NOTRE-SEIGNEUR.

Maître, où est votre demeure? Venez, voyez où il a résidé autrefois, où il réside maintenant, et où vous le verrez à l'avenir.

[1] Magister, ubi habitas? dicit eis : Venite et videte. *S. Joan.* I, 38 et 39.

[2] Conversus Jesus videns eos sequentes se, dixit eis : Quid quæritis? qui dixerunt ei : Rabbi, quod dicitur interpretatum Magister, ubi habitas? Dicit eis : Venite et videte. Venerunt et viderunt ubi maneret, et apud eum manserunt die illo. Ibidem.

Pour le passé, le sein de sa mère, la crèche, l'Égypte, la croix, lui ont servi de résidence; la pauvreté, la bassesse et la peine, de compagnes inséparables. Venez, voyez, écoutez-le parler : *Je veux que mon serviteur me tienne compagnie partout où je serai* [1]. En êtes-vous content?...

Pour le présent, le lieu où il fait son séjour, et où il se rend accessible aux hommes, ce sont vos supérieurs, ce sont les pauvres, ce sont nos tabernacles, ce sont nos cœurs. Venez et voyez, voyez son amour, son humilité, sa douceur, les soins charitables qu'il prend pour vous [2]. Venez, mais venez souvent, et bien préparé, et dans l'intention de le recevoir avec le même accueil que vous souhaiteriez qu'il vous fît dans le ciel.

C'est dans ce troisième séjour que vous le verrez quelque jour de l'avenir, au sortir de ce monde [3]. O jour fortuné [4], serai-je si heureux d'entendre ces paroles ; *Venez et voyez* ; y a-t-il quelque chose qui m'en puisse fermer l'entrée?... Mon Dieu ! voudrais-je perdre ma place du paradis pour cela?...

DEUXIÈME POINT.

TROIS MANIÈRES DE CONVERSER AVEC NOTRE-SEIGNEUR.

Notre-Seigneur invita ses disciples à venir le voir et à demeurer avec lui un jour entier [5]; mais il prétend faire un

[1] Si quis mihi ministrat, me sequatur, et ubi sum ego, illic meus minister erit. *S. Joan.* XII.

[2] Vox dilecti mei pulsantis, aperi mihi soror mea, quia caput meum plenum est rore, et cincinni mei guttis noctium. *Cant.* V.

[3] Regem in decore suo videbunt. *Isai.* XXXIII.

[4] O demeure fortunée de la cité céleste ! jour brillant de l'éternité qui n'est jamais obscurci par la nuit, et que la vérité souveraine éclaire sans cesse de ses rayons.... Ah plût à Dieu, que ce jour fût venu, et que tout ce qui est temporel eût pris fin ! *Imit.* liv. III, ch. XLVIII.

[5] Venite et videte : venerunt et viderunt ubi maneret, et apud eum manserunt die illo.

Quam beatum diem dixerunt, quam beatam noctem ! Quis est qui nobis dicat quid audierint illi a Domino? Ædificemus et nosmetipsos in corde nostro, et faciamus domum quo veniat ille, et doceat nos, et colloquatur nobis. S. Aug.

plus long séjour avec vous. Admirez cette bonté, considérez ce que c'est que de demeurer avec lui, examinez ces trois manières de converser avec lui. La première, par la grâce sanctifiante qui détruit le péché mortel, et nous unit à lui par une présence intime. La seconde, par l'entretien de la prière, dans lequel nous lui découvrons nos besoins, nous traitons avec lui, nous vivons avec lui, nous sommes auprès de lui, avec une grande familiarité. La troisième, par cette oraison incessante, dont parle l'Écriture, c'est-à-dire, par une vie spirituelle et divine, qui consiste à ne rien faire que par son esprit, par ses ordres, pour sa gloire[1]; à n'agir qu'en dehors des inclinations de la nature, conformément aux inspirations de sa grâce et d'après ses maximes; de la même manière que lui-même vécut sur la terre, comme il désire vivre en nous, en un mot, selon les connaissances qu'il nous donne par ses lumières et ses inspirations intérieures. C'est là vivre véritablement, c'est ce qu'on appelle vivre de la vie de Jésus, dans l'esprit de Jésus, par la grâce de Jésus, pour la gloire de Jésus. C'est ce qu'il a demandé lui-même à son Père pour nous, que de même qu'il vit par son Père, ainsi celui qui mange son corps puisse vivre par lui[2]. Pesez cette parole : *De la même manière*... Voyez comme il est vivant par son Père, et avec son Père : examinez si votre vie est conforme à celle-là, ou du moins, admirez sa bonté qui le désire, et condamnez votre malice qui refuse cette faveur.

Mon doux Jésus, votre bonté pour moi est si grande, que j'ose à peine la considérer, tant sa vue m'inspire de honte et de confusion, en me faisant mieux connaître l'excès de ma malice. Malheureux que je suis! Je n'ose presque penser à la bonté de Dieu, dans la crainte de me trouver moi-même trop méchant!... Que ferai-je?... A qui aurai-je recours?... C'est à vous que je m'adresse, ô Vierge miséricordieuse; faites revivre dans mon

[1] Christus vita vestra. *Coloss.* III.

[2] Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem; et qui manducat me, et ipse vivet propter me. *S. Joan.* V.

âme, redonnez-moi encore ce Fils divin, que vous n'avez vous-même reçu que pour nous le donner.

TROISIÈME POINT.

TROIS MOYENS DE PROFITER DE SA CONNAISSANCE ET DE SON ENTRETIEN.

Les disciples que Notre-Seigneur conduisit en sa maison seront nos modèles, et nous apprendrons par leur exemple à profiter de sa conversation et de ses entretiens. Ils avaient saint Jean pour maître, ils crurent ce qu'il leur dit de Jésus, ils allèrent le trouver et s'offrirent à suivre ses volontés. Voilà justement ce qu'il nous faut. Premièrement, un sage directeur qui vous serve de guide, et vous donne des conseils sûrs pour cette sorte de vie. Secondement, une grande docilité à suivre ses enseignements, sur tout ce qui regarde l'assujétissement de vos goûts et de vos inclinations à la conduite intérieure et extérieure de Jésus [1]. Enfin une disposition d'esprit généreuse, qui ne mette point d'obstacle aux grâces et aux faveurs de ce bon Maître, mais qui se donne sans réserve, et qui soit prête à souffrir et à agir autant qu'il lui plaira.

Commencez dès cette heure, n'attendez pas plus longtemps, voyez ce qui est plus pressant pour votre perfection; quel désordre à régler, quel mal à guérir, quel remède à y apporter; quelle est l'affection prédominante dans votre cœur; attaquez-la, et l'amenez captive aux pieds du Fils de Dieu; donnez à ce bon Sauveur la conduite et l'entière disposition de votre cœur. Dites-lui à votre tour : Venez ô mon Jésus [2], et voyez ce pauvre cœur, ôtez ce qui vous y déplaît, afin que vous y fassiez votre séjour pour jamais, et qu'aucune infidélité, qu'aucun manquement volontaire ne vienne y troubler votre repos. Ainsi soit-il.

[1] In multitudine presbyterorum prudentium sta, et sapientiæ illorum ex corde conjungere, ut omnem narrationem Dei possis audire. Et si videris sensatum, evigila ad eum, et gradus ostiorum illius exterat pes tuus. Cogitatum tuum habe in præceptis Dei, et in mandatis illius maxime assiduus esto et ipse dabit tibi cor, et concupiscentia sapientiæ dabitur tibi *Eccli.* VI, 35 et seqq.

[2] Spiritus et sponsa dicunt : Veni et qui audit : dicat, Veni; Veni Domine Jesu. *Apoc.* XXII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Trois sortes de résidences où demeure Notre-Seigneur.

Venez et voyez les trois résidences de Notre-Seigneur. Venez et voyez où il a résidé par le passé, dans la crèche, sur la croix. Venez et voyez où il réside à présent, au très-saint Sacrement, dans votre cœur, dans la personne d'un pauvre et de votre supérieur. Venez et voyez son troisième séjour pour l'avenir, où vous viendrez et le verrez quelque jour, c'est-à-dire, au ciel. Ah mon Dieu ! aurai-je bien le bonheur d'entendre ces paroles de votre bouche divine, à l'heure que je partirai de ce monde : Venez et voyez ? Oui je les entendrai, si pour cela je quitte cette affection trop déréglée, qui pourrait me priver de cette consolation....

DEUXIÈME POINT.

Trois manières de converser avec lui.

Il y a trois façons de demeurer et de converser avec notre Sauveur, l'une par la grâce sanctifiante, l'autre par la prière, et la troisième par l'union d'une même vie, et d'une même façon d'agir. Cette dernière familiarité est la plus désirable ; cependant hélas ! c'est celle que j'entretiens le moins ; mais pourquoi, mon âme, l'entretiens-tu si peu ? est-ce que la compagnie de Jésus ne t'est pas agréable? Oh ! que ce Dieu est meilleur envers nous, que nous ne le sommes envers lui; son plus grand plaisir c'est de s'entretenir avec nous. Eh quoi? ce grand Dieu se plaît avec moi, et moi je me déplairai avec lui ! Que d'ingratitude dans une telle indifférence !.... Je devrais m'abîmer de confusion, et puis me relever, pour ne plus m'éloigner de lui désormais.

TROISIÈME POINT.

Trois moyens de profiter avec Notre-Seigneur.

Apprenez trois moyens de profiter dans la conversation de Jésus-Christ : le premier est d'avoir un sage directeur qui nous adresse sûrement à lui, comme fit saint Jean pour ses disciples : le second de croire les avis de ce maître spirituel, à l'exemple de ces disciples : enfin, d'être prêt à suivre en tout les ordres de Jésus, sans aucune réserve. Mon âme, ne crains point qu'il en commande trop, car s'il est avec toi, et si tu l'aimes, en vérité tu ne seras jamais plus contente que quand tu auras plus d'occasions de lui obéir. Mon Jésus, donnez-moi la grâce de vous aimer, et de me plaire avec vous ; et puis commandez tout ce qu'il vous plaira, vous serez obéi.

DIX-HUITIÈME JOUR DE JANVIER,

SI LE DIMANCHE N'EST PAS ENCORE ARRIVÉ.

DU BONHEUR D'AVOIR TROUVÉ JÉSUS.

Nous avons trouvé le Messie, nous avons trouvé Jésus Fils de Joseph, qui demeure à Nazareth [1].

Le Sujet est encore sur la connaissance que les premiers disciples firent de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint André, heureux de l'avoir trouvé, lui amena aussitôt son frère Simon, dont le divin Maître changea le nom en celui de Pierre. Le lendemain Jésus étant en Galilée ordonna à saint Philippe de le suivre ; ce dernier fit part de son bonheur à Na-

[1] Invenimus Messiam, quod est interpretatum Christus. Invenimus Jesum filium Joseph a Nazareth. *S. Joan.* I, 41 et 45.

thanaël, qui lui-même vint bientôt trouver Jésus et se ranger au nombre de ses disciples[1].

La Fin est de reconnaître le bonheur de ceux qui ont trouvé Jésus, et d'estimer ce bonheur comme il le mérite.

La Forme est en ces trois points :

1° Bonheur d'avoir trouvé Jésus.

2° Combien on doit estimer ce bonheur.

3° Il faut s'efforcer de le faire partager aux autres.

PREMIER POINT.

BONHEUR D'AVOIR TROUVÉ JÉSUS.

Si vous pensez que c'est assez pour trouver Jésus d'être seulement attaché à lui par la foi, vous êtes dans l'erreur; mais aussi, quand vous commencerez à goûter quelques douceurs sensibles, qui vous attacheront à sa personne sacrée, et vous feront courir à l'odeur de ses parfums, ne dites pas dans la joie de votre âme comme l'Épouse[2] : *Je l'ai trouvé ce bien-aimé de mon âme*, parce que vous ne diriez pas toujours la vérité. Où est-ce donc qu'on le trouve?... C'est dans une solide et véritable pratique de ses vertus, dans un règlement de vie semblable à la vie de Jésus et conforme à ses maximes, dans un fidèle renoncement aux inclinations et aux mouvements de la nature pour les inspirations de son esprit. Représentez-vous souvent cette vérité, et ne vous lassez point d'y penser. C'est toute la perfection des hommes, que de vivre de cette sorte de vie, et ne croyez point y être arrivé, tant que vous vous laisserez emporter à la colère comme vous le faites, tant que vous serez engagé dans l'affection déréglée de quelque créature, que vous

[1] Et adduxit eum ad Jesum. Intuitus autem eum Jesus dixit : Tu es Simon filius Jona; tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus. In crastinum voluit exire in Galilæam, et invenit Philippum, et dicit ei Jesus : Sequere me. Invenit Philippus Nathanael, et dicit ei : Quem scripsit Moyses in lege et Prophetis invenimus, Jesum Filium Joseph a Nazareth, veni et vide. Ibidem.

[2] Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia donec aspiret dies et inclinentur umbræ. *Cant.* II.

aurez de la tendresse pour les plaisirs du corps, de la vanité dans les habits, des désirs pour l'honneur, des ménagements pour le monde. Tout cela montre qu'il y a encore à remuer et à fouiller dans votre cœur, avant que d'y trouver la pierre précieuse de l'Évangile et de rencontrer Jésus, qui est votre unique trésor, et pour lequel il faut tout donner [1]. Mais hélas! ô mon souverain Bien, est-ce donc chose si précieuse qu'une humeur fantasque, qu'une folle fantaisie, je ne sais quel fantôme d'honneur, ou quelque amorce de plaisir, qu'on a tant de peine à quitter pour vous acquérir et pour vous posséder?... Que ne devrait-on sacrifier pour vous trouver? que ne devrait-on donner pour vous posséder?... Résolûment je veux aujourd'hui faire un échange avec vous, changer ma vie avec la vôtre, mon esprit avec votre Esprit, en un mot, quitter tout pour vous trouver, ou plutôt quitter ce qui n'est rien pour trouver ce qui est tout [2]. Ah Sauveur de mon âme! il faut, s'il vous plaît, que vous preniez vous-même en moi ce que vous voulez avoir pour le prix de votre Esprit et de vous-même; car je vois bien que je m'aime trop, ou que je vous aime trop peu, pour me donner à vous, et vous accepter en échange. Oh! déplorable aveuglement, on a peur de perdre en faisant échange de Jésus avec soi-même, comme si la créature valait plus que le Créateur.

DEUXIÈME POINT.

QUELLE ESTIME ON DOIT AVOIR EN SON AME DU BONHEUR D'AVOIR TROUVÉ JÉSUS.

Savez-vous bien ce que vaut Jésus-Christ? Cherchez à connaître son mérite et sa valeur par l'une de ces trois voies. Premièrement, opposez à cet unique bien tout ce que vous pouvez imaginer de plus riche et de plus précieux, et dites-vous : Si tout le monde pris en masse ne vaut pas un seul

[1] Vendit universa quæ habet. *S. Matth.* XIII.

[2] Domine Jesu, suscipe spiritum meum. *Act.* VII.

degré de grâce, qu'est-ce qu'il peut valoir en comparaison de Jésus, qui est la source unique de toutes les grâces [1] ? Si c'est un crime énorme d'acheter un bien spirituel par un infâme trafic, qu'on appelle simonie, c'est-à-dire à prix d'argent, où de quelques biens temporels, parce qu'il n'y a nul bien temporel, quelque grand qu'il puisse être, qui égale en valeur le plus petit des biens spirituels ; jugez ce que peut valoir Jésus, qui est le plus grand de ces biens spirituels et la source de tous les autres, et néanmoins vous l'estimez si peu [2]. On voit bien l'état que vous en faites, quand il faut sacrifier quelque chose par amour pour lui.

Élevez un peu votre esprit et voyez en second lieu dans quelle estime est au ciel, dans l'esprit des anges et des saints, ce Jésus que le monde prise si peu ; ils le préfèrent non-seulement aux biens temporels, mais même aux éternels, et à leur propre félicité : et si par impossible, elle était séparée de Jésus, ils aimeraient mieux vivre comme vous sur la terre, et posséder Jésus comme vous pouvez le posséder, que d'être au ciel sans lui [3]. A votre avis seraient-ils dans l'erreur?... Croyez-vous qu'ils jugent sainement?... Apprenez donc à connaître votre bonheur.

Mais il faut encore monter plus haut, et prendre pour troisième règle de votre estime le jugement d'un Dieu. Le Père éternel fait tant de cas de cette faveur et de ce don qu'il vous accorde, qu'en vous donnant son Fils de la manière que vous avez méditée au premier point, il proteste qu'il n'a plus rien à vous donner, et qu'il a épuisé tous les trésors de sa magnificence ; que son amour n'a pu vous souhaiter un plus grand bien, ni sa libéralité vous faire un plus riche présent [4]. C'est

[1] Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi momentum stateræ reputatæ sunt. Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. Cui ergo similem fecisti Deum? *Isai.* XLVI

[2] Cui assimilastis me, et adæquastis, et comparastis me, et fecistis similem? *Isai.* Ibid.

[3] Mittebant coronas suas ante thronum. *Apoc.* XCIV.

[4] Qui proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum, quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit. *Rom.* VIII.

ainsi qu'il a aimé le monde, c'est ainsi qu'il a montré combien il nous aimait, en nous donnant tout ce qu'il avait de plus cher[1]. Et vous n'en feriez point de cas? et vous n'estimeriez point ce précieux gage de son amour?... N'est-ce pas parce qu'il y a quelque chose que vous estimez davantage?... Mais non. Il n'est pas possible que votre esprit estime rien plus que votre Dieu : cependant vos actions le montrent à tout moment. Ecoutez comme il s'en plaint : *Ils m'ont tourné le dos et non pas le visage*[2]. Vous lui tournez le dos pour regarder les créatures, c'est signe que vous leur trouvez plus de beauté : vous lui préférez vos désirs, votre plaisir, vous-même, c'est une marque que vous vous préférez à lui. Vous voyez bien maintenant comme vous vous trompez dans ces affections, qui vous éloignent autant de Jésus qu'elles vous approchent des créatures; mais pourquoi ne le voyez vous pas hors le temps de l'oraison, lorsque vous ressentez ces affections, et qu'il faudrait les réprimer?...

TROISIÈME POINT.

QUELLE PART ON EN DOIT FAIRE AUX AUTRES.

Si vous pouvez trouver une fois ce grand trésor, gardez-le bien, mais ne craignez pas d'en faire largesse aux autres : on ne le perd point en le donnant : c'est une source d'eau vive, plus vous y puisez, plus elle est abondante[3]; vous devenez plus riche en donnant, et il est comme impossible de le connaître et de l'aimer sans brûler du désir de répandre son amour et ses lumières dans toutes les personnes qui en seront capables. Il est si aimable et votre cœur si petit, qu'il faut appeler tous les

[1] Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret. *S. Joan.* III.

[2] Verterunt ad me tergum et non faciem. *Jer.* II.

[3] Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum, et ecce factus est mihi trames abundans, et fluvius meus appropinquavit ad mare, etc. Videte quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem. *Eccli.* XXIV, 43 et seq.

cœurs au secours du vôtre, pour aimer un objet si digne d'amour et qui pourtant est si peu aimé. N'est-ce pas le sentiment de ces disciples de saint Jean? Ils sont si ravis de l'avoir trouvé qu'ils ne peuvent s'en taire [1]. Saint André, heureux de l'avoir découvert, en fait aussitôt part à son frère Simon, et l'amène sur-le-champ à ce Dieu incarné et visible, qui lui change son nom, pour en faire la pierre fondamentale de son église. Saint Philippe, qui fut appelé quelque temps après, en avertit Nathanaël et n'a point de repos qu'il ne l'ait fait participant de son bonheur [2]. Et vous, n'avez-vous personne à qui vous puissiez faire part de ce trésor? Si vous voyez quelque personne affligée, dites-lui qu'elle tourne son cœur vers Jésus et qu'elle y trouvera de la consolation. Si dans les disgrâces et dans les malheurs qui vous arrivent, vos amis pour vous consoler vous présentent des considérations humaines, prenez la parole et dites hardiment qu'ayant Jésus avec vous vous n'avez rien perdu, et que c'est tout votre bien [3]. Voilà un homme qui témoigne en votre présence qu'il estime trop les biens de la terre. Ah! s'il savait ce que vaut Jésus au prix de tout cela! Vous qui le savez, que ne le désabusez-vous? Vous auriez gagné cette âme à Jésus, vous auriez gagné Jésus à cette âme, vous auriez gagné vous-même une âme, ce qui est le plus grand honneur qui puisse vous arriver.... Mais hélas! cet honneur ne vous touche pas beaucoup, vous n'oseriez en ouvrir la bouche, vous avez plus de crainte d'un mot de raillerie, que vous n'avez d'intérêt pour le parti de Jésus. On verra ce qui en est à la première occasion. Préparez-vous et montrez si vous avez Jésus dans le cœur; on verra bien vite par vos paroles s'il y est

[1] Rape ad eum quod potes, et dic eis, hunc amemus qui fecit nos. S. Aug.

[2] Invenimus Jesum, veni et vide. Vade, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit et misertus sit tui. *S. Marc.* v.

[3] Dum omni modo, sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur, et in hoc gaudeo, sed et gaudebo. Scio enim quod hoc mihi proveniet ad salutem. *Philip.* I.

Quia in nullo confundar. Sed in omni fiducia sicut semper et nunc magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem. Ibid.

réellement, car la bouche parle de l'abondance du cœur.... Je le ferai, j'y suis résolu, mon Sauveur, mais je vous prie qu'à ma parole vous ouvriez le cœur de ceux qui m'écoutent, pour y entrer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le bonheur d'avoir trouvé Jésus.

Avoir trouvé Jésus, c'est s'être heureusement perdu, c'est avoir perdu son humeur et son amour-propre, pour n'avoir plus d'autre vie et d'autre esprit que la vie et l'esprit de Jésus. Eh bien! voulez-vous trouver ce trésor?.... Mais que voulez-vous donner et vous l'aurez, sans tant chercher? Le marchand de l'Évangile donne tout pour le posséder; ne pensez pas l'avoir à meilleur marché. Et quoi, croiriez-vous que Jésus ne vous vaille pas bien ? Pauvre homme que vous êtes, osez-vous vous estimer tant, que vous ne vouliez pas vous donner en échange de Jésus? Il ne tient pourtant qu'à cela que ce grand Dieu soit à vous....

DEUXIÈME POINT.

L'estime qu'on en doit faire.

Considérez un peu la valeur de Jésus, vous savez bien que le moindre degré de grâce vaut plus que tout le monde. Voyez par là combien vaut Jésus qui comprend toutes les grâces. Tous les saints du ciel donneraient volontiers la gloire qu'ils possèdent pour garder leur Jésus. Et qu'y a-t-il de plus grand que la gloire éternelle ? Rien, sinon Jésus. Enfin, le Père éternel n'estime rien davantage que ce Fils incarné. Pourquoi donc l'estimeriez-vous moins ? Voyez si vous en faites le cas qu'il mérite, et si vous ne montrez point dans vos actions que vous lui préférez votre plaisir, votre intérêt, ou votre honneur. Oh ! qu'il vous estime bien davantage, puisque pour vous il donne tout son sang !...

TROISIÈME POINT.

L'estime qu'on en doit donner aux autres.

Il ne faut pas être avare de ce grand trésor après l'avoir trouvé, au contraire il faut en être prodigue ; notre cœur est trop petit pour posséder un si grand bien, c'est pourquoi il faut, à l'exemple de ces bons disciples de saint Jean, inviter tout le monde à y prendre part. Ne voyez plus aucune personne, que vous ne l'appeliez à Jésus ! Que craignez-vous? qu'on ne dise que vous faites le dévot? Oh! qu'on le dise tant qu'on voudra! soyez-le en vérité, et laissez dire le monde....

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JANVIER,

S'IL EST LE SAMEDI DE L'OCTAVE.

DU JUGEMENT QUE NOTRE-SEIGNEUR FIT DE NATHANAEL, ET DE CELUI QUE NOUS DEVONS FAIRE DES CHOSES DE CE MONDE.

Voilà un vrai Israélite, sans déguisement et sans artifice[1].

Le Sujet sera sur ce que Nathanaël ayant entendu ce que saint Philippe lui avait raconté de Notre-Seigneur, se mit aussitôt en devoir de l'aller trouver. Comme il approchait, Jésus l'apercevant témoigna publiquement qu'il le connaissait fort bien, et que c'était un vrai Israélite, un homme sans artifice qui était digne de s'approcher de lui[2].

La Fin est d'apprendre à conformer nos jugements sur les personnes et sur les choses aux jugements de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

[1] Ecce vere Israelita, in quo dolus non est. *S. Joan.* I, 47.

[2] Vidit Jesus Nathanael venientem ad se, et dicit de eo : Ecce vere Israelita, etc. Ibid.

La Forme est en ces trois points :

1° Les hommes se trompent dans l'estime qu'ils ont des choses.

2° Pour corriger leur jugement, il faut se régler sur le jugement de Notre-Seigneur.

3° Nous serons jugés selon les maximes et les lois de ce divin Sauveur et non pas selon les nôtres.

PREMIER POINT.

LES HOMMES SE TROMPENT BEAUCOUP DANS LEURS JUGEMENTS.

Procédez avec ordre en ce point, et considérez, premièrement, que les hommes se trompent grandement dans l'estime des choses, et qu'il n'est rien de plus vrai que ce que dit le Saint-Esprit, que les hommes sont menteurs et injustes dans leurs jugements[1]. Secondement, que cette erreur amène de dangereuses conséquences[2], car de là naissent les affections désordonnées, les frayeurs, les soupçons, les tristesses, et le dérèglement de toutes les puissances de l'âme, qui ne se gouvernent que par l'imagination ou par le jugement, lequel étant une fois déréglé, jette dans tout le reste la confusion et le désordre.

Enfin, considérez que si les hommes jugent si mal des choses, c'est qu'ils n'en jugent que selon les sens, selon ce qu'elles leur paraissent, et qu'elles flattent nos goûts[3], cette apparence extérieure et ce contentement sensible portent tellement le cœur à les aimer, qu'il ne prend pas même le temps de considérer ce qu'il aime; et plus il s'engage dans l'affection de ces choses, moins il est capable de les considérer et de les apprécier comme il faut. De là vient que le monde, qui ne vit que par les sens, ne juge des choses temporelles que par les sensations qu'elles

[1] Mendaces filii hominum stateris. in *Psal.* LXI.

[2] Nonne judicatis apud vosmetipsos, et facti estis judices cogitationum iniquarum? *S. Jac.* II.

[3] Vos secundum carnem judicatis. *S. Joan.* VIII.

lui donnent ou les impressions qu'elles lui font. La nature corrompue souscrit à ce jugement [1], les plaisirs, les honneurs, la fortune lui paraissent choses précieuses et désirables, parce que telle est l'opinion de la plupart des hommes. C'est ainsi qu'on se trompe, qu'on se fait illusion sans qu'on s'en aperçoive. Mais cependant on ne se trompe pas moins, en jugeant ainsi sur les apparences et d'après l'opinion du monde toutes ces choses, au lieu de les juger par ce qu'elles valent en elles-mêmes. N'est-ce pas là une vérité évidente ?.... Pourquoi vous y laissez vous donc tromper ? Comment ne prenez-vous la peine de vous informer si le monde dit vrai ? Ou si vous savez assez que ce n'est qu'illusion et que mensonge, comment pouvez-vous y croire ?.... C'est que le mensonge est agréable, et que vous êtes si attaché à vos intérêts et à vos plaisirs, que de quelque part qu'ils viennent, soit de la vérité ou du mensonge, vous êtes satisfait quand l'inclination naturelle est contente ?.... Mais y pensez-vous, c'est ne plus avoir de conscience !....

DEUXIÈME POINT.

POUR CORRIGER LE JUGEMENT DES HOMMES, IL FAUT SE RÉGLER SUR CELUI DE NOTRE-SEIGNEUR.

Mais si vous désirez être désabusé, savoir les ruses et les tromperies du monde, les paroles de Jésus vont vous faire connaître la vérité [2]. En voyant la foi et la simplicité de Nathanaël, un mondain l'eût méprisé, car le monde estime peu cette sorte de vertus [3]. Eh bien, écoutez le glorieux témoignage que lui rend Notre-Seigneur : *C'est un vrai Israélite dans lequel il n'y a ni déguisement, ni artifice.* Quel éloge, et

[1] Species decepit te, et concupiscentia subversit cor tuum. *Dan.* XIII.

[2] Si vos manseritis in sermone meo, cognoscetis veritatem, et veritas libera bit vos. *S. Joan.*

[3] Deridetur justi simplicitas. Lampas contempta apud cogitationes divitum, parata ad tempus statutum. *Job.* XII.

de la part de celui qui scrute les reins et les cœurs !.... Or le monde juge aussi faussement au sujet de toutes choses. Il admire les riches, il les juge heureux [1]. Jésus leur dit : Malheur à vous [2]. Cette félicité que le monde leur accorde, il la leur arrache pour en faire le partage des âmes simples méprisées et persécutées [3]. Qui a raison du monde ou de Jésus-Christ ? Qu'en pensez-vous ?.... Aux yeux du monde c'est une honte et presque un crime d'être pauvre et délaissé ; l'orgueil, la vanité, la vengeance et tant de vices secrets sont peu de chose en comparaison. Mais que dit la Sagesse éternelle ? *Ne jugez pas des choses selon les apparences, mais jugez-les selon la justice et la vérité* [4]. Il faut donc que la foi, appuyée sur les paroles de la vérité même, devienne la règle de nos jugements.

Il en est de l'apparence des choses comme des espèces au très-saint Sacrement de l'autel ; il ne faut pas s'en rapporter au jugement des sens pour juger du Sacrement, cela est hors de leur puissance, ce sont des juges incompétents : la foi a des yeux plus vifs et plus pénétrants qui découvrent la vérité à travers ces voiles et ces apparences. Ceci étant vrai, quoique d'une autre manière, touchant les choses de ce monde, pourquoi n'en jugez-vous selon la foi et selon la vérité, comme vous faites pour les sacrements?... Pourquoi?... C'est parce que la foi ne favorise pas la nature et l'appétit sensuel qui s'effarouchent et se cabrent contre ces dures vérités. Pourtant ce sont toujours des vérités : oui, mais il faut leur imposer silence, de peur qu'elles n'en disent trop, qu'elles ne crient trop haut, qu'elles ne troublent par leurs cris le repos de la conscience, et ne nous obligent à faire plus que nous ne voulons : c'est tenir

[1] Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt. *Psal.* CXLIII.

[2] Væ vobis divitibus. *S. Luc.* VI.

[3] Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo divites in fide, et hæredes regni, quod repromisit Deus diligentibus se : vos autem exhonorastis pauperem. *S. Jac.* II. Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi. I *Cor.* I.

[4] Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate. *S. Joan.* VII, 24.

la vérité en captivité, dit saint Paul [1], c'est la mettre dans les fers, et lui ôter la liberté de vous faire connaître vos injustices. O Dieu, quelle sûreté trouve-t-on à vivre dans cet état ! Au lieu de vous représenter simplement les vérités qui seraient capables de convaincre votre malice, et de vous en inspirer de l'horreur, vous les déguisez, vous leur couvrez le visage, vous ne voulez pas les voir, ou vous ne les voulez envisager qu'à moitié et du côté qui vous plaît davantage. Est-ce vivre en assurance que de vivre dans ces illusions ?.... Et pour vous faire voir que vous ne vivez pas autrement, opposez maintenant les vérités de l'Évangile contraires aux défauts de votre vie, portez ce flambeau dans le fond de votre cœur, où vous cachez tant de passions et de vices [2]. Avez-vous bien le courage de les voir, comme la vérité vous les montre ?.... Ne détournez-vous point le visage ? n'éteignez-vous point la lumière ?.... Que si vous aimez la vérité, si vous la voyez volontiers, que ne la suivez-vous ? Ah souveraine vérité ! combien ce que vous avez dit autrefois est vrai : *Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière* [3]. C'était pour moi que vous parliez, je le vois bien, je reconnais au moins cette vérité qui me conduira aux autres, comme je l'espère de votre grâce.

[1] In carne ambulantes non secundum carnem militamus. Nam arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes, et omnem altitudinem extollentem se adversus scientiam Dei, et in captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium Christi. II *Cor.* x., v. 3 et seq.

Veritatem in injustitia detinent. *Rom.* I.

[2] Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum ; vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum, etc. *Psal.* XI.

[3] Hoc est autem judicium, quia lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quam lucem. *S. Joan.* III.

TROISIÈME POINT.

NOUS SERONS JUGÉS SELON LES MAXIMES ET LES LOIS DE NOTRE-SEIGNEUR, ET NON PAS SELON LES NÔTRES.

Croyez ou ne croyez pas, jugez bien ou mal des choses de ce monde, pendant que vous vivez : après tout, il en faudra venir un jour au jugement de la souveraine vérité [1]. Vous n'ignorez pas que vous êtes mortel, on vous attend à ce dernier jugement, qui découvre toutes les impostures et les déguisements des hommes. Certes, quand il n'y aurait pour vous faire réfléchir que la pensée de la mort, vous savez bien qu'à cette dernière heure les jugements, que vous ferez des choses de ce monde, seront bien différents de ceux que vous faites maintenant. Mais ce qui est bien plus effroyable, c'est qu'il y a un tribunal, où votre âme doit être présentée à la sortie de cette vie, et où vos jugements doivent être jugés [2]. Vous aurez à répondre devant un juge, qui a déjà fulminé sa malédiction sur les riches et sur les gens du monde. Malheur à vous autres qui vivez trop à votre aise ! C'est dès maintenant que je commence à juger le monde [3], car la parole que je vous ai annoncée décidera le procès de votre salut éternel. Comment oseront paraître devant lui ces mondains, qui méprisent par leurs actions ses maximes et ses lois ? Comment pourront-ils supporter ses reproches ? Allez superbes, allez sages du monde, retirez-vous de ma présence [4]. Malheureux que vous êtes, il y a longtemps qu'on vous a annoncé la sentence de la mort, que j'ai portée contre vous ; osez-vous bien prétendre quelque part à la couronne de

[1] Qui judicat me, Dominus est. I *Cor.* IV.

[2] Populc meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, et viam gressuum tuorum dissipant : stat ad judicandum Dominus, et stat ad judicandos populos. *Isai.* III.

[3] Nunc judicium est mundi. *S. Joan.* XII.

[4] Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus Deus exercituum, quia venit dies tuus, tempus visitationis tuæ, et cadet superbus et corruet. *Jer.* L.

mes serviteurs, vous qui avez eu votre récompense sur la terre ? Le Ciel n'est que pour les humbles, pour les débonnaires, pour les charitables et pour les simples ; et vous n'êtes que des orgueilleux et des impies, n'ayant que les sentiments du monde corrompu : je vous attends, ô superbes ! je vous y parlerai ?.... C'en est trop, mon Jésus; que le monde juge comme il voudra, qu'il vante ses richesses et ses pompes, je vois bien que c'est un trompeur, et je renonce à ses impostures : qu'il fasse cas de moi, ou qu'il n'en fasse pas [1], Jésus est mon juge ; je ne suis en réalité que ce que je paraîs à ses yeux, son jugement est la règle de la grandeur et du mérite de toutes choses ; tel il me juge, tel je serai dans l'éternité. O Jésus ! ô mon Juge ! faites que je sois humble, simple, débonnaire à vos yeux, que je sois dans votre pensée un vrai religieux, un véritable chrétien, un homme selon votre cœur : en un mot, que je sois ici ce que vous voulez que je sois, afin qu'un jour dans le Ciel je puisse être ce que je désire être. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les hommes se trompent dans l'estime des choses.

Les hommes se trompent fort dans leurs jugements, parce qu'ils s'arrêtent à leurs goûts, à leurs sentiments, et à leurs passions, et aux opinions du monde, qui ne sont que tromperies. De là viennent tous les malheurs. Malheureux que nous sommes, nous le méritons bien ; car nous ne voulons pas être heureux, nous voulons nous tromper, et nous sommes fâchés quand on nous dit la vérité pour nous désabuser. Ne laissez pas de me la dire, ô mon Jésus, et daignez m'arracher à cette erreur.

[1] La louange des hommes ne vous rend pas plus saint, et leur blâme ne vous rend pas moins estimable. Vous êtes ce que vous êtes ; tout ce que les hommes peuvent dire de vous, ne vous rendra pas aux yeux de Dieu plus grand que vous ne l'êtes. *Imit.* liv. II, ch. VI.

DEUXIÈME POINT.

Ils doivent se régler au jugement de Notre-Seigneur.

Le monde qui voyait l'humeur de Nathanaël toute simple et toute naïve, ne l'en estimait pas beaucoup : car il ne fait aucun cas de la simplicité. Mais c'est ce que Notre-Seigneur estime le plus, et ce qu'il loue davantage dans cet homme. C'est ainsi qu'il juge à l'opposé du monde, et qu'il nous apprend à corriger nos mauvais jugements. N'est-il pas vrai que le sien est infaillible ? Et pourquoi donc ne vous y conformez-vous pas ?.... Hélas ! c'est qu'il n'est que trop vrai, et qu'il faudrait ensuite nous condamner, et ne nous aimer plus tant ; et c'est à quoi l'on ne veut point se résoudre.

TROISIÈME POINT.

Nous serons jugés selon ses jugements.

De quoi sert de nous abuser et de nous tromper ainsi dans nos faux jugements ? Il faut enfin venir au dernier, qui sera rendu par Jésus-Christ à la fin de notre vie et à la fin du monde, jugement qui réformera tous les autres. Mais puisque nous savons déjà que Jésus doit condamner le monde, pourquoi ne condamnons-nous pas le monde avec Jésus, de peur que Jésus ne nous condamne avec le monde ! N'est-ce point, mon âme, que tu penses que cette petite vanité ou complaisance en toi-même n'est pas un si grand mal ? Mais tu ne saurais en juger sainement; et n'aurais-tu à te reprocher que de ne pas redouter assez ce jugement de Dieu, c'est déjà la marque d'un grand orgueil.... Les saints tremblent à la pensée des jugements de Dieu, quoiqu'ils ne voient point de péchés, et tu te tiens tranquille au milieu de ceux dont tu te reconnais souillée !....

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

DE L'EAU CHANGÉE EN VIN AUX NOCES DE CANA.

Remplissez d'eau ces urnes de pierre[1].

AVIS.

Le dimanche de la Septuagésime arrive ordinairement plus tard. Cependant il peut quelquefois tomber en ce jour. Dans ce cas, il faut laisser les méditations suivantes, et prendre au second volume celles qui sont indiquées pour la Septuagésime et les jours qui la suivent.

Le Sujet de la Méditation d'aujourd'hui est sur le miracle opéré aux noces de Cana. Notre-Seigneur avait été invité à ces noces; le vin ayant manqué, la sainte Vierge touchée de la nécessité de ces pauvres gens dit à son fils : Ils n'ont plus de vin. Jésus lui répondit que son heure n'était pas encore venue. Marie comprit que cette heure ne tarderait pas à venir, car elle avertit les serviteurs de faire ce qu'il leur dirait. Il leur commande donc de remplir d'eau ces cruches, ou plutôt ces urnes ou bassins de pierre qui étaient dans leur salle. Ce qu'ayant fait, il leur ordonna d'en puiser et d'en porter au maître du festin, lequel en ayant goûté, reconnut aussitôt que c'était un excellent vin. Ce miracle fut le premier de ceux que fit Notre-Seigneur en public; il manifesta si clairement sa puissance, que ses disciples s'affermirent de plus en plus dans la foi qu'ils avaient éjà en lui.

La Fin est d'apprendre que le moyen d'obtenir ce qui nous manque, c'est de donner à Notre-Seigneur ce que nous avons, comme ces bonnes gens lui donnèrent de l'eau qu'ils avaient ; et qu'en faisant ce que l'on

[1] Implete hydrias aqua. *S. Joan.* II, 7.

[2] Vocatus est autem Jesus, et discipuli ejus ad nuptias. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum; Vinum non habent Et dicit ei Jesus : Quid mihi et tibi est mulier, nondum venit hora mea. Dicit mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis, facite. Dicit eis Jesus : Implete hydrias aqua. Et impleverunt eas usque ad summum. Et dicit eis Jesus : Haurite nunc et ferte Architriclino. Et tulerunt. Ut autem gustavit Architriclinus, aquam vinum factam, etc.

Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galileæ, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus. *S. Joan.* II, 2 et seq.

peut avec sa grâce, il donne la force pour faire facilement ce qu'on ne pouvait faire auparavant.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a certaines choses qui sont moins en notre puissance que d'autres.

2° Il faut faire ce qu'on peut, pour obtenir ce qu'on ne peut pas, comme ceux qui donnent de l'eau pour avoir du vin.

3° Il ne faut pas tant regarder ce qu'on donne, que ce que l'on reçoit.

PREMIER POINT.

IL Y A CERTAINES CHOSES QUI SONT MOINS EN NOTRE POUVOIR QUE LES AUTRES.

Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et nous pouvons tout avec la grâce ; mais Dieu qui en est le maître, la partage entre les hommes comme il lui plaît[1]. Il ne donne pas tout à tous, ni à chacun d'une seule fois la part qu'il lui a assignée. Cette distribution admirable des grâces, jointe à la diversité des choses que nous avons à faire, nous rend les unes plus faciles que les autres, et cause par ce moyen l'inégalité de notre pouvoir. Il vous est plus aisé de fléchir les genoux en terre, de joindre les mains, que de faire oraison ; il vous est plus facile de faire des prières vocales, que l'oraison mentale, la méditation que la contemplation ; il vous est moins pénible de mortifier vos yeux et de retenir votre langue, que de réprimer les premiers mouvements de votre cœur. Or, il est très-important de connaître ce qu'on peut et ce qu'on ne peut pas absolument, ou ce qu'on ne peut qu'avec de grandes difficultés. Après avoir reconnu ce qui nous paraît le plus difficile, soit dans les actions ordinaires, soit lorsqu'il s'agit de faire quelques actes de vertu, par exemple, dans l'oraison, dans quelque circonstance particulière, au milieu des honneurs ou dans le mépris, dans la fortune ou bien au sein de la pauvreté, dans les épreuves ou dans la prospérité, c'est alors qu'il faut inviter Jésus et Marie comme ceux qui les invitèrent aux

[1] Unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei. *Rom.* XII, 8.

noces[1]; c'est alors qu'il faut les appeler à notre aide, pour nous secourir dans notre impuissance et nous aider dans nos faiblesses. Quoi que ce soit que vous entrepreniez, faites-y toujours intervenir votre Sauveur et sa sainte Mère; défiez-vous de vos forces; convenez humblement que votre faiblesse et votre pauvreté ont besoin de leur secours[2]. La sainte Vierge n'a pas moins de charité pour vous, qu'elle n'en avait pour ces pauvres gens, qui l'avaient conviée aux noces de Cana.

Je le crois, ô Vierge sainte, vous savez la peine que je souffre dans mes prières, vous connaissez mes langueurs et mes froideurs dans l'usage de la sainte communion, vous voyez mes impatiences, mes colères, et le peu de courage et de résolution que j'apporte à supporter les injures et les mépris. Dites donc, s'il vous plaît, à votre Fils en ma faveur : Le vin des consolations lui manque, il a besoin d'humilité, il n'a pas assez de patience... Cela est vrai, ô mon Sauveur! J'implore votre secours par l'entremise de votre Mère, à laquelle vous ne pouvez rien refuser.

DEUXIÈME POINT.

IL FAUT FAIRE CE QUE L'ON PEUT POUR OBTENIR CE QU'ON NE PEUT PAS, COMME CEUX QUI AU FESTIN DES NOCES DE GALILÉE DONNENT DE L'EAU POUR AVOIR DU VIN.

Faites ce qu'il vous dira, dit la sainte Vierge, à ceux qui servaient au festin. En même temps le Sauveur leur commanda de remplir d'eau les urnes; cette eau fut changée en vin, par un miracle qui étonna tous les assistants[3]. Quelle confiance de

[1] Quis permansit in mandatis ejus, et derelictus est? aut quis invocavit eum, et despexit illum. *Eccli.* II, 12.

[2] Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat : memoratus sum misericordiæ tuæ, Domine, et operationis tuæ, etc. Ibid. LI, 12.

[3] Dixit mater ejus ministris : Quodcumque dixerit vobis, facite. Dicit eis Jesus : implete hydrias aqua. *S. Joan.* Ibid.

Marie ! quelle bonté de Jésus ! quelle consolation, et quel respect des conviés en leur présence ! Tout cela est digne de votre attention ; mais surtout, appliquez-vous les paroles du Fils et de la Mère, comme si elles s'adressaient à vous, comme si Marie vous disait, faites ce qu'il vous ordonnera ; comme si Jésus vous disait, donnez-moi de l'eau, et je vous rendrai du vin ; donnez-moi ce que vous avez, et je vous donnerai ce que vous n'avez pas. Vous demandez de la ferveur et de l'application d'esprit dans vos prières, où vous éprouvez tant de distractions ; mais donnez-moi premièrement le contentement de vous voir dans une position de corps convenable et respectueuse en ma présence ; cela est en votre pouvoir, accordez-le moi, et vous aurez ce que vous désirez. Vous souhaitez la paix et la tranquillité du cœur, arrêtez les paroles bruyantes, outrageuses, irréfléchies ; faites le plus aisé, vous mériterez d'avoir le plus difficile[1] ; soyez fidèle aux grâces que je vous offre, j'en accroîtrai le nombre, je n'attends que cela... Comprenez-vous maintenant qu'il faut donner pour recevoir !...

Le Fils de Dieu pouvait remplir les urnes d'un vin miraculeux, encore qu'elles eussent été vides ; il veut cependant qu'on y verse de l'eau[2]. *Qu'avez-vous à la maison ?* dit le Prophète à cette pauvre veuve : *Un peu d'huile*, répondit-elle ; *Cela suffit*, lui répliqua-t-il. Cherchez hardiment des vaisseaux, ils vous manqueront plutôt que l'huile ne cessera de couler. C'est à vous que le Fils de Dieu fait la même demande ; qu'avez-vous en votre pouvoir ? Ne pouvez-vous pas honorer Dieu dans les églises avec une contenance respectueuse, sans tourner la tête, et laisser errer vos yeux çà et là ; regarder le crucifix, et non pas des visages souriants et fardés ; tenir votre langue dans le silence, par respect pour des mystères que les anges adorent avec une crainte religieuse ; répandre un peu plus de douceur et de grâce sur votre visage quand vous traitez avec les hommes, sans

[1] Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est : et qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est. *S. Luc.* XVI, 19.

[2] Quid vis ut faciam tibi ? dic mihi quid habes in domo tua ? IV *Reg.* IV, 2.

faire le sauvage et l'emporté?... Ce n'est qu'une goutte d'huile qu'on vous demande, afin de vous donner ce que vous demandez; faites-en l'essai, donnez franchement quelque petite chose à Dieu, et il fera le reste, vous verrez!... O bienfaiteur si bon et si libéral, faut-il que les hommes soient si avares d'une goutte d'eau pour le prix de votre corps, de votre sang, de vos grâces, du paradis, eux qui sont si prodigues à donner tout pour se damner et pour se perdre. Acceptez, mon Dieu, ce peu de bonne volonté que je vous offre, c'est tout ce que ma pauvreté me permet de vous présenter maintenant.

TROISIÈME POINT.

IL NE FAUT PAS TANT REGARDER CE QU'ON DONNE QUE CE QU'ON REÇOIT.

Combien plus volontiers vous donneriez à Dieu ce qu'il désire, si comme le bon laboureur vous regardiez la moisson en jetant la semence [1]; ou si comme le marchand, en payant vous considériez plutôt ce que vous recevrez, que ce que vous donnez [2]. Quoi que Notre-Seigneur demande de vous, n'y faites pas d'opposition, ce n'est certainement qu'un peu d'eau; mais regardez le vin délicieux de ses grâces ou de sa gloire qu'il vous promet, il surpassera toutes vos espérances, tous vos désirs, et toutes vos affections [3]. Si pour l'amour de lui vous refusez à vos sens le contentement ou de voir, ou de parler, ou de faire des visites, afin de conserver l'esprit de dévotion, vous serez étonné du prodigieux accroissement que Dieu donnera à cet esprit : supportez aujourd'hui le mépris avec patience, demain vous le souffrirez avec joie; jamais vous ne goûterez mieux les dou-

[1] Debet in spe, qui arat, arare. I *Cor.* IX, 10.

[2] Quare non dedisti pecuniam meam ad mensam, et ego veniens cum usuris utique exegissem illam. *S. Luc.* XIX, 23.

[3] Comparate vobis sine argento, et collum vestrum subjicite jugo, et suscipiat anima vestra disciplinam; in proximo est enim invenire eam. Videte oculis vestris, quia modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. Operamini opus vestrum ante tempus, et dabit vobis mercedem vestram in tempore suo. *Eccli.* LI, 33.

ceurs de la grâce, que quand vous prendrez en dégoût les plaisirs des sens. L'expérience vous fera voir bientôt que ceux qui abandonnent plus franchement à Dieu leur honneur et leur plaisir, sont les plus contents et les plus honorés. Autant Jésus les surpasse en valeur, autant gagnent-ils en se donnant à lui, car il se donne réciproquement à eux; mais ces petites âmes mesquines et délicates, qui ont peur de donner ou de souffrir trop pour Dieu, sont contraintes bon gré mal gré d'endurer beaucoup de peines sans en avoir aucun mérite.

O mon Sauveur! donnez-moi ce qu'il vous plaira, faites-moi la part de vos grâces telle que vous voudrez, elles sont à vous, vous en êtes le maître, et vous pouvez en disposer comme il vous plaît; mais quand vous auriez décidé de m'ôter toute consolation, je ne laisserais pas de me donner à vous, j'y suis trop obligé, et vous en êtes trop digne; et pour vous témoigner mon amour par des œuvres, voilà que dès aujourd'hui je me propose avec votre grâce de fuir tout excès de bouche, toutes railleries, toutes paroles indiscrètes et inconsidérées, tous murmures et impatiences dans mes peines. Agréez, s'il vous plaît, cet essai, bénissez ces commencements, et faites-les réussir moins encore à mon avantage qu'à votre gloire, car je ne veux devenir riche de vos biens que pour avoir moyen de vous donner et de vous offrir davantage. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre pouvoir sur les choses.

Il y a de certaines choses qui sont moins en notre pouvoir que les autres, et c'est en cette occasion que nous devons convier Notre-Seigneur et Notre-Dame, afin qu'ils nous prêtent leur assistance. Bon Jésus, faites moi le bien de venir à mon oraison, pour tenir recueilli mon esprit qui

autrement s'égarerait en une infinité de distractions. Venez dans ma conversation pour retenir ma langue, qui autrement serait trop indiscrète. Mais vous, sainte Vierge, faites-moi aussi la faveur d'y venir, pour représenter à votre Fils mes nécessités, et pour lui recommander mes besoins. Dites-lui de moi : Il n'a point de vertu, il n'a point de dévotion, il n'a point de retenue, de modestie ; assistez-le, mon Fils, car votre Mère vous en prie. Oh ! que ce mot de recommandation sera puissant !...

DEUXIÈME POINT.

Emploi de ce pouvoir.

Notre Dame dit à ceux qui l'avaient avertie que le vin manquait, qu'ils fissent ce que son Fils leur dirait ; et Notre-Seigneur leur commanda de remplir leurs urnes d'eau, qu'il changea aussitôt en de très-bon vin. C'est à vous que la sainte Vierge parle ainsi de son Fils : Faites ce qu'il vous dira. Et c'est à vous à qui le Fils de Marie dit : Apportez-moi de l'eau, apportez-moi ce que vous avez, faites ce que vous pouvez faire plus aisément, et je vous aiderai à faire ce que vous ne pouvez pas. Nous voulons souvent ce que nous ne pouvons pas, et nous ne voulons pas ce que nous pouvons, et ainsi rien ne se fait : il faut vouloir faire ce qui se peut avec la grâce, et on pourra après faire ce qu'on ne pouvait pas auparavant. O mon Dieu ! je le veux, je n'ai rien à cette heure à vous présenter qu'un peu de bonne volonté ; ce n'est qu'un peu d'eau, mais qui se changera en vin, si vous la rendez efficace et active dans toutes les occasions.

TROISIÈME POINT.

On reçoit plus qu'on ne donne.

Il ne faut pas tant regarder à ce qu'on donne, qu'à ce qu'on reçoit, comme font ceux qui sèment ou qui achètent, car ce n'est pas perdre quand on reçoit du vin pour de l'eau, et vous devez tenir pour assuré, que Dieu rend toujours beaucoup plus qu'on ne peut lui donner. Mais, mon Dieu ! quand vous ne me rendriez rien, devrais-je vous refuser quelque chose ? Car tout n'est-il pas à vous ? Oui, je vous donne tout,

sans désirer que vous me rendiez rien en récompense ; c'est pour moi trop d'honneur et trop d'obligation qu'il vous plaise recevoir quelque chose de moi; que si vous prenez tant de plaisir à nous obliger, que vous vouliez toujours nous faire largesse de vos biens, et que vous ayez pour agréable que je vous demande quelque chose, mon Dieu ! je vous prie, faites-moi la grâce de ne jamais vous demander que ce qui pourra servir à m'avancer dans vos bonnes grâces.

AVIS.

Le sujet des Méditations de cette semaine sera varié, selon les diverses circonstances qui se présentent dans cette partie de la vie de Notre-Seigneur; cependant malgré cette diversité, toutes n'auront qu'un but, celui de nous apprendre à nous attacher à Jésus en mortifiant nos affections naturelles ; c'est là un des points les plus importants de la vie spirituelle.

LUNDI.

DE LA PREMIÈRE PRÉDICATION DE NOTRE-SEIGNEUR A NAZARETH, QUI FUT TRÈS-MAL REÇUE.

Jésus vint à Nazareth, où il avait été élevé, et il entra dans la Synagogue[1].

Le Sujet est sur la première prédication de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Nazareth. Etant venu dans cette ville, il entra dans la Synagogue; ayant pris le volume de l'Écriture sainte, il tomba sur un passage d'Isaïe, qui le désignait d'une manière évidente[2]. Il en fit l'application ; mais ses auditeurs mal disposés refusèrent de l'écouter, ils le chassèrent de

[1] Et venit Nazareth ubi erat enutritus, et intravit in Synagogam. *S. Luc.* IV, 16.

[2] Et surrexit legere, et traditus est illi liber Isaiæ prophetæ, et ut revolvit librum, invenit locum ubi scriptum erat : Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, etc.

Cœpit autem dicere ad illos : Quia hodie impleta est hæc Scriptura, etc.

Et repleti sunt omnes in Synagoga ira, hæc audientes, et surrexerunt, et ejecerunt illum extra civitatem, et duxerunt illum usque ad supercilium montis, ut præcipitarent eum. Ibidem, 17 et seq.

la ville, l'entraînèrent sur la montagne pour le précipiter, mais il s'échappa de leurs mains par un miracle.

La Fin est de reconnaître que la mauvaise disposition de nos cœurs empêche le cours des grâces de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° L'ingratitude des Nazaréens, qui se rendent indignes des grâces de Jésus-Christ, lorsqu'il désirait leur en faire davantage.

2° Rechercher en nous la mauvaise disposition la plus commune et la plus dangereuse, qui s'oppose aux grâces de Dieu.

3° Remède qu'il faut y apporter.

PREMIER POINT.

L'INGRATITUDE DES NAZARÉENS, QUI SE RENDENT INDIGNES DES GRACES DE JÉSUS-CHRIST, LORSQU'IL DÉSIRAIT LEUR EN FAIRE DAVANTAGE.

Que tu étais heureuse, ô pauvre Nazareth ! si tu avais su connaître le bien que tu possédais, et les grâces qui t'étaient préparées, lorsque le Sauveur du monde t'adressa pour la première fois les paroles de vie et de salut. Tu n'avais qu'à tendre les mains et ouvrir ton sein, il allait te combler de richesses et de bénédictions. Sa bonté, principe de ses bienfaits, se sentait obligée à te faire du bien, non-seulement par les inclinations générales qu'elle a de se communiquer, mais encore par des motifs et des mouvements d'amour tout particuliers [1]. Il te regardait comme sa patrie bien-aimée, ses plus proches parents étaient tes citoyens, il leur devait plus d'amour naturel qu'aux étrangers ; tu l'avais nourri près de trente ans, sans avoir reçu de lui aucune faveur dont on ait connaissance ; il semble qu'il avait attendu cette heure et ce moment pour te récompenser avec usure. Capharnaüm avait admiré tout récemment ses miracles, et le bruit de ces merveilles t'avait inspiré le désir d'en

1 Ecce Salvator tuus venit, ecce merces ejus cum eo, et opus ejus coram illo, et vocabunt eos, populus sanctus, redempti a Domino : tu autem vocaberis quæsita civitas et non derelicta. *Isai.* LXII.

voir de semblables ; on l'en priait, sa sainte Mère le désirait ; le sujet de prédication qui lui était tombé entre les mains l'invitait, ce semble, à montrer par des marques éclatantes de sa puissance qu'il était le Messie prédit par la bouche du prophète qu'il lisait ; les paroles mêmes de cet oracle promettaient qu'il ferait de rares merveilles, des actions extraordinaires qui le feraient connaître. Que de raisons, que de puissants motifs, dont le moindre était capable de lui faire ouvrir tous les trésors de sa bonté !...

Et cependant, ô jugement de Dieu ! tout le succès et le fruit de sa prédication est que tous ses auditeurs conspirent sa mort, le chassent honteusement de leur synagogue, l'entraînent sur la pente d'un précipice ; et le seul miracle qu'il fit, ce fut de se sauver de leurs mains [1]. Il faut convenir qu'ils étaient très-mal disposés, et que c'est un grand obstacle à la grâce, de rencontrer des âmes mal préparées. Hélas ! que ce malheur nous arrive souvent, et que nous avons bien sujet de nous plaindre autant de nous-mêmes que de ces misérables, dont nous déplorons l'aveuglement [2] ! N'avons-nous pas tous les jours les mêmes faveurs ? Ne sommes-nous pas prévenus de la même bonté, dont les sources nous sont ouvertes dans les sacrements de l'Église, dans la communion, dans la confession, dans l'oraison, dans la prédication, dans les bons livres, à toute heure, en tout lieu, à toute occasion ?... Néanmoins, où sont les effets de cette grande libéralité, où le changement de vie, où la mortification de nos appétits, où la patience et la modestie chrétienne ?... O mon Sauveur ! que je suis ingrat envers votre bonté, puisque je lui fais violence, et que je suspends le cours de ce doux fleuve de votre amour, qui ne demande qu'à se répandre, et dont j'arrête les communications par la dureté de mon cœur : faites-moi aujourd'hui cette faveur, que je ne m'oppose jamais plus à votre sainte grâce.

[1] Et repleti sunt omnes in Synagoga ira, hæc audientes, et ejecerunt illum extra civitatem, etc. *S. Luc.* IV, 17 et seqq.

[2] Timeo vos ne forte sine causa laboraverim in vobis. Evacuati estis a Christo, a gratia excidistis. *Gal.* IV et V.

DEUXIÈME POINT.

RECHERCHER LA MAUVAISE DISPOSITION LA PLUS COMMUNE ET LA PLUS DANGEREUSE, QUI S'OPPOSE EN NOUS AUX GRACES DE DIEU.

On ne peut donner de règles générales pour reconnaître la mauvaise disposition la plus ordinaire, et la plus dangereuse qui s'oppose aux grâces du ciel, parce qu'elle dépend de la diversité des personnes, des états et des temps. C'est à vous à réfléchir, sans chercher à vous faire illusion[1]. Faites une exacte recherche, voyez, sondez votre cœur, développez tous les plis de votre conscience. N'est-ce point peut-être que vous ne vous donnez à Dieu qu'à moitié ? C'est un grand obstacle, que d'être ainsi du nombre de ces gens qui sont demi chrétiens et demi mondains, moitié spirituels, et moitié sensuels. N'est-ce pas que vous faites trop peu d'état des choses spirituelles, et que vous estimez trop les temporelles? C'est un mal fort dangereux et bien commun. N'est-ce pas que vous voulez être le maître de la grâce, en faire ce que bon vous semble, différer, avancer, céder, retrancher, altérer et renverser ses desseins, parce qu'ils entraînent quelque conséquence, qui ne plaît pas à votre inclination qui voulait autre chose?... C'est le malheur des Nazaréens, qui demandaient des miracles plutôt par curiosité, que par un vrai désir de connaître la vérité.

Oh! que ce mal est pernicieux, même parmi les plus spirituels, qui ne suivent et qui n'aiment les grâces, que parce qu'elles caressent leur sentiment, et que la nature y trouve de la complaisance et de la satisfaction[2]! C'est ainsi que la grâce, qui ne nous est donnée que pour assujettir la nature, se trouve elle-

[1] Adjuvantes exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. II *Cor.* VI. Contemplantes ne quis desit gratiæ *Hebr.* XII, v. 15.

[2] Nos autem fratres secundum Isaac, sed quomodo tunc is qui secundum carnem natus fuerat, persequebatur eum qui secundum spiritum. Ita et nunc. Sed quid dicit Scriptura? Ejice ancillam et filium ejus, etc. *Gal.* IV.

même sujette et tributaire du caprice, qui en use comme il lui plaît. Reconnaissez ce malheur, autrement jamais vous n'y mettrez remède. Chose impossible de servir deux maîtres, d'accorder la passion et la nature déréglée avec la grâce : il faut que la grâce quitte la place, ou que la nature plie et s'assujétisse à la grâce. N'est-ce pas la raison ? n'est-ce pas l'ordre ? n'est-ce pas le renverser que d'agir autrement...

TROISIÈME POINT.

DU REMÈDE QU'ON DOIT Y APPORTER.

Le remède général à tous ces maux est de prendre la résolution bien arrêtée de ne point se rechercher, et de ne point avoir égard à ses intérêts et à ses affections naturelles. Et pour la prendre, il faut se représenter vivement la nature de l'affaire dont il est question. Voilà d'un côté un Dieu qui vous a tant obligé, qui vous présente sa grâce qui lui a tant coûté, et qui ne vous la donne que pour accroître vos mérites, votre perfection et votre gloire dans le ciel. Voilà, d'autre part, je ne sais quel intérêt d'honneur, un peu de peine ou de plaisir qui vous retient, et qui n'a d'autre résultat que de vous perdre. Auriez-vous de la foi et de la conscience ; auriez-vous même de la raison, si vous refusiez de tendre les mains à votre souverain Seigneur qui se présente à vous[1] ?... S'il n'y a que votre intérêt qui s'y oppose, quel plus grand intérêt, quel dommage plus considérable, que de refuser les moyens de votre salut avec un danger évident de ne les recouvrer plus jamais, et de perdre votre âme, faute de les avoir reçus, ou pour en avoir mal usé, ou en punition et en châtiment du mépris que vous en avez fait ?...

Vous me chercherez quelque jour et vous ne me trouverez pas, disait Jésus[2]. Jamais les habitants de Nazareth ne répa-

[1] O insensati, quis vos fascinavit non obedire veritati, ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est, in vobis crucifixus? *Gal.* III.

[2] Quæretis me, et non invenietis. *S. Joan.* VII.

Veniet dies quando desiderabitis videre unum diem filii hominis, et non videbitis. *S. Luc.* XVII.

rèrent leur perte après avoir perdu une si belle occasion. Ah! combien d'occasions semblables ai-je laissé échapper; combien de fois ai-je ressenti de bons mouvements pour me convertir entièrement à mon Dieu, pour m'adonner plus fortement à la dévotion et à l'humilité, pour me retirer des affections que j'ai aux créatures, et je n'en ai rien fait!... N'était-ce pas des grâces qui m'étaient présentées? Ne sont-elles pas perdues?... N'est-il pas à craindre que je ne les retrouve plus, surtout si je ne profite pas de ce bon sentiment, que Dieu me donne aujourd'hui, pour reconnaître mes infidélités passées et pour y remédier [1]?... Allons, mon âme, à l'œuvre dès maintenant, puisque la grâce se présente de regretter nos fautes, regrettons-les tellement que nous n'y retombions plus, et quelque obstacle qui se présente, retranchons-le par cette considération qui nous représente le mérite de la grâce, et l'indignité de nos passions qui s'y opposent. Disons-nous : Décidément il faut que Dieu soit le maître de mon cœur, qu'il ne puisse jamais me reprocher d'avoir été rebuté ou mal reçu. Oui, mon Jésus, c'en est fait, je prends cette résolution et je vous supplie de l'agréer; la grâce vous a coûté trop cher pour la perdre, et la dissiper ainsi follement et sans aucun profit....

[1] Videte fratres, ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo, sed adhortamini vosmetipsos per singulos dies, donec hodie cognominatur, ut non obduretur quis ex vobis fallacia peccati. *Hebr.* III.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Opposition des Nazaréens aux grâces de Dieu.

Quel bonheur pour la ville de Nazareth de voir Notre-Seigneur prêchant ! Combien de grâces son cœur avait-il pour les communiquer à leurs cœurs, tandis que sa bouche parlait à leurs oreilles ? Cependant le résultat de sa prédication fut qu'ils conspirèrent tous pour le faire mourir. Etaient-ce là les grâces que vous leur vouliez faire, ô Seigneur de nos âmes ? non sans doute, mais c'était leur mauvaise disposition qui abusant ainsi des grâces, que vous leur aviez préparées ?.... Mais moi-même ne suis-je point ainsi mal disposé pour recevoir celles qu'il vous plaît me donner ? O mon âme ! pensons-y sérieusement, tu reconnaîtras que tu n'as rien à faire sans avoir une grâce pour le bien faire, et tu verras que toutes les actions que tu n'a pas bien faites, sont peut-être autant de grâces que tu as rejetées.

DEUXIÈME POINT.

Nos oppositions aux mêmes grâces.

Ce n'est pas assez de reconnaître en général qu'on s'oppose aux grâces de Dieu ; il faut voir en particulier quelle sorte d'opposition on y apporte. La plus commune et la plus dangereuse, c'est de vouloir les grâces plutôt pour sa satisfaction, que pour le bon plaisir de Dieu. De là vient que, quand il veut nous en donner qui ne sont pas à notre goût, nous les refusons. O goût dépravé ! ô désordre de l'amour propre ! de vouloir même faire passer en amour propre, la grâce qui nous est donnée, pour détruire cet amour déréglé ! O mon Dieu ! ou ne me faites plus de grâces, ou faites-moi la faveur de ne plus abuser ainsi de vos grâces !....

TROISIÈME POINT.

Le remède à ces oppositions.

Le remède à ces maux est de considérer vivement le tort qu'on fait à Dieu, et le tort qu'on se fait à soi-même, de refuser de si belles occasions de mérite, pour contenter sa passion, de préférer son contentement particulier au bon plaisir de Dieu, et même de hasarder son salut pour une fantaisie; car, on ne refuse jamais de grâce, qu'on ne se mette en danger de n'en plus recevoir, ou au moins de n'en recevoir plus de si fortes.... Cette funeste tendance de nos caprices, ou de nos passions à résister aux grâces, n'est pas un mal léger, puisqu'elle nous cause de si grandes pertes!...

MARDI.

DE LA SECONDE VOCATION DES APOTRES.

Venez après moi, et je vous ferai des pêcheurs d'hommes [1].

Le Sujet de la Méditation est sur la seconde vocation des Apôtres, qui est rapportée dans l'Évangile. Jésus passant auprès de la mer de Galilée, vit ces deux frères qui s'étaient déjà autrefois donnés à lui, à savoir Pierre et André, qui jetaient leurs filets dans l'eau, car ils étaient pêcheurs de leur métier ; et il leur dit : Venez après moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes; et tout aussitôt quittant leurs filets ils le suivirent [2].

La Fin est de remarquer qu'il y a une seconde vocation, qui nous appelle à la perfection de la première.

[1] Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. *S. Matth.* IV.

[2] Ambulans Jesus juxta mare Galileæ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus, mittentes rete in mare, erant enim piscatores, et ait illis : Venite post me, etc. At illi, relictis retibus, secuti sunt eum. *Ibidem.*

La Forme est en ces trois points :

1° Notre-Seigneur appelle deux fois les Apôtres, et nous après eux.

2° L'attrait puissant de ces paroles, *Venez après moi*, qui forcent doucement nos esprits, à l'exemple des Apôtres.

3° La perfection de cette seconde vocation exprimée par ces mots : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes.*

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR APPELLE DEUX FOIS LES APÔTRES, ET NOUS APRÈS EUX.

Saint Pierre et saint André avaient une grande connaissance de Notre-Seigneur, avant qu'il les appelât entièrement à sa suite, en les excitant à tout quitter. Le témoignage de saint Jean-Baptiste, le séjour qu'ils avaient fait avec Jésus dans sa maison, les miracles qu'il avait opérés devant leurs yeux, leur en avaient donné une haute idée, et déjà ils se disaient ouvertement ses disciples. Mais aujourd'hui ils apprennent une haute vérité, qu'ils n'avaient pas comprise auparavant : c'est que pour suivre Jésus, il faut tout quitter ou de fait ou d'affection. C'est pour ce sujet que le Sauveur réitère leur appel et les invite à l'état de perfection. Il use de la même grâce à l'égard des deux autres frères, saint Jacques et saint Jean, qui quittent tout à sa parole et se donnent à lui[1]. Oh ! puissance de la grâce à prévenir les hommes ! ô fidèle obéissance, qui se montre si prompte à suivre l'attrait des grâces !... Gloire et hommage au Sauveur, qui est l'auteur de ce bienfait. Félicitons les Apôtres qui, les premiers, ressentent les effets de sa bonté et de ses divins conseils, qui appellent les hommes à la perfection la plus haute et la plus sublime qui ait jamais été.

Eh ! mon âme, que faisons-nous ici, que ne suivons-nous les

[1] Et procedens inde, vidit alios duos fratres, Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem ejus, in navi cum Zebedæo patre eorum, reficientes retia sua, et vocavit eos ; illi autem statim, relictis retibus et patre, secuti sunt eum. *S. Matth.* IV.

traces que ces grands hommes nous ont laissées. Je sais bien que Dieu m'invite à le suivre plus parfaitement, que je ne le fais dans ma condition; ces bonnes pensées qu'il me jette dans l'esprit, ces mouvements affectueux, qui me portent à la pratique des vertus et à combattre mes passions, ce sont des voix qui me disent secrètement : Venez et quittez tout pour le suivre [1]. Pourquoi faire le sourd?... Serai-je toujours semblable à cet enfant dissimulé de l'Évangile, qui promet d'obéir et ne tient point sa parole? Je m'en vais, dit-il, je m'en vais à présent, et cependant il demeure [2]. Voilà ma conduite parfaitement dépeinte; je fais semblant de quitter tout, et cependant je demeure toujours dans mes vieilles habitudes, toujours attaché aux créatures, toujours engagé dans de folles affections... Qui m'empêche de rompre et de briser mes fers? Qu'est-ce que je crains? Qu'est-ce qui me fait peur pour tarder ainsi à suivre la voix qui m'appelle?... Si j'ai quelque chose à craindre, n'est-ce pas ces délais, ces remises continuelles et l'abus que je fais de la longue patience de mon Dieu!... C'est trop tarder, Seigneur, je veux vous suivre dès à présent [3]; je renonce à cette passion qui m'arrête; je ne veux plus penser à cette affaire qui m'embarrasse l'esprit et me dérobe votre présence; je l'abandonne à vos soins charitables; qu'il en arrive ce qu'il pourra ou plutôt ce que vous ordonnerez; je n'ai point de meilleure, ni de plus grande affaire que de vous suivre....

[1] Retenez bien ce mot court et plein de sens : Quittez tout et vous trouverez tout. *Imitat.* liv. III, ch. XXXII.

[2] Eo Domine, et non ivit. S. *Matth.* XXI, 30.

[3] Magister, sequar te quocumque ieris. S. *Matth.* VIII.

DEUXIÈME POINT.

L'ATTRAIT PUISSANT DE CES PAROLES : *Venez après moi*, QUI FORCENT DOUCEMENT NOS ESPRITS, A L'EXEMPLE DES APÔTRES.

Venez après moi, dit le Sauveur du monde : c'était assez de vouloir, mais il emploie la parole; un seul mot suffisait, *venez*, il ajoute *après moi*, marque de sa bonté qui ne nous commande rien dont il ne nous donne l'exemple, marque de sa sagesse à suivre les inclinations honnêtes du naturel des hommes, qui se portent volontiers à ce qu'ils voient faire à des personnes d'honneur et de mérite. Ce sont les paroles dont il se sert encore tous les jours, quand il vous exhorte à la patience, au mépris des choses humaines, à la ferveur de l'esprit, à l'amour et aux espérances du ciel, au combat de vos passions. Venez après moi, vous dit-il, venez, suivez-moi comme votre maître et votre chef; le chemin est frayé, je vous ai ouvert une large voie par mon exemple [1]; j'ai souffert le premier les mépris injurieux qui vous sont si sensibles; je sais la mesure de la grâce qui est nécessaire, je l'ai dans mes mains; venez, je vous attends, nous irons de compagnie, je marcherai devant vous; s'il y a du mal, j'en aurai tout le premier [2] : la vue de mes souffrances n'est-elle pas capable de vous faire supporter les vôtres?... Courage, humilions-nous, rendons le bien pour le mal; réjouissons-nous dans les peines, bénissons Dieu dans les souffrances. Voilà comme j'ai vécu, c'est ma vie, c'est la vôtre, n'appelez point autrement ces peines, ces fatigues, ces actions humiliantes, que la vie de Jésus; regardez ces croix toutes rouges de mon sang, et la peine vous sera un plaisir, le mépris

[1] Je veux vous apprendre à vous renoncer parfaitement vous-même, pour vous soumettre à ma volonté sans contradiction, ni murmure. Suivez-moi : je suis la voie, la vérité et la vie. *Imitat.* liv III, ch. LVI.

[2] Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo, portas æreas conteram et vectes ferreos confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum, ut scias quia ego Dominus. *Isai.* XLV.

un honneur, et la perte un grand gain. Qu'en dites-vous?... Aimez-vous mieux vous tracer un chemin nouveau pour aller en paradis, que de venir après moi par celui où j'ai passé tout le premier?... Mon âme, c'est ainsi que Jésus t'appelle tous les jours à le suivre; mais comment le suis-tu?...

TROISIÈME POINT.

LA PERFECTION DE CETTE SECONDE VOCATION EXPRIMÉE PAR CES MOTS :

Je vous ferai pêcheurs d'hommes.

Je vous ferai pêcheurs d'hommes. A la vérité, c'est un honneur qui n'appartient qu'à des Apôtres, d'avoir le noble emploi de sauver les âmes du naufrage auquel elles sont exposées dans le monde; le mérite et la dignité d'une charge si éminente peut fournir de longues considérations à ceux qui en font profession[1]; mais comme le monde nous est ici représenté sous la figure d'une mer où les orages sont si fréquents et les naufrages si redoutables, il serait peut-être plus utile de considérer les avantages de cette seconde vocation, qui nous conduit heureusement au port, et nous affranchit du danger évident de nous perdre[2]. Pour entrer plus avant dans une si profonde et si importante considération, remarquez distinctement ces trois vérités.

La première, qu'un homme qui fait profession d'appartenir au monde, s'expose au danger manifeste de se perdre. Il n'est rien de plus clair, ni de plus répété dans l'Evangile : Je ne prie point pour le monde, dit le Sauveur; qui aime le monde, est ennemi de Dieu, et mille autres preuves semblables[3]. La seconde vérité, qu'aimer déréglement les plaisirs, les honneurs et les

[1] Faciam vos piscatores hominum. Divinorum divinissimum. S. Dyonis.

[2] Seigneur Jésus, puisque vous avez vécu ici-bas pauvrement et méprisé du monde, faites-moi la grâce de vous imiter, et que le monde me méprise. *Imitat.* lib. III, chap. LXI.

[3] Non pro mundo rogo. S. *Joan.* VII.

Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. S. *Jac.* IV.

richesses, c'est être du monde, puisqu'au témoignage de saint Jean, le disciple bien aimé [1], tout ce qui est dans le monde n'est-que concupiscence de la chair, convoitise des yeux, et orgueil de la vie. D'où il est clair, comme le dit saint Paul [2], que ceux qui veulent devenir riches, se livrent à des désirs inutiles et pernicieux qui les précipitent dans un malheureux naufrage, qui les fera périr infailliblement, s'ils n'y prennent garde. Remarquez bien ce point, et faites le même jugement des plaisirs et des honneurs. La troisième vérité, que la grâce de cet appel réitéré, et de cette seconde vocation, qui nous invite à la perfection par un changement d'état, ou par une vie plus chrétienne dans celui où nous sommes, tend principalement à nous séparer de ces trois dangereuses convoitises, qui nous marquent au coin du monde, et qui nous perdent dans ce dangereux gouffre. Voyez donc le grand bien que contiennent ces paroles : *Venez après moi*, c'est-à-dire : sauvez-vous du naufrage, évitez la tempête, jetez-vous dans le port, je vous tends les bras pour vous accueillir et vous mettre en sûreté [3]. Après donc avoir été appelé si tendrement, hésiterez-vous encore à vous jeter dans son sein?... Ne craignez-vous point qu'irrité de tant de mépris, il ne change cet appel en refus, et qu'il ne vous fasse ces reproches : Je vous ai appelé, je vous ai tendu les mains, et vous n'avez pas daigné me regarder : vous y périrez, et au milieu de votre perte vous aurez beau implorer ma bonté, je me rirai de votre mort, je vous exposerai aux yeux et à la moquerie de tous les saints [4]. Le voilà cet insensé, qui a méprisé tant de fois l'effet de mes miséricordes. Il voudrait bien, maintenant que sa perte

[1] Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt : si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo, quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. I *S. Joan.*

[2] Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem. I *Tim.* VI.

[3] Qui vocavit nos propria gloria et virtute, etc. Fugientes ejus quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem I *S. Petr.* II

[4] Quia vocavi et renuistis, extendi manum meam, et non fuit qui aspiceret. Despexistis omne consilium meum, et increpationes meas neglexistis. Ego quo-

est inévitable, trouver un asile dans ma bonté ; mais il est trop tard, je l'ai abandonné. Pensez-vous qu'il fasse ce qu'il dit, et s'il le fait, voulez-vous vous exposer à ce danger?... Concevez donc, et prenez au plus tôt de saintes résolutions de ne plus aimer le monde, d'en détacher toutes vos affections, de répondre à l'appel de celui qui veut vous en éloigner aujourd'hui, et qui, pour vous faire sentir le poids de ses menaces, ne le voudra peut-être pas une autre fois.... O mon Dieu ! je suis à vous, et si quelque chose m'en éloigne, brisez cet obstacle, afin que je sois en effet tout à vous.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Deux vocations des Apôtres.

Les disciples avaient bien fait quelque connaisssance avec Notre-Seigneur, la première fois qu'ils le virent et qu'il les appela, mais ils ne s'étaient pas donnés si entièrement à lui, qu'ils eussent tout quitté pour se mettre à sa suite ; aujourd'hui qu'il les revoit, il les appelle par ce mot : *Venez à moi,* ils y viennent, ils quittent père et mère, barques, filets, tout, en un mot, car c'est ainsi qu'il faut le suivre en abandonnant tout. C'est, mon âme, à cette perfection qu'il t'appelle, et c'est où tu ne veux pas aller. N'y a-t-il pas encore quelque filet du monde qui t'arrête ? et pendant que tu t'y amuses, n'entends-tu point cette parole : *Venez à moi?* ne connais-tu pas la voix qui te parle ? ne sais-tu pas bien où l'on t'appelle, et cependant tu ne veux pas y aller?... Ne crains-tu point de ne plus le pouvoir quand tu le voudras?...

que in interitu vestro ridebo et subsannabo, cum vobis id quod timebatis advenerit. Cum irruerit repentina calamitas, et interitus, quasi tempestas, ingruerit, tunc invocabunt me, et non exaudiam, etc. *Prov.* I.

DEUXIÈME POINT.

L'attrait de ces paroles : VENEZ APRÈS MOI.

Ces paroles : *Venez après moi*, sont merveilleusemsnt significatives et attrayantes : elles marquent, premièrement, la perfection à laquelle Jésus nous invite, puis elle nous attirent amoureusement ; car qui ne voudrait suivre un guide si fidèle, et qui ne voudrait être humble et patient après lui ?... Oui, souffrir, s'humilier, c'est suivre Notre-Seigneur, et autant il y a d'honneur et d'avantage à le suivre, autant vous en trouverez à souffrir et à vous humilier. Si vous rejetez ces occasions de vertu, vous vous retirerez de sa suite. Mais où allez-vous, quand vous n'allez point avec lui ?... Allez-vous droit étant hors du chemin ? et savez-vous mieux le chemin du ciel que celui qui en est descendu pour vous le montrer, et pour vous y faire marcher ?...

TROISIÈME POINT.

Application de ces mots : JE VOUS FERAI PÊCHEURS D'HOMMES.

Si votre profession vous permet de vous appliquer ces beaux mots : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes*, pensez à l'excellence de cette divine vocation. Que si vous n'êtes pas appelé à cette perfection apostolique, écoutez pourtant votre Jésus qui vous invite à le suivre, c'est-à-dire, à vous retirer du monde, pour le moins d'affection, si ce n'est d'effet, comme d'une mer agitée qui ne vous menace que du naufrage, et où vous périrez infailliblement si vous ne réglez cette affection trop vive, qui fait l'orage dans votre cœur. Mon âme, si tu aimes le monde, ou tu ne crois pas à celui qui te dit qu'il ne faut point l'aimer, ou tu aimes mieux te perdre, que de ne pas aimer ce qui cause ta perte...

MERCREDI.

DE LA DÉLIVRANCE D'UN POSSÉDÉ.

Jésus l'ayant menacé et lui ayant commandé de se taire, et de sortir de cet homme, il en sortit aussitôt !

Le Sujet de la Méditation est sur la suite de l'histoire évangélique ; Notre-Seigneur étant entré dans la ville de Capharnaüm, suivi des nouveaux Disciples qui s'étaient donnés à lui, s'en alla aussitôt dans la Synagogue pour y prêcher. Là était un homme possédé d'un esprit impur ; Jésus eut pitié de ce malheureux, et le délivra au grand étonnement de tous ceux qui en furent témoins.

La Fin est de se représenter vivement que cet Esprit immonde nous possède par le désordre de nos affections, désordre dont le Fils de Dieu s'offre à nous affranchir, si nous voulons.

La Forme est en ces trois points :

1° Notre ennemi ne nous combat que par nos propres armes, et ne tire sa force que de nos passions pour nous nuire.

2° Il ne souille nos âmes que par la corruption de nos affections.

3° Nous avons le remède de ce mal dans la grâce de Jésus, si nous voulons nous en servir.

[1] Et comminatus est ei Jesus dicens : Obmutesce, et exi de homine. S. *Marc.* I. vers. 21 et seq.

Et ingrediuntur Capharnaum, et statim sabbatis ingressus in synagogam, docebat eos Et erat homo in spiritu immundo, et exclamavit dicens : Quid nobis et tibi, Jesu Nazarene, etc.

Et discerpens eum spiritus immundus, et exclamans voce magna, exiit ab eo. S. *Marc*, ibidem.

PREMIER POINT.

NOTRE ENNEMI NE NOUS COMBAT QUE PAR NOS PROPRES ARMES, ET NE TIRE SA FORCE QUE DE NOS PASSIONS POUR NOUS NUIRE.

Il est de foi, que l'enfer entier ne saurait nous nuire, quand il s'agit du salut de notre âme, à moins que nous ne donnions notre consentement, car la grâce de Jésus, de faibles que nous sommes, nous rend forts et puissants contre les assauts de nos ennemis[1]. Pensée consolante! qui soutient nos espérances au milieu de tant d'attaques, mais qui, d'un autre côté, nous oblige à veiller sans cesse sur nos cœurs, pour éviter les surprises et déjouer les mauvais desseins de ces ennemis[2]!... En effet, les affections qui nous attachent aux créatures, ou qui nous détachent du Créateur par quelque déplaisir, leur servent de piéges pour nous surprendre; et ces pièges sont d'autant plus dangereux, qu'il nous est moins facile de les reconnaître[3]. Ce sont quelquefois des inclinations, qui ne montrent rien que de riant et d'honnête, elles ont leurs racines dans la nature, leurs cours dans les mœurs et les usages ordinaires de la vie, leur approbation dans le sens commun des hommes, on s'y laisse doucement aller sans aucune crainte ni de mal ni de danger, les lois de l'amitié et de la civilité leur donnent une couleur apparente, et les font passer pour des vertus.

Ne pas connaître son mal; quel malheur!... Examinez sur ce point les mouvements de votre cœur, voyez s'il n'a point

[1] Sufficit tibi gratia mea. II *Cor.* XII.

[2] Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei, ne qua radix amaritudinis sursum germinans impediat, et per illam inquinentur multi. Ne quis fornicator aut profanus aut Esau.. *Hebr* XII.

[3] Ne forte incidas in laqueos ejus.
Quoniam in medio laqueorum ingredieris *Eccli.* IX, 3 et 20.
Ut non incidat in laqueum diaboli. I *Tim.* III.
Resipiscant a diaboli laqueis. II *Tim.* II.

quelque attache pour quelque créature, quelle qu'elle soit, et sous quelque prétexte que ce puisse être ; car bien qu'on n'y pense point de mal, ou même qu'il semble que c'est pour quelque bon dessein, comme serait notre avancement spirituel, ou celui de la personne que nous affectionnons, néanmoins quand l'affection est trop naturelle et sensible, soyez certain qu'il y a là de quoi servir au diable, ou de nid pour se cacher, ou de filet pour tenir votre cœur captif, et le manier à son gré[1]. Les paroles de saint Paul sont bien véritables, que le démon a des piéges où il prend les âmes; mais, il n'est pas moins vrai que ces piéges sont nos affections, et que souvent les moins suspectes sont les plus dangereuses. O mon Libérateur! éloignez mes pas de ces lacets, et donnez-moi des lumières pour les apercevoir.

DEUXIÈME POINT.

LE DÉMON NE SOUILLE NOS AMES QUE PAR LA CORRUPTION DE NOS AFFECTIONS.

Eh bien, vous conservez dans votre cœur cette affection dangereuse, et vous n'y voyez point de mal, dites-vous : c'est que vous avez peur de le connaître; car vous seriez alors obligé de vous en défaire[2]. N'est-ce pas un grand mal de donner prise au démon sur votre liberté? Cette passion lui a ouvert votre cœur, il y peut entrer sans résistance, et vous dites qu'il n'y a point de mal. Est-il possible que vous ne vous aperceviez pas des distractions, et des dissipations d'esprit que vous cause cet attachement?... Ne sentez-vous pas qu'il divise votre cœur, qu'il vous inquiète en l'absence de son objet, qu'il délie votre langue en sa présence, de sorte que vous vous jetez dans une infinité de paroles indiscrètes; voyez, vous êtes plus libre avec cette personne pour parler de vous et des autres, pour trahir un ami, découvrir son secret, et ces fautes vous échappent si insensiblement, que vous en êtes étonné quand elles sont passées.

[1] Custodi me a laqueo quem statuerunt mihi. *Psal.* CXL.

[2] Non invalesceret contra nos nisi ei vires ex vitiis nostris præberemus, et locum ei introëundi et dominandi nobis peccando faceremus; unde : Nolite locum dare diabolo. S. August.

Il peut bien y avoir d'autres fautes dans ces conversations et dans ces liaisons trop familières ; à vous de les deviner et de les déplorer.... Pourtant je vous avertis d'une chose à laquelle vous ne feriez peut-être pas attention ; c'est que parmi les maux et les suites dangereuses qu'entraîne un amour déréglé, il n'y en a point de si périlleux et de si secret que la souillure et la laideur dont l'ennemi couvre et flétrit la beauté de votre âme [1]. C'est pour cela que l'esprit tentateur, qui excite ces affections désordonnées, est appelé *Esprit immonde* [2], parce qu'il remplit, pour ainsi dire notre âme d'*immondices*, non-seulement par des affections mauvaises et coupables, mais encore par des inclinations honnêtes en apparence. Ces inclinations portées à l'excès impriment à l'âme une tache qui fait que l'Epoux céleste la repousse avec mépris : *Vous êtes souillée devant mes yeux,* lui dit-il [3]. La main se salit en maniant la boue, ainsi la volonté se souille, le cœur ne reste pas complétement pur, quand il s'attache trop vivement aux créatures. C'est le propre de cet esprit immonde, de faire contracter à notre cœur ces alliances dangereuses, c'est par là qu'il déshonore, souille et profane la beauté de notre âme ; sa jalousie ne peut souffrir qu'elle soit belle, pure, chaste aux yeux de Dieu, il se rappelle qu'il a lui-même perdu son ancienne beauté, et il fait tous ses efforts pour qu'elle devienne semblable à lui.

Comparez, en effet, ce qu'est maintenant cet Esprit immonde, avec ce qu'il était dans son premier état [4] : le seul changement de sa volonté la rendu horrible et affreux comme il est ; aussi ceux qui l'imitent en ce désordre, deviennent semblables à lui et méritent, par cette triste alliance de conformité et de ressemblance, d'être appelés enfants du diable [5]. Ah ! mon Dieu ! c'en

[1] Quæ procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquinant hominem. S. *Matth.* xv.

[2] Homo in spiritu immundo. *S. Marc.* I, et alibi frequenter.

[3] Maculata es in iniquitate tua coram me, dicit Dominus Deus. Scito quid feceris. Quam vilis facta es nimis iterans vias tuas. *Jer.* II.

[4] *Ezech.* XXVIII.

[5] In hoc manifesti sunt filii Dei et filii diaboli. I *S. Joan.* III.

est assez pour m'inspirer l'horreur d'un si grand mal. Il me semble entendre dans mon âme ce reproche : Que tu es laide, que tu es souillée, retire-toi de devant mes yeux, tu ne fais que les offenser; car au lieu de voir en toi mon image et ma ressemblance, je n'y vois que la figure d'un démon, je ne vois sur ton visage que les traits et les couleurs de cet ennemi de mon amour. Oh! va reprendre ta première beauté et ton premier éclat, si tu veux que je continue à t'aimer; autrement je te déclare aujourd'hui que je ne veux plus te voir. Mais, mon Sauveur, n'est-ce pas à vous à corriger mes laideurs par votre grâce, et à laver mes taches par votre sang? Arrosez mon âme de ce sang divin, prix de notre rédemption; teinte de cette pourpre sacrée, elle deviendra agréable à vos yeux et redoutable aux démons qui n'oseront plus l'attaquer... Ecoutez ce qu'il vous répondra là-dessus....

TROISIÈME POINT.

NOUS AVONS LE REMÈDE DE CE MAL DANS LA GRACE DE JÉSUS, SI NOUS VOULONS Y RECOURIR.

On ne peut douter que Notre-Seigneur n'emploie toute la puissance de ses grâces, pour chasser cet esprit immonde, et le bannir de nos cœurs, puisque le grand dessein de sa naissance sur terre, c'est de détruire l'ouvrage du diable, comme parle le Disciple d'amour[1], et qu'il est venu dans le monde pour effacer toutes les souillures des âmes, jusques aux moindres taches qui pourraient ternir l'éclat de leur beauté. C'est à ce but que tendent son Evangile, son esprit et sa grâce; c'est là le sujet du combat qu'il livre à ce *fort armé* dont parle l'Evangile[2]. L'en-

[1] In hoc apparuit filius Dei, ut dissolvat opera diaboli. I *S. Joan.* III.

[2] Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet. Si autem fortior eo superveniens vicerit eum, universa arma ejus auferet, in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet. *S. Luc.* XI.

nemi se retranche dans nos cœurs, mais Jésus le serre de près et ne se repose qu'après avoir détruit ses redoutes, et rasé ses retranchements, c'est-à-dire, après avoir soumis nos passions, et déraciné nos affections déréglées. Mais quelque puissant que soit notre Sauveur, si nous nous mettons du côté de l'ennemi, si nous lui prêtons main forte, il ne le vaincra pas. Il y a plus, si nous ne faisons aucun effort, si nous semblons rester neutres et indifférents entre lui et le démon, nous nous déclarons par le fait même ses adversaires, et il nous considère comme tels, selon cette parole : *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi*[1]....

Le croirez-vous? Ce n'est pas le démon qui résiste aux efforts de la grâce, c'est vous ; ce n'est pas lui qui est le plus dangereux ennemi de Jésus-Christ, c'est vous qui résistez ; s'il était seul contre Dieu, une parole suffirait pour le vaincre[2]. Regardez comme il abandonne promptement le corps de ce misérable qu'il possédait. Il sera contraint d'en faire autant chez vous, si vous voulez, à la première parole, il rendra la place au Fils de Dieu, il sortira honteusement. Mais hélas ! quand on vous dit de vous soumettre, vous n'en faites rien, vous retenez ce tyran dans votre cœur, vous prolongez votre résistance, vous êtes plus rebelle aux inspirations de la grâce, que le démon lui-même aux ordres de Jésus. Si Satan ne se convertit pas ; il est en quelque sorte moins coupable que nous ; le misérable ! il n'a plus la grâce; mais nous, à qui elle est offerte, nous la méprisons... Cette pensée fait frémir, mais il faut bien le dire puisque les saints l'ont dit avant nous. Ta souillure est exécrable à mes yeux, dit un Prophète[3], j'ai voulu te purifier et tu ne l'as pas

[1] Qui non est mecum, contra me est, et qui non colligit mecum, dispergit. Ibidem.

[2] Ejiciebat spiritus verbo. *S. Matth.* VIII, 16.

Diabolus persistit in malitia Deo reprobante, ego vero Deo revocante. Ille obduratur ad punientem, ego ad blandientem : etsi uterque contra Deum, ille contra non requirentem se, ego contra morientem pro me : ecce cujus imaginem horrebam, aspicio in me horribiliorem. D. Anselmus.

[3] Immunditia tua execrabilis, quia mundare te volui, et non es mundata a sordibus tuis. *Ezech.* XXIV.

voulu... Eh quoi ! en serez-vous toujours là ?... Garderez-vous toujours ces affections mauvaises... peut-être, ces taches impures ?... Obéissez donc au moins une fois à la voix de Jésus-Christ aussi promptement que lui a obéi cet Esprit immonde... O mon charitable Rédempteur, puisque ma malice me porte à vous résister si longtemps, daignez user d'une puissance absolue, et d'un commandement souverain pous vaincre la dureté de mon cœur. Forcez toutes ses résistances, ô mon Jésus ! et ne lui laissez plus que la liberté de faire par amour, ce que ce malheureux Esprit ne fait que par contrainte.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre ennemi ne nous combat qu'avec nos propres armes.

Nous sommes tous-puissants contre les efforts du démon avec l'aide de la grâce, si nous voulons nous en servir ; mais nous ne pouvons, et nous ne voulons rien, si nous nous attachons à quelque créature par quelque affection déréglée. C'est un lacet par où le diable nous tient, et avec lequel il nous jette dans l'illusion ; ce n'est qu'honnêtete en apparence, mais c'est la ruse de cet ennemi, de couvrir son jeu sous cette belle apparence, et c'est notre malheur de n'en vouloir rien croire, et de ne rien craindre. Malheureux, trois fois celui qui veut être malheureux ; malheureux dans sa volonté, malheureux dans son ignorance, et malheureux dans les châtiments auxquels il s'expose.

DEUXIÈME POINT.

Il ne souille nos âmes que par nos affections.

On se flatte aisément dans ses affections déréglées, en disant qu'il n'y a point de mal ; mais, n'est-ce pas un assez grand mal qu'elles impriment à notre âme des taches, qui offensent les yeux du Dieu de pureté ? Ah ! pauvre âme, si tu te voyais noircie et gâtée par tes affections,

comme tu peux voir les mains de ton corps quand elles sont tachées de boue et de fange, oserais-tu paraître devant les yeux de ton Jésus, qui ne peut te regarder de bon œil tant qu'il te voit si souillée? Va te purifier avant de te présenter à lui, mais prie-le qu'il te lave tellement dans son sang, que tu ne puisses plus te souiller.

TROISIÈME POINT.

Nous avons le remède en Jésus, si nous voulons.

Il nous semble que nous ne désirons que d'être purifiés, pourquoi donc ne le sommes-nous pas?... Car, Jésus le désire encore davantage que nous, il est tout prêt de nous laver, pourvu que nous le souffrions ; mais nous aimons tant ce que nous aimons, que nous ne pouvons nous en défaire ; c'est cet amour qui lui résiste. Ce n'est pas tant le diable qui résiste à la grâce, que notre propre volonté par cette dangereuse affection. Ce démon sort d'un corps qu'il possédait, au premier commandement que lui en fait Jésus. Et combien de fois a-t-il commandé à cet amour déréglé de sortir de mon cœur, sans qu'il en ait rien fait?... Ah! mon âme, sera-t-il dit que le plus grand ennemi que Dieu ait, lui soit plus obéissant que toi, qui te dis sa servante. Hélas! oui, on le dira, et ce sera véritable, si tu ne quittes maintenant tout amour déréglé...

JEUDI.

DE LA GUÉRISON DE LA BELLE-MÈRE DE SAINT PIERRE, QUI ÉTAIT AFFLIGÉE D'UNE GROSSE FIÈVRE.

Jésus, s'étant approché de la malade, commanda à la fièvre de la quitter, et sur-le-champ la fièvre la quitta [1]!

Le Sujet de la Méditation sera sur cette guérison. Notre-Seigneur, étant sorti de la Synagogue, entra dans la maison de Simon dont la belle-

[1] Et stans super illam imperavit febri, et dimisit illam. *S. Luc.* IV, 39.

mère était tourmentée par une grosse fièvre ; ils le prièrent de la guérir. S'étant approché d'elle, il commanda à la fièvre de la quitter et la fièvre la quitta aussitôt, et cette femme s'étant levée les servait.

La Fin est de bien comprendre la vérité de ce que dit saint Ambroise à ce sujet, savoir[1] : que l'avarice, l'orgueil, l'amour du plaisir et toute inclination vicieuse est une sorte de fièvre très-dangereuse pour l'âme, et qu'il faut y apporter un prompt remède.

La Forme est en ces trois points :

1° Rapports de la fièvre avec la passion.

2° D'où vient qu'on guérit plutôt d'une fièvre, qui n'est pas en notre puissance, que d'une passion qui dépend de nous.

3° Remède qu'il y faut apporter.

PREMIER POINT.

RESSEMBLANCE DE LA FIÈVRE AVEC LA PASSION.

Les désordres de nos affections sont les maladies de notre âme; c'est une vérité qui nous est enseignée par l'Écriture, par la doctrine des saints; et même par les écrits des philosophes, et par les lumières de la raison. Or, comme la fièvre est la plus commune et la plus dangereuse de toutes les maladies du corps, il n'y en a pas une à laquelle on puisse plus justement comparer la passion, qui domine l'affection dans le cœur, et qui est également dangereuse pour la vie de l'âme. Voici les rapports de la fièvre avec toute inclination ou affection déréglée : Premièrement, la fièvre rend le corps languissant, elle paralyse ses forces et le rend incapable d'agir, ou du moins s'il agit, ce n'est qu'avec peine et

[1] Surgens Jesus de Synagoga, introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea. Fortassis in typo mulieris illius, variis criminum febribus caro nostra languebat, et diversarum cupiditatum immodicis æstuebat illecebris. Nec minorem febrem amoris esse dixerim quam caloris. Itaque illa animum, hæc corpus inflammat. Febris enim nostra avaritia est, febris nostra libido est, febris nostra luxuria est, febris nostra iracundia est. D. Ambr. in *S. Luc.* IV.

avec lenteur [1], la passion consume ainsi l'activité surnaturelle de l'âme, elle étouffe sa vigueur la rend languissante et sans énergie pour le bien. Ce n'est qu'avec peine qu'elle se livre à la prière, à l'oraison; son attention est dissipée, elle est sans force et sans lumières [2], elle ne retire aucun fruit de ce quelle essaye de faire, car la passion la rend aveugle, surtout dans tout ce qui pourrait heurter cette passion. Pauvre fiévreux! tu souffres de ces ténèbres et cependant tu ne veux pas voir le jour !.....

Secondement, la chaleur de la fièvre sèche la langue et la couvre d'une humeur âcre, qui lui cause tout ensemble le dégoût et la soif; et la passion altère la volonté, et lui ôte le goût des consolations divines [3]: de là viennent les stérilités, les sécheresses, les dégoûts qu'elle éprouve dans la pratique de la vertu. En troisième lieu, le sommeil d'un homme qui a la fièvre est sans calme et sans repos, il est sans cesse tourmenté par des rêves et des agitations qui le troublent.... Ainsi en est-il d'un homme qu'une passion déréglée possède, il ne saurait trouver de repos dans le souvenir de Jésus, de ses enseignements, de son immense bonté; la pensée de son état, un sarcasme, une perte éprouvée, une humiliation, un mépris, le respect humain, que sais-je, tout le remplit de troubles, d'inquiétudes et de soins [4]. Il suit de là que de même que le malade est d'une humeur bizarre, qu'un rien le rend triste, chagrin et mélancolique, et qu'il ne se divertit que par caprice et par fantaisie; ainsi celui que la passion travaille se montre inégal et bizarre dans ses goûts et dans sa conduite [5]; ce sont des abattements suivis de fougues et d'emportements; mais surtout, comme dernier résultat, ce sont des plaisirs extrava-

[1] Omne caput languidum et omne cor mœrens a planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas, vulnus et livor et plaga tumens, etc. *Isai.* I.

[2] Caligavit ab indignatione oculus meus, et membra mea quasi in nihilum redacta sunt. *Job.* XVII.

[3] Anima saturata calcabit favum. *Prov.* XXVII.

[4] Cor tuum phantasias patitur, nisi ab Altissimo fuerit emissa visitatio. *Eccli.* XXXIV.

[5] Quasi mare fervens quod quiescere non potest, et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum. *Isai.* LVII.

gants, des désordres tels que tout le monde en parle, et que lui seul ne s'en aperçoit pas....

Quel homme malheureux ! Vous en conviendrez !.... Mais savez-vous de qui l'on parle ? Le connaissez-vous celui qu'on vient de peindre?.... S'agit-il d'un de ces frénétiques que la passion rend fous. Non, ne permettez pas à votre pensée de s'égarer si loin, rentrez en vous-même, songez à vous, et croyez qu'il ne faut pas être malade à ce point pour que la vie soit en danger. Il y a des fièvres lentes et perfides auxquelles l'habitude rend insensible; moins elles sont violentes, plus elles sont dangereuses: sondez votre cœur, tâtez lui le pouls, examinez ces ennuis, cette torpeur, et si vous apercevez quelque déréglement de crainte, de désirs, d'attentes, d'amour, de haine, c'en est assez pour vous mettre au rang des malades, et vous faire penser au remède[1]. Ne faites point le fier, reconnaissez humblement votre mal. Comment vous portez-vous, comment va votre cœur, dites la vérité, ne sentez-vous pas quelque émotion d'amour qui n'est pas pour Jésus.

DEUXIÈME POINT.

D'OU VIENT QU'ON GUÉRIT PLUTOT D'UNE FIÈVRE, QUI N'EST PAS EN NOTRE PUISSANCE, QUE D'UNE PASSION QUI DÉPEND DE NOUS.

Vous y avez déjà pensé, dites-vous ; il y a longtemps que vous sentez votre mal, d'où vient donc que vous n'avez pas pu y apporter remède? Pour chasser une petite fièvre, que ne faites vous pas, quoique la cure en soit difficile, les dépenses fort grandes, la guérison incertaine, les remèdes violents,

[1] O tiédeur! et négligence de notre état, de dégénérer sitôt de cette ancienne ferveur ; et de trouver la vie même ennuyeuse par excès d'engourdissement et de lâcheté. *Imitat.* liv. I ch. XVIII.

aggravant souvent le mal au lieu de l'apaiser? Cependant on passe par-là, quoi qu'il en coûte; on ne trouve personne qui aime la maladie, et qui l'entretienne pour son plaisir. Et pour la guérison de votre mal intérieur, il ne faut qu'un désir du cœur et un mouvement de grâce. Dites la vérité, lequel des deux vous manque? La grâce? oseriez-vous le penser?.... N'y a-t-il point de Sacrements? Le bras de Dieu est-il raccourci[1]? ne peut-il pas vous guérir? ne le veut-il pas? ne vous en presse-t-il pas?.... Dites nettement, voulez-vous la santé[2]? Alors pourquoi languir? et pourquoi mourir auprès des remèdes et du médecin?... Que ne lui dites-vous votre mal?.... Mon Dieu! je voudrais bien ne ressentir pas ces mouvements, mais il n'est pas en ma puissance de les étouffer : je lis, je prie, je médite, je communie et rien de tout cela ne me soulage.... Mon fils, vous ne devez pas prétendre empêcher les premiers mouvements, ce n'est pas où est le mal; il est dans les effets qui en naissent, dans les paroles que vous laissez échapper, dans ces entretiens volontaires que vous pouvez retrancher, et vous ne le voulez pas. Vous voulez ce que vous ne pouvez pas, et vous ne voulez pas ce que vous pouvez; voilà votre mal, reconnaissez-le....

TROISIÈME POINT.

REMÈDE QU'IL FAUT APPORTER A NOS PASSIONS.

Si vous voulez promptement guérir, voici un remède souverain. Distinguez bien ce qui est en votre puissance et ce qui n'y est pas; souffrez volontiers dans l'impuissance, agissez toujours raisonnablement dans ce qui dépend de vous, et pour laisser agir la raison plus librement avec la grâce, réprimez

[1] Si dixeris, vires non suppetunt, qui inspector est cordis, ipse intelligit, et servatorem animæ tuæ nihil fallit. *Prov.* XXIV.

[2] Vis sanus fieri? *S. Joan.* V.
Numquid voluntatis meæ est mors impii dicit Dominus Deus. *Ezech.* XVIII.
Non dixeris : per Deum abest, quæ enim odit ne feceris. *Eccli.* XV. V. 11.

ces désirs trop naturels qui veulent se mêler dans vos actions [1].

Les premiers mouvements ne dépendent pas de vous; supportez-les, c'est un sujet de mérite, peut-être qu'un jour Dieu vous en délivrera. Résignez-vous cependant à sa volonté et à son bon plaisir. Les seconds mouvements, les paroles et les actions libres dépendent de vous : veillez-y exactement; c'est où le mal s'attache, c'est ce qui offense Dieu, c'est à quoi la grâce s'efforce de porter remède avant toutes choses; et si vous négligez de les éviter, c'est une marque visible que vous n'en avez pas la volonté, car vous le faites quand vous voulez, et partant vous ne voulez pas guérir, puisque vous refusez le remède; il est bien à craindre qu'on puisse vous appliquer ces paroles : C'est en vain que nous avons employé nos soins pour guérir Babylone, le mal a surmonté tous les remèdes [2]. O mon Dieu! détournez ce malheur, j'avoue la malice de mon cœur, je vois bien qu'il ne tient qu'à moi de guérir; mais, au lieu de considérer les motifs qui pourraient m'arrêter, quand il est question de condescendre à mes inclinations, le plaisir que je sens à les suivre me charme si fort, que je n'ai plus de force pour résister; je vous en demande pardon, ô mon Dieu! et je me propose désormais, avec votre assistance, de veiller sur les mouvements de mon cœur, et de les régler avec plus de constance. Allons, mon âme, prévoyons les occasions et les moyens d'exécuter ces bonnes résolutions.

[1] Ut quemadmodum promptus est animus voluntatis, ita sit et perficiendi, ex eo quod habetis. Si enim voluntas prompta est, secundum id quod habet accepta est, non secundum id quod non habet. II *Cor.* VIII.

[2] Curavimus Babylonem, et non est sanata : derelinquamus eam. *Jerem.* LI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ressemblance de la fièvre avec nos passions.

La passion ou l'humeur de chacun fait le même mal à son âme, que ferait une fièvre à son corps; elle affaiblit toutes ses facultés, elle lui cause de grandes langueurs, des ennuis et des dégoûts excessifs, elle lui envoie des rêves et des troubles ; et le plus grand mal de ce pauvre fiévreux, c'est qu'il ne craint pas assez son mal, et que même il ne le connaît pas. Il lui semble qu'il n'y a que les grands vices qui soient dangereux, et il ne croit pas qu'une affection déréglée pour quelque créature puisse être si maligne. Tâtez-vous le pouls là-dessus, ne vous flattez point, comment vous portez-vous? qu'aimez-vous? que craignez-vous? C'est par là qu'on connaît ses accès....

DEUXIÈME POINT.

La difficulté de guérir de nos passions.

Chose étonnante ! on pourrait aisément se guérir de cette fièvre par le remède que la grâce nous présente, et cependant on ne le veut pas. A-t-on jamais vu un malade de corps refuser la santé, quoi qu'il pût lui en coûter ? Il ne faut ici que le vouloir, comme Dieu le veut, y a-t-il rien de plus aisé ? Hélas ! dites-vous, je le voudrais bien, je ne demande pas mieux, je ne désirerais rien davantage que de ne plus ressentir aucun de ces mouvements qui m'emportent, mais je ne puis m'en défaire. Regardez bien ce que vous dites, car vous parlez à Dieu qui voit votre cœur en conscience... Est-il vrai que vous faites ce que vous pouvez?... Ne pouvez-vous pas vous taire, vous retirer et vous abstenir de mille autres effets de votre affection? Ce n'est pas dans le premier sentiment qu'est le mal, mais dans le consentement et dans les effets qui s'en suivent. Si vous n'y pouvez rien, il n'y a plus de mal, mais si vous y pouvez quelque chose, pourquoi n'employez-vous pas ce pouvoir ?... Répondez nettement et avouez ce qu'il en est, vous verrez ce qu'on vous a déjà dit, que

vous voulez ce que vous ne pouvez pas, et que vous ne voulez pas ce que vous pouvez, et c'est là tout votre mal.

TROISIÈME POINT.

Remède à nos passions.

Voici donc aussi le remède : sachez bien discerner ce qui est en votre puissance d'avec ce qui n'y est pas ; souffrez patiemment ce qui n'est en votre pouvoir, et faites constamment ce que vous pourrez, et tout sera fait. O père des lumières, éclairez-moi pour bien comprendre cette vérité, fortifiez-moi pour l'accomplir. Maintenant, je ne puis que vous prier, et espérer que votre grâce augmentera ma puissance !...

VENDREDI.

DES PRÉDICATIONS DE NOTRE-SEIGNEUR EN GÉNÉRAL.

Il faut que je porte l'Évangile dans les autres villes, et que j'y prêche le Royaume de Dieu, car c'est pour cela que je suis envoyé : *et il prêchait dans toutes les Synagogues de Galilée.*

Le Sujet de la Méditation est une suite des précédentes. Après avoir guéri la belle-mère de saint Pierre et plusieurs autres malades qui se trouvaient en ce lieu, Jésus-Christ se retira dans un lieu désert; la foule vint le trouver, craignant qu'il ne les quittât, les habitants de Capharnaüm voulaient le retenir ; mais il leur répondit : qu'il devait aussi annoncer l'Évangile et prêcher le royaume de Dieu dans les autres villes [2].

[1] Quia aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei, quia ideo missus sum : et erat prædicans in Synagogis Galileæ. *S. Luc.* IV.

[2] Facta autem die egressus ibat in desertum locum, et turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum et detinebant illum ne discederet ab eis, quibus ille ait, quia et aliis civitatibus, etc. Ibidem.

La Fin est de reconnaître que Notre-Seigneur nous enseigne maintenant en particulier les vérités, qu'il a prêchées autrefois en public.

La Forme est en ces trois points :

1° Utilité des prédications de Notre-Seigneur.

2° Faveur qu'il nous fait de nous les adresser en particulier.

3° Profit que nous en devons retirer.

PREMIER POINT.

UTILITÉ DES PRÉDICATIONS DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jamais homme n'a parlé comme cet homme[1]. La dignité de sa personne, la beauté de sa doctrine, la grâce et la force avec laquelle son discours pénétrait dans les cœurs, où il agissait plus que sur les sens, rendaient son éloquence incomparable[2]. Heureux les yeux qui jouissaient de sa présence, heureuses les oreilles qui entendaient ses discours, heureux les cœurs qui en étaient touchés ; mais plus heureux mille fois ceux qui les mettaient en pratique, qui conformaient leur volonté à leur intelligence, qui faisaient tout ce qu'ils voulaient, et qui ne voulaient rien que ce qu'il leur enseignait à faire.

Je rends grâces au Père d'avoir donné au monde un si excellent maître[3]. Je remercie le Fils de nous avoir prêché de si hautes et si importantes vérités. Je me sens obligé au Saint-Esprit de les avoir inspirées aux Evangélistes, qui nous les ont transmises; je crois fermement qu'elles sont toutes véritables dans le sens que l'Eglise les expose : je désire en profiter selon la mesure de la grâce qui me sera donnée.... O mon Dieu ! qu'une personne est heureuse quand elle se laisse instruire par vos enseignements[4].

[1] Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo. *S. Joan.* VII.

[2] Stupebant in doctrina ejus, quia in potestate erat sermo ipsius. *S. Luc.* IV.

[3] Ecce testem populis dedi eum, ducem ac præceptorem gentibus. *Isai.* LV.

[4] Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum. *Psal.* XCIII.

Mon cœur, viens t'instruire à cette sainte école, deviens savant par ces divines leçons; mais surtout conçois aujourd'hui un grand désir de profiter dans cette science du salut; car ton profit sera égal à ton désir, puisque ce désir est la meilleure disposition pour en profiter.

DEUXIÈME POINT.

DE LA FAVEUR QU'IL NOUS FAIT DE NOUS PRÊCHER EN PARTICULIER.

Mon fils, dit ce sage Maître, je fais à mes disciples deux leçons par jour[1]. L'une pour les détourner du mal où penche leur nature déréglée, l'autre pour les porter au bien, qui convient à leur état, et au degré de perfection où je les appelle. Quelle faveur! quelle condescendance!... Dire que ce divin Maître, de qui toutes les nations ont appris la science du salut, et près duquel tous les sages du monde ne sont que des ignorants et des aveugles, vienne s'abaisser jusques à moi, et mettre sa chaire dans le milieu de mon cœur, pour m'instruire en particulier sur tous les points de ma perfection[2]!...

Continuez, ô Verbe divin! continuez s'il vous plaît, car votre serviteur est prêt à vous entendre et à se mettre à l'œuvre, dès que vous lui aurez parlé.... Ecoutez mon Fils: J'ai dit autrefois qu'il fallait se renoncer soi-même; c'est à vous que ces paroles s'adressent, il les faut exécuter dans ces occasions, dans ces rencontres où vous paraissez trop sensible. J'ai dit que si votre œil vous scandalise, il le faut arracher; c'est dans cette conversation trop libre que le scandale est dangereux, prenez-y garde... J'ai dit que qui veut venir après moi doit porter sa croix[3]. Eh bien,

[1] J'ai deux manières de visiter mes élus, la tentation et la consolation, et je leur fais tous les jours deux sortes de leçons; l'une en les reprenant de leurs vices, l'autre en les exhortant à croître dans la vertu. *Imitat.* liv. III, ch. III.

[2] Ipse Dominus noster Jesus Christus, et Deus et Pater noster exhortetur corda vestra, et confirmet in omni opere et sermone bono. I *Thess.* II.

[3] S. Matth. cap. XVI. v. XIX. et S. Luc. cap. V.

voilà la vôtre dans la mortification de cette humeur fâcheuse, qui vous rend incapable de supporter les autres....

Entends-tu, mon âme, voilà l'application de sa doctrine, voilà les paroles du cœur et les secrètes leçons, qu'il nous adresse en mille occasions, aux sermons, dans l'oraison, dans notre demeure et partout. L'écoutons-nous? en faisons-nous notre profit? Que ferons-nous aujourd'hui comme conséquence pratique de cette divine leçon?...

TROISIÈME POINT.

DU PROFIT QU'ON DOIT TIRER DES ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS-CHRIST.

Le mauvais écolier et le disciple paresseux se dispensent souvent de leur devoir, et n'écoutent leur maître qu'avec négligence, aussi n'en tirent-ils point de profit[1]. Ne seriez-vous pas un disciple de ce genre?... Ne quittez-vous point quelquefois vos pratiques spirituelles? y apportez-vous toute l'application d'esprit qui y est requise? vos bonnes résolutions sont-elles suivies de bons effets?... Savez-vous un excellent moyen pour profiter à cette école? Comme le défaut d'application et le manque d'estime pour ce qu'on vous apprend, sont l'unique source de tous vos maux, ainsi le souverain remède et le moyen le plus court pour faire un progrès remarquable, c'est d'estimer et de goûter, comme elles le méritent, les vérités chrétiennes dont vous avez la connaissance[2]. Persuadez-vous bien qu'elles viennent de Jésus, que c'est pour vous qu'il les a enseignées, que son intention était qu'elles vous fussent profitables ici, en ce moment, à cette heure même, et dans cette circonstance, et qu'un jour vous lui rendrez compte du bon ou du mauvais usage que vous aurez fait de sa parole[3]. Le jour viendra que ce

[1] Non audit cum arguitur. *Prov.* XIII.
Cor fatui quasi vas confractum, et omnem sapientiam non tenebit. *Eccli.* XXI.
[2] Verbum sapiens quodcumque audierit, scius laudabit et ad se adjiciet. Ibid.
[3] Qui spernit me et non accipit verba mea, habet qui judicet eum. S. *Joan.* XII.

grand maître examinera le progrès que vous aurez fait pendant votre vie ; ne craignez-vous point sa venue ?... Il est difficile de croire que vous puissiez penser à cette vérité sans être touché ; mais il est à craindre que vous n'en évitiez la pensée, de peur qu'elle ne presse trop votre conscience. Et pourtant, si on ne peut douter, sans faire tort à la sagesse et à la providence de Jésus-Christ, qu'il n'ait pourvu de la sorte à l'instruction particulière de tous ceux qui lui appartiennent, pourquoi avez-vous l'air de l'ignorer ? pourquoi ne prenez-vous pas pour vous-même [1] ce qu'il a dit pour tous ?... Voulez-vous que pour vous plaire on fasse un Evangile nouveau qui ne soit que pour vous, ou qui soit plus à votre gré ? Voulez-vous donc qu'on établisse d'autres béatitudes, d'autres récompenses et un autre paradis ?... Ne voyez-vous pas que vous détruisez tout ? Ne vaut-il pas mieux avouer votre lâcheté, que de lui donner des excuses qui vous trompent, par des illusions d'autant plus dangereuses qu'elles sont affectées. Il n'en faut pas davantage pour ressembler à ces mauvais auditeurs, qui se soulevaient contre leur bon Maître, quand il reprenait leurs défauts. Eh quoi! voulez-vous qu'il approuve, voulez-vous qu'il dissimule vos vices, qu'il les encourage par son silence ?... Vous le connaissez mal !... Ah ! plutôt dites-lui avec le Sage [2] : O mon Dieu, que votre esprit est doux, et que vos procédés sont admirables ; vous reprenez ceux qui s'écartent du droit chemin, vous les avertissez de leurs fautes, et vous leur parlez au cœur pour leur persuader d'abandonner le mal, et de suivre vos conseils et vos desseins.

[1] Et cum audissent Principes sacerdotum et Pharisæi parabolas ejus, cognoverunt quod de ipsis diceret, et quærentes eum tenere, timuerunt turbas. *S. Matth.* XXI.

[2] O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus, ideoque eos, qui exerrant partibus corripis, et de quibus peccant admones et alloqueris, ut relicta malitia, credant in te Domine. *Sap.* XII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'utilité des prédications de Notre-Seigneur.

Quelles prédications que celles de ce divin Maître! quel bonheur pour ses auditeurs et pour ses disciples!..... Que d'obligations nous avons au Père de nous avoir donné un tel maître, au Fils de nous avoir si bien instruits, au Saint-Esprit de nous en avoir fait le récit, et de nous avoir donné le moyen d'y penser maintenant !.... Pensons-y donc, mon âme, écoutons ce qu'il nous dit généralement et en particulier. Parlez, mon Maître, parlez, et en même temps que vous ouvrez la bouche pour me parler, ouvrez-moi l'oreille du cœur pour vous entendre, comme à celui qui disait: Dieu m'a ouvert l'oreille, et je ne contredis plus ses paroles[1].

DEUXIÈME POINT.

De l'application qu'il nous en fait.

Toutes les leçons de notre Maître reviennent à ces deux points : l'un de nous corriger de nos défauts, et l'autre de nous avancer dans notre état au degré de perfection, où il désire nous voir. Ses paroles sont les mêmes qu'il a autrefois prononcées; mais il nous les applique selon les occasions qu'il nous envoie de les pratiquer dans notre condition. Il prêchait qu'il faut se renoncer soi-même, porter sa croix, et le reste que vous savez, et il vous déclare maintenant que c'est pendant le repas, au temps de la conversation, avec une telle personne. L'entendez-vous bien?.... Mais surtout montrez-vous par des effets que vous l'entendez bien?...

[1] *Isai.* L.

TROISIÈME POINT.

Du profit qu'il faut en tirer.

Pour mieux profiter de la doctrine évangélique, persuadez-vous que tout ce qui a été dit pour tous en général, s'adresse à vous en particulier. Ce divin maître vous avait devant ses yeux en prêchant, comme si vous eussiez été présent ; il se trouve avec vous par ses grâces, à l'heure que vous devez éviter le mal ou faire le bien, comme quand il conversait parmi les hommes. C'est lui-même qui vous parle, et qui vous instruit par votre conscience, et par ses inspirations qui vous retirent du mal, et qui vous portent au bien ; et cependant il se plaint de ce que vous méprisez ses instructions après les avoir écoutées, ou que quelquefois même vous ne les écoutez pas .... Ah ! mauvais disciple d'un si bon maître, ne craignez-vous point d'en être châtié ? Mon Dieu, pourvu que ce soit en cette vie, j'espère de votre bonté que ce châtiment sera pour mon profit. Châtiez-moi si vous le voulez pour me corriger ; ou plutôt corrigez-moi pour ne point avoir un jour à me punir.....

SAMEDI.

DE LA PÊCHE MIRACULEUSE DE SAINT PIERRE.

Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai le filet [1].

Le Sujet est sur la pêche miraculeuse faite par saint Pierre. Le Sauveur étant monté sur une barque appartenant à saint Pierre, instruisait de là

[1] Præceptor, per totam noctem laborantes, nihil cepimus, in verbo autem tuo laxabo rete. *S. Luc.* v.

le peuple qui bordait le rivage; son instruction finie, il dit à cet Apôtre de s'avancer et de jeter ses filets. Maître, lui répondit ce dernier, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je vais jeter le filet. Il ne l'eut pas plus tôt jeté, qu'il se trouva rempli d'une telle quantité de poissons qu'il était près de rompre.... Saint Pierre, voyant ce nouveau prodige, se jeta plein d'admiration aux pieds de Jésus, en lui disant: Seigneur retirez-vous de moi, car je ne suis qu'un pécheur. Le Sauveur le rassura, en lui disant que désormais il serait pêcheur d'hommes [1].

La Fin est de remarquer la différence qu'il y a entre deux sortes de travaux, afin de choisir le meilleur. L'un est fort pénible et inutile, l'autre est beaucoup moins pénible, et grandement profitable; d'où l'on conclura facilement lequel des deux est préférable.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a une sorte de travail qui est fort pénible, et très-inutile.

2° Autre genre de travail beaucoup moins pénible, et grandement profitable.

3° Choix qu'on doit faire de ce dernier travail, qui a moins de peine, et plus de mérite.

PREMIER POINT.

IL Y A UNE SORTE DE TRAVAIL QUI EST FORT PÉNIBLE ET TRÈS-INUTILE.

Comme sur cette barque il se trouvait trois sortes de personnes qui n'avaient rien pris, quoiqu'elles eussent employé toute la nuit à la pêche, à savoir: saint Pierre, qui s'était déjà entièrement donné à Jésus, les Apôtres qui n'avaient pas encore une si étroite alliance avec leur Maître que saint Pierre, et un bon nombre d'autres hommes, qui peut-être ne le connaissaient pas; ainsi, trois sortes de personnes se trouvent dans l'Eglise, qui

[1] Ascendens autem in unam navim quæ erat Simonis, rogavit eum a terra reducere pusillùm, et sedens docebat de navicula turbas. Ut cessavit autem loqui, dixit ad Simonem : Duc in altum, et laxate retia vestra in capturam. Et respondens Simon, dixit illi : Præceptor, per totam noctem, etc. Ibidem.

peinent beaucoup et avancent fort peu. Premièrement, les mondains qui travaillent pour les intérêts, les plaisirs ou les honneurs de ce monde. Que de peines d'esprit et de corps n'ont-ils pas à supporter[1]?... Cependant, quels sont leur gain, leur récompense?... de la fumée, de la boue, de la terre!... Et de tout cela qu'emportent-ils après la mort? O vanité des vanités! j'ai pris une peine incroyable à rechercher les plaisirs, et je n'ai gagné que de l'inquiétude d'esprit[2]. Oh! le pauvre homme! encore ne dit-il pas les peines qu'il souffre dans l'autre vie. Il a semé du vent, et il n'a moissonné que des tempêtes, comme dit un Prophète[3].

Il y en a d'autres plus religieux et plus spirituels, à la vérité, que ces hommes grossiers, mais qui cependant se donnent bien des peines inutiles; ils veulent ce qu'ils ne peuvent pas; ils s'alarment sur les fautes d'autrui, ils s'inquiètent sur leurs propres imperfections, sans en tirer d'autre fruit qu'une douleur pleine d'impatience. Ils s'efforcent indiscrètement de prévenir tous les premiers mouvements, et se fâchent si leurs projets ne réussissent pas à leur gré; c'est travailler la nuit, c'est se tuer et ne rien faire[4].

Mais ce qui est plus étrange, c'est que les âmes les plus parfaites se trouvent quelquefois au rang de ces pêcheurs de nuit, qui ne prennent rien et travaillent beaucoup; c'est quand elles veulent faire plus que Dieu ne demande[5], ou bien, si faisant ce qu'il désire, elles le font autrement qu'il ne veut, ou avec trop d'empressement et d'inquiétude. Tantôt elles recherchent dans le bien leur propre satisfaction ou celle d'autrui; tantôt elles

[1] Labor stultorum affliget eos. *Eccle.* x. 15.

[2] Cumque me convertissem ad universa opera quæ fecerant manus meæ, et ad labores in quibus frustra sudaveram, vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi. *Eccle.* II. 11.

[3] Ventum seminabunt, et turbinem metent. *Osee.* VIII.

[4] Quod si zelum amarum habetis, et contentiones sunt in cordibus vestris, nolite gloriari, et mendaces esse adversùs veritatem, non est enim ista sapientia desursùm descendens. S. *Jac.* III.

[5] Noli esse justus multum, neque plus sapias quam necesse est, ne obtupescas *Eccles.* VII. 17.

s'appuient sur leurs forces et sur des moyens humains. Enfin, parfois leurs motifs ne sont pas assez purs ; au désir de servir Dieu, elles mêlent l'intérêt d'une famille, d'une communauté, ou de leur amour-propre, ce qui les rend tristes lorsque les choses ne tournent pas à leur gré [1]. Certes, ces âmes peuvent bien dire, ainsi que vous, si vous êtes de ce nombre : Maître, nous avons en vain travaillé toute la nuit. Car ce n'est pas travailler avec Jésus, et c'est vraiment une nuit sombre et un travail triste et pénible que de travailler sans Jésus. Regardez le passé, rappelez en votre souvenir ce que vous avez fait jusqu'ici, et vous verrez que vous avez beaucoup semé et que vous avez recueilli peu de fruit [2]. Combien de grâces avez-vous dissipées dans ces travaux inutiles?... Combien avez-vous perdu de ce temps qui est si précieux?... Reconnaissez votre faute, mais surtout regrettez de n'avoir pas accompli parfaitement les desseins de Dieu dans vos actions, et de n'avoir pas reçu ses grâces en union de volonté avec la main qui vous les présentait. Mon âme, il n'y a qu'un bien, plaire à Dieu ; il n'y a qu'une perte, c'est de lui avoir déplu.

DEUXIÈME POINT.

AUTRE TRAVAIL QUI EST MOINS PÉNIBLE ET PLUS PROFITABLE.

Au point du jour, le Fils de Dieu paraît et conseille à ces pêcheurs déjà fatigués, de jeter leurs filets. Saint Pierre le fait sur sa parole, et la multitude de poissons qui se trouve enveloppée du premier coup est si prodigieuse, que leurs filets se

[1] Si c'est moi qui suis la cause de vos désirs, vous serez satisfait, quelle que soit la disposition de ma volonté, mais si vous y mêlez secrètement quelque recherche de vous-même, c'est là ce qui vous jetera dans l'embarras et dans la peine. *Imitat.* liv. III, ch. XI.

[2] Ponite corda vestra super vias vestras, seminastis multum et intulistis parum, etc. *Agg.* I.

rompent, et que leurs barques ne sont pas assez grandes pour les contenir[1].

Quelle différence entre cette pêche et la première! Dans la première, beaucoup de peine et pas de profit; dans la seconde, beaucoup de succès et peu de peine. C'est cette autre sorte de travail qu'il nous faut maintenant considérer : c'est travailler selon ses forces et son devoir pour Jésus, faire pour lui tout simplement ce qu'il veut et comme il le veut, et ne s'appuyer que sur sa grâce. Oh! qu'il y a de plaisir et de profit[2]! Si peu que vous puissiez faire, vous méritez beaucoup, vous honorez Dieu, vous le rendez content, vous réjouissez tout le ciel, vous édifiez le prochain, vous faites satisfaction pour vos offenses, vous donnez des preuves de votre fidélité, vous vous disposez à de nouveaux progrès dans la grâce, vous embellissez votre couronne, vous établissez la paix dans votre âme, et vous comblez votre cœur de joie.

Heureux et doux le travail accompli dans ces conditions! Source de pures jouissances, son mérite va jusqu'au trône de Dieu; là il nous en sera tenu compte, et, en voyant les fruits et la récompense qu'il nous aura mérités, nous dirons : J'ai pourtant peu travaillé et j'ai trouvé beaucoup de repos[3]. Au contraire, ceux qui se seront épuisés à suivre les voies du monde, voyant l'inutilité de leurs efforts et la stérilité de leurs fatigues, s'écrieront : Nous nous sommes lassés à suivre les voies du vice, voies tristes et difficiles; malheureux! nous avons méconnu les voies du Seigneur[4]!...

Voyez-vous la différence de ces deux sortes de travaux?... Comprenez-vous la folie de ceux qui travaillent tant pour se

[1] Et cum hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam : rumpebatur autem rete eorum, et annuerunt sociis qui erant in alia navi, ut venirent et adjuvarent eos. Et venerunt et impleverunt ambas naviculas, ita ut penè mergerentur. *S. Luc.* v.

[2] In opere ipsius exiguum laborabis, et cito edes de generationibus illius. *Eccl.* VI.

[3] Quia modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. *Eccl.* LI.

[4] Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis, et ambulavimus vias difficiles, viam autem Domini ignoravimus. *Sap.* V.

damner, et la sagesse des autres qui acquièrent un bonheur éternel par le moyen d'une vie spirituelle, moyen si honorable, si facile et si utile.... Enfin, comprenez-vous qu'il ne s'agit que de vous unir à Jésus dans vos travaux, de travailler avec lui, par ses ordres et pour lui ?... Oui, mon Dieu, je le comprends par votre grâce, et cette vue me confond, quand je considère ma vie passée, qui a été toute employée dans ces malheureux travaux, lesquels ne produisent que de la peine en cette vie et du regret dans l'autre.

TROISIÈME POINT.

DU CHOIX QU'ON DOIT FAIRE DE CE DERNIER TRAVAIL, QUI A MOINS DE PEINE ET PLUS DE MÉRITE.

C'est sur ce point qu'il s'agit maintenant de prendre une résolution pour l'avenir; il dépend de vous, aidé comme vous l'êtes de la grâce de Dieu, de choisir l'une de ces deux sortes de travail; cela dépend moins de votre condition, que de la manière dont vous voulez vous conduire dans votre condition. En effet, bien qu'il y ait dans ce monde des conditions de vie plus pénibles et plus ingrates les unes que les autres, si pourtant nous savions et voulions nous y comporter selon les maximes de l'Evangile et selon les vérités chrétiennes, nous trouverions qu'il n'y a aucune condition si pénible, qui ne soit rendue aisée et facile, comme aussi il n'y en a point de si avantageuse, qui ne devienne pénible par notre faute et par notre négligence.

C'est donc à vous de prendre une résolution, et cette résolution consiste à vous donner entièrement à Jésus-Christ, en qui vous trouverez tout ce que vous pouvez raisonnablement souhaiter sans beaucoup travailler. Quoi de plus attrayant et de plus aimable qu'un maître qui, vous ayant infiniment obligé, et méritant d'être servi de toutes les créatures à raison de son excellence, demande néanmoins si peu de services de vous, et vous offre de

si grands avantages[1]? Quoi de plus odieux qu'un maître barbare qui exige des corvées insupportables, et qui, pour récompenser, ne donne à ses esclaves que des menaces et des coups? Mais quoi de plus insensé qu'un serviteur qui, se voyant sollicité par ces deux maîtres, ayant la liberté de choisir l'un ou l'autre, répondrait au premier qui est son maître légitime : Quoique je doive vous servir, puisque je vous appartiens par tant de titres, et que vous êtes si bon et si doux à mon égard, cependant je préfère votre ennemi, encore qu'il soit cruel, barbare, et qu'il doive me traiter avec dureté ; je vous dédaigne et je le préfère?... Ah Dieu ! oseriez-vous faire un tel choix !...

Mon aimable Maître ! je me jette à vos pieds, et me reconnais aussi indigne de votre grâce que vous êtes digne d'être servi. Que je suis misérable d'avoir servi d'autres maîtres que vous ! Je suis confus quand j'y pense !... Certes, je puis dire en voyant mes ingratitudes : Je ne suis qu'un pécheur[2], impuissant pour le bien, capable de tout mal, et qui, privé de votre grâce, tombe aussitôt dans la peine, le travail et la misère !...

[1] Le monde promet des choses temporelles et de peu de valeur, cependant on le sert avec une ardeur extrême ; je promets des biens souverains et éternels, et le cœur de l'homme y est insensible. Qui donc me sert avec autant de soin en toutes choses qu'on en met à servir le monde et ceux qui en sont les maîtres? *Imitat.* liv. III, ch. III.

[2] Quod cum videret Simon Petrus, procidit ad genua Jesu, dicens : Exi a me, quia homo peccator sum, Domine.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Le travail sans Jésus est pénible et inutile.

Les gens du monde travaillent beaucoup sans avancer en rien, les personnes de piété se donnent aussi fort souvent une peine bien inutile, et les plus spirituels ne s'en exemptent pas, s'ils n'y prennent garde, en voulant faire plus, ou d'une autre façon que la grâce ne l'indique. Examinez-vous là-dessus, et reconnaissez qu'il n'y a souvent que de l'amour propre où vous pensez qu'il y a le plus de perfection. Vous voudriez être humble et patient, sans éprouver aucune difficulté. C'est un travail de nuit, un travail fâcheux et inutile tout ensemble. Reconnaissez votre défaut, et dites avec les pêcheurs de l'Évangile : *Nous avons travaillé toute la nuit, et nous n'avons rien pris.* La reconnaissance de la faute en est la meilleure réparation....

DEUXIÈME POINT.

Le travail avec Jésus facile et profitable.

Notre-Seigneur paraissant sur le matin commande à ces pêcheurs de jeter leurs filets dans un certain endroit. Saint Pierre obéit, et sur ce coup il fait la plus belle pêche qu'il fit jamais. Quelle différence de celle-ci et de l'autre ! C'est justement la différence de ceux qui travaillent en vue de Jésus, et par ses ordres, et de ceux qui travaillent pour se satisfaire. Les premiers ont peu de peine et beaucoup de profit, et les autres, tout au contraire, prennent beaucoup de peine, et retirent peu de profit. N'y a-t-il pas là de quoi me faire réfléchir et ne mérité-je pas ce reproche : Misérable, pourquoi te donnes-tu de la peine sans profit, puisque tu pourrais profiter sans grande peine ?....

TROISIÈME POINT.

Le choix entre ces deux sortes de travail.

Il faut choisir lequel de ces deux genres de travaux on veut adopter ; cela dépend de notre volonté avec la grâce, en quelque condition que nous soyons. Pour peu qu'on y pense, on comprendra le choix qu'on doit faire ; mais si l'on ne refléchit, on se trouvera engagé dans le mauvais. Pensons donc un peu, mon âme, s'il ne vaut pas mieux servir Jésus, qui le mérite tant, qui exige si peu de ses sujets, et qui les récompense si amplement, de préférence au monde et â l'amour propre, qui ne font que tourmenter et tyranniser ceux qui leur obéissent. Se rendre l'esclave de ces derniers, se serait bien mal choisir !... Ce serait un amour de soi bien peu intelligent, et ce n'est pas s'aimer que de s'aimer ainsi....

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

DU PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT AU TROISIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

TRENTIÈME JOUR DE NOVEMBRE.

SAINT ANDRÉ, APOTRE.

SUR CES PAROLES DU SAINT :

O bonne croix ! qui avez reçu votre bonté et votre beauté de l'attouchement du corps de mon Maître et Seigneur, qu'il y a longtemps que je vous désire, et que je vous cherche [1].

Le Sujet est sur l'estime sur de l'amour que saint André avait pour la croix et pour les souffrances.

La Fin sera d'apprendre à les estimer et à les aimer comme lui.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment les souffrances peuvent être estimées et aimées.
2° Combien saint André les a aimées.
3° Comment nous devons les aimer à son exemple.

[1] O bona crux quæ decorem ex membris Domini suscepisti, diu desiderata, sollicite amata ! S. Andreas, *in Actis vitæ ejus.*

PREMIER POINT.

COMMENT LES SOUFFRANCES PEUVENT ÊTRE ESTIMÉES ET AIMÉES.

Il y a trois raisons, entre autres, qui doivent nous faire estimer et aimer les occasions de souffrir. La première, c'est l'ordre de la Providence et de la volonté de Dieu qui les veut [1]. Ce qui doit nous persuader qu'elles sont bonnes, parce qu'il ne veut que le bien, que tout ce qu'il veut est bien, et que même rien ne doit être considéré comme bien, que parce qu'il le veut [2]. C'est cette divine volonté qui a donné l'existence à tout ce qui est; sans elle rien ne subsisterait ; ainsi, c'est elle qui donne à chaque chose l'utilité et la bonté, dont cette chose est capable. C'est à vous, Seigneur, c'est à vous que toute la gloire et l'honneur sont dus, car vous avez créé toutes choses, et c'est par votre volonté qu'elles subsistent [3]. Voilà comme les saints rapportent à la volonté de Dieu tout ce qu'il y a dans le monde, comme ils l'en louent et le glorifient; c'est signe que tout est bien, et que vous devez l'en bénir et l'en louer avec eux.

La seconde raison se prend de la personne de notre Sauveur, qui n'a pas seulement rendu le bois de sa croix honorable, mais encore toutes les croix spirituelles, qui sont les afflictions [4]. D'où il suit que, puisque nous honorons le bois de la Croix, qu'il a rendu adorable par son attouchement, nous devons aussi honorer et trouver bonnes les peines qu'il a rendues recommandables en les souffrant. N'est-ce pas vrai?... O mon Jésus! cela n'est que trop vrai, à ma confusion, puisque j'ai tant de répugnance pour ce que vous estimez tant.

[1] Quia sic est voluntas Dei. I S. *Petr.* II.

[2] Itaque et hi qui patiuntur secundum voluntatem Dei, fideli Creatori commendent animas suas in benefactis. Ibid. IV.

[3] Dignus es Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem et virtutem, quia tu creasti omnia, et propter voluntatem tuam erant, et creata sunt. *Apoc.* V.

[4] Communicantes Christi passionibus gaudete. I *Petr.* IV.

La troisième raison c'est notre avantage particulier [1], car soit que vous regardiez vos péchés passés, qui méritaient l'enfer, soit que vous considériez le danger d'y retomber à l'avenir, ou que vous jetiez les yeux sur la récompense éternelle qui est promise à votre patience, vos souffrances ne vous feront jamais crier que pour dire : o bonne croix !... Autrement il faudrait, ou que vous ne crussiez pas que c'est Dieu qui l'envoie, ou que notre Sauveur n'a pas le pouvoir de rendre les peines méritoires [2], ou enfin que le ciel ne mérite pas qu'on les supporte pour l'obtenir. Oseriez-vous le penser !... Croyez donc fermement qu'il est bon de souffrir, ou si vous ne le croyez pas encore assez fermement, demandez à Dieu d'augmenter votre foi, pour croire et éprouver comme il est vrai, que le véritable bonheur est dans les afflictions. Mon doux Sauveur ! combien ai-je sujet de craindre que, pour me punir de mon peu de foi au mérite des souffrances, vous ne m'envoyiez des peines et des épreuves plus terribles que celles que j'ai à supporter, et qu'il me faudra alors subir sans aucun mérite !...

DEUXIÈME POINT.

COMMENT SAINT ANDRÉ A AIMÉ LES SOUFFRANCES.

Saint André aimait tant la croix en considération de Jésus-Christ, qu'il n'avait de désir que pour elle, et que ce désir réunissait parfaitement les trois conditions d'un vrai désir, car il était fervent, persévérant et sincère. Voyez : il est mis en prison, parce qu'il prêchait Jésus-Christ ; comme il s'en réjouit [3] ! Étant

[1] Etenim multo tempore, non sinere peccatoribus ex sententia agere, sed statim ultiones adhibere, magni beneficii est judicium. II *Macab.* VI.

[2] Remittet in die tribulationis peccata. *Eccli.* II. 13.

[3] Andreas homo erat similis nobis passibilis, et tam vehementi ardore spiritus crucem sitiebat, tam inaudito a sæculis gaudio tripudiabat, cum paratum sibi eminus patibulum conspexisset O crux ! inquit, diu desiderata, et jam concupiscenti animo præparata, securus et gaudens venio ad te, ita ut et tu exultans suscipias me. Videtis quia non se capit præ magnitudine gaudii. Ita, inquit, ut et tu exultans, ergo ne tanta est exultatio ut exultet et ipsa crux, etc. D. Bern. in *Vig. S. And.*

en prison, il ne cesse de prêcher et d'exalter la croix de Jésus; il est condamné au supplice de la croix, comme il entend sa condamnation d'un visage riant et d'un cœur satisfait!... Lorsqu'on le conduit au martyre, du plus loin qu'il aperçoit la croix, il la salue et s'écrie en pleurant : *Je vous salue, ô Croix précieuse.* Comme il l'embrasse, comme il la baise, comme il l'estime, comme il la loue, comme il s'y laisse attacher avec joie! Pendant deux jours qu'il y reste fixé, il ne cesse de prêcher ce peuple nombreux qui l'environne, et pendant tout ce temps ses auditeurs ne se lassent point de l'écouter parler de Jésus crucifié. Quelle constance! quel honneur pour notre Sauveur, et pour la religion chrétienne, de voir un homme de cet âge, de ce mérite, qui n'avait jamais fait que du bien au monde, endurer si volontiers le supplice des plus infâmes criminels! Admirez sa patience et sa sainteté, réjouissez-vous avec lui de trois grâces particulières que Dieu lui a données.

La première, d'avoir été choisi pour Apôtre, et d'avoir été le premier admis, s'étant lui-même offert. La seconde, d'avoir persévéré dans cette excellente vocation, d'y avoir travaillé dignement, de la manière que notre Sauveur lui avait ordonné, sans rien désirer davantage, sans porter envie à son frère saint Pierre, qui était plus jeune, qu'il avait amené à la connaissance de notre Sauveur, et auquel il se voyait inférieur [1], sans se préférer non plus aux autres, qui n'avaient ni autant de faveur ni autant d'accès auprès de leur bon Maître; mais se contentant tout simplement du rang qui lui avait été donné, il ne pensait qu'à le garder, en agissant et souffrant selon les grâces et les occasions qui s'en présentaient. N'est-ce pas là un véritable Apôtre, fidèle à son maître?... La troisième faveur, c'est la gloire qu'il a au Ciel en récompense de sa fidélité et de sa patience [2]. Honorez-le comme tous les saints l'honorent; représentez-lui vos besoins et surtout celui que vous avez de l'imiter

[1] Occursus Andreæ primus contigit cum minor esset Petrus tempore ætatis. D. Epiphan. Hæres. LI.

[2] Ecce intelliget servus meus, et exultabitur, et elevabitur, erit sublimis valde. *Isai.* LII.

dans l'amour des souffrances. O grand Apôtre, que vous êtes heureux d'avoir été Apôtre, et d'en recevoir la gloire dans le ciel, mais je vous honore davantage encore de ce que vous avez imité votre Maître en mourant comme lui [1]. Parmi les grâces que je désire obtenir par votre intercession, je mets au premier rang celle de pouvoir, à votre exemple, souffrir volontiers et avec joie pour Jésus les épreuves et les croix, qu'il plaira à la divine Providence de m'envoyer. Puissé-je comme vous m'attacher aux traces de mon Sauveur, et ne les quitter ni pendant la vie ni à la mort!...

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS DEVONS AIMER LES PEINES A L'EXEMPLE DE CE SAINT.

Il y a trois sortes de souffrances auxquelles vous devez vous affectionner. Les unes sont purement de dévotion, comme les austérités volontaires que vous pouvez faire ; les autres sont en quelque sorte obligatoires, comme les peines qu'il faut endurer pour obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise, ou pour s'acquitter des devoirs de sa vocation et de sa charge. Les troisièmes sont de nécessité absolue, comme toutes les adversités, les maladies, les contrariétés, et autres semblables souffrances auxquelles il n'y a d'autre remède que la patience et la résignation [2]. Ce sont ordinairement les dernières que nous haïssons, et pour lesquelles nous avons plus de répugnance, et ce sont celles que nous devrions plus estimer, et auxquelles nous devrions nous affectionner, puisqu'elles viennent plus purement de la volonté de Dieu, et qu'elles ne procèdent aucunement du choix de notre propre volonté : par conséquent elles nous assujétissent davantage à l'ordre de sa Providence [3]. Elles nous

[1] Vestigia illius secutus est pes meus, viam ejus custodivi, et non declinavi ab ea. *Job.* XXIII.

[2] Deprime cor tuum et sustine, sustine sustentationes Dei : conjungere Deo et sustine. *Ecclis.* II. 3.

[3] Omne quod tibi applicatum fuerit accipe, et in dolore sustine : et in hu-

rendent plus semblables à Jésus-Christ et à ses saints, par cette humble soumission de notre volonté à celle de notre Dieu ; elles expient plus efficacement nos péchés, elles nous donnent plus de mérite, elles nous font croître davantage en grâce ; enfin elles nous font mériter plus de gloire, si, les acceptant de bon cœur de la part de celui qui nous les envoie, nous savons dire de cœur aussi bien que de bouche : O bonne croix, et si nous la supportons comme notre Sauveur, et comme saint André.

Examinez-vous un peu là dessus ; voyez comme vous fuyez ordinairement ces croix que vous devriez désirer [1] : comme vous vous en plaignez, au lieu d'en bénir Dieu : comme ce n'est qu'à moitié, qu'à regret, et par force que vous les supportez. Ce n'est pas là embrasser sa croix, c'est la repousser. Demandez-en pardon à Dieu, et proposez-vous sérieusement avec la grâce, de ne penser plus à ces peines qu'avec plaisir, et avec satisfaction de votre cœur, comme à une chose que vous estimez autant que vous estimez la volonté de Dieu, l'exemple de notre Sauveur, et le bonheur du ciel. O mon Sauveur, je fais aisément ces bons propos dans l'oraison, mais quand le temps vient de les exécuter, je me trouve tout changé, et je fuis alors autant les peines, que je les aimais auparavant... Mon fils, c'est que quand elles se présentent, tu ne les considères que selon le mal qu'elles te font, et non pas selon le bien qu'elles ont, soit du côté de ma volonté, soit de l'imitation de ma croix, soit du mérite qu'elles t'acquièrent. C'est pourquoi si tu veux ressentir la même affection pour les peines en les souffrant qu'en les considérant, il te faut conserver et représenter au temps de la souffrance, les mêmes pensées sur leur effet salutaire, que celles que tu avais conçues au temps de la Méditation.

militate tua patienti m habe, quoniam in igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliati nis. Ibidem.

[1] S'il y avait un moyen meilleur et plus avantageux pour les hommes que celui de souffrir, Jésus-Christ nous l aurait sans doute appris par ses paroles et on exemple. *Imitat.* liv. II, ch. XII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment les peines peuvent être estimées et aimées.

Le plus grand mal de nos peines, c'est que nous ne savons pas ce qu'elles ont de bon, et l'estime que nous en devons faire ; mais quel moyen de le savoir ? C'est de considérer bien attentivement que les peines ne viennent que de la volonté de Dieu, qu'elles nous font imiter de plus près notre Sauveur, et qu'elles nous acheminent plus assurément vers le ciel. Hé bien, mon âme, ne sont-ce pas là de grands biens ! et les peines qui nous apporteront ces biens ne sont-elles donc pas désirables ?.... O mon Dieu, s'il y avait quelque chose meilleure, vous nous l'auriez enseignée, et puisque vous nous les avez tant recommandées, c'est une marque assurée de leur bonté, et quand elles n'auraient que ce bien d'être estimées de votre part, ce serait assez pour nous en faire concevoir une grande estime....

DEUXIÈME POINT.

Comment saint André a estimé et aimé les peines.

Saint André avait considéré ces raisons, et montrait qu'il avait bien compris l'estime qu'il fallait faire des souffrances, quand il disait, en voyant la croix qui lui était préparée : Je vous salue, ô bonne croix. Pourquoi pensez-vous qu'il crut que cette croix où il allait mourir était bonne, sinon parce qu'il y voyait la volonté de son Dieu, l'imitation de son bon maître Jésus-Christ crucifié, et le moyen assuré d'aller le rejoindre au ciel. Eh bien, tout cela ne se trouve-t-il pas dans les peines que vous souffrez ? Et pourquoi donc ne les aimez-vous pas comme ce saint ? Pourquoi ne leur dites-vous pas, quand elles se rencontrent : o bonne croix, qui me fais faire la volonté de mon Dieu, qui me fais imiter mon Jésus, et qui m'ouvre le ciel ?.. . Hélas ! c'est que je ne suis pas saint comme lui. Ce n'est pas là proprement la raison, mais c'est que vous ne voulez pas être comme lui ; car il ne faut pas être saint pour endurer ; mais il faut vouloir endurer, pour être saint.

TROISIÈME POINT.

Comment nous devons aimer les peines à l'exemple de ce saint.

Chose étrange, que de toutes les sortes de peines que nous avons à supporter, nous aimons moins celles que nous devrions le plus aimer. Nous souffrons assez volontiers quelques pénitences ou mortifications, parce que nous les voulons. Mais s'il nous arrive quelque peine contre notre gré, c'est ce que nous ne pouvons supporter, et c'est ce que nous devrions supporter plus volontiers, car c'est où nous pouvons mieux reconnaître la volonté de Dieu, qui donne le prix et la valeur à nos souffrances. Hélas ! mon Dieu, nous ne devrions prendre nos réjouissances que pour vous plaire, et voilà que même dans nos peines nous ne cherchons qu'à nous contenter. O mon Dieu, faites-moi aimer ce que vous aimez, car quand vous aimez quelque chose, vous la rendez aimable.

---

3 DECEMBRE.

SAINT FRANÇOIS XAVIER, APOTRE DES INDES

SUR CES PAROLES

C'est assez, Seigneur, c'est assez.

Le Sujet est de remarquer à propos de ces paroles neuf excellentes vertus de saint François, dont trois regardent Dieu, trois se rapportent au prochain, et trois touchent le saint en particulier.

La Fin doit être d'apprendre ces vertus pour honorer, et imiter ce saint chacun selon sa condition.

La Forme est en ces trois points :

1° Les trois vertus qui regardent Dieu.

2° Les trois qui se rapportent au prochain.

3° Les trois qui touchent le saint en particulier.

[1] Satis est, Domine, satis est. Tursell. in *Vita ejus.*

PREMIER POINT.

LES TROIS VERTUS QUI REGARDENT DIEU : LA DÉVOTION, LA CHARITÉ, LA FIDÉLITÉ.

Le Sage a dit avec raison que *la langue du juste était comme un argent éprouvé*[1], non seulement parce que les paroles qu'elle prononce sont précieuses, mais surtout parce que, de même que le véritable argent se reconnaît au son, ainsi la bonté et la vertu du juste se reconnaît à ses paroles. Peu auparavant il avait dit : *La bouche du juste est une veine de vie*[2]. Il voulait par là nous indiquer que par les paroles des saints nous reconnaissons, autant qu'il est possible en cette vie, leur degré de sainteté, comme par le mouvement des veines on connaît l'état de la santé du corps. Ces considérations s'appliquent particulièrement à saint François. Laissant de côté tant de discours et d'actions admirables dont sa vie est remplie, nous apprendrons à le connaître par ces simples paroles : *C'est assez, Seigneur, c'est assez* qu'il avait coutume de prononcer au milieu des abondantes consolations que Dieu versait dans son âme.

Pour y procéder par ordre, vous vous représenterez premièrement les vertus qui regardent Dieu plus spécialement, et vous prendrez pour la première, celle qu'on appelle *dévotion*. On entend ordinairement par ce mot une élévation de notre esprit vers Dieu auquel on s'attache, on s'unit, et avec lequel on s'entretient. Cette vertu est rare dans le monde, car même lorsque nous sommes délivrés de toute autre occupation, et que nous ne voulons penser qu'à Dieu, nous avons peine à y porter notre esprit, tant nous sommes détournés facilement par mille objets qui se présentent. Qu'est-ce donc quand nous sommes préoccupés d'affaires et de soins extérieurs ! A peine pouvons-nous penser un instant à un Dieu qui cependant pense continuellement

[1] Argentum electum lingua justi. *Prov.* x, 20.
[2] Vena vitæ, os justi. Ibid. 11.

à nous. Tel n'était pas saint François ; non-seulement lorsqu'il priait Dieu et qu'il passait les nuits entières dans les églises, il le faisait avec une telle attention d'esprit qu'il ne se détournait jamais de son Dieu ; mais il portait tellement sa dévotion, son église et son Dieu avec lui, qu'en quelque lieu qu'il fût, il était comme dans l'église, comme à la prière, comme avec Dieu : ce qui paraît par ces paroles, *C'est assez, Seigneur, c'est assez*, paroles de dévotion, d'élévation d'esprit, d'union à Dieu s'il en fut jamais. Mais en quel temps et en quel lieu pensez-vous qu'il les prononçât ? Dans son cabinet, dans l'église, dans le repos d'une profonde contemplation ? Nullement !... C'était à la campagne, c'était parmi les barbares, au milieu de ses travaux et de ses exercices ordinaires de la prédication et de la conversion des âmes[1]. Partout où il se trouvait il était si plein de Dieu, si près de lui, si parfaitement uni avec lui, qu'il lui parlait et lui communiquait ses sentiments, comme à un ami qui nous accompagne, sans néanmoins se détourner de ce qu'il faisait à l'extérieur. Il s'occupait de son emploi avec autant d'esprit et de zèle que s'il n'eût pensé qu'à cela, et il s'y occupait avec si peu d'empressement et avec tant de liberté intérieure, qu'il se trouvait aussi bien avec Dieu que s'il n'eût été qu'avec lui seul. C'est là la véritable dévotion, douce, suave, pleine de tant de consolations qu'elle lui faisait dire : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* O grand saint ! si c'est assez pour vous, je vous prie, ne refusez pas ce que Dieu vous présente, afin de nous donner ce que vous avez de trop ; ou bien faites-nous part de vos vertus, afin que nous soyons contents de ce que Dieu nous donnera.

L'autre vertu qui se nourrit et s'accroît par la première, c'est la *charité*, qui n'est vraie et sincère que quand elle ne regarde que Dieu, sans se promettre rien de sensuel, de temporel, ou même de spirituel et d'éternel, sinon ce seul et unique bien qui

[1] Mel et lac sub lingua ejus. *Cant.* v.

Bonus concionator non solum habet mel in lingua dum divinarum rerum dulcedinem prædicat, sed etiam sub lingua qui internam dulcedinem assidue secum portat. D. Greg. in *Cant.*

comprend tout le reste; vertu qui nous fait dire en vérité comme les saints disent au ciel : Mon Dieu et mon tout[1]. Voilà la charité des saints, voilà leur sainteté, voilà ce qui les fait saints, en sorte que, plus la charité est pure et dégagée de tout autre intérêt, plus elle est sainte, parfaite, unissante. Telle était la charité de notre Saint, c'était ce qui lui faisait dire à son Bien-aimé et son tout : *C'est assez, c'est assez.* Il se sentait tous les jours et à toute heure si prévenu de ses bénédictions, si favorisé de ses dons, et si consolé de ses grâces, que ses ravissements mêmes lui causaient de la peine ; il était, en quelque sorte, affligé de voir avec quelle bonté Dieu le traitait ; il eût voulu, pour mieux lui témoigner son amour, être privé de toutes consolations et le servir au milieu des peines, des aridités, des sécheresses et des afflictions[2]; c'était assez pour lui de le servir. C'est assez, mon Seigneur et mon maître, lui disait-il, c'est assez que vous soyez mon Seigneur et mon maître, pour vous rendre tous mes devoirs[3]; c'est assez qu'ils vous soient agréables, et que vous me donniez la force et le moyen de vous les rendre. S'il vous plaît de me donner ces consolations pour soutenir mon courage: c'est assez de ce que j'ai déjà éprouvé; je vous connais par votre grâce si aimable et si digne d'être servi, qu'il n'en faut pas davantage pour que je vous serve dans toutes les occasions, et dans tous les endroits où il vous plaira de m'envoyer. Si vous me récompensez plus libéralement, je ne croirai pas vous servir si dignement, car le seul service digne de vous, c'est de vous servir sans récompense[4].

C'est là véritablement être saint, c'est servir Dieu, c'est l'aimer, c'est là ce qui est rare dans le monde. On sert les hommes

[1] Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Psal.* LXXII.

[2] Hæc pura et defæcata intentio voluntatis, quæ nihil habet de proprio, sed totum divinum : Sic affici? deificari est. D. Bern.

[3] Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges. *Psal.* XV.

[4] Quis est in vobis qui claudat ostia, et incendat altare meum gratuito? *Malach.* I.

par intérêt, et l'on ne veut pas servir Dieu autrement. Encore, s'il était servi comme on sert les hommes[1].... Et pourtant, quel maître traite aussi libéralement ceux qui le servent; quel serviteur dit à son maître : C'est assez, c'est trop de faveurs ! N'entend-on pas tous les jours des plaintes opposées, et cependant le monde et les hommes trouvent des serviteurs à profusion, et Dieu, si libéral envers les siens, n'en trouve qu'un petit nombre!... D'où vient cela?... Vous direz peut-être que tous les hommes ne reçoivent pas tant de faveurs que ce Saint, mais chassez cette pensée, et dites que s'ils n'en reçoivent pas autant, c'est qu'ils ne s'abandonnent pas au service de Dieu comme lui; car ses Apôtres nous assurent qu'il est assez riche et assez bon pour en donner à tous[2]. O mon Dieu, je suis un de ces mauvais serviteurs, je ne sais pas me donner à vous, et je me vois bien éloigné de ce pur amour qui vous est dû. Je ne vois qu'un moyen de m'en approcher, c'est de m'unir au cœur et à l'amour de ce saint qui vous a tant aimé, et de nos deux cœurs n'en faire qu'un. Grand Saint, souffrez que je m'approche de vous : mon cœur est comme un charbon froid, noir et sans ardeur; s'il s'approche du vôtre, je ne crains pas d'éteindre votre flamme, mais j'espère en recevoir de la chaleur, et apprendre avec vous à aimer, afin que vous en aimiez davantage ce Dieu si bon, ayant mon cœur avec le vôtre, et l'aimant avec deux cœurs.

La troisième vertu se rapportant à Dieu, c'est la *Fidélité*, qui consiste en ce que nous soyons si prêts à recevoir toutes ses grâces, et à les ménager si bien selon ses intentions, que nous n'en perdions pas une par notre négligence[3]. Cette vertu est d'autant plus rare, qu'il y a peu de personnes, même parmi les

[1] Le monde promet des choses temporelles et de peu de valeur, et on le sert avec une ardeur extrême; je promets des biens souverains et éternels, et le cœur de l'homme y est insensible. Qui donc pour me servir et m'obéir a le même soin qu'on met à servir le monde et ceux qui en sont les maîtres? *Imitat.* liv. III, ch. III.

[2] Idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. *Rom.* IX. Dat omnibus affluenter, et non improperat. S. *Jac.* I.

[3] Adjuvantes exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. II *Cor.* VI

spirituelles, qui prennent assez garde aux visites et aux grâces que Dieu leur présente. De là vient qu'elles en perdent autant qu'elles en recevraient, si elles y apportaient le soin nécessaire ; cette perte est très-préjudiciable aux desseins de Dieu et à la perfection des âmes. Mais saint François, qui avait appris de son maître à être toujours sur ses gardes, était toujours prêt à recevoir ses visites. Aussi, jamais ce doux Sauveur ne venait sans lui apporter des faveurs ; comblé de ces grâces [1], il s'écriait alors : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Je comprends la valeur de vos grâces, j'en connais le prix ; épargnez-les, je n'en suis pas digne, je crains d'y mal correspondre, j'en ai suffisamment pour travailler présentement à votre service ; mon cœur est trop étroit pour les contenir [2], élargissez-le ou j'aurais peur d'en perdre quelque chose. C'est assez, oui Seigneur, c'est assez.

Voilà comment la fidélité fait parler dans l'abondance des grâces, quand elle voit qu'elle ne peut les recevoir sans se mettre en danger de les perdre ; car elle aime mieux ne les point recevoir que de ne les pas employer. Notre-Seigneur est content d'entendre ainsi parler ses serviteurs, parce qu'ils lui témoignent ouvertement qu'il est libéral, qu'il donne plus aux siens qu'ils ne demandent [3], et qu'il leur fait plus de bien qu'ils ne sont capables d'en recevoir. C'est ainsi que lorsqu'il multiplia le pain pour nourrir ces cinq mille hommes au désert, il leur en donna plus qu'il ne leur en fallait, afin qu'ils vissent mieux sa libéralité, et il voulut pourtant qu'on ramassât le reste afin qu'il n'y eût rien de perdu. C'est ainsi qu'il en use avec les siens ; il les nourrit avec une si grande abondance de grâces et de dons spirituels, qu'ils sont contraints de dire : C'est assez ; et il faut qu'ils le disent, tant pour l'honneur du maître dont la

[1] Exitus matutini et vespere delectabis. Visitasti terram et inebriasti eam, multiplicasti locupletare eam, flumen Dei repletum est aquis, etc. *Psal.* LXIV.

[2] Habet oleum Deus, habet oleum et mundus, ad oleum Dei vasa deficiunt, oleum mundi in vasis deficit, oleum Dei dulcedo internorum, oleum mundi delectatio præsentium. Hugo Vict.

[3] Superabundo gaudio in omni tribulatione. II *Cor.* VII.

bonté contente ainsi les siens[1], qu'en témoignage de la fidélité du serviteur qui se tient assez obligé de servir son maître pour les grâces qu'il a déjà reçues, et qui craint de n'être pas assez fidèle, s'il en recevait davantage. O mon âme, que tu es éloignée de ce généreux sentiment! tu ne demandes qu'à recevoir de Dieu, et tu ne penses point à lui donner. Les saints voudraient, s'ils le pouvaient, rendre autant qu'ils reçoivent, et toi tu voudrais recevoir sans être obligée de rien rendre. Regarde ce que tu fais, ce que tu lui rends pour tant de biens et de grâces qu'il t'a données, et tu ne cesses encore tous les jours de lui demander. Demande, mais que ce soit moins des grâces nouvelles, que celle d'être fidèle aux faveurs que tu as déjà reçues[2].

DEUXIÈME POINT.

LES TROIS VERTUS QUI SE RAPPORTENT AU PROCHAIN : LE ZÈLE, LA DISCRÉTION, LE DÉSIR DE SOUFFRIR POUR LE SALUT DES AMES.

Pour peu que vous ayez lu ou entendu raconter la vie de saint François, vous aurez assez reconnu comme il s'employait pour le prochain, et de quel succès Dieu bénissait ses travaux; mais savez-vous bien quels moyens et quelles vertus il employait pour en recueillir de si grands fruits? Apprenez-le de ces paroles, et reconnaissez trois autres vertus excellentes qui sont comme les instruments de la grâce pour la conversion des pécheurs et le salut des âmes. La première vertu nécessaire dans cet emploi, et qui a triomphé dans notre saint, c'est le zèle pour le salut des âmes qu'il a eu à un si haut degré, que vous ne vîtes jamais avare courir après les biens, ou ambitieux après les honneurs, avec autant d'ardeur qu'il en apportait à la conquête des âmes. Il ne faut que voir les travaux qu'il a entrepris pour ce seul sujet, les villes, les provinces, les royaumes qu'il a traver-

[1] Potens omnia facere superabundanter quam petimus aut intelligimus. *Ephes.* III.

[2] Domine opus tuum vivifica illud. *Hab.* III.

sés, courant d'un bout du monde à l'autre ; et comme s'il n'eût rien fait, comme si ce monde eût été trop petit pour la grandeur de son zèle, il en cherchait d'autres pour l'exercer ; il ne pouvait souffrir qu'il y eût une terre ou une âme au monde qui ne connût son Dieu. Mais, quelque chose qu'on puisse dire sur ce sujet, il en dit plus en ces deux mots : *C'est assez*, que tout ce que nous en pouvons apprendre par les livres. En effet, une des raisons qui le portaient principalement à faire cette prière et à vouloir se priver lui-même de ces grandes faveurs, c'était qu'il avait sujet de craindre ce qui est arrivé à plusieurs qui, se voyant ainsi comblés des douceurs du ciel, s'arrêtaient tellement à en jouir, qu'ils ne pensaient plus à s'employer au salut des âmes [1]. De peur donc que ce malheur ne lui arrivât, de peur qu'il ne perdît une heure ou un moment de ce temps précieux qu'il destinait à cette affaire si importante, il aimait mieux quitter tout, et Dieu même, s'il faut ainsi dire avec saint Bernard [2], pour lui aller gagner une âme.

Sans doute Dieu prenait plaisir à être quitté de la sorte, comme le patriarche Isaac était bien aise que son fils Jacob le quittât pour aller en Mésopotamie [3], ou, comme quand le grand prêtre Aaron le quitta au tabernacle, pour aller se mettre entre le feu du ciel et les Israélites [4], qui en étaient dévorés, ou enfin, comme le Fils unique abandonna le sein de son Père sans le quitter, pour venir sauver les hommes [5]. Ainsi ce saint laissait Dieu pour Dieu, ou plutôt il se quittait lui-même pour trouver Dieu, car jamais on ne le trouve mieux qu'en se quittant, et jamais on ne se quitte mieux que quand on laisse tout pour sauver une âme, selon la mission qu'on en a reçue.

[1] Orantem hominem cum Deo loqui quis dubitet ? Quoties tamen inde jubente charitate abducimur et avellimur propter eos, qui nostra indigent opera et loquela ? quoties piè cedit negotiorum tumultibus pia quies, etc. D. Bern. Serm. L, *in Cant.*

[2] Patienter avellor ab infœcundæ Rachelis amplexibus, ut de Lia mihi exuberent fructus profectuum vestrorum, etc. Idem, *Serm.* LI.

[3] Vade et proficiscere in Mesopotamiam, etc. *Gen.* XXVIII.

[4] Stans inter mortuos et viventes. *Num.* XVI.

[5] Unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *S. Joan.* I.

Ne vous semble-t-il point voir Tobie se levant de table, et quittant son repas pour aller au secours de ceux qu'il voyait en péril de mort, ou pour les ensevelir s'ils étaient morts[1] ? Mais comme c'est bien plus de sauver les âmes que les corps, aussi était-ce bien plus de quitter les délices du Paradis que la table d'un pauvre exilé. C'était donc le zèle du salut des âmes qui le faisait ainsi parler ; c'est par ces paroles qu'il faisait paraître son zèle, nous donnant occasion de faire cette réflexion sur nous, que si les saints se sont privés de contentements si légitimes pour le salut des âmes, à plus forte raison devons-nous nous priver de ceux qui ne nous sont pas permis, pour notre propre salut.

Mais s'il en est qu'un désir indiscret de leur perfection a détourné de s'employer à la sanctification du prochain, il s'en est trouvé aussi qui, dans la ferveur de leurs sentiments et l'exagération de leur zèle, ont dépassé les bornes prescrites[2]. Cet excès est particulièrement à craindre quand nous recevons des faveurs extraordinaires. Il y a autant de péril à faire plus que Dieu ne veut, qu'à ne pas faire tout ce qu'il demande : les extrémités sont à craindre. *C'est assez*, disait saint François, et par là il demandait que son zèle fût réglé par la discrétion[3] ; il comprenait que si ces ravissements divins continuaient, il pourrait se livrer à des travaux immodérés, qui compromettraient sa santé et sa vie, ou s'exposer à des dangers de subir le martyre, qui n'étaient pas dans les vues de la Providence[4].

Vous dites peut-être : Mais ces consolations lui venaient de

[1] *Tob.* II.

[2] Quelques-uns, faute de précaution, se sont perdus par la grâce même de la dévotion : ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne considérant point la faiblesse de leur nature, et suivant plutôt le zèle de leur cœur que les règles de la raison. Et parce que leur présomption les a emportés à de plus grandes choses qu'il ne plaisait à Dieu, ils ont bien vite perdu la grâce. *Imit.* liv. III, ch. VII.

[3] Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me caritatem. *Cant.* II.

[4] Quo zelus fervidior, ac vehementior spiritus profusiorque charitatis, eo vigilantiori opus scientia est, quæ zelum supprimat, spiritum temperet, ordinet charitatem, proinde sane ne tanquam nimia et importabilis pro impetu spiritus, quem e cella videtur vinaria reportasse. D. Bern. Serm. XLIX *in Cant.*

Dieu; pourquoi les repousser? N'est-ce pas vouloir lui faire la loi et se montrer plus sage que la sagesse même? N'y a-t-il pas quelque chose de trop humain dans cette discrétion? Dieu ne savait-il pas jusqu'à quelle mesure il devait accorder ses faveurs?... Instruisez-vous sur ce point, et tâchez de mieux comprendre la conduite et les vues de la sagesse divine. Dieu sait qu'il nous faut du pain chaque jour, cependant il veut que nous le demandions; il n'ignore pas que nous avons besoin de son secours contre les ennemis de notre salut, et pourtant il nous oblige à l'implorer. Que si parfois il nous donne plus de pain qu'il ne nous en faut pour la journée, ou des grâces plus abondantes que ne le comportent nos besoins actuels, il veut que nous en usions avec sagesse et discrétion [1]. Si quelqu'un étant à table se trouvait pressé de prendre plus qu'il ne devrait, sous prétexte que ces biens qu'on lui offre viennent de Dieu, il ferait preuve de sobriété et de discrétion en répondant : C'est assez. Ainsi ce grand saint, bien qu'il sût que ces douceurs lui venaient de son bon Maître, n'ignorait pas qu'elles ne lui étaient données que pour qu'il en usât avec mesure [2]; Dieu même lui révélait ce qu'il en devait prendre, et pour éprouver sa vertu, il attendait que, fidèle à cette lumière intérieure, il s'écriât : C'est assez [3].... Comme l'esprit des saints est conforme à l'esprit de Dieu [4]! Si nous y apercevons quelque contradiction, c'est que nous ne connaissons pas cet esprit, et que nous en jugeons d'après nos lumières étroites et bornées [5]!... O mon Dieu, ré-

[1] Non solum temporalis lætitia sed et spiritualis, est tentatio possidenti. D. Hier.

[2] Magnæ virtutis est cum felicitate luctari, magnæ felicitatis a felicitate non vinci. D. Aug.

Magnus qui præsens felicitas si arrisit, non irrisit D. Bern.

[3] Utere quasi homo frugi his quæ tibi apponuntur, ne cum manducas multum, odio habearis. Cessa prior causa disciplinæ, et noli nimius esse ne forte offendas.

Quam sufficiens est hominie rudito vinum exiguum, etc. *Ecclis.* XXXI. v. 19 et seq.

[4] Qui adhæret Domino, unus spiritus est. I *Cor.* VI.

[5] Quæ Dei sunt nemo cognovit, nisi spiritus Dei : nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. Ibid II.

glez vous-même la mesure des grâces que vous voulez m'accorder; donnez-m'en ce qu'il m'en faut pour vous plaire et me sauver... Si vous m'en donniez davantage, misérable que je suis! je ne saurais pas en user avec discrétion, j'en ferais ou moins ou plus que je ne dois pour vous être agréable [1]...

A ces deux vertus s'en joignait une troisième, qui en est comme le couronnement, et qui rend le zèle et la discrétion forts et constants, c'est la patience. Il y a tant d'occasions de souffrir quand on travaille au salut des âmes, que sans la patience le zèle serait bientôt rebuté. Cette vertu, saint François la possédait à un haut degré; non-seulement il acceptait les peines, les fatigues, les souffrances, mais il les aimait. Son plus grand désir était de porter la croix à la suite de son Maître. N'était-ce pas aussi cet amour des fatigues et des souffrances qui lui faisait dire : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Oui, c'était assez de délices pour un cœur ami de la croix, qui préférait les peines aux douceurs... Il nous en a donné un témoignage éclatant : Dieu lui ayant fait connaître les travaux, les fatigues, les contrariétés et les souffrances qu'il aurait à subir dans son apostolat, il s'écria : *Encore davantage, ô mon Jésus, encore davantage* [2]!... Méditez ces deux paroles : *davantage* et *c'est assez.* Voyez quels sont les sentiments des saints....

Pour mieux reconnaître cette merveilleuse patience de notre saint, arrêtez-vous à considérer ce que signifient dans sa bouche ces paroles : *Encore davantage.* On lui représentait qu'il aurait à traverser quinze mille lieues de mers les plus dangereuses du monde, sans être assisté d'aucun secours humain : C'est cela, dit-il, que je veux et davantage ; qu'il serait obligé d'avoir soin des malades sur mer et sur terre, et, tout malade qu'il serait lui-même, de ne cesser de catéchiser et de prêcher : il le veut et encore davantage; qu'il lui faudrait prêcher à des gens inconnus qui ne l'entendraient pas, qui se moqueraient de

[1] Mendicitatem et divitias ne dederis mihi : tribue tantum victui meo necessaria, ne forte satiatus illiciat ad negandum, etc. *Prov.* xxx.

[2] Amplius, Domine, amplius. Tursel. in Vita Sancti.

lui, et qui lui cracheraient au visage, aussi bien qu'à son compagnon ; il l'accepte et encore davantage. Qu'il faudrait se résoudre à ne point manger parmi ces barbares, ou s'attendre au poison ; il est prêt à le souffrir et encore davantage. Que vivre dans ces contrées, c'est être grillé par la chaleur, et dévoré par les rayons d'un soleil ardent ; il y vivra, il y mourra. S'il veut entreprendre quelques voyages pour annoncer l'Évangile dans des régions lointaines, il devra se faire l'esclave, le valet de quelque marchand, le suivre comme un laquais, porter sur son dos son bagage, sa chapelle pour dire la sainte Messe. Il faudra suivre cet homme dans les sables brûlants, sur des montagnes couvertes de glaces, traverser des fourrés, où des pointes aiguës mettront ses habits en lambeaux et déchireront ses pieds. N'importe, encore davantage, Seigneur, encore plus. Après s'être ainsi fatigué, il se verra trahi, abandonné, délaissé, repoussé comme un vagabond, il sera contraint de revenir sur ses pas, sans avoir obtenu autre chose que de souffrir. Il supportera tout cela ; il voudrait en supporter davantage encore....

Voyez dans sa vie la suite des souffrances, qui lui fut présentée, et qu'il accepta d'aussi bon cœur que vous recevez les plus beaux présents qu'on vous offre, à cause de l'amour qu'il portait aux peines, par respect pour celles de Jésus, et pour le salut des âmes que ce divin Sauveur avait rachetées. Après avoir admiré cette patience héroïque, terminez cette considération par un retour sur vos impatiences. N'êtes-vous pas au moins aussi obligé de souffrir quelque chose pour le salut de votre âme, que ce saint pour le salut des autres.... Pécheur, qui avez mérité des peines éternelles, vous reculez devant quelques contrariétés, quelque légères souffrances!... Vous ne voulez donc pas que Dieu, pour vous, change les supplices éternels en peines temporelles?... Que deviendrez-vous ? Croyez-vous que Dieu vous donnera pour rien, pour le peu que vous faites, le paradis qui a coûté si cher à ses meilleurs amis!...

TROISIÈME POINT.

LES TROIS VERTUS QUI TOUCHENT LE SAINT EN PARTICULIER, ET QUI SONT LA MORTIFICATION, L'HUMILITÉ ET LA CONSTANCE DANS LE BIEN.

Ce qui est le plus à craindre pour ceux qui s'emploient au salut des autres, c'est qu'ils s'oublient eux-mêmes, et que, s'abandonnant trop aux exercices extérieurs de cet emploi, il ne leur reste rien pour leur intérieur; cette conduite déplaît grandement à Notre-Seigneur, qui s'en plaint dans l'Apocalypse[1] en termes si forts, qu'on est surpris de l'entendre faire de pareils reproches à ses amis. Mais c'est parce qu'ils sont ses amis qu'il les traite ainsi; ceux qu'il aime, il les châtie et les avertit de ne point négliger leur salut et leur perfection, sous quelque prétexte que ce soit[2]. Oh! que saint François avait bien étudié cette leçon et qu'il savait la mettre en pratique; car s'il était si porté au salut des autres qu'il n'eût rien épargné pour cela, il était néanmoins si réservé et si soigneux de sa perfection, qu'il n'eût pas voulu faire un péché véniel pour la conversion du monde entier; il n'eût pas voulu se relâcher de la perfection de son institut et de la profession de la vie religieuse qu'il avait embrassée, pour quelque considération que ce fût, ayant souvent à la bouche cette parole de Notre-Seigneur, et la recommandant à tous les siens : Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même[3]? Et comme il y a trois vertus, qui sont surtout nécessaires à un religieux pour vivre conformément à son état, savoir : la mortification, l'humilité et la persévérance au bien commencé ; ces vertus brillent

[1] Scio opera tua et laborem et patientiam tuam, et quia non potes sustinere malos, etc., sed habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti, etc. *Apoc.* II et III.

[2] Ego quos amo arguo et castigo. Ibid.

[3] S. *Matth.* XVI.

tellement dans sa vie et se reconnaissent si aisément dans ces paroles: *C'est assez,* qu'il ne faut qu'un peu réfléchir pour les y apercevoir.

La mortification embrasse toutes les vertus qui appartiennent à la tempérance; elle soumet les sens au joug de la grâce et de la raison; c'est quand ils sont ainsi réglés, que l'âme en devient maîtresse. Au lieu de s'écrier, selon la remarque du Sage: *Apporte, apporte* [1], les passions calmées se taisent, et la volonté souveraine, avec l'aide de la grâce, peut dire: *C'est assez.* Saint François prononçait ces paroles au milieu des plaisirs les plus purs et les plus saints; jugez de là ce qu'il eut fait dans les autres circonstances?... Il suffit de se rappeler ce qu'il a fait effectivement, car dans toutes les occasions de plaisirs, de commodités, de parents; en matière de tempérance, de chasteté et de modestie, il était si retenu et si exact qu'il donnait plus d'admiration par sa vie et sa conversation religieuse, que par ses prédications et ses miracles. Mais ce qui en est une preuve bien particulière, c'est qu'avec Dieu même, qu'avec les plaisirs divins qu'il lui présente, où il semble qu'il fallait ouvrir le cœur pour recevoir tout ce qui venait de si bonne part, il est néanmoins si accoutumé à reconnaître ce qui est purement nécessaire, et à s'arrêter à la seule suffisance ou nécessité dans toute sorte de plaisirs, qu'il ne peut s'empêcher de dire dans ceux-ci aussi bien que dans les autres : C'est assez.

Mais, ce qui doit nous faire reconnaître davantage son entière et parfaite mortification dans ces paroles, et dans l'occasion qui les lui fit prononcer, c'est que ces divines consolations dont il était rempli ne se donnent pour l'ordinaire qu'à des personnes qui sont, comme parle l'Écriture, sevrées et retirées des plaisirs sensuels et humains [2]. C'est le grand festin que fait Abraham quand on sèvre son fils Isaac [3]; c'est l'huile du prophète, qui ne coule que dans des vaisseaux vides de toute autre li-

[1] Sanguisugæ duæ sunt filiæ, dicentes affer, affer. *Prov.* xxx.

[2] Ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus. *Isai.* xxxviii.

[3] *Gen.* xxi.

queur [1]; c'est la manne, qui ne tombe qu'au défaut de la farine d'Égypte [2]; c'est le banquet au désert, qui ne se donne qu'à ceux qui ont tout quitté [3]; c'est le Saint-Esprit, qui ne descend sur les Apôtres que quand ils ont perdu la présence visible et corporelle de Celui, qu'ils n'aiment pas encore assez spirituellement [4]; enfin, c'est ce baume divin qui, au rapport de saint Bernard [5], ne se mêle point avec la cendre et avec le poison de nos affections terrestres et animales. D'où il faut nécessairement conclure que si notre saint en était si rempli, c'est un signe qu'il était vide de toute autre chose, et que s'il était si près de Dieu, c'est qu'il était bien éloigné de toutes les créatures. Et tu t'étonneras, mon âme, si tu ressens si peu ces divines consolations!... Sois plutôt surprise de ce que n'en ressentant point, tu n'en recherches pas la cause; tu ne vois pas que c'est ta sensualité, ou, si tu le vois, tu ne te mets point en peine d'y remédier, pour te rendre capable de ces saintes visites.... Tu ne perdrais pas tes plaisirs, mais tu les changerais en de meilleurs.

L'autre vertu, aussi nécessaire qu'elle est excellente en elle-même, c'est l'humilité, dont il est si souvent question dans les livres spirituels. La vie de saint Francçois est toute parfumée de cette vertu; ces mêmes paroles : *C'est assez*, en sont une marque éclatante. En les prononçant, il se jugeait indigne de si grandes faveurs, et de plus il craignait que le monde ne s'aperçût de ces grâces signalées, et ne vînt à le considérer comme un saint, ce qui n'eût pas manqué, s'il se fût abandonné à ces ravissements et à ces extases.... Dieu l'honorait du don des miracles; on compte vingt-cinq morts qu'il a ressuscités; mais comme il était ingénieux à détourner la gloire qui pouvait lui

[1] IV *Reg.* IV.

[2] *Exod.* XVI.

[3] *S. Joan.* VI.

[4] *Act.* II.

[5] Errat omnino si quis cœlestem illam dulcedinem huic cineri, divinum illud balsamum huic veneno, charismata illa spiritus misceri posse hujusmodi illecebris arbitratur. S. Bern.

en revenir[1]! Il en attribuait l'honneur tout d'abord à Dieu, puis à la foi de ce bon peuple qui le priait de faire ces miracles, ou à la simplicité et au mérite des enfants, qui chassaient eux-mêmes les diables des possédés, ou au mérite de ses frères, ou enfin, aux reliques des saints, dont il se servait comme d'instruments pour opérer ces merveilles. Pour lui, disait-il, il n'y mettait rien du sien que le mal et le péché, et c'étaient ses péchés, selon lui, qui étaient la seule cause que tout le monde ne se convertissait pas. Bien qu'il fût légat apostolique, on ne pouvait lui faire de l'honneur, qu'en l'offensant, ou s'il était contraint de recevoir celui qu'il ne pouvait refuser à sa dignité, c'était avec une telle confusion, qu'on voyait assez qu'il était ausssi honteux dans l'honneur, que les autres le sont dans le mépris; en effet, son humilité lui faisait autant mépriser ces honneurs que la vanité les fait rechercher aux mondains. N'est-ce pas là le signe d'une grande sainteté, puisque la sainteté se donne en proportion de l'humilité?... N'y a-t-il pas aussi de quoi nous confondre, et nous montrer que nous n'aimons point la sainteté, puisque nous n'aimons ni l'humilité, ni les humiliations?...

Enfin, si l'on n'est courageux et constant dans ses résolutions, il est à craindre qu'on fasse naufrage avant d'arriver au port; aussi la persévérance est-elle une vertu indispensable pour mener les choses à bonne fin[2]. Cette vertu, saint François la possédait; comme il aimait les peines en aimant et en servant son Dieu qui les lui avait rendues aimables, loin de diminuer, sa vertu augmentait avec le temps et avec l'âge; et tandis que les autres se lassent en travaillant, il s'y rafraîchissait, il rajeunissait en vieillissant, et jamais il ne se trouva plus fort, ni plus

[1] Plerumque fit ut sicut injustus ex laude sua polluitur, ita vir justus audita sua laude purgetur, nam dum bona quæ egit, ab hominibus proferri cognoscit, subtile contra se extremi judicii examen metuit, ac trepidus ad conscientiam recurrit, et quidquid illic inest reprehensibile corrigit. D. Greg. XXII. *Mor.* v.

[2] Væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas. *Ecclis.* II. v. 16.

ardent, pour entreprendre et pour exécuter, que dans la dernière année de sa vie où il entreprit le voyage, et conçut le dessein le plus hasardeux de tous ceux qu'il avait jusque-là entrepris. C'était de passer en Chine, où l'on ne pouvait aborder sans y laisser sa tête. Et quoique personne ne voulût courir le hasard de lui en ménager l'entrée, il sut si bien gagner un Chinois, qu'il lui persuada de le prendre dans son vaisseau à condition de l'abandonner au milieu d'une place, et puis de se mettre lui-même en sûreté. Il lui eût suffi d'être entré dans cet immense empire, dût-il en sortir la palme du martyre à la main, après y avoir annoncé Jésus-Christ.

N'allez pas croire que c'était une vaine curiosité, le désir de voir du pays qui l'enflammait ainsi ; il était si docile, qu'un signe de saint Ignace, son supérieur, eût suffi pour le rappeler en Europe, lui faire quitter ses chères missions, et lui faire accepter les fonctions les plus humbles. Non, ce qui le portait à ces grandes entreprises, c'était la seule vue des ordres et des commandements de Dieu[1] : mais aussi quand il les voyait et les entendait, rien n'aurait pu le détourner, si ce n'est que Dieu lui-même, qui lui avait fait le commandement, ne le retirât, pour lui donner de nouveaux ordres.

Celui qui lira dans la vie de ce grand saint tant de traits d'un courage héroïque et persévérant, comprendra facilement que cette même constance lui faisait dire : *C'est assez*, son cœur généreux n'avait pas besoin d'encouragements pour se dévouer en tout et toujours au service de son Dieu ; serviteur désintéressé et fidèle il n'avait besoin ni de solde, ni de gages, ni de promesses, ni de récompenses, pour se livrer tout entier au service de son maître. C'était assez que Dieu lui eut fait connaître sa volonté; il savait bien qu'il était si bon et si puissant, qu'il ne voulait jamais rien de ses serviteurs, qu'il ne leur donnât le moyen de l'accomplir ; et ainsi quand il disait : *C'est assez*, c'est

[1] Frumentum desiderat nubes, et nubes spargunt lumen suum : quæ lustrant per circuitum, quocumque eas voluntas gubernantis duxerit, ad omne quod præceperit illis super faciem orbis terrarum. *Job.* XXXVII.

comme s'il eût dit : Il ne me faut point d'autre soutien ni d'autre encouragement, Dieu et moi nous traverserons les mers, les montagnes, les royaumes, les dangers et la mort ; tout se fera comme Dieu le veut, si je n'y mets point d'obstacle, et je suis bien résolu, avec sa grâce, de mourir à la peine. Que craignez-vous, mes amis, disait-il à ceux qui s'opposaient à ses desseins, en lui représentant les dangers où il se jetait? Eh bien, leur disait-il, ou je les éviterai ou j'y demeurerai ; si j'en reviens, vous serez satisfaits; si j'y demeure et s'il faut y mourir, ce ne sera que selon le bon plaisir de Dieu, qui me commande d'aller, et s'il lui plaît que je meure, je mourrai de bon cœur. S'il faut craindre quelque chose, c'est d'avoir une trop grande crainte de la mort et des dangers, et de ne pas aller où Dieu veut que je marche, de chercher des appuis et des assistances humaines, ou enfin, de ne pas assez me confier en lui. O grand Dieu, je vous adore et vous remercie de ce que vous nous donnez des hommes qui nous font ainsi connaître votre grandeur et votre mérite, pour nous apprendre à vous servir....

Grand saint, je me réjouis avec vous de ce que Dieu vous a fait si grand, que par vous nous pouvons connaître combien il est grand lui-même, et comment il mérite d'être servi!... J'ai une grâce à vous demander ; sur la terre vous aviez un zèle si ardent pour le salut des âmes, eh bien! je viens vous recommander la mienne. Si j'étais allé vous trouver lorsque vous viviez sur la terre, vous auriez eu pitié de moi ; au ciel vous avez encore plus de charité et de puissance, que vous n'en aviez sur la terre. Obtenez-moi donc la grâce de célébrer votre fête avec tant de ferveur, que je mérite de vous avoir pour intercesseur, et de marcher sur vos traces en imitant vos vertus.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

Les trois vertus qui se rapportent à Dieu.

Il y a trois excellentes vertus qui regardent plus particulièrement Dieu : la dévotion, la charité, et la fidélité. Saint François Xavier les a possédées toutes trois dans un degré éminent ; elles paraissent dans ces paroles qu'il avait souvent à la bouche, parlant à Dieu au milieu de ses consolations : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Quelle plus grande dévotion que d'être si élevé en Dieu, qu'il le touchât autant qu'il se peut, qu'il le goûtât, et qu'il lui parlât si familièrement, au milieu de la campagne aussi bien que dans l'église ?.... Quel plus ardent amour et quelle plus parfaite charité, que de l'aimer de manière à n'aimer purement que lui, sans se partager ou s'arrêter à ses dons et à ses consolations ? Et qu'est-ce qu'être fidèle aux grâces de Dieu, si ce n'est être si vigilant et si exact, qu'on n'en veuille pas recevoir une seule, qu'on ne désire l'employer, et si on s'apercevait qu'on n'en puisse faire un bon emploi, être plus aise d'être privé de la grâce, que de priver la grâce de son effet. O grand Saint ! Comme on voit bien que Dieu vous destinait au salut et au bien de plusieurs, puisqu'il vous en donnait plus qu'il ne vous en fallait ! C'était pour nous, c'était afin de faire couler sur nous quelques gouttes de ces torrents dont vous étiez si plein. Hélas! je ne mérite pas de goûter ces douceurs du ciel, je me condamne moi-même aux amertumes et aux dégoûts, mais je vous prie que ce soit aux amertumes de mes péchés et aux dégoûts du monde....

DEUXIÈME POINT.

Les trois vertus envers le prochain.

Le zèle, la discrétion, et le désir de souffrir sont trois autres vertus qui se pratiquent à l'égard du prochain ; saint François les a également possédées, ce qu'il a témoigné par ces mêmes paroles : *C'est assez.* C'était le zèle qu'il avait pour secourir au plus tôt ceux qu'il voyait dans le précipice de leurs péchés, qui lui faisait ainsi demander la permission de se lever de la table, où Dieu le traitait si magnifiquement, comme quand Tobie

se levait de la sienne pour ensevelir les morts. C'était pour en user plus discrètement, sachant bien qu'on peut pécher par excès et par indiscrétion de zèle, aussi bien que par défaut. Et c'était le désir qu'il avait de souffrir, qui était tel, qu'il ne pensait pas pouvoir s'employer assez dignement au service d'un Dieu si grand, s'il ne le faisait sans aucune récompense, et avec toutes les sortes de peines qu'il faut supporter pour le salut des âmes. Que ne devrions-nous pas faire pour nos âmes, si ce saint en a tant fait pour les autres! Oh! combien nous serait-il plus nécessaire de dire : *C'est assez*, dans ces dérèglements de notre appétit que le démon nous cause, que dans l'abondance des consolations que Dieu donnait au saint! Mon âme, si tu ne connais pas ces consolations célestes et spirituelles, c'est que tu connais trop celles qui sont terrestres et sensuelles....

TROISIÈME POINT.

Les trois vertus envers soi-même.

Après tout, ceux qui s'emploient au salut des âmes ont aussi une âme à sauver comme les autres, et il y en a qui, pour sauver les autres, se sont perdus, faute de ces trois vertus, la mortification, l'humilité et la constance dans le bien qu'ils avaient commencé. Ces trois vertus nous mettent à couvert, quand nous nous occupons du prochain, elles ont garanti saint François de tout désordre, dans la vie si extraordinaire qu'il menait. Pour savoir à quel degré d'excellence il les a possédées, il ne faut que l'entendre parler. Remarquez que quand il disait à son Dieu : *C'est assez*, c'était comme s'il eût dit, je ne m'arrête jamais aux goûts et aux plaisirs des sens; ou plutôt comme si Dieu nous eût dit : Vous devez croire que cet homme est parfaitement mortifié, puisque je le remplis de tant de consolations ; car il n'y a que ceux-là qui en soient capables. Mais il s'en estimait si peu digne, et ressentait au reste un si grand courage et une telle confiance en Dieu, pour le servir ou pour mourir à la peine, qu'il n'avait qu'une crainte, celle de craindre d'aller ou de mourir où il voyait que Dieu lui ordonnait. En effet, il mourut à la peine et sur le chemin où il se sentait appelé ; car quand Dieu veut une chose, disait-il, il n'y a plus à délibérer, nos consolations ne sont que pour connaître ce que Dieu veut, la connaissance de sa volonté nous doit si parfaitement décider, que dès qu'on connaîtra

cette divine volonté, la résolution prise devra être aussi ferme, aussi constante que la mort même. O mon âme ! combien y a-t-il que tu connais la volonté de ton Dieu, et tu es encore à délibérer si tu l'exécuteras; ou si tu t'es décidée, c'est encore à commencer, et plût à Dieu que ce fut aujourd'hui, pour ne finir qu'avec la vie le bien que tu aurais commencé.

SIXIEME JOUR DE DÉCEMBRE.

SAINT NICOLAS, ÉVÊQUE

SUR CES PAROLES DE L'ÉVANGILE

Seigneur, vous m'avez donné cinq talents, et en voilà cinq autres que j'ai gagnés [1].

Le Sujet est de considérer le bon emploi que saint Nicolas a fait des cinq talents qu'il avait reçus, les multipliant au double, et de reconnaître la récompense que Dieu lui a donnée pour sa fidélité, récompense qui comprend cinq grâces particulières, qu'il emploie pour secourir ceux qui l'invoquent. Ce qui est la confirmation de la promesse que Jésus-Christ fait à ses fidèles serviteurs, quand il dit : *Je vous établirai et vous donnerai l'intendance sur beaucoup d'autres biens* [2].

La Fin est : 1° d'apprendre par l'exemple de ce grand saint à profiter des grâces que Dieu nous donne ; 2° de l'invoquer dans nos besoins pour éprouver les effets de ce grand crédit dont il jouit auprès de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Des cinq talents qu'on peut remarquer en saint Nicolas, avant qu'il reçut les ordres sacrés.

[1] Domine quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. *S. Matth.* xxv.

[2] Super multa te constituam. Ibid.

2° De l'emploi et de la multiplication de ces talents, en cinq autres, depuis qu'il fut prêtre et évêque.

3° De cinq autres faveurs assez particulières qu'il a méritées, pour assister ceux qui l'invoquent, maintenant qu'il est au ciel.

PREMIER POINT.

DES CINQ TALENTS QU'ON PEUT REMARQUER EN SAINT NICOLAS, AVANT QU'IL REÇUT LES ORDRES SACRÉS.

On appelle talent une grâce gratuite dont Dieu prévient, par les douceurs de sa bénédiction, quelque personne, sans qu'elle y ait travaillé; soit que cette grâce soit naturelle, comme une grande intelligence pour apprendre, l'éloquence pour parler; ou surnaturelle, comme de convertir les pécheurs, et entre les pécheurs, les infidèles, les hérétiques, les débauchés, ou bien encore la grâce de discerner les esprits, de calmer les consciences, de pouvoir bien méditer, ou de faire quelque autre bonne œuvre semblable, qui puisse servir immédiatement au prochain, ou qui nous dispose à le servir.

Ceci posé, on remarque dans la vie de saint Nicolas, qu'il eut cinq sortes de grâces ou de talents, que nous considérerons brièvement, afin d'avoir plus de temps pour louer Dieu qui l'a ainsi prévenu, pour nous réjouir avec le saint qui en a été gratifié, et faire réflexion sur nous, afin de reconnaître ce qu'il a plu à Dieu de nous donner, et de nous en montrer reconnaissants.

La première grâce accordée à ce saint a été un naturel parfaitement bon et tout préparé pour la vertu et la sainteté : on n'y voyait rien de mauvais comme chez les autres enfants, mais il se portait de lui-même avec la grâce à toutes sortes de bonnes œuvres, à la prière, à l'aumône, au jeûne qu'il pratiqua dès le berceau, les mercredis et les vendredis[1]. Oh! que c'est un grand don de Dieu d'avoir reçu ainsi un bon naturel!

La seconde grâce est une docilité d'esprit pour se laisser

[1] Puer eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam. *Sap.* VIII.

gouverner et conduire par ses parents, par ses maîtres et par ses directeurs; ses parents eurent grand soin de le faire élever, et de lui donner de bons maîtres, mais sa docilité le rendait encore meilleur disciple.

La troisième faveur, qu'il reçut de Dieu, fut une horreur naturelle de la compagnie des débauchés, et de la fréquentation des femmes, des lieux et des occasions tant soit peu suspectes, ayant au contraire une très-grande inclination à la retraite et à la solitude, ne se trouvant jamais qu'avec des personnes d'édification, d'où il pût sortir plus docte et plus saint qu'il n'y était entré [1]. Oh! que c'est un grand talent de savoir de bonne heure éviter les occasions du mal!...

Il avait pour quatrième grâce un esprit fort vif et ouvert pour l'étude, mais sans légèreté, et un jugement mûr dès sa première jeunesse, de sorte qu'il eut bientôt appris ce qu'il fallait savoir, pour enseigner les autres dans les hautes fonctions auxquelles Dieu le destinait; on remarquait que sa science était sans vanité, et sa vertu sans aucune affectation [2]. C'est ce qui lui faisait gagner les cœurs de tous ceux qui le fréquentaient.

Enfin, pour cinquième talent, il avait le don de parler, et d'agir puissamment par sa parole éloquente; cette grâce s'appelle encore plus proprement talent que les autres, parce qu'elle touche de plus près le service du prochain [3]; surtout quand elle est animée de l'esprit de Dieu, et qu'on fait servir les paroles aux raisons, les raisons à la grâce, et tous les intérêts humains aux seuls desseins de Dieu.

Formez là dessus les affections qui sont indiquées au commencement de cette méditation. Reconnaissez ce que dit saint Paul [4], qu'il y a différence de grâces; qu'elles sont toutes de

[1] Numquam cum ludentibus miscui me, neque cum his qui in levitate ambulant, participem me præbui. *Tob.* III.

[2] Disciplina intellectus replevit illum, creavit illi scientiam spiritus, sensu implevit cor illius. *Eccli.* XVII.

[3] Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lassus est verbo : erigit manè, manè erigit mihi aurem, ut audiam quasi magistrum. *Isai.* L. V. 4.

[4] I *Corint.* XII.

Dieu, qu'il faut être content du partage qu'il en fait, qu'il faut le louer de toutes, et que la plus belle louange qu'on puisse lui en donner, c'est de reconnaître qu'il fait bien tout ce qu'il fait; que celui qui en a plus reçu, ne doit point mépriser les autres, et que ceux qui en possèdent moins, ne doivent pas s'en attrister[1]. En effet, il y a aussi bien un dessein de Dieu dans cette médiocrité de grâces et de talents, que dans l'abondance; et l'excellence d'un saint ne consiste pas en ce qu'il a été favorisé de quelque grâce éminente, mais en ce qu'il a humblement reconnu celles qu'il avait reçues, qu'il les a employées selon les desseins de Dieu, sans souffrir jamais qu'une seule demeurât inutile[2]. Si nous ne sommes pas plus riches en biens spirituels, ce n'est pas que nous n'en ayons pas assez reçu, mais c'est que nous en avons beaucoup perdu. Le meilleur de nos biens, c'est de bien connaître, et de suivre les desseins que Dieu a sur nous dans notre condition[3], et c'est ce que nous négligeons le plus souvent, nous efforçant sur ce que nous ne pouvons pas, et négligeant ce que nous devrions faire[4].

O grand saint! il faudrait avoir votre esprit qui était aussi capable de reconnaître d'où venaient vos grâces, et dans quel but elles vous étaient données, que de les recevoir: je loue Dieu de toutes celles qu'il vous a faites, je m'en réjouis avec vous, et vous supplie de m'obtenir la grâce d'apprécier si sagement les dons de Dieu, que j'aime toujours Dieu plus que ses dons, et que je sois aussi content de n'avoir point, ce qu'il ne veut pas me donner, que d'avoir ce qu'il me donne, puisque je ne dois aimer ce don, que parce que Dieu veut bien me l'accorder.

[1] Celui qui a plus reçu n'est pas en droit de se glorifier de son mérite, ni de s'élever au-dessus des autres; car celui-là est le meilleur qui s'attribue le moins.... Celui au contraire qui a reçu moins, ne doit pas s'en attrister, ni porter envie à celui qui est mieux partagé, etc. *Imitat.* liv. IV, ch. XXII.

[2] Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius illis omnibus laboravi, non ego autem, sed gratia Dei mecum. I *Cor.* XV.

[3] Videte vocationem vestram. I *Cor.* I.

[4] Obsecro vos ego vinctus in Domino, ut digne ambletis vocatione qua vocati estis. *Ephes.* V.

DEUXIÈME POINT.

LA FIDÉLITÉ DE SAINT NICOLAS DANS L'EMPLOI DE CES CINQ TALENTS LUI EN A MÉRITÉ CINQ AUTRES.

Ce n'est pas tout que d'avoir reçu, il faut penser à rendre, et ceux qui ont reçu davantage sont obligés, comme dit saint Grégoire [1], à de plus grands comptes, parce qu'ils ne sont pas tant propriétaires de ces biens pour en disposer selon leur caprice, qu'ils n'en sont dépositaires ou dispensateurs, pour les employer selon les fins et les desseins de leur maître. C'est en cela que paraît la fidélité du serviteur, quand il peut dire non-seulement qu'il a reçu cinq talents, mais qu'il en a gagné cinq autres. C'est ce que saint Nicolas a pu dire ; car étant devenu prêtre et évêque, il ménagea si bien ces grâces, qu'elles allaient croissant à vue d'œil ; et ce qu'il n'avait que par grâce et par don, il en faisait un fonds de vertu, sur lequel il travaillait et acquérait de grands mérites. Remettez-vous en mémoire les cinq sortes de grâces que vous avez considérées au premier point. Rappelez-vous en premier lieu son bon naturel et son inclination à se livrer aux bonnes œuvres, et n'oubliez pas que, sur ce talent, il avait greffé une sorte de vie, tout entière employée à des actions saintes, en jeûnes, en prières, en aumônes [2]. Ces œuvres avaient, sur celles qui ne sont inspirées que par les dons naturels, trois grands avantages chez notre saint ; elles étaient faites par un choix libre, elles étaient continuelles, elles étaient surnaturelles dans leur principe et dans leur fin. D'où il suit que les jeûnes étaient plus austères, les aumônes plus grandes, et les prières plus ferventes et plus efficaces ; il ne faut que lire

[1] Cum enim augentur dona, rationes etiam crescant donorum. D. Greg. Hom. IX *in Evang.*

Ecce alia quinque superlucratus sum.

[2] Ab infantia mea crevit mecum miseratio. *Job.* XXXI.

Justorum semita quasi lux splendens procedit et crescit usque ad perfectam diem. *Prov.* IV.

sa vie pour le voir; mais ce n'est pas tout que de le voir, il faudrait aimer ces vertus et les imiter!....

La seconde grâce était la docilité de son esprit pour se laisser conduire [1]. Voyez maintenant comme il a fait profiter cette grâce, non-seulement apprenant ce qu'on lui enseignait, mais s'accoutumant si bien à se laisser conduire, que même étant évêque et capable comme il était, il ne faisait rien d'important que par l'avis de deux autres évêques, qu'il avait choisis pour cet effet, et pour lesquels il avait autant de docilité et de déférence que s'il eût été leur disciple [2]. N'est-ce pas bien profiter, puisqu'en profitant on se tient toujours petit, et d'autant plus dépendant de quelqu'un pour sa conduite personnelle, qu'on est plus capable de conduire les autres?...

Et comment pensez-vous qu'il employât la troisième grâce, qui le portait à fuir les occasions du mal et s'attacher au bien?... Il s'en servait si bien, que pour fuir le mal il fuyait le monde où l'on ne rencontre que du mal, il se retirait dans les solitudes [3], il faisait des pèlerinages à Jérusalem et aux autres lieux saints. Jamais il ne se serait déterminé à vivre au milieu du monde, s'il n'eût entendu une voix venant du ciel, qui l'assura qu'il pouvait désormais vivre en assurance parmi les hommes [4]; et depuis même qu'il fut évêque, il pensait si sérieusement à sa retraite qu'il lui fallut une nouvelle révélation, qui lui fit connaître que Dieu le maintiendrait contre les occasions qu'il craignait. O grand Dieu! que sera-ce de nous qui ne craignons point parmi le monde, faibles comme nous le sommes, là où les saints craignent tant avec toutes leurs grâces et leur courage [5].

[1] Audiens sapiens sapientior erit, et intelligens gubernacula possidebit *Prov.* I.

[2] Contuli cum illis Evangelium quod prædico in gentibus; seorsum, autem iis, qui videbantur aliquid esse, ne forte in vacuum currerem aut cucurrissem. *Gal.* II.

[3] Dixi, quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo et requiescam? Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine. *Psal.* LIV.

[4] Quæsivit sibi Dominus virum secundum cor suum, et præcepit ei Dominus ut esset dux super populum suum. I *Reg.* XIII.

[5] Quid facient tabulæ si tremunt columnæ? D. Greg.

C'est encore ainsi qu'il fit valoir son esprit, qui est le quatrième talent, s'adonnant sérieusement à l'étude des saintes Ecritures, qu'il se faisait toujours lire à table, et se livrant à la science des saints, la science du salut, qui se sert aussi parfaitement des arts et des sciences humaines pour le service de Dieu et le salut des âmes[1], que les Juifs se servaient des dépouilles d'Egypte pour l'arche et pour le tabernacle.

Mais, comme nous disions que la grâce de l'éloquence mérite mieux le nom de talent que les autres, c'est aussi cette grâce qu'il a le mieux fait fructifier, l'employant, comme il fallait, à exhorter, à prêcher, à convertir, à consoler et à corriger. Il réussit si parfaitement que la persécution de Dioclétien menaçant son diocèse, il le retint et le conserva dans la pureté de la foi, s'exila lui-même pour consoler et pour affermir ceux qui avaient été exilés[2]. Que s'il était puissant pour conserver les bons, il ne l'était pas moins pour épouvanter les mauvais, pour renverser les idoles, pour abattre leurs temples, pour résister aux hérétiques, pour parler aux gouverneurs, aux empereurs ; pour faire changer leurs édits, pour délivrer les innocents; et s'il ne souffrit pas le martyre avec les autres, ce fut que Notre-Seigneur le réserva pour le grand concile de Nicée, et pour combattre l'impiété d'Arius. Ajoutez que les tyrans le respectaient et craignaient tellement son éloquence, qu'ils n'osaient attenter à sa personne. Oh! qui l'eût entendu parler! mais qui l'eût vu comme il vivait! Car il en faisait plus par son exemple, et encore plus par ses prières, et quiconque eût méprisé sa parole était sûr de sentir l'effet de sa prière. O grand saint! vous ne cessez de nous parler par vos exemples, mais nous avons tant d'excuses, tant de ces prétextes qui courent le monde : *Que nous ne sommes pas*

[1] Philosophi qui vocantur si qua forte vera et fidei nostræ accommoda dixerint, non solum formidanda non sunt, sed ab eis etiam tanquam injustis possessoribus, in usum nostrum vendicanda. D. Aug.

[2] Ipse est directus divinitùs in pœnitentiam gentis, et tulit abominationes impietatis. Et gubernavit ad Dominum cor ipsius, et in diebus peccatorum corroboravit pietatem. *Eccli.* XLIX, *de Josia.*

Beati sunt qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt. *Eccli.* XLVIII.

saints comme vous, que nous n'avons pas tant de grâces que vous, ou autant de force sur nos esprits, qu'enfin nous ne faisons rien. Misérables que nous sommes, nous ne voyons pas ce qui nous trompe : faites-nous le voir, s'il vous plaît, faites-nous bien connaître qu'il ne faut pas être saint pour pratiquer la vertu, mais qu'il la faut pratiquer pour être saint ; qu'il ne faut pas penser faire tout ce que les saints ont fait pendant leur vie, et dans le degré de sainteté où Dieu les appelait, mais qu'il faut tâcher de faire aussi fidèlement ce que nous avons à faire dans notre condition, qu'ils l'ont fait dans la leur ; en un mot, que pour être saint, il ne faut faire que ce que l'on doit et ce que l'on peut avec la grâce.

TROISIÈME POINT.

DES CINQ AUTRES FAVEURS ASSEZ PARTICULIÈRES, QUE SAINT NICOLAS A MÉRITÉES POUR ASSISTER CEUX QUI L'INVOQUENT.

Réjouissez-vous, bon et fidèle serviteur, parce que vous vous êtes comporté fidèlement en ce peu que je vous avais donné, je veux vous en donner davantage, entrez dans la joie de votre Maître[1]. Quand il n'y aurait que cette joie et cette béatitude éternelle, qui est la joie même dont Dieu est bienheureux, ne serait-ce pas une récompense assez grande, et saint Nicolas ne serait-il pas bien payé de ses travaux?.... Néanmoins nous pouvons, outre cela, considérer que Notre-Seigneur a voulu lui faire cinq autres faveurs et priviléges, pour le bien de ceux qui s'adresseront à lui, et pour les engager à s'y adresser, afin qu'obtenant ces secours par son intercession, ils connaissent mieux son mérite et l'honorent davantage.

Ces faveurs sont si grandes et si universelles, que saint Bernard n'a point fait de difficulté de dire, qu'après la sainte Vierge, il ne

[1] Euge serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.

savait aucun saint qu'on invoquât plus souvent en toute sorte de nécessités, et près duquel on fut plus promptement exaucé[1].

La première faveur est d'obtenir des enfants aux parents stériles qui l'invoquent avec foi, mais des enfants nés pour le service de Dieu autant que pour la consolation de leurs parents; témoin saint Nicolas de Tolentino, et plusieurs autres dont la naissance est due à son intercession, et qui ont été les imitateurs de ses vertus; car en vérité ce serait peu de devoir la naissance aux prières d'un saint, si on ne vivait soi-même comme un saint!...

La seconde faveur s'étend sur les pauvres prisonniers, sur les personnes accusées à tort et condamnées injustement : c'est merveille de voir les effets de son pouvoir et le secours visible qu'ont ressenti ceux qui l'ont réclamé au besoin. Ne dirait-on pas que Dieu veut le récompenser de la charité, qu'il exerçait si volontiers pendant sa vie envers cette sorte de personnes? Oh! qu'il fait bon servir un si grand maître qui honore ainsi ses serviteurs et leur donne tant de puissance!...

Ce pouvoir et ces faveurs se reconnaissent encore sur la mer, sur les vents, et sur les tempêtes[2]. Qu'on invoque le saint dans ces périls, qu'on conjure en son nom cet élément qui ne sait obéir à la créature qu'en vertu du Créateur, aussitôt cette puissance se ressent par une tranquillité si miraculeuse, qu'on a bien raison, étant revenu sur terre, d'aller offrir ses vœux au saint qui a obtenu la grâce d'arriver à bon port.

Mais qui aurait vu son saint corps aurait constaté pour quatrième faveur une fontaine d'un baume salutaire, qui en découle

[1] Glorificatur in mari, laudatur in terra, in omnibus periculis invocatur. Nonne post memoriam Virginis singularis, tam dulcis pietas, vel pia dulcedo in cordibus fidelium observatur, ut in die tribulationis nomen Nicolai teneatur in ore, requiescat in corde? Si coruscationes fulgurant, et procellis detonantibus a supernis vindicta procedit : Nicolaus in patrocinium assumitur, Nicolaus dulciter invocatur. Si pulsamur incommodis vel offendiculis indolemus. statim sancti confessoris nomen prosilit in os nostrum, Nicolaus ingeminatur, patrocinium quæritur Nicolai. D. Bern. *in festo S. Nicol.*

[2] Si tempestas sæviens et crudelitas maris navigantibus intentatur, Nicolaus flebiliter exoratur, ut audiat : suppliciter invocatur, ut veniat : ut eruat misericorditer acclamatur. D. Bern. Ibid.

sans cesse pour la parfaite guérison de plusieurs maladies, et comme un témoignage assuré que Dieu veut faire honorer les reliques d'un saint, qui ne s'est point épargné pour l'honorer durant sa vie [1].

Que pourrait-on penser qu'il restât encore pour connaître jusques où vont ses faveurs et ses pouvoirs ! Il semble qu'il n'y a plus que les démons et les enfers qui ne lui soient pas soumis. S'il n'y a plus que cela, il n'y a plus rien, car c'est sa cinquième faveur, que l'Eglise reconnaît parmi toutes les autres. Ses prières sont d'un tel mérite que, s'il les veut employer pour un pécheur qui aurait mérité les enfers, il en sera delivré [2]. Si ce pauvre misérable recourt à lui, il ne manquera pas de s'employer en sa faveur, puisqu'il a autant de charité que de crédit auprès de Dieu, et qu'il semble n'avoir autant de crédit que pour mieux exercer sa charité.

O faveur, qui dépasse toutes les autres faveurs, puisqu'elle peut délivrer d'un mal qui est au-dessus de tous les maux ! Ce mal dont il délivre n'est pas seulement le supplice des enfers et de la damnation, qui cependant est un très-grand mal, mais c'est surtout le mal du péché qui est incomparablement un plus grand mal, et dont il faut nécessairement être délivré pour être préservé de l'autre. Encore ce péché, dont on prie le saint de nous délivrer, n'est pas un des péchés communs pour lesquels les remèdes ordinaires suffisent ; non, c'est cette sorte de péchés qui, selon le cours habituel de la justice divine, n'obtiennent presque jamais de rémission [3], à moins qu'on n'ait pour soi l'intercession de quelque saint puissant auprès de Dieu, comme saint Nicolas, en considération duquel Notre-Seigneur accorde ce que peut-être autrement il n'eût jamais accordé [4]. Oh ! qu'il est dan-

[1] In testimonium sunt peregrinationes ad sanctum illius corpus a finibus terræ susceptæ, etc. Idem. S, Bern.

[2] Ut ejus meritis et precibus a gehennæ incendiis liberemur. *Oraison de la Messe de saint Nicolas.*

[3] Non habebit remissionem in æternum, sed reus erit æterni delicti. S. *Marc.* III.

[4] Heb. X.

gereux et épouvantable de tomber par ses péchés entre les mains d'un Dieu vivant[1] ! Qu'il est désirable d'avoir un saint patron et ami particulier, qui puisse nous en retirer si nous y sommes tombés ! Et qu'il est salutaire d'invoquer celui-ci auquel toute l'Eglise, qui ne se trompe pas, s'adresse particulièrement à cette intention.

Je veux vous implorer, ô grand saint ! je vous prends aujourd'hui pour l'un de mes patrons, je vous recommande l'affaire de mon salut ; ce n'est pas pour me donner la liberté de n'y point penser, car ce serait vouloir me perdre moi-même, mais c'est afin d'y penser plus sérieusement, afin de moins offenser Dieu, d'être plus sur mes gardes, comme vous y étiez pendant votre vie, pour ne rien faire qui lui déplaise. Je sais que vous aimez encore mieux conduire ceux qui vous réclament, en les préservant du péché qu'en les relevant de leurs chutes. Je sais que c'est aussi le chemin le plus assuré pour le salut ; mais quand même mon salut ne serait pas intéressé à ce que je m'abstienne d'offenser Dieu, je voudrais, avec votre aide, s'il vous plaît, aimer encore mieux mon Dieu que mon salut, et, par votre faveur, éviter plutôt le péché parce qu'il blesse l'honneur et l'amour de notre Maître, que parce qu'il y va de mon propre intérêt. Si pourtant, je ne suis pas capable de ce pur amour de Dieu, et qu'il ne me reste que l'amour de moi-même, pour me porter à éviter ma perte, c'est encore un bon sentiment, et ce sera déjà pour moi une grâce précieuse de le conserver par votre moyen. Car quelle plus grande obligation vous puis-je avoir, que d'être redevable de mon bonheur éternel à votre faveur et à votre assistance ?...

[1] Facite vobis amicos de mammona iniquitatis, ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula. *S. Luc.* XVI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des premières grâces de saint Nicolas.

Les premières grâces que nous recevons de Dieu sont comme des talents qu'il faut employer pour en mériter d'autres : Les uns en ont plus, les autres moins ; il n'appartient qu'à Dieu d'en ordonner ; il lui a plu de donner à saint Nicolas les cinq talents, qu'il donne à ceux qu'il choisit pour ses plus fidèles serviteurs. Qu'il en soit loué et béni, que le saint en soit honoré, et que nous apprenions si bien à nous contenter de ce que Dieu nous a donné, que nous pensions plutôt à nous en servir utilement selon ses desseins, qu'à regarder à ce que les autres ont reçu, et regretter de n'en pas avoir autant qu'eux. Mon âme, tu auras toujours assez de talents, quand Dieu ne t'en voudrait pas donner davantage ; et si tu n'en as pas assez pour ta perfection, ce sera plutôt parce que tu auras perdu ceux qu'il t'avait donnés, que pour n'en avoir pas reçu ; car notre perfection ne consiste pas tant à posséder beaucoup de faveurs, qu'à ménager celles que nous avons reçues.

DEUXIÈME POINT.

Du bon emploi que le saint a fait de ces grâces.

Si saint Nicolas a reçu de son maître cinq talents, il les a si bien fait profiter, qu'il en a gagné cinq autres; c'est-à-dire, qu'il a si bien employé ces grâces qu'il avait reçues de Dieu, qu'il en a fait d'excellentes vertus. Si lorsqu'il était jeune enfant, il jeûnait deux fois la semaine, s'il priait volontiers à cet âge, s'il faisait des aumônes, ou s'il avait quelque autre grâce et bonté naturelle. Etant homme fait, étant prêtre et évêque, il jeûnait tous les jours, il priait sans cesse, il donnait tout aux pauvres, il n'étudiait que la sainte Écriture ou que pour servir Dieu, et ne parlait que contre le vice pour la vertu, contre l'erreur pour la vérité, contre

l'idolâtrie pour la foi catholique; en quoi il réussit si parfaitement, qu'il se conserva et tous les siens, dans des temps difficiles, où il y avait danger de se perdre et de se perdre, à tout jamais. Oh ! l'heureux trafic de la science et des lettres, quand elles sont employées pour le salut des âmes ! Comme ce serviteur est bien accueilli de son maître, qui est le Sauveur du monde, quand il peut lui rapporter sur ses comptes qu'il a mis tout son emploi à lui sauver des âmes ! Que sais-tu, mon âme, si tu ne sais la science des sciences, qui est la science du salut ?.... Et si tu la sais bien, tu ne verras personne sans lui dire prudemment, quand il le faut, un mot de son salut.

TROISIÈME POINT.

Des autres faveurs que Notre-Seigneur a faites à saint Nicolas.

Réjouissez-vous, bon et fidèle serviteur, qui vous êtes montré fidèle en ce peu de biens que je vous avais confiés, je veux vous en donner bien d'autres; entrez en communauté de biens et de joies avec moi. Voilà ce que le maître dit à son serviteur, quand après cette vie il a rendu ses comptes : et c'est ce que Notre-Seigneur dit à saint Nicolas, en le recevant dans sa gloire. Il lui accorde cinq autres faveurs, qui consistent dans le pouvoir qu'il a sur mer et sur terre, sur les prisonniers et sur les malades, mais par-dessus tout, sur les pécheurs, je dis même sur ceux qui ont tellement abusé de la miséricorde de Dieu, qu'il ne leur resterait que sa justice, si le saint ne s'employait pour eux, et si le juge ne leur faisait cette faveur de leur pardonner en sa considération. C'est ce qui fait prier aujourd'hui toute l'Église, que, par les mérites de saint Nicolas, nous soyons délivrés de ce mal éternel, qui est non-seulement le plus grand mal, mais encore le plus dangereux, parce qu'il y en a plus qui se damnent dans les enfers, qu'il n'y en a qui sont misérables dans ce monde, et qu'on pense plutôt à se retirer des misères du monde, qu'à se délivrer de la damnation éternelle [1]. O grand saint, faites-nous connaître et appréhender les dangers du péché, ou pour n'y pas tomber, ou pour nous en relever.

[1] *Voir l'Oraison de la Messe de saint Nicolas.*

HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE

SUR CES PAROLES DU CANTIQUE

Ce qu'est le lis parmi les épines, ma bien-aimée l'est parmi toutes les autres âmes [1].

Le Sujet est de remarquer trois différences entre le lis et les épines, qui nous feront connaître trois propriétés de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, qui la rendent singulière et honorable par-dessus toutes les autres.

La Fin doit être d'honorer cette Vierge très-sainte, de l'invoquer, et de l'imiter autant qu'il nous est possible.

La Forme est en ces trois points :

1° La première différence entre le lis et les épines, qui marque la différence de la sainte Vierge avec le reste des hommes, touchant leur conception.

2° La seconde différence.

3° La troisième différence.

[1] Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. *Cant.* II, 2.

PREMIER POINT.

LA PREMIÈRE DIFFÉRENCE DU LIS ET DES ÉPINES QUI MARQUE LA DIFFÉRENCE DE LA SAINTE VIERGE ET DU RESTE DES HOMMES, TOUCHANT LEUR CONCEPTION.

Si les Grâces divines et spirituelles ont besoin, pour être mieux comprises, de l'aide des choses visibles et corporelles, comme parle l'Apôtre[1], il n'est pas moins utile de recourir aussi aux objets extérieurs et sensibles pour mieux connaître la laideur du péché, ou les tristes effets du vice dans le cœur de l'homme. Ce qui fait que nous ne connaissons pas bien l'excellence des perfections de Dieu et de la sainte Vierge, c'est cette excellence même qui surpasse toute notre connaissance; et ce qui fait que nous ne connaissons pas bien nos misères et nos défauts, ce sont également ces misères et ces défauts eux-mêmes. En effet, de toutes nos misères la plus déplorable, c'est que nous ne les connaissons pas : l'amour que nous avons pour nous, nous rend aveugles à notre égard, et pour que cet amour ne diminue point, nous détournons les yeux de nos vices et de nos défauts[2]. C'est pourquoi la Sagesse divine qui nous veut aussi humbles que pieux, aussi instruits et éclairés dans la connaissance de nos imperfections, que dans la connaissance des perfections de Dieu et de ses saints, nous propose des symboles et des figures extérieures, par lesquelles nous pouvons nous éclairer, et nous instruire sur l'une et l'autre connaissance. Voici ensemble les lis et les épines, afin qu'en même temps que vous apprenez par le moyen des lis les perfections de la sainte Vierge, qui est le chef-d'œuvre

[1] Invisibilia ipsius, a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur. *Rom.* I, 20.

[2] Illud firmissime tenendum, omnium difficilimum esse, seipsum cognoscere, et curare propterea quod naturaliter quisque seipsum amet. S. Basil.

des merveilles de Dieu, vous appreniez aussi par la vue des épines vos imperfections ; car plus vous vous reconnaîtrez petit et imparfait, plus vous vous humilierez sous les grandeurs et les perfections de votre Reine, et plus aussi vous la servirez avec la connaissance du respect, et de la soumission que vous lui devez ; ce qui est la meilleure dévotion que vous puissiez avoir à son égard.

Après cette considération sur laquelle vous devez quelque peu vous arrêter, vous comprendrez mieux, par la différence qu'il y a entre les lis et les épines, quelle différence il y a aussi entre cette Vierge bénie et les autres créatures.

La première différence est que le lis est beau et agréable à voir, les épines au contraire n'ont ni beauté, ni agrément. Voilà la beauté de Notre Dame conçue dans la grâce : Vous êtes toute belle, ma chère amie [1], sans qu'il y ait aucune tache en vous ; tandis que tous les autres ayant la tache du péché originel sont à mes yeux laids et difformes comme le péché. Or le péché est ce qu'il y a de plus laid et de plus abominable devant Dieu. C'en est assez pour admirer, pour aimer et pour dire : Oh ! quelle est belle la grâce que vous avez reçue, Vierge sainte !... J'en suis heureux, je m'en réjouis avec vous ! Comme il était convenable qu'il n'y eût aucun temps, aucun moment, où vous ne fussiez toute belle et agréable à Dieu ! Non, l'ennemi du genre humain dont vous deviez écraser la tête et renverser tous les desseins, ne devait pas même un instant avoir sur vous le moindre empire [2] !... Oh ! si je pouvais accroître l'honneur et la gloire de cette grâce que vous avez reçue en ce premier moment ! Si je pouvais vous faire mieux connaître et plus aimer que vous ne l'êtes ! Mais si

[1] Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te, amica mea, columba mea, immaculata mea. *Cant.* IV.

Una est columba mea, perfecta mea. Ibid. V.

Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia principis. Ibid. VI. *Id est in primo ortu.* Ibid. XII.

[2] Non permisit me Dominus ancillam suam coinquinari. *Judith.* XIII.

Non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est, accede igitur, et tange sceptrum. *Esther.* XV, 14.

je n'ai que peu de pouvoir sur les autres, je tâcherai du moins pour ma part de vous honorer, de vous admirer, de vous chérir !... d'imiter, du plus près que je pourrai, votre pureté sainte et immaculée !... Je reconnais donc ma misère, la bassesse et la souillure de mon origine [1], mais je déteste le péché et principalement celui qui empêche le plus que je vous plaise. Lequel serait-ce ? ne serait-ce point l'orgueil, l'impureté, ou l'attache aux biens [2] ? Nous y penserons et nous tâcherons de nous en confesser, et d'y remédier aujourd'hui plus sérieusement en l'honneur de cette fête.....

DEUXIÈME POINT.

DEUXIÈME DIFFÉRENCE ENTRE LA SAINTE VIERGE ET LES AUTRES HOMMES.

SUR LA DIFFÉRENCE DU LIS ET DES ÉPINES.

La seconde différence, c'est que le lis a ses fleurs polies, maniables et douces à la main, là où les épines étant pointues, on ne saurait les toucher qu'en se blessant. Telle est la bienheureuse Vierge, notre très-honorée Mère, en comparaison de tous les autres ; exempte dès sa Conception du péché originel, elle n'en a point senti les effets qui affligent tout le reste des hommes [3]. On commande à tous les hommes de ne point laisser le péché régner dans leur corps mortel, mais la Vierge seule a ce privilége que le péché, dans sa cause et ses effets, ne se trouve jamais en elle [4] ! Quelle grâce, quelle bénédiction! Oh ! que nous en sommes

[1] Nemo mundus a sorde, nec infans cujus est unius diei vita super terram. *Job.* XIV.

Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea. *Psal.* L.

[2] Arrogantiam, et superbiam, et viam pravam, et os bilingue detestor. *Prov.* VIII.

[3] Stimulus carnis meæ II *Cor.* I.

[4] Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus : Deus in medio ejus non commovebitur. Adjuvabit eam Deus manè diluculo. Venite et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram, auferens bella usque ad finem terræ, arcum conteret, et confringet arma. *Psal.* XLV.

tous éloignés... Mais puisque le moyen de s'en approcher, et de se rendre semblable, autant que nous le pouvons, à ce saint corps et à cette sainte âme, qui n'avaient point de contradiction et de répugnance au bien[1], est de combattre la répugnance et la contradiction que nous éprouvons; prenons aujourd'hui la résolution d'entreprendre généreusement ce combat, afin que du moins, si nous ne sommes pas sans ressentir les effets du premier péché, nous soyons sans y consentir. Et parce que chacun de nous peut avoir un vice ou un défaut qui lui donne plus de peine, arrêtons-nous à celui que nous verrons nous être le plus dangereux; nous remarquerons les lieux, les circonstances, les personnes et les temps propices pour ce combat, et nous en demanderons la grâce à la sainte Vierge avec autant de ferveur, que nous devons avoir d'affection pour son service.

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME DIFFÉRENCE DU LIS ET DES ÉPINES, POUR MARQUER CELLE DE LA SAINTE VIERGE ET DES AUTRES HOMMES.

Pour troisième différence, remarquez que le lis se tient tout droit, ayant les feuilles ouvertes vers le ciel, les épines au contraire ne tendent qu'en bas, et rampent sur la terre, si on ne les relève. Ainsi la sainte Vierge étant conçue et née dans la grâce, se porta aussitôt comme de soi même, et par une inclination naturelle, vers le ciel et les choses divines. Toutes ses pensées n'étaient que pour Dieu, son cœur était tout ouvert et épanoui à ses saintes inspirations; elle était en un mot toute à

[1] Quæ est ista obscura terra, de qua bella omnia auferuntur, nisi illa de qua idem propheta: *Veritas de terra orta est.* Rich. Vict., lib. de Emman.

Cæteris sanctis præcipitur, ut in mortali eorum corpore peccatum non regnet, soli Virgini singulariter datur, ut mortale corpus ejus peccatum non inhabitet. Idem.

Dieu[1], là où le reste des hommes, appesantis par la corruption de la nature, ne pensent qu'à la terre, ne regardent que les biens sensuels, ne considèrent que leurs intérêts temporels. En effet, si parfois nous pensons au ciel et à Dieu, c'est avec tant de peine, et il nous faut tant de grâces et de force, qu'à peine pouvons-nous dire un *Ave* sans être distrait, et penser à autre chose. Mais ce qui rend cette misère criminelle et digne de châtiment, c'est que nous-mêmes nous aimons trop ce qui appartient à la terre, nous ne parlons de rien plus volontiers que des nouvelles du monde, nous ne nous entretenons que des affaires de la terre, c'est presque à regret que nous entendons parler du ciel. Ces affaires si importantes de l'éternité ne nous touchent pas à beaucoup près comme les autres, il semble que ce ne soit point notre affaire, et ainsi, étant naturellement portés vers la terre, nous suivons volontiers cette pente, et si nous n'y prenons garde, nous nous attirons les uns les autres à qui descendra plus bas. N'est-ce pas vrai?...Mais aussi n'est-ce pas un grand malheur, qu'au lieu de savoir bien gouverner son esprit, et commander à ses inclinations naturelles, on n'apprend qu'à leur obéir et à les suivre?... Tandis que nous serions dignes de compassion pour cette pente naturelle au mal, nous devenons dignes de châtiment, pour trop aimer cette nature mauvaise qui nous y incline; car il est de foi que nous ne ferions jamais le mal, si nous ne consentions à le faire?... Si du moins nous connaissions notre faute, si nous la confessions comme il faut!

[1] Quasi cedrus exaltata sum in Libano, etc. *Eccli.* XXIV.

Non extinguetur in nocte lucerna ejus. *Prov.* XXI.

Ego dormio et cor meum vigilat. *Cant.* V.

Etiam in somno perfectius Deo vacabat, quam quivis alius vigilans. D. Bernard.

Quasi balsamum non mixtum odor meus. *Eccli.* XXIV.

Mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus. *Apoc.* XII.

Virgo immaculata quæ nullis terrenis inquinata est affectibus, sed cœlestibus educata cogitationibus, non in terram reversa est, sed cum esset animarum cœlum, in cœlestibus tabernaculis collocatur. S. Damasc. *de Dormit. B. V.*

Quidquid cordis est, et mentis humanæ si adhiberetur, non posset cogitare quam esset illa indesinenter affixa Deo, ut in ea nihil esset, mundanus quod violaret affectus. Sophr. *Serm. de Assumpt. Virg.*

Mais le plus grand de nos maux, c'est qu'au lieu de nous reconnaître mauvais, quand nous suivons si volontiers la nature qui nous porte au mal, nous nous excusons sur cette même nature; nous disons que nous sommes ainsi faits, que nous sommes hommes, que nous sommes tous pécheurs, que les plus justes tombent sept fois, qu'il n'y a que la sainte Vierge qui en a été exempte; et puis nous pensons qu'il n'y a plus de péché, après cette frivole excuse!... Raisonner ainsi c'est aggraver sa faute; et quand même on ne tiendrait pas ce langage, c'est la même chose, si on se croit moins coupable, parce qu'on suit les inclinations de la nature. Et de fait, pour résister au péché, nous avons la raison, la grâce, Jésus-Christ, la sainte Vierge, les sacrements et tant d'autres moyens, plus forts pour nous défendre contre le mal, que la nature n'est forte pour nous y porter. Si donc elle l'emporte contre la raison, contre la grâce, contre Jésus, contre la sainte Vierge, contre les sacrements, et contre tout le ciel qui est ouvert, et prêt à venir à notre aide, ce n'est pas que la nature corrompue soit plus puissante que tout cela, mais c'est que nous ne voulons pas lui résister, et nous aimons mieux contrarier la grâce et résister à Jésus et à Marie qu'à notre passion[1]!... Oh! pardon, Vierge sainte! je n'oserais presque le demander à votre Fils, qui est le Juge de cette lâcheté dont je me sens coupable; mais si vous me pardonnez vous-même, j'espère de plus que votre bonté lui demandera et obtiendra de lui non-seulement mon pardon, mais encore la grâce de commencer à mieux vivre en ce jour, où vous-même avez commencé de vivre[2].

[1] Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua. *Gen.* VIII.

Corpus quod corrumpitur aggravat animam, et terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem. *Sap.* IX.

Infelix ego homo quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. *Rom.* VII.

Si non venissem, et locutus fuissem eis, peccatum non haberent, nunc autem excusationem non habent de peccato suo. *S. Joan.* XV.

O quisquis te intelligis in hujus sæculi profluvio, magis inter procellas et tempestates fluctuare, quam per terram ambulare, ne avertas oculos a fulgore hu-

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Première différence des lis avec les épines, et de Notre Dame avec nous.

Voyez comme le lis est beau et combien les épines sont désagréables : voilà comme Notre Dame était dans sa conception, comparée aux autres âmes qui sont toutes conçues dans le péché. Oh ! que la grâce est belle ! oh ! que le péché est laid !... Et comment peut-on aimer ce péché, puisqu'on n'aime point la laideur ? c'est qu'on n'en considère pas bien la laideur. O sainte Vierge, faites que je la considère sérieusement !....

DEUXIÈME POINT.

Deuxième différence.

Le lis a ses fleurs polies et maniables, mais on ne saurait toucher aux épines sans se blesser. La sainte Vierge ne savait ce que c'était que de résister à l'esprit de Dieu et à la grâce, son naturel ne lui donnait point de peine, comme fait le nôtre. C'est de quoi me réjouir pour votre gloire, ô sainte Vierge ! mais c'est aussi de quoi vous inspirer de la compassion pour moi, et vous porter à avoir pitié de ma misère !.... Mon fils, ta misère n'est pas tant de sentir ces mouvements sensuels que d'y consentir : résiste vaillamment, et crois que c'est pour cet effet que je t'obtiens des grâces....

jus sideris, si non vis obrui procellis. Si insurgant venti tentationum, si occurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam, etc. *fusissime*.... Ipsa tenente non corruis, ipsa propitia pervenis. D. Bern. Hom. II, super *Missus est*.

Quos sæpe justitia Filii damnare potest, Matris misericordia liberat. S. Ansel. Idiota, et alii.

TROISIÈME POINT.

Troisième différence.

Le lis a toujours la tête levée au ciel, et les épines se penchent toujours vers la terre. O sainte Vierge, non-seulement vous ne respiriez que le ciel, mais vous y éleviez tous ceux qui vous approchaient. Et comment est-ce donc que je rampe encore tant sur la terre, ayant l'honneur de vous prier si souvent, et d'être regardé de vous?..., C'est que les objets du monde, et les compagnies vous attirent en bas, et vous aimez mieux les suivre, que mes avis, que souvent même vous n'écoutez pas. Oh! combien de fois vous ai-je dit par la grâce que je vous envoyais, que vous vous perdiez; cependant n'est-il pas vrai que c'était alors que vous couriez plus vite à votre perte, comme si vous eussiez eu peur de m'écouter, et de ne vous pas perdre ?.... Pour le moins, écoutez-moi aujourd'hui, et prenez garde de trop suivre vos inclinations, et de ne pas faire assez d'efforts pour les retenir, et les gouverner....

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE.

SAINT THOMAS, APOTRE.

Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avez cru. Bienheureux ceux que croiront sans avoir vu[1].

Le Sujet est sur l'incrédulité et sur la foi de saint Thomas.

La Fin sera d'affermir notre foi par l'incrédulité et par la foi de cet Apôtre.

[1] Quia vidisti me Thoma, credidisti : Beati qui non viderunt et crediderunt. *S. Joan.* XX, 29.

La Forme est en ces trois points :

1° De l'incrédulité de S. Thomas.

2° De sa foi.

3° De l'affermissement de la nôtre.

PREMIER POINT.

DE L'INCRÉDULITÉ DE SAINT THOMAS.

Notre-Seigneur étant ressuscité apparut à ses Apôtres au Cénacle, où ils s'étaient retirés et enfermés. Saint Thomas ne s'y trouvait point alors, c'est pourquoi il ne vit rien de ce qui se passa dans cette première apparition[1]. Étant revenu quelque temps après, voilà que tous les Apôtres l'assurent que leur bon Maître est ressuscité, qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont touché, et même qu'ils ont mangé avec lui.

Il n'en croit rien, et proteste qu'il ne le croira jamais, qu'il n'ait vu de ses propres yeux l'endroit des mains et des pieds par où il a été cloué à la croix, et qu'il ne mette sa main dans la plaie de son côté.

On pourrait peut-être excuser cet Apôtre, qui fut surpris d'une nouvelle si inespérée et si étonnante ; comme il arrive que quand on désire fort quelque chose, on ne peut aisément se persuader de l'obtenir, de peur de se voir trompé ensuite; ainsi, lui, désirant que ce qu'on lui disait fût vrai, pouvait à peine le croire, tant il le désirait. Ainsi dit-on des autres Apôtres, que voyant Notre-Seigneur ressuscité et l'entendant parler, ils en

[1] Thomas unus ex duodecim, qui dicitur Didymus, non erat cum eis quando venit Jesus : Dixerunt ergo ei alii discipuli : Vidimus Dominum. Ille autem dixit eis : Nisi videro in manibus ejus fixuram clavorum, et mittam digitum meum in locum clavorum, et mittam manum meam in latus ejus, non credam. S. *Joan.* xx, 24 et 25.

étaient si ravis et si joyeux qu'ils avaient peine à le croire[1]. Car en effet, ce saint Apôtre avait une tendresse d'amour toute particulière pour son bon Maître; il la fit bien paraître avant la passion de Jésus, quand il fut question de retourner pour la dernière fois en Judée où ses ennemis l'attendaient, où il y avait tant de danger pour sa personne, que tous les Apôtres le voulaient détourner de ce voyage ; mais notre Saint les encouragea tous et leur dit d'un esprit vraiment apostolique : Allons-nous-en avec lui et mourons là tous ensemble dans sa compagnie[2]. On ne peut donc douter qu'il ne ressentît vivement la mort de celui qu'il aimait tant, et que s'il s'était enfui avec les autres, quand ce moment douloureux arriva, il n'en fût d'autant plus honteux qu'il les avait peu auparavant si bien encouragés à ne pas fuir, et qu'enfin, quand il entendit parler de la résurrection du Sauveur, il n'en dût être fort surpris, de sorte qu'on peut bien lui pardonner, s'il n'y ajouta pas foi aussitôt que la nouvelle lui en fut apportée.

C'est ainsi qu'il faut toujours interpréter en la meilleure part les paroles et les actions des autres, quand il y a moyen de les interpréter; c'est ainsi que Notre-Seigneur en agit lui-même, quand il excusa ceux qui le crucifiaient, sur ce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient[3]. Néanmoins puisque Notre-Seigneur, qui ne peut se tromper, déclara cet Apôtre incrédule[4], on ne peut nier qu'il n'y eût en cela de sa faute, et on ne doit point craindre de penser que les Saints aient été pécheurs, pourvu qu'on ne se flatte point dans ses propres péchés sur leur exemple, mais que plutôt on prenne de là courage pour se relever comme ils ont fait, et pour réparer sa faute par une nouvelle ferveur.

Ce fut donc un péché d'incrédulité pour saint Thomas, de ne

[1] Adhuc illis non credentibus et mirantibus præ gaudio, dixit : Habetis aliquid quod manducetur? *S. Luc.* XXIV.

[2] Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterum vadis illuc. Dixit ergo Thomas ad condiscipulos : Eamus, et nos, et moriamur cum eo. *S. Joan.* XI.

[3] *S. Luc.* XIII.

[4] Noli esse incredulus, sed fidelis.

pas croire ce qui lui était proposé par les autres Apôtres avec tant de probabilité, qu'il n'en pouvait pas raisonnablement douter; et ce péché s'accrut par trois circonstances qu'il y ajouta. L'une, qu'il dit qu'il n'y croirait jamais s'il ne le voyait. L'autre, qu'il voulait même toucher les mains et le côté de son maître ressuscité, comme s'il eût voulu obliger Notre-Seigneur à lui faire cette faveur, s'il voulait qu'il crût sa Résurrection [1]. Et la troisième, fut qu'il demeura dans cette incrédulité obstinée huit jours entiers, et était résolu, ce semble, d'y rester malgré tout ce que lui en pouvaient dire les Apôtres, et les deux disciples qui avaient rencontré Jésus-Christ sur le chemin d'Emmaüs, lesquels pouvaient encore lui représenter les passages de l'Écriture qu'il leur avait expliqués. Il faut avouer qu'il y eut bien en cela de l'infirmité humaine, et que c'est un grand mal d'être trop arrêté dans son jugement, mais il faut aussi reconnaître qu'il se peut faire que cela nous soit souvent arrivé en matière d'importance, et peut-être en matière de foi [2]. Nous n'y aurons pas pris garde, parce que l'obstination aveugle notre entendement, et endurcit toujours notre volonté, soit que Dieu retire ses grâces, soit que naturellement nous voulions nous glorifier d'être fermes et absolus dans nos opinions, ou bien encore soit que, n'ayant pas eu d'abord de grandes raisons pour former en nous cette opinion, nous en avons ensuite cherché pour la défendre, afin de paraître par là homme de bon jugement, et d'un esprit fort qui ne sait point céder [3]. Voilà comme nous nous trompons nous-mêmes, et comment nous persistons dans nos fausses croyances, non-seulement les huit jours, mais la vie toute entière. Qu'on nous dise de la part de notre Sauveur que les

[1] Qui mentis est duræ, corruet in malum. *Prov.* XXVIII, 14.

[2] Obscurentur oculi eorum ne videant, etc. *Rom.* II ex *Psalm.* LXVIII.

[3] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei per ignorantiam quæ est in illis propter cæcitatem cordis ipsorum, qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ, etc. *Ephes.* IV.

Eo quod charitatem veritatis non receperunt, ut salvi fierent : ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio, ut judicentur omnes, qui non crediderunt Veritati, sed consenserunt iniquitati. II *Thess.* II.

richesses ne sont pas des vrais biens, que le monde n'est que vanité, qu'il vaut mieux obéir que commander, donner que refuser ou recevoir, et qu'on nous parle des autres vérités de l'Évangile, n'est-il pas vrai que nous n'en croyons presque rien [1], que nous avons toujours quelque raison contraire à alléguer?... Combien de fois cela nous est-il arrivé?... Mais jusques à quand demeurerons-nous dans ces fausses persuasions?... O mon Dieu, vous le voyez! et si vous n'avez pitié de moi, comme vous avez eu pitié de votre Apôtre, j'ai grand peur de mourir dans mon péché, et de mourir sans cette foi absolue que je dois avoir à l'Evangile [2]. Mon âme, prends-y bien garde; car voici le temps dont Jésus a parlé, quand il a dit qu'on aurait de la peine dans les derniers siècles de trouver de la foi dans le monde [3].

DEUXIÈME POINT.

DE LA FOI DE SAINT THOMAS.

Huit jours se passèrent donc ainsi dans cette incrédulité de saint Thomas [4]; et les mois, les années, et toute sa vie y eussent passé, si Notre-Seigneur n'avait eu compassion de ce pauvre infidèle, et ne fût venu une seconde fois dire et faire pour lui seul, ce qu'il avait fait pour tous les autres. Voyez: il entre dans le même lieu où il s'était fait voir auparavant, il appelle

[1] Hæc est gens quæ non audivit vocem Domini Dei sui, nec recepit disciplinam : periit fides et ablata est de ore eorum. *Jer.* VII.

[2] Salvum me fac Domine, quoniam defecit sanctus : quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum. Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum. *Psal.* II.

Judicium Domino cum habitatoribus terræ : non est enim veritas, et non est misericordia, et non est scientia Dei in terra. *Oseæ* IV.

[3] Verumtamen filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra. S. *Luc.* XVIII.

[4] Et post dies octo, iterum erant discipuli ejus intùs, et Thomas cum eis. Venit Jesus januis clausis, et stetit in medio, et dixit : Pax vobis. Deinde dicit Thomæ : Infer digitum tuum huc, et vide manus meas, et affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis. S. *Joan.* XX, 26 et seq.

Thomas, il le prend par la main, il lui fait toucher les plaies de ses mains et de son côté, selon qu'il l'avait désiré, il le reprend de son incrédulité, et l'exhorte à la foi. Quel trait admirable de bonté de la part de ce bon Maître !.... Aussi le disciple se montra reconnaissant ; il s'écria aussitôt qu'il croyait, qu'il l'adorait, et qu'il le reconnaissait pour son Seigneur et son Dieu. Cet acte de foi fut si grand et si héroïque, qu'il chassa de son âme toute son infidélité, et ôta non pas seulement la faute de ce péché, mais encore toute l'infamie et toute la peine qu'il en pouvait craindre.

Cet acte de foi fut très-méritoire parce qu'il fut prompt, ferme, et universel ; ce sont là les trois qualités d'une foi vive. Il fut prompt, car cet apôtre crut que son Maître était ressuscité à la première vue qu'il en eut [1] ; ce que les autres avaient eu plus de peine à faire. Il fut ferme, parce qu'il n'y admit aucun doute : Il fut universel, parce qu'il l'étendit à tous les mystères qui regardaient la personne sacrée de Jésus, qu'il appelle aussitôt son Seigneur et son Dieu, comme s'il eût dit : Je ne crois pas seulement que vous êtes mort et ressuscité, mais je crois et je confesse devant tout le monde que vous, que je vois ressuscité après vous avoir vu mourir, vous êtes Dieu et homme, mon Sauveur et mon Seigneur ; vous êtes mon Dieu, je dois et je veux vous adorer [2], c'est pourquoi je me prosterne à vos pieds, je vous demande pardon de mon infidélité, je vous remercie de votre bonté, et je me rends à votre grâce, protestant de ne jamais abandonner cette foi, de vouloir la prêcher par tout le monde, et de mourir pour sa défense.

Et de fait, après qu'il eut reçu le Saint-Esprit avec les autres Apôtres, il s'en alla jusque dans les Indes, contrées les plus écartées du monde, et là il fit tant de conversions, et y planta

[1] Respondit Thomas, et dixit ei : Dominus meus, et Deus meus.

[2] Hominem vidit, et Deum confessus est, videndo ergo credidit qui considerando verum hominem, hunc Deum quem videre non poterat, exclamavit. D. Greg. in eodem loco *Evang.*

si puissamment la foi, qu'on s'en souvient encore maintenant[1], en sorte que ceux qui travaillent à la conversion des infidèles dans ces pays lointains, éprouvent, pour le succès de leur mission, quand ils l'invoquent, des effets tout particuliers de sa protection. Ce qui prouve qu'il a reçu une grâce singulière pour croire, non-seulement en sa personne, mais pour tous ceux à qui il voudrait communiquer cette grâce. Ah! puissé-je être de ce nombre! je vous invoque à cette intention, ô grand saint! Je bénis Dieu de la faveur qu'il vous a faite, je me réjouis avec vous du bien que vous en avez recueilli, et puisque vous pouvez me faire part de cette foi, je vous supplie de me l'obtenir, et cela avec d'autant plus d'instances, que je regrette vivement de n'avoir eu, jusqu'à ce moment, qu'une foi tiède et languissante.

TROISIÈME POINT.

DE L'AFFERMISSEMENT DE NOTRE FOI PAR L'INCRÉDULITÉ ET PAR LA FOI DE SAINT THOMAS.

La bonté de Notre-Seigneur n'a pas été seulement de tirer cet Apôtre de son infidélité, mais encore de nous affermir dans la foi par son exemple. Il nous voyait, il nous considérait, il travaillait pour nous en sa personne, et s'il a permis qu'il ait ainsi douté, ce n'a été que pour nous affermir davantage, non-seulement dans la foi au mystère de la Résurrection, mais encore de tous les autres mystères que renferme notre sainte religion[2].

[1] On voit à Méliapour (aujourd'hui Saint-Thomas), un temple célèbre que cet Apôtre dédia à Notre-Seigneur, après l'avoir purifié des idoles qui le souillaient. Ce lieu est devenu un pèlerinage vénéré non-seulement par les chrétiens, mais visité aussi avec respect par les païens et les barbares, qui s'y rendent en grand nombre. C'est près de là, sur une colline voisine, que, selon la tradition, saint Thomas fut martyrisé; on y voit encore une pierre teinte de son sang, qui chaque année, le 18 décembre, pendant qu'on célèbre la messe, redevient vermeille, et suinte du sang en abondance, reprenant sa couleur naturelle lorsque le sacrifice est terminé. Orlandini, *Hist. soc.* lib. V, n. 86, et Ribadéneira, *Vie de saint Thomas.*

[2] Non hoc casu, sed divina dispensatione gestum est. Egit namque miro modo superna clementia, ut discipulus ille dubitans, dum in magistro suo vulnera

En effet, il n'est pas possible de considérer attentivement cette histoire sans en recevoir, avec la grâce de Dieu, de grandes assurances contre les doutes qui pourraient survenir en matière de foi[1]. Premièrement, nous apprenons que, ce qu'on nous propose à croire nous parût-il incroyable, et bien que nous ne puissions le voir, il ne faut pas laisser de le croire, quand l'Eglise le propose. C'est pourquoi Notre-Seigneur répondit à cet Apôtre, que *Bienheureux sont ceux qui ne verront pas, et qui cependant croiront.* De plus, remarquez que tous les doutes contre la foi ne viennent que de ce que chacun se fait, sans raison, des difficultés sur les articles proposés, et que, de même qu'il aurait dû suffire à saint Thomas que les Apôtres lui eussent dit ce qu'il devait croire pour qu'il fût obligé de le croire, de même aussi, il doit nous suffire que les successeurs des Apôtres nous enseignent ce qui doit être l'objet de notre foi, pour que nous n'ayons plus aucune raison ni de disputer, ni de douter. Enfin nous apprenons qu'on ne peut avoir la foi à demi, et que si on ne croit tout, on ne croit rien, puisque encore que ce disciple ne chancelât que dans un article, qui concernait la Résurrection de Notre-Seigneur, cependant il perdit toute la foi, et mérita d'être appelé incrédule[2].

Oui, si vous ne croyez toutes les vérités de l'Évangile, vous n'en croyez pas une, si vous ne croyez toutes les traditions de l'Église, vous ne croyez pas les articles du symbole, si vous ne croyez pas les indulgences ou le purgatoire, par exemple, vous ne croyez pas en Jésus-Christ. Vous ne croyez plus en Dieu par une foi théologale et divine, car vous l'avez perdue par l'infidé-

palparet carnis, in nobis vulnera sanaret infidelitatis. Plus enim nobis Thomæ infidelitas ad fidem quam fides credentium discipulorum profuit, quia dum ille ad fidem palpando reducitur, nostra mens omni dubitatione postposita fide solidatur. Div. Greg. in *Evang.*

[1] Minus mihi Magdelena contulit, quæ cito credidit, quam Thomas qui dubitavit. Idem. ibidem.

[2] Quod intelligimus aliquid, rationi debemus, quod autem credimus, auctoritati. S. August. lib. *de utilit. cred.* XVII.

lité qui vous fait rejeter cet article de foi[1], comme la charité se perd tout entière et non pas à demi, par un seul péché mortel[2]. Apprenez donc aujourd'hui à croire ce que vous n'avez encore pu vous persuader : que les pauvres sont bienheureux, et qu'il y a du malheur pour les riches ; apprenez à le croire avec la même certitude et avec autant de fermeté que vous croyez qu'il y a un Dieu, et que Jésus-Christ est Dieu, puisqu'autrement vous ne croyez ni en Jésus-Christ, ni en Dieu qui vous ont affirmé cette vérité. Soyez surpris d'entendre le monde dire qu'il croit fermement l'un, et témoigner ouvertement qu'il ne croit point l'autre ; ce qui prouve qu'il croit plutôt selon son caprice que selon la parole de Dieu, et qu'il est de ceux dont parle l'Apôtre, qui, s'étant éloignés de la conduite d'une bonne conscience, se sont éloignés du port de salut, et ont fait naufrage dans l'infidélité, ayant perdu leur foi[3].

O mon âme, donne-toi bien de garde de prendre jamais les sentiments et les discours du monde pour règle de ta foi, puisque tu dois croire comme un article de foi, qu'il faut se garder

[1] Tantæ ostentiones (Ecclesiæ) cum sunt, non oportet apud alios quærere veritatem, quam facile est ab Ecclesia sumere. S. Iren. lib. III, c. IV.

Disputare contra id quod universa Ecclesia senserit, insolentissimæ insaniæ. D. Aug. *contra Ep. fund.* V.

Ecclesia Dei vivi quæ est columna et firmamentum veritatis. I *Tim.* III.

Absit, absit ut hos fines fides habeat Christiana. Academicorum sint istæ æstimationes, quorum est dubitare de omnibus, scire nihil. Ego vero securus in Magistri gentium sententia pergo, et scio quoniam non confundar. Fides est, ait, substantia rerum sperandarum, argumentum non apparentium. Substantia inquit rerum sperandarum, non inanium phantasia conjecturarum. etc. D. Bern. Epist. XCI.

Hi sunt murmuratores, querulosi, etc. Vos autem memores estote verborum quæ prædicta sunt ab Apostolis Domini Jesu Christi. *Jud. Epist. Cath.*

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus et publicanus. S. *Matth.* XVIII.

Ego Evangelio non crederem nisi me Catholicæ Ecclesiæ commoveret auctoritas. Quibus ergo obtemperavi dicentibus, Evangelio, cur non obtemperem dicentibus mihi, noli credere Manichæo. etc. S. Aug. *contra ep. fund.*

[2] Quicumque totam legem servaverit offendat autem in uno, factus est omnium reus ; qui enim dixit, non mœchaberis, dixit et non occides, etc. S. *Jac.* II.

Induti loricam fidei et charitatis. I *Thess.* V; *S. Matth.* V; *S. Luc.* VI.

[3] Milites in illis bonam militiam : habens fidem et bonam conscientiam, quam quidam repellentes, circa fidem naufragaverunt. I *Tim.* I, 18, 19.

du monde comme d'un ennemi, et comme du démon[1]. Eh bien! voudrais-tu croire Satan, s'il te disait quelque chose contre la foi?.... Et pourquoi ne voudrais-tu pas le croire, sinon parce que tu sais qu'il est ton ennemi et qu'il te trompe?.... Et ne sais-tu pas aussi que le monde est ton ennemi, et que le diable même s'en sert pour te tromper? Ah! mon Dieu, délivrez-moi, et augmentez ma foi dans cette vérité, que le monde est un trompeur, afin que je ne me laisse plus aller à ses mauvaises maximes, dans les autres occasions où j'aurais de la peine à croire.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Incrédulité de saint Thomas.

Il y en a qui ont peur de dire que cet Apôtre ait péché. D'autres ne font point de difficulté de l'assurer, parce qu'ils sont bien aises de se flatter dans leurs péchés, sur ce que les saints ont péché aussi bien qu'eux. Mais si vous voulez raisonner mieux que tous ceux-là et parler comme il convient, vous direz qu'il est vrai que cet Apôtre et que les saints ont péché, mais qu'il ne faut pas pour cela s'excuser soi-même dans ses péchés, qu'il faut plutôt s'humilier dans la connaissance de sa fragilité, se défier de soi-même et surtout n'être point opiniâtre dans son jugement, et encore moins dans ses caprices. Si les saints sont tombés, ils se sont relevés et n'ont pas laissé d'être saints, mais ceux qui tombent, et qui se flattent dans leurs fautes, ne seront jamais saints...

Et merito sane naufragaverunt : nam cujus vita reprehensibilis fuerit, dogma item hujusmodi sit necessarium est ac videas plurimos in profundum malorum corruisse. etc. S. Chrys. Ibid.

[1] Et væ mundo a scandalis. *S. Matth.* XVIII.

Omne quod natum est ex Deo vincit mundum et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. I *S. Joan.* V.

DEUXIÈME POINT.

La Foi de saint Thomas.

Notre-Seigneur ayant fait la grâce à saint Thomas de se reconnaître, sa foi devint plus ferme qu'avant qu'il l'eût perdue; il crut aussitôt qu'il vit, et crut ce qu'il ne voyait pas en disant que c'était son Seigneur et son Dieu, et il avait encore une grâce si particulière pour le persuader à tous ceux qu'il prêchait, que ceux mêmes qui prêchent aux infidèles et qui l'invoquent, en ressentent un effet fort remarquable. C'est ainsi que, quand nous reconnaissons être tombés dans quelque vice, nous devrions être plus fidèles à pratiquer la vertu qui lui est opposée. Mais hélas! c'est tout le contraire; il n'arrive que trop souvent qu'après avoir fait une première faute, nous en faisons aussitôt une seconde, puis une troisième, sous prétexte qu'il ne nous coûtera pas plus d'en confesser plusieurs qu'une seule; comme si la confession, qui est le remède de nos crimes, devait en être la cause, et que parce que Dieu est bon, nous devions être mauvais. C'est ce qui perd une bien grande partie des hommes...

TROISIÈME POINT.

De l'affermissement de notre Foi.

Bienheureux ceux qui ne voient pas et qui croient. C'est vous qui avez ce bonheur, pourvu que vous appreniez de cette histoire à bien affermir votre foi, et qu'il ne faut pas s'en rapporter aux sens ni à la raison humaine. Il doit nous suffire de savoir que l'Eglise nous propose ce qu'il faut croire, et qu'il ne faut que douter d'un seul article de foi pour être entièrement infidèle. Dites donc dans tous les articles et les vérités de la foi : Je crois cela comme je crois un seul Dieu, puisqu'autrement vous ne croiriez pas même un Dieu, attendu que votre foi ne serait plus qu'une opinion et une fantaisie. Ceux qui croient ce qu'il leur plaît, se trompent s'ils pensent avoir la foi, car rejetant une seule vérité, ils ne croient plus rien. O mon Dieu, faites-moi croire fermement cette vérité, que qui manque en un article, manque en tout, afin que ne manquant en aucun, je croie également tout ce qu'il faut croire.

AVIS.

Les Méditations des fêtes de Noël, de S. Étienne, de S. Jean, des Saints Innocents, et, pour le mois de janvier, de la Circoncision et de l'Épiphanie, se trouvent au propre du temps avec celles qui sont données sur la vie de Jésus-Christ.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JANVIER.

CONVERSION DE SAINT PAUL.

Seigneur, que vous plaît-il que je fasse[1]?

Le Sujet est sur l'histoire de la conversion de cet Apôtre.

La Fin sera d'apprendre que la véritable conversion d'une âme est renfermée dans la pratique de ces courtes paroles : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse*?

La Forme est en ces trois points :

1° Mauvais état de saint Paul persécutant Notre-Seigneur.

2° Bonté de Notre-Seigneur convertissant saint Paul.

3° Conversion de l'Apôtre, modèle de la nôtre, si nous pouvons dire comme lui : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse* ?

PREMIER POINT.

MAUVAIS ÉTAT DE SAINT PAUL, PERSÉCUTEUR DE NOTRE-SEIGNEUR.

Saint Paul, qui s'appelait Saul avant sa conversion, était Juif de nation, de la tribu de Benjamin, pharisien de profession,

[1] Domine quid me vis facere? *Act.* IX, 6.

d'un naturel et d'un esprit au-dessus du commun [1]. Étant encore jeune, il s'était rendu fort savant dans la loi de Moïse, qui était toute la théologie de ce temps-là, et il s'y montrait si zélé qu'il ne pouvait entendre parler de Jésus-Christ sans être indigné; il se déclarait ouvertement son ennemi, parce qu'il s'imaginait que Jésus était opposé à Moïse, et que la religion chrétienne était la destruction de la loi. C'est ce qui le détermina à persécuter Jésus-Christ et la religion; et pour exécuter cette résolution, ce qui peut vous montrer dans quelles tristes dispositions il était, il commença par décrier Notre-Seigneur et son Église par toutes les calomnies qu'il put imaginer. C'est lui-même qui l'avoue, en disant qu'il avait été un blasphémateur. Il excitait tout le monde à persécuter les chrétiens, non-seulement par ses paroles, mais encore par ses actions, s'y portant lui tout seul avec plus d'animosité que tous les autres ensemble [2]. Lorsqu'on traita si cruellement saint Étienne, le premier martyr, il voulut garder les habits de ceux qui le lapidaient, afin qu'en servant à tous il se servît, pour ainsi dire, des mains de tous pour le massacrer, comme si les siennes n'eussent pas suffi à la rage de son cœur. Enfin, voyant les heureux

[1] Ego sum vir Judæus, natus in Tarso Ciliciæ, nutritus autem in ista civitate secùs pedes Gamaliel, eruditus juxta veritatem paternæ legis, æmulator legis, sicut et vos omnes estis hodiè, qui hanc viam persecutus sum usque ad mortem alligans et tradens in custodiam viros ac mulieres. *Act.* XXII.

Ego pharisæus sum, filius pharisæorum. Ibid. XXIII.

[2] Audistis enim conversationem meam aliquando in Judaismo, quoniam supramodum persequebar Ecclesiam Dei, et expugnabam illam, et proficiebam in Judaismo supra multos coætaneos meos in genere meo, abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum. *Gal.* I.

Qui prius blasphemus fui, et persecutor, et contumeliosus. I *Tim.* I, 13.

Et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus : erat autem consentiens neci eorum. *Act.* VII.

Evidentius ibi erat Saulus, et sic aderat lapidantibus, ut non ei sufficeret, si tantum suis manibus lapidaret, ut enim esset in omnium lapidantium manibus, ipse omnium vestimenta servabat, magis sæviens omnes adjuvando, quam suis manibus lapidando. S. August. Serm. XIV *de Sanctis.*

Saulus autem adhuc spirans minarum et cædis in discipulos Domini accessit ad Principem Sacerdotum, et petiit ab eo epistolas in Damascum ad synagogas, ut si quos invenisset hujus viæ viros ac mulieres vinctos perduceret in Jerusalem. *Act.* IX.

progrès que faisait la religion chrétienne depuis deux ans qu'elle avait commencé, il entra dans une telle fureur qu'il ne respirait que carnage et que sang, et qu'il alla lui-même se présenter au magistrat, pour se faire donner commission de prendre prisonniers tous les chrétiens qu'il trouverait, hommes et femmes, grands et petits.

Le voilà donc monté à cheval, bien armé et accompagné de gens prêts à tout faire, qu'il a gagnés à cet effet : c'est sa vie et son ardent désir de persécuter Jésus-Christ, et de prendre tous ses disciples pour les faire mourir [1]. Oh! quelle rage! Quel état de conscience! Quel aveuglement d'esprit! Que va-t-il faire? Que deviendra-t-il? Sait-il bien ce qu'il fait? Sait-il bien qu'il fait mal?... Hélas! il pouvait le savoir [2], mais je ne sais s'il le savait.... Pour moi, je suis sûr que je n'ignorais point que je faisais mal, quand j'allais ainsi ardent et empressé là où mes mauvaises passions me portaient [3]!... Ah mon Dieu! comme nous sommes éloquents à décrire les maux des autres, et comme nous sommes muets quand il s'agit des nôtres!... Mon âme, tu comprends bien que ce jeune homme, qui en voulait ainsi à notre Sauveur, était dans de très-mauvaises dispositions; mais comprends-tu aussi bien que tu l'as autrefois persécuté comme lui!... Peut-être ne t'es-tu pas aussi publiquement déclarée son ennemie; mais néanmoins tu l'as grièvement offensé; la connaissance que tu en avais te rend plus coupable que cet Apôtre

[1] Domine audivi a multis de viro hoc, quanta mala fecerit sanctis tuis in Jerusalem, et hic habet potestatem a Principibus Sacerdotum alligandi omnes qui invocant nomen tuum. *Act.* IX.

[2] Eramus enim aliquando et nos insipientes, increduli, errantes, servientes desideriis et voluptatibus variis, in malitia et invidia agentes odibiles, odientes invicem. *Tit.* III.

[3] Cavete ne quis parva reputet quamlibet parva scienter delinquere convincatur. Nemo dicat in corde suo : Levia sunt ista, non curo corrigere, non est magnum si in his maneam venialibus minimisque peccatis. Hæc est enim, dilectissimi, impœnitentia, hæc blasphemia in Spiritum Sanctum, blasphemia irremissibilis. Paulus quidem blasphemus fuit, sed non in Spiritum sanctum, quia ignorans fecit in incredulitate, non in Spiritum sanctum blasphemans, ideo consecutus est misericordiam. D. Bern. *in Conv. S. Pauli.*

Ignorans feci in incredulitate. I *Tim.* I, 13.

qui, l'eût-il outragé d'une manière plus publique que tu ne l'as fait, est moins criminel parce qu'il le connaissait moins. Mon Jésus, je m'en repens et je vous en demande pardon....

DEUXIÈME POINT.

BONTÉ DE NOTRE-SEIGNEUR CONVERTISSANT SAINT PAUL.

Or, pendant que ce chef de la persécution s'en allait à Damas, ville où il y avait déjà beaucoup de chrétiens, pour, selon son intention, en saisir un plus grand nombre, voilà qu'il se trouve tout à coup environné et comme investi d'une nuée lumineuse, qui semblait venir du ciel, et qui jetait des rayons éclatants autour de lui. Il est tellement épouvanté qu'il tombe par terre, et ce qui augmente son effroi, c'est qu'il entend une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Il répond aussitôt : *Qui êtes-vous, Seigneur, qui me parlez ainsi?* C'était le Sauveur qui se fait connaître par ces mots : *Je suis Jésus que tu persécutes, mais tu as beau faire, tu regimbes contre l'éperon, tu n'en viendras jamais à bout.* Lui encore plus épouvanté qu'auparavant s'écrie : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Il reçoit des ordres de cette même bouche qui avait commencé à lui parler, et qui continue en lui disant : *Lève-toi et entre dans la ville, là on te dira ce que tu dois faire.* Il se lève, il se laisse conduire à la ville; il est visité par Ananias, un des premiers chrétiens; il est baptisé, il est converti; le voilà tout changé, le voilà déjà qui prêche que Jésus est Fils de Dieu!...

[1] Et cum iter faceret contigit, ut appropinquaret Damasco, et subito circumfulsit eum lux de cœlo. Circumfulsit eum lux copiosa. Et cadens in terram audivit vocem dicentem sibi : Saule, Saule, quid me persequeris? Qui dixit : Quis es Domine? Et ille : Ego sum Jesus quem tu persequeris, durum est tibi contra stimulum calcitrare. Et tremens ac stupens dixit : Domine, quid me vis facere. Et Dominus ad eum : Surge et ingredere in civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oportet facere. Surrexit autem Saul de terra, apertisque oculis nihil videbat. Ad manus autem illum trahentes, introduxerunt Damascum. Et erat ibi tribus diebus non videns, et non manducavit, neque bibit. Erat autem discipulus Damasci, nomine Ananias, etc. Et surgens baptizatus est, et cum accepisset cibum, confortatus est. Et continuo in synagogis prædicabat Jesum quoniam est Filius Dei. *Act.* IX, 3 et seq.

Mais qui a fait ce changement[1]? O bonté divine, que vous êtes puissante! O puissance de Jésus, que vous êtes bonne et admirable dans votre bonté!... Admirez-la par ces trois circonstances.

La première, que notre Sauveur ayant résolu d'ouvrir un abîme de miséricorde pour engloutir un abîme de misère, il descend lui-même du Ciel pour faire ce grand coup. Il pouvait le convertir par une inspiration, par la prédication des apôtres, par les miracles qu'ils faisaient, par un ange et par mille autres moyens qu'il a pour convertir les hommes; mais il vient lui-même en personne et lui parle[2], et en fait presque autant pour lui seul, que pour tout le monde ensemble, pour la conversion duquel il était descendu du Ciel sur la terre. N'est-ce pas là une merveilleuse bonté?... Que fera-t-il de plus pour sa Mère mourante que de venir la voir et l'inviter à recevoir la gloire qui lui est due?... Voilà qu'il en fait presque autant pour son plus grand ennemi!...

La seconde circonstance qui doit nous faire admirer cette bonté, ce sont ces paroles : *Pourquoi me persécutes-tu, Saul? C'est moi qui suis Jésus que tu persécutes*. Car, en premier lieu, il témoigne par là qu'il aime tant les siens, que c'est s'attaquer à lui que de les attaquer, et qu'il ressent les injures qu'on leur fait plus sensiblement, que si elles étaient faites à sa propre personne[3]. En un mot, il n'y a point de distinction entre un des siens et lui-même. De plus, il se fait connaître par ce moyen à son persécuteur d'une façon si douce et si aimable, si attrayante, si ravissante, qu'il le contraint aussi doucement que puissamment de se rendre. Que ne pouvait-il pas faire pour se montrer majestueux et aussi redoutable qu'il paraîtra au jour du jugement? Ne pouvait-il pas user envers lui de menaces et même de rigueur? Mais non, il le traite tout autrement, il lui

[1] Hæc mutatio dexteræ Excelsi. *Psal.* XVI.
Dextera Domini fecit virtutem, etc. *Psal.* CXVII.
Ecce ego locutus sum, et vocavi eum, et directa est via ejus. *Isai.* XLVIII.

[2] Ideo misericordiam consecutus sum ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam, ad informationem eorum qui crediturí sunt illi, in vitam æternam, I *Tim.* I, 16.

parle en ami, il l'appelle par son nom, pour montrer qu'il le connaît bien [1]; il répète ce qu'il a dit une fois pour se faire mieux entendre; il lui demande pourquoi il le persécute, quelle raison il en a, qu'il est prêt de lui répondre et de le désabuser. Est-ce parce qu'il est Dieu et homme? Est-ce parce qu'il est mort pour les hommes? Est-ce parce qu'il est régnant au Ciel? Est-ce parce qu'il promet un paradis?... Quoi! qu'il dise pourquoi?... S'il veut bien y penser, il verra qu'il est son Jésus et son Sauveur, et qu'il n'y a que des sujets de l'aimer!... Oh foyer d'amour et de bonté! qui n'eût été embrasé par les flammes qui en sortirent?...

La troisième circonstance qui rend admirable cette divine bonté de Jésus, c'est d'avoir rendu ses moyens efficaces pour la conversion de ce pécheur; car combien y en a-t-il à qui Notre-Seigneur avait parlé lorsqu'il vivait sur terre. Que de sermons, que de menaces, que d'attraits, que de miracles, et combien peu de personnes se trouvèrent vraiment converties après trois ans de telles prédications?... En deux mots qu'il dit ici, voilà un homme si bien changé, que de grand persécuteur qu'il était de l'Église, il devient le plus grand de ses prédicateurs, le plus grand ami de Jésus, un vase d'élection, c'est le grand Apôtre en un mot, et c'est en un instant qu'il devient ce qu'il est [2]. Aux autres Apôtres il a fallu pour le moins trois ans avant d'être saints, et à celui-ci il ne faut qu'un moment, il ne faut qu'entendre : *Je suis Jésus*, et répondre : *Que vous plaît-il que je fasse, Seigneur?* Et voilà que tout est fait. O combien y a-t-il que ce bon Jésus crie après moi, et que je suis encore à lui répondre comme il faut : Que vous plaît-il que je fasse?... Car jusqu'à ce que je sois dans cette indifférence et que j'aie fait à

[1] Saule, Saule, quid me persequeris? Ego sum Jesus quem tu persequeris. *Act.* ibidem.

[2] Dissipatum est vas quod ipse faciebat e luto manibus suis, conversusque fecit illud vas alterum, sicut placuerat in oculis ejus ut faceret *Jer.* cap. XVIII, 4.

Vas electionis mihi iste, ut portet nomen meum coram regibus et gentibus, et filiis Israel. *Act.* ibid.

Paulus servus Jesu Christi, vocatus apostolus, segregatus in Evangelium Dei. *Rom.* I.

Dieu cette offrande complète de moi-même, je ne serai jamais bien converti [1]. Si du moins aujourd'hui je pouvais commencer à comprendre ce que c'est qu'être bien converti?... Voilà où nous sommes, mon âme, au lieu d'avoir agi jusqu'ici, au lieu d'être toute à Dieu, il faut commencer à apprendre ce que c'est que d'être à Dieu, car jamais tu ne seras bien convertie à lui, si tu ignores ce que c'est que d'être bien convertie.

TROISIÈME POINT.

CONVERSION DE L'APÔTRE, MODÈLE DE LA NÔTRE, SI NOUS POUVONS DIRE COMME LUI : SEIGNEUR, QUE VOUS PLAÎT-IL QUE JE FASSE?

La vraie conversion de saint Paul et la nôtre est comprise dans ces paroles si efficaces : *Que vous plaît-il que je fasse?* si nous les comprenons bien; et pour les bien comprendre, il ne faut que nous représenter ces trois vérités, d'ailleurs assez connues.

La première, qu'une âme est vraiment convertie quand elle a quitté ses inclinations, ses passions et ses prétentions naturelles, car c'est de là qu'il faut partir pour aller à Dieu et se donner à lui.

La seconde, qu'une âme en cet état, étant comme sortie d'elle-même, ne doit plus avoir d'autres prétentions que de faire la volonté de Dieu.

La troisième, que si on ne connaît pas cette divine volonté, il faut demander à la connaître, s'offrir à elle et dire : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* et ne cesser de le répéter jusqu'à ce que vous l'entendiez, car Dieu vous la fera connaître aussitôt, et si vous la suivez fidèlement, comme a fait ce saint apôtre, vous ne serez pas, sans doute, apôtre comme lui, parce que Dieu ne veut pas que vous soyez tel, mais vous serez converti

[1] Ce n'est point dans de vains désirs que consiste l'avancement et la perfection de l'âme. — En quoi donc, Seigneur? — A s'offrir soi-même de tout son cœur à la volonté divine, à ne point chercher son propre avantage, etc. *Imitat.* liv. III, ch. xv.

comme lui, ainsi que vous l'affirme saint Bernard [1]; vous serez un saint comme lui, puisque vous serez ce que Dieu voudra que vous soyez, et c'est tout ce qu'il faut pour être saint. Eh bien! à quoi tient-il que vous ne soyez saint, sinon à ce que vous êtes encore trop attaché à votre amour-propre?... Si vous ne voulez pas vous en défaire, dites alors que vous ne voulez pas vous convertir, car c'est par là qu'il faut commencer pour mener à bien l'affaire de votre conversion.

Au reste, vous ne pouvez mieux l'apprendre que de ce grand Apôtre, qui, racontant dans une de ses Epîtres l'histoire de sa conversion, proteste qu'aussitôt qu'il en sentit la première grâce, il se trouva si bien détaché de la chair et du sang, que depuis il ne leur donna plus jamais aucun consentement [2]. Et pour nous affirmer encore plus fortement cette vérité, il disait ailleurs [3]: Que s'il y avait quelque objet pour lequel il dût avoir de l'affection, c'était Jésus-Christ qui l'avait comblé de tant de grâces; que cependant il était tellement éloigné de tout sentiment purement naturel, qu'il ne voudrait pas aimer même Jésus-Christ de cette manière, parce qu'il savait bien que ce n'était pas ainsi que ce divin Sauveur désirait être aimé, et qu'il ne voulait l'aimer que comme il voulait être aimé. C'est là être vraiment converti; c'est apprendre à se convertir que d'apprendre à agir ainsi [4], et c'est l'apprendre de quelqu'un qui le savait bien, et qui nous est proposé comme le modèle d'une véritable conversion. O saint Apôtre, toute la terre célèbre aujourd'hui votre conversion et s'en réjouit; faites que le ciel se réjouisse aussi de la mienne, selon la parole de notre Sau-

[1] Hæc planæ, fratres, perfectæ conversionis est forma. O verbum breve, sed plenum, sed vivum, sed efficax, sed dignum omni perfectione, etc. D. Bern.

[2] Continuo non acquievi carni et sanguini. *Gal.* I.

[3] Charitas Christi urget nos æstimantes hoc, etc.

Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem. Et si cognovimus secundum carnem Christum : sed nunc jam non novimus. Si qua ergo in Christo nova creatura, vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova. II *Cor.* v, 14, 16 et seq.

[4] Aufer rubiginem de argento, et egredietur vas purissimum *Prov.* xxv, 4.

veur ; et pour commencer d'une manière solide, faites que je puisse dire maintenant comme vous : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Puissé-je le dire efficacement désormais dans toutes les occasions qui se présenteront, et faire parfaitement ce que Dieu désire que je fasse!....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Mauvais état de saint Paul persécutant Notre-Seigneur.

Considérez tellement le mauvais état de ce persécuteur de Notre-Seigneur, que vous vous souveniez aussi comment vous l'avez persécuté en l'offensant, et en l'offensant avec d'autant plus de malice que vous le connaissiez mieux, et que vous n'ignoriez pas le mal que vous faisiez. Ah! quel état est celui de ma vie passée!... Autant j'ai commis de péchés mortels, autant j'ai frappé de coups sur la personne sacrée de mon Sauveur!... S'il avait pu mourir de nouveau, il serait mort autant de fois!... Malheureux déicide! Qu'ai-je fait en péchant!...

DEUXIÈME POINT.

Bonté de Notre-Seigneur convertissant saint Paul.

Admirez la conversion si soudaine de ce pécheur; mais admirez davantage encore la bonté de Jésus qui le convertit si puissamment, en lui parlant lui-même avec des paroles si douces et si efficaces. Pourquoi me persécutez-vous, lui dit-il, que vous ai-je fait?.... C'est Jésus, c'est le Sauveur des hommes que vous persécutez. Ah! mon âme, c'est Jésus que tu as persécuté, mais combien t'a-t-il de fois parlé ainsi amicalement pour te faire reconnaître ta faute, et combien de fois as-tu fait la sourde oreille à ses bonnes paroles!.... Et, que dirais-tu si tu le persécutais encore à présent?.... Que dirais-tu? que lui répondrais-tu, si aujourd'hui, si maintenant il voulait te convertir, comme il faut que

tu sois convertie ?... Apprenez-moi, mon Seigneur, ce qu'il faut que je dise, donnez-moi la grâce de vous le dire, et je vous promets de n'y pas manquer.

TROISIÈME POINT.

Conversion de saint Paul, modèle de la nôtre, si nous voulons dire comme lui : Seigneur, que voulez-vous que je fasse.

Ecoutez la réponse de saint Paul, et apprenez par là ce que vous devez faire pour vous convertir ; c'est ainsi qu'il faut parler, c'est ainsi qu'il faut agir : Seigneur que vous plaît-il que je fasse ? Mon âme, tu as promis de le dire, mais cela ne suffit pas, il faut le mettre à exécution ; il faut chasser l'amour propre, renoncer à la chair et au sang... Autrement, c'est en vain que tu dirais mille fois à Jésus : *Seigneur que voulez-vous que je fasse.* L'amour propre te fera toujours faire ce qu'il voudra, et il te fera de plus accroire que c'est ton Sauveur qui te parle et qui le veut.... Désires-tu commencer aujourd'hui à dire ces paroles comme il convient ; prends la résolution de résister à tes passions, de vaincre tes penchants déréglés, c'est là d'abord ce que notre Seigneur veut que tu fasses, afin de mieux pouvoir ensuite faire ce qu'il t'ordonnera.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Pages.

DÉDICACE. I

LETTRE DE MONSEIGNEUR RAVINET. III

PRÉFACE. V

NOTICE HISTORIQUE IX

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE I But de ces méditations; — ce but est de faire vivre Jésus-Christ dans nos âmes; — Cette vie est le désir le plus ardent de cet aimable Sauveur. . 1

— II Conseils pour la Méditation. — Trois sortes d'oraison. — Utilité d'une méthode d'oraison. — On ne peut conseiller à tous la même manière de méditer. — Diverses réflexions à ce sujet. . . . 11

— III Préparation à l'Oraison. — Préparation éloignée, prochaine, plus prochaine. — Formule d'oraison préparatoire. — Préludes 14

— IV Considérations. — Causes de leur difficulté. — Remèdes contre ces difficultés. — Divers genres de Considérations. — Moyens de profiter même des sécheresses de l'oraison. 18

— V Actes des vertus dans la Méditation. — Posture du corps. — Humilité d'esprit. — Affections. — Résolutions, leur importance. — Colloques. — Soliloques. — Revue qui suit l'oraison. 24

— VI Quelques maximes touchant l'oraison mentale. . 31

Pages.

CHAPITRE VII Quelques avis pour aider à bien faire l'oraison. . 41

— VIII Obstacles et défauts qui empêchent le plus ordinairement de bien faire l'oraison. 47

— IX Avis particuliers touchant les méditations renfermées dans cet ouvrage. — Leur sujet. — Leur division. — Leur forme. — Leur but. — Moyen de s'en servir avec profit 54

MÉDITATIONS SUR LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT. Du renouvellement de notre vie. 61

PREMIÈRE SEMAINE DE L'AVENT.

LUNDI. Du Père éternel qui nous donne son Fils. . . . 76

MARDI. Du Fils de Dieu qui se donne pour nous. . . . 83

MERCREDI. Du Saint-Esprit, touchant le mystère de l'Incarnation 90

JEUDI. Des désirs qu'avaient les Saints patriarches de voir leur Sauveur 97

VENDREDI. De la bienheureuse Vierge Marie, mère de notre Sauveur. 104

SAMEDI. De saint Joseph, époux de la sainte Vierge . . . 112

DEUXIÈME SEMAINE DE L'AVENT.

DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. De saint Jean-Baptiste loué par Notre-Seigneur. 122

LUNDI. Du premier degré d'humilité. 129

MARDI. Du second degré d'humilité 136

MERCREDI. Du troisième degré d'humilité. 143

Pages.

JEUDI. Du quatrième degré d'humilité. 152

VENDREDI. Du cinquième degré d'humilité. 160

SAMEDI. Du sixième degré d'humilité. 168

TROISIÈME SEMAINE DE L'AVENT.

TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. Du témoignage que saint Jean-Baptiste rendit aux mérites de Notre-Seigneur. 177

LUNDI. Qualités de Notre-Seigneur qui le font connaître et aimer. 185

MARDI. Des perfections singulières de l'enfant Jésus au sein de sa mère 192

MERCREDI. Des sept dons du Saint-Esprit reposant en Notre-Seigneur Jésus-Christ. 199

JEUDI. Incommodités de l'enfant Jésus renfermé dans le sein de sa mère 207

VENDREDI. Des actes de vertus exercés par Notre-Seigneur pendant son séjour dans le sein de sa mère . . 215

SAMEDI. De nos devoirs envers l'enfant Jésus 222

QUATRIÈME SEMAINE DE L'AVENT.

Avis sur les méditations de cette semaine qui sont sur les vertus opposées aux péchés capitaux 230

QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT. De la vertu de tempérance qui nous prépare à la venue de Notre-Seigneur . . 231

LUNDI. De la Dévotion qui nous dispose à la naissance et à la vie de Jésus. 238

MARDI. De la charité qui nous dispose à la naissance de Jésus. 245

MERCREDI. De l'humilité qui nous dispose à la vie de Jésus. . 252

JEUDI. De la vertu contraire à l'avarice qui nous dispose à la vie de Jésus. 257

Pages.

VENDREDI. De la pudeur et chasteté qui nous dispose à la vie de Jésus. 264

SAMEDI. De la douceur de saint Joseph à l'égard de la sainte Vierge et combien cette vertu nous dispose à la vie de Jésus. 272

NUIT DE NOEL. De la venue de Notre-Seigneur dans les âmes et de la réception que nous devons lui faire. . . . 281

JOUR DE NOEL — *Première Méditation.* — De l'amour du monde combattu et détruit par l'enfant Jésus dans sa crèche. 289

Seconde Méditation. — De la manifestation de la vie de Jésus dans la nôtre 296

FÊTE DE SAINT ETIENNE. De la grâce et de la vertu de force dont ce saint était rempli. 301

FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE. Sur l'amour de Jésus pour saint Jean 310

FÊTE DES SAINTS INNOCENTS. De l'innocence qu'on acquiert en la vie de Jésus. 316

Avis pour les trois derniers jours de l'année. 323

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE DÉCEMBRE. De l'acheminement des pasteurs vers Notre-Seigneur. 324

TRENTIÈME JOUR DE DÉCEMBRE. De l'entrée des pasteurs dans l'étable. 331

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE. Du retour des bergers et du récit qu'ils font de ce qu'ils ont vu dans l'étable. 337

PREMIER JANVIER, JOUR DE LA CIRCONCISION. Du saint nom de Jésus qui nous montre la fin et l'intention que nous devons avoir dans toutes nos actions 344

DEUXIÈME JOUR DE JANVIER, OCTAVE DE SAINT ETIENNE. De l'état de grâce et d'une bonne conscience, première condition qui doit accompagner nos intentions pour qu'elles soient droites. 352

TROISIÈME JOUR DE JANVIER, OCTAVE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE. De la circoncision spirituelle qui est la mortification, seconde condition pour que nos intentions soient droites 359

Pages.

QUATRIÈME JOUR DE JANVIER, OCTAVE DES SAINTS INNOCENTS. De la troisième condition d'une intention droite : elle doit être universellement droite dans toutes les actions 365

CINQUIÈME JOUR DE JANVIER, VEILLE DES ROIS. Les mages se mettent en route à la vue de l'étoile 373

SIXIÈME JOUR DE JANVIER, EPIPHANIE. De l'adoration et des présents des Mages. 381

Avis pour les méditations qui suivent 387

SEPTIÈME JOUR DE JANVIER. Du retour des Mages dans leur pays. 387

HUITIÈME JOUR DE JANVIER. De la présentation de Notre-Seigneur au temple, et de la purification de sa sainte Mère 394

NEUVIÈME JOUR DE JANVIER. De la rencontre du saint vieillard Siméon au temple, et des prédictions qu'il fit au sujet de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. . 403

DIXIÈME JOUR DE JANVIER. De la fuite du Sauveur en Egypte. . . 410

ONZIÈME JOUR DE JANVIER. Du retour d'Egypte à Nazareth. . . . 418

DOUZIÈME JOUR DE JANVIER. De la perte, de la recherche et du recouvrement de Jésus. 426

Autre méditation pour le même jour.
De la soumission et obéissance de Jésus à ses parents 434

TREIZIÈME JOUR DE JANVIER. Du Baptême de Notre-Seigneur . . . 441

Avis pour les méditations qui suivent. 449

QUATORZIÈME JOUR DE JANVIER. De la solitude de Notre-Seigneur dans le désert pendant quarante jours 449

QUINZIÈME JOUR DE JANVIER. De la tentation de Notre-Seigneur au désert. 457

SEIZIÈME JOUR DE JANVIER. Des propriétés de l'Agneau considérées dans Notre-Seigneur au sujet de ces paroles : *Voici l'Agneau de Dieu* 466

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JANVIER. De la demeure de Notre-Seigneur

Pages.

sur ces paroles des premiers disciples : *Maître, où est votre demeure* 472

Dix-huitième jour de janvier. Du bonheur d'avoir trouvé Jésus. . 477

Dix-neuvième jour de janvier. Du jugement que Notre-Seigneur porta sur Nathanaël et de celui que nous devons porter sur les choses de ce monde. 484

Deuxième dimanche après l'Épiphanie. De l'eau changée en vin aux noces de Cana. 493

Avis sur les méditations de la deuxième semaine après l'Épiphanie 499

Lundi. De la première prédication de Notre-Seigneur à Nazareth, laquelle fut très-mal reçue 499

Mardi. De la seconde vocation des apôtres. 506

Mercredi. De la délivrance d'un possédé. 514

Jeudi. De la guérison de la belle-mère de saint Pierre qui était affligée d'une grosse fièvre. 521

Vendredi. Des Prédications de Notre-Seigneur en général. . 528

Samedi. De la pêche miraculeuse de saint Pierre. . . . 534

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES DES SAINTS qui peuvent tomber du premier dimanche de l'Avent au troisième dimanche après l'Epiphanie 543

Trentième jour de novembre. Saint André apôtre. Sur l'estime et l'amour des souffrances 543

Troisième jour de décembre. Saint François Xavier, apôtre des Indes. Sur ces paroles que le grand saint avait si souvent à la bouche : *C'est assez, Seigneur, c'est assez* 550

Sixième jour de décembre. Saint Nicolas, évêque ; sur ces paroles de l'Evangile : *Seigneur, vous m'avez donné cinq talents*, etc 570

Pages.

HUITIÈME JOUR DE DÉCEMBRE. Immaculée conception de la sainte Vierge. Sur ces paroles : *Ce que le lis est parmi les épines, ma bien-aimée l'est parmi les autres âmes* 583

VINGT-ET-UNIÈME JOUR DE DÉCEMBRE. Saint Thomas, apôtre. Sur l'incrédulité et la foi de cet apôtre. 591

Avis au sujet des méditations sur les fêtes qui sont au propre du temps. 602

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JANVIER. Conversion de saint Paul. Sur la conversion de cet apôtre, qui doit être le modèle de la nôtre 602

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Saint-Quentin. — Imp. Jules Moureau.

246.723
H334
44598
HAYNEUVE, S. J., JULIEN
AUTHOR
Méditations sur la Vie de N.-S.
TITLE
Jésus-Christ. Tome I.
DATE LOANED | BORROWER'S NAME | ROOM NUMBER
DEC 3-
JAN 12
Sprague
AUG 8
Hagemann
Piiro
STORA
44598